

LES
PÈRES DE L'ÉGLISE.

TOME SECOND.



PARIS. — IMPRIMERIE DE SAPIA,
RUE DU DOYENNÉ, 12.

~~E. 5~~

LES
PÈRES DE L'ÉGLISE

TRADUITS EN FRANÇAIS,

OUVRAGE PUBLIÉ

PAR M. DE GENOUDE

ET DÉDIÉ

A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—•••—
TOME SECOND.
—•••—

A PARIS,
CHEZ SAPIA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUES DE SÈVRES 16, ET DU DOYENNÉ 12.

1838.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PRÉFACE.

II.

a

PRÉFACE.

D'UNE ATTAQUE CONTRE LE DISCOURS PRÉLIMINAIRE DES PÈRES.

Un journal ouvert à la discussion de matières philosophiques dans le sens et selon l'esprit du protestantisme a examiné, il y a quelque temps, dans un article notre introduction des *Pères de l'Église*. Ce journal, en rappelant ce que nous avons dit du principe catholique, s'exprime ainsi :

« En opposant le catholicisme à l'athéisme, M. de Genoude oublie de nous apprendre sur quoi il base ce contraste. Il nous dit bien que ce sont là les points extrêmes de la carrière que peut parcourir l'esprit humain; mais il ne le prouve pas. Toute son argumentation repose sur l'infailibilité de l'Église catholique; mais cette infailibilité, il nous la donne pour un axiôme hors de contestation. Celui-là est hérésiarque à ses yeux, qui rejette l'autorité de l'Église catholique, et il en conclut qu'il est inconséquent de la croire sur un point quelconque, si on ne la croit pas sur tous, puisque nier une seule

des choses qu'elle affirme, c'est admettre qu'elle est faillible, etc., etc. » Ce journal ajoute plusieurs autres raisonnements à ceux que l'on vient de lire, mais on peut réduire toute son argumentation à ces points principaux : 1° On a tort d'opposer le catholicisme à l'athéisme comme les deux termes extrêmes que peut parcourir l'esprit humain.

2° Toute la force du Discours préliminaire des *Pères* repose sur l'infaillibilité de l'Église catholique, mais on la donne pour un axiôme hors de contestation. Il n'y a pas eu inconséquence de la part des hommes qui ont rejeté certains dogmes admis par l'Église romaine, puisque leur foi ne reposait pas sur l'assurance de son infaillibilité. Ils se sont trouvés quelquefois d'accord avec elle non par soumission, mais par rencontre.

Nous répondrons à ces objections :

1° Que le principal argument de l'athéisme c'est que Dieu n'a pas parlé à l'homme, et que par conséquent il n'y a aucune révélation qui prouve la divinité. Le moyen que nous avons de confondre les athées, moyen qui nous est commun avec les protestants, c'est d'établir qu'il est venu dans le monde un homme prédit pendant quatre mille ans, revêtu d'une autorité divine à laquelle la raison humaine est obligée de se soumettre. Le moyen par lequel nous attaquons tous les hérétiques, c'est d'établir qu'il y a dans le monde un tribunal fondé par

Jésus-Christ, tribunal qui ne peut pas plus se tromper que Jésus-Christ ne pouvait se tromper lui-même. Les preuves à l'aide desquelles nous établissons avec les protestants la divinité de Jésus-Christ sont les mêmes qui établissent l'infaillibilité de l'Église. C'est sur les prophéties et sur les miracles qu'est établie l'autorité de Jésus-Christ ; c'est sur les prophéties et sur le miracle de son établissement, de sa perpétuité et de son unité, que nous établissons l'autorité de l'Église.

Si l'Église catholique instituée par Jésus-Christ pouvait nous tromper, l'autorité de Jésus-Christ serait infirmée et la révélation anéantie. Dès lors Dieu n'aurait pas parlé à l'homme, et les obscurités que fait disparaître la révélation, et dans lesquelles se perdent les athées, se reproduiraient de toutes parts. Supposition absurde, puisque Dieu n'a envoyé Jésus-Christ sur la terre que pour tirer l'homme de l'erreur et non l'y replonger ! Ainsi, pour les catholiques, la connaissance que l'homme a de la vérité de Dieu est aussi ancienne que le monde ; des patriarches elle a passé aux grands-prêtres, des grands-prêtres aux pontifes ; elle est un dépôt qui n'a pas cessé, comme la vie, de se transmettre avec les générations ; pour les anti-catholiques, il n'y a pas de révélation, pas de vérité sur la terre.

Voilà donc bien les deux termes extrêmes de l'esprit humain, le catholicisme et l'athéisme.

Les protestants rompent la chaîne ; au moment où ils ont parti , la vérité , selon eux , n'existait plus sur la terre. Luther a apporté une nouvelle révélation , et cette révélation il l'a donnée sans prouver sa mission. L'action de Dieu aurait donc cessé , et l'action de Luther apparaît à la place. Celui qui conteste le lien entre Dieu et l'homme , la religion , est donc très-fort contre les protestants comme contre tous les hérétiques qui ont rompu la chaîne un peu plus tôt ou un peu plus tard , et l'athée domine le déiste et l'hérétique ; car si Dieu a voulu que la vérité fût connue de l'homme , non-seulement il a dû révéler cette vérité , mais conserver cette révélation , de même que la création du monde physique n'est pas un fait isolé , mais un fait qui se perpétue par la conservation du monde créé. Peu importe les abus qui peuvent se trouver à côté de la vérité révélée. Les maladies transmises avec la vie dans la race humaine ne détruisent pas le fait de la transmission de la vie. La vie transmise dans l'ordre physique par la paternité , la vérité transmise dans l'ordre spirituel par le sacerdoce , voilà les deux grandes lois de l'humanité. Il n'y a donc de conséquent que l'athée qui nie Dieu , parce qu'il ne voit pas la révélation perpétuée sur la terre , et le catholique qui voit cette révélation maintenue sur la terre par une tradition vivante depuis Adam jusqu'à Grégoire XVI.

Il nous semble que ces réflexions prouvent très-bien

que le catholicisme et l'athéisme sont les deux termes contraires de l'esprit religieux, et que tout ce qui est entre deux est frappé d'inconséquence.

On nous a dit, 2° que ceux qui admettent certains points en accord avec l'Église catholique se sont trouvés d'accord avec elle; non par soumission, mais par rencontre: n'avons-nous pas le droit de répondre qu'ayant reconnu cette autorité sur plusieurs points, ils sont inconsciemment de ne pas la reconnaître sur d'autres?

Il est de fait que le protestantisme, admettant la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, reconnaît par cela même l'autorité de l'Église; car quelle garantie aurait-il de la vérité des évangiles, si l'Église n'avait pas admis ces livres comme inspirés par Dieu même?

D'ailleurs le protestantisme reçoit la tradition des trois premiers siècles et le concile de Nicée. Nous sommes donc en droit de lui dire que s'il lui a plu un jour de ne point se soumettre à l'autorité de l'Église, quoiqu'il n'eût pas d'autre base de ses croyances sur les points qu'il conservait, c'est là de sa part une opinion particulière.

Tillotson a prouvé aux sociniens que la Trinité à laquelle ils croyaient était un dogme fondé sur les mêmes arguments que l'Incarnation, et qu'on ne pouvait attaquer l'un sans détruire l'autre. Cette observation s'applique tout aussi bien à la transsubstantiation et à l'infaillibilité de l'Église niées par les protestants.

Nous avons le droit encore ici d'accuser le protestantisme d'inconséquence, puisque les dogmes qu'il conserve ont les mêmes fondements que ceux qu'ils repoussent.

Des hommes ont regardé les dogmes de la transsubstantiation et du purgatoire comme contraires à leur religion, et pour cela ils se sont séparés de l'Eglise. Mais alors il en est venu d'autres qui ont trouvé que les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, du Baptême, de la transsubstantiation, etc., n'étaient pas suffisamment démontrés pour leur raison, et se sont séparés des premiers dissidents. De proche en proche, et de division en division, on en est venu à nier Jésus-Christ, puis Dieu, puis l'âme; car toutes les erreurs sont engendrées par une première erreur, qui est la négation de l'autorité, sans laquelle tout est livré au doute et aux disputes.

Cette vérité est mise dans le plus grand jour par cette apostrophe adressée aux sectaires, aux déistes et aux athées, par un des plus éloquents apologistes de la religion chrétienne :

Calvin, sur quel fondement nies-tu la présence réelle que l'Eglise entière croit et atteste? — Sur le fondement de ma raison, qui ne saurait comprendre ce mystère? — Ainsi donc le témoignage des apôtres et de leurs successeurs, avec qui Jésus-Christ a promis d'être tous les jours, jusqu'à la consommation des temps, de-

vra céder à ta raison individuelle ; et il faudra que l'Église, cette Église que saint Paul appelle le fondement de la vérité, ait menti, parce que tu ne comprends pas !

Rousseau, sur quel fondement nies-tu la révélation, le Médiateur ? toi qui as dit : « Les faits de Socrate dont personne ne doute sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » — Sur le fondement de ma raison, qui ne saurait comprendre la nécessité de la révélation ni les dogmes révélés par le Médiateur. — Ainsi donc, le témoignage de tant de millions de Chrétiens qui ont cru sur des preuves de fait, le témoignage même du Fils de Marie, dont la vie et la mort sont d'un Dieu, devra céder à ta raison individuelle ; et il faudra que Jésus-Christ, le Verbe incarné, ait menti, parce que tu ne comprends pas !

Diderot, sur quel fondement nies-tu l'existence de Dieu attestée par la tradition universelle du genre humain ? — Sur le fondement de ma raison, qui ne saurait comprendre Dieu. — Ainsi donc, le témoignage unanime des peuples attestant de siècle en siècle un fait révélé primitivement devra céder à ta raison individuelle ; et il faudra que tout le genre humain, que Dieu même ait menti, parce que tu ne comprends pas !

Vainement fait-on la distinction entre *croire l'Église* ou *croire avec l'Église*. Tout consiste dans ce que

l'on croit. Mais croire avec l'Église sans croire l'Église, c'est croire individuellement, en vertu de sa propre raison, et se placer ainsi à la source de toutes les erreurs; car si un particulier pouvait être meilleur juge de la foi que l'Église universelle, il n'y aurait plus de garantie contre toutes les aberrations de l'esprit humain.

Dans cette discussion, il ne faut pas oublier, comme on le fait trop souvent, le principe qui domine tous les autres, le principe divin. La divinité du fils de Dieu étant admise, sa mission sur la terre étant reconnue, l'établissement de son Église étant hors de question, l'autorité a une base immuable d'infailibilité. Le tort de nos adversaires est qu'ils partent de l'homme au lieu de partir de Dieu.

« Accepter le principe catholique, dit le *Semeur*, c'est ne croire qu'un seul dogme, celui de l'infailibilité de l'Église romaine, et n'admettre tous les autres que comme contenus dans celui-là. La foi devient ainsi une simple opération de l'esprit; les dogmes ne nous touchent plus directement; l'autorité de l'Église est toujours entre eux et nous. Nous sommes appelés à aller de foi en foi; mais ces progrès sont impossibles du moment où on admet qu'une seule doctrine enferme toutes les autres; c'est substituer l'Église à l'expérience chrétienne et nier ainsi le développement qui résulte de ce que l'action de la religion a d'individuel. »

Il y a ici, ce nous semble, une assez grande confusion. L'autorité de l'Eglise, pour nous, est un dogme, et n'embrasse pas tous les dogmes ; elle est une partie du symbole, et n'est pas tout le symbole. Ce n'est pas l'Eglise qui a fait les dogmes, elle les a trouvés dans les Écritures, et n'a fait que les transmettre en leur assignant leur sens véritable. On ne peut donc pas dire que ce soit là une opération de l'esprit ; car les mystères de la religion échappent à l'esprit aussi bien que l'existence de Dieu, le plus grand de tous les mystères ; et l'on aura beau aller de foi en foi et de progrès en progrès, il restera toujours à douter et à nier tant que l'action individuelle, se substituant à l'autorité, ne reconnaîtra pas des vérités fondamentales et irrévocables. Or, ce sont ces vérités fondamentales qu'enseigne l'Eglise, qui ne dit rien d'elle-même, qui n'innove pas dans la doctrine, et ne fait que suivre et déclarer la révélation de la parole et de l'Écriture. En enseignant la vérité révélée, elle ne se met donc pas entre le dogme et nous ; elle place son infailibilité sous la garantie de la tradition ; en un mot, elle se lie à la foi, et ne lie point la foi à elle.

Des vérités fondamentales reconnues comme dogmes sont-elles un obstacle au progrès chrétien ? Mais d'abord il ne peut y avoir de progrès dans les choses révélées, à moins qu'il n'y ait une nouvelle révélation. Les mys-

tères, les dogmes, sont hors de la loi du progrès. Pour tout le reste, l'Eglise se développe sans doute, mais en corps, mais dans son unité, mais selon sa propre expérience; car l'expérience et l'action individuelles mènent trop facilement à l'absurdité, comme nous l'avons vu, et l'absurdité est tout ce qu'il y a de plus contraire au progrès.

Le journal qui nous attaque semble croire que le principe de notre foi dans la révélation repose uniquement sur notre foi dans l'infaillibilité de l'Eglise, et il en conclut que pour nous les dogmes de l'infaillibilité de l'Eglise renferment toutes les vérités de la religion. Nous n'admettons pas ce mode d'argumentation. Nous croyons à l'infaillibilité de l'Eglise parce que nous croyons à l'infaillibilité de Jésus-Christ, et nous croyons à l'infaillibilité de Jésus-Christ parce que nous croyons à l'infaillibilité de Dieu. Voilà l'ordre de nos croyances et de notre argumentation. Toutes les vérités ne sont pas enfermées dans l'infaillibilité de l'Eglise; l'infaillibilité de l'Eglise est le moyen de conserver parmi les hommes toutes ces vérités.

Ce n'est pas là, comme le dit le même journal, fonder une autorité humaine; car l'Eglise déclare qu'il n'y a de vérité catholique que celle qui a été crue par tous, partout, perpétuellement, *ab omnibus, ubique, perpetuiter*. L'Eglise catholique reconnaît donc par là

qu'elle n'a que le dépôt et l'interprétation des vérités, et c'est là le sens de ce qui est dit au sacre de chaque évêque : *Depositum custodi*. Ainsi, en fait de dogme, il ne peut rien y avoir de l'autorité humaine, puisque le principe de l'Église catholique c'est de ne croire que ce qui a été révélé par Jésus-Christ.

De même que lorsqu'on a trouvé l'autorité de Jésus-Christ établie sur ses miracles et sur les prophéties, il est nécessaire de croire à sa parole comme à la parole de Dieu même. Ainsi, par rapport à l'Église, quand on sait que son autorité repose sur la parole de Jésus-Christ, on doit avoir foi dans son infailibilité, qui ne peut pas plus nous tromper que Jésus-Christ lui-même. Ce moyen est le plus simple, le plus à la portée de tout le monde pour arriver à la vérité, et c'est ce que prouve très-bien Fénelon dans le passage suivant que nous allons citer :

« Tous les hommes, et surtout les ignorants, ont besoin d'une autorité qui décide, sans les engager à une discussion dont ils sont visiblement incapables. Comment voudrait-on qu'une femme de village, ou qu'un artisan examinât le texte original, les éditions, les versions, les divers sens du texte sacré? Dieu aurait manqué au besoin de presque tous les hommes, s'il ne leur avait pas donné une autorité infailible pour leur épargner cette recherche impossible, et pour les garantir de s'y trom-

per. L'homme ignorant, qui connaît la bonté de Dieu, et qui sent sa propre impuissance, doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, et la chercher humblement pour s'y soumettre sans raisonner. Où la trouvera-t-il? Toutes les sociétés séparées de l'Église catholique ne fondent leur séparation que sur l'offre de faire chaque particulier juge des Écritures, et de lui faire voir que l'Écriture contredit cette ancienne Église. Le premier pas qu'un particulier serait obligé de faire pour écouter ces sectes serait donc de s'ériger en juge entre elles et l'Église qu'elles ont abandonnée. Ou quelle est la femme de village, quel est l'artisan qui puisse dire sans une ridicule et scandaleuse présomption : Je vais examiner si l'ancienne Église a bien ou mal interprété le texte des Écritures. Voilà, néanmoins, le point essentiel de la séparation de toute branche d'avec l'ancienne tige. Tout ignorant qui sent son ignorance doit avoir horreur de commencer par cet acte de présomption. Il cherche une autorité qui le dispense de faire cet acte présomptueux et cet examen dont il est incapable. Toutes les nouvelles sectes, suivant leur principe fondamental, lui crient : Lisez, raisonnez, décidez. La seule ancienne Église lui dit : Ne raisonnez, ne décidez point; contentez-vous d'être docile et humble; Dieu m'a promis son esprit pour vous préserver de l'erreur. Qui voulez-vous que cet ignorant suive, ou ceux qui lui demandent l'impos-

sible, ou ceux qui lui promettent ce qui convient à son impuissance et à la bonté de Dieu? Représentons-nous un paralytique qui veut sortir de son lit, parce que le feu est à la maison : il s'adresse à cinq hommes qui lui disent : Lavez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie ; enfin , il trouve un sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire, je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il à cinq hommes qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas? Ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance? Il s'abandonne sans raisonnement à cet homme, et se borne à demeurer souple et docile entre ses bras. Il en est précisément de même d'un homme humble dans son ignorance ; il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient : Lisez, raisonnez, décidez ; lui qui sent bien qu'il ne peut ni lire, ni raisonner, ni décider. Mais il est consolé d'entendre l'ancienne Église qui lui dit : Sentez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu qui ne nous a point laissés sans secours pour aller à lui. Laissez-moi faire, je vous porterai entre mes bras. Rien n'est plus simple et plus court que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a besoin ni de livre ni de raisonnement pour trouver la vraie Église : les yeux fermés, il sait avec certitude que toutes celles qui veulent le faire juge sont

fausses, et qu'il n'y a que celle qui lui dit de croire humblement qui puisse être la véritable. Au lieu de livres et de raisonnements, il n'a besoin que de son impuissance et de la bonté de Dieu pour rejeter une flatteuse séduction, et pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut que son ignorance bien sensée pour décider. Cette ignorance se tourne pour lui en science infaillible. Plus il est ignorant, plus son ignorance lui fait sentir l'absurdité des sectes qui veulent l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner. D'un autre côté, les savants même ont un besoin infini d'être humiliés et de sentir leur incapacité. A force de raisonner, ils sont encore plus dans le doute que les ignorants; ils disputent sans fin entre eux, et ils s'entêtent des opinions les plus absurdes. Ils ont donc autant de besoin que le peuple le plus simple, d'une autorité suprême qui rabaisse leur présomption, qui corrige leurs préjugés, qui termine leurs disputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entre eux, et qui les réunisse avec la multitude. Cette autorité supérieure à tout raisonnement, où la trouverons-nous? Elle ne peut-être dans aucune des sectes qui ne se forment qu'en faisant raisonner les hommes, et qu'en la faisant juger de l'Écriture au-dessus de l'Église. Elle ne peut donc se trouver que dans cette ancienne Église qu'on nomme catholique. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus court, de plus proportionné à la

faiblesse de l'esprit du peuple, qu'une décision pour laquelle chacun n'a besoin que de sentir son ignorance, et que de ne vouloir pas tenter l'impossible ? Rejeter une discussion visiblement impossible et une présomption ridicule ; vous voilà catholique. »

LE CHRISTIANISME A-T-IL FAIT QUELQUE EMPRUNT
AU PLATONISME ?

Nous nous proposons de réfuter l'erreur de quelques écrivains modernes qui ont prétendu que les Pères des premiers siècles, saint Justin, Athénagore, Tatien, avaient emprunté leurs idées au platonisme, quand nous avons trouvé dans un journal la dissertation qu'on va lire, et qui fait justice de cette idée si bizarre de la nouvelle école ennemie du Christianisme (1) :

On sait que dès les premiers siècles de l'ère vulgaire les païens accusèrent le Christianisme d'avoir copié ces idées de Platon. Celse fut surtout le promoteur de cet étrange système. Depuis lors, elle a souvent été reprise et soutenue. Leclerc, auteur de la *Bibliothèque universelle*, a ressuscité avec une grande véhémence, au commencement du dix-huitième siècle, l'accusation de Celse, et l'apparence d'érudition dont il s'entoure semble

(1) Cette dissertation est de M. Granier de Cassaignac.

avoir convaincu depuis lors beaucoup de gens. Il y a aujourd'hui un homme de grand savoir qui s'est laissé prendre aux arguments de Leclerc : c'est M. Cousin. En plusieurs endroits de ses leçons de philosophie, et dans l'introduction qu'il a mise, l'an dernier, aux œuvres d'Abélard, il revient sur ces prétendus emprunts faits par les premiers Chrétiens au platonisme, et il y revient comme un homme parfaitement convaincu, c'est-à-dire sans daigner discuter le moins du monde ce qu'il avance. Un autre écrivain, moins connu que M. Cousin, mais grand travailleur d'idées, M. Pierre Leroux, adopte aussi sans discussion la vieille accusation de Celse, dans plusieurs articles de l'*Encyclopédie nouvelle* ; enfin, M. de Vidaillan l'accepte comme un point vidé et établi, dans le premier volume de son ouvrage.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer à quel point la question est grave, car on voit qu'il s'agit tout simplement de savoir si le Christianisme est une religion révélée ou une philosophie humaine, s'il a pour auteur Dieu ou Platon.

Eh bien, le dirons-nous ? tout en reconnaissant l'immense acquis de Leclerc, tout en nous inclinant devant la science profonde de M. Cousin, tout en ayant pour l'opinion de M. Pierre Leroux et de M. Vidaillan la déférence sincère dont elle est digne, nous n'hésiterons pas

à déclarer que nous ne comprenons pas comment des hommes pareils, des hommes de savoir et d'étude, ont pu soutenir comme ils l'ont fait une aussi monstrueuse erreur; nous sommes presque tenté d'ajouter une aussi insigne folie. Venons au fait.

Ceux qui ont soutenu et développé la thèse de Celse prétendent; 1° qu'on trouve à peu près mot pour mot, dans Platon, d'abord une foule de passages contenant des vérités essentielles du Christianisme sur la création, sur les peines et les récompenses de l'autre vie, et sur l'immortalité de l'âme; ensuite le mystère de la Sainte-Trinité avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit; 2° que les Pères de l'Église, élevés presque tous dans les écoles du platonisme, en ont tiré la plupart des dogmes du culte chrétien. De tout cela, ils concluent que les parties essentielles du Christianisme ont été empruntées à la philosophie platonicienne.

Avant de montrer l'effroyable confusion qu'il y a dans ces reproches, qu'on nous permette trois observations préliminaires qui nous paraissent de quelque poids:

Si le Christianisme, avec ses dogmes essentiels, se trouve dans Platon, comment se fait-il qu'il ne se soit pas répandu dans le monde du temps de Platon, qui était son auteur, au lieu de se répandre du temps de Jésus-Christ, qui était son plagiaire? N'est-il pas étrange

qu'après avoir été prêché dans la plus belle langue du monde, par l'homme le plus éloquent et le plus illustre des temps antiques, dans la capitale du monde le plus éclairé parmi les anciens, il soit resté près de cinq cents ans parfaitement ignoré, et que tout d'un coup il ait pris l'essor, ranimé par un pauvre charpentier sans littérature, et par douze pêcheurs ignorants, en un petit coin de la Syrie ?

Si le Christianisme, avec ses dogmes essentiels, se trouve dans Platon, comment se fait-il que lorsqu'il a été prêché par Jésus-Christ, par les apôtres et par les premiers confesseurs, il ait été reconnu unanimement, dans tout le monde païen, comme une doctrine si neuve, si étrange, si paradoxale, si monstrueuse, que son auteur a été mis en croix, et ses sectateurs poursuivis, tourmentés, jetés au feu et au cirque ? N'y avait-il donc plus, ou en Grèce, ou en Italie, ou en Orient, un seul platonicien, pour faire remarquer aux prêtres et aux empereurs du paganisme qu'ils proscrivaient leurs propres idées ?

Si les dogmes du Christianisme sont en même temps les dogmes du platonisme, comment se fait-il que ces mêmes dogmes aient engendré des deux côtés une morale contradictoire ? N'est-il pas étrange que ces dogmes aient conduit, par exemple, dans le Christianisme, à la monogamie ; dans le platonisme, à la polygamie ; dans

le Christianisme, à la chasteté ; dans le platonisme, à une promiscuité horrible ; dans le Christianisme, à la paternité ; dans le platonisme, à la communauté des enfants ; dans le Christianisme, à la séparation des sexes ; dans le platonisme, à des relations si infâmes, que nous n'osons pas les nommer ; dans le Christianisme, à l'égalité humaine et à la liberté ; dans le platonisme, à la justification et à la sanctification de l'esclavage ?

Ce ne sont là néanmoins que des considérations préjudicielles, dont on tiendra le compte qu'on voudra ; venons aux preuves.

Quand on dit que le Christianisme est sorti de la philosophie platonicienne, on fait, disons-nous, une grande confusion de mots et d'idées. En effet, il y a deux platonismes, l'ancien et le nouveau ; le platonisme de Platon et de l'Académie, le platonisme de Plotin et de l'école d'Alexandrie. Considérés comme doctrines, nous montrerons qu'ils se ressemblaient fort peu ; considérés comme faits historiques, ils sont séparés par sept siècles d'intervalle, le premier ayant fleuri environ quatre cents ans avant Jésus-Christ ; le second, trois cents ans après lui.

D'un autre côté, quand on dit, sans distinguer, que la plupart des vérités du Christianisme se trouvent dans la philosophie platonicienne, on fait une confusion non moins abusive que la précédente. En effet, on trouve

bien dans Platon des passages évidemment identiques, malgré les erreurs qui y sont mêlées, à d'autres passages de Moïse et des prophètes ; mais on ne trouve que dans les nouveaux platoniciens dès troisième et quatrième siècles de l'ère vulgaire des passages identiques à d'autres passages du nouveau Testament. Par exemple, il n'y a pas dans Platon un seul mot sur la Trinité et sur le Saint-Esprit. Cela change bien la question, comme on le voit ; car s'il y a dans Platon et dans Moïse, dans Amélius et dans saint Jean, des passages identiques, il s'agit de savoir si ce sont les anciens qui ont copié les modernes, ou bien si ce sont les modernes qui ont copié les anciens.

Oui, Celse le disait, il y a dans Platon et dans Moïse des passages semblables, et si voisins les uns des autres, même par l'expression, qu'il faut de toute nécessité que l'un les ait pris à l'autre ; Celse, qui n'était pas un grand critique, disait que Moïse avait copié Platon, Nous, qui savons que Platon est postérieur au moins de six siècles à Moïse, nous sommes forcés d'être d'un sentiment diamétralement opposé au sentiment de Celse.

L'opinion que la Bible avait été connue de Platon était fort répandue au quatrième siècle, non-seulement parmi les Pères, mais encore parmi les platoniciens. Numénius disait de Platon qu'il était Moïse parlant en grec, *Moïse atticisans*. Du reste, la version des Sep-

tante n'était pas la première qui eût été faite en grec des livres hébreux. Aristobule, un noble juif, qui est cité dans le second livre des Machabées, disait, dans une lettre adressée à Ptolémée-Philométor, que longtemps avant la traduction de Ptolémée-Philadelphé on en avait fait une autre, et que Platon s'en était servi. Flavius Josèphe dit la même chose dans le second livre contre Appien. Un fragment du préambule de la traduction des Septante, par Aristée, conservé par Eusèbe et par saint Jérôme, confirme le même fait, et nous apprend que deux Grecs, Théopompe et Théodecte, avaient inséré, longtemps avant la traduction nouvelle, des passages des livres hébreux dans leurs histoires.

D'ailleurs, si nous n'étions pas arrêtés par l'espace, nous serions remarquer que les Grecs et les Juifs n'ont peut-être pas été si étrangers qu'on le croit les uns aux autres; et, par exemple, rien ne prouve que les Lacédémoniens n'aient pas été des Juifs devenus idolâtres. Flavius Josèphe rapporte textuellement, au douzième livre de son *Histoire ancienne des Juifs*, une lettre écrite par les Lacédémoniens au grand sacrificateur Onias; dans cette lettre, qui est de l'an 174, avant l'ère vulgaire, les Lacédémoniens se prétendent fils d'Abraham, comme les Hébreux. Trente-neuf ans plus tard, les Juifs envoyèrent des ambassadeurs à Sparte; ces ambassadeurs dirent, dans leur discours, qu'ils avaient trouvé dans

les archives de Jérusalem la lettre écrite à Onias et faisant mention de leur commune origine. Ils ajoutèrent que cette origine commune était justifiée par leurs livres saints.

Si l'on prétextait que tout cela a été écrit par Josèphe sous Titus, c'est-à-dire longtemps après l'événement, on pourrait citer un passage de Thucydide, antérieur de près de trois cents ans à la lettre adressée à Onias, et dans lequel il dit que les Spartiates observaient fidèlement le sabbat, et qu'ils ne se battaient pas ce jour-là, ce qui leur était commun avec les Juifs, et ce qui ne pouvait leur être commun qu'avec eux parmi tous les peuples de l'antiquité.

Ainsi, les passages de Platon contenant des vérités chrétiennes appartiennent à l'ancien Testament, mais non pas au nouveau, ce qui est fort essentiel; et comme Moïse et les prophètes sont de beaucoup antérieurs à Platon, et qu'il est certain d'ailleurs que les livres hébreux ont été traduits en grec longtemps avant Ptolémée-Philadelphe, il est bien clair qu'en ce qui touche ces passages, c'est le platonisme qui a copié le Christianisme.

Ce n'est que dans les nouveaux platoniciens d'Alexandrie, à partir de Plotin leur chef, qui vivait sous Galien, qu'on trouve des lambeaux du nouveau Testament, notamment tout le dogme de la Trinité. Or, comme le dogme de la Trinité existait dans le Christianisme depuis

trois siècles, le moyen de dire que le Christianisme l'a emprunté à la philosophie platonicienne ?

C'est par l'effet de cette incroyable confusion, pardonnable à Celse et aux écrivains du quatrième siècle, mais impardonnable aux auteurs du dix-huitième et du dix-neuvième, que M. Leclerc, M. Cousin, M. Pierre Leroux et M. de Vidaillan ont affirmé que la religion chrétienne avait emprunté ses principaux dogmes aux platoniciens, tandis que ce sont les platoniciens qui ont constamment pillé, les premiers, l'ancien Testament; les seconds, le nouveau.

Nous regrettons vivement que le défaut d'espace nous empêche de faire voir à quel point les platoniciens d'Alexandrie ont ridiculement copié le Christianisme; nous montrerions Amélius, disciple de Plotin, transcrivant, *mot pour mot*, tout le début de l'Évangile selon saint Jean; nous montrerions toute l'école d'Alexandrie, jalouse des miracles de l'Écriture, fabriquant un long inventaire de miracles à Plotin, à Porphyre, à Jamblique, à Proclus et à ses disciples, au point d'attirer aux néo-platoniciens la risée des Pères, et de leur faire donner par Théodoret le nom de singes des Chrétiens.

Il nous reste à discuter maintenant l'accusation qui consiste à dire que les premiers évêques, élevés dans le platonisme, en ont transporté les dogmes dans le culte chrétien.

Ici, il faut débrouiller encore cette confusion d'idées qui a donné lieu aux erreurs que nous combattons.

Dans quelles écoles platoniciennes auraient donc été élevés les premiers évêques qui ont formulé, d'après l'Évangile, les dogmes du Christianisme ? Serait-ce dans les écoles du platonisme de l'Académie ? Mais elles n'existaient plus. Serait-ce dans les écoles du platonisme d'Alexandrie ? Mais elles n'existaient pas encore.

Durant les deux premiers siècles de l'ère vulgaire, le platonisme de Platon, le platonisme de l'Académie, n'existaient plus ni à l'état de doctrine ni à l'état d'école. Aussitôt après la mort de Platon, Speusippe, Xénocrate et Polémon, ses successeurs, s'éloignèrent complètement de ses dogmes. Après ceux-ci, vint Arcésilas, disciple de Polémon, qui s'éloigna encore bien plus de Platon, et qui alla jusqu'à soutenir que Platon n'avait jamais enseigné aucun dogme, mais qu'il avait appris à douter de tout, comme Socrate, son maître. L'école d'Arcésilas fut nommée la *deuxième académie*. Après Arcésilas vint Carnéade, qui se sépara à la fois de Platon et d'Arcésilas, et qui fut le chef de la *troisième académie*. Après Carnéade, vinrent Philon, maître de Cicéron, et Antiochus, leur contemporain. Philon et Antiochus fondèrent la *quatrième et la cinquième académie*; enfin, du temps de Néron, Sénèque écrivait qu'il n'y avait plus personne de quelque distinction qui

soutint soit les opinions de l'ancienne Académie, soit les opinions de la dernière.

Ce ne fut que sous Galien, c'est-à-dire vers l'an 260 à peu près de l'ère vulgaire, que Plotin ouvrit à Rome une école de platonisme, mais d'un platonisme considérablement corrigé, et augmenté d'un immense attirail de théurgie, de magie et de miracles, toutes choses dont Platon n'avait jamais eu l'idée. De l'école de Plotin sortit Porphyre; de celle de Porphyre, Jamblique; de celle de Jamblique, Soprate, Edesius, Maxime et toute l'école d'Alexandrie, jusqu'à Proclus, Damasius, Isidore de Gaza, Simplicius de Cilicie et les autres.

Le nouveau platonisme, qui aurait fourni les principaux dogmes du Christianisme, ne s'est donc produit qu'à partir de la seconde moitié du troisième siècle. Or, à cette époque l'Église catholique était complètement organisée, au point de vue du dogme et au point de vue de la discipline; il y avait eu trente conciles, entre autres un concile d'Ephèse, en 245, où fut condamné Noët sur le dogme de la Trinité. Il est donc bien clair que l'école d'Alexandrie n'a pu matériellement entrer pour rien dans l'établissement de vérités qui lui sont antérieures de trois siècles.

En ce qui touche les Pères, on s'est exagéré singulièrement la fréquentation qu'ils ont faite des écoles platoniciennes. On peut voir, par le catalogue des hommes

illustres de saint Jérôme, que la plupart des Pères sont sortis non pas des écoles de philosophie, mais des écoles de rhétorique; tels furent Cyprien, Tatien, Melchion, Arnobe, Lactance et saint Augustin. Il n'y a que saint Justin et saint Augustin qui aient étudié le platonisme, et, en vérité, il n'y a pas de bonne foi robuste qui puisse affirmer, à la lecture de leurs livres, et à la vue des foudres qu'ils lancent contre le platonisme, qu'ils en aient accepté les opinions.

On ne se représente pas assez, en effet, que les écoles philosophiques du troisième et du quatrième siècles étaient les seuls foyers qu'eût conservés le paganisme; et il est plus qu'étrange, il est absurde, de s'imaginer que les Chrétiens aient s'instruire de leur propre religion chez les païens.

DIALOGUE

DE SAINT JUSTIN AVEC LE JUIF TRYPHON.

Je me promenais un matin dans les galeries du Xiste, lorsqu'un homme vint à moi avec les personnes qui l'accompagnaient et me dit en m'abordant : « Salut, philosophe ! » et après ces mots, il se mit à marcher à mes côtés. Ses amis en firent autant. Je le saluai à mon tour, et lui demandai ce qu'il me voulait.

— Lorsque j'étais à Argos, me dit-il, j'appris d'un corinthien, disciple de Socrate, qu'il ne fallait pas dédaigner ou mépriser ceux qui portent votre habit, mais leur témoigner toute sorte d'égards, se lier avec eux et par l'échange des idées s'éclairer mutuellement ; on s'en trouve bien de part et d'autre, quand les services sont ainsi réciproques ; aussi toutes les fois que je rencontre un homme avec l'habit de philosophe, je me plais à l'aborder : voilà pourquoi je me suis empressé de vous adresser la parole. Les personnes qui se trouvaient avec moi m'ont suivi, dans l'espoir de profiter aussi de votre entretien.

— Et qui êtes vous donc, ô le plus grand des mortels ? lui dis-je en riant.

Il me fit connaître, sans détour, son nom et son origine. Je m'appelle Tryphon, me dit-il, je suis Hébreu et circoncis; chassé de ma patrie par la dernière guerre, je me suis retiré dans la Grèce et je demeure ordinairement à Corinthe.

— Et qu'espérez-vous de la philosophie? lui demandai-je; peut-elle vous être aussi utile que votre législateur et vos prophètes?

— Est-ce que les philosophes, reprit Tryphon, ne s'occupent pas uniquement de Dieu; leurs discussions n'ont-elles pas toutes pour objet son unité, sa providence? Enfin, si je ne me trompe, la philosophie n'a pas d'autre but que la connaissance de Dieu.

— Oui, ce devrait être l'objet de toutes ses recherches; mais qu'il existe plusieurs dieux, ou qu'il n'en existe qu'un seul; qu'il veille ou non sur chacun de nous, voilà ce que bien peu de philosophes cherchent à savoir, comme si cette connaissance importait peu au bonheur! Ils s'efforcent seulement de nous persuader que si Dieu prend soin de l'univers, des genres, des espèces; il ne s'occupe ni de vous, ni de moi, ni d'aucun être en particulier. Ils vous diront même qu'il est fort inutile de le prier jour et nuit. Vous voyez où tendent leurs doctrines; ils ne cherchent qu'à s'assurer la licence et l'impunité, d'agiter et de suivre les opinions qui leur plaisent, de faire et dire ce qu'ils veulent, n'attendant de la part de Dieu ni châtement, ni récompense. En effet, que peuvent craindre ou espérer des hommes qui enseignent que rien ne doit changer, que nous serons toujours vous et moi ce que nous sommes aujourd'hui, ni meilleurs ni pires? D'autres, partant de l'idée que l'âme est spirituelle et immortelle de sa nature, pensent qu'ils n'ont rien à craindre après cette vie, s'ils ont fait le mal; parce que d'après leurs principes un être immatériel est impassible, et qu'on peut se passer de Dieu puisque l'on ne peut mourir.

Alors Tryphon me dit avec un sourire gracieux: Et vous, que pensez-vous sur toutes ces questions? Quelle idée avez-vous de Dieu? Quelle est votre philosophie, dites-le nous?

II — Je vous dirai tout ce que je pense, lui répondis-je. As-

surément la philosophie est le plus grand de tous les biens et le plus précieux devant Dieu, puisqu'elle nous conduit à lui et nous rend agréables à ses yeux ; aussi je regarde comme les plus grands des mortels ceux qui se livrent à cette étude. Mais qu'est-ce que la philosophie ? Descendue du ciel pour éclairer les hommes, d'où vient qu'elle reste cachée à la plupart ? Il ne devrait y avoir ni platoniciens, ni stoïciens, ni péripatéticiens, ni pythagoriciens, ni contemplatifs ; mais il importe, puisque cette science est une, de dire pourquoi nous la voyons ainsi divisée. Ceux qui s'occupèrent les premiers de philosophie se firent un nom célèbre par cette étude ; ils eurent des successeurs qui adoptèrent leur doctrine sans chercher par eux-mêmes la vérité ; frappés de la vertu, de la force d'âme, du langage sublime de leurs maîtres, ils les crurent sur parole, tinrent pour vrai ce qu'ils en avaient reçu, et transmirent à leurs propres disciples ces premières opinions avec celles qui s'en rapprochaient le plus, en conservant le nom donné primitivement au père ou chef de l'école. Je voulus autrefois connaître ces divers systèmes de philosophie. Je m'attachai d'abord à un stoïcien ; mais voyant qu'un long séjour chez lui ne m'avaient rien appris de plus sur Dieu que je n'en savais (faut-il s'en étonner ? il ne le connaissait pas lui-même et ne pensait pas que cette connaissance fût nécessaire), je le quittai pour m'adresser à un péripatéticien, homme très-habile, du moins c'est ce qu'il croyait. Après m'avoir souffert près de lui les premiers jours, il me pria de fixer ce que je voulais lui donner pour ces leçons, afin, disait-il, qu'elles fussent utiles à tous deux. Là-dessus je le quittai, jugeant qu'il n'était rien moins que philosophe. Mais comme je voulais avant tout savoir ce qui fait le fond et l'essence de la philosophie, j'allai trouver un pythagoricien qui était en grande réputation, et il avait lui-même une haute idée de sa sagesse ; je lui exprimai le désir d'être admis au nombre de ses auditeurs et de jouir de son intimité. « Volontiers me dit-il ; mais savez-vous la musique, l'astronomie, la géométrie ? penseriez-vous comprendre la science qui mène au bonheur sans posséder ces connaissances

premières qui dégagent l'âme des objets sensibles, la rendent propre à saisir les choses intellectuelles, à contempler le beau, le vrai dans son essence. » Il me fit le plus grand éloge de ces diverses connaissances et me dit qu'elles étaient indispensables ; mais je lui répondis que je les ignorais complètement, et là-dessus il me congédia. Je fus, comme vous le pensez, fort affligé de me voir ainsi trompé dans mes espérances, d'autant plus que je lui croyais quelque savoir ; mais songeant à tout le temps que me demanderaient ces études, je ne pus supporter l'idée de me voir rejeté si loin de mon but. Je ne savais plus à quoi me résoudre, lorsque je pensai aux platoniciens ; ils étaient en grande vogue. Un des plus célèbres venait d'arriver à Naplouse, c'est avec lui que je me liai principalement ; je gagnais beaucoup à ses conversations, mon esprit grandissait tous les jours. Ce que je pus comprendre des choses immatérielles me transportait, et la contemplation des idées donnait comme des ailes à ma pensée : je croyais être devenu sage en peu de temps, et telle était ma folie, que je conçus l'orgueilleux espoir de voir bientôt Dieu lui-même, car c'est là le but que se propose la philosophie de Platon.

III. Cette disposition d'esprit me faisait chercher les plus profondes solitudes et fuir toute trace d'hommes, je me retirai donc dans une campagne à peu de distance de la mer ; comme j'approchais de l'endroit que j'avais choisi pour être seul avec moi même, je m'aperçus qu'un vieillard d'un aspect vénérable, et d'une physionomie pleine de douceur et de gravité, me suivait d'assez près ; je m'arrêtai en me tournant vers lui et je le regardai avec beaucoup d'attention : — Vous me connaissez donc, me dit-il ?

— Non, lui répondis-je.

— Pourquoi donc me regarder ainsi ?

— Je m'étonne, lui répondis-je, de vous voir avec moi dans ce lieu, je m'y croyais seul.

— Je suis inquiet, me répondit le vieillard, de quelques-uns de mes amis ; ils sont partis pour un long voyage : je n'en ai pas de nouvelles. Je suis venu sur les bords de la mer pour

tâcher de les découvrir de quelques côtés. Mais vous, quel motif vous amène en ces lieux ?

— J'aime, répondis-je, les promenades solitaires où rien ne distrait l'esprit, où l'on peut librement causer avec soi-même. Ces lieux sont bien propres aux graves études.

— Je le vois, vous êtes philologue, c'est-à-dire ami des mots, et non des œuvres et de la vérité. Vous aimez mieux être un raisonneur qu'un homme d'action.

— Eh ! lui dis-je, quoi de plus grand et de plus utile que de montrer aux hommes que c'est la raison qui doit commander en nous ; que d'étudier, en la prenant soi-même pour guide et pour appui, les passions et les erreurs qui travaillent les autres ; que de sentir combien leur conduite est insensée et déplaît à Dieu ! Sans la philosophie et sans une droite raison, il n'y a pas de sagesse dans l'homme ; tout homme doit donc s'appliquer à la philosophie, la regarder comme la plus noble, la plus importante des études, et placer les autres au second ou au troisième rang. D'ailleurs celles-ci, selon moi, ne sont utiles, estimables qu'autant qu'un peu de philosophie vient s'y mêler ; mais sans philosophie, elles sont fastidieuses, indignes d'un homme libre et bonnes à être reléguées parmi les arts purement mécaniques.

— Ainsi, selon vous, la philosophie fait le bonheur ?

— Oui, lui répondis-je, elle et elle seule.

— Eh bien ! dites-moi ce que c'est que la philosophie et quel est le bonheur qu'elle procure, si toutefois rien ne vous empêche de nous le dire ?

— La philosophie, répondis-je, c'est la science de ce qui est, c'est la connaissance du vrai ; et le bonheur, c'est la possession même de cette science, de cette connaissance si précieuse.

— Mais qu'est-ce que Dieu ? me dit-il.

— Je définis Dieu, l'être qui est toujours le même et toujours de la même manière, la raison et la cause de tout ce qui existe.

Le vieillard m'écoutait avec plaisir ; il me fit ensuite cette question :

— Ce que vous appelez science n'est-ce pas un mot générique qui s'applique à différentes choses ? Ainsi, vous direz d'un homme qui possède un art, qu'il en a la science : par exemple, on dira de lui qu'il a la science du commandement, la science du gouvernement, la science de la médecine. Mais pour les choses qui concernent Dieu et l'homme, existe-t-il une science qui les fasse connaître, qui montre ce qu'elles ont de juste et de divin ?

— Assurément, lui dis-je.

— Quoi donc ! il serait aussi facile de connaître Dieu et l'homme que la musique, l'arithmétique, l'astronomie ou quelque autre science semblable ?

— Oh non ! lui dis-je.

— Vous n'avez donc pas bien répondu à ma question, reprit-il. Certaines connaissances exigent de l'étude et du travail, d'autres ne demandent que des yeux. Si l'on vous disait qu'il existe dans l'Inde un animal qui ne ressemble à aucun autre, qu'il est de telle ou telle manière, de plusieurs formes, de diverses couleurs, avec tout cela vous ne sauriez pas ce qu'il est, si vous ne le voyiez de vos yeux, et vous n'en pourriez raisonner si vous n'en aviez jamais entendu parler à quelqu'un qui l'ait vu ?

— Bien certainement, lui dis-je.

— Comment dont les philosophes peuvent-ils avoir une idée juste de Dieu, ou affirmer quelque chose de vrai sur son être ; car ils ne le connaissent pas, puisque ni leurs yeux, ni leurs oreilles n'ont rien pu leur en apprendre ?

— Mais, lui répondis-je, on ne peut voir Dieu des yeux du corps comme les autres êtres. L'esprit seul peut le concevoir, ainsi que l'enseigne Platon, dont je professe la doctrine.

— Mais, reprit le vieillard, dites-moi ce que vous pensez de l'âme. Saisit-elle plus vite les objets que ne le fait l'œil du corps, ou bien peut-elle voir Dieu sans le secours de l'Esprit saint ?

IV. — Platon nous dit que l'œil de l'âme est doué d'une pénétration si vive, qu'avec lui, et c'est aussi pour cet usage qu'il nous a été donné, nous pouvons voir l'être par excellence, l'auteur de toutes les choses intellectuelles, qui n'a lui-même

ni couleur, ni figure, ni étendue, rien en un mot de ce qui tombe sous les sens. Qu'est-ce que Dieu, en effet, sinon l'être au-dessus de toute essence, ineffable, incompréhensible, seul beau, seul bon, remplissant d'une lumière soudaine les âmes pures, à cause de leur affinité avec lui et de leur désir de le voir ?

— Quelle est donc, reprit le vieillard, cette affinité que vous leur supposez avec Dieu? L'âme serait-elle immortelle, divine, une partie de cette grande âme qui régit le monde? Comme elle voit Dieu, nous pouvons donc déjà, par notre esprit, le contempler et être heureux.

— Oui, certainement, répondis-je.

— Mais les âmes des animaux peuvent-elles aussi s'élever jusque là, reprit-il, ou bien l'âme de l'homme diffère-t-elle de celle du cheval, de l'âne, etc.?

— Nullement. Elle est la même chez tous.

— Les chevaux et les ânes ont donc vu Dieu ou le verront un jour ?

— Non, certes. Il est même des hommes, et je parle ici du vulgaire, qui ne le verront pas ; c'est un privilège réservé seulement à l'homme de bien, rendu à sa pureté primitive par la pratique de la justice et de toutes les autres vertus.

— Ainsi, reprit-il, ce n'est point à cause de son affinité avec Dieu que l'âme le voit, ni même parce qu'elle est une intelligence, mais uniquement parce qu'elle est juste, pure, vertueuse.

— Dites aussi, lui répondis-je, parce qu'elle a l'idée de Dieu.

— Mais les chèvres et les brebis peuvent-elles nuire, faire du mal ?

— Non, sans doute.

— Eh bien ! d'après votre raisonnement, elles aussi verront Dieu.

— Point du tout, la conformation de leur corps s'y oppose.

— Ah ! si ces animaux pouvaient parler, que ne diraient-ils pas de la conformation du nôtre! Sachez qu'ils auraient bien

plus sujet de s'en moquer. Mais laissons là cette discussion. Je veux bien vous accorder tout ce que vous avancez. Répondez à une autre question : Quand est-ce que l'âme voit Dieu ? est-ce pendant qu'elle est unie au corps , ou lorsqu'elle en est séparée ?

— Lors même qu'elle est enfermée sous cette enveloppe matérielle , lui répondis-je , elle peut déjà embrasser Dieu par la pensée ; mais c'est surtout quand elle sera délivrée de sa prison et rendue à toute sa liberté , qu'elle jouira complètement et pour toujours de l'objet aimé.

— Rentrée dans l'homme , se souvient-elle de ce qu'elle a vu ?

— Je ne le pense pas.

— A quoi lui sert-il donc d'avoir vu Dieu ? Quel avantage a-t-elle sur l'âme qui ne l'a pas vu , si elle ne se souvient même pas d'avoir vu ?

— Je ne saurais ici vous répondre.

— Mais quelles peines souffrent les âmes qui ne sont pas jugées dignes de voir Dieu ?

— Elles sont enfermées dans le corps de quelques bêtes comme dans une prison. Tel est leur châtement.

— Mais savent-elles pour quelle raison on les enferme dans ces nouveaux corps , leur a-t-on dit que c'était pour les fautes qu'elles avaient commises ?

— Je ne pense pas qu'elles le sachent.

— Alors le châtement me paraît inutile ; je pourrais même dire qu'elles ne sont pas punies , si elles ne savent pas que c'est ici un châtement ?

— Non , sans doute.

— Ainsi donc ces âmes ne voient point Dieu ; elles ne passent pas non plus dans d'autres corps , car si elles y étaient envoyées elles sauraient que c'est une punition , et elles craindraient désormais de commettre la plus légère faute. Ce que vous dites d'ailleurs qu'elles ont l'idée de Dieu , qu'elles savent qu'il est beau de pratiquer la justice , la piété , je l'admets avec vous.

— Vous avez raison , lui dis-je.

V. — Ainsi, ces grands philosophes, reprit le vieillard, ne sauraient répondre à ces diverses questions, ni même dire ce que c'est que l'âme ?

— Cela est vrai.

— On ne peut pas dire qu'elle soit immortelle de sa nature, autrement elle serait incréée.

— Quelques disciples de Platon la croient immortelle et incréée.

— Mais ne dites-vous pas que le monde lui-même est éternel ?

— Quelques-uns le prétendent. Pour moi, je ne suis pas de leur avis.

— Et vous faites bien ; car quelle raison de croire que ce corps dur, solide, compacte, qui change, périt, renaît tous les jours, n'a pas reçu l'existence de quelque cause ? Mais si le monde est créé, il faut bien que les âmes le soient également, et puissent cesser d'être. Si vous dites qu'elles ont été créées à part des corps et non avec eux, vous conviendrez du moins qu'elles ont été faites pour eux.

— Cela me paraît juste.

— Dès lors elles ne sont pas immortelles de leur nature.

— Non, si nous admettons que le monde a été créé.

— Ce n'est pas, reprit le vieillard, que je prétende qu'une seule âme périsse, car tout l'avantage serait pour les méchants. Que vous dirai-je ? Les âmes des justes sont appelées à une meilleure vie, et celles des méchants envoyées dans un lieu de souffrances, où elles attendent le jour du jugement. Celles que Dieu juge dignes de le voir, ne meurent point, et les autres sont punies aussi longtemps qu'il plaît à Dieu qu'elles vivent et qu'elles soient punies.

— Ce que vous dites, lui répondis-je, n'est-ce pas ce qu'enseigne Platon d'une manière assez obscure au sujet du monde qu'il dit sujet à la corruption, parce qu'il est créé ; mais qui, cependant, ne doit ni se dissoudre ni périr, parce que la volonté de Dieu s'y oppose ? Voilà je pense ce que vous voulez faire entendre au sujet de l'âme, et en général des autres êtres. Tout ce qui est et sera jamais après Dieu est corruptible de sa na-

ture, et partant peut être détruit et anéanti. Dieu seul est incréé, incorruptible : c'est par là même qu'il est Dieu; ce qui vient après lui est créé, et par là même périssable ; c'est pour cela que des âmes peuvent être punies et mourir. Incréées, elles ne pécheraient point, elles ne donneraient dans aucun excès de folie, elles ne seraient ni lâches ni féroces, elles ne se décideraient point à entrer dans le corps des pourceaux, des serpents, des chiens, et il ne serait pas possible de les y contraindre par-là même qu'elles seraient incréées. Supposez deux êtres incréés, ils sont nécessairement semblables, égaux ; ou plutôt ils ne font qu'un ; l'un ne surpasse point l'autre en pouvoir ou en dignité : d'où je conclus qu'il n'existe pas plusieurs êtres incréés ; car, s'il y avait entre eux la moindre différence, toutes les recherches possibles ne pourraient vous en faire découvrir la cause ; votre pensée se perdrait dans l'infini, vous reviendriez après bien des peines inutiles vous rattacher à un seul être incréé, et le reconnaître comme la cause de tous les autres êtres.

Croyez-vous, ajoutai-je, que Platon, Pythagore, qui sont pour nous comme les remparts de la philosophie, aient ignoré tout ce que nous venons de dire ?

VI. — Peu m'importe, reprit le vieillard, et Platon et Pythagore, et tous ceux qui partagent leurs idées. Voici la vérité qu'ils n'ont pas comprise et que vous comprendrez facilement. Ou l'âme est la vie même, ou seulement elle la reçoit. Si elle est la vie, elle doit la communiquer à un autre objet qu'à elle-même, comme le mouvement qui ne se renferme pas en lui, mais se communique au dehors. Que l'âme vive, personne ne le nie ; mais si elle vit, ce n'est pas parce qu'elle est la vie, c'est seulement parce qu'elle y participe. Or, il y a une grande différence entre participer à une chose et être la chose elle-même. L'âme participe à la vie uniquement parce que Dieu veut qu'elle vive, et si Dieu cessait de le vouloir, elle cesserait d'exister, car la vie n'appartient pas en propre à l'âme comme elle appartient à Dieu. Qui ne sait pas que l'homme n'existe pas toujours, que l'âme n'est pas toujours unie au corps, qu'elle

l'abandonne quand leur union doit cesser, et qu'alors l'homme n'est plus ? Hé bien ! de même si Dieu veut que l'âme finisse, le souffle vital se retire d'elle, elle s'éteint, elle retombe dans le néant d'où elle est sortie.

VII. — Mais, repris-je, à quels maîtres recourir, quel appui réclamer pour nous soutenir, si ces grands génies eux-mêmes ont ignoré la vérité.

Il me répondit : — A une époque fort éloignée de la nôtre, bien avant tous vos philosophes vivaient des hommes justes, saints, agréables à Dieu, remplis de son esprit. Inspirés d'en haut, ils annoncèrent tous les événements que nous voyons s'accomplir sous nos yeux. Ces hommes, ce sont les prophètes. Seuls ils ont connu la vérité et l'ont fait connaître. Étrangers à la crainte, exempts de vanité, mais remplis de l'esprit de Dieu, ils publiaient ce qu'ils avaient vu et entendu. Leurs écrits existent encore. Ceux qui les lisent attentivement et sans prévention comprennent le principe et la fin de toutes choses, et savent bientôt tout ce que doit savoir un véritable philosophe. Ils ne discutaient pas quand il fallait parler. Ils étaient les témoins de la vérité, et combien leur témoignage est supérieur à tous les raisonnements ! Les événements passés et ceux qui arrivent tous les jours nous forcent impérieusement de croire à leurs paroles. Ils célébraient la gloire de Dieu le père, le souverain arbitre de l'univers. Ils annonçaient aux hommes celui que Dieu nous a envoyé, c'est-à-dire le Christ, son fils. Vous ne trouvez rien de semblable chez ces faux prophètes, que remplit l'esprit impur, l'esprit de mensonge. Ils cherchent à éblouir par des prestiges, et ne célèbrent que l'esprit d'erreur qui les animait, je veux dire le démon. Mais, avant tout, demandez que les portes de la lumière s'ouvrent pour vous. Qui peut voir et comprendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent l'intelligence ?

VIII. Ainsi me parla le vieillard. Il me dit encore beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de rapporter ici, et disparut en me recommandant de méditer ses paroles. Je ne l'ai pas revu depuis, mais un feu secret me dévorait ; je brûlais du désir de connaître les prophètes et les hommes divins amis du Christ.

En repassant dans mon esprit tout ce que m'avait dit le vieillard, je pensais que là devait se trouver la seule philosophie utile et certaine. Vous savez maintenant comment et pourquoi je suis philosophe. Je n'ai plus qu'un désir, c'est de voir tous les hommes entrer dans la même voie et ne pas s'éloigner de la doctrine du Sauveur. En elle respire je ne sais quelle majesté terrible, bien capable d'effrayer les hommes qui ont abandonné le droit chemin. Ceux qui méditent cette doctrine y trouvent au contraire le plus délicieux repos. Si vous vous intéressez à vous-mêmes, si avec le désir du salut, vous avez confiance au Dieu qui veut vous le procurer, venez vous instruire à l'école du Christ, faites-vous initier à ses mystères et vous pourrez connaître le bonheur.

A ces mots, les compagnons de Tryphon poussèrent un grand éclat de rire. Pour lui, il me dit en souriant : — J'applaudis au motif qui vous anime, au zèle tout divin qui vous embrâse ; mais il eût mieux valu rester disciple de Platon ou d'un autre philosophe, et vous appliquer à acquérir la constance, l'empire sur les passions, la sagesse, que de vous laisser prendre à tout ce faux langage et de vous attacher à des hommes méprisables. En demeurant fidèle à vos principes et vivant sans reproche, vous conserviez l'espoir d'une vie meilleure. Mais, quand vous abandonnez Dieu pour croire à la parole d'un homme, quel espoir de salut peut vous rester ? Si vous voulez m'en croire, car je vous regarde déjà comme un ami, faites-vous d'abord circoncire, puis observez le sabbat, les fêtes, les nouvelles lunes comme la loi le prescrit ; en un mot, faites tout ce qu'elle commande, peut-être alors trouverez-vous grâce devant le Seigneur. Si le Christ est né et demeure quelque part, il est inconnu, il ne se connaît pas lui-même et n'a aucun moyen de se faire connaître. Il faut d'abord que le prophète Élie vienne lui donner l'onction sainte et le révèle à la terre. Sur de vains bruits, vous avez rêvé un Christ qui n'est que dans votre imagination, et dupe de vous-même, vous courez aveuglément à votre perte.

IX. — Puisse le Seigneur vous le pardonner et vous faire grâce,

ô Tryphon ! Vous blasphémez ici ce que vous ignorez. Vous croyez sur parole vos docteurs qui n'entendent pas les Écritures, et trompé par leurs fausses interprétations, vous dites au hasard tout ce qui vous vient à l'esprit. Si vous le voulez, je vous montrerai que ce n'est pas nous qui sommes dans l'erreur. Vous comprendrez que rien n'est capable de nous empêcher de confesser le Christ ; non, quand le tyran le plus farouche nous le défendrait, quand nous aurions à redouter tous les genres d'outrage. Je vous ferai voir que notre foi repose, non sur de vaines fables, sur des discours dépourvus de raison, mais sur une parole toute divine, pleine de force, riche de grâce.

Les compagnons de Tryphon recommencèrent leurs éclats de rire et poussèrent des cris indécents. Alors je me levai pour m'en aller. Mais Tryphon m'arrêta en me retenant par mon manteau, et me dit qu'il ne me laisserait point sortir que je n'eusse acquitté ma promesse.

— Que vos compagnons cessent donc leur bruit, lui répondis-je, et se comportent autrement : s'ils veulent nous entendre, qu'ils se taisent ; ou si quelque objet plus intéressant les appelle autre part, qu'ils nous laissent. Pour nous, mettons-nous un peu à l'écart et poursuivons en repos notre discussion.

Tryphon accepte la proposition, et nous fûmes d'avis de nous retirer au milieu du stade qui se trouvait dans le Xiste. Deux de ses compagnons se moquèrent de nous et, après quelques plaisanteries sur le zèle qui nous enflammait, ils s'en allèrent. Quand nous fûmes arrivés dans l'endroit où se trouvent deux rangs de sièges en pierre, les amis de Tryphon qui s'étaient assis d'un côté s'entretenaient quelques instants de la dernière guerre de Judée, sur laquelle l'un d'eux avait amené la conversation.

X. Lorsqu'ils eurent fini, je pris la parole en ces termes :

— Mes amis, que nous reprochez-vous ? Est-ce de ne pas vivre selon la loi, de ne pas nous soumettre à la circoncision, ainsi que le faisaient vos pères ; de ne point observer comme vous le jour du sabbat ? ou bien croyez-vous les odieuses calomnies ré-

pandues parmi vous contre les mœurs et les habitudes des Chrétiens ; et, s'il faut ici les rappeler, nous aurait-on peints à vos yeux comme des hommes qui mangent de la chair humaine, qui, le repas fini et les lumières éteintes, se livrent aux plus infâmes débauches ; ou bien, enfin, nous condamnez-vous seulement parce que nous suivons la religion du Christ, parce que nous professons une doctrine qui ne vous semble pas la vérité ?

—Oui, reprit Tryphon, ce que vous venez de dire en dernier lieu est la seule chose qui nous étonne ; pour les discours de la multitude, ils ne méritent pas d'être répétés et répugnent trop à la nature. Je trouve, au contraire, dans le livre que vous appelez Évangile, de très-beaux préceptes de morale, mais si élevés et si sublimes, que je les crois impraticables ; car j'ai eu la curiosité de lire ce livre. Mais n'est-il pas étonnant que des hommes qui se piquent de piété, qui prétendent par là se distinguer des autres, n'en diffèrent en aucune manière et ne vivent pas mieux que les gentils ? En effet, vous n'observez ni les fêtes, ni le sabbat, ni la circoncision ; vous placez votre espérance dans un crucifié, vous ne suivez aucun des préceptes du Seigneur, et vous osez attendre de lui des récompenses ! Ne lisez-vous pas dans le Testament qu'il nous a donné, que tout homme qui n'aura pas été circoncis le huitième jour périra d'entre son peuple ? La loi comprend jusqu'aux étrangers qui vivent parmi nous, jusqu'aux esclaves que l'on achète. Vous ne tenez compte ni du Testament, ni de ses conséquences ! Comment donc nous persuaderez-vous que vous connaissez Dieu, lorsque vous ne faites rien de ce qu'on voit faire à tous ceux qui le craignent ? Montrez-nous, si vous le pouvez, sur quoi se fonde votre espoir quand vous transgressez sa loi ; donnez-nous une raison qui nous satisfasse : alors nous vous écouterons très-volontiers, et c'est avec le même plaisir que nous discuterons tout le reste avec vous.

XI. Je repris en ces termes : Le seul Dieu véritable, Tryphon, celui qui a toujours été et qui sera toujours, c'est l'auteur de cet univers et du bel ordre qu'on y admire. Nous n'avons pas un autre Dieu que le vôtre, nous adorons avec vous celui

dont la main puissante a tiré vos pères de la terre d'Égypte ; c'est en lui que nous espérons comme vous, car il n'y en a point d'autre : c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; mais ce n'est ni par Moïse, ni par la loi que nous espérons en lui ; car alors nous serions ce que vous êtes. J'ai lu dans les Écritures que Dieu devait donner une nouvelle loi, un autre Testament qui ne serait jamais aboli ; c'est cette loi, c'est ce Testament que doivent désormais observer ceux qui veulent avoir part à l'héritage céleste. La loi donnée sur le mont Horeb est ancienne, elle était pour vous seuls ; la nouvelle est pour tous les peuples. Substituée à la première, elle l'abroge entièrement, comme le Testament nouveau abolit celui qui le précède. Cette loi tout à la fois éternelle et nouvelle, cet autre Testament qui doit toujours durer, après lequel il n'y a plus ni loi, ni précepte qui oblige, c'est le Christ. N'avez-vous jamais lu ces paroles d'Isaïe : « Écoutez, ô mon peuple, et vous rois de la terre, prêtez l'oreille à ma voix : la loi sortira de ma bouche, ma justice éclairera les peuples ; le juste approche, le Sauveur s'avance, les nations espéreront en moi. » Voilà pour la loi. C'est ainsi que le Seigneur parle du Testament par la bouche de Jérémie : « Voici que les jours viennent, je donnerai un Testament nouveau à la maison d'Israël et à celle de Juda ; ce n'est plus celui que j'avais donné à leurs pères, lorsque je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte. »

Puisque Dieu avait annoncé qu'il donnerait un Testament nouveau, et que ce Testament serait la lumière des nations ; puisque nous voyons les peuples, au nom de Jésus crucifié, abandonner les idoles et toutes les autres voies iniques pour venir au vrai Dieu ; puisque rien, pas même l'aspect de la mort, ne peut les détacher de son culte et les empêcher de confesser son nom, n'avez-vous pas une preuve certaine, d'après les œuvres et les miracles qui s'opèrent, que la nouvelle loi, le nouveau Testament, l'espérance de ceux qui, parmi les nations attendent l'héritage promis, c'est Jésus-Christ lui-même ? Nous sommes aujourd'hui la race spirituelle et véritable d'Israël, de Juda, de Jacob, d'Isaac et d'Abraham qui reçut de Dieu la

circoncision, en témoignage de sa foi, qui fut béni et appelé le père d'un grand nombre de nations. Oui, dis-je, nous formons la race sainte qui lui fut promise, nous qui n'avons connu le vrai Dieu que par Jésus crucifié, comme la suite de cette discussion le fera voir.

XII. Alors je leur citai ces paroles d'Isaïe, qui s'écrie dans un autre endroit : « Écoutez ma voix et vous vivrez, et je vous donnerai le Testament éternel promis à mon serviteur David : « je l'ai donné pour témoin aux peuples de la terre. Les nations qui ne te connaissent pas t'invoqueront, les peuples qui t'ignorent se réfugieront vers toi, à cause du Seigneur ton Dieu, le Dieu saint d'Israël qui t'a glorifié. » Et voilà la loi que vous outragez, et voilà le Testament saint et nouveau que vous méprisez ! A cette heure même, vous ne voulez ni le reconnaître, ni faire pénitence : « Vos oreilles sont encore fermées, vos yeux aveuglés et vos cœurs endurcis. » Jérémie annonce hautement le nouveau législateur, et vous n'entendez pas sa voix ; ce législateur est au milieu de vous, et vous ne le voyez pas ; les pauvres reçoivent l'Évangile, les aveugles voient, et vous ne comprenez pas ! Il faut maintenant une circoncision nouvelle, et vous ne vous glorifiez que dans celle de la chair. La nouvelle loi vous ordonne de célébrer un sabbat éternel, et lorsque vous vous êtes reposés un seul jour, vous vous croyez les plus religieux des hommes. Vous ignorez pourquoi votre sabbat, votre circoncision ont été établis. Parce que vous mangez un pain sans levain, vous vous imaginez avoir accompli toute justice. Ce n'est pas là ce que demande le Seigneur notre Dieu. Si quelqu'un est parjure ou voleur, qu'il cesse de l'être ; s'il est adultère, qu'il fasse pénitence ; c'est alors qu'il célébrera le vrai sabbat, le sabbat le plus agréable à Dieu. Si quelqu'un n'a pas les mains pures, qu'il se lave dans l'eau et le voilà purifié.

XIII. Mais ce n'est pas à de semblables ablutions que vous renvoie Isaïe, pour vous purifier du meurtre ou d'autres crimes semblables ; toute l'eau de la mer ne serait pas capable de les effacer. Mais il annonçait déjà le seul bain salutaire, le seul véritable, celui de la pénitence, ce baptême qui purifie non par

le sang des boues et des brebis, ou par le sacrifice d'une génisse ou par une offrande de farine, mais par la foi au sang de celui qui est mort pour expier le péché. Et n'est-ce pas ce que signifient ces paroles d'Isaïe : « Le Seigneur a déployé son bras aux
 « yeux des nations; tous les peuples, jusqu'aux confins de la
 « terre, verront le salut qui vient de Dieu. Retirez-vous, re-
 « tirez-vous; sortez et ne touchez rien d'impur. Sortez du mi-
 « lieu de la foule, séparez-vous, ô vous qui portez les vases
 « du Seigneur, vous ne marcherez pas en tumulte, le Seigneur
 « précèdera vos pas, le Seigneur Dieu d'Israël vous rassemblera.
 « Mon serviteur sera plein d'intelligence, grand et élevé en
 « gloire; ainsi que plusieurs se sont étonnés, Jérusalem, à la vue
 « de tes ruines, son visage sera sans éclat et sa figure méprisée.
 « Mais la multitude des nations l'admira, devant lui les rois
 « garderont le silence; car ceux à qui il n'a point été annoncé
 « verront, ceux qui n'ont point entendu comprendront. Qui
 « croira à notre parole? Pour qui le bras du Seigneur a-t-il été
 « révélé? Nous l'avons annoncé comme un faible arbrisseau qui
 « s'élève en la présence du Seigneur, comme un rejeton qui
 « sort d'une terre aride; il n'a ni éclat, ni beauté, nous l'a-
 « vons vu, et il était méconnaissable et le plus abandonné des
 « hommes; homme de douleur, il est familiarisé avec la misère,
 « son visage est obscurci par les opprobres, il a été méprisé et
 « compté pour rien. Il a vraiment lui-même porté nos infir-
 « mités; il a souffert pour nous, nous l'avons vu dans la dou-
 « leur, chargé de blessures et d'affliction; il a été blessé à
 « cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes; le châ-
 « timent qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui,
 « nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous som-
 « mes tous égarés comme des brebis, chacun de nous se per-
 « dait dans sa voie, et le Seigneur a fait tomber sur lui l'ini-
 « quité de nous tous; et lui, dans son affliction, n'a pas ouvert
 « la bouche: il a été conduit à la mort comme un agneau, il
 « est resté muet comme une brebis devant celui qui la tond, il
 « est mort au milieu des angoisses après un jugement. Qui ra-
 « contera sa génération? Il a été retranché de la terre des vi-

« vants, il a été conduit à la mort pour les iniquités de mon
 « peuple. On lui réservait la sépulture de l'impie, il a été ense-
 « veli dans le tombeau du riche, parce qu'il a ignoré l'iniquité
 « et que le mensonge n'a pas souillé sa bouche. Le Seigneur veut
 « guérir ses plaies; parce qu'il a été livré pour le péché, il verra
 « sortir de lui une race immortelle; oui, Dieu veut arracher
 « son cœur à la douleur, lui montrer sa lumière, accomplir par
 « lui sa volonté et justifier un grand nombre d'hommes. Oui,
 « dis-je, il portera nos péchés; mais aussi il possédera un
 « peuple nombreux, il distribuera lui-même la dépouille des
 « justes, et cela parce qu'il a été livré à la mort, qu'il a été
 « mis entre des scélérats, parce qu'il a porté les péchés de tous
 « et qu'il a été livré pour leurs iniquités. Réjouis-toi, stérile
 « qui n'enfante pas; chante des cantiques de louanges, pousse
 « des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants. L'épouse aban-
 « donnée, a dit le Seigneur, est devenue plus féconde que
 « celle qui a un époux. Étends l'enceinte de tes pavillons, dé-
 « ploie les voiles de tes tentes, n'épargne rien, allonge tes
 « cardages, affermis tes pieux; pénètre à droite, à gauche, ta
 « postérité héritera des nations et remplira les villes désertes.
 « Ne crains pas, tu ne seras pas confondue, tu n'auras point à
 « rougir, tu ne connaîtras plus la honte; tu oublieras la con-
 « fusion de ta jeunesse, tu ne te rappelleras plus l'opprobre de
 « ta viduité. Le Seigneur a signalé son nom. Ton Sauveur, c'est
 « le Dieu d'Israël, qui désormais sera appelé le Dieu de toute la
 « terre. Le Seigneur t'a appelée, comme une femme dans l'a-
 « bandon et dans la douleur, comme une épouse répudiée dès
 « sa jeunesse. »

XIV. Si nous croyons, c'est par ce baptême de la pénitence que Dieu lui-même a établi, comme le dit Isaïe, pour effacer les péchés des hommes et nous amener à sa connaissance; et ce baptême dès longtemps prédit par Isaïe, et seul capable de purifier le pécheur qui se repent, nous publions qu'il est la seule source de la vie.

Les citernes que vous vous êtes creusées ne peuvent contenir leurs eaux et vous deviennent inutiles. Quel avantage peut ré-

sulter pour vous d'un baptême qui ne purifie que le corps ? C'est votre ame qu'il faut affranchir de la colère, de l'avarice, de l'envie, de la haine, et alors vous serez vraiment purs.

Les pains azymes vous apprennent qu'il faut renoncer aux œuvres anciennes qui naissent d'un mauvais levain ; mais ces figures vous les entendez dans un sens tout charnel. Votre âme serait-elle remplie de fraude et d'injustice, vous ne vous en croiriez pas moins les plus pieux des hommes, parce que vous observez toutes les pratiques extérieures. Dieu ne vous a-t-il pas ordonné d'user d'un levain nouveau, après avoir mangé pendant sept jours des pains azymes ? Que veut-il nous faire entendre par là, sinon qu'il faut sortir de l'ancienne et mauvaise voie, et commencer une vie nouvelle ?

Pour bien vous convaincre que c'est là ce que demande le nouveau législateur, je répéterai les paroles que j'ai déjà citées, et j'ajouterai celles que j'avais omises ; je les emprunte au prophète Isaïe : « Écoutez-moi, dit le Seigneur, et vous allez vivre ;
 « j'établirai avec vous l'éternelle alliance promise à mon servi-
 « teur David ; je l'ai donné pour témoin au peuple, pour guide
 « et pour maître aux nations. Les nations qui ne vous connais-
 « sent pas vous invoqueront. Les peuples qui vous ignoraient
 « accourront à vous, à cause du Seigneur votre Dieu, du saint
 « d'Israël qui vous a glorifié. Cherchez le Seigneur pendant
 « qu'il peut être trouvé, invoquez-le pendant qu'il est proche.
 « Que l'impie abandonne sa voie et l'homme inique ses pensées ;
 « qu'ils retournent au Seigneur, il aura pitié d'eux ; il est riche
 « en miséricorde, il vous remettra vos péchés. Mes pensées ne
 « sont pas vos pensées ; mes voies ne sont pas vos voies.
 « Comme la neige et la pluie descendent du ciel et n'y retour-
 « nent plus, mais pénètrent la terre, la fécondent et font ger-
 « mer la semence, espoir du laboureur, ainsi mes paroles ne
 « reviendront pas à moi sans fruit, elles accompliront mes
 « desseins et prospéreront en tout ce que j'ai voulu ; vous sor-
 « tirez dans la joie et vous mangerez dans la paix. Dans votre
 « attente, les montagnes et les collines tressailleront d'allé-
 « gresse, et tous les arbres de la terre animés par la joie agi-

« teront leurs rameaux. Les pins s'éleveront à la place des
 « ronces, le myrte croitra à la place de l'ortie, et le Seigneur
 « sera connu sous son nom éternel que rien n'effacera. »

J'ajoutai : Ainsi donc, Tryphon, dans ces prophéties et d'autres semblables, vous trouvez des choses qui se rapportent les unes au premier avènement du Christ quand il parut sous une forme mortelle, sans gloire, et sans beauté ; les autres à son second avènement, lorsqu'il viendra sur les nuées du ciel avec majesté, et que vous verrez, que vous reconnaîtrez celui que vous avez percé, ainsi que Daniel, ainsi qu'Osée, l'un des douze prophètes, l'ont prédit.

XV. Apprenez encore d'Isaïe quel est le jeûne que Dieu demande de vous et le seul qui lui soit agréable. C'est ainsi que lui parle le Seigneur : « Crie avec force, ne te lasse point. Fais
 « retentir ta voix comme les éclats de la tempête ; annonce à
 « mon peuple ses crimes, à la maison de Jacob ses prévarications. Chaque jour ils m'interrogent et veulent savoir mes
 « vues, et comme un peuple ami de l'innocence et qui n'avait
 « point violé ma loi, ils invoquent ma justice, ils veulent défendre leur cause devant moi. Nous avons jeûné, disent-ils,
 « pourquoi n'avez-vous pas daigné regarder nos jeûnes ? Nous
 « nous sommes humiliés : pourquoi l'avez-vous ignoré ? Parce
 « que vous suivez vos caprices en vos jours de jeûne et que vous
 « écrasez tous ceux qui vous sont soumis. Ne jeûnez-vous que
 « pour susciter des procès, des querelles, et pour frapper impitoyablement vos frères ? Cessez de pareils jeûnes, si vous voulez
 « que le ciel entende vos cris. Est-ce là un jeûne choisi par
 « moi ? Que l'homme soit tout les jours humilié, qu'il courbe
 « sa tête comme un jonc, et qu'il dorme dans un cilice et sur
 « la cendre. Est-ce là un jeûne et un jeûne agréable au Seigneur ? N'y a-t-il pas un jeûne de mon choix ? Rompez les
 « liens de l'iniquité, anéantissez les obligations de vos contrats
 « tyranniques, déchargez de leurs dettes ceux que vous écrasiez ;
 « déchirez toute écriture qui respire l'injustice, partagez votre
 « pain avec celui qui a faim et recevez sous votre toit les pauvres qui sont sans asile : si vous voyez des hommes nus, cou-

« vrez-les, et ne méprisez point vos frères qui sont votre propre chair. Alors votre lumière brillera comme l'aurore, votre vêtement en sera tout éclatant. Votre justice marchera devant vous et vous serez environnés de la gloire du Seigneur. Alors vous l'invoquerez, et il vous exaucera; à votre premier cri, le Seigneur répondra : Me voici. Oui, si vous détruisez l'oppression parmi vous, si vous cessez vos menaces et vos paroles outrageantes, si vous assistez le pauvre avec effusion de cœur, si vous rassasiez sa faim, si vous consolez l'âme abattue; votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres seront pour vous comme un soleil dans son midi. Le Seigneur sera toujours avec vous; il remplira tous les désirs de votre cœur; il ranimera vos ossements; vous serez comme un jardin toujours arrosé, comme une source dont les eaux ne tarissent jamais.»

Soyez donc, avant tout, circoncis de cœur; car voilà la véritable circoncision, celle que toutes les paroles des divines Écritures vous recommandent.

XVI. Dieu vous dit lui-même par la bouche de Moïse : « Ayez soin de circoncire votre cœur, et ne vous endurecissez pas davantage, parce que le Seigneur votre Dieu est lui-même le Seigneur des Seigneurs, le Dieu grand, et puissant, et terrible, qui n'a point d'égard aux personnes ni aux présents.» Et dans le Lévitique : « Parce qu'ils ont prévarié, qu'ils m'ont méprisé, qu'ils ont marché contre moi, j'ai aussi marché contre eux, je les abandonnerai dans une terre ennemie. Leur cœur incircis s'est humilié.»

La circoncision selon la chair n'était qu'un signe qui devait servir à vous distinguer de nous et des autres peuples, quand la main de Dieu ferait tomber sur vous seul les châtimens que vous subissez jument aujourd'hui; et quels fléaux plus affreux? Votre pays n'est plus qu'un désert; vos villes sont la proie des flammes; l'étranger, sous vos yeux, dévore vos moissons; personne de vous ne peut plus entrer dans Jérusalem. Ce qui vous fait reconnaître au milieu de ces désastres, c'est la marque de la circoncision imprimée sur votre chair. Je suis persuadé qu'aucun

d'entre vous n'oserait dire que Dieu ignore l'avenir, et ne prépare pas à chacun le sort qu'il mérite. C'est donc à juste titre que tous ces maux vous sont arrivés. Hélas ! vous avez fait mourir le juste ; autrefois vous mettiez à mort ses prophètes, et aujourd'hui vous accablez d'outrages et de mépris ceux qui espèrent en lui et en son père, le Dieu tout-puissant, qui nous l'a envoyé ; vous les chargez de malédictions dans vos synagogues. Toutes les fois que vous avez pu nous égorger, vous l'avez fait. Ce qui enchaîne votre bras, c'est la crainte de ceux qui vous dominent aujourd'hui ; c'est pourquoi Dieu vous crie par la bouche de son prophète Isaïe : « Voyez comme le juste a péri, et personne n'y pense. « Le juste a été enlevé du milieu de l'iniquité : il reposera en « paix dans sa tombe ; oui, il a été enlevé du milieu de vous. « Approchez maintenant, enfants d'iniquité, race d'adultères « et de prostituées ! De qui vous êtes-vous joués ? contre qui « avez-vous ouvert la bouche et dardé vos langues ? »

XVII. En fait d'outrages contre le Christ et contre nous qui sommes sortis de lui, aucune nation ne s'est rendue aussi coupable que la vôtre ; vous êtes les auteurs de ces préventions et de ces calomnies qui nous poursuivent partout. Vous avez mis en croix le seul juste, le seul innocent, celui dont les blessures guérissent l'homme qui veut, par lui, aller à Dieu son père. Et, bien que vous sachiez à n'en pas douter qu'il est ressuscité d'entre les morts et remonté au ciel, comme les prophètes l'avaient annoncé, non-seulement vous n'avez pas fait pénitence, mais vous avez envoyé de Jérusalem, par toute la terre, des gens chargés de présenter les Chrétiens comme une secte impie qui venait de s'élever et de répandre toutes ces calomnies que répètent encore aujourd'hui eux-mêmes qui ne vous connaissent pas. Vous êtes donc coupables de vos propres crimes et de ceux de tous les hommes que vous avez égarés. Et c'est avec raison que Dieu vous crie par le prophète Isaïe : « A cause de vous, mon nom est blâmé parmi les nations. » Et plus loin : « Malheur à eux ! « ils ont pris parti contre eux-mêmes, lorsqu'ils disaient : En-

« chaînons le juste, il nous est inutile. Ils mangent aujourd'hui
 « le fruit de leurs œuvres. Malheur donc à l'impie ! il lui arri-
 « vera selon ce qu'il aura fait. » Et encore ailleurs : « Malheur à
 « ceux qui traînent l'iniquité comme de longues chaînes, et le
 « péché comme les traits d'un char, et qui osent dire au Sei-
 « gneur: Qu'il se hâte dans son œuvre, que les conseils du saint
 « d'Israël nous soient manifestés, et nous saurons s'ils sont véri-
 « tables. Malheur à vous, qui appelez mal le bien et bien le
 « mal ; qui changez les ténèbres en lumière et la lumière
 « en ténèbres, l'amertume en douceur et la douceur en
 « amertume ! » Il n'est que trop vrai que vous avez cherché
 à répandre les plus odieuses préventions, les plus sombres
 nuages sur la seule lumière, pure, incorruptible, que Dieu
 ait fait luire aux yeux des hommes. Elle vous a paru trop
 importune, la voix de celui qui vous criait : « Il est écrit :
 « Ma maison est une maison de prières, et vous en avez fait
 « une maison de voleurs. » Il fit plus, il a renversé lui-même
 les tables des changeurs qui s'étaient établis dans le temple.
 « Malheur à vous ! s'écriait-il, scribes et pharisiens hypo-
 « crites, qui payez la dîme de la menthe et du cumin, et qui
 « omettez la justice et les préceptes de l'amour de Dieu. Sépul-
 « cres blanchis, qui au dehors paraissent beaux, mais qui
 « au dedans sont pleins d'ossements de morts et de corruption.»
 Et ailleurs, s'adressant aux scribes : « Malheur à vous ! scribes,
 « qui après vous être emparés de la clé de la science, n'y êtes
 « point entrés et en avez fermé l'entrée aux autres, chefs
 « aveugles que vous êtes.»

XVIII. Puisque vous nous avez dit, Tryphon, que vous
 aviez lu l'Évangile, j'ai cru pouvoir rapprocher quelques paroles
 du Christ de celles des prophètes. Purifiez-vous donc, éloignez
 de vous l'iniquité, voilà surtout la purification que Dieu vous
 recommande, la circoncision qu'il exige de vous. Nous obser-
 verions nous-mêmes et votre circoncision selon la chair, et votre
 sabbat et toutes vos fêtes, si nous ne savions pas que c'est à
 cause de vos prévarications et de la dureté de vos cœurs que
 toutes ces pratiques vous ont été prescrites ; car si nous suppor-

tons avec tant de courage les persécutions que soulève contre nous la méchanceté des hommes et des démons, si telle est notre constance au milieu des plus cruelles épreuves, en face de la mort et des tortures, que nous prions pour ceux mêmes qui nous traitent si indignement, et que, selon le précepte de notre divin législateur, nous demandons instamment qu'il ne leur arrive aucun mal, comment n'observerions-nous pas, ô Tryphon, ce qui n'a rien de difficile en soi-même, je veux dire et votre circoncision selon la chair, et votre sabbat, et vos fêtes?

XIX. Mais comment se fait-il que vous, qui vous soumettez à toutes ces pratiques, vous ne veuillez pas remplir tous ces autres préceptes dont nous parlons? Voilà ce que nous ne saurions expliquer.

Votre circoncision n'était pas nécessaire aux autres hommes, mais à vous seulement, qui deviez éprouver les maux que vous souffrez aujourd'hui. Nous n'admettons pas non plus cet inutile baptême qui se fait avec l'eau de vos citernes, il n'a rien de commun avec le baptême qui donne la vie; et voilà pourquoi Dieu s'écrie que vous l'abandonnez, lui l'unique source vivifiante, pour vous creuser des citernes qui ne retiennent pas leurs eaux. Vous recevez la circoncision de la chair et vous ne connaissez pas la plus nécessaire, celle du cœur; pour nous, avec celle-ci, nous n'avons pas besoin de la vôtre; car si elle était indispensable comme vous le prétendez, Dieu n'aurait pas créé Adam incirconcis; il n'aurait pas agréé les dons d'Abel, les offrandes d'Hénoch, qui n'étaient pas plus circoncis qu'Adam. Hénoch n'eût pas été transporté au ciel, sans laisser aucune trace de lui sur la terre. Loth, tout incirconcis qu'il était, n'aurait pas été sauvé du feu de Sodome par le Seigneur lui-même et par ses anges? Noé, ce père d'une race nouvelle, était-il circoncis quand Dieu le fit entrer dans l'arche avec ses fils? Était-il circoncis, ce grand-prêtre du Très-Haut, Melchisédech, qui reçut la dîme d'Abraham, le premier des hommes que Dieu soumit à la loi de la circoncision et que bénit ensuite ce même Melchisédech, dans lequel Dieu établissait son sacerdoce éternel, ainsi qu'il le déclare par le prophète David? Je le répète,

cette circoncision de la chair n'était nécessaire qu'à vous seuls, parce que le peuple de Dieu ne devait plus être son peuple, ni sa nation sa nation, pour me servir ici des paroles d'Osée, l'un des douze prophètes; car tous ces justes dont je viens de parler furent agréables à Dieu, bien qu'ils n'aient pas observé vos sabbats non plus, Abraham et tous ses descendants jusqu'à Moïse, sous lequel votre peuple signala toute sa perversité et son ingratitude par ce veau d'or qu'il fit élever dans le désert. C'est alors que Dieu, s'accommodant à sa légèreté, se fit immoler des victimes pour vous éloigner du culte des idoles; et cette précaution même vous a si peu préservés de l'idolâtrie, que vous avez été jusqu'à immoler aux démons vos enfants eux-mêmes. Il a institué le jour du sabbat afin de vous empêcher de perdre le souvenir du vrai Dieu, et, comme le dit l'Écriture, pour que vous rappeliez sans cesse que c'est le Seigneur qui vous a sauvés.

XX. S'il vous a aussi commandé de vous abstenir de certaines viandes, c'est qu'il voulait que, même pendant vos repas, vous eussiez sa pensée présente à l'esprit, tant vous étiez prompts à l'oublier, ainsi que le dit Moïse : « Le peuple s'est « assis pour manger et pour boire, et s'est levé pour danser. » Et ailleurs : « Le peuple bien-aimé, après s'être engraisé, se « révolta; appesanti, rassasié, enivré, il a délaissé le Dieu son « créateur. » Moïse, dans le livre de la Genèse, ne nous a-t-il pas raconté que Dieu permit à Noé, cet homme juste, de manger de toute espèce d'animaux, excepté de la chair qui aurait encore son sang, c'est-à-dire suffoquée? Tryphon se préparait à m'objecter ces paroles : *Ainsi que des plantes*. Je le prévins : Et pourquoi, lui dis-je, ne pas prendre ces mots, *ainsi que des plantes*, dans le sens que Dieu y attachait? C'est-à-dire que, de même qu'il donnait à l'homme toutes les plantes pour en faire sa nourriture, de même il lui donnait tous les animaux pour en manger. Mais, parce qu'il est certaines herbes dont nous nous abstenons, vous croyez que c'est parce que Dieu aurait prescrit à Noé de faire entre elles une distinction. Ce n'est nullement dans ce sens qu'il faut entendre ce passage.

Comme il est trop facile de montrer que toute plante est une herbe, et peut être mangée, je n'insiste pas là-dessus. Mais, si nous ne mangeons pas indistinctement de toutes sortes de plantes, sachez que ce n'est point parce qu'il s'en trouve parmi elles d'impures, d'immondes, mais seulement parce qu'elles sont amères ou pleines d'épines et dangereuses. Alors, nous mangeons de préférence celles qui sont douces, saines, agréables, soit qu'elles viennent dans l'eau ou sur la terre.

Mais quand Dieu vous a ordonné, par Moïse, de vous abstenir de certains animaux impurs, cruels, rapaces, c'était dans un sens tout différent. C'est parce que, tandis que Dieu faisait tomber sur vous la manne dans le désert et multipliait sous vos yeux les miracles, vous aviez élevé un veau d'or pour l'adorer; aussi la voix de Dieu vous crie sans cesse, et avec raison: « Vous êtes une race insensée, des enfants infidèles. »

XXI. Oui, c'est pour vous rappeler vos iniquités et celles de vos pères, que Dieu vous a ordonné de célébrer le sabbat et vous a imposé tant d'autres observances; c'est pour l'instruction des peuples, afin qu'ils ne profanent pas son nom, que Dieu laisse encore subsister quelques-uns d'entre vous, et j'ai pour garant de ce que j'avance ses propres paroles. Écoutez ce qu'il dit par la bouche d'Ézéchiel :

« Je suis le Seigneur votre Dieu ; marchez dans la voie de
 « mes commandements, gardez mes préceptes. Abstenez-vous
 « des usages profanes de l'Égypte ; sanctifiez mes jours de sab-
 « bat, afin qu'ils soient comme des signes entre vous et moi,
 « et que vous sachiez que c'est moi qui suis votre Seigneur et
 « votre Dieu. Mais vous m'avez aigri contre vous, vos enfants
 « n'ont point marché dans la voie de mes préceptes ; ils n'ont
 « ni révééré ni gardé les commandements que je leur ai don-
 « nés, afin que celui qui les observe y trouve la vie, et ils
 « ont violé mes jours de sabbat ; je les ai menacés de répan-
 « dre ma fureur sur eux dans le désert, et de satisfaire ma
 « colère en les punissant, mais j'ai retenu ma main, je les ai
 « épargnés pour la gloire de mon nom, afin qu'il ne fût pas

« déshonoré devant les nations témoins de leur délivrance.
 « J'ai levé de nouveau ma main sur eux dans la solitude pour
 « les disperser parmi les nations et les répandre sur la terre,
 « parce qu'ils n'avaient pas observé mes commandements, qu'ils
 « avaient violé mes jours de sabbat, et que leurs yeux s'é-
 « taient attachés aux idoles de leurs pères. C'est pourquoi je
 « leur ai donné des préceptes qui n'étaient pas bons et des or-
 « donnances où ils ne trouveront pas la vie. Je les souillerai
 « dans leurs offrandes, lorsque je passerai au milieu d'eux pour
 « détruire tous leurs premiers-nés.

XXII. Et pour vous convaincre que c'est à cause des préva-
 rications d'Israël et de son idolâtrie que Dieu a exigé de lui
 des sacrifices, et non parce qu'il avait besoin de ses offrandes,
 écoutez ce qu'il dit lui-même à ce sujet ; c'est ainsi qu'il fait
 parler Amos, un de vos douze prophètes :

« Malheur à vous qui désirez le jour du Seigneur ! De quoi
 « vous servira-t-il ? ce jour sera les ténèbres et non la lumière.
 « Il se présentera à vous comme à cet homme qui évite un lion
 « pour rencontrer un ours ; comme à celui qui, entrant en sa
 « maison, appuie sa main sur la muraille, et un serpent le
 « mord. Le jour du Seigneur ne sera-t-il pas un jour de téné-
 « bres et non de lumière, une sombre nuit sans clarté ? Je hais,
 « je déteste les jours de fête, je ne puis respirer l'encens de
 « vos solennités. Je ne me complais ni dans vos offrandes, ni dans
 « vos holocaustes ; la graisse de vos victimes ne m'est point
 « agréable. Éloignez de moi le tumulte de vos cantiques, je ne
 « puis entendre le concert de vos instruments. Mais que le ju-
 « gement se répande comme une eau abondante, et que la justice
 « coule comme un torrent rapide. Maison d'Israël, m'avez-vous
 « offert des victimes et des oblations durant les quarante années
 « que vous avez voyagé dans le désert, dit le Seigneur ? Vous
 « avez porté avec vous la statue de Moloch et les figures de
 « vos idoles, l'étoile de votre dieu Rampha, ouvrage de vos
 « mains : c'est pourquoi je vous transporterai hors de Damas,
 « dit le Seigneur, dont le nom est le Dieu tout-puissant. Mal-
 « heur à vous qui êtes tranquilles en Sion, et qui vous confiez

« en la montagne de Samarie; grands, princes de la nation
« choisie qui avez vendangé les prémices des nations et entrez
« avec pompe dans les assemblées d'Israël, passez à Chalané
« et voyez, et de là allez à Emath la grande, et descendez à
« Geth, le pays des Philistins. Ces contrées valent-elles plus
« que vos royaumes? Leurs limites surpassent-elles les vôtres?
« Malheur à vous, qui approchez des jours mauvais et qui cé-
« lébrez des sabbats trompeurs, qui dormez sur des lits d'i-
« voire et vous étendez mollement sur votre couche, qui man-
« gez les agneaux choisis et les veaux encore au sein de leur
« mère, qui chantez aux accords de la lyre, et qui les croyez
« durables et non fugitifs; qui buvez le vin dans des coupes,
« qui vous parfumez des plus riches odeurs, et qui demeurez
« insensibles à la douleur de Joseph! C'est pourquoi vous irez
« en captivité, vos chefs marcheront les premiers vers la terre
« d'exil. Le théâtre de vos plaisirs changera de face, on y
» entendra le hennissement des chevaux d'Ephraïm.» Dieu
dit ailleurs par la bouche du prophète Jérémie : « Ajoutez vos
« holocaustes à vos victimes et mangez-en la chair. Car, lors-
« que j'ai tiré vos pères de la terre d'Égypte, je ne leur ai point
« parlé d'holocaustes et de victimes. » Écoutez encore ce
que Dieu dit par la bouche de David, dans le quarante-
neuvième psaume : « Le Dieu des dieux a parlé, et il a appelé
« la terre depuis l'orient jusqu'au couchant. C'est de Sion que
« Dieu fera briller la splendeur de sa gloire; Dieu se manifes-
« tera, il sortira de son silence; un feu dévorant marchera
« devant lui; il appellera les cieus et la terre pour juger son
« peuple. Rassemblez autour de moi mes saints, tous ceux qui
« ont contracté avec moi une alliance scellée par le sacrifice.
« Et les cieus annonceront la justice, c'est Dieu lui-même qui
« est le juge. Écoute, mon peuple, et je parlerai; Israël, je te
« rendrai témoignage: je suis le Dieu ton Dieu. Je ne t'accu-
« serai point sur tes sacrifices et sur tes holocaustes, ils sont
« toujours présents à mes yeux. Qu'ai-je à faire des génisses
« de tes étables et des boucs de tes troupeaux? Toutes les bêtes
« des forêts sont à moi, ainsi que tous les animaux qui paissent

« sur la montagne ; je connais tous les oiseaux du ciel , et les
 « animaux des champs sont en ma puissance. Si j'avais faim ,
 « est-ce à toi que je m'adresserais ? L'univers est à moi et tout
 « ce qu'il renferme. Mangerai-je la chair des taureaux ou boirai-
 « je le sang des boucs ? Offrez à Dieu un sacrifice de louange
 « et rendez vos hommages au Très-Haut ; invoquez-moi au jour
 « de la détresse, je vous délivrerai et vous m'honorerez. Mais
 « Dieu a dit au pécheur : Est-ce à toi qu'il appartient de publier
 « mes décrets ? Pourquoi ta bouche annonce-t-elle mon al-
 « liance ? Toi, tu hais ma loi, et tu a rejeté derrière toi ma pa-
 « role ; quand tu voyais un larron, tu courais à lui, et tu
 « allais prendre ta place à côté de l'adultère ; tu as rassasié ta
 « bouche de malice et ta langue a préparé la fraude ; pendant
 « que tu étais assis, tu parlais contre ton frère, tu couvrais
 « d'opprobre le fils de ta mère. Voilà ce que tu as fait et je me
 « suis tû ! Ton iniquité m'a jugé semblable à toi ; je t'accuserai,
 « j'exposerai tes péchés à tes propres yeux. Comprenez main-
 « tenant, vous qui oubliez le Seigneur, de peur que je ne vous
 « saisisse ; et personne ne pourra vous délivrer. Le sacrifice de
 « louange est le culte qui m'honore, c'est la seule voie par la-
 « quelle je manifesterai le salut du Très-Haut. »

Ainsi, vous le voyez, si Dieu reçoit de vous des sacrifices, s'il vous commande de lui en offrir, ce n'est pas qu'il en ait besoin, c'est uniquement à cause de vos péchés. Et le temple lui-même, appelé le temple de Jérusalem, pourquoi Dieu a-t-il dit que c'était son palais, sa demeure ? Est-ce qu'il en avait besoin ? Non, assurément. Mais il voulait appeler sans cesse votre attention sur lui, pour vous empêcher de tomber dans l'idolâtrie ; vous en avez une preuve bien sensible dans ces paroles d'Isaïe : « Quelle maison pourriez-vous me bâtir ?
 « dit le Seigneur. Le ciel est mon trône et la terre mon
 « marchepied. »

XXIII. Si on n'admet pas tout cela, il faut tomber dans les plus étranges absurdités, il faut dire que le Dieu d'aujourd'hui n'est plus celui du temps d'Hénoch, et des autres justes qui n'ont pas connu la circoncision et qui n'observaient

ni le sabbat, ni les autres pratiques de cette nature, puisqu'elles ne remontent qu'à Moïse, ou bien qu'il n'a pas voulu que le moyen de salut fût le même dans tous les temps et pour tous les hommes. Qui ne voit combien de pareilles suppositions sont ridicules et insensées? N'est-il pas plus raisonnable de dire que c'est à cause de vos prévarications que Dieu a prescrit ces diverses ordonnances, qu'il est l'ami de l'homme, qu'il voit l'avenir, qu'il est bon, qu'il est juste? S'il en est autrement, répondez-moi, mes amis; dites-le moi, quelle est votre manière de voir sur le sujet qui nous occupe? Pas un d'eux ne me répondit. Alors je continuai: Eh bien! Tryphon, je vais exposer pour vous, et pour ceux qui veulent devenir les disciples du Christ, la doctrine toute divine qu'il nous a enseignée. Voyez-vous les éléments se reposer, observer le jour du sabbat? Restez comme vous êtes nés. On n'avait pas besoin de circoncision avant Abraham, ni de fêtes, ni de sabbat avant Moïse: eh bien! tout cela est encore moins nécessaire depuis que Jésus-Christ le fils de Dieu, d'après la volonté de son père, est né sans péché d'une vierge issue du sang d'Abraham. Abraham lui-même, lorsqu'il était encore incirconcis, ne fut-il pas justifié et béni uniquement à cause de sa foi et parce qu'il crut à Dieu, ainsi que vous l'apprend l'Écriture? Il reçut la circoncision seulement comme un signe et non comme un moyen de salut, l'Écriture et les faits nous obligent à le reconnaître.

C'est donc avec raison qu'il a été dit que chez le peuple juif quiconque n'aura pas été circoncis le huitième jour sera exclu de la nation. Mais les femmes ne peuvent recevoir la circoncision, preuve certaine qu'elle a été donnée uniquement comme signe et non comme moyen de salut; car Dieu a fait la femme capable d'observer tous les préceptes de justice et de vertu. Nous voyons à la vérité entre elle et l'homme une conformation différente: toutefois nous savons bien qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre justes ou injustes à cause de cette différence, mais qu'ils sont également nés pour la justice et la vertu.

XXIV. Je pourrais encore, mes amis, vous montrer qu'il y a dans ce choix du huitième jour quelque chose de mystérieux, que

Dieu veut nous faire entendre par la préférence qu'il lui donne sur le septième ; mais je veux éviter toute digression. Comprenez seulement ce que je répète : Le sang de cette circoncision est aboli ; nous croyons à un sang plus efficace. Une autre alliance, une autre loi est sortie de Sion. Jésus-Christ circonçoit tous ceux qui veulent l'être avec des couteaux de pierre, selon ce qui a été prescrit autrefois, mais uniquement pour les préparer à devenir une nation juste, un peuple fidèle qui conserve la vérité, qui maintienne la paix. Venez, ô vous tous qui craignez Dieu et qui désirez voir les merveilles de la céleste Jérusalem. Venez, approchons de la lumière du Seigneur ; il a délivré son peuple, la maison de Jacob. Accourez toutes, ô nations ; rendons-nous tous ensemble à cette Jérusalem, la Jérusalem qui ne se verra plus assiégée pour les péchés de ses enfants : « Je ré-
 « ponds à des peuples qui naguère ne m'interrogeaient pas,
 « nous dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe ; des peuples qui
 « ne me cherchaient pas m'ont trouvé. J'ai dit aux nations qui
 « n'invoquaient pas mon nom : Me voici. J'ai tendu les bras
 « pendant tout le jour à un peuple incrédule qui marche dans
 « les ténèbres à la suite de ses péchés. Le peuple qui excite
 « ma colère est devant moi. »

XXV. Ceux qui se purifient et se disent enfants d'Abraham désireront avoir avec nous quelque part à son héritage, ainsi que l'Esprit saint le dit en leur nom par la bouche d'Isaïe :

« Regardez, Seigneur, du haut des cieux, du séjour de
 « votre sainteté et de votre gloire : où est votre zèle, votre
 « puissance, où est cette abondance de miséricorde qui nous a
 « soutenus, Seigneur ? Vous êtes notre père ; Abraham ne sait
 « pas qui nous sommes, Israël ne nous connaît pas. Mais vous,
 « Seigneur, vous êtes notre père, sauvez-nous ; votre nom est
 « dès l'éternité. Seigneur, pourquoi nous avez-vous laissé errer
 « loin de votre voie ? Vous avez endurci nos cœurs jusqu'à ne
 « plus vous craindre ; tournez sur nous vos regards, à cause de
 « vos serviteurs et des tribus de votre héritage, afin que de la
 « montagne sainte nous recevions une petite part de cet héri-
 « tage. Nous sommes devenus comme ces peuples sur lesquels

« vous n'avez pas régné et qui n'ont pas invoqué votre nom. Si
 « vous ouvrez le ciel, à votre aspect, les montagnes seront
 « ébranlées, elles s'écouleront devant vous comme la cire de-
 « vant un brasier, et les flammes envelopperont vos ennemis ;
 « ils apprendront à connaître votre nom ; les nations tremble-
 « ront devant vous : quand vous ferez ces prodiges, l'effroi
 « saisira les montagnes. Depuis l'origine des siècles, nous n'a-
 « vons pas entendu raconter de semblables prodiges ; aucun œil
 « n'a vu, excepté vous, Seigneur, ce que vous préparez dans
 « votre miséricorde à ceux qui font pénitence. Vous viendrez à
 « la rencontre de ceux qui vivent selon la justice ; ils se sou-
 « viendront de vos voies, ô Seigneur ! Vous étiez irrité contre
 « nous, nous vous avons offensé ; et voilà pourquoi nous avons
 « erré ; nous sommes devenus tous comme un homme impur,
 « et nos œuvres comme un linge souillé. Nous sommes tombés
 « ainsi que la feuille, et nos crimes, semblables à un vent vio-
 « lent, nous ont dispersés. Qui vous invoque aujourd'hui, qui se
 « souvient du Seigneur et s'attache à lui ? Personne. Vous nous
 « avez voilé votre face, vous nous avez livrés au glaive à cause
 « de nos péchés. Regardez-nous maintenant, Seigneur, nous
 « sommes tous votre peuple. La ville de votre saint est devenue
 « déserte, Sion est une solitude, Jérusalem est frappée de ma-
 « lédition. Votre maison, notre sanctuaire et notre gloire,
 « chantée par nos pères, n'est plus qu'un amas de cendres ;
 « toutes les nations triomphent et viennent fondre sur nous. Et
 « vous l'avez souffert, Seigneur, et vous avez gardé le silence
 « et humilié à ce point notre orgueil ! »

Alors Tryphon s'écria : — Que dites-vous, voulez-vous faire entendre que personne de nous ne sera admis sur la montagne sainte à partager l'héritage du Seigneur ?

XXVI. — Ce n'est point là, Tryphon, ce que je veux dire. Je parle de ceux qui ont persécuté le Christ et le persécutent encore, sans vouloir faire pénitence ; ceux-là assurément n'auront aucune part à l'héritage sur la montagne sainte, tandis que les gentils qui, touchés de repentir, auront cru en Jésus-Christ, entreront dans l'héritage du Seigneur avec les patriarches, les

prophètes et les justes de la race de Jacob, bien qu'ils n'observent ni la circoncision, ni le sabbat, ni vos fêtes.

C'est Dieu lui-même qui l'annonce en ces termes par le prophète Isaïe : « Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans les décrets de ma justice ; je te prendrai par la main, je te défendrai, je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple et pour lumière aux nations ; tu ouvriras les yeux aux aveugles, tu briseras les fers des captifs, tu délivreras de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres. » Et ailleurs : « Lève l'étendard à la face des nations ; le Seigneur s'est fait entendre aux extrémités de la terre. Dites aux filles de Sion : Voici ton Sauveur, sa récompense est avec lui, et ses miracles le précèdent. Ceux qui viendront seront appelés le peuple saint, le peuple racheté du Seigneur ; et toi, ton nom sera la ville bien-aimée, et non plus la ville délaissée. Qui est celui qui vient d'Édom et de Bosra avec des habits teints de sang ; quel est cet homme beau dans sa parure et qui marche avec tant de majesté ? — Je suis le Verbe qui vient avec des paroles de justice et de salut. — Pourquoi votre robe est-elle rouge, et vos vêtements comme les habits de ceux qui foulent la vendange ? — J'étais seul à fouler le vin, aucun homme d'entre les peuples n'est venu à moi, je les ai brisés dans ma fureur, je les ai foulés comme de la poussière, et j'ai répandu leur sang sur la terre. Voici que pour eux est arrivé le jour de la vengeance ; l'année de la rédemption est venue. J'ai regardé, personne autour de moi pour me secourir ; j'ai cherché, je n'ai pas trouvé un appui. Mon bras alors a été mon sauveur et mon indignation m'a secouru ; j'ai écrasé ce peuple dans ma fureur et j'ai dispersé son sang sur la terre. »

XXVII. Alors Tryphon, prenant la parole : — Pourquoi, me dit-il, ne vous attachez-vous qu'aux passages qui favorisent votre opinion, et ne parlez-vous pas de ceux qui ordonnent expressément de célébrer le sabbat ? Voici ce que dit le Seigneur par le même Isaïe : « Si vous ne voyagez pas le jour du sabbat, si vous oubliez votre volonté dans ce jour qui m'est consacré,

« si vous appelez le sabbat du Seigneur vos saintes délices, si
 « vous n'allez pas en ce jour à votre travail ordinaire, si au-
 « cune parole mauvaise ne sort de votre bouche ; alors vous
 « vous réjouirez dans le Seigneur, il vous fera jouir des biens
 « de la terre, il vous nourrira dans l'héritage même de Jacob
 « votre père. Le Seigneur a parlé. »

— Mes amis, leur répondis-je, si j'ai omis ce passage du prophète, ce n'est point parce qu'il m'était contraire ; mais j'ai supposé que vous aviez compris et que vous compreniez bien, que si Dieu vous a recommandé de suivre les observances prescrites par Moïse, il n'a cessé en même temps de répéter qu'il ne vous les avait imposées qu'à raison de votre ingratitude et de la dureté de votre cœur, afin que par elles vous pussiez vous ouvrir une voie de pénitence, un moyen de salut qui vous rende agréables à ses yeux, et qu'on ne vous vît plus désormais immoler vos enfants aux démons, prendre part aux larcins, n'aimer que l'argent, n'agir que par cupidité, refuser justice à l'orphelin, protection à la veuve, et vous présenter devant lui les mains pleines de sang. « Car les filles de Sion, dit le Seigneur, « marchent la tête haute, en faisant signe des yeux et déployant « de longues tuniques. »

« Tous se sont égarés, dit encore l'Écriture, tous sont de-
 « nus inutiles ; il n'est pas un seul qui comprenne, pas un seul ;
 « leur langue s'est déliée pour le mensonge ; leur gosier est un
 « sépulcre ouvert, leurs lèvres recèlent un poison dévorant,
 « les angoisses et la désolation sont dans leurs voies, ils n'ont
 « pas connu le sentier de la paix. »

Dans le principe, Dieu vous avait prescrit toutes les observances, uniquement à cause de votre perversité. Eh bien ! c'est à raison de votre persévérance dans la même voie, ou plutôt de votre intention d'y persévérer, qu'il se sert encore des mêmes pratiques pour vous obliger à vous souvenir de lui et à le reconnaître. Vous êtes, ainsi qu'il le dit, un peuple au cœur dur et insensé, un peuple aveugle et incertain dans ses voies, des enfants d'incrédulité qui ne l'adorez que des lèvres et dont le cœur est loin de lui, qui enseignez votre doctrine et non la

sienne. Et puis, dites-moi, a-t-il voulu rendre prévaricateurs vos pontifes qui offrent des présents le jour du sabbat, et faire tomber dans le péché ceux qui donnent ou reçoivent la circoncision en ce jour, puisqu'il ordonne de circoncire l'enfant au bout de huit jours, quand même le huitième serait un jour de sabbat. Ne pouvait-il pas placer la circoncision le jour qui suit ou qui précède le sabbat, si c'était un crime de la donner ce jour-là? ou bien pourquoi n'a-t-il pas imposé toutes ces pratiques à ceux qui furent appelés justes avant Moïse et avant Abraham, et qui, sans elles, n'en furent pas moins agréables à ses yeux?

XXVIII. — Vous nous l'avez déjà dit, répondit Tryphon, et nous vous avons écouté attentivement; car, à vrai dire, la chose mérite cette attention. Il ne faut pas, je crois, se contenter de répondre ici avec le vulgaire: c'est que Dieu l'a ainsi voulu; car c'est toujours là le refuge de ceux qui ne savent que dire quand on leur fait une question.

— Eh bien! lui dis-je, si je ne raisonne que d'après les Écritures et les événements, vous ne devez plus rester incertains ni balancer à me croire, bien que je sois incirconcé. Songez-y, très-peu de temps vous est encore laissé pour venir à nous. Si le jour du Christ vous surprend dans votre incréduité, en vain vos larmes attesteront votre repentir, vous ne serez pas écoutés. « Préparez la terre nouvelle, dit Jérémie, ne semez pas sur des « épines, recevez la circoncision du Seigneur, la circoncision « du cœur. » Ne semez donc pas parmi les ronces, sur une terre non labourée et qui ne peut donner de fruits. Reconnaissez le Christ, et alors vos cœurs deviendront une terre riche, féconde, heureusement préparée. « Voici que les jours viennent, « dit le Seigneur, je visiterai tous ceux qui sont circoncis, « l'Égypte, Juda, Édom, les enfants de Moab; tous ces peuples « sont incirconnés de corps, mais c'est le cœur qui est incirconcé dans la maison d'Israël. » Voyez-vous comme Dieu rejette cette circoncision qui n'était qu'une simple marque distinctive? A-t-elle beaucoup servi aux Égyptiens, aux fils de Moab, à ceux d'Édom? Mais qu'on soit Scythe ou Persan,

pourvu qu'on ait la connaissance de Dieu et de son Christ, pourvu qu'on observe ses commandements éternels, alors on a la vraie circoncision, la seule utile et glorieuse, celle qui rend nos personnes chères à Dieu et nos dons agréables à ses yeux. Souffrez que je vous cite ces autres paroles qu'il adresse à son peuple par la bouche de Malachie, l'un des douze prophètes : « Mon amour n'est point en vous, dit le Seigneur, et je ne reçois pas vos sacrifices ; car, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations ; on offre à mon nom en tout lieu un sacrifice, une oblation pure ; parce qu'aujourd'hui mon nom est en honneur chez tous les peuples ; mais vous le déshonorez, s'écrie le Seigneur. » Il dit encore par la bouche de David : « Un peuple que je ne connaissais pas s'est montré fidèle à ma voix, il a entendu ma parole et l'a suivie. »

XXIX. Que toutes les nations réunies bénissent ensemble le Seigneur qui nous a visité ; glorifions-le par son fils, le roi de gloire, le Dieu des vertus. Il a témoigné son amour aux nations : nos sacrifices lui ont été plus agréables que ceux d'Israël. Qu'ai-je donc besoin de votre circoncision, si j'ai le témoignage de Dieu même ? A quoi bon votre baptême, si j'ai reçu celui de l'Esprit saint ? Il me semble que ce langage est de nature à persuader ceux qui ont le moins d'intelligence ; et ce langage ne vient pas de moi. Ce n'est point ici la parole de l'homme ; l'art ne l'a point arrangée. Voilà ce que chantait David, ce qu'annonçait Isaïe, ce que publiait Zacharie, ce qui fut écrit par Moïse. Le reconnaissez-vous avec moi, Tryphon ? Ces paroles ne sont-elles pas consignées dans vos livres, ou plutôt dans les nôtres ? Car nous nous attachons à l'esprit de ces livres ; et vous, vous les lisez sans les comprendre. Si nous sommes incirconcis, c'est qu'ainsi Dieu nous a faits ; pourquoi nous le reprocher, pourquoi regarder cet état comme un opprobre ? et pour avoir fait tiédir de l'eau un jour de sabbat, a-t-on commis un crime affreux ? Est-ce que Dieu ne gouverne pas le monde ce jour-là comme les autres jours ? Est-ce que les pontifes ne sont pas obligés le jour du sabbat, ainsi que les autres jours de la semaine,

de s'occuper du soin des sacrifices? Encore une fois, cette multitude de justes qui n'avaient observé aucune des pratiques prescrites par la loi n'ont-ils pas été loués par le Seigneur et honorés de son témoignage?

XXX. N'attribuez qu'à votre perversité les blasphèmes que se permettent contre Dieu les insensés qui osent dire qu'il n'a pas établi pour tous et en tout temps le même moyen de salut. En effet, toutes vos pratiques ont été jugées absurdes, indignes de Dieu, par des hommes trop peu éclairés pour juger qu'elles pouvaient servir à ramener dans les voies de la pénitence un peuple comme le vôtre, travaillé de je ne sais quelle maladie d'esprit, et pour comprendre que la loi qui ne parut qu'après Moïse était cependant la loi éternelle. Vous la trouvez annoncée dans un des psaumes (le XVIII^e); vous y lisez que les préceptes du Seigneur qui donnent la sagesse sont plus doux que le miel le plus délicieux : ce qui le prouve, c'est que nous affronterions la mort plutôt que d'abjurer son saint nom. Nous lui demandons avant toute chose, comme on le sait, d'être préservés des ennemis cachés, c'est-à-dire des esprits pervers et trompeurs, comme le prophète le dit en termes figurés quand il fait parler dans ce psaume ceux qui croient au Christ, et pour échapper aux attaques de ces ennemis du culte de Dieu, je veux dire les mauvais génies que nous adorions autrefois, nous demandons au Seigneur par Jésus-Christ, son fils, qu'il nous conserve purs et sans tache, après nous avoir fait connaître la vérité. Nous appelons le Christ notre soutien, notre Sauveur, lui dont le nom seul fait trembler les démons. Ne voyez-vous pas qu'en effet, au seul nom de Jésus, crucifié sous Ponce-Pilate, les démons sont chassés et vaincus? Et quelle preuve plus évidente de la puissance qui lui fut donnée par Dieu le père, que de voir son nom et les mérites de sa passion terrasser les puissances de l'enfer?

XXXI. Si telle est la force attachée aux mérites de ses souffrances, quelle est donc celle qu'il déploiera lors de son glorieux avènement!

Il viendra du haut des nuées comme le Fils de l'homme, a

dit Daniel, et les anges formeront son cortège. Écoutez les paroles du prophète : « Je regardais jusqu'à ce que les trônes
 « furent placés, et l'ancien des jours s'assit ; son vêtement était
 « blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une
 « laine pure, son trône comme la flamme du feu, et ses roues
 « comme un feu ardent, et un fleuve de feu sortait rapidement
 « de sa face, mille millions le servaient, et dix mille millions
 « étaient devant lui. Le jugement s'assit et les livres furent ou-
 « verts. Je regardais à cause de la voix des grandes paroles que
 « la corne proférait, et je vis que la bête fut tuée et que son
 « corps fut déchiré et fut livré pour être dévoré par le feu, et
 « que la puissance des autres bêtes leur fut ôtée, et que le temps
 « de la vie leur fut donné jusqu'à un certain jour et un
 « temps marqué. Je regardais donc en la vision de la nuit, et
 « voici comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du
 « ciel, et il s'avança jusqu'à l'ancien des jours, et on l'offrit
 « en sa présence, et il lui donna la puissance, l'honneur, et
 « l'empire ; et tous les peuples, tribus et langues le servirent. Sa
 « puissance est une puissance éternelle qui ne sera pas trans-
 « férée, et son règne ne sera point affaibli. Mon esprit fut saisi
 « d'horreur. Moi, Daniel, je fus effrayé de ces choses, et les
 « visions de ma tête me troublèrent. Je m'approchai de l'un
 « des assistants et lui demandai la vérité de toutes ces choses,
 « et il me donna l'interprétation des paroles et m'enseigna :
 « Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élève-
 « ront de la terre, et ils recevront le royaume du Seigneur le
 « Dieu très-haut, et obtiendront le royaume jusqu'au siècle et
 « au siècle des siècles. Après je voulus soigneusement m'en-
 « quérir de la quatrième bête qui était très-différente des au-
 « tres et terrible : ses dents et ses ongles étaient de fer, elle
 « mangeait et brisait, et foulait à ses pieds les restes ; et je
 « m'informai des dix cornes qu'elle avait à la tête et, de l'autre,
 « qui s'était élevée, devant laquelle étaient tombées trois
 « cornes ; et de cette corne qui avait des yeux et une bouche
 « qui proférait de grandes choses, et cette bête était plus
 « grande que les autres. Je regardais, et voici que cette corne

« faisait la guerre aux saints et prévalait sur eux, jusqu'à ce
 « que l'ancien des jours fût venu et qu'il eût donné son juge-
 « ment aux saints du Très-Haut. Et le temps vint et les saints
 « obtinrent le royaume, et il dit ainsi : La quatrième bête sera
 « le quatrième royaume, lequel sera plus grand que tous les
 « royaumes et dévorera toute la terre, et la foulera et la bri-
 « sera. Mais les dix cornes de ce royaume seront les dix rois,
 « et un autre s'élèvera après eux qui sera plus puissant que les
 « premiers, et il humiliera trois rois. Et il parlera orgueilleuse-
 « ment contre le Très-Haut et il brisera ses saints; et il croira
 « qu'il peut changer les temps et les lois, et les hommes seront
 « livrés en sa main jusqu'à un temps et des temps et la moitié
 « d'un temps; et le jugement interviendra, afin que la puis-
 « sance lui soit ôtée et qu'il soit brisé, qu'il soit déchiré jusqu'à
 « la fin, et que le règne et la puissance, et la grandeur du
 « royaume qui est sous le ciel, soient donnés au peuple des
 « saints du Très-Haut dont le peuple est éternel, et tous les
 « rois le serviront et lui obéiront. Ici est la fin de la parole.
 « Moi, Daniel, j'étais fort troublé par mes pensées, et mon
 « visage changea, et je gardais la parole en mon cœur. »

XXXII. Je m'arrêtai. Alors Tryphon me dit : — Ces pas-
 sages et d'autres semblables nous forcent de reconnaître qu'un
 Messie doit venir plein de gloire et de puissance, et qu'il rece-
 vra des mains de l'ancien des jours le royaume éternel; en sa
 qualité de Fils de l'homme; mais votre Christ, celui que vous
 appelez de ce nom, a été sans gloire, méprisé, au point d'encou-
 rir la dernière des malédictions portée par la loi : il a été mis en
 croix.

Je lui répondis : — Si les oracles que j'ai cités n'annonçaient
 pas qu'il sera sans beauté, qu'on ne pourra raconter sa généra-
 tion, que les riches mourront à cause de sa mort, que nous
 serons guéris par ses meurtrissures, qu'il sera conduit à la mort
 comme un agneau; si je ne vous avais pas exposé ses deux
 événements, l'un où il sera percé par vous, l'autre où vous re-
 connaîtrez celui que vous avez percé, où toutes vos tribus se
 lamenteront et mêleront leurs gémissements, où les hommes

et les femmes dans leur effroi fuiront de divers côtés, mes paroles pourraient vous paraître obscures et insignifiantes. Aussi, dans toute cette discussion, je ne veux raisonner que d'après les livres que vous regardez comme saints et prophétiques, espérant que le principe de vie confié à ces livres par la grâce du Dieu tout-puissant, pour amener les hommes au salut éternel, opérera la conversion de quelques-uns d'entre vous.

Et afin de répandre encore plus de clarté sur l'objet de la discussion, je citerai d'autres oracles, ceux du roi David, où vous verrez que l'Esprit saint donne au Christ le nom de Seigneur, qu'il a été rappelé de la terre au ciel par son père, le maître de toutes choses, et placé par lui à sa droite jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marchepied; et n'est-ce pas là ce qui s'accomplit depuis que le Christ est ressuscité d'entre les morts et monté aux cieux? Le temps court à sa fin; il apparaît, il est déjà à la porte celui qui doit vomir tant de blasphèmes contre le Très-Haut et régner selon Daniel un temps, puis des temps, et de plus un demi-temps. Comme vous ignorez la durée de son règne, vous vous figurez tout autre chose. Par le mot *temps*, vous entendez une durée de cent années, et d'après votre calcul, il faudrait que l'homme d'iniquité régnât au moins trois cent cinquante ans, en comptant pour deux siècles le pluriel *tempora* employé par le prophète. Ce n'est pas sans dessein que je me suis permis cette digression; j'ai voulu qu'une fois convaincus que vous n'êtes que des enfants sans intelligence, comme le dit le Seigneur, et bien persuadés de la vérité de ces autres paroles: « Je ferai un prodige pour remuer ce peuple, « je détruirai la sagesse des sages; j'obscurcirai l'intelligence de « ceux qui se croient habiles, » vous cessiez enfin de vous tromper vous-mêmes et ceux qui vous écoutent, pour ne plus suivre d'autres maîtres que ceux à qui la grâce de Jésus-Christ a communiqué la véritable sagesse. Or, voici les paroles de David :

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma « droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à me servir de

« marchepied. L'Éternel va faire sortir de Sion le sceptre de
 « votre autorité ; vous établirez votre empire au milieu de vos
 « ennemis, les peuples vous obéiront au jour de votre force ;
 « au milieu de la splendeur de vos saints, je vous ai engendré
 « avant l'aurore. L'Éternel l'a juré, il ne révoquera jamais son
 « serment ; vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Mel-
 « chisédech. Le Seigneur est assis à votre droite, il écrasera les
 « rois au jour de sa colère. Il jugera les nations, il multipliera
 « la mort, il brisera la tête de celui qui a dominé la terre, il
 « boira en passant l'eau du torrent : c'est pourquoi il lèvera
 « la tête. »

XXXIII. Je sais que vous osez dire qu'il ne s'agit ici que du roi Ézéchias ; mais les paroles mêmes du texte vont vous prouver combien vous êtes dans l'erreur. Il est dit : « L'Éternel l'a juré, il ne révoquera jamais son serment ; » et puis : « Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » Rappelez-vous encore ce qui suit et ce qui précède. Osez-vous dire qu'Ézéchias ait été prêtre et prêtre éternel ? Ne voyez-vous pas que ces paroles n'ont de sens qu'autant qu'elles s'appliquent à notre Jésus ? Mais vos oreilles sont fermées, et vos cœurs aveuglés. C'est à cause de votre incrédulité que le Seigneur a recours au serment, lorsqu'il déclare que le Christ est le pontife selon l'ordre de Melchisédech ; voici le sens de ses paroles : De même que Melchisédech, appelé prêtre du très-haut par Moïse, fut le prêtre des incirconcis, et bénit Abraham qui avait reçu la circoncision et lui offrit la dîme, de même Dieu déclare que son prêtre éternel, appelé Seigneur par l'Esprit saint, sera le prêtre des incirconcis, et qu'il se plaira à recevoir et à bénir ceux des circoncis qui viendront à lui, c'est-à-dire qui croiront à sa parole et demanderont sa bénédiction. La fin du psaume vous annonce que d'abord il sera pauvre et humilié, puis élevé en gloire ; car voyez ce rapprochement : « Il boira en chemin de l'eau du torrent, et c'est pour
 « cela qu'il lèvera la tête. »

XXXIV. Mais je veux vous prouver que vous n'entendez en aucune manière les divines Écritures. L'Esprit saint a dicté

au roi-prophète un autre psaume, qui ne peut encore s'entendre que du Christ, et dont vous voulez faire l'application à Salomon qui fut aussi un de vos rois. Il suffit de l'équivoque d'un mot pour vous faire illusion. Parce qu'on y lit celui-ci : « La loi pure du Seigneur, » à l'instant vous croyez qu'il s'agit non de la loi donnée après Moïse, mais de la loi publiée par le ministre de ce législateur, bien que dans ce psaume Dieu vous déclare qu'il donnera une loi nouvelle, un testament nouveau. Et parce que vous lisez ensuite ces mots : *Donnez votre jugement au roi*, comme en effet Salomon fut roi, vous voulez que ce psaume le concerne, lors même que les paroles font entendre si clairement qu'il s'agit d'un roi dont le règne sera éternel, ce qui ne peut s'entendre que du Christ. Car le Christ est ici annoncé avec tous les traits qui le caractérisent, c'est-à-dire et comme roi, et comme prêtre, et comme Dieu, Seigneur, ange, homme, chef d'armée, comme pierre angulaire, comme enfant qui naît, comme homme de douleurs, puis retournant au ciel, venant ensuite avec gloire, et possédant l'empire éternel, ainsi que je vous le prouve d'après toutes les Écritures. Mais pour mieux me faire comprendre, je vais vous citer le psaume tout entier :

« Seigneur, donnez au roi votre jugement, et au fils du roi votre justice. Il jugera votre peuple dans la justice et vos pauvres dans l'équité. Les montagnes produiront la paix au peuple, et les collines la justice ; il jugera les pauvres d'entre le peuple, il sauvera les fils du pauvre, il brisera l'oppresser. Il sera craint autant que dureront le soleil et la lune pendant le cours des générations ; il descendra comme la pluie sur l'herbe nouvellement coupée, comme les gouttes de la rosée sur la terre. La justice se lèvera en ces jours, et l'abondance et la paix ; et leur durée égalera celle des astres dans le ciel ; il dominera de la mer jusqu'à la mer, des fleuves jusqu'aux extrémités de la terre ; les habitants du désert se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. Les rois de Tarse et les îles lointaines lui apporteront des présents, les princes de l'Arabie et de Saba lui apporteront des offrandes, tous les rois de la terre l'adoreront, et

« les nations lui seront assujetties, parce qu'il arrachera le pauvre
 « des mains du puissant, le pauvre qui n'avait point d'appui ;
 « il sera bon au pauvre et à l'indigent, il sauvera les âmes des
 « pauvres. Il les délivrera de l'usure et des violences, leur sang
 « sera précieux devant lui. Il vivra, et l'or de l'Arabie lui sera
 « donné. Il sera l'objet de tous les vœux, on le bénira à jamais.
 « Il sera affermi sur la terre, il s'élèvera sur le haut des mon-
 « gnes ; et les fruits croîtront, ils se multiplieront au sein des
 « villes comme l'herbe de la prairie. Son nom sera béni dans
 « tous les siècles, son nom durera autant que le soleil ; toutes
 « les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations
 « le glorifieront. Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui seul
 « opère les merveilles ! Béni soit à jamais le nom de sa gloire ;
 « toute la terre sera remplie de sa majesté ! Qu'il soit ainsi ;
 « qu'il soit ainsi. »

A la fin de ce psaume, on lit ces paroles : « Ici finissent les
 « hymnes de David, fils de Jessé. » Je conviens avec vous que Sa-
 lomom fut un grand roi, qu'il a jeté un grand éclat, que sous
 lui fut bâti ce superbe édifice que vous appelez le temple de
 Jérusalem. Mais il est évident qu'on ne peut lui appliquer aucune
 des paroles de ce psaume. Tout l'univers l'a-t-il adoré ? A-t-il
 étendu son empire jusqu'aux extrémités de la terre ? Tous ses
 ennemis se sont-ils prosternés devant lui ? Les rois sont-ils venus
 baiser la poussière de ses pieds ? Permettez-moi de rapporter
 ce qu'il est dit de lui dans le livre des Rois. N'y lisez-vous
 pas que, pour plaire à une femme qu'il aimait, il adora les dieux
 de Sidon ? Et voilà ce qu'on ne verra jamais faire à ceux des
 gentils auxquels Jésus-Christ a fait connaître le Dieu créateur
 de l'univers : ils endureraient plutôt toutes les tortures, tous
 les supplices et jusqu'à la mort la plus cruelle, que de fléchir le
 genou devant les faux dieux, que de manger seulement des
 viandes offertes aux idoles.

XXXV.— Cependant, reprit Tryphon, j'entends dire que plu-
 sieurs de ceux qui confessent le Christ, et qu'on appelle chré-
 tiens, mangent de ces viandes et prétendent ne contracter au-
 cune souillure.

Je lui répondis : — Ce sont des hommes qui, tout en se disant Chrétiens, tout en confessant que Jésus crucifié est le Seigneur et le Christ, ne suivent point sa doctrine, mais celle des esprits de ténèbres; et par là même qu'il existe des hommes de ce caractère, nous ses disciples attachés à la doctrine véritable et pure, nous n'en sommes que plus fermes, plus inébranlables dans la foi qu'il nous a enseignée. Car nous voyons de nos propres yeux se réaliser ce qu'il avait lui-même prédit : « Plusieurs « viendront en mon nom couverts de peaux de brebis, mais « au dedans ce sont des loups ravissants. » Ailleurs il est dit : « Qu'il y aurait des schismes et des hérésies. » Dans un autre endroit vous lisez encore ces paroles : « Gardez-vous des faux prophètes qui viendront à vous couverts d'une peau de brebis, « loups ravissants au dedans ; » et enfin : « On verra s'élever plusieurs antechrists, plusieurs faux prophètes qui séduiront « un grand nombre de fidèles. » Il y a eu et il existe encore, mes amis, beaucoup de ces hommes qui, sous le nom de Jésus, enseignent les plus monstrueuses impiétés : nous les désignons par le nom des sectes et des hérésies dont ils ont été les auteurs, car chacun d'eux enseigne à sa manière ses affreux blasphèmes contre le Dieu créateur de toutes choses, contre le Christ, dont ce Dieu avait annoncé la venue, contre le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Nous ne communiquons point avec ces hommes; nous les savons injustes, impies, athées, sans loi; ils n'adorent point le Christ, ils ne le confessent qu'en paroles; ils ressemblent aux gentils, qui impriment le nom de Dieu sur les ouvrages de leurs mains; ils se parent du nom du Christ, et ils participent à des sacrifices impies, abominables. Les uns s'appellent marcionites, les autres valentiniens, ceux-ci basilidiens, ceux-là satorniliens. Tous portent le nom du chef de leur secte, comme ceux qui veulent, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'attacher à une école de philosophie, se plaisent à prendre le nom de l'auteur du système qu'ils embrassent.

Nous sommes certains que Jésus-Christ voyait dans l'avenir ce qui arriverait après lui; témoins les paroles que nous avons citées, et ses prédictions sur le sort réservé à ceux qui croient

en lui et confessent son nom ; car il nous avait annoncé tout ce que nous avons à souffrir aujourd'hui de la part de nos proches, qui nous font une guerre à outrance et nous mettent à mort, de sorte qu'on ne peut le trouver en défaut sur rien de ce qu'il a dit ou fait. Voilà pourquoi nous prions pour vous et pour tous ceux qui nous haïssent : nous demandons que touchés de repentir, à notre exemple, vous rentriez en vous-mêmes, vous cessiez vos blasphèmes contre Jésus-Christ, que sa doctrine, les oracles qui l'ont annoncé, les œuvres, et les prodiges qui s'opèrent en son nom vous montrent si pur et si saint ; et que devenus ses disciples, vous obteniez le salut au jour de son second avènement, lorsqu'il apparaîtra dans toute sa gloire, au lieu d'entendre de sa bouche la sentence qui vous condamnerait à un feu éternel.

XXXVI.—Eh bien ! dit Tryphon, supposons les choses comme vous le dites : j'admets que le Christ soit la pierre angulaire ; je vous accorde que les oracles aient annoncé qu'il devait souffrir, mais qu'après son premier avènement il reparaitrait environné de gloire, qu'il jugerait tous les hommes, qu'il serait le roi, le prêtre éternel ; mais prouvez-moi que votre Jésus est bien le Christ que les prophètes ont ainsi annoncé.

—Volontiers, lui dis-je ; j'arriverai en temps et lieu aux preuves que vous me demandez. Mais, dans ce moment, permettez-moi de nouvelles réflexions sur les prophéties qui nous apprennent que le Christ a été appelé Seigneur et Dieu des vertus, Dieu de Jacob ; et que vos docteurs sont des insensés, pour me servir de l'expression de l'Écriture, lorsqu'ils prétendent que toutes ces paroles doivent s'entendre, non du Christ, mais de Salomon, parce que celui-ci fit transporter l'arche d'alliance dans le temple qu'il avait élevé. Le psaume que je vais citer est de David : « La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur, l'univers et tout ce qui l'habite est à lui ; c'est lui qui l'a affermi au milieu des mers et qui l'a élevé au-dessus des fleuves. Qui montera sur les montagnes du Seigneur ? qui s'arrêtera dans son sanctuaire ? Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a pas reçu son âme en vain, qui n'a jamais été parjure ;

« celui-là recevra la bénédiction du Seigneur, et obtiendra la
 « miséricorde de Dieu son Sauveur. Telle est la race de ceux
 « qui cherchent le Seigneur, qui cherchent votre présence,
 « Dieu de Jacob. Ouvrez-vous, ô portes ! ouvrez-vous, portes
 « éternelles, et le roi de gloire entrera. Quel est-il ce roi de
 « gloire ? C'est le Seigneur, le fort, le puissant dans les com-
 « bats. Ouvrez-vous ? portes, ouvrez-vous, portes éternelles, et
 « le roi de gloire entrera. Quel est-il ce roi de gloire ? C'est le
 « Seigneur, le Dieu des vertus : c'est lui qui est le roi de gloire. »

Je vous ai déjà montré que Salomon n'était pas le Seigneur des vertus. Ce psaume ne peut s'entendre que de notre Christ, qui remonta vers les cieux après sa résurrection. Alors Dieu commanda aux princes de la milice céleste rangés par ordre d'ouvrir les portes du ciel, afin que le roi de gloire y fit son entrée, et que s'élevant jusqu'au trône de son père, il vint s'asseoir à sa droite, jusqu'à ce qu'il ait réduit ses ennemis à lui servir de marchepied, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Mais les puissances du ciel, ne le reconnaissant pas dans l'état pauvre, humble, abject où elles le voient, demandent et s'écrient : « Quel est donc ce roi de gloire ? » Alors l'Esprit saint leur répond au nom de Dieu le père et en son propre nom : « Le Seigneur, le Dieu des vertus, c'est lui qui est le roi de gloire. » De tous ceux qui se trouvaient à la porte du temple qui osa faire l'application de ces paroles, *quel est ce roi de gloire*, soit à l'arche d'alliance, soit à Salomon, dont le règne fut d'ailleurs si glorieux ? Personne, vous en conviendrez avec moi.

XXXVII. Les transports d'allégresse qu'exprime le psaume quarante-sixième se rapportent encore au Christ : « Dieu s'élève
 « au bruit des acclamations, le Seigneur s'élève au son de la
 « trompette. Chantez notre Dieu, chantez, célébrez notre roi ;
 « célébrez-le, parce que Dieu est le roi de la terre ; chantez,
 « comprenez ses merveilles. Dieu règne sur les nations, il est
 « assis sur le trône de sa sainteté. Les princes des peuples se
 « sont unis au Dieu d'Abraham, parce que les forts, suivant
 « Dieu, sont grandement élevés sur la terre. »

Dans le psaume quatre-vingt-dix-huitième, l'Esprit saint, parmi les reproches qu'il vous adresse, déclare que celui que vous refusez de reconnaître pour roi est bien le roi, le Seigneur de Samuel, d'Aaron et de Moïse, et de tous les patriarches. Voici les paroles de ce psaume : « Jéhovah a régné, que
 « les peuples tremblent ! Il est assis sur les chérubins ; que la
 « terre soit émue ! Jéhovah est grand en Sion, il est élevé au-
 « dessus de tous les peuples ; que tous confessent son nom,
 « son nom grand, saint et terrible. La force du roi chérit la
 « justice ; c'est vous qui en avez établi les lois ; vous avez ren-
 « du vos jugements et la justice au milieu de Jacob. Célébrez
 « le Seigneur notre Dieu, prosternez-vous devant son marche-
 « pied, car il est le saint, Moïse et Aaron ont été ses ministres.
 « Samuel est de ceux qui invoquent son nom. Ils invoquaient
 « le Seigneur, dit l'Écriture, et il les exauçait, et du milieu
 « d'une colonne de nuages il parlait avec eux, parce qu'ils
 « gardaient ses oracles et observaient les lois qu'il leur avait
 « données. Jéhovah notre Dieu, tu les exauçais : tu fus propice
 « à leurs prières et tu vengeas les outrages dont on les acca-
 « blait. Exaltez Jéhovah notre Dieu, prosternez-vous devant
 « sa sainte montagne ; il est le saint, Jéhovah notre Dieu. »

XXXVIII. — Nous ferions bien, dit alors Tryphon, d'obéir à nos docteurs, qui nous défendent expressément tout rapport avec vous, pour n'être pas exposés à entendre un pareil langage ; car vous proférez là bien des impiétés, quand vous voulez nous persuader que votre crucifié conversa avec Moïse et Aaron, qu'il leur parla du sein de la colonne de nuées, qu'ensuite il s'est fait homme, qu'il a été mis en croix, qui est monté au ciel, qu'il paraîtra de nouveau sur la terre, qu'enfin il faut l'adorer.

— Je sais, lui répondis-je, et les divines Écritures me l'apprennent, que ce grand mystère de la sagesse du Dieu tout-puissant et créateur de tous les êtres vous est encore caché ; aussi je vous plains du fond de mon cœur, et pénétré pour vous de la plus vive compassion, je tâche autant qu'il est en moi de faire entrer dans votre esprit ces vérités qui, je le sais, heurtent de front toutes vos idées. Je fais en sorte d'être au moins trouvé

sans reproche au jour du jugement. Mais vous entendrez bien d'autres choses encore plus contraires à vos préjugés. Loin de vous en irriter, prêtez-moi une oreille plus attentive; interrogez-moi avec plus d'empressement. Laissez là l'enseignement de vos maîtres; c'est à eux que le Saint-Esprit fait le reproche de ne pouvoir comprendre la doctrine de Dieu et de vouloir avant tout enseigner la leur.

Voici ce qui est encore dit du Christ dans le psaume quarante-quatrième : « Mon cœur ne contient plus l'heureuse
 « parole, c'est au roi que j'adresse mes cantiques, ma langue
 « obéit comme la plume à l'écrivain rapide; vous surpassez en
 « beauté les plus beaux des enfants des hommes; la grâce est
 « répandue sur vos lèvres, parce que le Seigneur vous a béni
 « pour l'éternité. Armez-vous de votre glaive, ô le plus puis-
 « sant des rois; revêtez-vous de votre éclat et de votre gloire,
 « et dans votre majesté marchez à la victoire; montez sur le
 « char de la vérité, de la clémence et de la justice, et votre
 « droite se signalera par des merveilles; les flèches sont brû-
 « lantes; les peuples tomberont à vos pieds, elles perceront au
 « cœur les ennemis de mon roi. Votre trône, ô Dieu, est un
 « trône éternel; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre
 « empire; vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité; c'est
 « pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de
 « joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. La
 « myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements et
 « des palais d'ivoire qui font vos délices; les filles des rois
 « font votre gloire. La reine, votre épouse, est restée debout à
 « votre droite revêtue de l'or d'Ophir; écoutez, ô ma fille,
 « voyez et prêtez une oreille attentive, et oubliez votre peuple
 « et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre
 « beauté; c'est lui qui est votre Dieu, prosternez-vous devant
 « lui, les filles de Tyr viendront vous offrir des présents et
 « les grands de la terre imploreront vos regards; toute la
 « gloire de la fille du roi vient de son cœur; ses vêtements sont
 « resplendissants d'or et de broderie; à sa suite paraîtront une
 « multitude de vierges; ô roi, les compagnes de la vierge vous

seront présentées. On les amènera avec joie, avec allégresse ; « on les introduira dans le palais du roi. A la place de vos pères, il vous est né des enfants : vous les établirez princes sur toute la terre ; ils perpétueront le souvenir de votre nom, et les peuples vous glorifieront dans les siècles et dans l'éternité. »

XXXIX. Il n'est pas étonnant, continuai-je, que vous poursuiviez de votre haine des hommes qui comprennent le sens de ces paroles et qui réfutent si victorieusement celui que veulent y attacher vos cœurs endurcis. Elic, parlant au Seigneur, disait de vous : « Seigneur, ils ont mis à mort vos prophètes et renversé vos autels ; je suis resté seul, et ils me cherchent pour m'ôter la vie. » Et Dieu lui répondit : « Il me reste encore sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » C'est en leur faveur, comme vous le voyez, que Dieu, à cette époque, ne fit point éclater sa colère. Eh bien ! s'il a retenu et s'il retient encore aujourd'hui les coups de sa justice, c'est qu'il sait que tous les jours quelques-uns des vôtres peuvent sortir des voies de l'erreur et embrasser la doctrine de Jésus-Christ. Après les avoir éclairés par son fils, il répand sur eux ses dons selon qu'il les en juge dignes. L'un reçoit le don de sagesse, l'autre d'intelligence ; celui-là l'esprit de force, celui-ci la vertu de guérir, cet autre la connaissance de l'avenir ; les uns ont la science, les autres la crainte de Dieu !

— Mais savez-vous bien, s'écria Tryphon, que vous perdez la raison, que vous êtes frappé de folie ?

— Non, mon ami, lui répondis-je, je ne suis pas dans le délire, je ne déraisonne pas. Écoutez-moi : n'a-t-il pas été prédit que le Christ, lorsqu'il serait monté au ciel, nous emmènerait à sa suite, loin des voies de l'erreur, et répandrait sur nous ses dons ? D'ailleurs, voici les paroles mêmes de la prophétie : « Il est monté au plus haut des cieux, traînant après lui de nombreux captifs ; et ses dons, il les a répandus sur les hommes. » C'est à la faveur de ces dons répandus sur nous par le Christ, après son retour vers les cieux, que nous

pouvons vous prouver, les prophéties à la main, que vous qui êtes sages à vos yeux et qui ne croyez qu'à votre prudence, vous êtes seuls dans le délire ; que c'est des lèvres seulement que vous honorez Dieu et son Christ ; pour nous qui sommes en possession de toute la vérité, c'est par nos œuvres que nous l'honorons ; c'est de cœur, c'est d'esprit, c'est par le sacrifice même de notre vie, s'il le fallait. Qui vous empêche donc de reconnaître que Jésus est bien le Messie, le Christ promis, ainsi que vous pouvez vous en convaincre et par les divines Écritures que vous avez entre les mains, et par les événements qui s'accomplissent sous vos yeux, et par les prodiges qui s'opèrent en son nom ? Peut-être craignez-vous les persécutions des princes qui, poussés par l'esprit mauvais, l'esprit de ténèbres ou le serpent, mettent à mort ceux qui confessent le nom de Jésus-Christ et ne cesseront de les poursuivre jusqu'à ce qu'il apparaisse de nouveau, qu'il détruise tous ses ennemis et qu'il rende à chacun selon ses œuvres.

— Non, dit Tryphon, nous n'avons pas cette crainte ; nous voulons seulement des preuves qui nous convainquent que celui qui, selon vous, fut crucifié et s'éleva vers le ciel, est bien le Christ de Dieu. Je vous accorde que les Écritures nous annoncent la venue d'un Messie qui doit souffrir, reparaître environné de gloire, recevoir de son père un empire éternel sur toute les nations, s'assujettir tous les peuples ; vous nous l'avez assez prouvé par tous les passages des livres saints que vous nous avez cités. Montrez-nous enfin que votre Jésus est bien ce Christ promis.

— Pour ceux qui veulent comprendre, lui dis-je, la chose est déjà prouvée par vos concessions mêmes ; ne nous croyez pas embarrassés et dans l'impuissance de vous donner les preuves directes que vous demandez. Je vous les donnerai quand il sera temps, ainsi que je vous l'ai promis. Pour le moment, je reprends la suite de mes idées.

XL. Le mystère de l'agneau que Dieu ordonna d'immoler à la solennité de Pâques était la figure du Christ. A raison de leur foi, ceux qui croient en lui teignent de son sang

leurs maisons, c'est-à-dire eux-mêmes. Car cette figure d'argile, je veux dire ce corps d'Adam, que Dieu façonna, est la demeure de l'âme que le souffle de Dieu y fit descendre, ainsi que vous le comprenez sans peine. La loi qui ordonnait de sacrifier un agneau n'avait été donnée que pour un temps, et voilà comme je le prouve. Dieu ne permit pas que l'agneau paschal fût immolé ailleurs que dans l'endroit où son nom est invoqué. Cependant il savait bien qu'après la mort du Christ, Jérusalem serait livrée à ses ennemis et qu'avec elle finiraient les sacrifices ; mais cet agneau que la loi ordonne de brûler tout entier, n'était-il pas la figure du sacrifice de la croix, que le Christ devait souffrir ? Voyez, en effet, la disposition de ses membres quand on le brûle, n'offre-t-elle pas la figure d'une croix ? une broche le traverse verticalement de la tête aux pieds, tandis qu'une autre broche croise la première en traversant les épaules de l'agneau, et porte attachées sur elle, si je puis parler ainsi, les mains de la victime.

Et ces deux boucs, entièrement pareils, que la loi ordonne d'offrir les jours de jeûne, dont l'un était envoyé dans le désert et l'autre immolé, ne représentent-ils pas les deux événements de Jésus-Christ ? le premier, lorsque les anciens du peuple et les prêtres traitèrent Jésus-Christ comme on traitait le bouc émissaire, car ils l'ont traîné hors de la ville, ils ont porté sur lui leurs mains, ils l'ont dévoué à la mort ; le second, lorsque vous reconnaîtrez, dans le lieu même de Jérusalem, ce Jésus que vous avez accablé d'outrages, et qui était la victime de propitiation pour tous ceux qui veulent faire pénitence, et qui observent le jeûne dont parle Isaïe ; ce jeûne, tout spirituel, qui consiste à déchirer les contrats, les obligations usuraires et tyranniques, et à pratiquer fidèlement tous les devoirs que parcourt le prophète et que j'ai rappelés d'après lui, devoirs que ne manquent pas d'observer ceux qui croient en Jésus-Christ. Vous savez aussi que ce sacrifice de deux boucs, que la loi prescrivait d'offrir les jours de jeûne, devait se faire à Jérusalem et non ailleurs.

XLI. Que dirai-je encore ? L'offrande prescrite d'une mesure

de farine, pour la guérison de la lèpre, ne figurait-elle pas le pain eucharistique que Jésus-Christ ordonne d'offrir en mémoire de la passion qu'il a soufferte pour nous guérir de tous nos péchés, et rendre grâce à Dieu d'avoir créé en faveur de l'homme et le monde et tout ce qu'il renferme, de nous avoir affranchis de l'iniquité dans laquelle nous étions plongés, enfin d'avoir brisé, anéanti, la puissance de l'enfer, par le bras de celui qui voulut bien pour nous souffrir la mort ?

Aussi vous savez comme Dieu lui-même parle des sacrifices que vous lui offriez autrefois. Je répète les paroles du prophète Malachie que j'ai déjà citées : « Mon amour n'est pas en vous, « dit le Seigneur, et je ne recevrai plus de présents de votre « main ; car, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, « mon nom est grand parmi les nations, voilà qu'on sacrifie en « tous lieux et une oblation pure est offerte à mon nom, parce « que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur. « Mais vous, vous l'avez profané. » Ici le prophète annonce déjà le sacrifice que nous autres gentils nous offrons sur tous les points de la terre, je veux dire le pain et le calice eucharistiques ; et il ajoute que par nous son nom est glorifié, tandis que vous le profanez. Remarquez encore ce que la loi prescrivait au sujet de la circoncision : elle voulait qu'elle fût donnée le huitième jour, et figurait par là la véritable circoncision qui nous délivre du péché et de l'erreur, par notre Seigneur Jésus-Christ, ressuscité le lendemain du sabbat. Or, le jour d'après le sabbat, qui se trouve le premier dans l'ordre des jours dont se compose le cercle de la semaine, en est aussi appelé le huitième, sans cesser d'en être le premier.

XLII. Que dirons-nous des douze sonnettes attachées à la robe du grand-prêtre ? Ne pourrait-on pas dire qu'elles représentaient les douze apôtres que la vertu de Jésus-Christ, le pontife éternel, avait attachés à sa personne, et dont la voix a rempli le monde entier et de la gloire de Dieu et de la grâce de son Christ ? ce qui faisait dire à David : « Leur voix a retenti par « toute la terre, et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux

« extrémités du monde. » Isaïe, parlant au nom des apôtres que les hommes avaient cru, non à leurs paroles, mais à la puissance de celui qui les avait envoyés, s'exprime en ces termes : « Seigneur, qui a cru à nos paroles, à qui la force de Dieu s'est-elle révélée? Nous avons prêché devant lui, et nous avons été comme un jeune enfant ou plutôt comme une faible plante dans une terre aride. » Ces paroles et celles qui suivent font partie de la prophétie que nous avons déjà citée. Mais remarquez ce passage. L'Écriture parle d'abord au nom de plusieurs : « Nous avons annoncé en sa présence. » Puis elle ajoute au singulier : « Comme un jeune enfant. » Elle nous fait voir d'avance ce qui s'est réalisé depuis. Des hommes difficiles et durs sont devenus tout à coup humbles, soumis, dociles à ses ordres, et cette docilité ne faisait plus de tous qu'un enfant. Ainsi, dans le corps humain, vous distinguez plusieurs membres qui tous réunis ne forment qu'un seul corps et n'ont pas d'autre nom. Et ce que je dis du corps de l'homme on peut le dire d'un peuple, d'une assemblée. C'est une agrégation de plusieurs personnes désignées par un nom générique, comme ne formant plus qu'une seule et même chose.

Je pourrais ainsi, mes amis, parcourir toutes les pratiques instituées par Moïse, et vous montrer quelles n'ont été que des signes, des figures, des prophéties de ce qui devait arriver au Christ et à ceux qui croiraient en lui, et qui étaient connus d'avance, ou des œuvres que le Christ devait lui-même opérer. Mais je crois en avoir dit assez pour vous convaincre de cette vérité. Je reprends la suite de mon discours.

XLIII. Comme la circoncision avait commencé à Abraham, le sabbat, les sacrifices, les offrandes, les fêtes à Moïse, n'étaient établis qu'à raison de la dureté de votre cœur, ainsi que nous l'avons démontré; elles devaient finir à la venue de celui qui, d'après la volonté de Dieu le père, est né d'une vierge de la race d'Abraham, de la tribu de Juda et du sang de David; je veux dire à la venue du Christ, le fils de Dieu, annoncé au monde entier comme la

loi nouvelle, le testament nouveau qui doit paraître un jour, ainsi que le prouvent les différents oracles que nous avons déjà cités.

Pour nous, qui devons au Christ le bonheur de connaître Dieu, nous avons reçu non la circoncision de la chair, mais celle de l'esprit qu'Hénoch et les autres justes ont observée; nous l'avons reçue dans le baptême, grâce à la miséricorde divine qui nous a affranchis du péché; et vous pouvez tous la recevoir comme nous. Mais puisque la discussion exige que nous entrions dans le mystère de la naissance du Christ, j'aborde ce sujet. Isaïe nous dit que sa génération est ineffable. « Qui pourrait la
« raconter? s'écrie-t-il. Il a été enlevé à la terre, les iniquités
« de mon peuple l'ont conduit à la mort. » Ainsi, l'Esprit saint lui-même vous déclare que la génération de celui qui doit mourir pour guérir les pécheurs par ses meurtrissures ne peut être racontée; mais comment est-il-né, comment a-t-il paru dans le monde? Pour l'apprendre à ceux qui croient en lui, voici comme l'Esprit saint a prédit, par la bouche du même prophète, ce qui s'est accompli : « Alors le Seigneur parla encore
« à Achaz et lui dit : Demande un prodige au Seigneur ton Dieu,
« au plus profond de l'abîme ou au plus haut des cieux. Achaz
« répondit : Je me tairai, je ne tenterai point le Seigneur. Le
« prophète s'écria : Écoutez, maison de David, n'est-ce donc
« pas assez pour vous de laisser la patience des hommes, faut-
« il encore que vous lassiez celle de mon Dieu? C'est pour-
« quoi le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voilà que
« la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Em-
« manuel; il se nourrira de lait et de miel jusqu'à ce qu'il sache
« rejeter le mal et choisir le bien. Avant que l'enfant puisse
« discern^r le bien du mal, qu'il réprouve le mal et choisisse
« le bien : avant que l'enfant sache appeler son père et sa mère,
« il détruira la puissance de Damas, et emportera les dépouilles
« de Samarie devant le roi des Assyriens; et cette terre que
« vous détestez, à cause de ces deux rois, sera abandonnée;
« le Seigneur amènera, par les armes du roi d'Assyrie, sur
« vous et sur votre peuple, et sur la maison de votre père, des

« jours tels qu'on en aura jamais vu de semblables depuis la « séparation d'Éphraïm et de Juda. » Excepté notre Christ, il n'est pas un seul descendant d'Abraham qui soit né ou qu'on ait fait naître d'une vierge, tout le monde en convient. Mais comme vous et vos docteurs vous osez assurer que le texte ne dit pas : « Voilà qu'une *vierge*, » mais, « qu'une *jeune fille* concevra « dans son sein et enfantera son fils ; » comme vous prétendez d'ailleurs que la prophétie ne peut s'entendre que d'Ézéchias, un de vos rois, je vais essayer de vous montrer en peu de mots qu'il s'agit ici d'une vierge et que la prophétie regarde celui que nous reconnaissons pour le Christ.

XLIV. Je vous parle dans vos intérêts ; vous ne me ferez pas un crime, je l'espère, de recourir à toutes ces preuves pour tâcher de vous convaincre ; mais si par obstination ou par pusillanimité, à cause de la peine de mort portée contre les Chrétiens, vous persistez à repousser la vérité, il est évident que vous serez vous-mêmes les auteurs de votre perte. Vous êtes entièrement dans l'erreur, si vous vous croyez, parce que vous descendez d'Abraham selon la chair, appelés à recueillir l'héritage des biens que Dieu promet, par son Christ, d'après les divins oracles. Aucun homme, quand il serait de la race d'Abraham, ne peut avoir part à cet héritage, s'il n'a été l'imitateur de la foi, s'il n'a eu l'intelligence de toutes les vérités cachées, c'est-à-dire s'il n'a compris que, parmi les observances de la loi, les unes avaient pour objet le culte de Dieu et la pratique des devoirs de la justice, que les autres étaient des figures qui se rapportaient au mystère du Christ, ou n'avaient été données qu'à la raison de la dureté de votre cœur ; et vous avez la preuve de ce que j'avance dans les paroles du prophète Ezéchiel ; c'est Dieu lui-même qui parle : « Quand Noé, quand « Jacob et Daniel me prieraient de faire grâce à leurs fils et à « leurs filles, ils ne l'obtiendraient pas. » C'est dans le même sens qu'il dit encore par la bouche d'Isaïe : « Le Seigneur Dieu a « dit : Ils sortiront et verront les cadavres des prévaricateurs ; « leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra jamais, et « toute chair aura ce spectacle sous les yeux. » Renoncez donc

à de vaines espérances, cherchez plutôt par quelle voie vous pourrez obtenir la rémission de vos péchés et renaître à l'espoir des biens promis.

Je n'en vois pas d'autre que celle-ci : la foi en Jésus comme le Messie promis, la rémission des péchés par le baptême qu'avait annoncé Isaïe, et une vie désormais pure et sans tache.

XLV. — Pardonnez-moi, me dit Tryphon, si j'interromps la suite de vos idées. J'ai besoin de vous faire ici une question, souffrez que d'abord je vous l'adresse.

— Faites-moi, lui dis-je, toutes celles que vous voudrez, selon qu'elles vous viendront à l'esprit. Après vos questions et mes réponses, je tâcherai de reprendre la suite de mon discours et de finir.

— Dites-moi, si ceux qui ont vécu selon la loi de Moïse auront part à la vraie vie, comme Hénoch, Jacob, Noé, au jour de la résurrection des morts. — Je vous ai déjà cité, lui répondis-je, ces paroles d'Ézéchiel : « Non, quand Noé, Jacob, Daniel descendraient grâce pour leurs fils et pour leurs filles, ils ne l'obtiendraient pas. » Car personne ne sera sauvé pour les œuvres de ses pères. Je vous ai dit aussi que ceux qui auraient suivi la loi de Moïse pourraient, comme les justes dont vous venez de parler, arriver au salut. Car les grands préceptes de justice, de piété que comprend la loi naturelle, se trouvent aussi dans la loi de Moïse et sont obligatoires pour ceux qui vivent sous elle, aussi bien que les pratiques qui ont été données à cause de la dureté de votre cœur, et qui furent toujours observées par les enfants de la loi. Dès lors qu'ils suivaient les préceptes de la loi naturelle, éternelle, universelle, ils sont agréables à Dieu ; et par Jésus-Christ au jour de la résurrection, Dieu les assimilera aux justes qui les ont précédés, tels que Noé, Hénoch, Jacob et d'autres encore ; ils obtiendront tous le salut avec ceux qui reconnaissent Jésus-Christ pour le fils de Dieu, existant avant le soleil et les autres astres, fait chair dans le temps et né d'une vierge du sang de David, afin que, par l'économie de ce mystère, le serpent, qui dès le commencement avait exercé sa méchanceté, et les anges devenus semblables à lui, vissent leur

puissance anéantie, que les hommes ne craignissent plus la mort, qu'au second avènement du Christ elle s'éloignât pour toujours de ceux qui croient en lui et ne cherchent qu'à lui plaire, qu'en un mot elle n'existât plus lorsque les uns auront subi le jugement et la condamnation qui les enverra au supplice d'un feu éternel, et que les autres entreront dans cette heureuse immortalité qui les affranchira pour toujours de la souffrance, de la misère et de la corruption.

XLVI. — Mais dites-moi, reprit Tryphon, ceux qui voudraient encore aujourd'hui observer la loi de Moïse en même temps qu'ils croiraient en Jésus-Christ crucifié, et le reconnaîtraient pour le Christ de Dieu qui doit juger tous les hommes et dont l'empire est éternel, seraient-ils sauvés ?

— Mais voyons d'abord, lui dis-je, s'il est possible à présent d'observer tous les préceptes de la loi. — Non, assurément, répondit Tryphon. Nous reconnaissons avec vous qu'on ne peut immoler qu'à Jérusalem l'agneau pascal, que la loi ne veut pas qu'on offre ailleurs les deux boucs dans les jours de jeûne et qu'on fasse hors de son temple les autres oblations.

Alors je repris : — Dites-moi, je vous prie, quelles sont les observances de la loi qu'il est possible de suivre, et vous serez convaincus qu'on peut se sauver sans accomplir ces préceptes que vous croyez être ceux de la justice éternelle.

— On peut encore, dit Tryphon, observer le sabbat, la circoncision, les nouvelles lunes, les purifications prescrites quand on a touché quelque objet d'impur ou rempli le devoir conjugal.

— Mais, lui dis-je, Abraham, Isaac, Jacob, Noé, Job et tous les autres justes qui ont vécu avant ou après ces patriarches, Sara, l'épouse d'Abraham, et Rebecca, l'épouse d'Isaac, Rachel et Lia, les épouses de Jacob, et les autres femmes, jusqu'à la mère de Moïse, ce fidèle serviteur de Dieu, n'ont pu suivre les observances de la loi. Selon vous, seraient-ils exclus du salut ?

— Abraham n'a-t-il pas été circoncis et tous ceux qui sont venus après lui ? répliqua Tryphon.

— Je sais bien, lui dis-je, qu'Abraham et ses descendants

ont reçu la circoncision. Mais je vous ai déjà dit pourquoi elle leur avait été donnée, et je me suis là-dessus beaucoup étendu. Mais si tout ce que j'ai dit sur ce point n'a pu vous convaincre, nous examinerons encore cette question. Vous savez que de tous les justes, aucun jusqu'à Moïse n'observa et ne fut obligé d'observer une seule des pratiques dont il s'agit, sauf la circoncision qui remonte à Abraham.

— Nous le savons bien, dit Tryphon et nous reconnaissons que ces justes sont sauvés.

— N'oubliez pas, repris-je, que Dieu ne vous a donné tous les préceptes par le ministère de Moïse qu'à raison de la dureté de votre cœur. Il voulait que toutes ces pratiques fussent autant de moniteurs qui vous remissent sans cesse sa pensée sous les yeux dans toutes vos actions, afin de vous détourner de l'injustice et de l'impiété. Il vous ordonna même de vous ceindre d'une bandelette qui vous rappelât son souvenir et de porter un phylactère ou membrane de parchemin très-mince, sur laquelle étaient tracés certains caractères que nous regardons comme sacrés. C'était tout à la fois un aiguillon qui réveillait sans cesse en vous la pensée de Dieu, et un reproche fait à votre conscience d'être si prompts à l'oublier; et toutes ces précautions cependant n'ont pu vous détourner de l'idolâtrie. En effet, du temps d'Élie, Dieu comptant ceux qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, n'en trouva que sept mille qui lui fussent restés fidèles; plus tard il vous reproche par la bouche d'Isaïe d'avoir immolé vos enfants mêmes aux idoles? Nous, au contraire, plutôt que de leur sacrifier comme nous le faisons autrefois, nous endurons les plus cruels supplices. Nous condamnons-t-on à la mort, nous nous livrons à la joie, parce que nous sommes persuadés que Dieu nous ressuscitera par son Christ et que nous serons incorruptibles, impassibles, immortels. D'un autre côté, nous savons, nous, que de simples observances, établies à raison de la dureté du cœur, ne peuvent produire des œuvres de justice et de piété.

XLVII. — Mais, dit Tryphon, si quelqu'un persuadé de cette vérité voulait encore garder les observances légales, bien qu'il

reconnût Jésus-Christ pour le Christ, qu'il erût en lui et obéît à sa parole, sera-t-il sauvé ?

— A mon avis, il le sera, lui répondis-je, pourvu toutefois qu'il ne cherche point à persuader aux autres, c'est-à-dire aux gentils affranchis de l'erreur par Jésus-Christ, qu'ils doivent comme lui pratiquer ces observances ; et qu'il ne soutienne pas que sans elles on ne peut obtenir le salut, comme vous le prétendiez vous-même, Tryphon, au commencement de cette discussion : car vous m'avez dit formellement que je ne serais pas sauvé, si je n'observais pas la loi.

Tryphon reprit : — Mais pourquoi dites-vous : « A mon avis, cet homme sera sauvé, » sinon parce que plusieurs pensent qu'il ne le sera pas ?

— Oui, lui dis-je, il en est qui pensent ainsi. Ils craindraient de s'entretenir, de loger sous le même toit, d'avoir les moindres rapports avec les hommes dont vous parlez. Je ne partage pas leurs sentiments. Si quelques-uns d'entre vous veulent encore par faiblesse observer tout ce qu'ils peuvent d'une loi que Moïse n'avait donnée qu'à raison de la dureté du cœur ; s'ils espèrent en même temps en Jésus-Christ et observent les préceptes éternels de justice et de piété, qui sont la base de la loi naturelle, sans refuser de vivre avec les Chrétiens fidèles à Jésus-Christ, et sans chercher à leur persuader de se faire circoncirer comme eux et d'observer le sabbat et les autres pratiques de la loi, je pense qu'il faut les recevoir et communiquer avec eux en toutes choses, comme avec des hommes animés de notre esprit, comme avec des frères. Pour ceux de votre nation qui croient, nous disent-ils, en Jésus-Christ, mais qui veulent obliger les fidèles d'entre les gentils à pratiquer la loi de Moïse, et refusent de communiquer avec eux sans cette condition, je ne les recevrais pas comme les autres ; je crois bien toutefois que ceux qui se laisseraient persuader d'allier l'observance de la loi avec la confession de Jésus-Christ pourraient être sauvés. Mais quant à ceux qui après avoir reconnu et confessé le Christ auraient passé aux observances légales, n'importe par quel motif, et cessé de le reconnaître pour le Messie, sans avoir fait pénitence avant

de mourir, je puis vous assurer qu'il n'y a point de salut pour eux ni pour les descendants d'Abraham qui vivent selon la loi et meurent sans avoir cru en Jésus-Christ, je parle surtout de ceux qui ont blasphémé et blasphèment encore contre lui dans leurs synagogues. Mais s'ils le confessent avant leur mort, ils seront assurément sauvés et préservés des feux éternels. Car, dans sa bonté, dans sa miséricorde dont les trésors sont infinis, comme le dit Ézéchiël, Dieu met le pécheur pénitent au même rang que le juste qui a vécu sans péché : il n'est pas ainsi de celui qui passe des voies de la piété et de la justice dans celles du crime et de l'impiété, Dieu ne le distingue plus du pécheur, de l'homme injuste et impie. C'est pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ nous dit : « Je vous jugerai selon les voies « où je vous aurai surpris. »

XLVIII. — Nous savons, dit Tryphon, ce que vous pensez sur ce point ; reprenez la discussion où vous l'avez laissée, et tâchez d'en finir. Vous me paraissez soutenir un paradoxe singulier et qui ne peut s'appuyer d'aucune preuve. Quoi ! vous prétendez que votre Christ est Dieu, qu'il a existé avant les siècles, qu'il a bien voulu naître, s'incarner, et qu'il s'est fait homme sans être né de l'homme. Ce n'est pas seulement un paradoxe qui choque toutes les idées reçues, mais encore une absurdité.

— Oui, je sais que cette doctrine doit paraître étrange à ceux d'entre vous qui ne veulent ni comprendre, ni suivre la parole de Dieu, et qui n'écoutent d'autre voix que leurs docteurs. C'est le reproche que Dieu vous fait lui-même. Quand je ne pourrais vous démontrer que Jésus-Christ est le fils de Dieu créateur de toutes choses, qu'il existe avant les siècles, qu'il est Dieu lui-même en même temps qu'il est homme né d'une vierge, il n'en resterait pas moins démontré qu'il est le Christ de Dieu. Après vous l'avoir prouvé comme je l'ai fait, si je ne vous démontrerais pas aussi clairement ce que je viens d'ajouter, c'est-à-dire qu'il a précédé les siècles, qu'il a voulu prendre une chair, se faire homme et tout souffrir pour obéir à la volonté de son père, tout ce que vous pourriez dire, c'est que je me trompe sur ce point, mais vous ne pourriez vous refuser à re-

connaître en lui le Christ promis. Ne paraîtrait-il qu'un homme né d'entre les hommes, n'ayant rien de plus que le caractère d'une élection sainte qui le montre comme le Christ de Dieu, du moins devez-vous reconnaître en lui ce caractère. Ainsi l'ont jugé quelques hérétiques qui portent le nom de Chrétiens. Tout en le regardant comme un homme, ils le reconnaissaient pour le Christ. Je ne partage pas leur sentiment, quand ils n'en font qu'un simple mortel, et je ne l'adopterais jamais, quand le plus grand nombre qui pense comme moi viendrait à penser comme eux. Car le Christ lui-même nous commande de croire non à la parole de l'homme, mais à la parole des prophètes et à la sienne.

XLIX. Tryphon reprit : — L'opinion de ceux qui ne font de Jésus-Christ qu'un homme marqué du sceau de l'élection divine à la faveur de l'onction qu'il a reçue et par elle devenu le Christ, paraît bien plus probable que celle que vous défendez, et nous aussi nous attendons un Christ qui ne sera qu'un homme né d'entre les hommes et qui recevra l'onction sainte des mains d'Élie, quand celui-ci viendra. Bien que Jésus vous paraisse le Christ, vous ne devez toujours voir en lui qu'un homme, né comme les autres hommes. Mais comme Élie n'a pas paru, je ne peux pas même admettre que ce Jésus soit le Christ.

— Voilà votre avis, Tryphon. Mais répondez-moi, le prophète Zacharie ne dit-il pas qu'Élie doit venir avant le grand et terrible jour du Seigneur ?

— Oui, certainement, me répondit-il.

— Eh bien, repris-je, si nous sommes obligés, d'après l'Écriture, de reconnaître que les prophètes ont prédit deux avènements du Christ, l'un qui le fera voir sans éclat, sans beauté, exposé à toutes les douleurs, l'autre qui nous le montrera environné de gloire et s'avançant comme le juge de tous les hommes, ainsi que nous l'avons prouvé plus haut par tant d'endroits de l'Écriture, comment ne pas voir qu'il s'agit du second avènement dans ces mots de *jour grand et terrible*, et que c'est de ce dernier avènement qu'Élie est annoncé comme précurseur ?

— Oui, je vous l'accorde encore, me dit-il.

— Jésus-Christ lui-même, continuai-je, nous apprend qu'Élie doit venir en personne. Mais nous savons qu'il parle du jour où le Christ viendra du ciel dans toute sa gloire. Quant au premier avènement, on peut dire aussi qu'Élie a paru; car l'esprit de Dieu qui était en lui s'est manifesté comme précurseur dans la personne de saint Jean, un des prophètes sortis de votre nation et le dernier qui parut parmi vous. Car voici ce qu'il disait assis sur les bords du Jourdain : « Je baptise dans l'eau
« pour la pénitence; mais celui qui doit venir après moi et
« dont je ne suis pas digne de porter les souliers est plus puis-
« sant que moi; celui-là vous baptisera dans l'esprit et dans le
« feu. Il tiendra le van à sa main, et il nettoiera son aire, et il
« amassera son froment dans le grenier, et il brûlera la paille
« dans un feu qui ne s'éteindra jamais. »

Votre roi Hérode l'avait fait jeter dans les fers; mais lorsqu'il célébrait le jour de sa naissance, la fille de son frère l'ayant charmé par sa manière de danser, il l'obligea de lui demander tout ce qu'elle voudrait. La jeune princesse, d'après le conseil de sa mère, demanda la tête de Jean. Le roi l'envoya couper et la fit apporter dans un bassin.

Jésus notre maître, quand il a paru sur la terre, dit-il à ceux qui prétendaient comme vous qu'Élie devait précéder le Christ :

« Oui, Élie doit venir et rétablir Israël; mais je vous déclare qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, et ils ont fait contre lui tout ce qu'ils ont voulu. » Il est écrit qu'alors ses disciples comprirent qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste.

— Vous me paraissez encore, reprit Tryphon, blesser les idées reçues, quand vous dites que l'esprit de Dieu qui était dans Élie fut aussi dans Jean-Baptiste.

— Est-ce que vous ne savez pas, lui dis-je, que c'est précisément ce qui est arrivé à Jésus, fils de Nave, qui fut chargé après Moïse de conduire le peuple d'Israël? Est-ce que Dieu lui-même, lorsqu'il ordonna à Moïse de lui imposer les mains, n'a pas dit en propres termes : « Et moi, je transporterai sur lui
« l'Esprit saint qui est en toi? »

— Oui, dit Tryphon.

— Ainsi, continuai-je, de même que du vivant de Moïse Dieu transporta sur le fils de Nave l'esprit qui était en lui, de même Dieu a pu transporter celui d'Élie sur Jean. Le premier avènement du Christ était sans gloire ; ainsi devait être le premier avènement de l'esprit précurseur, qui restait toujours en Élie pur et intact. Il est dit que Dieu combat Amalech d'une main invisible ; qu'Amalech ait été vaincu, vous ne le nierez pas. Mais si on prétend qu'il ne doit succomber qu'au jour où le Christ viendra dans sa gloire, pourquoi l'Écriture dit-elle que la main invisible du Seigneur poursuit Amalech ? Il faut donc reconnaître que la vertu de Dieu était cachée dans le Christ crucifié, qui fait trembler les démons et toutes les puissances et principautés de la terre. Ainsi la vertu d'Élie était cachée dans Jean-Baptiste.

L. — On voit bien, me dit Tryphon, que vous avez une longue habitude de la controverse, et qu'il vous est souvent arrivé de discuter avec toutes sortes de personnes et sur toutes sortes de sujets. Voilà pourquoi vous êtes toujours prêt à répondre.

Mais dites-moi donc comment vous pourriez prouver qu'il existe un autre Dieu que le Dieu créateur de toutes choses. Vous essayerez ensuite de me démontrer comment il a pu s'abaisser jusqu'à naître d'une vierge et se faire homme comme nous.

— Très-volontiers, lui dis-je ; mais permettez-moi de vous citer d'abord les paroles d'Isaïe sur la fonction de précurseur que le prophète Jean-Baptiste a remplie parmi vous avant la venue de Jésus-Christ.

— Je vous écoute, me dit-il.

Voici comment Isaïe parle de la mission de Jean qui précéda le Christ :

Ézéchiel dit à Isaïe : « La parole du Seigneur est juste ; que
 « la vérité et la paix subsistent pendant mon règne. Console-
 « toi, console-toi, mon peuple, dit le Seigneur ton Dieu. Pré-
 « tres, parlez au cœur de Jérusalem, et appelez-la par son
 « nom ; ses maux sont finis, son iniquité lui est pardonnée,
 « elle a reçu du Seigneur des grâces qui surpassent ses crimes.
 « On entend la voix de celui qui crie dans le désert ; Préparez

« la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers. Toute vallée
 « sera comblée, toute montagne et toute colline sera abaissée,
 « les chemins tortueux seront redressés, ceux qui étaient ra-
 « boteux seront aplanis ; la gloire du Seigneur sera révélée, le
 « Seigneur va parler, toute la terre verra le Sauveur. Une voix
 « m'ordonne de crier, et j'ai répondu : Que dirai-je par mes
 « cris ? Tous les mortels ne sont que de l'herbe et toute leur
 « beauté ressemble à la fleur des champs. Le Seigneur a ré-
 « pandu un souffle brûlant ; l'herbe de la prairie s'est dessé-
 « chée, la fleur est tombée. Oui, les peuples sont comme
 « l'herbe de la prairie. L'herbe sèche, la fleur tombe, mais la
 « parole de notre Dieu subsiste dans l'éternité. Montez sur le
 « sommet de la montagne, vous qui évangélisez Sion ; criez
 « encore plus haut, ne craignez pas ; dites aux villes de Juda :
 « Voici votre Dieu ! Et voilà que le Seigneur paraît revêtu de
 « force ; son bras signale sa puissance ; le prix de sa victoire
 « est en ses mains, ses œuvres le précèdent et l'annoncent. Il
 « gouverne ses troupeaux comme un pasteur vigilant ; il ras-
 « semble ses agneaux, il les presse dans ses bras, il les ré-
 « chauffe sur son sein ; il porte lui-même les brebis pleines.
 « Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui la
 « tenant étendue a pesé les cieux ? Qui a soutenu de trois
 « doigts la masse de la terre ? qui a mis les collines en équil-
 « bre ? Qui a aidé l'esprit du Seigneur ? Qui est entré dans son
 « conseil ? Qui l'a conduit ? Qui a-t-il consulté ? Qui l'a instruit ?
 « Qui lui a enseigné les voies de la justice ? De qui tient-il la
 « science ? Qui lui a ouvert les routes de la sagesse ? Les na-
 « tions sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase
 « d'airain, un grain de sable dans une balance ; les îles sont
 « comme la poudre légère. Le Liban et ses forêts ne suffiraient
 « pas au feu de ses autels. Tous les animaux de la terre ne se-
 « raient point un sacrifice digne de lui. Tous les peuples sont
 « devant lui comme s'ils n'existaient pas. »

LI. Quand j'eus fini, Tryphon reprit : — Tous les mots de
 cette prophétie sont ambigus ; je n'y vois rien qui revienne
 à la question.

— Oui, lui dis-je, si le ministère prophétique n'avait pas cessé chez vous depuis Jean-Baptiste, vous pourriez trouver obscures les paroles que je viens de citer et qui se rapportent à Jésus-Christ.

Mais si Jean l'a précédé, prêchant aux hommes le baptême de la pénitence ; si Jésus-Christ vint à lui sur les bords du Jourdain et mit fin à sa prédication et à son baptême ; s'il commença lui-même à prêcher l'Évangile, annonçant aux hommes que le royaume de Dieu était proche ; qu'il aurait à souffrir de la part des scribes et des pharisiens, qu'il fallait qu'il fût crucifié et qu'il ressuscitât ; qu'il reparaitrait dans Jérusalem, où il retrouverait ses disciples et vivrait avec eux ; mais qu'il s'élèverait dans l'intervalle de faux prêtres, de faux prophètes abusant de son nom pour tromper les peuples : si tout cela s'accomplit, ainsi que tout le monde peut le voir, comment douter encore lorsque les événements parlent si haut ?

Il avait annoncé clairement que désormais il ne s'élèverait plus de prophètes parmi vous. Et pour convaincre les hommes que le Testament nouveau promis dès longtemps, et qui n'était autre que lui-même en sa qualité de Christ, venait d'apparaître, voici ce qu'il disait aux Juifs : « La loi et les prophètes ont existé jusqu'à Jean. Depuis ce temps le royaume de Dieu souffre violence, et les violents seuls le ravissent ; et si vous voulez l'entendre, il est lui-même Élie qui doit venir. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

LII. Le patriarche Jacob avait aussi prédit les deux événements du Christ ; il avait annoncé qu'on le verrait dans le premier en proie à la douleur, et qu'ensuite il n'existerait plus chez vous ni rois, ni prophètes ; que les gentils, pleins de foi en Jésus souffrant et humilié, vivraient dans l'attente de son second avènement. C'est bien là ce que l'esprit prophétique exprimait d'une manière symbolique et mystérieuse. Alors je rapportai ses propres paroles :

« Juda, tes enfants te loueront ; ta main sera sur la tête de tes ennemis ; les enfants de ton père s'humilieront devant

« toi. Juda est comme un jeune lion. Mon fils, tu t'es levé pour le
 « butin , et dans ton repos tu dors comme le lion et la lionne :
 « qui osera le réveiller ? Le sceptre ne sortira pas de Juda ,
 « ni le prince de sa postérité , jusqu'à ce que vienne celui à
 « qui appartient le sceptre , et qui est l'attente des nations. Il
 « liera son ânon à la vigne , à la vigne, le fils de son ânesse ; et
 « il lavera son manteau dans le vin , et sa robe dans le sang
 « de la vigne. Ses yeux seront plus rouges que le vin et ses dents
 « plus blanches que le lait. »

Or , depuis les premiers temps jusqu'à l'époque où Jésus-Christ est né et a souffert , votre nation a toujours eu des princes et des prophètes. Vous n'oseriez, vous ne pourriez soutenir le contraire. Si vous dites qu'Hérode , sous le règne duquel Jésus-Christ a souffert , était d'Ascalon , vous convenez cependant qu'il y avait chez vous un prince des prêtres. Vous aviez donc même alors un pontife qui offrait des sacrifices selon la loi de Moïse , et qui en suivait toutes les observances , tandis que la succession des prophètes se continuait jusqu'à Jean qui fut le dernier , comme elle s'était perpétuée jusqu'à l'époque où la terre de Juda fut ravagée , les vases sacrés enlevés , votre peuple emmené captif à Babylone. La nation eut toujours quelques prophètes qui en étaient comme les maîtres , les chefs , les princes. L'esprit qui était en eux sacrait les rois et les établissait sur vous. Mais , depuis que notre Seigneur Jésus-Christ a paru au milieu de votre peuple et que vous l'avez mis à mort , vous avez cessé d'avoir des prophètes. La nation n'a plus de rois , votre pays est entièrement dévasté et ressemble à une demeure abandonnée. La prédiction des deux avénements du Christ se trouve dans ces paroles de Jacob : *Il sera l'attente des nations*. Elles annoncent d'une manière mystérieuse que les gentils croiront en lui. Et vous le voyez , de toutes les nations nous formons un nouveau peuple , un peuple saint qui adore le vrai Dieu par la foi en Jésus-Christ dont nous attendons le second avènement.

LIII. Ces autres paroles : « Il liera son âne à la vigne , et le
 « fils de l'ânesse au cep de la vigne », étaient tout à la fois et

une figure et une prédiction de ce qu'il fit lors du premier avènement, et de la conversion des gentils qui devaient croire en lui. Jusqu'au moment où Jésus-Christ instruisit les nations, elles étaient comme l'ânon qui n'a jamais porté de bât et qui ne connaît pas le joug. Il leur envoya ses apôtres pour les instruire et les plier au joug de sa loi ; elles l'ont porté avec tant de docilité, qu'on les a vues disposées à tout souffrir dans l'attente des biens promis.

Pour Jésus-Christ notre Seigneur, il a véritablement paru sur une ânesse. Rappelez-vous ce qu'il fit lorsqu'il approchait de Jérusalem : il envoya ses disciples lui chercher une ânesse qui était attachée avec son ânon à l'entrée d'un bourg appelé Bethphagé ; et quand ils l'eurent amenée, il monta dessus et entra dans la ville. L'action de Jésus-Christ, réalisant aux yeux de tout le monde les prophéties qui concernent le Christ, ne prouvait-elle pas évidemment qu'il était lui-même le Christ promis ? Et quand il accomplit ainsi tous les oracles et qu'on vous le prouve les Écritures à la main, vos cœurs restent toujours endurcis ! Ce que nous venons de dire avait été prédit en ces termes par Zacharie, un des douze prophètes : « Tréssaille d'allégresse, « fille de Sion ! pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ! « voilà que ton roi viendra vers toi, juste et sauveur, doux et « pauvre, monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse. »

Remarquez ces paroles de l'Esprit saint, qui dit formellement comme le patriarche Jacob, que le Christ se servira de l'ânesse et de l'ânon, et l'ordre donné par Jésus-Christ de lui amener l'un et l'autre, et vous comprendrez ce que signifiait cette ânesse. N'était-ce pas la figure de ceux de la synagogue qui devaient un jour, comme les gentils, croire en lui ?

Car, de même que l'ânon inaccoutumé au joug représentait les gentils, de même l'ânesse habituée à porter le bât figurait la nation juive. La loi donnée par les prophètes, qu'était-ce autre chose qu'un joug qui vous était imposé ? Zacharie avait encore prédit que le Christ serait frappé et ses disciples dispersés. N'est-ce pas ce qui est arrivé ? Lorsque Jésus fut mis en croix, ceux qui étaient avec lui prirent la fuite. Ils ne re-

parurent qu'après sa résurrection, lorsqu'il leur montra que celui qui devait ainsi souffrir d'après les prophètes, c'était lui-même. Alors ils furent forcés de croire, et ils partirent pour le faire connaître au monde entier. Et voilà pourquoi nous sommes si fermes dans sa foi et dans sa doctrine. Ne trouvons-nous pas en effet le plus puissant motif de croire et dans les prophéties et dans la conversion de ceux que nous voyons aujourd'hui par toute la terre amenés à la connaissance du vrai Dieu, au nom de Jésus crucifié? Mais citons les paroles mêmes de Zacharie : « Glaive, lève-toi sur mon pasteur, sur l'homme de mon peuple, dit le Seigneur des armées. Frappe le pasteur, et ses brebis seront dispersées. »

LIV. Remarquez ces paroles de la prophétie de Jacob rapportées par Moïse : « Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang de la vigne; » elles signifient qu'il devait purifier, par son sang, ceux qui croient en son nom. Par sa robe, l'Esprit saint désigne ceux qui ont reçu de lui la rémission de leurs péchés, qu'il remplit toujours de son esprit, et qu'il revêtira de sa gloire au jour de son second avènement. Mais pourquoi ces mots : « Le sang de la vigne? » N'est-ce pas pour nous faire entendre d'une manière ingénieuse que Jésus-Christ tire son sang, non de l'homme, mais de la vertu de Dieu; car ce n'est pas l'homme qui produit le sang de la vigne, et le prophète annonce qu'il en sera de même du sang du Christ, qu'il viendra, non de l'homme, mais de Dieu.

Cette prophétie vous prouve donc, mes amis, que le Christ n'est point né de l'homme comme nous naissons tous.

LV. — Nous admettrons votre explication, dit Tryphon, quand vous l'appuyerez d'autres preuves; mais pour le moment sortez de cette digression et prouvez-nous que l'Esprit saint reconnaît une autre Dieu que le créateur de l'univers. N'allez pas nous parler du soleil et de la lune que les nations, l'Écriture, adoraient comme des dieux. Il ne faut pas prendre à la lettre ce langage des prophètes : Ton Dieu « est le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs, » le désignant toutefois par les attributs de grand, de fort, de

terrible ; les prophètes ne veulent pas dire pour cela que les astres soient des dieux. L'Écriture nous fait seulement entendre que, parmi les êtres que la crédulité humaine regardait comme des dieux et des seigneurs, il n'y a qu'un seul vrai Dieu, qu'un seul véritable Seigneur, celui qui a tout créé ; et pour nous le prouver, l'Esprit saint nous dit par David : « Les dieux des nations, c'est-à-dire ceux qu'elles honorent sous ce nom, ne sont pas des dieux, mais des simulacres des démons. » Le prophète exprime ensuite combien il déteste et ceux qui les fabriquent et ceux qui les adorent.

— Mon intention, repris-je, n'était pas de vous citer ces passages qui condamnent, je le sais, tous ceux qui se livrent à l'idolâtrie ; les preuves que je veux vous donner sont sans réplique : elles vous paraîtront nouvelles, et cependant vous les lisez tous les jours. Rien ne prouve mieux que la mauvaise disposition de votre cœur a fait pour vous des divines Écritures un livre scellé. Vous n'y voyez pas la sagesse divine renfermée dans chaque parole. J'en excepte un petit nombre que Dieu, dans son infinie miséricorde, a laissé parmi vous comme une semence de salut, pour me servir du langage d'Isaïe, afin que votre race ne pérît pas tout entière, comme celle de Sodôme et de Gomorrhe. Prêtez donc toute votre attention aux paroles des saintes Écritures que je vais vous citer ; elles n'exigent point d'explication, elles n'ont besoin que d'être écoutées.

LVI. Voyez quel nom Moïse, ce saint et fidèle serviteur du Très-Haut, donne à celui qui se fit voir à Abraham près du chêne de Mambré et qui était accompagné de deux anges, envoyés, comme lui, pour prononcer le jugement de Sodôme, par l'être qui réside au plus haut des cieux, que personne n'a vu, qui n'a parlé directement, lui-même, à personne, et que nous appelons le père, le créateur de toutes choses. Moïse déclare en propres termes qu'il est Dieu ; voici comme il s'exprime : « Or, Dieu apparut en la vallée de Mambré à Abraham, assis à l'entrée de sa tente, durant la chaleur du jour. Et

« comme il levait les yeux, trois hommes parurent debout
 « près de lui, et aussitôt qu'il les eut aperçus, il courut au-
 « devant d'eux dès l'entrée de sa tante, et il adora, s'inclinant
 « vers la terre ; » et plus bas : « Abraham se levant dès le matin
 « s'en alla au lieu où il s'était trouvé avec le Seigneur, et il re-
 « garda Sodôme et Gomorrhe et toute la terre de cette con-
 « trée, et il vit une flamme monter de la terre comme la va-
 « peur d'une fournaise. » Quand j'eus fini, je demandai à mes
 interlocuteurs s'il avaient saisi le sens de ces paroles. — Oui,
 répondirent-ils ; mais elles ne prouvent pas qu'il existe, ou que
 le Saint-Esprit ait dit qu'il existât une autre Dieu, un autre
 Seigneur que le créateur de toutes choses.

— Puisque vous comprenez si bien les Écritures, leur dis-je,
 je vais essayer de vous prouver d'après leur témoignage la vérité
 de ce que j'avance, c'est-à-dire qu'après le créateur de l'univers,
 il existe une autre personne qu'on appelle Dieu et Seigneur, et
 qui est réellement l'un et l'autre ; elle est aussi parfois désignée
 sous le nom d'ange, parce qu'elle annonce aux hommes tout ce
 que veut leur annoncer le Dieu créateur, au-dessus duquel il n'est
 pas d'autre Dieu. Je citai de nouveau le passage, et je demandai
 à Tryphon : Pensez-vous, d'après ces paroles de l'Écriture, que
 ce soit Dieu qui ait apparu à Abraham sous le chêne de Mambré ?

— Oui, sans doute, répondit-il.

— Était-il un de ceux qui apparurent à Abraham au nombre
 de trois et que l'Esprit saint désigne sous le nom d'hommes ?

— Nullement, répondit-il ; Dieu se fit voir au patriarche
 avant l'apparition des trois personnages. L'Écriture les appelle
 du nom d'hommes, mais ils étaient des anges. Deux furent
 envoyés pour détruire Sodome ; l'autre vint annoncer à Sara
 qu'elle aurait un fils. Ce message rempli, il disparut.

— Mais, lui dis-je, comment se fait-il que celui des trois
 qui avait dit devant la tente : *Je reviendrai vers toi, lorsque
 l'heure en sera venue, et alors il naîtra un fils à Sara*, ait re-
 paru, en effet, après la naissance du fils de Sara, et que dans
 le même passage l'Esprit saint déclare qu'il était Dieu ? Pour vous
 faire comprendre encore plus clairement ma pensée, je vais

vous citer les paroles mêmes de Moïse : « Et Sara ayant vu le
 « fils d'Agar, servante égyptienne, jouant avec son fils Isaac,
 « elle dit à Abraham : Chasse cette servante et son fils ; car le
 « fils de la servante ne sera point héritier avec mon fils Isaac.
 « Abraham écouta ceci avec peine , à cause de son fils. Mais
 « Dieu lui dit : Que cette parole sur l'enfant et sur sa servante
 « ne te paraisse pas dure, et quelque chose que dise Sara, écoute
 « sa voix ; car c'est d'Isaac que ta postérité prendra son nom. »

Ne voyez-vous pas que celui qui près du chêne avait promis de revenir, parce qu'il prévoyait que son intervention serait nécessaire pour persuader à Abraham de condescendre aux volontés de Sara, revint, en effet, comme le dit l'Écriture, et qu'il est vraiment Dieu, ainsi que le prouvent ces paroles : « Dieu
 « dit à Abraham : Que cette parole sur l'enfant et sur ta ser-
 « vante ne te paraisse pas dure. »

C'est par ces questions que je pressais mes interlocuteurs.

— Très-bien, dit Tryphon. Mais tout ce que vous venez de dire ne prouve nullement qu'il existe un autre Dieu que celui qui se montra à Abraham, aux autres patriarches et aux prophètes. Vous nous avez seulement fait voir que nous avions eu tort de prendre pour trois anges les trois personnages qui se trouvaient avec Abraham sous sa tente.

— Si je ne pouvais, Tryphon, vous montrer par les Écritures que l'un d'eux était le Dieu qu'elles appellent quelquefois du nom d'ange, parce qu'il est chargé de porter aux hommes les ordres du souverain créateur, vous seriez excusable de penser ici comme votre nation à l'égard de celui qui parut au monde sous une forme humaine, ainsi qu'il s'était fait voir à Abraham accompagné de deux anges, bien qu'il fût Dieu et précédât les siècles.

— Avons-nous pu jusqu'alors, me dit-il, avoir un autre sentiment ?

— Eh bien ! lui répondis-je, je vais vous prouver, en m'appuyant toujours sur les Écritures, que celui qui s'est montré à Abraham, à Jacob, à Moïse, et qui est appelé Dieu par les livres saints, est autre que celui qui a tout créé ; mais je m'ex-

plique, autre par le nombre et non par la volonté ¹. Car je déclare qu'il n'a jamais rien fait qui ne fût parfaitement conforme à la volonté du Dieu créateur, au-dessus duquel il n'y a pas d'autre Dieu.

— Vollà ce qu'il faut nous prouver, reprit Tryphon, si vous voulez que nous nous rangions à votre avis; nous sommes déjà persuadés que celui dont vous parlez a toujours fidèlement suivi dans ce qu'il a dit, et fait les ordres du créateur de toutes choses.

— Le passage suivant de l'Écriture, lui répondis-je, va vous mettre en quelque sorte la vérité sous les yeux: « Le soleil, « est-il dit, se levait sur la terre, quand Loth parvint à Segor, « Le Seigneur fit donc pleuvoir sur Sodôme et Gomorrhe le « souffre et le feu du ciel; il détruisit ces cités et toute la con- « trée qui les environne.»

Un des quatre auditeurs restés avec Tryphon prit ici la parole: — Outre le Dieu qui apparut à Abraham, il faut donc aussi, dit-il, donner ce nom à l'un des deux anges qui allèrent à Sodôme; car l'Esprit saint, parlant par la bouche de Moïse, l'appelle aussi Seigneur.

— Ce n'est pas seulement, lui dis-je, pour cette raison qu'il faut reconnaître ce qui est, c'est-à-dire que l'Esprit saint appelle du nom de Seigneur un autre que le créateur de toutes choses; s'il l'a déclaré par la bouche de Moïse, il le dit encore par celle de David; car il le fait parler en ces termes: « Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite, « jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de mar- « cheped.» Et dans un autre endroit: « Votre trône, ô Dieu, « est un trône éternel, le sceptre de l'équité est le sceptre de « votre empire. Vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité: « c'est pourquoi, ô Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction « de joie, au-dessus de tous ceux qui veulent y participer.»

Montrez-moi, si vous le pouvez, que l'Esprit saint donne les noms de Dieu et de Seigneur à un autre qu'au Dieu créateur de l'univers et à son Christ; car je vais vous prouver, et tou-

¹ On voit ici la divinité du Verbe incarné bien établie par saint Justin.

jours d'après l'Écriture, que ce n'est pas l'un des deux anges qui se dirigeaient sur Sodôme qu'elle appelle Seigneur, mais bien celui qui était avec eux et que Moïse nous dit être le Dieu que vit Abraham.

— Hâtez-vous de le prouver, dit Tryphon; car, vous le voyez, le jour baisse, et nous ne nous sommes pas préparés à vous répondre sur un sujet aussi difficile. Outre cela, nous n'avons jamais eu affaire à quelqu'un qui sût creuser les choses, les discuter, les développer comme vous le faites. Grâce à l'Écriture sainte dont vous vous êtes toujours fait un appui, nous vous avons laissé discourir à notre gré; c'est d'elle en effet que vous cherchez à tirer toutes vos preuves, et d'ailleurs vous déclarez qu'il n'est point de Dieu au-dessus du créateur de l'univers.

— Vous connaissez, leur dis-je, ces paroles de l'Écriture : « Et le Seigneur dit à Abraham : Pourquoi Sara a-t-elle ri, « disant : Est-il vrai qu'étant vieille je puisse enfanter ? Y a-t-il « quelque chose d'impossible à Dieu ? Je reviendrai vers toi, « selon ma parole, en ce temps et tu vivras et Sara aura un « fils. » Plus loin nous lisons : « Après que ceux-ci se furent « levés, ils tournèrent leurs yeux vers Sodôme et Gomorrhe, « et Abraham allait avec eux les conduisant. Et le Seigneur « dit : Puis-je cacher à Abraham, mon fils, ce que je vais faire ? » Et un peu après : « le Seigneur a dit : « Le cri de Sodôme et « de Gomorrhe s'est multiplié et leur péché s'est aggravé de- « vant moi. Je descendrai et je verrai s'ils ont accompli en « leurs œuvres la clameur venue jusqu'à moi, et s'il est ainsi « je le saurai. Et ils partirent de là, et ils s'en allèrent vers « Sodôme. Or, Abraham était encore devant le Seigneur, et « s'approchant du Seigneur, il dit : Perdrez-vous l'innocent « avec le coupable ? » Nous ne répéterons-pas les paroles qui suivent, nous les avons déjà citées; mais il importe de rappeler celles qui m'ont servi à convaincre Tryphon et ses amis; les voici : « Le Seigneur disparut quand il eut « cessé de parler à Abraham, et Abraham retourna en sa de- « meure; sur le soir arrivèrent deux anges à Sodôme, et Loth « était assis à la porte de la ville.» Et ce qui suit jusqu'à cet

endroit : « Et voilà que les étrangers avancèrent leurs mains, et « faisant rentrer Loth en la maison, ils fermèrent la porte. » Je passe encore pour arriver à cette partie du récit : « Ils prirent « sa main et la main de sa femme et la main de ses deux filles, « parce que Dieu leur faisait grâce, et ils l'emmenèrent et le « mirent hors de la ville; et là ils lui dirent : Sauve ta vie, « ne regarde point derrière toi, et ne t'arrête point dans toute « cette contrée; mais sauve-toi en la montagne, de peur que « tu ne périsses avec les autres. Et Loth leur répondit : Mon « Seigneur, je vous prie, puisque votre serviteur a trouvé grâce « devant vous et que vous avez manifesté votre miséricorde « sur moi, afin de sauver ma vie; or, je ne puis me retirer en « la montagne, où le mal me surprendra et où je mourrai; il « y a près d'ici une ville où je puis m'enfuir : elle est petite, « et je serai sauvé; n'est-elle pas très-petite, et elle sauvera ma « vie. Et le Seigneur lui répondit : Voilà que j'ai écouté en- « core ta prière, et je ne détruirai point la ville pour laquelle « tu as parlé. Hâte-toi, sauve-toi là; car je ne pourrai rien faire, « jusqu'à que tu y sois parvenu. C'est pourquoi cette ville fut « appelée Ségôr (petite). Le soleil se levait sur la terre quand « Loth parvint en Ségôr. Le Seigneur fit donc pleuvoir sur So- « dôme et Gômorrhe le soufre et le feu du ciel, et il détruisit ces « cités et toute la contrée qui les environne. »

Mes citations finies, j'ajoutai : Ne voyez vous pas maintenant, mes amis, que l'un de ces trois personnages désignés par les noms de Seigneur et de Dieu, exécutant les ordres de celui qui est dans les cieux, était le Seigneur des deux anges? car lorsque ceux-ci furent partis pour Sodôme, il resta seul avec Abraham, et lui adressa les paroles que rapporte Moïse. Quand il eut disparu après cet entretien, Abraham retourna dans sa maison; à peine y fut-il arrivé, qu'il vit non plus les deux anges, mais le personnage mystérieux dont nous parlons, conversant avec Loth : et c'était le Seigneur, recevant du Seigneur qui est dans les cieux, c'est-à-dire du créateur de l'univers, la mission de faire tomber sur Sodôme et Gomorrhe les fléaux retracés par l'Écriture en ces termes : « Le Sei-

« gneur fit pleuvrair sur Sodôme et Gomorrhé le soufre et le feu
« du ciel. »

LVII. Jeme tus et Tryphon prit la parole : — Nous sommes évidemment forcés par les livres saints d'admettre tout ce que vous venez de dire ; mais comment expliquerez-vous ce passage, où il est raconté qu'ils mangèrent les mets qu'avait préparés Abraham et qu'il servit devant eux ? C'est je pense une difficulté qui mérite d'être proposée, vous en conviendrez-vous même.

— Oui, répondis-je, il est écrit qu'ils mangèrent. En supposant que ceci s'entende des trois persomages et non pas de deux seulement, je veux dire de ceux qui étaient véritablement des anges et qui se nourrissent dans le ciel d'aliments qui ne sont pas, comme il est évident, les mêmes que les nôtres ; car l'Écriture, en parlant de la manne qui nourrissait vos pères dans le désert, dit qu'ils mangeaient le pain des anges ; en supposant, dis-je que tous trois aient mangé, j'entendrais ces mots de l'Écriture, *ils mangèrent*, de la même manière que nous disons du feu, « il a tout dévoré, » et non pas comme s'ils avaient fait usage de la bouche et des dents pour manger les mets qui leur étaient servis. Ceci ne doit pas nous arrêter un moment, si nous avons la plus légère idée du style métaphorique.

— Oui, dit Tryphon, la difficulté n'est plus aussi grande, s'il faut distinguer la manière de manger, et ne pas prendre à la lettre ces paroles de l'Écriture : « Ils mangèrent ce qui leur fut servi par Abraham. » Mais hâtez-vous donc de nous prouver que le Dieu qui apparut à Abraham et que vous nous présentez comme le ministre du Dieu créateur de l'univers est né d'une vierge, s'est fait homme, a souffert tout ce que nous pouvons souffrir. Car voilà ce que vous avez avancé.

— Pour bien établir ce point essentiel et vous rendre la vérité palpable, permettez-moi, Tryphon, quelques autres développements préliminaires ; je répondrai ensuite directement à ce que vous me demandez.

Tryphon me répondit : — Faites comme vous l'entendrez, pourvu que vous répondiez à la question.

LVIII. — Je ne vous citerai que les livres saints, lui dis-je ;

je ne veux pas ici étaler un vain appareil de mots, uniquement pour faire parade d'éloquence; d'ailleurs je n'ai pas ce talent : Dieu m'a seulement donné la grâce de comprendre les Écritures. Je vous conjure tous d'entrer avec moi en partage de cette grâce, puisqu'elle vous est offerte d'une manière si généreuse et si désintéressée. Et si je vous fais cette invitation, c'est pour n'être pas moi même condamné au jour du jugement que le Dieu créateur doit faire subir à tous les hommes par notre Seigneur Jésus-Christ.

— Votre conduite ici est bien digne de respect, me dit Tryphon; mais vous me paraissez blesser un peu la vérité, lorsque vous dites que vous ne possédez point le talent de la parole et l'art de bien dire. — Soit, lui dis-je, si vous voulez que je le possède; mais ce que je vous ai dit à cet égard, c'est bien ce que je pense. J'entre dans le développement de mes autres preuves, donnez-moi toute votre attention.

— Parlez, répondit-il.

— Le Dieu qui se fit voir aux patriarches est souvent appelé ange et Seigneur; c'est ainsi que le désigne Moïse. Et pourquoi, mes chers amis? C'est afin que vous sachiez qu'il est le ministre du Dieu créateur. Vous en convenez avec moi, et plus vous avancerez, plus vous rencontrerez de nouvelles preuves de cette vérité. L'Esprit saint racontant par Moïse ce qui était arrivé à Jacob, petit-fils d'Abraham, s'exprime en ces termes : « Lorsque
« le temps de la conception des brebis fut venu, je levai les yeux
« et je vis en songe les boucs et les béliers monter sur les
« chèvres et les béliers; ils étaient marqués de blanc, tâche-
« tés, et de couleur cendrée. Et l'ange me dit en songe : Jacob,
« Jacob! Et moi je répondis : Qu'y-a-t-il, Seigneur? Et il me
« dit : Lève les yeux et vois les boucs et les béliers marqués de
« blanc, tachetés de couleur cendrée, s'approcher des femel-
« les; car j'ai vu tout ce que t'a fait Laban. Je suis le Dieu qui
« me suis montré à toi dans ce lieu qui appartient au Seigneur,
« où tu as imprimé une marque en répandant l'huile sur la
« pierre et fait un vœu. Maintenant donc sors de cette terre,
« lève-toi et retourne dans la terre de ta naissance. »

Dans un autre endroit, l'Esprit saint dit encore au sujet de Jacob : « S'étant levé pendant la nuit, il prit ses deux femmes
 « et ses deux servantes et ses onze enfants, franchit le torrent
 « et fit passer tout ce qu'il possédait. Il demeurera seul et voilà
 « qu'un ange lutta avec lui jusqu'au matin, et quand cet ange
 « vit qu'il ne pouvait le vaincre, il toucha le nerf de sa cuisse
 « qui aussitôt se sécha; et il lui dit : Laisse moi, car voici l'aube
 « du jour. Jacob répondit : Je ne te laisserai point, si tu ne me
 « bénis. Celui-ci lui dit : Quel est ton nom ? Le patriarche répon-
 « dit : Jacob. L'ange lui dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais
 « Israël; car tu as été fort contre Dieu, combien plus tu seras
 « fort contre les hommes ! Alors Jacob lui demanda quel était
 « son nom et il répondit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? Et
 « il le bénit, et Jacob appela cet endroit *vision de Dieu*, disant :
 « J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme s'est réjouie. »

Ailleurs, l'Écriture dit encore du même Jacob : « Jacob vint
 « donc à Luza, qui est dans la terre de Chanaan et surnommée
 « Béthel; il vint, lui et tout le peuple qui était avec lui, et il
 « éleva là un autel et il appela ce lieu du nom de Béthel. Car
 « Dieu lui apparut là quand il fuyait son frère Esaü. Alors
 « mourut Débora, la nourrice de Rebecca, et elle fut ensevelie
 « au pied de Béthel sous un chêne, et le nom de ce lieu fut le
 « *chêne de pleurs*. Or, Dieu apparut encore à Jacob dans Luza,
 « quand il arriva de Mésopotamie de Syrie, et il le bénit lui di-
 « sant : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël. »

Vous le voyez, celui qui apparut à Jacob est appelé Dieu; il l'est, en effet, et le sera toujours. Ils firent tous un mouvement de tête, pour indiquer qu'ils approuvaient mon explication, et je continuai : Il importe, je crois, de citer encore ici l'endroit de l'Écriture qui nous apprend comment se fit voir à Jacob fuyant devant son frère Esaü, celui qui est désigné tout à la fois sous les noms d'ange de Dieu et de Seigneur, qui se montra à Abraham et lutta contre ce même Jacob sous l'apparence d'un homme; voici le passage :

« Or, Jacob, parti de Bersabée, poursuivait son chemin vers
 « Haran.

« Et arrivé en un lieu où il voulait se reposer , après le toucher du soleil , il prit des pierres qui étaient là et les mit sous sa tête , et dormit en ce même lieu.

« Et il vit en songe une échelle posée sur la terre et dont le sommet touchait le ciel , et des anges de Dieu qui montaient et descendaient par elle ;

« Et le Seigneur appuyé sur l'échelle , lui disant : Je suis le Seigneur Dieu d'Abraham ton père et le Dieu d'Isaac. Je te donnerai la terre sur laquelle tu dors , à toi et à ta postérité.

« Et ta postérité sera comme la poussière de la terre , et sera multipliée en Occident et en Orient , au septentrion et au midi ; et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité.

« Et je te garderai partout où tu iras , et je te ramènerai en cette terre ; et je ne te délaisserai point jusqu'à ce que j'aie accompli tout ce que j'ai dit.

« Quand Jacob fut éveillé de son sommeil , il dit : Véritablement le Seigneur est en ce lieu ci , et je ne le savais pas.

« Et plein d'effroi , il dit : Que ce lieu est terrible ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.

« Et Jacob , se levant le matin , prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête , et l'éleva comme un monument , et y répandit de l'huile.

« Et il appela Béthel la ville qui avait auparavant le nom de Luza. »

LIX. Quand j'eus fini , je leur demandai la permission de citer un autre passage : Souffrez , leur dis-je , que je vous montre d'après le livre de l'Exode cet ange , ce Dieu , ce Seigneur , cet homme que virent Abraham et Isaac , apparaissant à Moïse au milieu d'un buisson ardent et conversant avec lui. — Volontiers , s'écrièrent-ils ; loin de vous trouver importun , nous vous écoutons avec plaisir.

— Voici , leur dis-je , ce que nous lisons dans l'Exode :

« Et il advint longtemps après que le roi d'Égypte mourut , et les enfants d'Israël gémissent , à cause de la multitude des tra-

« vaux dont on les accablait. » Et ce qui suit jusqu'à ces paroles :
 « Va et assemble les anciens d'Israël, et tu leur diras : Le Sei-
 « gneur , Dieu de vos pères, m'est apparu ; le Dieu d'Abraham ,
 « le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, disant : Je vous ai vi-
 « sités et j'ai vu toutes les choses qui vous sont arrivées en
 « Égypte. »

Sur ces paroles je fis cette réflexion : Vous voyez, mes amis, que celui que Moïse regarde comme un ange qui conversait avec lui du milieu d'un buisson ardent déclare à son serviteur Moïse ce qu'il était, c'est-à-dire le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

LX. — Nous ne comprenons pas ce passage comme vous, me dit Tryphon ; nous croyons plutôt que c'est un ange qui se montrait au milieu du feu et que c'est Dieu qui parlait à Moïse, de sorte qu'ils étaient deux dans la vision, Dieu et un ange.

— Eh bien ! répondis-je, admettons ce que vous dites là, c'est-à-dire que Dieu et un ange se sont fait voir en même temps dans cette circonstance. Vous m'accorderez que celui qui dit à Moïse : « Je suis le Dieu d'Abraham, etc., » n'est pas, comme je l'ai prouvé plus haut, le Dieu créateur de l'univers ; mais le Dieu qui se fit voir à Abraham et à Jacob, le Dieu ministre des volontés de celui qui a tout fait, le Dieu qui vint exécuter les décrets que sa justice avait portés sur Sodôme. Ainsi donc, en supposant avec vous qu'ils fussent deux dans cette vision, Dieu et un ange, qui oserait dire que le Dieu père et créateur de toutes choses ait quitté les hauteurs des cieux pour apparaître sur un petit coin de la terre ?

— Quand il serait prouvé, me dit Tryphon, que celui qui apparut à Abraham et qui est appelé Dieu et Seigneur aurait reçu du Dieu créateur, qui réside dans le ciel, la mission de punir la terre de Sodôme, qui empêche d'admettre qu'un ange était avec le Dieu qui parlait à Moïse ? Nous n'en conviendrons pas moins que ce Dieu n'est pas le Dieu créateur de l'univers ; mais celui qui apparut à Abraham, à Isaac, à Jacob, et qui est appelé l'ange du Dieu créateur, nom qui lui convient si bien, puisqu'il est chargé de faire connaître aux hommes la volonté du Dieu tout-puissant.

— Je vais plus loin, Tryphon, je vous prouverai qu'ils n'étaient pas deux dans la vision; que celui qui est appelé du nom d'ange, et qui est Dieu, était seul quand il s'est montré à Moïse et s'est entretenu avec lui. Voici comme s'exprime l'Écriture :

« L'ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu
 « au milieu d'un buisson, et il voyait que le buisson brûlait et
 « ne consumait point. Moïse dit donc : J'irai et je verrai cette
 « grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume pas.
 « Mais le Seigneur, voyant qu'il venait pour regarder, l'appela
 « du milieu du buisson. »

Ainsi que nous l'avons vu, l'Écriture appelle du nom d'ange celui qui apparut en songe à Jacob, et nous apprend après ce qu'est cet ange par ces paroles : « Je suis le Dieu qui t'apparut quand tu fuyais devant Esaü ton frère; » elle nous dit, à l'époque d'Abraham, qu'il est le Seigneur qui portait de la part du Seigneur résidant au plus haut des cieux la sentence prononcée contre Sodôme. De même, dans la circonstance dont il s'agit, l'Écriture nous dit bien que l'ange du Seigneur apparut à Moïse, mais elle déclare ensuite que cet ange est Dieu et Seigneur, ne parlant ici que de celui qui nous est montré dans une foule d'endroits comme le ministre du Très-Haut, qui ne connaît point de Dieu au-dessus de lui.

LXI. Je vous prouverai, mes amis, par d'autres témoignages de l'Écriture, qu'avant toutes choses Dieu a engendré de lui-même dès le commencement une vertu, une intelligence que l'Esprit saint appelle la gloire du Seigneur, et désigne souvent par le nom de Fils, de Sagesse, de Dieu, de Seigneur, de Verbe; celui à qui l'Écriture donne tous ces titres s'appelle lui-même chef suprême : c'est le nom qu'il a pris quand il s'est montré à Josué, fils de Num sous une forme humaine, car il a tous ces noms comme ministre des ordres de Dieu le père et né de ce père par sa volonté. Ce qui se passe en nous est un exemple de cette génération. La parole que nous proférons nous l'engendrons sans rien perdre de nous-même, car la parole qui est en nous, je veux dire la raison, n'en est pas diminuée. C'est encore ce que nous voyons à l'égard du feu. Une

flamme naît d'une autre, sans que la première en soit affaiblie ; la seconde existe et brille, sans diminuer celle à qui elle doit son existence et sa clarté. J'ai pour témoin de ce que j'avance le Verbe divin, le Dieu lui-même engendré du Père de toutes choses, le Verbe et la sagesse, la vertu et la gloire de ce Père tout-puissant. Écoutons ce que la Sagesse, le Verbe, dit par la bouche de Salomon :

« Lorsque je vous aurai annoncé ce qui arrive chaque jour,
 « je reprendrai les choses depuis le commencement des siècles.
 « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies ;
 « avant ses œuvres j'étais. Dès l'éternité j'ai été sacrée ; dès le
 « commencement, avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient
 « pas et j'étais engendrée, les sources étaient sans eaux. Les
 « montagnes n'étaient pas encore affermies, j'étais engendré
 « avant les collines. Le Seigneur n'avait pas fait la terre et les
 « fleuves et les montagnes. Lorsqu'il étendait les cieus, j'étais là ;
 « lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue ; lorsqu'il suspendait les
 « nuées ; lorsqu'il fermait les sources de l'abîme ; lorsqu'il don-
 « nait à la mer des limites et les eaux ne les dépasseront pas ;
 « lorsqu'il posait les fondements de la terre, alors j'étais auprès
 « de lui ; nourri par lui, j'étais tous les jours ses délices, me
 « jouant sans cesse devant lui, me jouant dans l'univers ; et
 « mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes.
 « Maintenant donc, mes enfants, écoutez moi : Heureux ceux qui
 « suivent mes voies ! Ecoutez mes leçons et soyez sages, ne per-
 « dez pas une de mes paroles. Heureux l'homme qui m'écoute,
 « qui passe les jours à l'entrée de ma maison et qui veille au
 « seuil de ma porte ! Celui qui me trouve, trouve la vie ; son sa-
 « lut viendra du Seigneur. Mais celui qui pêche contre moi est
 « le meurtrier de son âme, tous ceux qui me haïssent aiment
 « la mort. »

LXII. Et cette vérité nous l'apprenons encore de l'Esprit-saint parlant par Moïse, lorsqu'il nous montre, au moment de la création de l'homme, Dieu le père s'adressant en ces termes à celui que l'Écriture nous a fait voir comme Dieu en d'autres circonstances :

« Faisons l'homme à notre ressemblance et à notre image ;
 « qu'il ait l'empire sur les poissons de la mer, sur les oiseaux
 « du ciel, sur les troupeaux, sur toute la terre et tous les
 « reptiles qui rampent sur sa surface. » Et Dieu fit l'homme, il
 le fit à sa ressemblance ; il fit l'homme et la femme et il les
 bénit en disant : « Croissez et multipliez, remplissez la terre et
 « régnés sur elle. » Ne changez pas le sens des paroles que je
 viens de citer ; ne dites pas, comme vos docteurs, que, par ce
 mot *faisons*, Dieu s'est parlé à lui-même ; comme il vous ar-
 rive souvent de vous dire sur le point d'agir : Faisons cela. Ou
 bien que, s'adressant aux éléments, c'est-à-dire à la terre, et
 aux autres corps dont celui de l'homme est formé, Dieu leur ait
 dit *faisons* ; je vais vous citer un autre passage de Moïse
 qui lèvera toute équivoque, vous verrez que Dieu s'adresse
 ici à une autre intelligence bien distincte de lui-même. C'est
 ainsi qu'il s'exprime : « Voici qu'Adam a été fait comme l'un
 « de nous, pour qu'il connaisse le bien et le mal. » Par ces
 mots : « comme l'un de nous, » il exprime clairement un nombre
 de personnes unies étroitement entre elles et fait entendre
 qu'elles sont au moins deux. Croyez-vous que j'admette
 ce qu'avance l'hérésie professée parmi vous ? Comment les
 maîtres qui l'enseignent pourraient-ils nous prouver que Dieu
 parle ici aux anges, et que le corps de l'homme est l'ouvrage
 de ces derniers ? La vérité, la voici : c'est que le Fils engendré
 du Père était avec lui avant toutes choses, et que le Père s'en-
 tretenait avec son fils, ce fils que Salomon appelle la Sagesse
 de Dieu, que l'Écriture nous montre, par le même Salomon,
 comme le principe de toutes choses et comme engendré de
 Dieu, et qui s'est révélé lui-même sous ces traits à Josué, fils
 de Nun.

Pour qu'il ne reste dans votre esprit aucun nuage sur la vé-
 rité que je soutiens, écoutez ces paroles tirées du livre de
 Josué : « Comme Josué était dans les champs de la ville de Jé-
 « richo, il leva les yeux et vit un homme debout devant lui,
 « tenant une épée nue ; et Josué alla vers lui et lui dit : Est-
 « tu avec nous ou avec nos ennemis ? Celui-ci lui répondit : Je

« suis le chef de l'armée du Seigneur et maintenant je viens.
 « Josué tomba prosterné contre terre et l'adorant, il dit : Que
 « dit mon Seigneur à son serviteur ? Ote, dit-il, la chaussure
 « de tes pieds, car le lieu où tu es est saint. Et Josué fit ce qui
 « lui était commandé. Or, Jéricho était fermée et fortifiée
 « dans la crainte des enfants d'Israël, et personne n'osait
 « sortir ni entrer. Et le Seigneur dit à Josué : Voilà que j'ai
 « livré en ta main Jéricho et tous ses guerriers.»

LXIII. — Rien de plus fort que tous ces témoignages, me dit Tryphon. Il reste un point à établir, c'est que ce fils de Dieu ait bien voulu naître d'une vierge selon la volonté de son père, se faire homme, souffrir le supplice de la croix et mourir, pour ressusciter ensuite et remonter aux cieux. Veuillez maintenant nous le prouver.

— Ce que vous voulez de moi, mes amis, leur répondis-je, je l'ai déjà fait par toutes les prophéties que j'ai citées et que je vais rappeler et développer de nouveau pour votre instruction. Puissé-je faire passer dans vos esprits toute la conviction du mien ! Je l'essaierai.

Ces paroles d'Isaïe : « Qui racontera sa génération ? Il a été
 « retranché de la terre des vivants, » ne signifient-elles pas que celui que Dieu a livré à la mort pour les iniquités du peuple n'est pas né de l'homme ? Moïse, parlant de son sang, dit d'une manière mystérieuse qu'il lavera sa robe dans le sang du raisin ; n'est-ce pas nous faire entendre que ce sang lui viendra, non de l'homme, mais de la volonté de Dieu ? Et dans ces paroles de David : « Je vous ai engendré par ma pensée d'un sein
 « mortel avant l'aurore dans la splendeur des cieux. L'Éternel
 « l'a juré, il ne révoquera jamais son serment, vous êtes le
 « prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech, » ne comprenez-vous pas que Dieu annonce qu'il avait résolu de le faire naître un jour du sein d'une femme. Dans un autre passage déjà cité, le Dieu créateur de toutes choses parle de lui en ces termes : « Votre trône, ô Dieu, est un trône éternel ; le sceptre
 « de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous aimez
 « la justice et vous haïssez l'iniquité ; c'est pourquoi, ô

« Dieu, votre Dieu vous a sacré d'une onction de joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. La myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements, et des palais d'ivoire où les filles des rois font vos délices et votre gloire. La reine, votre épouse, est restée à votre droite, revêtue de l'or d'Ophir. Écoutez, ô ma fille, prêtez une oreille attentive, oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté. C'est lui qui est votre Dieu, prosternez-vous devant lui. » D'après tous ces passages des Écritures, il est évident qu'il faut l'adorer, qu'il est déclaré Dieu et son Christ par le témoignage même de celui qui a fait toutes ces merveilles. Tous ceux qui croient en lui n'ont qu'une âme, ne forment qu'une même synagogue, une même Église; et cette Église qui s'est établie en son nom, qui a pris son nom même, car nous sommes tous appelés Chrétiens, nous est présentée sous le nom de fille par l'Écriture, ainsi que les paroles que nous venons de citer vous l'apprennent en même temps qu'elles vous invitent à laisser dans l'oubli les anciennes pratiques de vos pères. « Écoutez, ô ma fille, nous dit le Seigneur par son prophète, et prêtez une oreille attentive; oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté. C'est lui qui est votre Dieu. Présentez-vous devant lui. »

— Oui, me dit Tryphon, pour vous autres qui êtes sortis d'entre les gentils et qui avez pris son nom, je veux bien qu'il soit votre Seigneur, votre Dieu, votre Christ, qu'il ait tous les titres dont parle l'Écriture; mais nous, qui adorons le Dieu qui l'a fait, qu'avons-nous besoin de le reconnaître et de l'adorer?

— Si je me laissais conduire comme vous autres, Tryphon, par la légèreté et l'amour de la dispute, je cesserais en ce moment tout entretien avec vous; car ce qui vous préoccupe c'est moins le désir de comprendre que celui de trouver des objections. Comme je crains la justice de Dieu, je ne veux rien prononcer sur le sort d'un seul d'entre vous; je ne dis point s'il sera retranché ou non d'entre ceux qui pourraient se sauver

par la grâce du Seigneur des armées ; mais vous n'agissez pas ici comme vous le devriez. Quelle que soit votre conduite, je continuerai de répondre à tout ce qu'il vous plaira de me proposer ou de m'objecter. J'agirai donc envers vous comme je le fais envers tous ceux qui veulent discuter avec moi ou me demander des explications sur les points qui nous occupent en ce moment.

Si vous aviez réfléchi sur les dernières citations que je viens de faire, vous auriez compris que les élus d'entre vous n'ont pu se sauver que par le Christ, qu'ils sont à lui, et vous ne me feriez point à ce sujet de nouvelles difficultés. Faut-il vous rappeler les paroles de David, que j'ai citées plus haut ? Alors tâchez de comprendre, au lieu de chercher de mauvais détours et de vaines subtilités. Voici les paroles de David : « Jéhovah règne, que les peuples tremblent ; il est assis sur les « chérubins, que la terre soit émue. Jéhovah est grand en « Sion, il est élevé au-dessus de tous les peuples ; que tous cé- « lèbrent son nom, ce nom grand, saint et terrible. La force « du roi chérit la justice : c'est vous, ô Dieu, qui en avez éta- « bli les lois ; vous avez rendu vos jugements et la justice au « milieu de Jacob. Célébrez Jéhovah notre Dieu ; prostérnez- « vous devant son marchepied, car il est saint. Moïse et Aaron « ont été ses ministres ; Samuel a invoqué son nom : ils adres- « saient au Seigneur, et le Seigneur leur répondait ; il leur « parlait du milieu de la colonne de feu, et ils gardaient ses « oracles et observaient ses lois. »

J'ai cité d'autres paroles de David que vous rapportez à tort au roi Salomon, parce qu'on lui en a fait l'application. Ces paroles mêmes suffisent pour prouver qu'elles ne peuvent s'entendre de ce prince, mais seulement de celui qui existe avant les siècles, et que si vous êtes sauvés, vous ne le serez que par lui. Voici comme s'exprime le prophète : « Sei- « gneur, donnez au roi vos jugements et au fils du roi votre « justice, il jugera votre peuple dans la justice et vos pauvres « dans l'équité ; les montagnes produiront la paix au peuple « et les collines la justice ; il jugera les pauvres d'entre le

« peuple, il sauvera le fils du pauvre, il brisera l'oppresser, « il sera craint autant que dureront le soleil et la lune, pendant le cours des générations.» Et le reste du psaume jusqu'à ces mots : « Son nom durera autant que le soleil, toutes les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront. Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui seul opère les merveilles ! Béni soit à jamais le nom de sa gloire, toute la terre sera remplie de sa majesté ! Qu'il soit ainsi, qu'il soit ainsi. » Rappelez-vous également ces autres paroles de David déjà citées. Le prophète vous montre le Christ descendant des cieux et remontant aux cieux, pour vous faire comprendre qu'il est venu du ciel en qualité de Dieu, qu'il s'est fait homme pour habiter parmi les hommes, qu'il doit un jour reparaitre, que ceux qui l'ont percé le verront et pousseront des gémissements. Citons de nouveau cette prophétie : « Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains ; le jour parle au jour et la nuit à la nuit. Il n'est point de discours, point de langage dans lequel on n'entende cette voix ; son éclat s'est répandu dans tout l'univers, il a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Dieu a placé le pavillon du soleil au milieu des cieux, semblable à un nouvel époux qui sort de son lit nuptial, cet astre s'élançe comme un géant dans sa carrière ; il part des extrémités de l'aurore et il s'abaisse aux bornes du couchant ; rien ne se dérobe à la chaleur de ses rayons. »

LXV. — Je vous avoue, me dit Tryphon, que l'autorité de tous ces passages est fort imposante ; mais je ne sais comment les concilier avec d'autres où Dieu déclare qu'il ne cédera sa gloire à personne ; il le dit formellement dans Isaïe : « Je suis le Seigneur Dieu, c'est mon nom ; je ne céderai à nul autre ni ma gloire, ni mes attributions. »

— Si c'est de bonne foi, lui dis-je, que vous vous êtes arrêté après ces paroles, sans rappeler d'abord celles qui précèdent et sans y rattacher celles qui suivent, on peut vous le pardonner ; mais si vous avez voulu me dresser un piège et me forcer à dire que les Écritures se contredisent, vous vous êtes

trompé, je n'oserai jamais ni le dire ni même penser que vous ayez eu cette intention. Quand on vient me proposer de semblables passages qui paraissent en contredire d'autres, j'avoue ingénument que je ne les comprends pas, persuadé comme je le suis que l'Écriture ne peut être opposée à elle-même, et je tâche d'amener à mon sentiment ceux qui pourraient avoir cette pensée. Dans quelle intention avez-vous proposé cette difficulté? Dieu le sait. Je veux vous rappeler tout le passage tel qu'il est, et vous comprendrez que Dieu ne communique sa gloire à personne qu'à son Christ. Ainsi donc, mes amis, je reprendrai plus haut quelques paroles auxquelles se rattache et d'où découle le passage que vient de citer Tryphon, comme aussi je rappellerai celles qui suivent ce passage et qui s'y lient étroitement. Les paroles que je cite ici, je ne vais pas les prendre de différents côtés, je les cite telles qu'elles se trouvent dans leur liaison et dans leur ensemble; les voici, veuillez m'écouter : « C'est ici la parole du « Seigneur, du Dieu qui a créé et étendu les cieux, qui affer-
« mit la terre et la couvre de fruits, qui donne le souffle aux
« animaux et la vie aux hommes. Moi le Seigneur, je t'ai ap-
« pelé dans les décrets de ma justice, je te prendrai par la
« main, je te défendrai, je te donnerai pour signe d'alliance à
« mon peuple et pour lumière aux nations. Tu ouvriras les
« yeux des aveugles, tu briseras les fers des captifs, tu délivreras
« de la servitude ceux qui étaient assis dans les ténèbres. Je
« suis moi-même mon nom, je ne donnerai point ma gloire à
« un autre, et à des idoles les louanges qui me sont dues;
« ce que je vous ai prédit n'est-il pas arrivé? Je vous annonce
« des événements nouveaux, écoutez avant qu'ils arrivent;
« chantez au Seigneur des cantiques, que ces louanges soient
« publiées d'un bout à l'autre; que la mer et sa vaste étendue
« retentissent de sa gloire. Iles, habitants des îles, chantez,
« chantez le Seigneur; que le désert et les villes élèvent leurs
« voix. Cédar qui habitez les palais, ville de Pétra, faites en-
« tendre ses louanges, poussez des cris d'allégresse du haut des
« montagnes. Mortels, portez-lui vos hommages; annoncez sa

« gloire dans les îles. Le Seigneur, Dieu des vertus, sortira
 « de son silence ; il ranimera son zèle comme un guerrier qui
 « marche au combat ; il élève sa voix , il jette des cris et fond
 « sur ses ennemis. » Ma citation finie , je les interpellai : Eh bien !
 mes amis ne voyez-vous pas que Dieu déclare qu'il commu-
 niquera sa gloire , mais pas à d'autres qu'à celui qu'il a établi
 pour être la lumière des nations, et qu'il n'est pas vrai de dire
 avec Tryphon qu'il renferme cette gloire en lui seul ?

— Oui, nous l'avons bien compris, dit Tryphon ; achevez de
 démontrer ce qui vous reste à prouver.

LXVI. Alors , reprenant la suite des idées que j'avais in-
 terrompues et par lesquelles j'avais commencé à prouver que le
 Christ est né d'une vierge, et que le prophète Isaïe avait pré-
 dit que c'était en effet d'une vierge qu'il devait naître, je crus
 devoir citer de nouveau cette prédiction, conçue en ces termes :
 « Alors le Seigneur parla encore à Achaz et lui dit : Deman-
 « de un prodige au Seigneur ton Dieu , au plus profond de l'a-
 « bîme ou au plus haut des cieux. Achaz répondit : Je me tairai,
 « je ne tenterai pas le Seigneur. Le prophète s'écria : Ecoutez ,
 « maison de David ; n'est-ce pas assez pour vous de laisser la
 « patience des hommes, faut-il que vous lassiez encore celle
 « de mon Dieu ? C'est pourquoi le Seigneur vous donnera
 « lui-même un signe. Voilà que la vierge concevra et enfan-
 « tera un fils , et il sera appelé Emmanuel ; il se nourrira
 « de lait et de miel, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal
 « et choisir le bien. Avant que l'enfant puisse nommer son père
 « et sa mère, la puissance de Damas sera détruite et les dé-
 « pouilles de Samarie seront portées en triomphe devant Assur,
 « et cette terre que vous détestez sera abandonnée par ses deux
 « rois. Prince, le Seigneur amènera, par les armes du roi d'As-
 « syrie, sur vous et sur votre peuple et sur la maison de votre
 « père, des jours tels qu'on n'en a jamais vu de semblables de-
 « puis la séparation d'Ephraïm et de Juda. » Alors j'ajoutai :
 — N'est-il pas évident pour tout le monde qu'il n'est personne
 du sang d'Abraham, excepté Jésus notre Christ, qui soit né ou
 bien qu'on ait dit être né d'une vierge ?

LXVII. — L'Écriture, reprit Tryphon, ne dit pas : « Voilà qu'une *vierge* concevra et enfantera un fils, mais « voilà qu'une « *jeune fille*, etc. » La suite est bien conforme à ce que vous avez dit ; quant à la prophétie elle s'entend d'Ézéchias, car tout ce qui s'y trouve s'est réalisé dans sa personne. On raconte d'ailleurs quelque chose de semblable dans les fables des Grecs ; n'y lit-on pas que celui qu'on appelle Jupiter s'approcha d'une vierge nommée Danaé, et descendit en elle en prenant la forme d'une pluie d'or, et que c'est ainsi que vint au monde un certain Persée ? Ne devriez-vous pas avoir honte de vous rencontrer avec les Grecs ? Il serait mieux, je pense, de convenir que votre Jésus est un homme né d'entre les hommes, et que s'il est vraiment le Christ et que vous puissiez le prouver par les Écritures, c'est un honneur qu'il a mérité par sa parfaite soumission à la loi et l'admirable pureté de sa vie ; mais ne venez pas nous débiter avec confiance de pareilles chimères, de semblables prodiges, si vous ne voulez pas qu'on vous accuse de tomber dans toutes les extravagances des Grecs.

— Il est une chose, Tryphon, dont je veux que vous soyez bien persuadé ainsi que tout le monde, c'est que lors même que vous enchéririez sur vos sarcasmes et vos plaisanteries, vous ne pourriez tant soit peu m'ébranler. De tout ce que vous venez de dire pour tâcher de me réfuter, je tirerai de nouvelles preuves en faveur de ma cause et je les fortifierai du témoignage des Écritures. Mais vous ne procédez pas en véritable ami de la vérité : nous étions tombés d'accord sur ce point, que plusieurs observances de la loi ne vous avaient été imposées par Moïse qu'à raison de la dureté de votre cœur, et vous voulez maintenant rétracter ce que vous aviez admis ! Car vous venez de nous dire que c'est pour avoir vécu conformément à la loi, que Jésus a été marqué du sceau de l'élection divine et qu'il est devenu le Christ, s'il est toutefois possible de démontrer qu'il le soit.

— Mais, reprit Tryphon, ne nous avez-vous pas dit vous-même qu'il avait reçu la circoncision et observé les autres préceptes de la loi de Moïse ?

— Oui, repris-je, je l'ai dit et je le dis encore ; mais je n'ai pas prétendu qu'il eût regardé toutes ces observances de la loi comme un moyen de se sanctifier, et que c'est pour cela qu'il s'y était soumis. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est qu'il était venu selon la volonté de son père, le Seigneur, le Dieu de toutes choses, accomplir ses décrets éternels, et je dis que dans cette vue il a consenti à se faire homme, à mourir sur une croix, à tout souffrir de la part de votre nation. Mais, Tryphon, puisque vous revenez sur ce que vous avez admis, répondez-moi : les justes et les patriarches qui ont vécu avant Moïse, et qui par conséquent n'ont pu observer une loi que l'Écriture ne fait remonter qu'à lui, seront-ils sauvés, auront-ils part ou non à l'héritage des saints ?

— Ils seront sauvés, répondit-il, les Écritures m'obligent de l'admettre.

— J'ai une autre question à vous faire, lui dis-je : est-ce parce qu'il en avait besoin, que Dieu a commandé à vos pères de lui offrir des présents et des victimes ? Ou bien était-ce à cause de la dureté de leur cœur et de leur pente vers l'idolâtrie ?

— Les Écritures me forcent encore ici d'être de votre avis.

Alors je repris : — Dites-moi si Dieu avait promis ou non de donner un Testament nouveau, après celui qui fut donné sur le mont Oreb.

Il me répondit que les Écritures l'annonçaient formellement.

— Mais l'ancien Testament, continuai-je, ne fut-il pas donné à vos pères au milieu d'un si grand appareil de terreur et d'effroi, qu'ils ne pouvaient entendre la voix de Dieu, ni même souffrir qu'il leur parlât ?

— Je l'avoue, me dit-il.

— Pourquoi donc, lui dis-je, Dieu a-t-il promis de donner un nouveau Testament, et annoncé qu'il ne le donnerait plus comme le premier, au milieu de l'appareil terrible du tonnerre et des éclairs ? Ne voulait-il pas nous montrer quelle différence il mettait entre la loi éternelle faite pour tous les hommes, et

la loi propre à votre peuple et accommodée à la dureté de son cœur, comme il le déclare par les prophètes.

— Tous ceux qui aiment la vérité, me répondit Tryphon, seront nécessairement de votre avis; vous ne trouverez d'opposition que de la part de ceux qui ne cherchent qu'à disputer.

— Et comment, répliquai-je, pouvez-vous faire ici le procès aux esprits contentieux, quand vous les imitez? car vous rétractez ce que vous avez admis.

LXVIII. — Le tort n'est pas de mon côté, mais du vôtre, me dit Tryphon; vous voulez nous faire croire ce qui est incroyable, impossible. Peut-on supposer qu'un Dieu se soit abaissé jusqu'à naître et se faire homme?

— Si je ne m'appuyais pour le prouver, lui dis-je, que sur les raisonnements de l'homme, sur de vains systèmes, vous auriez raison de ne pas m'écouter. Mais si je raisonne d'après les Écritures, si je vous cite non pas un passage, mais une multitude de passages qui établissent cette vérité; si je ne me borne pas à vous les citer une fois, mais plusieurs, vous jurant de les comprendre, vous vous raidissez contre la parole et la volonté de Dieu qu'il faudrait plutôt apprendre à connaître, vous endurez vos cœurs. En persévérant dans les dispositions où je vous vois, c'est à vous-mêmes que vous faites tort. Vous ne me nuisez en rien, car je resterai ce que j'étais avant de vous avoir rencontré et je prendrai congé de vous.

— Mais comprenez, mon ami, me dit Tryphon, que vous n'êtes arrivé là qu'après beaucoup de travail et d'étude. Il nous faut donc aussi examiner longtemps cette grande question, et ne donner notre assentiment que lorsque l'Écriture nous y force.

— Je ne vous demande pas non plus, mes amis, d'admettre sans le plus sérieux examen tout ce qui fait l'objet de nos discussions. Mais ce que je vous demande, c'est de ne pas vous rétracter ni revenir sans cesse sur vos pas, lorsque vous n'avez plus rien à dire.

— C'est ce que nous tâcherons de faire, me dit Tryphon.

— Outre les questions que je vous ai proposées, lui répondis-je, j'en ai d'autres encore à vous adresser; peut-être par cette voie parviendrai-je plus vite à terminer la discussion.

— Faites-les, me dit Tryphon.

— Croyez-vous qu'il soit dit dans les Écritures qu'il faille adorer un autre Seigneur, un autre Dieu que le créateur de l'univers, et son Christ qui s'est fait homme, comme je vous l'ai prouvé par tant de passages ?

— Comment vous répondre ici affirmativement, me dit Tryphon, quand tout à l'heure nous agitions la grande question de savoir s'il existait un autre Dieu que le père de toutes choses ?

— N'est-il pas nécessaire que je sache de vous si vous n'avez pas maintenant sur Dieu d'autres sentiments que ceux que vous aviez tout à l'heure ?

— Ils n'ont pas changé. Ce fut toute la réponse de Tryphon.

— Puisque l'Écriture vous dit, en parlant du Christ : « Qui ra-
« contera sa génération ? » Et que vous admettez le sens de ces paroles, ne devez-vous pas comprendre qu'il n'est pas né de l'homme ?

— Mais pourquoi, reprit Tryphon, est-il dit à David dans l'Écriture que Dieu se choisira un fils né de lui, qu'il lui donnera l'empire, qu'il le placera sur le trône de sa gloire ?

— Oui, Tryphon, si cet oracle d'Isaïe : « Une vierge con-
« çut, » s'adressait à une autre maison des douze tribus qu'à celle de David, il pourrait y avoir quelque doute; mais comme la prophétie concerne la famille de ce roi, que fait Isaïe ? La chose que Dieu avait annoncée à David d'une manière mystérieuse, il l'expose clairement telle qu'elle devait arriver. Peut-être ne savez-vous pas que plusieurs événements annoncés d'abord d'une manière obscure, sous le voile de la parabole ou du mystère, ou figurés par quelques actions symboliques, sont ensuite éclaircis et développés par d'autres prophètes qui viennent après les personnages dont les paroles ou les actions n'étaient dans le principe qu'une légère ébauche de ces événements à venir ?

— Oui, c'est très-vrai, s'écria Tryphon.

— Si je prouve que la prophétie d'Isaïe regarde notre Christ, et non pas Ézéchias, comme vous le prétendez, cesserez-vous enfin de vous en rapporter à vos docteurs qui osent soutenir que la version des Septante faite sous Ptolémée, roi d'Égypte, est infidèle en plusieurs endroits? Car tous les passages qui prouvent évidemment combien leurs interprétations sont insensées, combien ils sont pleins d'eux-mêmes, ils ne craignent pas de dire qu'on les a altérés, qu'ils ne sont pas conformes au texte. Mais trouvent-ils un passage qui leur paraisse susceptible de pouvoir être modifié et amené à signifier une action purement humaine, ils disent que ce passage ne s'entend pas de notre Christ; ils l'appliquent à tout autre personnage qu'il leur plaît d'imaginer. C'est ainsi qu'ils ont dit que les paroles qui nous occupent se rapportaient à Ézéchias; mais je vous montrerai comme je vous l'ai promis la fausseté de leur assertion. Leur opposons-nous les endroits de l'Écriture qui montrent si clairement que le Christ doit souffrir, qu'il faut l'adorer, qu'il est Dieu? l'évidence les force de convenir qu'il s'agit ici du Christ; mais ils osent dire que le nôtre n'est pas ce Christ promis; que du reste ils ne contestent pas que celui-ci ne vienne un jour, qu'il ne doive souffrir, régner et être adoré comme Dieu. Je vous ferai voir aussi combien ce langage est ridicule et insensé. Mais je suis pressé de répondre d'abord à ces assertions aussi peu raisonnables que vous avez tout-à-l'heure émises. J'arriverai ensuite aux preuves qu'il nous reste à vous donner.

LXIX. Sachez donc, Tryphon, que toutes les fables répandues parmi les Grecs, par celui que nous appelons le démon, et qui ne sont que des altérations de nos livres saints, que les prodiges qu'il a opérés par les magiciens d'Égypte et par les faux prophètes du temps d'Élie, ne servent qu'à me confirmer dans ma foi aux divines Écritures et dans la manière dont je les entends. Lorsqu'on me dit que Bacchus est né de Jupiter et de Sémélé, qu'il est l'inventeur de la vigne, qu'il fut mis en pièces, qu'il mourut, qu'après il ressuscita et remonta au ciel, que le vin est employé dans la célébration de ses mys-

tères : est-ce que je ne retrouve pas là l'oracle de Jacob, que rapporte Moïse, mais imité, falsifié par le démon ? Lorsqu'on me raconte qu'il exista un héros invincible du nom d'Hercule, qu'il parcourut toute la terre, qu'il naquit de Jupiter et d'Alcmène, qu'il est monté au ciel après avoir souffert la mort, est-ce que je ne reconnais pas encore ici la trace du démon ? Est-ce que je ne vois pas bien qu'il a cherché à contrefaire cet endroit où l'Écriture nous présente le Christ s'élançant comme un géant infatigable pour fournir sa carrière ?

Et si on me parle d'un certain Esculape ressuscitant les morts, guérissant toutes sortes de maladies, puis-je m'empêcher de m'écrier : c'est encore ici une altération des oracles qui concernent le Christ ?

Je n'ai encore fait mention d'aucun de ces oracles qui annoncent les prodiges du Christ, je dois au moins vous en citer un ; vous verrez comment l'Écriture s'adresse aux hommes qui étaient, comme un véritable désert, sous le rapport de la connaissance de Dieu, je veux dire les gentils, qui avaient des yeux et ne voyaient pas, de l'intelligence et ne comprenaient pas, et adoraient des dieux faits de main d'hommes ; vous verrez, dis-je, comment l'Écriture leur annonce qu'ils laisseront là leurs idoles pour croire au Christ. Voici la prophétie qui les regarde :

« Le désert se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et
 « fleurira comme un lys, elle germera de toutes parts ; ses hym-
 « nes, ses transports témoigneront sa joie ; la gloire du
 « Liban lui est donnée, ainsi que la beauté du Carmel. Con-
 « naissez la gloire du Seigneur et la grandeur de mon Dieu.
 « Fortifiez les mains languissantes, affermissiez les genoux
 « tremblants. Dites aux cœurs chancelants : Fortifiez-vous et ne
 « craignez point, voilà que votre Dieu amènera la vengeance
 « due à sa gloire ; il vient lui-même et vous sauvera. Alors les
 « yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts,
 « le boiteux sera agile comme le cerf, la langue du muet sera
 « prompte et rapide ; alors les rochers du désert seront bri-
 « sés, des fleuves arroseront la solitude. La terre la plus aride

« est devenue un lac, des fontaines jaillissantes arrosent des terres arides; là ou habitaient les serpents s'élèvera la verdure des roseaux et des joncs. Oui, on verra une source d'eau vive au sein d'une terre desséchée. » Et cette source qui a jailli au milieu de la terre aride des gentils, si nous considérons quelle était leur ignorance du vrai Dieu, n'est-ce pas Jésus-Christ qui d'abord a paru au milieu de vous guérissant les aveugles de naissance, les sourds, les boiteux, faisant par la seule vertu de sa parole marcher celui-ci, entendre celui-là, voir cet autre? Il fit plus encore: il rappelait les morts à la vie; il essayait, à force de prodiges, de réveiller l'attention des hommes qui vivaient alors pour les obliger à le reconnaître. Mais ceux-ci attribuaient à la magie les miracles qu'ils lui voyaient opérer. Ils osaient dire que c'était un magicien, un imposteur qui trompait le peuple.

Mais savez-vous quel motif le portait encore à opérer ces prodiges? Il voulait convaincre ceux qui croiraient en lui que, s'ils étaient fidèles à garder ses préceptes, quelles que soient leurs infirmités corporelles, ils reprendraient un corps pur et intact au jour de son second avènement, qu'ils ressusciteraient immortels, exempts de corruption, impassibles.

LXX. Quand ceux qui racontent les mystères du dieu Mithra nous disent qu'il est né d'une pierre et appellent caverne le lieu ou l'on dit qu'il initie lui-même à son culte ceux qui croient en lui, puis-je encore ici m'empêcher de reconnaître une imitation de cet endroit où Daniel nous montre une pierre se détachant sans effort d'une haute montagne, et de la prophétie d'Isaïe dont ils ont même essayé d'imiter les paroles? Car les adorateurs de Mithra ont aussi voulu qu'on tint chez eux des discours sur la pratique de la justice. Mais citons les paroles d'Isaïe, vous comprendrez mieux la vérité de ce que j'avance:

« Peuples éloignés, apprenez ce que j'ai fait; peuples voisins, reconnaissez ma puissance. Les impies ont été saisis d'effroi dans Sion, la terreur a été parmi les hypocrites. Qui de vous soutiendra les ardeurs éternelles? Celui qui marche dans les sentiers de la justice et qui rend hommage à la vérité,

« qui rejette les présents , n'écoute pas les paroles sanguinaires
 « et ferme les yeux pour ne pas voir le mal : celui-là habitera
 « sous la caverne élevée d'une roche inexpugnable ; l'eau et le
 « pain lui seront constamment donnés. Vous verrez votre roi dans
 « l'éclat de sa gloire et vous porterez au loin vos regards. Votre
 « âme méditera la crainte du Seigneur. Où est le savant ? où
 « est celui qui entreprend de donner des conseils ? Qui compte
 « ceux qui sont nourris ? Les petits et les grands ? Ils n'ont pu
 « entrer en conseil avec lui , ni comprendre la profondeur de ses
 « paroles : de sorte qu'ils n'ont rien su. Peuple vicieux , qui ne
 « comprend pas quand on lui parle. »

Il est évident que, dans cette prophétie, il s'agit de ce pain que notre Christ nous a ordonné d'offrir en mémoire du corps qu'il a pris pour le salut de ceux qui croient en lui et en faveur desquels il s'est rendu passible. Il est clair qu'il s'agit aussi du calice sur lequel il a recommandé de prononcer des paroles d'actions de grâce en mémoire de son sang.

La même prophétie ne nous annonce-t-elle pas que nous verrons un jour ce roi dans toute sa gloire ? Ne nous dit-elle pas que le peuple qui devait croire en lui, et que le prophète voyait déjà, s'appliquerait à méditer la crainte du Seigneur, que c'était un fait connu d'avance ? Enfin, les mêmes oracles peuvent-ils élever plus haut la voix pour vous dire que ceux qui croient entendre les Écritures ne les comprennent pas lors même qu'on les leur explique.

Pour moi, quand j'entends raconter que Persée est né d'une vierge, je comprends, Tryphon, que c'est un passage de nos livres saints que l'astucieux serpent a tenté d'imiter.

LXXI. M'en rapporterai-je à vos docteurs, qui prétendent que les soixante-dix vieillards réunis chez Ptolémée, roi d'Égypte, n'entendaient pas les divines Écritures, et qui refusent d'admettre leur interprétation pour nous donner la leur.

Je ne veux pas vous laisser ignorer que ces docteurs ont retranché de la version faite avec tant de soin par les soixante-dix vieillards chez Ptolémée une foule de passages qui attestent que les divins oracles avaient annoncé que ce Jésus mis en

croix était Dieu, était homme ; qu'il serait crucifié, qu'on le ferait mourir. Comme je sais que tous les vôtres refusent d'admettre ces passages, je crois inutile de m'y arrêter. Je m'attache de préférence à ceux que vous ne contestez pas ; car vous avez reconnu tous ceux que j'ai cités. Vous n'avez élevé de difficulté que sur le mot *vierge* de cette prophétie : « Voilà qu'une *vierge* concevra, etc. » Vous prétendez qu'on doit dire : « Voilà qu'une *jeune fille*. » Je vous ai promis de vous prouver que cette prophétie doit s'entendre non d'Ézéchias, comme vous l'avancez, mais uniquement de notre Christ, et c'est aussi cette preuve que je vais vous donner.

Mais avant, me dit Tryphon, citez-nous donc, nous vous en prions, quelques-uns des passages retranchés, dites-vous, par nos docteurs.

— Vous le désirez, lui répondis-je, je vais vous satisfaire. De l'endroit où Esdras parle de la loi portée sur la pâque, ils ont retranché ces mots : « Et Esdras dit au peuple : Cette pâque, c'est « notre Sauveur et notre refuge. Si vous saviez, s'il entrait dans « votre esprit qu'il arrivera que nous l'humilierons par la croix ? « Si du moins dans la suite nous espérions en lui, ce lieu ne « serait pas désolé pour toujours, nous dit le Dieu des vertus. « Mais si vous ne croyez pas à sa parole, si vous ne l'écoutez pas « lorsqu'elle vous sera annoncée, vous serez le jouet des nations. » De Jérémie, ils ont supprimé ces mots : « Je suis comme un « agneau que l'on porte au lieu du sacrifice. Voici ce qu'ils mé- « ditaient contre moi ; ils disaient : Venez, donnons-lui du « bois au lieu de pain. Retranchons-le de la terre des vivants « et que son nom s'efface à jamais. » Ce passage se lit encore dans quelques-uns des exemplaires conservés par vos synagogues ; car il n'y a pas longtemps qu'il a été retranché.

Quand on prouve aux Juifs, d'après ce passage, que leur projet était de crucifier le Christ et de le faire mourir ; quand on leur montre d'ailleurs l'identité de ce même passage avec celui d'Isaïe qui nous présente le Messie conduit à la mort comme une brebis, ils se trouvent dans un étrange embarras et vous

les voyez recourir aux injures et aux blasphèmes. N'oublions pas cet autre endroit de Jérémie qu'ils ont également supprimé : « Le Seigneur Dieu s'est souvenu de ses morts d'Israël , « qui sont endormis dans la terre des tombeaux , et il est « descendu vers eux pour leur évangéliser son salut. »

LXXIII. Du quatre-vingt-quinzième psaume de David, ils ont fait disparaître ces deux mots : « par le bois. » Le texte portait : « Dites aux nations : Le Seigneur a régné par le bois. » Ils ont laissé : « Dites aux nations : Le Seigneur a régné. » Voyez s'il est un seul Israélite dont on ait pu dire , comme de Dieu et du Seigneur, qu'il a régné sur les nations, excepté ce Jésus crucifié et ensuite ressuscité, affranchi de la mort comme l'atteste l'Esprit saint dans le même psaume. Il déclare encore qu'il n'a rien de commun avec les dieux des nations ; que ceux-ci ne sont que des simulacres qui représentent les démons. Pour que vous compreniez bien le sens du psaume, je vais vous le citer tout entier.

Le voici : « Chantez à Jéhovah un nouveau cantique ; que « toute la terre entonne des hymnes à Jéhovah. Célébrez Jého-
 « vah, bénissez son nom , annoncez de jour en jour que notre
 « salut vient de lui. Racontez sa gloire parmi les nations, et ses
 « merveilles au milieu de tous les peuples. Jéhovah est grand
 « il est digne de toutes nos louanges , il est terrible par dessus
 « tous les dieux. Tous les dieux des nations ne sont que de vains
 « simulacres , mais Jéhovah a fait les cieux. La gloire et la ma-
 « jesté marchent devant lui ; la force et la splendeur sont dans
 « son sanctuaire. Apportez à Jéhovah famille des nations, ap-
 « portez à Jéhovah la gloire et la puissance. Apportez à Jé-
 « hovah la gloire due à son nom ; apportez votre offrande, en-
 « trez dans ses parvis. Courbez-vous devant Jéhovah dans la
 « splendeur de son sanctuaire ; habitants de la terre, tremblez
 « en sa présence. Dites parmi les nations : Jéhovah règne , la
 « terre sera affermie et ne sera point ébranlée ; il va juger les
 « peuples selon sa justice. Que les cieux s'en réjouissent , que
 « la terre tressaille , que la mer mugisse avec tout ce qu'elle
 « renferme. Que les campagnes et tout ce qui les habite soient

« dans l'allégresse, que les arbres des forêts tressaillent de joie devant Jéhovah ; il vient, il vient juger la terre ; il jugera l'univers dans sa justice et les peuples dans sa vérité. »

Tryphon me répondit : — Dieu seul peut savoir, si les princes du peuple ont retranché, comme vous le dites, quelque passage des Écritures ; du reste, la chose me paraît incroyable.

— Ainsi doit-elle vous paraître, lui répondis-je ; car ils ont commis un crime bien plus affreux que lorsqu'ils élevèrent un veau d'or, après avoir été nourris par la manne dans le désert ; que lorsqu'ils immolèrent leurs enfants au démon, que lorsqu'ils firent mourir les prophètes eux-mêmes ; mais supposez que je ne vous ai point parlé des passages qu'ils ont frauduleusement supprimés, est-ce que tant d'autres déjà cités, indépendamment de ceux que nous citerons plus tard et que vous admettez avec nous, ne suffisent pas et au delà pour établir la vérité des points que nous discutons en ce moment ?

LXXIV. — Oui, dit Tryphon, nous le savons, c'est sur notre demande que vous avez cité tous ces passages ; mais le dernier psaume de David, dont vous venez de parler, ne peut s'appliquer, il me semble, qu'au Dieu créateur du ciel et de la terre ; vous, au contraire, vous prétendez qu'il se rapporte à cet homme de douleur que vous voulez donner pour le Christ.

— Faites attention, je vous prie, lui répondis-je, à la manière dont j'emploie les paroles de l'Esprit saint qui se trouvent dans ce psaume, et vous verrez que nous ne cherchons pas à vous tromper ou à nous tromper nous-mêmes. Quand vous m'aurez quitté et que vous serez livré à vos propres réflexions, vous comprendrez par vous-même que ce passage comme tant d'autres ne peut s'entendre que du Christ. « Chantez à Jéhovah un cantique nouveau ! Que toute la terre entonne des hymnes à Jéhovah. « Chantez Jéhovah, bénissez son nom, annoncez de jour en jour que notre salut vient à lui : racontez ses merveilles à toute les nations. » Que fait ici l'Esprit saint ? Il exhorte tous les peuples de la terre qui ont le bonheur de connaître le mystère du salut, c'est-à-dire le passage du Christ, par laquelle Dieu les

a sauvés, à chanter sans cesse des hymnes en l'honneur du Dieu créateur et père de toutes choses, à publier qu'il mérite nos louanges, qu'il est le Dieu grand et terrible; que c'est lui qui a tout créé, que c'est de lui que nous vient le salut, c'est-à-dire le Christ qui fut mis en croix, qui a souffert la mort et qui règne maintenant sur le monde. Car il est venu remplacer l'alliance rendue vaine par l'impiété de vos pères. Témoin ce passage :

« Et ce peuple, s'élevant en tumulte, se prostituera à des dieux étrangers dans la terre où il va entrer pour y habiter. Il me délaissera et rendra vaine l'alliance que j'ai établie avec lui. Et ma fureur s'embrasera contre lui en ce jour, et je le délaisserai, et je lui cacherai ma face, et il sera en proie à tous les maux, et toutes les afflictions l'envahiront, de sorte qu'il dira en ce jour : Parce que Dieu n'est pas avec nous, ces maux m'ont envahi. Et moi je cacherai et je célerai ma face en ce jour, à cause de tous les maux qu'il a faits, parce qu'il a suivi des dieux étrangers. »

Moïse publie dans le livre de l'Exode, et toujours d'une manière mystérieuse, que Jésus-Christ est le nom même de Dieu, ce nom qui ne fut révélé ni à Abraham, ni à Jacob, et dont nous avons le secret. C'est ainsi qu'il s'exprime :

LXXV « Dieu dit à Moïse : Voilà que j'enverrai mon ange devant vous, afin qu'il vous précède et vous garde en votre voie et qu'il vous introduise au lieu que je vous ai préparé. Respectez-le, et écoutez sa voix et ne le méprisez point, car il ne vous pardonnera point parce que mon nom est en lui. » Par qui vos pères ont-ils été introduits dans la terre promise? N'est-ce point par celui qui fut surnommé Jésus et qui s'appelait auparavant Ausès? Réfléchissez et vous comprendrez que Jésus fut aussi le nom de celui qui dit à Moïse : « Mon nom est en lui. » Il s'appelait encore Israël, surnom qu'il donna à Jacob. On désigne sous le nom d'anges et d'apôtres, les prophètes qui sont envoyés pour porter ses ordres, ainsi que nous l'apprenons par ces paroles d'Isaïe : « Envoyez-moi, Seigneur. » Or, n'était-il pas le grand prophète, le prophète

par excellence, celui qui reçut le nom de Jésus? S'il a pu se montrer sous tant de formes à Abraham, à Jacob, à Isaac, ainsi que nous le savons, pouvons-nous un moment douter ou refuser de croire qu'il ait pu naître d'une vierge et se faire homme, pour se conformer à la volonté de son père, surtout quand une multitude de passages nous prouvent que ce mystère s'est accompli comme tant d'autres, en vertu de la même volonté?

LXXVI. Et ces paroles : *comme le fils de l'homme*, par lesquelles Daniel désigne celui qui reçut l'empire éternel, ne font-elles pas entendre ce que nous voulons établir, c'est-à-dire qu'il est homme, qu'on a vu en lui un homme, sans qu'il soit pour cela né de l'homme? Que signifie cette pierre mystérieuse détachée d'elle-même? Que tout est ici l'ouvrage, non pas de l'homme, mais de la volonté de Dieu, le père tout-puissant, qui seul a engendré celui que désignent ces paroles : *Comme le fils de l'homme*. Et celles d'Isaïe : « Qui racontera sa génération? » ne signifient-elles pas, en d'autres termes, qu'elle ne peut être racontée et que par conséquent elle n'est pas l'ouvrage de l'homme; car il n'est pas d'homme né de son semblable, dont on ne puisse faire connaître l'origine.

Au sujet de la robe qu'il lave « dans le sang de la vigne, » ainsi que s'exprime Moïse, nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit plusieurs fois : que par là le prophète nous annonçait d'une manière mystérieuse que le sang du Christ ne vient pas plus de l'homme que le sang du raisin, mais de Dieu seul. Lorsque Isaïe l'appelle l'ange du grand conseil, ne fait-il pas connaître d'avance qu'il sera le maître et le précepteur des nations, comme il l'est en effet par la doctrine qu'il est venu leur annoncer? Car le grand conseil du Père sur tous ceux qui lui ont été et qui lui seront agréables, comme sur les hommes et les anges rebelles à sa volonté, n'a été hautement révélé que par Jésus; témoins ces paroles : « Je vous déclare que plusieurs viendront « d'Orient et d'Occident et s'asseoiront avec Abraham, Isaac et « Jacob dans le royaume des cieux; mais les enfants du royaume « seront jetés dans les ténèbres extérieures, et plusieurs me di- « ront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophé-

« tisé en votre nom, chassé les démons et fait grand nombre de prodiges ? Et alors je leur dirai : « Retirez-vous de moi. » Par ces autres paroles, où se trouve la condamnation de ceux qui seront jugés indignes du salut, nous apprenons à connaître quelle doit-être la sentence du juge : « Allez, leur dira-t-il, allez dans les ténèbres extérieures que le Père a préparées pour Satan et pour ses anges. » Ailleurs, il s'adresse en ces termes à ses disciples : Voici que je vous donne la puissance de marcher sur les serpents, sur les scorpions et les scolopendres, et de fouler aux pieds toutes les forces de l'ennemi. » En effet, nous qui croyons en Jésus-Christ crucifié sous Ponté-Pilate ne réduisons-nous pas sous notre puissance, par les exorcismes tous les démons, tous les génies mauvais ? Les prophètes avaient prédit d'une manière mystérieuse que le Christ devait souffrir et régner ensuite sur toutes choses, et personne n'avait compris le sens de leurs oracles jusqu'au jour où il les dévoila lui-même à ses apôtres ; car il leur avait dit, bien avant d'être attaché à la croix : « Il faut que le Fils de l'homme souffre toutes ces choses, qu'il soit rejeté par les scribes et les pharisiens, qu'on le mette à mort et qu'il ressuscite le troisième jour. » David avait annoncé que celui qui existe avant le soleil et la lune, naîtrait d'un sein mortel, d'après la volonté de son père, et déclaré en même temps qu'il était le Dieu fort, en sa qualité de Christ, et devait être adoré.

LXXVII. — Je conviens avec vous, dit Tryphon, que toutes ces raisons sont d'un grand poids et bien capables de persuader ; mais revenez à ce passage dont vous nous avez promis l'explication, je ne vous en fais pas grâce. Montrez-nous comment vous pouvez en tirer une preuve en faveur de votre Christ ; car nous prétendons que ce passage ne peut s'entendre que d'Ézéchiass.

— Volontiers, Tryphon, lui répondis-je, je vais me conformer à vos désirs ; mais auparavant, prouvez-moi qu'il ait été dit d'Ézéchiass qu'avant de pouvoir nommer son père et sa mère, il s'était emparé à la vue du roi des Assyriens de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie. Vous prétendez qu'Ézé-

chias fit la guerre à Samarie et à Damas, à la vue du roi des Assyriens ; je ne vous laisserai pas donner cette interprétation arbitraire ; car voici ce que dit le prophète : « Avant que l'enfant ait appris à nommer son père et sa mère, il s'emparera de la puissance de Damas et de Samarie, etc. » Si, au lieu d'ajouter : « Avant de pouvoir connaître son père et sa mère, etc., » l'Esprit saint s'était contenté de dire : « Elle enfantera un fils qui se rendra maître de Damas et de Samarie, » vous pourriez peut-être dire que Dieu, qui connaissait d'avance les victoires que devait remporter Ézéchias, les avait annoncées ; mais il ajoute ces mots : « Avant que l'enfant ait appris à nommer son père et sa mère. » Citez-nous quelqu'un de votre nation à qui chose semblable soit arrivée ; vous ne le pouvez pas ; pour nous, il nous est facile de montrer que notre Christ a réalisé la prophétie. A peine est-il né, que des mages partis de l'Arabie viennent l'adorer après s'être présentés d'abord à Hérode qui régnait sur votre contrée, et qui est ici désigné sous le nom du roi des Assyriens, à cause de son impiété et de la perversité de son cœur : vous savez que l'Esprit saint emploie souvent ces comparaisons et ces paraboles, pour exprimer de pareilles dispositions. Quand il accable de reproches Jérusalem et tout son peuple, ne dit-il pas en style figuré : « Ton père est Amorrhéen et ta mère Chétéenne. »

LXXVIII. Lorsque les mages venus d'Arabie eurent dit à Hérode : « Une étoile que nous avons vue dans le ciel nous a fait comprendre qu'il était né un roi dans votre contrée et nous sommes venus l'adorer, » que fit ce prince ? Il interrogea les anciens du peuple, et ceux-ci lui répondirent qu'en effet un prophète avait dit au sujet de Bethléem : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite entre les principales de Juda ; de toi sortira un chef qui conduira mon peuple. » Mais quand les mages arrivés dans cette ville eurent adoré l'enfant et lui eurent offert des présents d'or, d'encens et de myrrhe, Dieu les avertit de ne pas retourner vers Hérode. C'est ainsi qu'avant leur arrivée, Joseph, l'époux de Marie, qui voulait la renvoyer paree qu'il croyait qu'elle avait conçu d'un

homme et qu'elle était adultère, fut averti par une vision de ne pas suivre cette pensée. Il apprit de l'ange qui lui apparut que ce n'était pas de l'homme, mais de l'Esprit saint qu'elle avait conçu ; et Joseph, frappé de crainte, se garda bien de la renvoyer. Le recensement qui se fit pour la première fois en Judée sous Cyrenius l'obligea de se rendre de Nazareth, où il demeurait, à Bethléem, lieu de sa naissance, pour s'y faire inscrire ; car il était de la tribu de Juda qui habitait cette contrée. Il reçut l'ordre ensuite de se retirer en Égypte et d'y demeurer avec Marie et l'enfant, jusqu'à ce que Dieu les avertit de retourner en Judée. L'enfant naquit donc à Bethléem, dans une espèce de grotte, près de ce bourg où Joseph n'avait pu trouver à se loger ; c'est dans cette grotte que Marie mit au monde le Christ et qu'elle le coucha dans une crèche, et c'est là que les mages venus d'Arabie le trouvèrent. Je vous ai déjà montré qu'Isaïe avait parlé de cette espèce de grotte d'une manière mystérieuse et figurée.

Alors je citai de nouveau la prophétie d'Isaïe et j'ajoutai que le démon, pour l'imiter, supposa que le dieu Mithra initiait à ses mystères dans un lieu désigné sous le nom de caverne, et le fit publier par les prêtres de ce dieu. Les mages ne revinrent point trouver Hérode, comme il les en avait priés ; ils étaient retournés dans leur patrie par un autre chemin ; Joseph et Marie, de leur côté, s'étaient réfugiés en Égypte avec l'enfant, pour obéir à l'ordre qu'ils avaient reçu d'en haut. Hérode, ne pouvant dès lors parvenir à connaître où était l'enfant que les mages étaient venus adorer, ordonna que tous ceux qui étaient nés vers la même époque dans Bethléem fussent mis à mort. Et voilà ce qui avait été annoncé par Jérémie, à qui l'Esprit saint fait dire bien avant l'événement : « Une voix a été entendue dans Rama : « Il y aura des pleurs et des gémissements. *Rachel pleure ses fils, et n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus.* » Ainsi donc, par cette voix qui devait se faire entendre de Rama, c'est-à-dire de l'Arabie, où l'on trouve encore une ville de ce nom, était annoncé ce long gémissement qui devait remplir le lieu où Rachel, femme du patriarche Jacob sur-

nommé Israël, fut ensevelie, je veux dire Bethléem, lorsque les mères eurent à pleurer leurs enfants égorgés, et à pleurer sans pouvoir se consoler de leur mort. Ces paroles d'Isaïe : « Il ren-
 « versera la puissance de Damas et s'emparera des dépouilles
 « de Samarie, » voulaient dire que le Christ, aussitôt après sa naissance, triompherait des démons adorés à Damas ; et n'est-ce pas ce qui est arrivé, comme le prouve l'événement ? Car les magies que le démon avait enlevés ainsi qu'une dépouille et poussait au mal, quand il les tenait en son pouvoir, abandonnèrent, dès qu'ils eurent connu le Christ, cette puissance funeste établie à Damas, comme le dit l'Écriture en termes mystérieux. Cette même puissance injuste et rebelle est justement appelée Samarie par similitude dans nos livres saints ; et qui de vous oserait dire que Samarie n'est pas et n'a pas toujours été une ville d'Arabie, bien qu'elle fasse partie aujourd'hui de la contrée qu'on appelle syrophœnicienne ? Mes amis, dans l'ignorance où vous êtes, que ne venez-vous vous instruire à l'école de ceux dont Dieu a daigné ouvrir l'intelligence, je veux parler ici des Chrétiens. Vous faites d'inutiles efforts pour établir votre doctrine au mépris de celle de Dieu ; car c'est à nous que la grâce a été transférée, comme le dit Isaïe :

« Parce que ce peuple en m'approchant m'honore du bout
 « des lèvres et que son cœur est loin de moi, parce que son
 « culte repose sur la loi et la science des hommes, c'est pour-
 « quoi voici ce que je ferai pour donner à ce peuple un signe
 « merveilleux, un prodige : Je détruirai la sagesse des
 « sages ; j'obscurcirai l'intelligence de ceux qui se croient
 « habiles. »

LXXIX. Alors, Tryphon, avec un accent de colère retenu par le respect qu'il portait aux Écritures, mais qui se trahissait par l'air de son visage, me dit : — La parole de Dieu est sainte ; mais vos interprétations, comme on peut le voir par tout ce que vous venez de dire, sont arrangées avec trop d'art, ou plutôt, sont impies. Quoi ! vous dites que des anges ont fait le mal et abandonné le Seigneur.

Alors je baissai la voix pour mieux disposer son esprit à m'entendre et je lui dis : — J'admire ici, Tryphon, votre piété, et je vous demande de la reporter avant tout sur le Dieu à qui obéissent les anges, et que Daniel nous montre comme le Fils de l'homme devant le trône de l'ancien des jours recevant de lui l'empire pour les siècles des siècles. Mais afin de vous convaincre, Tryphon, que nous n'aurions pas osé donner de nous-mêmes l'interprétation dont vous vous plaignez, j'invoquerai le témoignage d'Isaïe : il vous dira qu'à Tanis, en Égypte, de mauvais anges habitaient autrefois et habitent encore aujourd'hui. Écoutez ses paroles :

« Malheur à vous, enfants rebelles, dit le Seigneur, qui formez vos desseins sans moi, qui ourdissez des trames criminelles et qui ajoutez l'iniquité à l'iniquité, qui voulez descendre en Égypte sans mes ordres, qui vous confiez à la force de Pharaon et vous reposez à l'ombre de l'Égypte ! la force de Pharaon sera votre confusion, votre repos à l'ombre de l'Égypte sera votre honte. A Tanis, il y a des princes, et ce sont de mauvais anges. En vain ils travailleront pour le peuple, il ne leur sera d'aucun secours ; et loin de les secourir, il sera pour eux un sujet de confusion et de honte. » Zacharie dit aussi, comme vous l'avez rappelé vous-même : « Que Satan était à la droite du grand-prêtre Jésus pour s'opposer à lui. Et que Jéhovah dit à Satan : Le Seigneur te confondra, le Seigneur qui a chosé Jérusalem. »

Ne lit-on pas dans le livre de Job, et je cite ici vos propres paroles : *Que des anges se tenaient debout devant le Seigneur et que Satan se trouvait avec eux ?* Moïse ne raconte-t-il, pas au commencement de la Genèse, que le serpent trompa Ève et fut maudit ? Ne savez-vous pas que les magiciens d'Égypte essayaient d'imiter les prodiges que Dieu opérerait par Moïse, enfin n'ignorez-vous pas que David appelle démons les dieux des gentils ?

LXXX. — Je vous ai déjà dit, reprit Tryphon, que vous saviez habilement prendre toutes vos précautions pour vous tirer d'embaras quand vous citez l'Écriture, et vous mettre en lieu de

sûreté. Mais, dites-moi, est-ce de bonne foi que vous avancez que Jérusalem sera rebâtie? que votre peuple s'y rassemblera, pour y vivre heureux avec le Christ en la compagnie des patriarches, des prophètes et des justes de l'ancienne loi, ou même de ceux d'entre nous qui se convertiraient à votre Christ avant qu'il apparaisse de nouveau; ou bien est-ce pour mieux montrer votre habileté dans la controverse que vous avez émis une pareille opinion?

— Tryphon, je ne suis pas homme à dire ce que je ne pense pas. Je vous ai déjà fait l'aveu que plusieurs partageaient avec moi ce sentiment; mais je vous ai dit aussi que beaucoup d'autres dont la doctrine est pure et saine sont d'un avis différent. Nous ne tenons pas compte de ceux qui se disent Chrétiens, mais qui au fond ne sont que des hérétiques impies ou athées; je vous ai dit que tout ce qu'ils enseignaient n'était qu'un tissu de blasphèmes aussi impies qu'extravagans; et pour que vous soyez bien convaincu que ce n'est pas seulement devant vous que je m'exprime comme je l'ai fait, je composerai un ouvrage selon mes faibles talents qui reproduira toutes les discussions que nous avons eues ensemble et dans lequel je professerai toutes les doctrines que je professe en votre présence; car je déclare qu'il ne faut pas s'attacher à l'homme ou à sa doctrine, mais à Dieu et à tout ce qu'il enseigne. Si vous rencontrez des gens qui se disent Chrétiens et qui, au lieu de suivre ces principes, osent blasphémer le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob, et dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts, mais qu'aussitôt après cette vie les âmes sont reçues dans le ciel, gardez-vous de les considérer comme Chrétiens; ainsi tout homme de bon sens ne rangera point parmi les Juifs ceux qu'on appelle saducéens, et les sectes semblables connues sous le nom de genistes, de méristes, de galiléens, de hellénistes, de pharisiens, de baptistes. Souffrez que je vous dise tout ce que je pense, il ne comptera pas non plus parmi les Juifs ceux qui ne sont Juifs et enfants d'Abraham que de nom et qui honorent seulement Dieu des lèvres, tandis que leur cœur est loin de lui, ainsi qu'il s'en plaint lui-même. Mais, pour moi et pour les Chré-

tiens, dont la doctrine est pure sur tous les points, nous savons qu'il y aura une résurrection des corps, que nous passerons mille ans dans Jérusalem rebâtie, embellie, agrandie comme nous le promettent Isaïe, Ézéchiël et d'autres prophètes.

LXXXI. — Écoutez ce que dit Isaïe sur ce règne de mille ans :

« Je vais créer de nouveaux cieus et de nouvelles terres, et
 « le passé ne sera plus dans ma mémoire et ne s'élèvera plus sur
 « mon cœur. Réjouissez-vous pour l'éternité, soyez dans l'al-
 « légresse; je vais créer une Jérusalem toute de délices, et un
 « peuple pour la joie. J'aimerai mon peuple, je trouverai ma
 « joie dans Jérusalem. On n'y entendra plus ni plainte, ni cla-
 « meur, on n'y verra point de vieillard ou d'enfant qui n'ac-
 « complisse ses jours, la vie de l'enfant sera aussi précieuse que
 « celle du vieillard, et le pécheur à tous les âges sera maudit.
 « Mon peuple bâtira des maisons et les habitera, il plantera des
 « vignes et en recueillera le fruit. Mes élus n'abandonneront
 « plus leur maison et leurs vignes à des étrangers. Les jours de
 « mon peuple égaleront les jours des plus grands arbres. Les
 « œuvres de ses mains ne vieilliront jamais. Ses travaux ne
 « seront pas vains. Les femmes n'enfanteront plus dans le
 « trouble. Race bénie du Seigneur, leur postérité le sera avec
 « eux. Je les exaucerai avant leur prière et je les écouterai en-
 « core. Le loup et l'agneau se joueront ensemble, le lion et le
 « taureau iront aux mêmes pâturages, la poussière sera l'ali-
 « ment du serpent. Aucun de ces animaux, dit le Seigneur, ne
 « nuira ni ne donnera la mort, sur toute la montagne sainte. »
 Ces paroles : « Les jours de mon peuple égaleront les jours
 « des plus grands arbres, et les œuvres de ses mains ne vieil-
 « liront jamais, » ne semblent-elles pas désigner d'une manière
 mystérieuse une durée de mille ans. Il fut dit à Adam qu'il
 mourrait, le jour même qu'il aurait mangé du fruit défendu, et
 nous savons qu'il vécut près de mille ans? C'est qu'en effet, aux
 yeux du Seigneur, mille ans sont comme un jour, et ces mots
 du prophète trouvent encore ici leur application. Ajoutez le
 témoignage d'un apôtre de Jésus-Christ, un de nos écrivains sa-

crés, nommé Jean. Il nous annonce, parmi les choses qui lui furent révélées, que ceux qui auront eu foi en notre Christ passeront mille ans à Jérusalem, qu'ensuite tous les hommes ressusciteront ensemble et en un même moment, que cette résurrection sera générale, éternelle, et qu'il y aura pour tous un jugement. Notre Seigneur lui-même nous l'apprend par ces paroles :

« Ils ne se marieront point, mais ils seront semblables aux anges en leur qualité d'enfants de Dieu dignes de la résurrection. »

LXXXII. Le don de prophétie subsiste encore parmi nous; de là vous pouvez comprendre vous-mêmes que les prérogatives dont vous jouissiez autrefois nous ont été transférées. Mais comme vous avez eu de saints et de faux prophètes, nous avons aussi des hommes d'une haute vertu et de faux docteurs. C'est pourquoi notre maître nous a recommandé de nous tenir sur nos gardes, pour éviter toute espèce de surprise, puisque nous sommes certains qu'il connaissait tout ce qui devait nous arriver quand il serait ressuscité d'entre les morts et remonté aux cieus. Il nous avait annoncé qu'on nous ferait mourir, que nous serions en but à la haine à cause de son nom; qu'il s'éleverait plusieurs faux Christs, plusieurs faux prophètes qui séduiraient un grand nombre de fidèles. N'est-ce pas ce qui est arrivé? Plusieurs ont altéré la vérité et sont venus, au nom du Christ, nous débiter je ne sais combien d'impiétés, de blasphèmes et de mensonges. Tout ce que l'esprit impur, c'est-à-dire le démon, a pu leur suggérer, ils l'ont enseigné et l'enseignent encore aujourd'hui. Et nous leur disons tout ce que nous vous répétons à vous-mêmes pour tâcher de les arracher à l'erreur. Car nous avons toujours en perspective ce jugement que doit subir tout homme qui peut enseigner la vérité et qui ne le fait pas. C'est Dieu lui-même qui nous le dit en ces termes par le prophète Ézéchiël : « Je t'ai établi sentinelle dans la maison d'Israël; quand le pécheur a commis l'iniquité, si tu ne l'avertis point, il mourra dans son péché, mais je te redemanderai son sang; si tu l'invites à se convertir, ton âme sera sauvée. » C'est la crainte des jugements de Dieu qui nous

porte à discourir sur les livres saints, et nous n'écoutons ici ni l'avarice, ni la vaine gloire, ni l'amour du plaisir. Je ne crois pas, d'ailleurs, que personne puisse nous reprocher d'agir par aucun de ces motifs. Nous nous gardons bien de nous conduire comme les chefs de notre peuple, à qui le Seigneur adresse ce reproche : « Vos chefs s'associent aux brigands, ils aiment les « présents et recherchent un salaire. » Et quand il se trouverait parmi nous des hommes de ce caractère, serait-ce un motif de blasphémer contre le Christ, et de fausser partout le sens des Écritures?

LXXXIII. Prenons ces paroles : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise « vos ennemis à vous servir de marchepied. » Voyez le sens que vos docteurs leur ont donné ; ils ont osé dire qu'elles s'entendaient d'Ézéchias et signifiaient que Dieu lui avait ordonné de s'asseoir dans le temple du côté droit, lorsqu'il reçut un message menaçant du roi d'Assyrie et que Dieu lui fit annoncer par Isaïe de bannir toute crainte. Nous savons, nous reconnaissons que l'événement justifia les paroles d'Isaïe, que le roi d'Assyrie au temps d'Ézéchias fut contraint de lever le siège de Jérusalem, que cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens furent égorgés dans leur camp par l'ange du Seigneur ; mais il est évident qu'il ne s'agit pas d'Ézéchias dans ce psaume. Témoins les paroles qui le composent : « Le Seigneur a dit à mon « Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Il étendra « sur Sion le sceptre de son autorité ; il dominera au milieu de « ses ennemis. Je vous ai engendré avant l'aurore, au milieu « de la splendeur des saints. Le Seigneur l'a juré, il ne révoquera pas son serment. Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. »

Ézéchias a-t-il été prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ? Qui oserait le dire ? Est-ce bien lui d'ailleurs qui a délivré Jérusalem, qui a étendu sur cette ville la puissance de son sceptre, qui a porté la terreur au milieu du camp des Assyriens ? Ne sait-on pas qu'il pleurait et se lamentait, que c'est

Dieu qui, touché de ses larmes et de ses prières, dissipa les ennemis? Mais celui qui a véritablement étendu sur Jérusalem le sceptre de son autorité, c'est notre Christ même avant son règne de gloire, quand il a appelé au salut et invité à la pénitence toutes les nations que les démons tenaient sous leur empire, comme le dit David, « les démons sont les dieux de nations. » Combien a été puissante la parole du Verbe? Elle a fait abandonner à une multitude d'hommes le culte des démons, elle les a affranchis de ce honteux esclavage. Par elle, ils ont été amenés à croire au Dieu créateur et à reconnaître leurs dieux pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire pour de véritables démons.

A l'égard de ces paroles : « Je vous ai engendré avant l'ou-
« rore dans la splendeur des saints, » nous avons déjà dit qu'elles ne pouvaient s'entendre que du Christ.

LXXXIV. Et c'est encore lui que regarde cette autre prophétie : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. » Car si le personnage dont parle Isaïe ne devait pas naître d'une vierge, je demande quel est celui que l'Esprit saint pouvait avoir en vue, quand il s'écriait : « Voici que le Seigneur nous
« donnera un signe : une vierge concevra dans son sein et enfan-
« tera un fils. » Car si ce fils devait naître comme naissent tous les premiers-nés, c'est-à-dire d'une fille encore vierge, quelle merveille se trouvait dans le signe que Dieu voulait donner? Pourquoi dit-il que ce signe n'aura rien de commun avec ce qui arrive dans la génération des premiers-nés? Mais ce qui était un signe vraiment extraordinaire, ce qui devait être un signe certain pour tous les hommes, c'est que celui qui existe avant toutes choses, et qu'on appelle le premier-né, prit chair et naquit véritablement d'un sein resté vierge. Aussi Dieu le donna-t-il d'avance, ce signe merveilleux, l'annonçant par son Esprit saint de différentes manières, comme je vous l'ai déjà montré, afin que l'événement arrivé, on y reconnût la même puissance, la même volonté que le Créateur de toutes choses signala, quand il fit naître Ève d'une côte d'Adam, quand d'une seule parole il donna l'être à tout ce qui existe. Mais vous

autres, que faites-vous? Vous osez réformer la version des soixante-dix vieillards; vous prétendez qu'ils ont mal traduit le passage qui nous occupe et qu'il faut dire : « Voici qu'une « jeune fille enfantera, etc. » Quelle grande merveille serait donc annoncée, s'il s'agissait ici d'une femme qui dût concevoir comme il arrive à toutes celles qui sont encore jeunes, à moins qu'elles ne soient stériles? Et même celles-ci, Dieu ne peut-il pas les rendre fécondes, s'il le veut? n'est-ce pas le prodige qu'il opéra en faveur de la mère de Samuel, de la femme du saint patriarche Abraham, d'Élisabeth, mère de saint Jean et d'autres encore? Vous ne devez donc pas douter que Dieu ne puisse le faire s'il le veut.

Et lorsqu'il a annoncé qu'il réaliserait dans la suite sa volonté par un fait, comment osez-vous altérer la prophétie, ou lui donner une fausse interprétation qui la détourne de son véritable sens? Songez-y, vous ne faites ici de tort qu'à vous seuls, vous ne pouvez nuire à Dieu.

LXXXV. Parlerai-je de cet autre prophétie : « Ouvrez donc « vos portes, ô princes! élevez-vous, portes éternelles; donnez « entrée au roi de gloire. » C'est encore une de ces prophéties que vous osez par vos perfides interprétations détourner de leur véritable sens. Les uns l'appliquent à Ézéchias, les autres à Salomon; mais elle ne s'entend ni de l'un, ni de l'autre, ni d'aucun de nos rois; il est facile de montrer qu'elle ne peut regarder que notre Christ. Il a paru sans éclat et sans beauté, comme le disent Isaïe, David et toutes les Écritures. Il est le Seigneur des vertus, grâce à la volonté de Dieu le père qui l'a revêtu de cette prérogative; il est ressuscité d'entre les morts et remonté aux cieux, ainsi que l'avaient annoncé le livre des psaumes et les autres Écritures qui le proclamaient le Dieu des vertus.

Voulez-vous vous convaincre que ce titre lui appartient? Vous en avez un moyen facile : voyez ce qui se passe sous vos yeux. N'est-ce point par le nom de ce fils du Très-Haut, de ce premier-né de la création qui naquit d'une vierge, qui fut homme de douleur, que votre peuple a crucifié et fait mourir sous

Ponce-Pilate, qui est ressuscité et remonté aux cieux. N'est-ce pas, dis-je, par la vertu de son nom, que le démon, interpellé dans nos exorcismes, s'enfuit et par sa fuite atteste sa défaite? Interpellez le malin esprit par quelqu'autre nom que vous voudrez, soit de vos rois, soit de vos justes, soit des prophètes ou des patriarches, et vous verrez s'il s'avoue vaincu.

Toutefois, en invoquant le nom de votre Dieu, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, peut-être parviendrez-vous à le soumettre. Pour vos exorcistes, quels moyens employent-ils? Des moyens tout humains, ainsi que je vous l'ai dit, c'est-à-dire des charmes, des amulettes, à la manière des gentils. Mais revenons à la prophétie de David; c'est aux anges, aux vertus des cieux, que s'adresse l'Esprit saint qui parle dans cette prophétie: il leur ordonne d'ouvrir les portes éternelles, afin de laisser entrer le Seigneur même des vertus, Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts par la volonté de son Père. N'est-ce pas ce que démontrent aussi clairement que tout le reste les paroles mêmes du prophète? Je les citerai de nouveau en faveur de ceux qui n'étaient point à notre conférence d'hier; c'est pour eux que je reprends sommairement beaucoup de choses qui ont été dites dans cet entretien. Et si je les rappelle après m'y être longtemps arrêté, je ne crois rien faire en cela de déraisonnable. Trouve-t-on ridicule que le soleil, la lune, les autres astres, parcourent toujours la même route et ramènent toujours les mêmes raisons; qu'un arithméticien, à qui l'on demande combien font deux et deux, réponde quatre, bien qu'il ait déjà fait plusieurs fois cette réponse; que l'on continue d'assurer toujours dans les mêmes termes qu'une chose est vraie et certaine, quand on a pu l'assurer une fois avec certitude? Non, sans doute; ce qu'on pourrait trouver ridicule, c'est qu'un homme qui ne raisonne que d'après les livres saints les abandonnât un seul moment, ne revînt pas sans cesse aux mêmes passages, quand les mêmes objections reviennent sans cesse, et qu'il pût se flatter de tirer de son propre fonds quelque chose de meilleur que les divines Écritures. Mais voici les paroles par lesquelles le Seigneur, ainsi que je l'ai dit, nous an-

nonce que dans le ciel résident avec lui des anges et des vertus : « Vous qui habitez les cieus, chantez le Seigneur ; chantez-le, vous qui résidez dans les hauteurs du firmament. « Louez-le, vous qui êtes ses anges ; louez-le, vous tous qui « êtes ses armées et ses puissances. »

Alors un Juif nommé Mnaseas, du nombre des auditeurs qui nous étaient arrivés le lendemain, s'éleva pour me remercier d'avoir bien voulu reprendre en faveur des nouveaux venus ce que j'avais dit la veille.

— Les divines Écritures m'en font un devoir, lui répondis-je. Jésus-Christ nous prescrit d'aimer même nos ennemis. Isaïe nous l'avait recommandé dans le long discours où il annonce le grand mystère de notre régénération, dont les effets s'étendent à tous ceux qui vivent dans l'espoir que le Christ reparaitra au milieu de Jérusalem, et qui cherchent à lui plaire par leurs œuvres. Voici dans quels termes parle le prophète :

« Écoutez la parole du Seigneur, vous qui tremblez à sa « voix. Vos frères vous haïssent ; ils vous rejettent à cause de « mon nom, disant : Que la gloire du Seigneur se montre, nous « la verrons à votre joie ! Mais ils seront confondus. Voix de « tumulte dans la ville, voix du temple, voix du Seigneur « qui tire vengeance de ses ennemis. Une mère a enfanté avant « d'être en travail, elle a mis au monde un fils avant le temps « de la douleur. Qui jamais a ouï rien de tel ? Qui jamais a rien « vu de semblable ? La terre produit-elle en un jour ? Une nation se forme-t-elle tout d'un coup ? Cependant Sion a conçu « et a mis au monde ses enfants. Moi qui fais enfanter les « autres, ne pourrais-je pas enfanter moi même ? dit le Seigneur. Moi qui donne une postérité aux autres, je serais stérile ! Réjouissez-vous avec Jérusalem, tressaillez d'allégresse « avec elle, vous tous qui pleurez sur elle ; vous serez remplis de ses consolations, vous serez inondés du torrent de « ses délices, vous jouirez de l'éclat de sa gloire. »

LXXXVI. Cette citation finie j'ajoutai : Apprenez, mes amis, que celui dont l'Écriture nous annonce le retour glorieux après sa mort sur une croix, non-seulement accomplit

tous les jours les prophéties, mais encore réalise les différentes figures qui l'annonçaient. Ces figures, c'est l'arbre de vie planté dans le paradis terrestre, ce sont les différents traits qui devaient signaler la vie de tous les justes.

Quand Dieu envoie Moïse délivrer son peuple, il lui ordonne de prendre une verge, et Moïse paraît devant le peuple, cette verge à la main. C'est avec cette verge qu'il sépare les eaux de la mer. Par elle il fait jaillir de l'eau d'un rocher. A la faveur du bois qu'il jette dans l'eau appelée Merra, il la rend douce d'amère qu'elle était. C'est avec des verges ou baguettes placées sur des ruisseaux que Jacob rendit fécondes les brebis de son oncle maternel et s'enrichit de leur fécondité. C'est dans sa verge ou bâton qu'il se glorifie quand il parle du fleuve qu'il a pu traverser. Il raconte qu'il vit en songe une échelle. L'Écriture nous montre Dieu lui-même appuyé sur le haut de l'échelle, et nous avons prouvé que ce Dieu n'était pas Dieu le père. Quand Jacob eut versé de l'huile sur une pierre en cet endroit, le Dieu qu'il avait vu lui déclara que c'était à lui-même qu'il venait de consacrer cette pierre.

Que le Christ ait été figuré par le symbole mystérieux d'une pierre, c'est ce que nous avons prouvé par une multitude de témoignages. Nous avons montré qu'il faut également le voir dans toutes les onctions faites soit avec de l'huile, soit avec de la myrrhe, soit avec un mélange de parfums préparés pour cet usage. L'Écriture ne dit-elle pas en parlant du Christ : « C'est « pourquoi, ô Dieu ! votre Dieu vous a sacré d'une onction de « joie, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer. » Car les rois et tous ceux qui sont appelés christes ont reçu de lui le nom de christes et de rois, comme lui-même a reçu de son père les titres de roi, de Christ, de prêtre, d'ange, en un mot tout ce qu'il a possédé. La verge d'Aaron fleurit et il est déclaré pontife. Une tige doit naître de la racine de Jessé, et le prophète Isaïe nous annonce que cette tige c'est le Christ. A quoi David compare-t-il le juste ? A un arbre planté près du courant des eaux, qui donne des fruits en son temps et dont les feuilles ne tombent point. Ailleurs, il est encore dit du

juste qu'il fleurira comme un palmier. C'est d'un arbre que Dieu se fit voir à Abraham, comme le dit l'Écriture, en parlant du chêne de Mambré : Que rencontre le peuple après avoir franchi le Jourdain ? Soixante-dix saules et douze fontaines ? Où David dit-il que Dieu lui a fait trouver sa consolation ? Dans sa houlette et dans son bâton. Élisée laisse tomber dans le Jourdain le fer de sa cognée, et avec le bois jeté dans le fleuve il rappelle le fer à la surface. Ce fer sert aux enfants des prophètes à couper le bois qui devait entrer dans la construction de l'édifice où ils voulaient enseigner et méditer la loi et les commandements du Seigneur. » N'est-ce pas ainsi que le poids énorme de nos péchés nous avait plongés dans l'abîme ? Alors le Christ, par le bois sur lequel il a été attaché et par l'eau qui purifie nos souillures, nous a délivrés et s'est formé une maison de prière et d'adoration. C'est encore une verge qui servit à montrer que Judas était le père de ceux qu'il eut de Thamar sous le voile d'un grand mystère.

LXXXVII. Ici Tryphon m'interrompt : — Si je vous arrête, me dit-il, ne croyez pas que je cherche à détruire l'effet de vos paroles, ou que je questionne pour le plaisir de questionner ; non, c'est uniquement pour m'instruire. Expliquez-moi donc ce passage de l'Écriture ; c'est Isaïe qui s'exprime en ces termes : « Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines ; l'esprit de Dieu reposera sur lui, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété ; il sera rempli de la crainte du Seigneur. » Vous avez appliqué ces paroles à votre Christ ; cependant vous dites qu'il est Dieu, qu'il a précédé toutes choses, que pour obéir à la volonté de Dieu son père, il s'est fait chair, il est né d'une vierge. Mais comment me prouverez-vous qu'avant de se faire homme il ait existé, puisqu'il n'arrive à sa perfection que par les dons de l'Esprit saint énumérés dans la prophétie, et qu'il semble en avoir besoin ?]

— Votre question, lui répondis-je, est fort subtile et très-adroite : le passage présente en effet quelque difficulté ; mais

voyez comme tout s'explique ; suivez-moi bien. L'Écriture ne dit pas que tous ces dons descendraient sur lui , comme s'il en eût besoin ; mais qu'ils devaient s'y reposer , c'est-à-dire trouver leur terme en sa personne ; de sorte qu'on ne verrait plus de prophète s'élever chez vous comme autrefois , et c'est bien ce qui est arrivé , comme vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux. Depuis Jésus-Christ, on ne voit plus de prophètes chez vous ; et afin qu'il vous reste clairement démontré que tous ceux qui l'ont précédé , avec une ou deux des vertus dont nous avons parlé , ont entièrement rempli l'objet de leur mission , ainsi que nous l'apprenons des divines Écritures , faites attention à ce que je vais vous dire. Salomon eut l'esprit de sagesse ; David , l'esprit d'intelligence et de conseil ; Moïse , l'esprit de force et de piété ; Élie , l'esprit de crainte ; Isaïe , l'esprit de science ; ainsi des autres prophètes qui gardèrent leur don spécial ou bien en réunirent d'autres à celui qu'ils avaient , comme Jérémie , comme David , comme les douze prophètes , en un mot , tous ceux qui ont prophétisé parmi vous. Eh bien ! l'Esprit s'est reposé ou plutôt a fini après l'arrivée de celui qui devait tout accomplir en son temps ; afin que les dons réunis en sa personne se répandissent de nouveau comme l'avaient prédit les divers oracles ; dons célestes émanés de la vertu de ce divin esprit , et qu'il accorde à ceux qui croient en lui , selon qu'il les en juge dignes.

Voilà le prodige qui devait suivre son ascension , et que les prophètes avaient annoncé , ainsi que je l'ai déjà dit. Je rappelle ici l'oracle cité plus haut : « Il est monté aux cieux , il a emmené captive la captivité , il a distribué ses dons aux » enfants des hommes. » Un autre prophète fait parler le Christ en ces termes : « Arrivera le temps marqué , et je répandrai mon esprit sur toute chair , et sur mes fils et sur mes servantes , et ils prophétiseront. »

LXXXVIII. Et ne voyez-vous pas qu'en effet , chez nous , hommes et femmes possèdent ces vertus de l'Esprit saint ? Quand Isaïe nous annonce qu'elles reposeront sur le Christ , ce n'est pas qu'il en eût besoin , mais c'est parce qu'il était le

terme où elles devaient aboutir. Et nous le voyons déjà par ce que firent les mages qui vinrent l'adorer aussitôt qu'il fut né. A peine a-t-il vu le jour, qu'il développe la vertu qui était en lui. S'il croit à la manière des autres hommes, s'il use de tout ce qui sert à la vie, c'est de lui que tout ce qui le fait croître tire sa vertu. C'est ainsi qu'il se nourrit de tous les aliments et qu'il passa les trente premières années de sa vie, jusqu'au moment où Jean, précurseur de son premier avènement, vint l'annoncer et préparer la voie à son baptême, ainsi que je l'ai déjà dit. Lorsque Jésus parut sur les bords du Jourdain où Jean baptisait, et qu'il fut descendu dans l'eau, une flamme brilla sur le fleuve, et au moment où il sortit de l'eau, le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, se reposa sur lui, ainsi que nous l'apprennent les apôtres. S'il est venu sur les bords du Jourdain, ce n'est pas qu'il eût besoin de recevoir le baptême ni l'Esprit saint; de même s'il a consenti à naître, à mourir sur une croix, ce n'est pas qu'il eût besoin pour lui-même de passer par ces différents états; mais il a voulu s'y soumettre pour le salut du genre humain, tombé dans la mort et dans les pièges du serpent, par la faute d'Adam et par nos prévarications personnelles. Car Dieu, qui avait créé l'ange et l'homme parfaitement libres, et qui voulait leur laisser faire tout ce qu'ils voudraient, en vertu de cette liberté, les plaça dans cette alternative d'être à jamais exempts de châtimens et de corruption, s'ils faisaient les œuvres qui lui plaisent, ou de subir toutes les peines qu'il jugerait à propos de leur infliger, s'ils se portaient au mal qu'il défend. Ce n'est point de son entrée dans Jérusalem, monté sur un âne, ainsi que les prophètes l'avaient annoncée, que Jésus obtint d'être appelé le Christ, il voulait seulement donner aux hommes une marque certaine pour le reconnaître, de même qu'à l'époque où Jean baptisait, il importait de manifester par quelques signes que des deux était le Christ; car, lorsque Jean était sur les bords du Jourdain, prêchant la pénitence, portant pour tout vêtement une ceinture de cuir et un habit fait de poil de chameau, ne vivant que de sauterelles et de miel sauvage, plusieurs étaient

tentés de croire qu'il était le Christ. Mais il leur disait : « Je ne suis pas le Christ, je ne suis que la voix qui l'annonce; celui qui est plus fort que moi va paraître; je ne suis pas digne de porter sa chaussure. » C'est alors que Jésus parut sur les bords du Jourdain. On le croyait fils de Joseph, simple artisan; il paraissait sans éclat, pour me servir du langage des Écritures. Il passait lui-même pour n'être qu'un ouvrier, car il s'occupait d'ouvrages manuels pendant les premières années de son passage sur la terre; il faisait des jougs et des charrues, enseignant par son exemple quels sont les caractères distinctifs de la vraie vertu et nous apprenant à mener une vie laborieuse.

C'est alors que le Saint-Esprit, pour le manifester aux hommes, se reposa sur lui sous la forme d'une colombe, et qu'on entendit du ciel la parole prononcée longtemps d'avance par David, lorsque ce prophète dit au nom du Christ ce que Dieu le père devait dire un jour au Christ lui-même : « Vous êtes mon fils, c'est moi qui vous ai engendré aujourd'hui. » Cette parole annonçait aux hommes, lorsque le Christ se manifesta, que c'était pour eux qu'il était né et qu'il venait d'apparaître.

LXXXIX. — Vous ne devez point ignorer, me dit Tryphon, que nous attendons tous le Christ, que nous reconnaissons qu'il est annoncé par tous les passages dont vous avez fait mention. Je vous dirai même que j'ai été si frappé du nom de Jésus donnée au fils de Nave, que je vous tendrais volontiers les mains. Mais les prophètes ont-ils vraiment dit du Christ qu'il subirait un supplice aussi honteux que celui de la croix, voilà ce qui ne nous paraît pas clair; car enfin la loi maudit celui qui est crucifié: aussi est-ce pour moi un point bien difficile à admettre. Oui, les Écritures annoncent clairement que le Christ doit souffrir; mais doit-il souffrir un supplice maudit par la loi? Voilà ce que nous voulons savoir de vous, si vous avez quelques moyens de nous le prouver.

— Si le Christ ne devait pas souffrir, lui répondis-je, si les prophètes n'avaient pas annoncé que les péchés du peuple le conduiraient au supplice, qu'il serait accablé d'outrages, battu de verges, compté parmi les scélérats; lui dont personne, dit

le prophète, ne peut raconter la génération, votre étonnement serait raisonnable; mais si telle est la marque toute particulière qui distingue le Christ et qui doit servir à le faire reconnaître, comment ne croirions-nous pas fermement en Jésus-Christ? Tous ceux qui comprennent les prophètes attestent qu'il est le Christ et qu'il n'y en a pas d'autre, si on leur dit seulement qu'il a été mis en croix.

XC. — Eh bien! me dit Tryphon, prouvez-nous-le directement, d'après les Écritures, si vous voulez que nous partagions votre conviction. Oui, nous savons que le Christ doit souffrir, qu'il sera conduit à la mort comme une brebis; mais doit-il être crucifié, peut-il subir une mort aussi honteuse, aussi infâme, puisqu'elle est maudite par la loi? Tâchez de nous le prouver; pour nous, la seule idée d'une pareille mort nous révolte.

— Vous savez, lui répondis-je, et vous convenez avec moi, que les prophètes ont enveloppé d'images et de figures la plupart des choses qu'ils ont dites ou faites, de sorte qu'elles étaient presque incompréhensibles pour le plus grand nombre, et que ce n'était pas sans peine que la vérité cachée sous ces voiles apparaissait à ceux qui la cherchaient et voulaient s'en instruire.

— Oui, me dirent-ils tous ensemble, nous en convenons avec vous.

— Écoutez donc la suite, leur répondis-je. Cette croix si détestée en apparence, Moïse l'a représentée par les différents signes qu'il a exprimés.

— Quels sont ces signes? me demanda Tryphon.

— Dans la guerre du peuple hébreux contre Amalec, tandis que le fils de Nave, nommé Jésus, était à la tête de l'armée, Moïse priait les bras étendus; Or et Aaron les soutinrent dans cette position pendant tout le jour, de peur qu'ils ne vinsent à tomber de lassitude. Si la position de Moïse perdait quelque chose de la forme d'une croix, le peuple était vaincu, ainsi que nous l'apprenons des livres mêmes de ce saint prophète; mais tant qu'il persévérait dans cette attitude, Amalec perdait l'avantage: ainsi la victoire se trouvait du côté de la croix. Mais ce n'est pas tant

cette position de Moïse, pendant sa prière, qui faisait triompher le peuple hébreu, que le nom de Jésus qui se trouvait à la tête de l'armée, lorsque Moïse représentait sa croix sur la montagne. Qui ne sait que la prière la plus efficace est celle qui se fait avec larmes et gémissements, le genou en terre et le corps incliné ! Dans la suite, ni Moïse, ni aucun autre, ne prit sur la pierre cette attitude en forme de croix pendant sa prière. Et la pierre ici n'est elle pas encore un signe qui représente le Christ et ne convient qu'à lui ?

XCI. Dieu ne s'est-il pas encore servi d'un autre moyen, au rapport du même Moïse, pour exprimer la puissance du mystère de la croix, lorsqu'il dit dans les bénédictions qu'il donnait à Joseph : « Que Jéhovah bénisse sa terre des fruits du
« ciel, de la rosée des fleuves qui arrosent la terre, des fruits
« que le soleil et la lune mûrissent, des fruits des montagnes
« et des fruits des vallées, et des dons de la terre et de sa pléni-
« tude ; que la bénédiction de celui qui apparut dans le buisson
« vienne sur la tête de Joseph et sur la tête du premier de ses
« frères. Sa beauté est celle du taureau premier-né, ses cornes
« sont celles de l'oryx : avec elles il frappera les peuples et les
« chassera jusqu'aux extrémités de la terre. » Personne assurément ne peut me dire ou me montrer qu'il existe dans la nature un seul objet qui représente les cornes de l'oryx aussi bien que le fait la croix.

La croix nous présente un morceau de bois vertical, dont le haut s'élève en forme de corne ; la pièce de bois adaptée transversalement offre par les deux extrémités l'image de deux cornes attachées à une seule, et l'autre pièce qu'on place au milieu, pour soutenir ceux qu'on attache à la croix, n'est-elle pas saillante comme une corne, n'est-elle pas en quelque sorte une nouvelle corne qui s'élève au milieu des autres ? Ces mots : « Il attaquera les nations avec ses cornes jusqu'aux extrémités de la terre, » s'expliquent par le spectacle que nous offrent aujourd'hui tous les peuples. Attaqués par la corne, c'est-à-dire touchés de componction par le mystère de la croix, les hommes, dans toutes les nations, passent en foule des autels de leurs vaines idoles.

c'est-à-dire des démons, au culte du seul vrai Dieu. Ce même signe est montré aux incrédules comme leur ruine et leur condamnation ; alors se renouvelle le prodige opéré en faveur de votre peuple après la sortie d'Égypte ; dans cette circonstance mémorable, on vit Amalec défait et Israël triomphant par la vertu du signe que formaient les bras étendus de Moïse et par le nom de Jésus donné au fils de Nave. Que dirai-je de la figure de cet autre signe présenté à Israël pour le guérir de la morsure des serpents ? N'est-il pas évident qu'il fut élevé pour sauver les hommes qui croient que ce signe présageait la mort dont frapperait le serpent celui qui devait être mis en croix, et le salut dont jouissent ceux qui, blessés par les morsures du serpent, cherchent leur refuge dans le Dieu qui donna au monde ce divin fils mort sur une croix ? L'Esprit saint nous apprend par Moïse à ne pas croire au serpent, puisqu'il nous le montre, dès le commencement du monde, frappé de la malédiction de Dieu, et qu'il nous le fait voir dans Isaïe comme un ennemi que doit blesser à mort un glaive puissant, et ce glaive c'était le Christ.

XCII. Sans une grâce toute particulière de Dieu, qui nous donne l'intelligence des actions et des paroles de chacun des prophètes, on ne peut les expliquer, et comment dès lors en parler ? Et si on en parle sans les comprendre, ne s'expose-t-on pas au ridicule et au mépris ? Celui qui vous demanderait comment il peut se faire qu'Enoch, Noé avec ses enfants, et les autres justes de cette époque, aient été agréables à Dieu sans la circoncision et le sabbat, et que, plusieurs siècles après, Dieu ait voulu sauver les hommes par d'autres chefs et par l'institution d'une loi particulière ; que la circoncision soit devenue le moyen de salut pour ceux qui vécurent depuis Abraham jusqu'à Moïse ; que, depuis Moïse, ce ne fut pas seulement la circoncision, mais une multitude d'autres observances, telles que le sabbat, les victimes, les holocaustes, les offrandes, vous ferait blasphémer contre Dieu, si vous ne dites pas ce que j'ai déjà dit, que Dieu dans sa prescience voyait que votre peuple mériterait un jour d'être chassé de Jérusalem,

sans pouvoir jamais y rentrer, et qu'il voulut le faire reconnaître par un signe particulier; et vous l'avez ce signe dans votre chair : car ce qui vous distingue surtout des autres peuples, c'est la circoncision; mais ce n'est pas elle qui a justifié Abraham, puisque Dieu nous déclare qu'il ne le fut qu'en vertu de sa foi. Il est dit de lui avant qu'il fût circoncis : « Abraham crut à Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice. » Et nous autres qui sommes en possession de la seule circoncision nécessaire, je veux dire celle du cœur, nous qui croyons en Dieu par Jésus-Christ, nous espérons bien être trouvés justes et agréables à ses yeux sans votre circoncision selon la chair : nous en avons l'assurance de Dieu lui-même, par le témoignage des prophètes.

Mais si Dieu vous a obligés d'observer le jour du sabbat, de lui offrir des présents; s'il a souffert qu'un lieu particulier fût appelé de son nom, vous êtes forcés de reconnaître qu'il l'a fait pour vous empêcher de l'oublier et de tomber dans l'idolâtrie; et si vous ne le reconnaissiez pas, vous seriez des impies et des athées, reproche que ce silence vous a toujours mérité, ainsi qu'il est évident; oui, dis-je, c'est pour ce motif que Dieu vous a prescrit le sabbat, qu'il a exigé de vous des offrandes; je l'ai déjà prouvé et je me plais à le redire pour ceux qui nous sont venus aujourd'hui. Oui, dis-je, sans ce motif, Dieu serait blasphémé; on l'accuserait de ne pas connaître l'avenir, ou de n'avoir pas établi pour tous les hommes le même moyen de salut; car bien des générations se sont écoulées avant Moïse, et il ne serait plus vrai de dire avec les divines Écritures que Dieu est juste, qu'il est vrai, que l'équité est dans toutes ses voies, qu'il ne connaît pas le mensonge. Mais l'Écriture ne peut nous tromper, et Dieu veut que vous cessiez d'être ce que vous êtes, c'est-à-dire vains et pleins de vous-mêmes, afin que vous puissiez, comme nous, avoir part au salut, par Jésus-Christ qui fut agréable à Dieu et qui reçut de lui un éclatant témoignage, ainsi que je l'ai prouvé, d'après les oracles des saints prophètes.

CXIII. Car il n'enseigne rien autre chose que les prin-

cipes d'équité reconnus partout et en tout temps, et qui forment toute la morale du genre humain. Qui ne sait que l'idolâtrie, la fornication, l'homicide sont des crimes? tout homme qui les commet ne peut parvenir à s'aveugler au point d'ignorer qu'il fait mal quand il s'y livre.

J'excepte cependant ceux qui, pleins de l'esprit impur et corrompus par une éducation vicieuse, des usages barbares, des lois atroces, ont perdu ou plutôt éteint en eux les premières notions de l'équité naturelle, ou bien les retiennent captives. Voyez-les dans cet état de dégradation : ils ne peuvent souffrir qu'on leur fasse ce qu'ils se permettent à l'égard des autres, et poussés par une conscience ennemie, ils se reprochent mutuellement le mal qu'ils commettent. Avec quelle sagesse Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, a renfermé tous les devoirs de la justice et de la plété dans ces deux préceptes : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même. »

Si on aime Dieu de tout son cœur, de toutes ses forces, si l'âme est entièrement remplie de ce pieux sentiment, on ne portera pas ses adorations à un autre Dieu ; avec Dieu le père on adorera le Seigneur son ange qu'il nous ordonne lui-même d'adorer, et que ce Dieu et Seigneur aime et chérit. Aime-t-on le prochain comme soi-même? alors on lui veut tout le bien qu'on veut pour soi ; car personne ne se souhaite du mal. Dans cette disposition d'esprit, on demande pour le prochain et on tâche de lui faire tout le bien qu'on se souhaite et qu'on cherche à lui procurer. Par le mot prochain, nous entendons l'être soumis aux mêmes misères que nous, et doué de raison, en un mot, l'homme. Tous les devoirs de la justice se rapportent à deux objets bien déterminés : Dieu et l'homme. Le vrai juste sera donc, d'après l'Écriture, celui qui aime Dieu de tout son cœur et de toutes ses forces, et son prochain comme lui-même. Mais vous, vous ne l'avez jamais montré à l'égard de Dieu et des prophètes, ni envers vous-même, cet amour et cette tendre charité. Qui ne sait que vous avez toujours abandonné Dieu pour des idoles, et fait mourir les justes? Vous avez

poussé l'impiété jusqu'à porter vos mains sur le Christ, et fidèles encore aujourd'hui à votre ancienne perversité, vous chargez de malédictions ceux qui vous prouvent que c'est bien le Christ que vous avez crucifié; que dis-je! vous voudriez faire croire que c'est un ennemi de Dieu, chargé de sa malédiction, que vous avez mis à mort. N'est-ce pas le comble de la folie et du délire? Les signes représentés par Moïse vous offrent le moyen de reconnaître celui qui est le Christ; mais vous ne le voulez pas, et non contents de ne pas le vouloir, vous cherchez à nous embarrasser, en nous faisant toutes les difficultés qui vous viennent à l'esprit; et puis vous ne savez plus que répondre, quand vous trouvez un Chrétien qui vous tient tête.

XCIV. Car, dites-moi, n'est-ce pas Dieu qui, par la bouche de Moïse, défendit de faire aucune image ou figure de tout ce qui est au ciel ou sur la terre? Et pourquoi donc ce même Dieu, dans le désert, ordonne-t-il à Moïse d'élever un serpent d'airain et de le représenter par un signe qui guérissait les morsures des serpents? Accuserez-vous Dieu de se contredire? Ne voyez-vous pas qu'il annonçait par ce signe le grand mystère de la croix, qui devait détruire la puissance du serpent dont la ruse avait, par Adam, introduit le péché dans le monde, qu'il voulait apprendre à ceux qui croient en celui qui devait souffrir par ce signe, c'est-à-dire par la croix, qu'il était vraiment leur salut et le seul qui pût les guérir de toutes les morsures du serpent, et par ces morsures il entendait toutes les actions mauvaises, toute injustice, toute acte d'idolâtrie. Et si ce n'est pas ainsi que vous l'entendez, dites-moi pourquoi Moïse fit élever ce serpent sous la forme d'une croix? pourquoi il enjoignit à tous ceux qui avaient été mordus par les serpents de le regarder pour être guéris, comme ils le furent en effet, lui qui avait expressément défendu de représenter l'image d'aucun objet?

Alors un de ceux qui étaient venus la veille me dit : —Voilà la véritable explication; nous n'en pouvons pas donner d'autre. J'ai souvent demandé à nos docteurs de m'expliquer

cet endroit, jamais ils ne m'ont rien dit de satisfaisant. Continuez donc, je vous prie, le développement que vous avez commencé : nous prètons la plus grande attention à votre manière d'éclaircir un mystère dont l'obscurité fait blasphémer contre nos divins oracles.

Alors je repris : — Dieu assurément a pu ordonner à Moïse de représenter en airain l'image d'un serpent, sans encourir pour cela le reproche de s'être contredit : eh bien ! de même, vous pouvez trouver dans la loi une sentence de malédiction contre les crucifiés, sans qu'elle frappe le Christ de Dieu, par qui Dieu le père daigne sauver tous ceux dont les œuvres étaient dignes de malédiction.

XCV. Car vous verrez que par le péché tout le genre humain est maudit ; tout homme qui n'accomplit pas fidèlement la loi n'est-il pas maudit par la loi ? Or, qui l'observe en tout point ? Personne. Vous n'oseriez dire le contraire. On s'en écarte toujours plus ou moins ; si ceux qui sont sous la loi se trouvent sous la malédiction portée par la loi, parce qu'ils n'en sont pas toujours exacts observateurs, à plus forte raison, les gentils qui adorent les idoles, qui souillent l'enfance par leur turpitude, et se livrent à tant d'autres infamies, sont-ils frappés de malédiction. Si Dieu le père a voulu que son fils prît sur lui les malédictions de tous les hommes, parce qu'il savait bien qu'en le livrant à la mort, et à la mort de la croix, il pourrait aussi le rappeler à la vie, pourquoi parlez-vous de ce divin fils qui s'est résigné à tant souffrir pour obéir à la volonté de son père, comme s'il eût été frappé de malédiction ? Ne devez-vous pas plutôt pleurer sur vous-mêmes ? Son père a voulu, il est vrai, qu'il passât par toutes sortes de souffrances pour le salut du genre humain ; mais vous qui l'avez livré à la mort, cherchiez-vous à exécuter les desseins de Dieu ? Était-ce par amour pour lui que vous faisiez mourir les prophètes ? Ainsi donc, ne dites pas : « Si Dieu a voulu qu'il souffrît, pour nous guérir tous par ses blessures, nous sommes sans crime. » Oui, si en tenant ce langage, vous êtes touchés de repentir, si vous reconnaissez qu'il est le Christ, si vous observez désormais sa loi ; oui, vous

serez sans crime. Par lui vous obtiendrez, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la rémission de vos péchés. Mais si vous le chargez de malédictions, lui et tous ceux qui croient en lui ; si vous les faites mourir quand vous en avez le pouvoir, je vous le demande, lorsque vous portez encore sur sa personne une main sacrilège, comment pourriez-vous éviter les châtimens que mérite un pareil excès d'injustice, de fureur, d'endurcissement et de folie ?

XCVI. Ces paroles de la loi : « Maudit soit celui qui est « pendu à une croix ! » confirment notre espérance qui s'attache à Jésus crucifié, au lieu de l'ébranler ; et pourquoi ? C'est que nous y trouvons, non pas une malédiction de la part de Dieu contre Jésus crucifié, mais une prédiction de ce que vous tous et vos semblables deviez faire en refusant de reconnaître que ce Jésus existe avant les siècles, qu'il est le prêtre éternel du Très-Haut, qu'il est roi, qu'il est le Christ. Voyez ce qui se passe sous vos yeux ! Vous maudissez dans vos synagogues tous ceux qui portent son nom ; les payens, de la malédiction passent à l'effet, puisqu'ils nous mettent à mort sur le simple aveu que nous leur faisons d'être Chrétiens. Eh ! que disons-nous à tous ? Nous sommes vos frères. Que n'embrassez-vous plutôt la vérité qui vous vient de Dieu ? Mais ne pouvant vous désarmer ni les uns, ni les autres ; vous voyant au contraire rivaliser de haine et de fureur pour nous contraindre à renier Jésus-Christ, nous préférons la mort et nous la recevons avec joie, persuadés, comme nous le sommes, que Dieu nous accordera en échange de cette vie tous les biens qu'il nous a promis par son Christ. Nous répondons à toutes vos persécutions par les plus tendres prières ; nous supplions le Christ d'avoir pitié de vous, c'est lui-même qui nous enseigne à prier pour nos ennemis : « Aimez ceux qui vous persécutent, nous « dit-il, soyez bons et miséricordieux comme votre Père céleste. » Et ne voyons-nous pas, en effet, combien ce Dieu tout-puissant est plein de miséricorde et de bonté ? Ne fait-il pas lever son soleil sur les ingrats aussi bien que sur les justes ? Ne fait-il pas pleuvoir sur les méchants comme sur les bons ? Mais nous savons de lui qu'il doit nous juger tous.

XCVII. Et ce n'est pas sans raison que le prophète Moïse, dont les mains étaient soutenues par Or et Aaron, demeura dans cette position jusqu'au soir. C'est jusqu'au soir, en effet, que notre Seigneur resta sur la croix ; on ne l'en descendit pour l'ensevelir que sur le déclin du jour, et le troisième jour il ressuscita, ainsi que l'avait prédit par ces paroles le prophète David : « Ma voix a crié vers le Seigneur, il m'a exaucé
 « du haut de la montagne. Je me suis endormi, j'ai été plongé
 « dans un profond sommeil, je me suis réveillé parce que le
 « Seigneur est mon appui. » Isaïe ne nous a-t-il pas annoncé le genre de mort qu'il devait souffrir, lorsqu'il lui met ces paroles dans la bouche : « J'ai étendu mes bras tout le jour
 « vers un peuple incrédule, rebelle, et qui marche dans une
 « mauvaise voie. » Ne nous apprend-t-il pas qu'il devait ressusciter, quand il nous dit : « Je lui donnerai la sépulture du
 « riche, son corps enseveli n'est pas resté dans le tombeau? » N'est-ce point de sa passion et de sa mort que parlait David dans ce passage tout mystérieux : « Ils ont percé mes mains et
 « mes pieds, ils ont compté tous mes os, ils m'ont considéré,
 « ils m'ont examiné, ils se sont partagés mes vêtements, ils
 « ont tiré ma robe au sort. » Et, en effet, les Juifs qui le crucifièrent lui enfoncèrent des clous dans les pieds et dans les mains, et quand ils l'eurent crucifié, ils se partagèrent ses habits, et c'est le sort qui assigna les parts quand ils voulurent choisir. Direz-vous que ce psaume ne s'entend pas du Christ ? Quel est sur toutes choses votre aveuglement ! Vous ne voyez pas que jamais vous n'avez eu chez vous ni de roi, ni de Christ qui ait eu, vivant encore, les pieds et les mains percés, qui soit mort ou plutôt qu'on ait crucifié comme l'indique ce passage mystérieux, excepté Jésus seul !

XCVIII. Mais je veux vous citer le psaume tout entier, vous y entendrez les accents de l'amour du Christ pour son père, vous verrez comme il s'abandonne entièrement à lui, comme il le conjure de l'arracher à cette mort cruelle, comme il sait connaître en même temps les hommes qu'il eut pour ennemis, comme il prouve qu'il s'est véritablement fait chair et qu'il

a connu la souffrance. C'est ainsi qu'il s'exprime : « Mon Dieu,
« mon Dieu , pourquoi m'avez-vous abandonné ? N'éloignez
« pas de moi votre salut, ne soyez pas sourd à mes cris, mon
« Dieu : je vous invoque durant le jour, et vous ne m'écoutez
« pas ; je crie vers vous au milieu de la nuit, et je n'ignore
« pas ce qui m'est réservé. Cependant vous êtes le saint qui
« habitez dans Israël, vous êtes l'objet de ses louanges. Nos
« pères ont espéré en vous, et vous les avez délivrés ; ils vous
« ont imploré, et ils ont été sauvés ; ils se sont confiés en
« vous, et ils n'ont pas été trompés dans leur attente. Pour moi,
« je suis un ver de terre ; je suis l'opprobre des mortels et le
« rebut de la populace ; tous ceux qui me voient m'insultent, le
« mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis
« son espoir en Dieu, que Dieu le sauve puisqu'il se plaie en lui.
« Et c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère, j'ai été
« reçu entre vos bras, vous étiez mon Dieu lorsque je suis
« sorti de ses entrailles ; ne vous éloignez pas de moi, mon
« Dieu, parce que la tribulation me presse, et personne n'est là
« pour me secourir. Une multitude de jeunes taureaux m'ont
« environné, les taureaux de Basan m'ont assailli : ils fondent
« sur moi la gueule béante, comme le lion qui déchire et qui
« rugit ; je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os ont été
« ébranlés ; mon cœur a défailli au dedans de moi, comme la
« cire qui se fond ; ma force s'est détachée comme l'argile, ma
« langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à
« la poussière de la mort. Des chiens dévorants m'ont envi-
« ronné ; le conseil des méchants m'a assiégé ; ils ont percé
« mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os, ils
« m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement, ils se sont
« partagés mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. Mais
« vous, Seigneur, ne vous éloignez pas ; vous qui êtes ma force,
« hâtez-vous de me secourir ; arrachez mon âme au glaive, et
« délivrez-moi de la rage de mes ennemis ; sauvez-moi de la
« gueule du lion, détournez de moi la corne du taureau. Je
« raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges
« au milieu de leur assemblée. Louez le Seigneur, vous qui le

« craignez ; glorifiez-le , race de Jacob ; craignez-le tous , vous « qui êtes de la race d'Israël ! »

Ma citation finie , je continuai en ces termes : Tout ce psaume ne peut s'entendre que du Christ , ainsi que je vais vous le prouver en reprenant chacune des paroles qui le composent. Par les premières : « Mon Dieu , mon Dieu ! tournez vos « regards sur moi ; pourquoi m'avez-vous abandonné ? » le prophète annonçait longtemps d'avance les paroles mêmes que devait prononcer le Christ attaché à la croix. Ne s'est-il pas écrié : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous « abandonné ? » Et celles qui suivent : « N'éloignez pas de « moi votre salut , ne soyez pas sourd à mes cris. Je vous in- « voque toujours , et vous ne m'écoutez pas ; je crie vers vous « au milieu de la nuit , et vous ne me laissez rien ignorer ! » ne sont-elles pas l'expression fidèle de tout ce que devait faire le Christ ? Le jour qu'il devait être crucifié , il prit avec lui trois de ses disciples et les conduisit sur la montagne des Oliviers , qui s'élève en face du temple de Jérusalem ; et là , il fit à Dieu cette prière : « Mon père , que ce calice s'éloigne de moi ! » Puis il ajouta : « Que votre volonté soit faite , et non pas la mienne ! » Par ces paroles , il montre qu'il sentait vraiment la douleur , qu'il était vraiment homme. Et pour qu'on ne dise point : « Il ne savait donc pas qu'il aurait à souffrir ? » il ajoute aussitôt par la bouche du Psalmiste : « Vous ne m'avez rien laissé ignorer. » De même qu'il n'y avait pas ignorance en Dieu quand il demandait à Adam où il était , et à Caïn ce qu'il avait fait d'Abel , son frère , et qu'il voulait seulement les forcer à se reconnaître eux-mêmes tels qu'ils étaient , et que l'histoire de ce qui était arrivé restât écrite et parvint jusqu'à nous , ainsi Jésus déclare qu'il ne s'agit pas ici de sa propre ignorance , mais de l'ignorance de ceux qui ne croyaient pas qu'il fût le Christ , et qui pensaient pouvoir , sans conséquence , le faire mourir , se persuadant qu'il en serait de lui comme d'un homme ordinaire , qu'il ne sortirait pas du tombeau.

C. Ce qui suit : « Mais vous habitez dans le sanctuaire , vous « la gloire d'Israël ! » annonçait le prodige le plus digne de

ouange et d'admiration ; je veux dire le prodige de sa résurrection, trois jours après sa mort sur une croix : merveilleux effet de la puissance qu'il tenait de son père ! Le Christ est appelé Israël et Jacob, ainsi que je l'ai déjà prouvé. Ce n'est pas seulement dans la bénédiction de Joseph et de Juda que tout ce qui le concerne nous a été prédit d'une manière mystérieuse, ainsi que je l'ai également démontré ; c'est encore dans l'Évangile, où nous lisons ces paroles prononcées par lui-même : « Toutes choses m'ont été données par le Père. Personne n'a connu le Père si ce n'est le Fils, et personne n'a connu le Fils si ce n'est le Père, et celui à qui le Fils l'a révélé ! » C'est donc lui-même qui nous a révélé tout ce que nous comprenons des divines Écritures ; c'est donc à sa grâce que nous devons de le reconnaître, et pour le premier-né de Dieu, existant avant toutes choses, et pour le fils des patriarches, parce qu'il a voulu naître d'une vierge issue de leur sang, se faire homme, vivre obscur et sans gloire, et passer par toutes les souffrances. Aussi disait-il à ses apôtres, quand il leur parlait de sa passion : « Il faut que le fils de l'homme souffre tous ces maux, qu'il soit rejeté par les pharisiens et par les scribes, et qu'il ressuscite le troisième jour. » Il se disait donc le fils de l'homme, ou parce qu'il était né d'une vierge qui descendait de David, d'Isaac, de Jacob, d'Abraham, ou bien parce qu'Abraham était son père et celui des justes, ces glorieux ancêtres de Marie donc je viens de parler. Qui de nous ignore que ceux qui ont engendré des femmes sont appelés le père des enfants qu'ont eus leur filles ? Il appela Pierre un de ses disciples nommé Simon, qui, par une révélation de Dieu le père, l'avait reconnu pour le fils de Dieu. Et comme nous lisons dans les écrits de ses apôtres qu'il est vraiment fils de Dieu, nous nous plaisons à l'appeler de ce nom et nous comprenons qu'il l'est en effet, puisqu'il est engendré du Père avant toutes choses, par la vertu et la volonté de ce Père. C'est lui qui, dans les livres des prophètes, est désigné de tant de manières différentes, par les noms de Sagesse, et de Jour, et d'Orient, et de Gloire, et de Pierre, et par ceux de Jacob et d'Israël ; nous comprenons

encore que si, d'un côté, il est fils de Dieu, de l'autre, il est homme, fils d'une vierge, afin que le péché, introduit dans le monde par le serpent, fût détruit par les moyens qui l'avaient fait naître. Eve, encore vierge et sans tache, écoute le démon, elle enfante le péché et la mort; Marie également vierge, écoute l'ange qui lui parle; elle croit à sa parole, elle en ressent de la joie lorsqu'il lui annonce l'heureuse nouvelle, c'est-à-dire lorsqu'il lui apprend que l'esprit du Seigneur surviendra en elle, que la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre, que le fils qu'elle doit enfanter est le fils de Dieu; elle répond: « Qu'il soit fait selon votre parole! » C'est alors que naquit d'elle le salut du monde, celui qu'avaient annoncé tant d'oracles, celui par qui Dieu terrasse le serpent, ainsi que les anges et les hommes qui lui ressemblent, tandis qu'il arrache à la mort ceux qui font pénitence et croient en son Christ.

CI. Viennent ensuite ces paroles: « Nos pères ont espéré en vous, et vous les avez délivrés; ils ont crié vers vous, et ils n'ont pas été confondus. Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut du peuple. » Nous voyons par cet endroit que Dieu ne reconnaît pour véritables pères que ceux qui ont espéré en Dieu et mérité le salut. Les pères dont il parle étaient les ancêtres dont il naquit quand il se fit homme. Il nous apprend que c'est aussi de son père qu'il attend son salut.

Il se glorifie de ne rien faire que d'après sa volonté et avec son secours. Telle fut, en effet, sa vie sur la terre; quelqu'un l'avait appelé bon maître: « Pourquoi m'appellez-vous bon, lui dit-il? personne ne mérite ce nom, si ce n'est mon père qui est dans les cieux. » Par ces mots: « Je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut du peuple, » le prophète annonçait ce qui s'est accompli, ce qui se réalise encore sous nos yeux.

Partout on nous fait, à nous autres qui croyons en lui, comme un opprobre de ces mots. « Il fut le rebut du peuple. » On nous reproche d'adorer celui que votre nation a poursuivi de son mépris, a chargé d'ignominie et qui a tout souffert de votre part.

Dans ces paroles qui suivent, nous trouvons encore une prédiction de ce qui devait arriver : « Tout ceux qui me voient
 « m'insultent ; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête
 « en disant : Il a mis son espoir en Dieu : que Dieu le sauve,
 « puisqu'il se plaît en lui. » Ceux qui le voyaient en croix n'ont-ils pas secoué la tête ? Par le mouvement de leurs lèvres et l'air moqueur de leur visage, ils rivalisèrent d'insulte, et en le raillant ils lui adressèrent ces paroles que nous lisons dans les écrits de ses apôtres : « Il se dit le fils de Dieu : qu'il descende de sa croix et qu'il marche ; que Dieu vienne à son secours. »

CII. Et ces autres paroles : « C'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère ; c'est vous qui étiez mon espérance. Du sein de ma mère, j'ai été jeté entre vos bras ; vous étiez mon Dieu, lorsque je suis sorti de ses entrailles. Personne n'est là pour me secourir ; une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux de Bazan m'ont assailli ; ils fondent sur moi la gueule béante comme le lion qui déchire et qui rugit ; je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os ont été ébranlés ; mon cœur a défailli au dedans comme une cire qui se fond ; ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais. » L'événement pouvait-il être prédit d'une manière plus claire ? Examinons d'abord cette circonstance : « Vous qui fûtes mon espérance dès le sein de ma mère. » A peine est-il né à Bethléem que le roi Hérode, instruit de sa naissance par des mages venus d'Orient, lui tend des embûches et cherche à le faire mourir. Mais Joseph, averti par le Seigneur, prend l'enfant avec la mère et se retire en Égypte. Le père qui l'avait engendré ne voulait pas qu'il mourût avant qu'il fût arrivé à l'âge viril et qu'il eût annoncé sa parole. On me demandera peut-être s'il n'eût pas été plus convenable que Dieu fît périr Hérode ? Je répondrai à cette question par une autre : Dieu ne pouvait-il pas dès le commencement du monde frapper de mort le serpent, au lieu de dire : « Je mettrai de l'inimitié entre le serpent et la femme, entre la race de l'un et la race de l'autre. » Ne pouvait-il pas faire naître tous les hommes

à la fois et en un même moment ? Mais il trouva plus digne de lui de créer l'ange et l'homme entièrement libres d'observer ou non les règles de justice qu'il leur avait données, et de les laisser jouir de cette liberté tout le temps qu'il le jugerait convenable. Il trouva également plus digne de lui d'établir un jugement particulier et un jugement général, sans toutefois porter atteinte au libre arbitre. C'est pourquoi l'Écriture, au sujet de la confusion de langage et de la multitude d'idiomes qui suivit la construction de la tour de Babel, s'exprime en ces termes : « Le Seigneur dit : Ils ne forment qu'une race, ils « n'ont qu'une seule langue ; ils ont commencé, et ils ne cessent « seront pas jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur dessein. » Quant à ces paroles : « Ma force s'est desséchée comme l'argile, « ma langue s'est attachée à mon palais, » c'est encore une prédiction de ce que devait faire le Christ, et toujours pour obéir à la volonté de son père. La force et la puissance de sa parole, qui confondait les scribes, les pharisiens et tous vos docteurs, quand ils osaient disputer avec lui, ne fut-elle pas suspendue ainsi qu'une source d'eau vive qui, jaillissant avec impétuosité, s'interrompt tout à coup quand on détourne son cours ? Il s'est tû, il a refusé de répondre, devant Pilate, à tous ceux qui l'interrogaient, comme nous l'apprenons par les écrits de ses apôtres, afin que cette parole d'Isaïe eût aussi son accomplissement : « Le Seigneur m'a donné une langue éloquente, mais pour « parler quand il le faut. » Ces mots : « Vous êtes mon Dieu ; ne « vous éloignez pas de moi, » nous apprennent à mettre notre confiance en Dieu, qui a tout fait ; à chercher en lui seul notre appui, notre salut, et non pas dans la naissance, dans la force, dans les richesses, dans la prudence humaine, à l'exemple de la plupart des hommes, ainsi que vous l'avez fait vous-mêmes dans tous les temps. N'avez-vous pas autrefois érigé un veau d'or ? Ne vous-êtes vous pas toujours montrés ingrats ? N'avez-vous pas été persécuteurs des justes jusqu'à les mettre à mort, vains jusqu'à l'arrogance, à cause de vos ancêtres ? Si le fils de Dieu vous a déclaré que ni ce nom divin, ni sa puissance, ni sa sagesse ne pouvaient le sauver ; que pour

être impeccable, il lui a fallu le secours de Dieu ; car, comme le dit Isaïe : « Il n'a jamais péché même en parole, puisqu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a point souillé sa bouche, » comment vous et vos semblables, qui attendez le salut sans avoir aucun titre qui vous donne cette espérance, comment, dis-je, ne voyez-vous pas que vous vous abusez, que vous vous trompez vous-mêmes ?

CIII. Voyons encore comme l'avenir a réalisé la prophétie renfermée dans ces autres paroles : « La tribulation me presse, personne n'est là pour me secourir ; une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, des taureaux de Basan m'ont assailli : ils fondent sur moi la gueule béante comme le lion qui déchire et qui rugit ; je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés. » Parlerai-je de cette nuit où Jésus vit fondre sur lui, de la montagne des Oliviers, les hommes envoyés par vos scribes et par vos pharisiens, à la faveur de l'ascendant que leur donnait la puissance de leur parole ? Le Christ ne s'est-il pas trouvé alors comme environné de jeunes taureaux à la corne menaçante et d'une fureur prématurée et meurtrière ? Les taureaux de Basan, dont il est ensuite question, désignent ceux d'entre vous qui se portèrent contre le Christ aux mêmes excès de violence que les jeunes taureaux, quand il fut amené devant vos docteurs. Ce n'est pas sans raison que l'Écriture les désigne sous le nom de taureaux ; d'eux naissent les jeunes veaux, ainsi que nous le savons. Eh bien ! ce que les premiers sont pour les seconds, vos maîtres l'ont été pour leurs enfants. Ils les ont poussés à se jeter sur le Christ, de la montagne des Oliviers, pour se saisir de sa personne et l'amener devant eux. Le prophète ajoute : « Personne n'est là pour le secourir. » Et n'est-ce pas ce qui est arrivé ? De cette multitude d'hommes, il n'en est pas un seul qui se soit levé en faveur de l'innocence opprimée ; et dans le lion rugissant dont la bouche ouverte est prête à dévorer, ne voyez-vous pas le roi des Juifs de cette époque, appelé aussi du nom d'Hérode et successeur de cet Hérode qui fit mourir tous les enfants de Bethléem, vers le temps où le Christ naquit, parce qu'il se flattait d'en-

velopper dans ce massacre l'enfant dont les mages, venus d'Orient, lui avaient annoncé la naissance? Mais il ignorait les desseins de celui qui est plus fort que tous les hommes; il ne savait pas qu'il avait donné l'ordre à Joseph et à Marie de prendre cet enfant, de fuir en Égypte et d'y rester jusqu'à ce qu'un nouvel ordre d'en haut les rappelât dans leur patrie. Ils attendirent donc en Égypte qu'on vint leur apprendre que cet Hérode, meurtrier des enfants de Bethléem, était mort et qu'il avait pour successeur Archélaüs; mais celui-ci mourut avant que le Christ eût accompli, par le supplice de la croix, les desseins éternels dont la volonté de son père lui avait remis l'exécution. Un autre Hérode avait succédé à Archélaüs dans la portion de pouvoir que Rome lui avait assignée. Pilate, pour lui plaire, avait envoyé devant son tribunal le Christ chargé de chaînes; c'est bien là ce que le Seigneur, qui connaît l'avenir, avait annoncé: « Ils le conduiront devant l'Assyrien, « il sera un présent d'hospitalité agréable au roi. » Par ce lion qui rugit, ne peut-on pas entendre aussi le démon appelé serpent par Moïse, Diable par Job et Zacharie, Satan par Jésus, qui voulait nous rappeler que ce nom avait été composé et lui avait été donné de l'action même qu'il avait commise; car *Sata*, dans la langue des Juifs et des Syriens, signifie déserteur, apostat, et *nas* peut se rendre par serpent, si vous le traduisez de l'hébreu; c'est de la réunion de ces deux mots qu'on a formé le mot *Satanas*. Aussitôt que Jésus-Christ eut quitté le fleuve du Jourdain, où se fit entendre sur lui la voix qui avait dit: « Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui, » le démon s'approcha de lui pour le tenter, ainsi que nous l'expriment les livres des apôtres; il poussa l'audace jusqu'à lui dire « Adore-moi! » Jésus lui répondit: « Retire-toi, Satan! Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » Le démon espérait le faire tomber dans ses pièges, comme il y avait fait tomber Adam. Ces paroles: « Je me suis écoulé comme l'eau; tous mes os ont été ébranlés; mon cœur a défailli au dedans de moi comme une cire qui se fond, » annonçaient ce qui lui arriva dans la nuit où les soldats vinrent sur la mon-

tagne des Oliviers pour se saisir de lui. Dans les livres qui furent écrits, ainsi que je le soutiens, par ses apôtres et par leurs disciples, il est rapporté qu'une sueur qui ressemblait à des gouttes de sang découla de son corps, lorsqu'en priant il s'écriait : « Mon père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice. » Son cœur, ses os étaient ébranlés en lui; son cœur surtout était comme une cire qui se fondait au dedans de lui-même. Par tout ce qui est arrivé, Dieu voulait nous convaincre que c'est à cause de nous qu'il livrait son fils à de si cruelles angoisses, et que sa qualité de fils de Dieu ne l'empêcherait pas de sentir toutes les souffrances et tous les maux qui lui survenaient. Dans ces paroles : « Ma bouche s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, » je retrouve une nouvelle prédiction de ce silence dont j'ai déjà parlé; silence qu'il ne rompit par aucune parole, ne voulant rien répondre à vos docteurs qu'il avait coutume de confondre et de convaincre de folie.

CIV. « Vous m'avez conduit à la poussière de la mort, ajoute le prophète; des chiens dévorants m'ont environné; le conseil des méchants m'a assiégé : ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils m'ont regardé; ils m'ont considéré attentivement; ils se sont partagés mes vêtements; ils ont tiré ma robe au sort. » Pourrez-vous trouver des paroles plus claires pour exprimer le genre de mort auquel le Christ devait être condamné par l'assemblée des méchants, que l'Écriture désigne sous les noms de chiens et de chasseurs, faisant ici allusion aux réunions et aux conseils que tinrent, pour le perdre, les chefs du peuple qui avaient juré sa perte? Quoi de plus conforme au récit des apôtres? J'ai parlé plus haut de ces vêtements que ceux qui le crucifièrent se sont partagés après l'avoir mis en croix.

CV. Viennent ensuite ces paroles : « Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir, arrachez mon âme au glaive, et délivrez de la puissance du chien mon âme abandonnée; sauvez-moi de la gueule du lion et des cornes de l'oryx, dans l'humiliation ou

« je suis. » Figure, prédiction remarquable de ce que nous retrouvons dans le Christ et de ce qui devait lui arriver ! N'avons-nous pas prouvé qu'il est le fils unique de Dieu, créateur de toutes choses, qu'il est la vertu, le Verbe engendré de lui ; qu'ensuite il s'est fait homme ; qu'il est né d'une vierge, comme nous l'apprennent les écrits des apôtres ? Dans chacune de ces paroles : « Arrachez mon âme au glaive ; délivrez cette
 « âme de la puissance du chien ; sauvez-moi de la gueule du
 « lion, et, dans mon état d'humiliation, délivrez-moi des cornes
 « de l'oryx, » vous trouvez une circonstance de la passion et une prédiction du genre de mort qu'il devait souffrir, je veux parler de la croix. Déjà je vous ai fait voir comme toutes les cornes de l'oryx présentent l'image d'une seule croix : le glaive, la gueule du lion, la puissance du chien, dont il est ici question, désignent une force ennemie qu'il veut repousser ; il demande qu'elle n'asservisse pas son âme, et la prière qu'il fait ici à son père est une leçon qui nous apprend à recourir à Dieu au moment de la mort, à lui demander qu'il ne permette pas que l'ange mauvais et audacieux s'empare de notre âme, puisqu'il peut l'écartier.

L'âme demeure toujours, je vous l'ai déjà prouvé par ce qui est arrivé à l'âme de Samuël, que la pythonisse évoqua, sur la demande de Saül. Il est à croire que les âmes des justes et des prophètes subissent après leur mort le joug d'une puissance semblable à celle de la pythonisse, comme le prouve le fait même dont je viens de parler. Il est évident que tout est ici pour notre instruction, et que Dieu, par son fils, nous apprend à faire tous nos efforts, à multiplier nos prières à l'heure de la mort, pour empêcher notre âme de tomber sous aucune puissance de cette nature. Lorsque le fils de Dieu rendit l'esprit sur la croix, nous disent les écrits de ses apôtres, il s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos
 « mains. » Ils nous disent encore de quelle manière il exhortait ses disciples à surpasser en vertu les pharisiens, s'ils voulaient parvenir au salut : « Je vous déclare, leur disait-il, que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des

pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

CVI. Il savait que son père accorderait tout à sa prière, qu'il le ressusciterait d'entre les morts; il invitait tous ceux qui craignent le Seigneur à le louer en toutes choses, parce que sa miséricorde, en vertu de la croix de son fils, s'étend sur les hommes qui ont la foi. Après sa résurrection, lorsqu'il eut convaincu ses disciples de la vérité des paroles qu'il leur avait dites avant sa passion, qu'il fallait que le fils de l'homme souffrit, et que toutes ses souffrances avaient été prédites, ils furent touchés du plus vif repentir de l'avoir abandonné au moment de la mort. Alors il parut au milieu des apôtres, qu'il regardait comme ses frères; et toutes les fois qu'il se trouvait au milieu d'eux, il se mettait à louer le Seigneur, ainsi que le rapportent leurs écrits. Et toutes ces circonstances avaient encore été clairement prédites, témoins les paroles qui se trouvent dans le reste du psaume : « Je raconterai votre nom à
« mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assem-
« blée; vous qui craignez le Seigneur, glorifiez-le; sauvez-le,
« vous tous qui êtes de la race de Jacob; qu'il soit craint par
« toute la postérité d'Israël! »

Si vous lui voyez changer le nom d'un de ses apôtres en celui de Pierre, et appeler les deux frères, fils de Zébédée, du nom de Boanergès, qui veut dire fils du tonnerre, reconnaissez en lui ce même Dieu qui changea autrefois le nom de Jacob en celui d'Israël; le nom d'Ausès en celui de Jésus, nom à la faveur duquel fut introduit dans la terre promise aux patriarches le peuple qui survécut aux Hébreux délivrés de la captivité de l'Égypte. Moïse nous l'avait annoncé comme un astre qui devait s'élever de la race d'Abraham : « Une étoile,
« nous dit-il, sortira de Jacob; un chef sortira d'Israël; » et ailleurs : « Voici l'homme, l'Orient est son nom. » Et en effet une étoile s'éleva dans les cieux, aussitôt après sa naissance, nous disent les écrits de ses apôtres, et des mages avertis par ce signe vinrent d'Orient pour l'adorer.

CVII. Il avait lui-même prédit qu'il ressusciterait trois jours après qu'il aurait été mis en croix, ainsi que nous l'apprennent

les mêmes évangélistes ; nous lisons dans leur récit que des hommes de votre nation lui dirent un jour, en discutant avec lui : « Donnez-nous un signe ; » et qu'il leur répondit : « Cette « génération adultère et méchante demande un signe ; on ne « lui en donnera pas d'autre que le signe de Jonas. »

Par ces paroles mystérieuses, il faisait comprendre à ceux qui l'écoulaient qu'il ressusciterait trois jours après sa mort sur la croix, et en même temps il annonçait que la génération à laquelle il parlait était plus coupable et plus perverse que les habitants de Ninive. Vous savez ce qui arriva lorsque Jonas, sorti du poisson qui l'avait englouti, parut au milieu de cette ville et annonça que dans trois jours, d'autres disent dans quarante, Ninive serait détruite avec tous ses habitants. Alors on publia un jeûne qui s'étendit non-seulement à tous les hommes, mais encore à tous les animaux ; on se revêtit de cilices, on poussa de longs gémissements : ils portaient d'un cœur réellement changé ; on abandonna les voies de l'iniquité, on comprit que pour trouver le Seigneur miséricordieux et bon il fallait renoncer au péché. Le roi lui-même et les premiers du royaume se couvrirent de cilices, et persévèrent dans le jeûne et la prière ; leur pénitence désarma le bras de Dieu et sauva la ville de sa destruction. Le troisième jour arrivé, selon d'autres le quarantième, Jonas s'affligeait de voir que sa prédiction ne s'était pas accomplie. Dieu, dans sa sagesse, sut appaiser ses murmures, et voici de quelle manière : d'un mot il fit naître un lierre qui le couvrit de son ombre et le garantit du soleil. C'était en effet un lierre chargé de son fruit, que Jonas n'avait ni planté, ni arrosé ; mais qui avait poussé tout à coup pour lui donner de l'ombre. D'un autre mot, Dieu fit sécher en un moment ce même lierre ; nouveaux murmures de la part de Jonas : c'est alors que Dieu lui fit comprendre combien était injuste le chagrin qu'il éprouvait de ce que Ninive n'était pas détruite : « Quoi ! lui dit le Seigneur, tu voudrais « conserver une plante qui est venue sans toi, qui s'est accrue « en une nuit, et qui est morte le lendemain ; et moi je n'« paragnerais pas la grande ville de Ninive, où il y a plus de

« cent vingt mille enfants qui ne savent pas discerner la droite
 « de la gauche, Ninive qui renferme une multitude d'êtres
 « vivants ! »

CVIII. Tous ceux de votre nation savaient bien ce qui était arrivé à Jonas, et cependant lorsque le Christ leur disait qu'il ne leur serait pas donné d'autre signe, et qu'il les exhortait à faire pénitence de leurs crimes, sinon avant, du moins après sa résurrection, et à fléchir le Seigneur par leurs larmes, à l'exemple des Ninivites, s'ils voulaient préserver et le peuple et la ville de la destruction, non-seulement vous n'avez pas fait pénitence, quand vous avez su qu'il était vraiment ressuscité, mais encore, ainsi que je vous l'ai déjà reproché, vous avez préposé des hommes de votre choix pour aller publier par toute la terre qu'un imposteur du nom de Jésus avait formé une secte d'hommes impies et sans loi ; que ce Jésus avait été crucifié, et que ses disciples l'avaient enlevé pendant la nuit du tombeau où il avait été déposé après qu'on l'eut détaché de la croix ; qu'ils trompèrent les hommes en publiant qu'il était ressuscité d'entre les morts et monté au ciel. Vous n'avez pas craint d'ajouter que ce Jésus enseignait lui-même je ne sais quels dogmes impies, affreux, exécrationnels, dogmes que vous inventez et que vous débitez partout pour soulever l'indignation publique contre ceux qui professent que Jésus est vraiment le Christ, le maître par excellence, le fils de Dieu. Que dirai-je encore ? Votre ville a été prise, votre pays est dévasté, ainsi qu'il l'avait prédit ; et loin de faire pénitence, vous le chargez de malédictions, lui et tous ceux qui croient en lui.

Nous, au contraire, nous ne haïssons ni vous, ni ceux à qui vous avez inspiré de pareils sentiments à notre égard. C'est trop peu pour nous de ne pas vous haïr, nous faisons les vœux les plus ardents pour que le repentir entre dans vos cœurs, et que vous obteniez tous miséricorde du Dieu infiniment bon, infiniment miséricordieux qui vous a créés.

CIX. Mais les gentils, qui vivaient dans le péché parce qu'ils étaient dans l'erreur, devaient se convertir aussitôt qu'ils auraient reçu des apôtres la doctrine que ces derniers ont por-

tée de Jérusalem jusque chez les peuples idolâtres ; nous l'apprenons de Michée , l'un des douze petits prophètes. Permettez que je vous cite quelques paroles de sa prédiction ; c'est ainsi qu'il s'exprima : « Et voilà que dans les derniers temps, la montagne
 « de la maison du Seigneur sera préparée sur le haut des monts,
 « élevée au-dessus des collines ; un fleuve coulera au milieu
 « du peuple, les nations y viendront en foule, et se hâteront,
 « disant : Venez, allons à la montagne du Seigneur et à la
 « maison du Dieu de Jacob ; il nous enseignera ses voies et
 « nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira
 « de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem ; il jugera au
 « milieu de la multitude des peuples, il châtiara des nations
 « puissantes jusqu'aux contrées les plus lointaines, les peuples
 « feront de leurs épées des socs de charrue, et des hoyaux de
 « leurs lances : un peuple ne tirera plus le glaive contre un
 « autre peuple ; ils n'apprendront plus à se combattre. Chacun
 « se reposera sous sa vigne et sous son figuier, et nul ne les
 « troublera, parce que le Seigneur a parlé. Que tous les peuples
 « marchent au nom de leur Dieu ; et nous, nous marcherons
 « au nom du Seigneur notre Dieu dans l'éternité et par-delà.
 « En ce jour-là je ramènerai celle qui était boiteuse, et je
 « recueillerai celle qui était rejetée et resserrée dans des en-
 « traves. Celle qui avait été répudiée deviendra mère d'une
 « nation puissante ; et le Seigneur régnera sur elle, sur la
 « montagne de Sion, dès à présent jusque dans l'éternité. »

A ces paroles de la prophétie j'ajoutai les réflexions suivantes : Je sais, mes amis, que vos docteurs conviennent avec nous que ces paroles s'entendent du Christ ; mais je sais aussi qu'ils prétendent que le Christ n'est pas encore venu : ou bien s'ils disent qu'il est venu, ils ajoutent qu'on ne le connaît pas, et qu'il ne sera connu que lorsqu'il lui plaira de se manifester et de paraître dans toute sa gloire. Alors arriveront, continuent-ils, les grands événements annoncés dans la prophétie, comme si cette prophétie n'avait encore eu aucun effet. Insensés ! ils ne comprennent pas ce qui est si clair et si évident, d'après toutes les paroles de l'Écriture, que deux événements

du Christ nous sont prédits : l'un, dans lequel il sera sans gloire, homme de douleur, couvert d'ignominie, et enfin crucifié ; l'autre, où il descendra du ciel dans tout l'appareil de sa majesté, quand l'homme de la défection, l'antechrist, élevant sur la terre une voix orgueilleuse contre le Tout-Puissant lui-même, se portera à d'affreux excès contre nous autres Chrétiens qui nous sommes jetés entre les bras du Dieu de Jacob, du Dieu d'Israël, aussitôt qu'à la faveur de la loi et de la doctrine sorties de Jérusalem nous avons pu connaître par les apôtres de Jésus le vrai Dieu et le culte qui lui convient, nous qui nous présentions autrefois couverts de meurtres et du sang les uns des autres ; chargés, en un mot, de toutes sortes d'iniquités, et qui depuis avons brisé sur tous les points du globe les instruments de guerre pour changer le glaive en soc de charrue, la lance en hoyau, et cultiver la piété, la justice, l'humanité, la foi et cette espérance qui nous vient de Dieu le père par le Dieu crucifié, chacun de nous se reposant désormais sous sa vigne, c'est-à-dire n'ayant plus qu'une seule et légitime épouse ; et en effet, dans notre conduite, vous avez sous les yeux la vérité de cette parole prophétique : « Son épouse est comme une vigne féconde. »

Il est facile de se convaincre que personne au monde n'est capable d'effrayer un véritable Chrétien et d'en faire un vil esclave de la crainte. Qu'on nous frappe du glaive, qu'on nous crucifie, qu'on nous livre aux bêtes, aux flammes, à toutes les autres tortures : on ne peut nous empêcher de confesser le nom de Jésus-Christ, ainsi que vous le voyez.

Plus on nous fait souffrir, plus on nous persécute, plus il naît au nom de Jésus des Chrétiens fidèles et dévoués. Nous ressemblons à la vigne dont le fer coupe quelques branches fécondes, et qui répare cette perte par d'autres branches plus belles et plus fécondes encore. La vigne plantée par le Dieu tout-puissant et par le Dieu sauveur, c'est le peuple qu'il s'est formé. Pour le reste de la prophétie, il aura son effet au jour du second avènement.

Ces mots : « Celle qui était resserrée dans des entraves, » si-

gnifient que vous et tous les incrédules faites votre possible pour bannir, non pas seulement de leurs biens, mais encore du monde entier, tous ceux qui portent le nom de Chrétiens, et qu'il ne leur est plus permis de jouir librement du bienfait de la vie. Vous dites : Eh ! n'est-ce pas ce que notre peuple lui-même a souffert ? Mais si tel a été pour vous le sort de la guerre, c'était un châtement que vous aviez mérité, ainsi que l'attestent toutes les Écritures. Mais nous, qui avons cessé de commettre le mal depuis que nos yeux se sont ouverts à la vérité, nous avons Dieu pour garant que notre mort n'est pas plus juste que celle qu'on a fait subir à celui qui était sans tache et la justice même, je veux dire le Christ. « Le juste, dit « Isaïe, le juste périt, et nul n'y pense dans son cœur : les « justes sont enlevés de ce monde, et personne n'y pense.

CXI. Au sujet de ces deux événements, je dois vous rappeler que déjà du temps de Moïse ils avaient été figurés d'une manière mystérieuse par les deux boucs que l'on offrait les jours de jeûne. Nous avons aussi montré que Moïse et Josué étaient eux-mêmes des figures de ces deux événements : l'un resta jusqu'au soir sur la colline les bras étendus, tandis qu'on les soutenait (rien sans doute ne représentait mieux la croix que cette attitude) ; l'autre, qui portait le nom de Jésus, commandait l'armée et donnait la victoire aux Hébreux.

Il est à remarquer que, pour mieux figurer les deux événements, ces deux saints personnages, ces deux prophètes du Seigneur ont représenté séparément les deux grands mystères dont nous venons de parler, l'un retraçant la croix, l'autre rappelant le nom de Jésus, et n'ont pu réunir les deux symboles dans une même personne. La réunion s'est faite dans Jésus seul. Et telle est, telle a été et telle sera toujours sa force, que son nom même fait trembler toute autre puissance que la sienne ; elle se sent défaillir à la seule idée qu'un jour elle doit être renversée par lui. Ainsi donc notre Christ, tout passible, tout crucifié qu'il a été, n'encourut point la malédiction portée par la loi ; mais il prouvait que lui seul pouvait sauver ceux qui savent conserver la foi. En Égypte, les Hé-

breux, préservés du glaive exterminateur, tandis que les premiers-nés des Égyptiens périssaient, durent leur salut au sang de l'agneau pascal qui arrosait les deux côtés et le seuil de leurs portes. Mais la Pâque c'était le Christ qui fut immolé plus tard, ainsi que l'avait annoncé Isaïe par ces paroles : « Il a été conduit à la mort comme une brebis. » Et n'est-ce pas vers le jour de Pâques que vous l'avez arrêté, que vous l'avez crucifié ? Eh bien ! de même que le sang de l'agneau pascal a sauvé les Hébreux qui étaient en Égypte, de même le sang du Christ sauvera de la mort ceux qui croiront en lui. Mais pourquoi ce sang mis sur les portes ? Est-ce que, sans cette marque, la main de Dieu se serait trompée ? Non, assurément, tout ce que je veux dire, c'est que Dieu annonçait par là que le sang du Christ serait le salut du genre humain.

Le ruban de pourpre que les espions envoyés par Jésus, fils de Nave, donnèrent à la courtisane Rahab, de la ville de Jéricho, en lui recommandant de le suspendre à la fenêtre par laquelle elle les fit descendre pour les soustraire à l'ennemi, figurait également le sang du Christ qui, chez tous les peuples, remet les iniquités, et devient le gage du salut pour les hommes injustes et adultères qui cessent de retomber dans le péché.

CXII. Combien vous dégradez Dieu par vos misérables interprétations, quand vous donnez à toutes ces paroles un sens si étroit, et que vous savez si peu pénétrer la profondeur des choses qu'elles expriment ? A les prendre comme vous les entendez, il faudra donc accuser Moïse d'avoir violé la loi qu'il avait portée ; car, après avoir défendu lui-même de représenter la figure d'aucune créature, soit du ciel, soit de la terre, soit de la mer, il fit faire un serpent d'airain qui était placé au-dessus d'un certain signe, et il ordonna à tous ceux qui avaient été mordus de le regarder ; et ceux qui le regardaient étaient guéris. Direz-vous que leur guérison venait du serpent ? Mais comment pourrait-elle venir de lui, puisque Dieu l'a maudit dès le commencement du monde, et frappé de sa redoutable épée, comme le dit Isaïe ?

Faut-il prendre ce passage dans le sens absurde qu'il plaît à vos docteurs de lui donner, et non pas comme une figure qui se rapporte à Jésus crucifié ; Jésus, que représentait Moïse par ses mains étendues, et Josué par ce nom qu'il reçut lorsqu'ils assurèrent l'un et l'autre la victoire à votre peuple ? Cette manière d'entendre l'Écriture ne laisse plus de doute, de vague dans l'esprit ; on comprend la pensée du législateur. Alors il ne paraît plus abandonner la cause de Dieu, et conseiller au peuple de placer sa confiance dans un reptile par qui la prévarication et la désobéissance sont entrées dans le monde. Vous trouvez dans toutes les paroles, dans toutes les actions de ce saint prophète un sens profond, un grand mystère. Tout s'accorde, tout s'explique à merveille dans celles des autres prophètes, lorsqu'on possède une fois l'intelligence des choses qu'elles renferment.

Mais de quoi s'occupent vos docteurs ! Ils descendent à je ne sais quelles misérables et futiles discussions : ils vous diront pour quelle raison dans cet endroit ou dans celui-ci on ne parla pas des chameaux femelles ; ce qu'on entend par ces chameaux appelés femelles ; pourquoi l'usage de tant de mesures de farine, de tant de mesures d'huile dans les offrandes prescrites par la loi. Mais, tout ce qui a de l'importance, tout ce qui mérite d'être examiné, ils se gardent bien de l'expliquer ou même d'en parler ; non contents de passer sous silence ces graves objets, ils vous défendent de nous écouter quand nous les traitons, et vous empêchent d'avoir aucun rapport avec nous. Ne méritent-ils pas qu'on leur applique ces paroles que Jésus, notre maître, adressait aux docteurs de son temps : « Sépulchres blanchis, « beaux au dehors, mais au dedans pleins d'ossements et de « corruption ; qui donnez la dime de la menthe et qui avez « un chameau. » Si vous ne rejetez la doctrine de ces hommes qui se préchent eux-mêmes et qui veulent être appelés : Maîtres ! maîtres ! si vous n'apportez à la lecture des prophètes le courage, la constance même des prophètes ; si vous n'êtes pas prêts à souffrir de la part des vôtres tout ce que ces derniers en ont souffert, je vous déclare que la lecture de leurs écrits sera sans fruit pour vous.

Voyez quelle est votre conduite. Celui qui fut envoyé avec Caleb pour reconnaître la terre de Chanaan, et qui portait auparavant le nom d'Ausès, ainsi que je l'ai déjà dit, reçut de Moïse le nom de Jésus. Vous ne demandez pas pour quelle raison vous passez sur ce point sans élever aucune discussion ; vous ne faites aucune question sérieuse ; sous ce nom, vous ne voyez pas le Christ ; vous lisez sans comprendre, et maintenant que vous entendez dire que Jésus est notre Christ, vous ne raisonnez pas en vous-mêmes, vous ne tirez pas cette conséquence que ce n'est pas en vain et sans raison que ce nom a été donné au compagnon de Caleb dont nous parlons. Mais vous cherchez avec une sainte et scrupuleuse attention pourquoi on a ajouté un *a* au premier nom d'Abraham, vous disputez avec un grand appareil de raisonnement sur l'*r* surajouté au nom de Sara. Quelle froideur, au contraire, quand il s'agit d'examiner pourquoi le nom tout entier d'Ausès, fils de Nave, fut changé en celui de Jésus ! Mais ce n'est pas seulement son nom qui a été changé, il a été lui-même substitué à Moïse.

Seul de tous les chefs hébreux sortis d'Égypte, il conduisit dans la terre-sainte les restes d'Israël. De même que ce fut Josué, et non pas Moïse, qui mit le peuple de Dieu en possession de la terre-promise, et la distribua d'après le sort entre tous ceux qui purent y entrer avec lui, de même Jésus convertira les restes dispersés de ce même peuple et leur distribuera la véritable terre-sainte ; mais avec quelle différence ! Le fils de Nave ne put donner qu'un héritage passager ; il n'était pas le Christ-Dieu, le fils de Dieu ; mais le Christ, après la grande résurrection, nous donnera un héritage qui ne passera point. Si le fils de Nave arrêta le soleil, ce ne fut qu'après avoir pris le nom de Jésus en échange du sien, et reçu sa puissance de l'esprit même de Jésus. Déjà nous avons prouvé que c'est ce même Jésus qui apparut à Moïse, à Abraham et aux autres patriarches, et conversa avec eux lorsqu'il exécutait les ordres de son père ; qui, depuis, est venu sur la terre, s'est fait homme, est né d'une vierge et subsiste toujours. Après lui et par lui le Dieu créateur doit renouveler le ciel et la terre ;

c'est le Christ qui, dans la nouvelle Jérusalem, sera l'éternelle lumière; il est le véritable roi de Salem selon l'ordre de Melchisédech, et le prêtre éternel du Très-Haut. Mais revenons à Josué; il est rapporté qu'il ordonna une seconde circoncision et qu'elle fut faite avec des couteaux de pierre: n'était-ce pas une prophétie de cette circoncision par laquelle le Christ nous retranche ou plutôt nous sépare des dieux de pierre et d'autres simulacres semblables? Il est dit aussi que Josué réunit en un même lieu les Hébreux qui furent circoncis; n'était-ce pas encore une image de ce que fit le Christ, qui rassembla de toutes les parties du monde, en un même corps, ceux que le véritable couteau de pierre, c'est-à-dire sa parole, avait retranché du monde idolâtre? Car vous savez que la pierre est présentée comme la figure du Christ: similitude souvent employée par les prophètes; et sa parole est avec raison comparée à un couteau de pierre: par elle, en effet, tant d'hommes incirconcis et plongés dans l'erreur ont reçu la circoncision du cœur et non de la chair! et c'est à cette circoncision que Dieu, par Jésus, exhortait ceux qui avaient reçu celle d'Abraham, lorsqu'il nous dit que ceux qui entrèrent dans la terre-sainte reçurent de Jésus une seconde circoncision qui fut faite avec des couteaux de pierre.

CXIV. Souvent l'Esprit saint parlait de manière à montrer l'avenir sous une image vive et frappante, et souvent il annonçait les événements futurs comme s'ils se passaient déjà, ou même comme s'ils étaient déjà passés. Je vais vous citer quelques exemples qui vous feront comprendre ce que j'avance. Isaïe nous dit, en parlant du Christ: « Il a été conduit à la mort comme une brebis, et comme un agneau devant celui qui le tond. » Il est évident qu'il parle de la passion comme si déjà elle était accomplie; et ailleurs, lorsqu'il dit: « J'ai étendu mes mains vers un peuple incrédule et rebelle. » Ne croirait-on pas qu'il s'agit d'un événement passé? Il en est de même de cet autre endroit: « Seigneur, qui a cru à votre parole? » J'ai prouvé à plusieurs reprises que le même prophète donnait souvent au Christ le nom de Pierre par similitude, et par métaphore celui de Jacob et d'Israël; et dans un autre en-

droit, quand il dit : « Je verrai tes cieus, ouvrages de tes « mains, » si je n'entends pas ces mots dans ce sens que Dieu fait tout par son Verbe, j'en concluerai follement, comme vos docteurs, que l'auteur de toutes choses, que le Dieu incréé, a des pieds, des mains, une âme comme les êtres animés qu'il a faits, et que c'est pour cette raison qu'il a pu se montrer autrefois à Abraham, à Jacob ; car voilà ce qu'ils enseignent.

Nous avons donc été bien mieux traités, nous qui avons reçu la seconde circoncision à l'aide de couteaux de pierre : la première se faisait et se fait encore avec le fer. Aussi persistez-vous dans la dureté de votre cœur. Notre circoncision, qui ne fut instituée qu'après la vôtre, se fait avec des pierres aiguës, c'est-à-dire par la parole des apôtres du Dieu, la grande pierre angulaire détachée sans effort de la montagne ; elle nous affranchit du culte des idoles et de toutes les œuvres d'iniquité ; et nos cœurs se trouvent si bien circoncis, si bien dégagés du vice, que nous affrontons la mort avec joie pour le nom de celui qui est l'heureuse pierre d'où jaillit une eau vive dans les cœurs qui aiment par lui Dieu le père, et dont l'effet est de désaltérer ceux qui ont soif de la justice. Mais quand je parle ce langage vous ne me comprenez pas, car vous n'avez pas l'intelligence des œuvres que devait opérer le Christ, œuvres prédites toutefois par les prophètes ; et vous ne voulez pas nous croire, nous qui tâchons de vous amener à comprendre les Écritures. « Malheur « à vous ! s'écrie Jérémie ; vous avez abandonné la source d'eau « vive et vous vous êtes creusé des citernes entr'ouvertes qui « ne peuvent contenir leurs eaux ! La solitude sera sur la mon- « tagne de Sion, parce que devant vous j'ai donné à Jérusalem « l'écrit de répudiation. »

CXV. Mais vous devriez du moins croire à cette prophétie de Zacharie qui vous annonce d'une manière allégorique, sous le voile d'une parabole, le mystère du Christ. C'est ainsi qu'il s'exprime :

« Réjouis-toi, fille de Sion, loue le Seigneur ! voilà que je « viens et j'habiterai au milieu de toi, dit Jéhovah, et les nations « viendront en foule vers le Seigneur en ce jour ; elles seront

« mon peuple, et j'habiterai au milieu de toi et tu sauras que
 « Jéhovah, le Dieu des armées, m'a envoyé vers toi. Jéhovah
 « possédera Juda comme son héritage dans la terre-sainte, il
 « choisira Jérusalem. Que toute chair se taise en présence de
 « Jéhovah, car il s'est réveillé de son sommeil, il s'est levé de
 « sa demeure sainte, et le Seigneur me montra le grand-prêtre
 « Jésus debout devant l'ange de Jéhovah ; et Satan était à sa
 « droite pour s'opposer à lui ; et Jéhovah dit à Satan : Jéhovah
 « te réprimera ; Jéhovah qui a choisi Jérusalem te réprimera ,
 « tu n'es qu'un tison arraché au feu. »

Tryphon s'apprêtait à m'interrompre. Attendez un moment ; lui dis-je, écoutez où j'en veux venir. Vous vous imaginez sans doute que je veux faire entendre qu'il n'existait point de prêtre du nom de Jésus dans la terre de Babylone où votre peuple fut captif ; ce n'est pas là ma pensée. Si cependant je voulais le prouver, je ne manquerais pas de raisons : je pourrais vous dire que si vous aviez eu à cette époque un prêtre du nom de Jésus, le prophète ne l'aurait pas vu en révélation, mais bien en réalité ; de même qu'il a vu le démon et l'ange du Seigneur dans un moment d'extase ou de vision, et non pas réellement placés sous ses yeux. Mais voilà tout simplement ce que je veux établir :

De même que l'Écriture nous dit que, par la vertu du nom de Jésus, le fils de Nave fit des prodiges et des actions qui étaient autant de figures de ce que devait faire un jour notre Christ ; de même je me borne à vous dire que la révélation qui eut lieu à l'époque de ce Jésus, prêtre des Hébreux, au temps de la captivité de Babylone, était une prophétie de ce que devait faire notre prêtre, Dieu et Christ, fils du Dieu créateur de tout ce qui existe.

Aussi je me suis étonné de vous voir si tranquilles et de n'éprouver de votre part aucune contradiction, lorsque je vous ai dit que, seul d'entre les chefs partis avec lui de l'Égypte, le fils de Nave était entré dans la terre-sainte ; à la tête de la jeunesse de cette époque ; car, habituellement, vous ressemblez aux mouches qui cherchent les ulcères et s'y attachent de pré-

férence. Aussi, entre mille choses remarquables, qu'on laisse échapper un mot qui vous blesse ou que vous ne comprenez pas, ou qui soit inexact, vous oubliez tout ce qu'on a pu vous dire de beau, d'intéressant, pour vous saisir de ce seul mot, le grossir et en faire un crime irrémissible.

Vous jugez sévèrement ; Dieu vous jugera de même. Il vous demandera compte à bien plus juste titre de vos actions mauvaises, de vos crimes affreux, de tant de fausses interprétations que vous avez données aux divines Écritures en les altérant. N'est-il pas juste que vous soyez jugés comme vous avez jugé les autres ?

CXVI. Mais revenons à la prophétie qui nous occupe et qui regarde Jésus-Christ. Je reprends la suite de mes idées, et je dis que cette prophétie nous regarde aussi, nous qui croyons au Christ, ce pontife par excellence, mort par le supplice de la croix. Nous étions souillés de toutes sortes de crimes et de désordres ; c'est lui qui, par sa grâce, d'après la volonté de son père, nous a purifiés de toutes les souillures dont nous étions couverts. Le démon est toujours là comme un ennemi qui nous observe et qui veut nous attirer à lui. Mais l'ange de Dieu, c'est-à-dire la grâce de Dieu qui nous est envoyée par Jésus-Christ, repousse sans cesse le démon et le met en fuite. Nous avons été comme arrachés au feu par cette grâce qui nous purifie de nos péchés et qui doit nous délivrer de toutes les tribulations à l'avenir, aussi bien que des feux éternels où Satan et ses ministres voudraient nous plonger ; car Jésus, le fils de Dieu, nous a promis de nous en arracher, de nous revêtir des habits de gloire qu'il nous a préparés, et de nous ouvrir son royaume éternel, si nous observons ses commandements. De même que le Jésus, appelé du nom de Prêtre par le prophète, se montra couvert de vêtements souillés aux yeux d'Israël, parce qu'il avait, dit l'Écriture, épousé une prostituée, et fut, comme un tison, arraché du feu, parce qu'il obtint la rémission de son péché, à la grande confusion du démon, qui voulait ressaisir sa proie ; de même, nous, qui tous ensemble ne faisons qu'un, en quelque sorte, en Jésus-Christ par notre

unanimité à croire un seul Dieu créateur de toutes choses, nous avons été, grâce à son fils unique, délivrés des vêtements d'ignominie, c'est-à-dire de nos péchés, et enflammés par le feu de la parole qui nous appelait; nous sommes devenus la véritable race sacerdotale du Seigneur, ainsi qu'il l'atteste lui-même, lorsqu'il dit que maintenant, en tous lieux, chez les nations, on lui offre des sacrifices purs et agréables. Qui ne sait que Dieu ne reçoit de sacrifices que des mains de ses prêtres?

CXVII. Le sacrifice offert partout en son nom est celui que Jésus-Christ a institué et prescrit d'offrir, je veux dire le sacrifice eucharistique du pain et du vin, que les Chrétiens offrent en tous lieux; aussi lui sont-ils tous agréables, ainsi qu'il le déclare, tandis qu'il rejette vos sacrifices et ceux de vos prêtres; témoins ses propres paroles : « Je ne recevrai plus
« d'offrandes de votre main; depuis le lever du soleil jusqu'au
« coucher, mon nom est glorifié chez les nations, et vous, vous
« le profanez. » Toujours poussés par l'esprit de contention, vous dites qu'à la vérité le Seigneur ne reçoit plus de sacrifices à Jérusalem de la part de ceux qui l'habitèrent autrefois sous le nom d'Israélites, mais que, dans leur dispersion chez tous les peuples, leurs prières ne laissent pas de lui être agréables, et que ces prières sont ici désignées sous le nom de sacrifices. Je conviens que les prières et les actions de grâce faites par des cœurs purs sont les seuls sacrifices parfaits et agréables au Seigneur; et voilà ceux en effet que les Chrétiens ont appris à lui offrir en reconnaissance des aliments qu'ils reçoivent de lui, et en mémoire de la passion que le fils de Dieu a soufferte pour eux. Mais vos princes des prêtres et vos docteurs n'ont rien omis pour que le nom du Seigneur fût profané et devint un objet de blasphème chez tous les peuples; vous avez jeté comme un manteau d'ignominie sur tous ceux qui portent le nom de Jésus et qu'on appelle Chrétiens, mais Dieu le fera disparaître un jour, quand il nous ressuscitera tous, qu'il enverra les uns incorruptibles, immortels, impassibles, dans son royaume éternel, ce royaume

qui ne passera point ; et qu'il précipitera les autres au milieu de feux et de supplices qui n'auront pas de fin. Vous et vos maîtres, vous vous abusez par votre manière d'entendre l'Écriture et de vous persuader qu'il s'agit ici de votre dispersion chez les autres peuples, et de vos prières, et de vos sacrifices comme s'ils étaient purs et agréables au Seigneur en tous lieux. Reconnaissez d'abord que votre interprétation est un mensonge, et que vous ne cherchez en toute chose qu'à vous tromper vous-mêmes ; car enfin, votre nation n'est pas encore répandue du couchant à l'aurore : combien de contrées où personne d'entre vous n'a pu encore pénétrer ! Mais il n'y a pas un seul peuple, ou grec ou barbare, de quel nom qu'on l'appelle, soit chez les Scythes, qui passent leur vie dans des chariots ; soit chez les nomades, qui n'habitent point de maisons ; soit chez les pâtres, qui logent sous des tentes ; oui, dis-je, il n'est pas un seul peuple où l'on n'adresse à Dieu le père des prières et des actions de grâces, au nom de Jésus crucifié. D'ailleurs remontons à l'époque de la prophétie : étiez-vous, au temps de Malachie, dispersés comme vous l'êtes aujourd'hui ? Non sans doute, ainsi qu'on peut s'en convaincre d'après les Écritures.

CXVIII. Ah ! ne vaut-il pas mieux pour vous, mes amis, renoncer à tout esprit de contention et faire pénitence avant l'arrivée de ce grand jour du jugement, où se feront entendre les gémissements de tous ceux de vos tribus qui ont percé le Christ, comme vous l'annoncent les livres saints ? Ces paroles de David : « Le Seigneur l'a juré, vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech, » je les ai citées et je vous ai développé le sens de cette prédiction ; cet oracle d'Isaïe : « Et sa sépulture a disparu du milieu de nous, » vous a montré qu'il devait mourir et ressusciter. Je me suis attaché à vous prouver que le Christ devait aussi juger les vivants et les morts. C'est en ces termes que Nathan parle de lui à David : « Je serai son père et il sera mon fils ; je ne retirerai point de lui ma miséricorde, ainsi que je l'ai retirée de ceux qui étaient avant lui ; je l'établirai dans ma maison, et son trône sera affermi pour toujours. » Selon Ezéchiël, il est le seul chef de la maison du

Seigneur; car le Christ, en sa qualité de fils de Dieu, est le Prêtre par excellence, le Roi éternel. Ne croyez pas qu'il nous ait été recommandé, par Isaïe et par les autres prophètes, de nous préparer à son second avènement par des sacrifices de sang et des libations; il faut maintenant des sacrifices, non plus figuratifs, mais véritables et spirituels, la louange et l'action de grâces. Notre croyance en Jésus n'est donc pas une erreur; ceux qui nous ont appris à croire en lui ne nous ont pas trompés. O Providence admirable! vous vous flattiez vainement d'aimer Dieu, d'être sages; les hommes vraiment sages, vraiment religieux, vous ne les trouvez plus que parmi ceux qui sont fidèles à la vocation du testament nouveau et éternel, je veux dire à la voix du Christ; et voilà précisément ce que disait Isaïe dans un transport d'admiration: « Et les rois devant lui garderont le silence; car ceux à qui il n'a point été annoncé, verront; ceux qui n'en ont point entendu parler, comprendront. Seigneur, qui a cru à votre parole? A qui le bras de Dieu s'est-il révélé? » Je résume toutes ces preuves, ô Tryphon, le plus succinctement possible, pour l'instruction de ceux qui sont venus aujourd'hui avec vous.

— Je vous en remercie, me dit-il, et bien que vous soyez revenu sur les mêmes choses à plusieurs reprises, je dois vous dire que nous vous entendons avec un extrême plaisir.

CXIX. — Vous pensez bien, mes amis, répondis-je, que nous n'aurions jamais pu nous-mêmes comprendre les Ecritures, sans la volonté de celui dont la grâce nous a donné l'intelligence; et il nous l'a donnée pour accomplir ce qui fut dit autrefois à Moïse: « Ils ont provoqué mon courroux en adorant des dieux étrangers, et ils ont excité ma colère par des abominations; ils ont sacrifié aux démons et non à Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas; il leur est venu des dieux nouveaux, des dieux d'un jour que leurs pères n'ont point adorés. Le Dieu qui t'a engendré tu l'as délaissé, et tu as oublié le Dieu qui t'a nourri; le Seigneur a vu, et son courroux s'est ému, parce que ses filles et ses fils l'ont provoqué; et il a dit: Je leur chercherai ma face et je considérerai leur fin; car c'est une race

« perverse et des enfants infidèles ; ils m'ont provoqué par des dieux qui n'en sont pas, et ils m'ont irrité avec leurs vaines idoles, et moi je les provoquerai avec un peuple qui n'est pas le mien, et je les irriterai avec un peuple insensé. Un feu s'est allumé dans ma colère, et il brûlera jusque dans les entrailles de l'enfer ; il dévorera la terre avec ses germes, et il consumera les fondements des montagnes ; j'assemblerai sur eux tous les maux. » Et quand le juste eut été mis à mort, nous, cet autre peuple dont il est ici parlé, nous avons refléuri ; nous nous sommes élevés de terre comme de jeunes et féconds épis ; nous avons été ces peuples dont parle le prophète : « Des nations viendront en foule au Seigneur en ce jour ; elles seront mon peuple, et elles habiteront par toute la terre. » Nous ne sommes donc pas simplement une nation, mais la nation sainte, pour me servir ici de l'expression du prophète : « On appellera saint le peuple racheté par le Seigneur. »

Ainsi nous ne sommes pas un peuple que vous devez mépriser, une nation barbare, ou même, si vous voulez, un peuple comme ceux de la Carie et de la Phrygie ; nous sommes un peuple choisi de Dieu, auquel il a daigné se manifester lorsque nous ne le cherchions pas. « Je suis devenu, dit-il, le Dieu d'une nation qui ne songeait pas à m'invoquer. » Et voilà la race que Dieu promet à Abraham, lorsqu'il lui annonça qu'il serait père de plusieurs nations. Il ne parlait pas alors des Arabes, ni des Égyptiens, ni des Iduméens ; car Ismaël et Esau furent pères de nations puissantes. Les Ammonites, qui formaient une tribu si considérable, existent encore. Noé fut le père d'Abraham et de presque toute la nouvelle race des hommes qui s'engendrèrent les uns des autres. Quelle était donc la faveur particulière que le Christ réservait à Abraham ? De même qu'il l'appela, en lui commandant de quitter la contrée qu'il habitait ; ainsi nous avons tous été appelés nous-mêmes ; nous sommes sortis de la région malheureuse où nous vivions, des voies criminelles où nous étions engagés avec le reste des hommes ; aussi serons-nous avec Abraham les héri-

tiers de la terre-sainte ; aussi avons-nous toujours en perspective cet héritage immortel, comme enfants d'Abraham, à raison de notre foi toute semblable à la sienne. Il crut à la parole de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice ; et nous aussi nous avons cru à la parole de Dieu qui nous fut annoncée par les prophètes et prêchée par les apôtres ; et aussitôt que nous avons entendu cette voix, nous avons renoncé à tous les biens de ce monde pour la suivre, et nous renoncerions à la vie s'il le fallait. Dieu promettait donc à Abraham une nation imitatrice de sa foi, attachée comme lui au culte du vrai Dieu, et qui serait un jour la joie de son père ; ainsi ce n'était pas vous, puisque l'Écriture vous appelle des enfants d'incrédulité.

CXX. Et voyez comme la même promesse fut faite à Isaac et à Jacob. C'est ainsi que le Seigneur parle à Isaac : « Je bénirai toutes les nations de la terre dans celui qui doit sortir de toi ; » et à Jacob : « Toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. » Et cette bénédiction, Dieu ne l'a donnée ni à Esau, ni à Ruben ou à tout autre, si ce n'est à ceux dont le Christ devait naître dans l'ordre des ancêtres de la vierge Marie.

Voyez encore en quels termes est conçue la bénédiction donnée à Juda, et vous comprendrez ce que je dis ici. La race de Jacob se partage et se continue en diverses branches, par Juda, par Pharès, par Jessé, par David. Que signifiait ce partage ? celui que nous voyons aujourd'hui. Quelques-uns des vôtres sont reconnus enfants d'Abraham et sont comptés parmi ceux qui forment l'héritage du Christ ; d'autres, bien qu'issus de ce patriarche, ressemblent au sable stérile qui couvre le bord de la mer : ces grains de sables sont innombrables, mais ils ne produisent rien, ils s'abreuvent seulement de l'eau de la mer ; et n'a-t-on pas fait avec raison à plusieurs d'entre vous le reproche de boire les doctrines amères de l'impiété, et de repousser la parole de Dieu ? Ce Dieu dit, en parlant de Juda : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que viennent les choses qui sont promises et

« celui qui est l'attente des nations. » Il est évident que cette prophétie ne regarde point Juda, mais le Christ. Nous autres, hommes de toutes les nations, ce n'est pas Juda que nous attendons, mais Jésus qui avait aussi délivré vos pères de la servitude d'Égypte ; car la prophétie assigne pour limite l'arrivée du Christ : « Jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le sceptre, et il sera l'attente des nations. » Or, il est venu, je vous l'ai prouvé, et il doit venir de nouveau sur les nuées du ciel et remplir notre attente, ce Jésus dont vous profanez le nom et que vous faites blasphémer par toute la terre. Je pourrais ici contester avec vous sur les mots que vous rendez de cette manière : « Jusqu'à ce que viennent les choses qui lui sont promises. » Ce n'est pas ainsi que traduisent les Septante, mais : « Jusqu'à ce que vienne celui à qui le sceptre appartient. » comme la suite du passage fait voir clairement qu'il ne s'agit ici que du Christ, car ces paroles : « Il sera l'attente des nations, » sont bien formelles, je ne disputerai point avec vous sur les mots qui précèdent ; je ne m'y arrête point, non plus qu'aux passages que vous ne voulez pas admettre, je veux dire les paroles de Jérémie, d'Esdras et de David, que j'ai citées. Ce n'est point d'après ces paroles que j'ai cherché à vous prouver que le Christ est venu, mais d'après les passages que vous regardez vous-mêmes comme incontestables. Et si vos docteurs avaient pu comprendre qu'ils s'entendaient du Christ, soyez-en bien persuadés, ils les auraient retranchés comme ils ont retranché ceux qui regardent la mort d'Isaïe, dont vous avez coupé le corps avec une scie de bois. Il y a encore ici un mystère qui cachait ce que devait faire le Christ ; car il partagera votre nation comme vous avez partagé le corps du prophète ; il recevra les uns, selon leurs mérites, dans son royaume éternel, avec les saints patriarches et les saints prophètes, et il condamnera les autres à un feu qui ne s'éteindra jamais ; il les y précipitera avec ceux des autres nations qui leur ressemblent par leur incrédulité et leur endurcissement. C'est lui-même qui l'a déclaré : « Plusieurs, dit-il, viendront d'Orient et d'Occident, et auront part avec

« Abraham, Isaac et Jacob, au royaume des cieux ; tandis que
 « les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres exté-
 « rieures. » Je vous parle ici d'après les sentiments dont je suis
 profondément pénétré ; dans tout ce que j'ai pu vous dire, je
 n'ai cherché qu'à vous faire connaître la vérité, sans craindre
 personne ; car je vous l'aurais dite quand vous auriez dû,
 sur cette place, me mettre en lambeaux.

Je me suis fort peu inquiété de ceux de ma nation, c'est-à-dire des Samaritains. Lorsque j'é m'adressai à César et que je lui offris une requête, le priant d'en prendre acte, j'ai dit hautement qu'ils se laissent tous grossièrement abuser en ajoutant foi aux paroles du magicien Simon, Samaritain d'origine, dont ils font un dieu, et qu'il placent au-dessus de toutes les puissances, de toutes les principautés, et de toutes les vertus des cieux.

CXXI. Mes interlocuteurs gardant le silence, je continuai : Remarquez, mes amis, que l'Écriture, parlant du Christ par la bouche de David, ne dit pas que les nations seront bénies en sa race, mais en lui-même. Voici ses propres paroles : « Son nom, dans tous les siècles, s'élèvera au-dessus du soleil, et en lui seront bénies toutes les nations. » Si toutes les nations sont bénies en lui, et si nous autres, qui croyons en son nom, nous faisons partie de ces nations, dès lors la bénédiction tombe sur nous, puisqu'il est le Christ. Dieu avait souffert qu'on adorât le soleil ; mais s'est-il trouvé un seul homme qui voulût mourir en témoignage de sa foi au soleil ? Vous trouvez, au contraire, dans toutes les conditions, des hommes qui ont souffert et qui souffrent encore tous les supplices imaginables pour le nom de Jésus, plutôt que de le nier ; c'est que sa parole toute de vérité et de sagesse est bien autrement vive, bien autrement éclatante, que la chaleur et la lumière du soleil ; elle pénètre dans tous les replis du cœur et de l'esprit ; voilà pourquoi l'Écriture nous dit : « Son nom s'élèvera au-dessus du soleil. » Un autre prophète s'écrie : « L'Orient est son nom. » Ce prophète c'est Zacharie ; il dit ailleurs en parlant du Christ : « A son aspect les tribus d'Israël pousseront des gémissements. » Si dès son

premier avènement, qui était celui des humiliations et des mépris, il a déjà jeté tant d'éclat et déployé une si grande force, qu'il a pu se faire connaître de toutes les nations, ramener à la vertu des hommes plongés depuis si longtemps dans le crime, au point que les démons tremblent à son nom; que les royaumes et les principautés le redoutent plus que toutes les puissances qui ont jamais existé; comment ne pourrait-il pas, au jour de son glorieux avènement, renverser ceux qui l'ont poursuivi de leur haine, ou qui l'ont indignement abandonné et introduire dans son repos ses fidèles serviteurs et les combler de tous les biens qu'il leur a promis? Par lui il nous a été donné d'entendre et de comprendre, d'obtenir le salut, et de connaître tout ce que Dieu le père a voulu nous révéler; aussi Dieu le père adresse-t-il au Christ ces paroles: « Il vous est glorieux d'être appelé mon serviteur, pour réparer les restes de Jacob et convertir les tribus d'Israël; je vous ai établi la lumière des nations et le salut des extrémités de la terre. »

CXXII. Vous croyez que ces paroles s'entendent des étrangers ou de vos prosélytes. Elles n'ont de sens véritable qu'autant qu'elles s'appliquent à nous autres gentils amenés à la lumière par Jésus: s'il en était autrement, il vous aurait rendu témoignage; mais qu'a-t-il dit à l'égard de vous? Que vous étiez doublement enfants de colère. Ainsi donc ces paroles des prophètes s'entendent, non de vos prosélytes, mais de nous autres, dont l'Écriture parle en ces termes: « Je conduirai les aveugles dans une voie qu'ils ne connaissent pas, et je les ferai marcher dans des sentiers qu'ils ignorent, C'est moi qui l'atteste, dit le Seigneur, et avec moi le serviteur que j'ai choisi. » A qui le Christ rend-il témoignage? N'est-ce pas à ceux qui croient en lui? Non-seulement vos prosélytes n'y croient pas, mais ils enchérissent encore sur vous dans leurs blasphèmes contre le nom de Jésus; et nous autres qui croyons, nous avons tout à souffrir de leur part: ils ne cherchent qu'à nous faire mourir; enfin ils se montrent en toutes choses vos dignes émules. Ailleurs, le Seigneur dit encore: « Moi le souverain maître, je t'ai appelé dans les décrets de ma

« justice; je te prendrai par la main, je te donnerai pour signe
 « d'alliance à mon peuple, et pour lumière aux nations; tu
 « ouvriras les yeux aux aveugles, tu briseras les fers des cap-
 « tifs.» Quand vous voyez si clairement que chaque parole se
 rapporte au Christ et aux nations qu'il a éclairées, direz-vous
 encore que c'est la loi, que ce sont vos prosélytes que le Sei-
 gneur avait en vue ?

Alors quelques-uns de ceux qui étaient venus la veille se
 mirent à crier, comme s'ils étaient au théâtre : — Quoi donc !
 est-ce que tous ces passages ne s'entendent pas de la loi et de
 tous ceux qu'elle éclaire, c'est-à-dire des prosélytes que nous
 pouvons faire ?

— Point du tout, répondis-je en regardant Tryphon; car si la
 loi suffit pour éclairer et les gentils et ceux qui vivent sous la
 loi, qu'était-il besoin d'un testament nouveau? Mais puisque
 Dieu a dit qu'il établirait un commandement, un testament
 nouveau, une loi éternelle, nous voyons bien qu'il ne s'agit
 plus de l'ancienne loi, ni de ses prosélytes; mais du Christ
 et des prosélytes du Christ, c'est-à-dire de nous autres gentils
 qu'il a éclairés, comme il le dit ailleurs. Ainsi parle le Sei-
 gneur : « Je t'ai exaucé au temps de miséricorde, je t'ai se-
 « couru au jour de salut, je t'ai établi comme le testament des
 « nations, pour reconstituer la terre et recevoir en héritage
 « les contrées abandonnées.» Quel est l'héritage du Christ?
 N'est-ce pas les gentils? Quel est le testament de Dieu? N'est-
 ce pas le Christ lui-même? Ainsi qu'il le dit encore dans un
 autre endroit : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui;
 « demande-moi les nations et je te les donnerai en héritage;
 « les confins de la terre seront les bornes de ton empire. »

CXXIII. Reconnaissez donc que tout, en effet, s'entend du
 Christ et ne peut s'expliquer autrement. Vos prosélytes n'ont
 pas besoin de testament nouveau, puisque tous les circoncis
 sont compris sous une seule et même loi; et l'Écriture a dit
 en parlant de ces derniers : « Les étrangers se joindront à eux;
 « ils s'uniront à la maison de Jacob. » Le prosélyte a besoin
 d'être circoncis pour s'unir au peuple et faire, aux yeux de tous,

partie de la nation. Eh bien ! nous qu'on appelle le peuple choisi, nous jugés dignes de prendre ce titre, nous sommes la nation sainte, par là même que nous ne sommes pas circoncis. N'est-il pas ridicule de croire que les yeux de vos prosélytes sont ouverts à la lumière, tandis que les vôtres restent fermés; qu'ils entendent et qu'ils voient, tandis que vous êtes sourds et aveugles? Mais ne tombez-vous pas dans un plus grand ridicule, si vous dites que la loi fut donnée aux gentils, et que cette même loi vous ne l'avez pas connue: assurément si vous l'aviez connue vous auriez redouté la colère de Dieu; vous ne seriez pas des enfants d'iniquité, flottant çà et là au gré de l'erreur; vous vous seriez épargné ces reproches que vous adresse si souvent le Seigneur: « Véritables enfants « d'incrédulité; et qui est plus aveugle que mes serviteurs, « plus sourd que ceux qui les gouvernent! Oui, les serviteurs « de Dieu sont aujourd'hui dans l'aveuglement. Vous avez vu « sans voir, vos oreilles étaient ouvertes, et vous n'avez pas « entendu.» Quel bel éloge Dieu fait de vous! Voilà pour des serviteurs un glorieux témoignage, que celui qu'il vous rend! Quoi! ne rougissez-vous pas d'entendre et de mériter toujours les mêmes reproches? ne tremblez-vous pas à toutes ces menaces du Seigneur? Mais non, vous êtes un peuple insensé, dont le cœur est endurci. « C'est pourquoi, dit le Seigneur, « je ferai plus, je rejetterai ce peuple; oui, je le rejetterai, je « perdrai la sagesse des sages, j'obscurcirai l'intelligence de « ceux qui se croient habiles.» Et ne l'avez-vous pas mérité? Vous n'avez ni sagesse, ni lumière, je ne vois en vous que ruse et astuce; vous ne vous entendez bien qu'à faire le mal. Mais vous ne savez point pénétrer les secrets de Dieu, distinguer son testament véritable, découvrir ses sentiers éternels. « C'est « pourquoi, dit le Seigneur, je sèmerai en la maison d'Israël « et en la maison de Juda une semence d'hommes et une semence d'animaux.» Il fait ainsi parler Isaïe au sujet d'Israël: « En ce jour, Israël se joindra pour troisième aux peuples d'Égypte et d'Assyrie; la bénédiction du Seigneur sera sur la « terre; le Dieu des armées l'a bénie, en disant: Je bénis

« L'Égypte, elle devient mon peuple, ainsi que l'Assyrie; mais
« Israël est mon héritage.»

Puisque Dieu bénit ce peuple, l'appelle Israël et le proclame son héritage, comment ne faites-vous pas pénitence et de votre orgueil, qui vous fait croire que vous êtes le seul Israël, et de votre haine, qui voue à l'exécration le peuple béni de Dieu? Car le Seigneur, après s'être adressé à Jérusalem et à toutes les contrées qui l'entourent, ajoute ces paroles : « Je ferai naître des
« hommes à votre place qui deviendront mon peuple, ils vous
« posséderont en héritage, vous tomberez en leur pouvoir, et vous
« ne pourrez les empêcher de vous ravir vos enfants. »

— Et quoi donc! s'écrie alors Tryphon, c'est vous qui êtes Israël, c'est de vous que parle le prophète!

Si ce n'était pas, lui dis-je, une de ces questions que j'ai bien discutées avec vous, je ne saurais plus si c'est faute de me comprendre que vous me faites ici une pareille demande. Mais comme c'est une affaire terminée, un point éclairci qui a pour lui ses preuves et votre assentiment, je ne puis croire qu'il vous reste ici le moindre doute, ou que l'esprit de contention vous porte à soulever de nouvelles difficultés. Vous m'excitez plutôt, je pense, à revenir sur les mêmes preuves pour l'instruction de nos nouveaux auditeurs. Triphon me fit de l'œil un signe d'approbation, et je continuai : Si vous me prêtez une oreille bien attentive, vous comprendrez que Dieu, parlant du Christ en parabole dans Isaïe, l'appelle Jacob et Israël, témoin ce passage :

« Jacob est mon serviteur, je prendrai sa défense; Israël est
« celui que j'ai choisi. J'ai répandu sur lui mon esprit; il por-
« tera la justice parmi les nations; il ne criera point; il ne con-
« testera point; personne n'entendra sa voix sur les places pu-
« bliques; il ne foulera point aux pieds le roseau déjà brisé.
« Il n'éteindra pas le lin qui fume encore, mais il jugera dans
« la vérité; ses bras seront ouverts à tous; il ne brisera per-
« sonne, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et les
« nations espéreront en son nom. » De même que toute votre
nation fut appelée Jacob et Israël, de Jacob surnommé

Israël, de même du Christ, qui nous a engendré au vrai Dieu, nous est venu le privilège d'être appelés et d'être, en effet, non pas seulement et Jacob et Israël, et Juda et Joseph, et David, mais encore les véritables enfants de Dieu, fidèles observateurs des commandements du Christ.

CXXIV. Les voyant tout troublés de ces dernières paroles, j'allai au-devant de leurs questions : Écoutez, leur dis-je, écoutez, mes amis, en quels termes l'Esprit saint proclame tous ceux qui composent ce nouveau peuple, les fils du Très-Haut, et nous annonce que le Christ en personne se trouvera au milieu d'eux pour juger tous les hommes. Voici les paroles de David telles que vous les entendez vous-mêmes : « Dieu a pris sa
« séance dans l'assemblée des dieux et, assis au milieu, il juge
« les dieux. Jusques à quand prononcerez-vous l'iniquité ? Jus-
« ques à quand accueillerez-vous le visage des méchants ? Jugez
« pour le pauvre et pour le pupille ; justifiez le pauvre et le fai-
« ble ; arrachez le pauvre et l'indigent de la main du pécheur :
« ils n'ont pas compris, ils n'ont pas su, ils marchent dans les
« ténèbres, tous les fondements de la terre seront ébranlés. Je
« l'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-
« Haut ; mais vous mourrez comme des hommes, et, comme un
« des rois, vous tomberez. Levez-vous, ô dieux ! jugez la terre ;
« toutes les nations seront votre héritage. »

La version des Septante porte : « Voici que vous mourez
« comme des hommes et que vous tombez comme un des rois. » Par ces mots, le prophète rappelle la désobéissance de l'homme, c'est-à-dire d'Adam et d'Ève, et la chute du chef des anges, c'est-à-dire de celui qui est appelé serpent, et qui fit la chute la plus profonde pour avoir trompé Ève.

Mais ce n'est pas là ce que je voulais établir en vous citant ces paroles : je n'avais d'autre intention que de vous montrer sur quoi portait le reproche que l'Esprit saint fait aux hommes, lorsqu'il leur dit que, créés pour être semblables au Seigneur, impassibles et immortels s'ils observent ses commandements, et honorés du nom de fils de Dieu, ils se sont rendus semblables à Adam et à Ève en se donnant eux-mêmes la mort. Cette expli-

cation du psaume n'est peut-être pas la vôtre ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'il a été donné à tous de pouvoir être des dieux et des enfants du Très-Haut, et que chacun sera jugé et condamné comme Ève et Adam l'ont été. Que le Christ soit appelé Dieu, vous avez pu vous en convaincre par les nombreux passages que j'ai cités.

CXXV. Mais veuillez me dire, mes amis, quel sens vous donnez au mot *Israël*? Comme tous se taisaient, je repris la parole :

Je vais vous dire à cet égard mon sentiment. Il ne convient pas, je pense, de vous le taire ou de me laisser trop préoccuper par cette idée que vous le connaissez, mais que vous cherchez toujours par envie ou par une ignorance volontaire à vous abuser vous-même. Je vous dirai donc simplement et sans détour toute ma pensée. Et le maître que je sers n'a-t-il pas dit qu'un homme étant sorti pour semer, une partie du grain tomba sur le chemin, une autre parmi des épines, une autre dans un endroit pierreux, une autre enfin dans une bonne terre? Il faut donc parler dans l'espérance que cette bonne terre est quelque part. Car notre maître, celui dont je vous parle, viendra, plein de force et de puissance, redemander à chacun de nous ses propres dons. Il ne condamnera point l'économe qui aura placé partout l'argent qu'il a reçu, et qui se sera bien gardé de l'enfouir sous aucun prétexte, parce qu'il savait que le maître était sévère et qu'il devait venir un jour réclamer ce qu'il a confié.

Le mot *Israël* signifie homme qui triomphe de la force; car *Isra* veut dire homme qui triomphe, et *ël*, force. Et voilà ce que devait faire le Christ après s'être fait homme, comme l'annonce mystérieusement la lutte de Jacob contre le Verbe, qui alors ne lui paraissait qu'un homme, parce qu'il exécutait les ordres de son père, mais qui était Dieu en sa qualité de premier-né de la création? Quand il se fut fait homme, le démon, ainsi que je l'ai déjà rapporté, s'approcha de lui; et, par le démon, j'entends cette puissance ennemie que nous appelons serpent ou Satan. Le démon tenta Jésus, il essaya de l'abattre, il lui demanda de l'adorer; mais c'est le Christ qui

l'abattit, qui le terrassa, lui montrant sa perversité, puisque, contrairement à l'Écriture, il voulait se faire adorer comme un dieu, poussant jusque-là la trahison et la perfidie. Le Christ lui répondit : Il est écrit : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu ; tu ne serviras que lui seul. » Le démon se retira, terrassé et confondu par cette parole. Le Christ devait comme languir et dessécher dans les larmes et les souffrances lorsqu'il serait mis en croix, et voilà ce qu'il prédit d'avance quand il toucha la cuisse de Jacob qui se sécha aussitôt. Il avait toujours eu ce nom d'Israël qu'il donna à Jacob. Il le bénit donc de son propre nom, et par là, il nous annonçait que tous ceux qui par lui recourent à son père sont cet Israël qu'il a béni. Mais vous ne comprenez pas tous ces mystères et vous ne préparez pas votre esprit à les comprendre ; et parce que vous êtes enfants de Jacob selon la chair, vous vous flattez que vous serez tous sauvés. Je vous ai assez longuement prouvé que c'était trop vous abuser vous-même.

CXXVI. Si vous saviez quel est celui qui est appelé *ange du grand conseil et homme* par Ézéchiël, *comme le Fils de l'homme* par Daniel, *petit enfant* par Isaïe, *Christ et Dieu adorable* par David, *Christ et pierre* par un grand nombre de prophètes, *sagesse* par Salomon, *Joseph, Juda, étoile* par Moïse, *orient* par Zacharie, et, de nouveau, par Isaïe, *Passible, Jacob, Israël, sceptre, fleur, grande pierre angulaire* ; oui, dis-je, si vous le connaissiez, vous ne le poursuivriez pas de vos blasphèmes comme vous le faites depuis qu'il est venu, qu'il est né, qu'il a souffert, qu'il est monté aux cieux, lui qui doit revenir un jour. Quels gémisséments feront entendre alors vos douze tribus ! Car, si vous aviez l'intelligence de toutes les paroles des prophètes, vous ne pourriez refuser de le connaître comme Dieu et fils du Dieu unique, increé, inénarrable. N'est-ce pas lui que Moïse fait parler en ces termes quelque part dans l'Exode ? « Le Seigneur parla à Moïse et lui dit : Je suis le Seigneur et je me suis montré à Abraham, à Isaac et à Jacob, car je suis leur Dieu. Je ne leur ai pas fait connaître mon nom, mais je leur ai donné mon Testament. » Moïse dit ailleurs : « Un

« homme lutta avec Jacob, » et il assure que cet homme était Dieu ; car il rapporte que Jacob s'écria : « J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée. » Il ajoute que le lieu de cette lutte, de cette vision, de cette bénédiction du Seigneur, Jacob l'appela *face de Dieu*. Dieu, dit Moïse, se montra de même près du chêne de Mambré au patriarche Abraham, assis à la porte de sa tente vers l'heure de midi. « Alors Abraham, continue Moïse, leva les yeux et vit trois hommes qui se tenaient debout devant lui ; et lorsqu'il les eut vu, il alla à leur rencontre ; quelques moments après, l'un d'eux promit un fils à Abraham, et lui dit : Pourquoi Sara s'est-elle mise à rire en s'écriant : Est-ce que je pourrai enfanter, avancée en âge comme je le suis ? Y a-t-il quelque chose d'impossible à Dieu ? Je reviendrai vers toi selon ma parole, en ce temps, et Sara aura un fils. » Alors ils quittèrent Abraham, et Moïse continuant à parler d'eux, ajoute ces paroles : « Ces hommes, se levant, tournèrent les yeux vers Sodome. » Il nous raconte ensuite comment celui qui est et qui était s'entretint avec Abraham : « Je ne cacherai pas à mon serviteur Abraham ce que je vais faire. »

Je rappelai les paroles de Moïse qui viennent après, et que j'ai citées plus haut, pour montrer que celui qui apparut à Abraham, à Isaac, à Jacob et aux autres patriarches préside à tout, sous le Dieu père et souverain maître, dont il exécute les volontés, et qu'il est lui-même appelé Dieu dans les Écritures. A ces citations j'en ajoutai une nouvelle : Lorsque le peuple désira manger de la chair, Moïse ne crut point à la parole de celui qui prend ici le nom d'ange, et qui lui promettait que Dieu donnerait au peuple, jusqu'à satiété, cette espèce de nourriture qu'il désirait ; et voici ce que fit et ce que dit en cette circonstance celui qui est Dieu et qui se présentait comme un ange envoyé par Dieu le père ; l'Écriture nous le raconte en ces termes : « Le Seigneur dit à Moïse : « La main de Dieu est-elle affaiblie ? Tu verras à l'œuvre si ma parole sera accomplie. » Et dans un autre endroit l'Écriture s'exprime ainsi : « Le Seigneur m'a parlé ; tu ne

« passeras point le fleuve du Jourdain ; le Seigneur ton
 « Dieu qui marche devant toi exterminera lui-même les na-
 « tions. »

CXXVII. J'aurais bien d'autres passages semblables à vous citer, de Moïse et des prophètes, mais tous ceux-ci doivent suffire, je pense, pour vous convaincre lorsque vous lisez ces paroles : « Le Seigneur disparut de devant Abraham , » ou bien « le Seigneur dit à Moïse ; » et ailleurs , « le Seigneur descendit « pour voir la tour qu'avaient élevée les enfants des hommes ; » ou ces autres paroles , « Dieu ferma en dehors l'arche de Noé ; » pour vous convaincre, dis-je, que ce n'est pas le Dieu inéréé qui est descendu ou monté de quelqueendroit. Car le Père, le souverain maître de toutes choses, dont le nom est inénarrable, ne va pas d'un lieu à un autre ; il ne marche, ni ne dort ; il demeure dans son séjour qui est partout ; il n'est rien qu'il ne discerne, qu'il n'entende parfaitement sans yeux et sans oreilles ; mais par sa seule vertu ineffable il voit tout, il entend tout ; personne ne lui échappe, il ne change point de lieu ; l'espace, que dis-je ! le monde tout entier, ne peut le contenir, car il était avant le monde ; et comment pourrait-il parler ou apparaître à quelqu'un, ou se montrer sur un petit coin de terre, puisque le peuple sur le mont Sinâï ne put supporter l'éclat de celui qu'il avait envoyé, puisque Moïse lui-même n'aurait pu entrer dans le tabernacle qu'il avait fait, si Dieu l'eût rempli de sa gloire ; puisque le grand-prêtre ne put se tenir debout à la porte du temple quand Salomon fit entrer l'arche sainte dans la demeure qu'il venait d'élever au Très-Haut à Jérusalem ? Ainsi donc, ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ni aucun homme n'a vu le souverain arbitre dont le nom est inénarrable ; le Père de toutes choses et du Christ lui-même ; mais ils ont vu celui qui, selon la volonté du Père, est son fils et Dieu lui-même, et son ange, parce qu'il exécute ses ordres ; c'est lui qui s'est fait homme et a voulu naître d'une vierge, et qui autrefois s'était entretenu du milieu d'un buisson avec Moïse, sous la forme du feu. Si ce n'était pas le sens des divines Écritures, qu'arriverait-il ? Il faudrait dire que le Père,

le maître de toutes choses, n'était point dans le Ciel dans cette circonstance ou Moïse nous dit : « Le Seigneur a fait tomber « du ciel sur Sodome, par le Seigneur, une pluie de soufre et « de feu ; » ou lorsqu'il est dit ailleurs par David : « Princes, « ouvrez vos portes, élevez vos portes éternelles, et le roi de « gloire entrera ; » ou bien lorsque le même prophète dit encore : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma « droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir « de marche-pled. »

CXXVIII. Il est bien démontré, par toutes les preuves que je vous ai apportées, que le Christ est véritablement Seigneur, Dieu et fils de Dieu ; et que, par l'effet de sa puissance, il s'est montré autrefois sous la forme d'un homme et sous celle d'un ange, et avec l'éclat du feu, comme dans le buisson et dans le jugement de Sodome. Je rappelai de nouveau ce que j'avais cité de l'Exode sur la vision du buisson ardent, et sur le nom de Jésus donné au fils de Nave, et j'ajoutai : Si je reviens aussi souvent sur les mêmes passages, ne regardez pas ces redites comme de vaines superfluités de paroles. Je me les permets parce que je sais comment quelques-uns interprètent ces passages : ils disent qu'à la vérité cette vertu qui apparut de la part du Dieu créateur à Moïse, ou à Abraham, ou à Jacob, est appelée ange lorsqu'elle apparaît aux hommes, parce qu'elle leur transmet les ordres du Père de toutes choses ; gloire, parce qu'elle se manifeste quelquefois par des visions, dont on ne peut soutenir l'éclat ; homme, lorsqu'il plaît à Dieu qu'elle prenne cette forme ; vertu enfin, parce qu'elle fait entendre aux mortels la parole du Très-Haut. Mais cette vertu, selon eux, ne peut se détacher et se séparer du Père, comme la lumière ne peut, sur la terre, se détacher et se séparer du soleil qui est dans le ciel et finit lorsque le soleil se couche. « Ainsi, quand Dieu le veut, ajoutent-ils, sa vertu jaillit au loin, et quand il le veut elle rentre en lui-même. » Il est prouvé que les anges sont des êtres qui existent et demeurent toujours et ne rentrent point dans le néant d'où ils sont sortis. Eh bien ! cette vertu que l'Esprit saint appelle Dieu et appelle ange, ainsi que nous l'avons montré par tant

de passages, j'ai fait voir plus haut qu'elle était permanente et distinguée, non-seulement de nom comme le rayon du soleil, mais de nombre; oui, cette vertu est engendrée du Père par sa volonté et par sa puissance; mais ce n'est point par retranchement ou diminution, comme si sa substance était divisée et diminuée, ainsi que les objets qui se partagent et se divisent cessent d'être ce qu'ils étaient avant le partage et la division; et plus haut j'ai cité pour exemple les feux que nous voyons allumer à un autre feu: ces feux ne diminuent point le premier, il reste toujours le même.

CXXIX, Permettez-moi de reproduire ici les témoignages déjà cités comme des preuves de cette vérité. Lorsque l'Esprit saint dit: « Le Seigneur fit tomber du ciel par le Seigneur « une pluie de feu, » il nous montre bien ici deux personnes distinctes; l'une sur la terre, descendue pour entendre la clameur élevée de Sodome; l'autre dans le ciel, c'est-à-dire le maître du maître qui se montrait sur la terre, le Dieu et père qui lui communique sa puissance, et le fait Seigneur et Dieu. Lorsque l'Écriture rapporte que Dieu dit au commencement: « Voici qu'Adam a été fait à la ressemblance de l'un « de nous, » elle indique encore clairement un nombre de personnes distinctes; ce n'est point ici une métaphore, comme veulent l'entendre les sophistes et ceux qui ne peuvent dire ni comprendre la vérité, mais voici ce que nous lisons dans le livre de la Sagesse: « Je vous annoncerai ce qui arrive dans le temps, « je raconterai ce qui s'est fait depuis le commencement des « siècles; le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies, « avant ses œuvres; j'étais dans le principe avant les siècles; « la terre n'était pas, ni les abîmes, et j'étais engendré. Il « m'engendra avant les sources, avant les montagnes, avant « les collines. » Je m'adressai ensuite à mes auditeurs: Mes amis, leur dis-je, si vous m'avez écouté, vous avez compris que l'Écriture déclare formellement que Dieu le père engendra son fils avant toutes les choses créées; or, vous avouerez tous que celui qui est engendré est une personne distincte de celui qui l'engendre.

CXXX. Tous firent un mouvement d'approbation, et je continuai. Produisons d'autres témoignages dont je ne me suis pas encore servi. Moïse, ce fidèle serviteur de Dieu, s'exprime d'une manière mystérieuse en ces termes : « Nations, réjouissez-vous avec lui ; que tous les anges du ciel l'adorent. » Et j'ajoutai les paroles qui suivent dans l'Écriture : « Nations, réjouissez-vous avec son peuple ; que les anges du Ciel lui donnent leur force parce qu'il venge et qu'il vengera ses fils, qu'il tirera vengeance de ceux qui le haïssent, et qu'il purgera la terre de son peuple. » Ainsi, le prophète dit hautement que nous autres gentils nous nous réjouissons avec son peuple, c'est-à-dire avec Abraham, Isaac, Jacob, avec les prophètes, en un mot, avec tous ceux d'entre vous qui ont été agréables au Seigneur, ainsi que nous sommes convenu de l'entendre. Par son peuple, en effet, nous ne pouvons pas entendre tous ceux qui composent votre nation, puisque nous savons d'Isaïe que les membres des prévaricateurs seront dévorés par les vers et par un feu qui ne s'éteindra jamais ; qu'ils seront indestructibles pour être un exemple et un spectacle offert à tous les hommes. Outre ces témoignages, je veux encore vous en citer d'autres tirés également des livres de Moïse : ils vous apprendront que Dieu autrefois dispersa les hommes et les sépara en différentes races, selon leurs langues ; qu'il choisit votre nation entre toutes les autres ; qu'elle lui fut inutile ; qu'elle se montra désobéissante et infidèle ; que nous, au contraire, qui sommes devenus son peuple, peuple choisi comme vous d'entre tous les autres peuples, nous avons su obéir à sa volonté par la grâce du Christ, qu'il appelle tantôt Jacob, tantôt Israël, et que dès lors nous devons être le véritable Jacob, le véritable Israël. Lorsqu'il dit : « Nations, réjouissez-vous avec le peuple de Jacob, » il leur donne avec un héritage semblable un nom différent ; mais lorsqu'il dit que les nations se réjouissent avec son propre peuple, il veut vous faire rougir. Vous excitiez sa colère en adorant des idoles, et il appelle les idolâtres ; c'est à eux qu'il daigne faire la grâce de connaître ses volontés et d'entrer dans son héritage.

CXXXI. Mais citons les paroles de l'Écriture qui nous montrent Dieu faisant la séparation des peuples ; les voici : « Interroge ton père, et il t'apprendra ; interroge tes ancêtres , et ils te diront : quand le Très-Haut divisait les nations , quand il séparait les enfants d'Adam , il marqua les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël. Jacob est devenu le partage du Seigneur ; Israël est devenu son héritage. » Quant aux Septante , ajoutai-je , c'est ainsi qu'ils traduisent : « Il marqua les limites des peuples selon le nombre des anges du Seigneur. » J'ai adopté votre sens , parce qu'il n'affaiblit en rien mon raisonnement. Voyons quel est le véritable Jacob , le véritable Israël. Si vous voulez être de bonne foi , vous avouerez que nous autres gentils que Dieu a appelé , par le mystère de la croix , si abject et si honteux , nous que les démons et leurs suppôts livrent aux supplices sans autre motif que celui de notre foi , de notre soumission et de notre piété , et poursuivent jusqu'à la mort par votre propre ministère , que vous ne leur refusez jamais ; vous avouerez , dis-je , qu'il n'est point de tourments que nous ne supportions plutôt que de renier , je ne dis pas de cœur , mais seulement de bouche , le Christ qui nous a appelés au salut préparé par son père ; vous conviendrez dès lors que nous sommes bien autrement fidèles à Dieu que vous autres , qui cependant en avez reçu tant de bienfaits. N'a-t-il pas déployé pour vous toute la force de son bras ? Ne vous a-t-il pas visité dans tout l'éclat de sa gloire , quand il vous a rachetés de l'Égypte ? N'a-t-il pas divisé pour vous les eaux de la mer ? Ne vous a-t-il pas ouvert un chemin à travers ses abîmes ? N'a-t-il pas frappé de mort , dans ce chemin miraculeux , ceux qui vous poursuivaient avec tout l'appareil de leur puissance et dans des chars magnifiques ? N'a-t-il pas refermé sur eux la mer qu'il avait affermi sous vos pas ? Ne sommes-nous pas plus fidèles que vous , aux yeux desquels il a fait briller une colonne de feu , et qui , seuls de tous les peuples , avez vu s'allumer tout exprès pour vous un flambeau qui ne pouvait ni décroître ni s'éteindre ; vous , qu'il a nourri d'un pain tout particulier , du pain même des anges , quand il fit pleuvoir sur vous la manne

du ciel, afin que vous n'ayez pas même besoin de vous occuper de votre nourriture ; vous , pour qui les eaux de Mara oublièrent leur amertume et devinrent si douces à boire ; vous enfin, sur qui , bien avant les temps marqués, découlerent toutes les grâces des mystères à venir, par une faveur toute particulière de ce Dieu, envers qui vous vous êtes toujours montrés si ingrats ? N'avait-il pas, ainsi que je l'ai déjà dit, placé sous vos yeux le signe de celui qui devait être mis en croix , lorsque des serpents vous couvrirent de leurs morsures ; lorsqu'Amalech était vaincu par la figure que formaient les bras étendus de Moïse, et par le nom que portait celui qui fut surnommé Jésus ? Aussi Dieu voulut-il que le nom de Jésus se retrouvât partout, dans vos livres, et frappât sans cesse vos oreilles. C'est lui, vous disait-il, qui doit effacer de dessus la terre le souvenir d'Amalech. Or, tout le monde sait que le nom d'Amalech subsistait encore après le fils de Nave. Tout ici était donc symbolique et annonçait Jésus crucifié , par qui les démons seraient chassés de toutes parts, dont le nom seul les ferait trembler, et serait également redoutable à toutes les puissances et principautés ; tandis qu'on verrait chez tous les peuples, dans ceux qui croient en ce même nom, des hommes vraiment pieux et pacifiques ; n'est-ce pas, Tryphon, ce qu'attestent les Écritures et ce que démontrent tous les passages que j'ai cités ? Vous désiriez vous nourrir de chair, et il vous tomba une si grande quantité d'oiseaux que vous ne pouviez les compter. Pour vous, l'eau a jailli des rochers ; sur vos têtes s'est étendu un nuage qui vous mettait à l'ombre contre l'ardeur du soleil, vous défendait contre la rigueur du froid et vous suivait partout, présentant comme l'image et la figure d'un nouveau ciel. Les courroies de vos chaussures ne se sont pas brisées ; vos chaussures elles-mêmes ne se sont pas usées non plus que vos vêtements ; ils se renouelaient sur le corps des plus jeunes.

CXXXII. Et après tous ces prodiges, vous vous êtes fait un veau d'or ; c'est aux filles des étrangers que vous avez livré vos cœurs, c'est à des idoles que vous avez porté votre encens ; et cependant vous avez vu par quels prodiges la terre promise

vous a été livrée ; vous avez vu le soleil , à l'ordre de celui qui fut appelé du nom de Jésus , s'arrêter au milieu du ciel , vous donner pendant trente-six heures sa lumière , et tant d'autres merveilles qui vous ont été prodiguées à différentes époques. Il en est une que je crois important de rappeler ici , elle aura cet avantage de vous faire bien connaître ce Jésus que nous reconnaissons pour le Christ et le fils de Dieu ; ce Jésus crucifié , ressuscité , monté aux cieus , et qui doit venir un jour juger tous les hommes , sans excepter Adam lui-même. Vous savez que les habitants d'Azot , vos ennemis , s'étant emparés de l'arche d'alliance , et se voyant frappés de plaies horribles et incurables , prirent le parti de la placer sur un char attelé de jeunes génisses qui n'avaient pas encore porté le joug ; ils voulaient s'assurer si la force du Tout-Puissant s'appesantissait sur eux à cause de l'arche , et si Dieu demandait qu'elle fût ramenée où elle avait été prise. Ces génisses , sans que personne guidât leurs pas , se dirigèrent , non vers l'endroit d'où l'arche avait été emportée , mais vers le champ d'un homme appelé Ausès , c'est-à-dire du même nom que celui qui fut surnommé Jésus , et qui introduisit les Hébreux dans la terre promise et la leur distribua. Arrivées dans ce champ , elles s'arrêtèrent ; ce qui vous prouve qu'elles étaient conduites par la vertu même de ce nom , comme autrefois les restes d'Israël , épargnés dans le désert après la sortie d'Égypte , furent introduits dans la terre promise par celui qui reçut le nom de Jésus , et qui s'appelait auparavant Ausès.

CXXXIII. Vous avez eu sous les yeux , à diverses époques , ces prodiges et d'autres semblables , et c'est vous cependant que les prophètes accusent d'immoler vos enfants aux démons , et d'ajouter à ces crimes les crimes plus affreux encore que vous avez commis et que vous commettez tous les jours contre le Christ. Ah ! puissiez-vous avec la miséricorde de Dieu et la grâce qui vient du Christ obtenir le pardon de ces crimes et mériter le salut ; car Dieu qui , dans sa prescience , voyait à quels excès vous vous porteriez , vous a ainsi maudits par le prophète Isaïe : « Malheur à l'âme de ceux qui se laissent aller à de mauvais conseils

« contre eux-mêmes et qui disent : emprisonnons le juste, par-
 « ce que sa vue nous gêne ! Ils dévoreroient le fruit de leurs œu-
 « vres. Malheur à l'injuste, ses œuvres tourneront contre lui !
 « O mon peuple ! vos tyrans vous ont dépouillé, des tyrans vous
 « gouvernent. O mon peuple ! ceux qui t'appellent heureux te
 « trompent ; ils dérobent à tes yeux le sentier où tu dois mar-
 « cher : le Seigneur est debout pour juger, il est sur son tri-
 « bunal pour juger son peuple, le Seigneur interrogera
 « les vieillards et les princes de son peuple ; vous avez ra-
 « vagé ma vigne, et la dépouille du pauvre est dans vos palais.
 « Pourquoi avez-vous écrasé mon peuple et foulé la tête du
 « pauvre comme sous le pressoir ? » Plus loin, le prophète s'écrie
 dans le même sens : « Malheur à vous, qui traînez l'iniquité
 « comme de longues chaînes, et le péché comme les traits d'un
 « char ; qui osez dire, qu'il se hâte, que son œuvre commence
 « devant nous, et nous la verrons ; qu'il approche, que les con-
 « seils du saint d'Israël nous soient manifestés, et nous saurons
 « s'ils sont véritables ! Malheur à vous, qui appelez mal le bien,
 « et bien le mal ; qui changez les ténèbres en lumière, et la lu-
 « mière en ténèbres, l'amertume en douceur et la douceur en
 « amertume ! malheur à vous, qui êtes sages à vos propres yeux !
 « malheur à ceux qui croient à leur prudence ! malheur à vous,
 « qui mettez votre gloire à supporter le vin et votre force à
 « remplir vos coupes de liqueurs enivrantes, qui justifiez
 « l'homme inique à cause de ses dons, et qui ravissez à l'in-
 « nocent la justice ! C'est pourquoi, comme le chaume est dé-
 « voré par la flamme, ainsi ce peuple sera séché jusque dans
 « ses racines, et sa race se dissipera en poussière ; il a répudié
 « l'alliance du Seigneur, il a blasphémé la parole du saint d'Is-
 « raël, la colère du Seigneur va éclater contre son peuple ; il
 « appesantira sa main sur lui ; il l'a frappé ; les montagnes se
 « sont ébranlées ; répandus comme la boue, les cadavres ont
 « couvert les places ; et malgré tous ces châtimens, ils ne sont
 « pas encore corrigés et leur main est encore étendue ! » Oui,
 votre main est encore étendue pour faire le mal. Vous avez
 mis à mort le Christ ; loin d'en faire pénitence, vous nous pour-

suivez de votre haine, ainsi que je l'ai déjà dit, nous qui, par le Christ, croyons maintenant au Dieu créateur et père de toutes choses; et toutes les fois que vous le pouvez vous ne manquez pas de nous mettre à mort. Avez-vous jamais cessé de charger de malédictions et le Christ, et tous ceux qui sortis de lui portent son nom? Quant à nous autres, nous ne savons que prier pour vous et pour tous les hommes : ainsi nous l'a recommandé le Christ, notre divin maître; il nous a fait une loi de prier pour nos ennemis, d'aimer ceux qui nous détestent, de bénir ceux qui nous maudissent.

CXXXIV. Si sa doctrine et celle des prophètes touchent vos cœurs, suivez plutôt la voix de Dieu que la voix mensongère de ces maîtres aveugles et insensés qui vous permettent encore maintenant d'avoir quatre ou cinq femmes à la fois; s'il s'en rencontre une dont la beauté les frappe, ils la désirent. Ils citent l'exemple de Jacob, surnommé Israël, et l'histoire des autres patriarches, et disent qu'ils ne font pas de mal en les imitant. Qu'ils sont insensés et dignes de pitié! car, ainsi que je l'ai dit, toutes les actions de cette nature renfermaient et figuraient un grand mystère. Mais quel était le dessein de Dieu en permettant le double mariage de Jacob? que figurait-il? Il faut encore que je vous le dise pour tâcher de vous convaincre que vos maîtres n'ont jamais su remonter à la cause toute divine de chacun de ces faits; mais qu'ils ont mieux aimé les rapporter à des affections basses et corrompues. Écoutez attentivement ce que je vais vous dire : Vous retrouvez encore dans les doubles noces de Jacob une figure de ce que devait faire le Christ. Jacob ne pouvait avoir les deux sœurs à la fois pour épouses. Il servit Laban pour obtenir la plus jeune; mais, trompé à son égard, il servit encore sept années. Lia figurait votre peuple et la synagogue, Rachel, notre Église. Jusqu'à ce jour, le Christ sert, ou plutôt travaille pour l'Église et sa synagogue, et pour les esclaves qui se trouvent dans l'une et l'autre. Noé eut trois fils : il fit, des enfants du troisième, les esclaves des deux autres. Mais le Christ vint dans ce monde aussi bien pour le salut des descendants de ceux qui

étaient les enfants libres que pour le salut des esclaves qui vivaient parmi eux ; car il élève au même rang tous ceux qui observent fidèlement ses préceptes. C'est ainsi que Jacob mit sur la même ligne et traita de la même manière tous les enfants qu'il eut de ses deux femmes libres et de ses servantes. Ce qui devait arriver à chacun de nous, au temps marqué d'après les décrets de la sagesse divine, fut également figuré par Jacob. Il servit aussi Laban pour en avoir des brebis de diverses espèces et de différentes couleurs. Ainsi le Christ a servi et fut obéissant jusqu'à la mort de la croix pour les hommes de toutes les nations, aussi différents par leurs traits que par leurs habitudes. Et comment les a-t-il acquis ? Par son sang et par le mystère de sa croix. Les yeux de Lia étaient malades ; les yeux de votre esprit l'étaient bien davantage ; Rachel déroba les dieux de Laban et les tint cachés jusqu'à ce jour : ainsi les dieux de nos pères, ces dieux de pierre que nous adorions sont enfouis et anéantis. Jacob fut toujours en butte à la haine de son frère, et ne sommes-nous pas aussi, nous et le Christ, sans cesse en butte à la haine de nos frères, c'est-à-dire à la vôtre et à celle de tous les hommes ? Car nous sommes tous frères par nature ; et pour achever le parallèle, nous remarquerons que Jacob fut surnommé Israël, et que le Christ appelé et qui est en effet Jésus, fut aussi surnommé Israël, ainsi que nous l'avons prouvé.

CXXXV. Et lorsque l'Écriture dit : « Je suis le Seigneur, le « Dieu saint d'Israël, je vous ai donné Israël pour roi, » ne comprenez-vous pas que c'est le Christ qui est véritablement le Roi et le Roi éternel ? Avez-vous jamais entendu dire que Jacob, fils d'Isaac, ait été roi ? Aussi l'Écriture, pour nous montrer quel est le roi désigné par les noms de Jacob et d'Israël, ajoute : « Jacob est mon serviteur, je prendrai sa défense ; Is-
« raël est celui que j'ai choisi, il sera l'objet de mes complai-
« sances ; j'ai répandu mon esprit sur lui, il portera la justice
« parmi les nations, il ne criera point, on n'entendra point
« sa voix au dehors, il n'écrasera point le roseau brisé,
« il n'éteindra pas le lin qui fume encore, jusqu'à ce qu'il rem-
« porte la victoire ; il jugera dans la vérité, il ne brisera

« personne jusqu'à ce qu'il ait fait régner la justice sur la terre ;
 « toutes les nations espéreront en lui. » Mais les gentils, mais vous-
 mêmes, est-ce dans Jacob et non dans le Christ que vous es-
 pérez ? Si Jésus-Christ est le véritable Israël, le véritable Jacob,
 nous qui sommes sortis de son sein, ne sommes-nous pas la vé-
 ritable race d'Israël ? Mais faisons plutôt attention au passage
 même de l'Écriture : « Je ferai sortir de Jacob et de Juda une
 « postérité qui héritera de ma montagne sainte, mes élus la
 « posséderont et mes serviteurs y établiront leurs demeures.
 « La vallée d'Achor sera le partage des brebis et des génisses
 « de ceux qui m'auront cherché, et vous qui avez oublié le
 « Seigneur et sa montagne sainte, qui élevez une table aux
 « démons et y offrez des libations, vous serez comptés et li-
 « vrés au glaive, parce que je vous ai appelés et que vous ne
 « m'avez pas répondu ; j'ai parlé, mais en vain ; vous avez fait
 « le mal devant moi, et vous avez choisi ce que je n'ai pas
 « voulu. » Le sens de ce passage est clair : vous voyez que
 l'Écriture parle d'un autre Jacob, et qu'il ne s'agit plus ici
 de votre peuple, comme on pourrait peut-être le croire ; car il
 faudrait dire que ceux qui sont sortis de Jacob cèdent la place
 à ceux qui sont sortis de Jacob, ce qui n'a pas de sens ; ou
 bien supposer que Dieu, qui reproche à votre peuple de s'être
 rendu indigne de son héritage, lui promet en même temps
 cet héritage comme s'il l'en trouvait digne ; ce qui est absurde.
 Mais quand le prophète dit si clairement : « Accourez, maison
 « de Jacob ; marchons à la lumière du Seigneur ; il a rejeté
 « son peuple, la maison de Jacob, parce que cette terre est
 « remplie, comme autrefois, de divinations et de sortilèges. »
 Comment ne pas comprendre qu'il y a deux races, deux pos-
 térités de Juda, comme il y a deux maisons de Jacob ; l'une
 née du sang et de la chair, l'autre née de la foi et de l'esprit ?

CXXXVI. Voyez comment Dieu parle à son peuple ; après
 avoir dit d'abord : « Quand on trouve un grain de raisin dans
 « une grappe, on dit : ne le perdons pas, il est béni. C'est ainsi
 « que j'agirai à cause de celui qui me sert ; en faveur de lui,
 « je ne les perdrai pas tous. » Il ajoute : « Et je ferai sortir de

« Jacob et de Juda cette race nouvelle. » Nulle obscurité dans ces paroles. Si Dieu s'irrite contre les uns, s'il les menace de n'en laisser subsister qu'un très-petit nombre, il annonce qu'il en fera venir d'autres pour habiter la montagne sainte. Et ces autres-là, quels sont-ils ? sinon les enfants qu'il a promis d'engendrer dans la suite, et qui doivent naître de lui. Car vous, vous ne souffrez pas qu'il vous appelle ; vous ne l'entendez pas quand il vous parle, et vous faites le mal en sa présence : mais le comble de la perversité chez vous, c'est que vous haïssez encore le juste après l'avoir mis à mort, et, avec le juste, tous ceux qui ont reçu de lui la grâce d'être ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire justes, pieux, humains. C'est pourquoi le Seigneur vous crie : « Malheur à l'âme de ceux qui ont pris de mauvais conseils contre eux-mêmes, et qui ont dit : meure le juste, car il nous est inutile. Vous n'avez point, il est vrai, sacrifié à Baal comme vos pères ; vous n'avez point offert, dans des bois sacrés, sur les lieux élevés, des mets délicats à la milice céleste, mais vous n'avez pas voulu recevoir le Christ de Dieu. Qui ne le connaît pas, ignore la pensée de Dieu ; qui l'outrage, qui le hait, hait et outrage celui qui l'a envoyé ; et si on ne croit pas en lui, il faut aussi refuser de croire aux oracles des prophètes qui l'annoncent et qui le prêchent partout. »

CXXXVII. Oh ! mes frères, n'injuriez pas celui qui a été crucifié, ne vous moquez pas de ses plaies, qui peuvent vous guérir tous tant que vous êtes, comme elles nous ont guéri nous-mêmes ! Qu'il serait beau de vous rendre à l'évidence des Écritures et de recevoir désormais la circoncision du cœur, et non plus celle que vous retenez par un reste d'habitude et de préjugé ! Elle vous fut donnée comme signe et non comme moyen de salut ; vous êtes forcés de la reconnaître d'après les Écritures. Rendez-vous donc à leur évidence, et n'insultez pas au fils de Dieu ; ne poussez pas la complaisance pour les pharisiens, qui sont vos docteurs, jusqu'à vous permettre contre le roi d'Israël les indécentes railleries dont ils vous donnent la leçon et l'exemple dans vos synagogues, après les prières d'usage. Car, si toucher à celui qui offense Dieu, c'est toucher en quelque

sorte à la prunelle même de Dieu, que sera-ce donc de toucher à son bien-aimé? Que Jésus soit ce bien-aimé, nous l'avons assez prouvé. Comme tous gardaient le silence, je repris la parole : Mes amis, leur dis-je, je rétablis un certain passage de l'Écriture, dans le sens que lui donnent les Septante. Quand je l'ai cité selon le vôtre, j'ai voulu vous mettre à l'épreuve. En rappelant le passage où il est dit : « Malheur à eux, car « ils prennent des conseils contre eux-mêmes, » j'ai ajouté, d'après la version des Septante : « Meure le juste, il nous est « inutile ! » Au commencement de cet entretien, j'avais donné votre sens : « Meure le juste, sa vue nous importe ! » Votre esprit était sans doute occupé d'autre chose, et voilà pourquoi vous n'avez pas fait attention à mes dernières paroles. Mais comme le jour baisse, car le soleil est déjà sur son déclin, je n'ajouterai plus qu'un mot à ce que j'ai dit, et je mettrai fin à cet entretien ; je l'ai déjà dit, ce mot, mais je crois bon d'y revenir.

CXXXVIII. Vous savez, mes amis, que Dieu parle en ces termes à Jérusalem, par la bouche d'Isaïe : « C'est moi qui t'ai « sauvé du déluge de Noé. » Que signifient ces paroles, sinon que dans le déluge se trouvait une figure du salut des hommes. Le juste Noé et sa famille, c'est-à-dire sa femme, ses trois enfants et leurs épouses, formaient une réunion de huit personnes, qui étaient le symbole de ce huitième jour où s'accomplit la résurrection du Christ ; c'était le huitième par le nombre, mais le premier par la grandeur du prodige qui le signala. Le Christ, premier-né de la création, était aussi le premier auteur ou le principe de cette race nouvelle qu'il a régénérée par l'eau du baptême, par le mérite de la foi, et par la vertu du bois, c'est-à-dire par le mystère de la croix ; comme Noé, porté sur l'eau, fut sauvé par le bois avec les siens.

Ces paroles du prophète : « Je t'ai sauvé au temps de Noé, » désigne le peuple fidèle à Dieu comme le fut Noé, et sauvé par le même signe ; car c'est avec le bois, c'est-à-dire avec la baguette qu'il tenait à la main, que Moïse fit passer la mer à votre peuple. Vous croyez que ces paroles s'entendent seulement de la terre ou de votre nation. Mais puisque la terre, comme le dit

l'Écriture, fut inondée et que l'eau s'éleva de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, il est évident que Dieu ne s'adressait pas à la terre, mais au peuple qui lui fut fidèle, et auquel il avait préparé un lieu de repos dans Jérusalem, comme l'attestent les signes qui parlaient aux yeux à l'époque du déluge; je veux dire que ceux dont le cœur est bien préparé par l'eau, la foi, le bois, et qui font pénitence, échapperont au jugement à venir.

CXXXIX. Mais l'Esprit saint nous annonçait encore au temps de Noé un autre mystère que vous ignorez; le voici : « Noé bénit ses enfants et maudit son petit-fils. » Car ce n'était pas sur le fils, qui fut béni avec ses frères, que la malédiction de l'Esprit saint pouvait tomber; mais comme la peine de ce péché devait s'étendre à toute la race de celui qui s'était moqué de la nudité de son père, elle commença dans la personne même de son fils. Noé prédit qu'aux descendants de Sem passeraient les terres et les maisons de Chanaan; que les enfants de Japhet les enlèveraient aux descendants de Sem; que ceux-ci en seraient dépouillés comme ils en avaient eux-mêmes dépouillé les enfants de Chanaan. Et voyez comme tout s'est parfaitement réalisé: vous qui descendez de Sem, selon l'ordre de Dieu, vous vous êtes emparé de la terre de Chanaan et vous l'avez possédée; et il est également certain que les enfants de Japhet, ministres des jugements de Dieu à votre égard, sont venus fondre sur vous et ont possédé la terre qu'ils vous avaient enlevée. Voici comme tous ces événements ont été annoncés : « Noé, se réveillant de « son ivresse, lorsqu'il apprit ce que le plus jeune de ses fils avait « fait, dit que le fils de Chanaan serait maudit ! Il sera l'esclave « de ses frères, » et il dit : « Béni soit le Seigneur, le Dieu de « Sem ! et que Chanaan soit son esclave ! Que Dieu étende « les possessions de Japhet et qu'il habite dans la tente de Sem , « et que Chanaan soit son esclave ! » Ainsi donc, deux peuples reçurent la bénédiction, celui de Sem et celui de Japhet; les descendants de Sem s'emparèrent les premiers des possessions de Chanaan, en vertu de l'arrêt porté contre lui; celles des enfants de Japhet passèrent également entre les mains des des-

endants de Sem, suivant la prédiction de Noé, et un seul peuple, celui de Chanaan, se trouva successivement l'esclave des deux autres.

Alors arriva le Christ, revêtu de la force du Tout-Puissant ; il les invita tous également à faire pénitence, à entrer dans son amitié, dans sa bénédiction, dans son alliance, et promit que tous les saints seraient mis un jour en possession d'une même terre, ainsi que je l'ai déjà dit.

Aussi les hommes de toutes conditions, libres ou esclaves, qui croient au Christ, et professent la vérité qu'ils ont reçue de lui et des prophètes, savent bien qu'ils habiteront ensemble avec lui dans cette terre heureuse, et qu'ils recevront en héritage des biens éternels et incorruptibles.

CXL. Et c'est encore pour cette raison que Jacob, qui était, ainsi que je vous l'ai dit, la figure du Christ, épousa les servantes de ces deux femmes libres, et eut d'elles des enfants. Par là, l'esprit prophétique nous annonçait que le Christ recevrait également les descendants de Japhet et ceux de Chanaan, et qu'ils seraient tous des enfants appelés au même héritage. Nous sommes ces enfants, héritiers des mêmes biens : voilà ce que vous ne pouvez comprendre parce que vous ne buvez pas à la source vive qui est en Dieu, et que vous préférez puiser à des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent contenir leurs eaux, pour me servir des expressions même de l'Écriture. Or, ces citernes, qui les a creusées, sinon vos docteurs qui enseignent leur propre doctrine, doctrine toute humaine, comme le déclarent formellement les livres saints ? Ils vous trompent, ils se trompent eux-mêmes, quand ils s'imaginent que tous ceux qui sont nés d'Abraham, selon la chair, eussent-ils été pécheurs, incrédules, rebelles à Dieu, auront part au royaume éternel, bien que l'Écriture assure le contraire ; et s'il en était autrement, est-ce qu'Isaïe aurait dit : « Si le Dieu des armées ne nous eût donné son fils, nous serions devenus comme Sodome et Gomorre. » Est-ce qu'Ézéchiël se serait écrié : « Quand Noé, Jacob, Daniel, interviendraient pour leurs fils, pour leur filles, il ne leur sera point fait grâce. » Ainsi le père ne mourra

point à cause de son fils, ni le fils à cause de son père, mais chacun portera la peine de son péché, comme aussi chacun sera sauvé d'après le bien qu'il aura fait. Écoutez encore ce que dit ailleurs Isaïe : « Ils verront les cadavres des prévaricateurs
 « de la loi ; le ver qui les ronge ne mourra pas, le feu qui
 « les dévore ne doit pas s'éteindre, et toute chair les verra
 « dans cet état. » Je le répète, s'il en était autrement, notre maître ne nous aurait pas dit au nom de Dieu le père, du souverain arbitre de toutes choses qui l'a envoyé :

« Ils viendront d'Orient et d'Occident, ils seront assis
 « auprès d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dans le royaume
 « des cieux, tandis que les enfants du royaume seront jetés
 « dans les ténèbres extérieures. » Mais ceux d'entre les anges et les hommes que l'Esprit saint nous montre d'avance comme des prévaricateurs ne deviennent pas méchants par la faute de Dieu ; leur coupable disposition seule les rend ce qu'ils paraîtront un jour, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut.

CXLI. Je n'ai pas voulu que vous pussiez dire qu'il fallait de toute nécessité que le Christ fût mis en croix, et que des hommes d'entre vous devinssent prévaricateurs ; aussi me suis-je attaché précédemment à vous montrer en peu de mots que Dieu, qui voulait que l'ange et l'homme obéissent à sa volonté, les créa libres, afin qu'ils se portassent de leur plein gré à la pratique de la justice, et leur donna en même temps la raison, pour connaître celui dont ils ont reçu l'être et la vie, à la condition d'être un jour jugés par lui, s'ils agissaient contrairement à cette raison. C'est pourquoi, qui que nous soyons, anges ou hommes, il suffira de notre témoignage pour nous condamner si nous avons péché sans avoir fait pénitence. Quand l'Esprit saint nous annonce que des anges ou des hommes seront punis, c'est qu'il prévoit que, devenus coupables, ils n'auront pas voulu changer ; mais il ne veut pas dire que Dieu les ait rendus tels qu'ils auront été : qu'ils fassent donc pénitence, et ils pourront tous, s'ils le veulent, obtenir miséricorde. L'Écriture elle-même les déclare heureux : « Heureux en effet,
 « nous dit-elle, l'homme à qui Dieu n'aura pas imputé son pé-

« ché ! » Ce qui veut dire simplement qu'en faisant pénitence de ses péchés il en obtiendra le pardon, et non pas que Dieu vous pardonnera les vôtres, pourvu que vous ayez connu son saint nom ; car voilà ce que vous dites, et c'est ainsi que vous vous abusez, vous et ceux qui vous ressemblent sur ce point. Nous pouvons appeler, en témoignage du sens que nous donnons à ces paroles, la faute même que commit David par un mouvement de vanité : son péché lui fut remis, il est vrai ; mais c'est parce qu'il l'a pleuré, qu'il en a gémi, comme l'atteste l'Écriture.

Or, s'il a fallu que David fit pénitence pour obtenir grâce et miséricorde ; s'il a pleuré, s'il s'est ainsi humilié, ce roi puissant, l'oint, le prophète du Seigneur, comment des hommes aussi impurs, d'une vie aussi déplorable, peuvent-ils se flatter d'obtenir le pardon de leurs péchés sans les pleurer, sans en gémir ? La conduite de David à l'égard de la femme d'Urie, et la pénitence qu'il fit de son péché, prouvent bien, ô mes amis ! que les patriarches, en épousant plusieurs femmes, ne suivaient pas l'attrait des sens, mais figuraient, par leur conduite pleine de mystères, quelques événements futurs. Car s'il eût été permis à quelqu'un d'avoir à son gré, et de la manière qu'il aurait voulu, autant de femmes qui lui aurait plu d'en avoir, ainsi que le font encore plusieurs d'entre vous, qui prennent partout des femmes sous le nom d'épouses, dans quelque pays qu'ils arrivent ou qu'ils soient envoyés, personne n'était plus en droit que David de se le permettre.

C'est ainsi, mon cher Marcus Pompée, que je terminai la discussion.

Tryphon, après un moment de silence, me dit : — Vous voyez qu'il ne nous a pas fallu faire un grand effort pour entrer en conversation avec nous.

Je ne puis vous dire combien cet entretien m'a été agréable, et je suis persuadé que tous ceux qui m'entourent ont partagé ce plaisir.

Assurément il nous a été plus utile que nous ne l'espérions, et que nous n'aurions osé l'espérer ; s'il nous était possible

d'en jouir plus souvent, nous retirerions bien plus de fruits encore de cette manière d'approfondir les divines Écritures. Mais vous êtes sur le point de partir; vous n'attendez plus que le moment de mettre à la voile : quand vous nous aurez quittés, ne perdez pas notre souvenir; pensez à nous comme à des amis.

— Si je n'étais pas obligé de vous quitter, répondis-je, voilà les entretiens que je voudrais voir s'établir tous les jours entre nous; mais au moment de m'embarquer, avec la permission et le secours de Dieu, je vous recommande de ne rien négliger dans l'intérêt de votre salut, pour vous affranchir de vos docteurs, et de savoir leur préférer le Christ du Dieu tout-puissant. Après ces mots, ils me quittèrent en me souhaitant un heureux voyage, une navigation exempte de tous dangers.

Je formai pour eux, à mon tour, les vœux les plus ardents: puisque vous comprenez si bien, leur dis-je, que la raison a été donnée à l'homme pour lui servir de guide, tout ce que je puis vous souhaiter de plus heureux, c'est que vous sachiez faire un bon usage de cette raison pour arriver à reconnaître, comme nous, que Jésus est le Christ de Dieu.

ÉPITRE A DIOGNÈTE.

I. Vous voulez donc savoir, illustre Diognète, quelle est la religion des Chrétiens? Je vous vois très-préoccupé de ce désir. Vous leur demandez publiquement et avec le plus vif intérêt quel est le Dieu sur lequel ils fondent leur espoir, et quel est le culte qu'ils lui rendent? Qui donc leur fait ainsi mépriser le monde et la mort, et leur inspire cet éloignement pour les fausses divinités des Grecs et pour les pratiques superstitieuses des Juifs? D'où leur vient cet amour qu'ils ont les uns pour les autres? Pourquoi ce nouveau culte, ces nouvelles mœurs n'ont-

ils paru que de nos jours? J'approuve votre désir, Diognète, et je demande à Dieu, qui seul donne la parole et l'intelligence, de mettre dans ma bouche le langage le plus propre à changer votre cœur, et de vous faire la grâce de m'écouter, de manière que celui qui vous parle n'ait plus à s'affliger sur votre sort.

II. Quand vous serez dégagé de toutes les préventions qui vous assiègent, et affranchi de l'empire de l'habitude qui vous égare et présente un obstacle à la vérité; enfin quand vous serez devenu un homme nouveau semblable à celui qui vient de naître, puisque de votre aveu la parole que vous allez entendre est nouvelle pour vous, considérez des yeux et de l'esprit et du corps quelle est la nature et la forme de ceux que vous appelez et que vous croyez des dieux.

L'un n'est-il pas fait d'une pierre semblable à celles que vous foulez aux pieds, l'autre d'un cuivre qui n'a pas plus de valeur que celui dont on fait les vases propres à votre usage; celui-ci d'un bois qui se pourrit, celui-là d'un argent qui réclame la surveillance de l'homme dans la crainte des voleurs; quelques-uns d'un fer rongé par la rouille, plusieurs d'une argile qui n'a rien de plus remarquable que l'argile qui, par sa forme, sert aux emplois les plus bas? Enfin ne sont-ils pas tous d'une matière corruptible, façonnée à l'aide du fer et du feu, ou par un sculpteur, ou par un forgeron, ou par un orfèvre, ou par un potier? Aucun de ces dieux avait-il une forme, une figure, avant de les avoir reçues des mains de l'ouvrier? Tous les vases faits de la même matière ne peuvent-ils pas à l'instant devenir des dieux, s'ils rencontrent des mains habiles qui leur rendent ce service; comme aussi les dieux que vous adorez ne peuvent-ils pas à leur tour, s'il plaît à l'ouvrier, devenir des vases semblables à ceux dont nous nous servons tous les jours?

Tous ces dieux ne sont-ils pas sourds, ne sont-ils pas aveugles, inanimés, insensibles, incapables de se mouvoir? Ne les voit-on pas se pourrir, se corrompre? Et tels sont les dieux que vous servez, les dieux que vous adorez! Et vous, leurs adorateurs, vous leur devenez entièrement semblables! Les Chrétiens ne vous sont odieux que parce qu'ils refusent de reconnaître de

pareilles divinités ; mais vous , qui vous courbez devant elles , ne les traitez-vous pas avec plus de mépris que ne le font les Chrétiens ? Plus que nous vous les raillez , vous les outragez . Celles qui ne sont que d'argile ou de bois , vous vous contentez de les adorer , vous ne leur faites pas l'injure de leur donner des gardes ; mais pour les dieux d'argent , vous avez bien soin de les enfermer pendant la nuit , et de les faire surveiller de l'œil pendant le jour , de peur qu'on ne les enlève .

Les honneurs que vous leur rendez sont un vrai supplice pour eux , s'ils sont doués de sentiment ; mais s'ils en sont tout à fait privés , vous le faites trop voir par cette odeur de sang et de graisse qui s'exhale dans les sacrifices que vous leur offrez . Qui de vous la supporterait et se laisserait ainsi suffoquer ? Non , certainement , personne , à moins d'y être condamné , n'endurerait ce supplice , parce qu'il n'y a pas d'homme qui ne soit doué de sentiment et de raison . Mais la pierre le subit , parce qu'elle est insensible . Ainsi donc , vous ne voulez laisser aucun doute sur l'insensibilité de vos dieux , et voilà une des raisons qui vous empêchent de ramper en esclaves à leurs pieds !

J'en aurais bien d'autres à vous donner ; mais si celle-ci ne suffit pas pour vous convaincre , toutes celles que je pourrais ajouter deviendraient inutiles .

III. Je vais maintenant vous dire en quoi notre culte diffère de celui des Juifs : c'est encore un point sur lequel vous désirez ardemment vous instruire , si je ne me trompe .

Les Juifs , il est vrai , n'adorent pas ces idoles stupides , ils ne reconnaissent qu'un Dieu , ils le regardent comme le maître , l'arbitre de l'univers . Si cependant ils lui rendent un culte semblable à celui dont nous venons de parler , n'est-il pas évident qu'ils sont dans l'erreur ? Car les offrandes que les Grecs font à leurs dieux sourds et insensibles , offrandes folles et absurdes , les Juifs les présentent à ce Dieu unique , s'imaginant qu'il en a besoin . N'est-ce pas de leur part une extravagance plutôt qu'un hommage digne de la majesté divine ?

Est-il croyable que celui qui a fait le ciel et la terre et tout

ce qu'ils renferment; que celui qui fournit à tous nos besoins, ait besoin lui-même de ce qu'il accorde à ceux qui ont la prétention de lui en faire une sorte d'aumône? Or, ceux qui, par ce sang, cette fumée des victimes et leurs pompeux holocaustes, s'imaginent offrir à Dieu des sacrifices qui lui soient agréables et qui l'honorent, et venir au secours de celui qui n'a besoin de rien, en quoi voulez-vous que je les distingue de ceux dont la folie rend avec tant de soin de semblables honneurs à des statues insensibles, qui ne comprennent rien à ces honneurs.

IV. Vous parlerai-je des précautions minutieuses que prennent les Juifs sur le choix des viandes, de leur superstition sur l'observance du sabbat, de leur jactance à cause de leur circoncision, de l'hypocrisie de leurs jeûnes et de leurs cérémonies au retour des nouvelles lunes; tout cela est si absurde, si peu digne d'être raconté, que vous pouvez vous dispenser de l'apprendre, et que je crois pouvoir vous en faire grâce.

Dans cette multitude d'êtres que Dieu a faits pour l'usage de l'homme, admettre les uns comme portant le caractère de la sagesse de leur auteur, rejeter les autres comme inutiles et superflus, n'est-ce pas un crime?

Se glorifier de la circoncision comme du sceau de l'élection divine, comme d'un signe qui atteste de la part de Dieu une prédilection toute particulière, n'est-ce pas une folie des plus ridicules? Que dirai-je de cette attention continuelle à suivre le cours de la lune et des astres pour observer les jours et les mois, arranger à sa manière les plans de la sagesse divine, les révolutions des saisons, distinguer des jours de joie, des jours de deuil; est-ce faire preuve de piété et non pas de délire?

Je vous en ai dit assez, je pense, pour vous montrer que c'est avec raison que les Chrétiens s'éloignent de l'imposture et de la vanité des idoles, de la superstition et de la jactance des Juifs; mais le sublime mystère de leur culte tout divin, n'espérez pas l'apprendre d'une bouche mortelle.

V. Les Chrétiens ne sont distigués du reste des hommes ni

par leur pays , ni par leur langage , ni par leur manière de vivre ; ils n'ont pas d'autres villes que les vôtres , d'autre langage que celui que vous parlez ; rien de singulier dans leurs habitudes ; seulement ils ne se livrent pas à l'étude des vains systèmes , fruit de la curiosité des hommes , et ne s'attachent pas , comme plusieurs , à défendre des doctrines humaines. Répandus , selon qu'il a plu à la Providence , dans des villes grecques ou barbares , ils se conforment , pour le vêtement , pour la nourriture , pour la manière de vivre , aux usages qu'ils trouvent établis ; mais ils placent sous les yeux de tous l'étonnant spectacle de leur vie toute angélique et à peine croyable. Ils habitent leurs cités comme étrangers , ils prennent part à tout comme citoyens , ils souffrent tout comme voyageurs. Pour eux , toute région étrangère est une patrie , et toute patrie ici-bas est une région étrangère. Comme les autres ils se marient , comme les autres ils ont des enfants ; seulement ils ne les abandonnent pas. Ils ont tous une même table , mais non une même couche ; ils vivent dans la chair , et non selon la chair ; ils habitent la terre , et leur conversation est dans le Ciel. Soumis aux lois établies , ils sont , par leur vie , supérieurs à ces lois. Ils aiment tous les hommes , et tous les hommes les persécutent. Sans les connaître on les condamne ; mis à mort , ils naissent à la vie ; pauvres , ils font des riches ; manquant de tout , ils surabondent. L'opprobre dont on les couvre devient pour eux une source de gloire ; la calomnie qui les déchire dévoile leur innocence ; la bouche qui les outrage se voit forcée de les bénir ; les injures appellent ensuite les éloges ; irréprochables , ils sont punis comme criminels ; et au milieu des tourments ils sont dans la joie comme des hommes qui vont à la vie. Les Juifs les regardent comme des étrangers et leur font la guerre ; les Grecs les persécutent , mais ces ennemis si acharnés ne pourraient dire la cause de leur haine.

VI. Pour tout dire , en un mot , les Chrétiens sont dans le monde ce que l'âme est dans le corps : l'âme est répandue dans toutes les parties du corps , les Chrétiens le sont dans toutes les parties de la terre ; l'âme habite le corps sans être du corps ,

les Chrétiens sont dans le monde sans être du monde. L'âme, invisible de sa nature, est placée dans un corps visible qui est sa demeure. Vous voyez les Chrétiens pendant leur séjour sur la terre, mais leur culte, qui est tout divin, ne tombe pas sous les yeux. La chair, sans avoir reçu aucun outrage de l'esprit, le déteste et lui fait la guerre, parce qu'il est ennemi des voluptés. Ainsi le monde persécute les Chrétiens, dont il n'a pas à se plaindre, parce qu'ils fuient les plaisirs. L'âme aime la chair qui la combat et les membres toujours soulevés contre elle. Ainsi les Chrétiens n'ont que de l'amour pour ceux qui ne leur montrent que de la haine. L'âme, enfermée dans le corps, le conserve; les Chrétiens, enfermés dans ce monde comme dans une prison, empêchent qu'il ne périsse. L'âme immortelle habite un tabernacle périssable; les Chrétiens, qui attendent la vie incorruptible des cieux, habitent comme des étrangers les demeures corruptibles d'ici-bas. L'âme se fortifie par les jeûnes, les Chrétiens se multiplient par les persécutions : le poste que Dieu leur a confié est si glorieux, qu'ils regardent comme un crime de l'abandonner.

VII. Je l'ai déjà dit, et je le répète, la parole qu'ils ont reçue n'est pas une invention de la terre; elle n'est point un mensonge des mortels, la doctrine qu'ils se font un devoir de conserver avec soin; enfin le mystère confié à leur foi n'a rien de commun avec ceux de la sagesse humaine.

Dieu lui-même le tout-puissant, le créateur de toutes choses, a fait descendre du Ciel sur la terre la vérité, c'est-à-dire son Verbe saint et incompréhensible; il a voulu que le cœur de l'homme fût à jamais sa demeure. Ce n'est donc pas, comme quelques-uns pourraient le croire, un ministre du Très-Haut qui nous a été envoyé, un ange, un archange, un des esprits qui veillent à la conduite du monde, ou qui président au gouvernement des cieux. Celui qui est venu vers nous est l'auteur, le créateur du monde, par qui Dieu le père a fait les cieux, a donné des limites à la mer; c'est lui à qui obéissent et le soleil, dont il a tracé la route dans les cieux avec ordre de la parcourir chaque jour sans sortir de la ligne tracée, et la

lune qui doit prêter son flambeau à la nuit, et les astres qui suivent son cours ; enfin c'est lui qui a tout disposé avec ordre et tout circonscrit dans de justes limites ; à qui tout est soumis, les cieux et tout ce qui est dans les cieux, la terre et tout ce qui est sur la terre, la mer et tout ce qui est au sein de la mer, le feu, l'air, les abîmes, les hauteurs du ciel, les profondeurs de la terre, les régions placées entre la terre et les cieux ; voilà celui que Dieu nous a envoyé, non comme un conquérant chargé de semer la terreur et d'exercer partout un tyrannique empire, ainsi que quelques-uns pourraient le croire. Non, il l'a envoyé comme un roi envoie son fils, lui donnant pour cortège la douceur et la clémence ; il a envoyé ce fils comme étant Dieu lui-même ; il l'a envoyé comme à de faibles mortels ; il l'a envoyé en père qui veut les sauver, qui ne réclame que leur soumission, qui ne connaît pas la violence ; la violence n'est pas en Dieu ; il l'a envoyé comme un ami qui appelle, et non comme un persécuteur ; il l'a envoyé n'écoulant que l'amour ; il l'enverra comme juge, et qui soutiendra cet avènement....

Ne voyez-vous pas qu'on jette ces Chrétiens aux bêtes féroces ? On voudrait en faire des apostats : voyez s'ils se laissent vaincre ! Plus on fait de martyrs, plus on fait de Chrétiens. Cette force ne vient pas de l'homme ; le doigt de Dieu est là ; tout ici proclame son avènement.

VIII. Qui des hommes savait ce que c'est que Dieu avant qu'il vint lui-même nous l'apprendre ? Sont-ce vos philosophes ? Assurément ils sont bien dignes de foi ! Approuvez-vous leurs opinions si vaines et si ridicules ? Selon ceux-ci, Dieu, c'est le feu. Ils ont appelé Dieu ce feu qu'ils doivent retrouver après cette vie. Selon ceux-là, c'est l'eau, ou quelque autre des substances que Dieu a créées. Admettez tous ces beaux systèmes, et il vous faudra dire de toute créature qu'elle est Dieu. Mais tout ce langage n'est que mensonge, et mensonge monstrueux, imposture de charlatans. Aucun mortel n'a vu Dieu, aucun mortel n'a donc pu le reconnaître. Il s'est manifesté lui-même ; il se manifeste encore par la foi ; à la foi seule est donné le privilège de le voir.

Le maître, le créateur de toutes choses, le Dieu qui a tout fait et tout disposé avec tant d'ordre et de sagesse, est rempli pour les hommes, non-seulement d'amour, mais de patience. Il a toujours été ce qu'il est et sera toujours ; c'est-à-dire bon, miséricordieux, plein de douceur, fidèle en ses promesses, seul bon. Il a conçu de toute éternité un dessein aussi grand qu'ineffable, et ne l'a confié qu'à son fils ; tandis qu'il tenait caché sous un voile mystérieux ce conseil de sa sagesse ; il semblait négliger les hommes et ne prendre aucun soin de sa créature ; mais quand il eut révélé et mis au grand jour, par son fils bien-aimé ; le mystère qu'il avait préparé avant les siècles, alors tout s'est expliqué pour nous ; et nous avons pu jouir de ses bienfaits ; et voir ce qu'il était. Qui de nous se serait attendu à tant d'amour ? Ainsi donc tout était caché en Dieu, Dieu seul savait tout avec son fils, à la faveur de son infinie sagesse.

IX. S'il a permis que l'homme, jusqu'à ces derniers temps ; suivit à son gré ses désirs corrompus et se laissât emporter à travers tous les désordres, par les voluptés et par les passions, ce n'est pas qu'il approuvât le crime, seulement il le tolérait ; non, il n'approuvait pas ce règne de l'iniquité ; il préparait, au contraire, dans les cœurs celui de la justice. Il voulait nous laisser le temps de nous convaincre, par nos propres œuvres, combien nous étions indignes de la vie avant que sa bonté daignât nous l'accorder. Il nous fallait en effet reconnaître que, par nous-mêmes, nous ne pouvions parvenir au royaume de Dieu avant que Dieu vint nous en offrir les moyens.

Lors donc que notre malice fut montée à son comble, qu'il fut démontré que nous n'étions dignes que de châtement, et que nous n'avions plus que la mort en perspective, arriva le temps que Dieu avait marqué pour signaler tout à la fois sa bonté et sa puissance, et montrer que son immense amour pour l'homme ne laissait aucune place à la haine ; qu'il était loin de nous avoir rejetés ; qu'il ne se souvenait plus de nos iniquités ; qu'il les avait souffertes et supportées avec patience ; alors qu'a-

t-il fait ? Il a pris sur lui nos péchés ; il a fait de son propre fils le prix de notre rançon , substituant le saint , le juste , l'innocent , l'incorruptible , l'immortel , à la place de l'homme pécheur , inique , pervers , sujet à la corruption , dévoué à la mort . Qui pouvait couvrir nos crimes , sinon sa sainteté ? Par quel autre que par le fils de Dieu , l'homme injuste pouvait-il être justifié ? O doux échange ! O artifice impénétrable de la sagesse divine ! O bienfait qui surpasse toute attente ! L'iniquité de tous est ensevelie dans la justice d'un seul , et la justice d'un seul fait que tous sont justifiés ! Quand il eut , par les temps écoulés , convaincu notre nature de son impuissance pour s'élever à la vie , il nous a montré le Sauveur , qui seul peut préserver de la mort ce qui périssait sans lui ; et par ce double exemple du passé et du présent , il a voulu que nous eussions foi en sa bonté , et que désormais l'homme le regardât comme un père qui le nourrit , comme un maître qui le conseille , comme un médecin qui le guérit ; que dirai-je encore ! comme son intelligence , sa lumière , son honneur , sa gloire , sa force , sa vie , et qu'il cessât de s'inquiéter du vêtement et de la nourriture .

X. Si donc , ô Diognète , vous désirez ardemment le don de la foi vous l'obtiendrez . D'abord vous connaîtrez Dieu le père : voyez combien il a aimé l'homme ; c'est pour lui qu'il a créé le monde ; il a placé sous sa dépendance tout ce que le monde renferme ; il lui a donné l'intelligence et la raison . C'est à l'homme seul qu'il a permis de regarder le ciel ; il l'a formé à son image ; il lui a envoyé son fils unique ; il lui promet son royaume ; il le donnera à ceux qui lui rendront amour pour amour . O quelle joie sera la vôtre quand vous le connaîtrez ! Combien vous aimerez celui qui , le premier , vous a tant aimé ? Une fois touché de son amour , vous chercherez à l'imiter , à retracer sa bonté . Quoi ! l'homme pourrait imiter Dieu ! Quel langage ! Cessez de vous en étonner ; l'homme le peut , puisque Dieu le veut . Faire peser sur ses semblables le joug de la tyrannie , se croire d'une condition meilleure que ceux qu'on opprime , étaler le faste de l'opulence , écraser le faible , tout cela ne fait pas le bonheur ; aussi n'est-ce pas en cela que

l'homme peut imiter son Dieu, car aucun de ces traits ne caractérise la majesté divine; mais prendre sur soi le fardeau du malheureux, du lieu élevé où le ciel nous a placés, répandre des bienfaits sur ceux qui se trouvent au-dessous de nous, regarder les richesses comme des dons que Dieu fait passer par nos mains pour arriver à l'indigent, c'est devenir le Dieu de ceux qu'on soulage, c'est imiter Dieu lui-même. Alors, en passant sur la terre, vous comprendrez qu'il est au ciel un Dieu qui tient les rênes du monde et qui le gouverne comme un empire.

Les mystères de Dieu se dévoileront à vos yeux, vous en parlerez le langage, vous aimerez, vous admirerez ces hommes que l'on opprime, parce qu'ils ne veulent pas renoncer à ce Dieu; vous condamnerez l'erreur et l'imposture du monde, lorsque vous aurez appris à vivre pour le ciel, et à mépriser ce que l'on nomme la mort. Vous ne redouterez qu'une seule mort, la véritable mort, celle qui est réservée aux pécheurs condamnés à des feux éternels qui seront à jamais leur supplice; oui, vous admirerez ces hommes qui endurent ici-bas les tourments du feu pour la justice, et vous proclamerez leur bonheur quand vous connaîtrez ce feu éternel auquel ils ont échappé.

XI. Ce que je vous dis est l'expression véritable de notre foi, c'est le langage même de la raison. Disciple des apôtres, je suis devenu le docteur des nations; la parole de vérité que j'ai reçue, je la transmets à ceux qui se montrent dignes de la recevoir. Quel homme bien préparé par les premiers éléments de la foi ne s'empresse de s'instruire de toutes les vérités que le Verbe expliquait clairement lui-même aux disciples qui eurent l'avantage de le voir. Il parlait librement, s'inquiétant peu des incrédules qui ne le comprenaient pas; mais les mêmes choses il les développait ensuite à ses disciples; et c'est ainsi que ceux qu'il jugeait fidèles connurent les secrets de son Père. Le Père envoya son Verbe pour qu'il fût connu des hommes; rejeté par son peuple, il a été prêché par les apôtres et cru des nations. C'est lui qui était dès le commencement, et qui a

paru dans les derniers temps, toujours nouveau, parce qu'il naît tous les jours dans le cœur des justes. Il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, le fils de Dieu ; par lui, l'Église ne cesse de s'enrichir ; sa grâce, qui se répand, reçoit sans cesse par ses saints de nouveaux accroissements ; communiquant partout l'intelligence, dévoilant les mystères, annonçant la fin des temps, heureuse de ceux qui sont fidèles, prompte à se donner à ceux qui cherchent, mais dont la curiosité ne force pas les barrières de la foi, et respecte les bornes qu'ont respectées nos pères.

La loi de crainte est abolie, la loi de grâce annoncée par les prophètes est connue, la foi des saints Évangiles est affermie, la tradition des apôtres conservée, et la grâce qui soutient l'Église triomphe. Ah ! cette grâce qui vous parle, ne l'attristez pas, ô Diognète, et vous connaîtrez la vérité que le Verbe communique aux hommes quand il veut et par les organes qu'il lui plaît de choisir. Il nous ordonne, il nous presse de parler ; sa volonté réclame nos travaux, et l'amour nous porte à vous communiquer ce que nous avons reçu.

XII. Recueillez soigneusement, méditez avec attention ces vérités, et vous saurez de quels biens Dieu comble ceux qui l'aiment. Votre âme sera comme un paradis de délices, comme un arbre fécond qui se couvre d'un riche feuillage, qui porte toute sorte de fruits : ces fruits seront votre parure ; vous les produirez en vous-même. Dans le paradis terrestre furent plantés l'arbre de la science et l'arbre de la vie ; car ce n'est pas la science qui fait mourir, mais la désobéissance. Il n'y a pas d'obscurité dans ces paroles de l'Écriture : « Dieu planta au commencement l'arbre de vie au milieu du paradis terrestre, » nous montrant la science comme le chemin de la vie. Nos premiers parents en furent dépouillés par l'imposture du serpent pour n'en avoir pas bien usé. Il n'y a point de vie sans la science, et il n'y a pas de science certaine sans la vraie vie. Aussi ces deux arbres furent-ils placés près l'un de l'autre dans le paradis. L'apôtre l'avait bien compris, et voilà pourquoi, blâmant la science qui veut régler la vie sans la parole de vérité,

il dit : « La science enfle, mais la charité édifie. » En effet, celui qui croit savoir quelque chose sans la science véritable à laquelle la vie rend témoignage, celui-là s'abuse, il ne sait rien, le serpent le trompe, il n'aime point la vie; mais celui qui fait marcher la crainte avec la science et cherche la vie, plante au sein de l'espérance et peut se promettre des fruits. Que cette science soit au fond de votre cœur, que la parole de vérité soit votre vie; vous serez un arbre fertile, vous ne cesserez de produire les fruits que demande le Seigneur, fruits heureux que n'atteint pas le souffle du serpent et que ne peut corrompre son imposture. Une autre Ève n'a pas participé à la corruption; vierge, elle a notre foi; le salut du monde a paru, l'intelligence est donnée aux apôtres, la pâque du Seigneur s'accomplit, le cœur des élus se forme, l'ordre du monde se rétablit, le Verbe enfante des saints et triomphe; par lui, Dieu le père est glorifié. Gloire lui soit rendue dans tous les siècles !

NOTES

SUR LES OUVRAGES DE SAINT JUSTIN.

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE THÉOLOGIQUE DE BERGIER.

Dom Prudent Marand a donné une édition des ouvrages de ce Père, en grec et en latin, à Paris, en 1742, (in-fol.) Il y a joint les Apologies d'Athénagore, de Tatien, d'Hermias, et les trois livres de saint Théophile d'Antioche à Antolycus; tous ces écrits sont du second siècle.

Comme le témoignage d'un auteur aussi ancien et aussi respectable que saint Justin est du plus grand poids en matière de doctrine, les critiques protestants ont fait tous leurs efforts pour l'affaiblir; ils prétendent qu'il y a dans ses ouvrages des erreurs, et les incrédules ont été fidèles à reproduire cette accusation.

En premier lieu, Le Clerc (*Hist. Ecclés.*, an. 101, § 5) prétend que, faute d'avoir su l'hébreu, ce Père est tombé dans plusieurs méprises; qu'il accuse mal à propos les Juifs d'avoir effacé dans la version des Septante plusieurs prophéties qui annonçaient Jésus-Christ comme Dieu et homme crucifié (*Dial. cum. Tryph.*, n. 71 et 72); que s'il avait pu consulter le texte hébreu, il aurait vu que des quatre passages qu'il cite en preuve, il y en a un qui se trouve parfaitement conforme dans le texte et dans la version, mais qui ne regarde pas Jésus-Christ. Les trois autres n'y sont point; d'où l'on doit conclure que c'est une interpolation faite dans les exemplaires des Septante dont se servait saint Justin, et qui partait de la main d'un Chrétien plutôt que d'un Juif. En second lieu, ajoute Le Clerc, si ce Père avait confronté la version des Septante avec le texte hébreu, il aurait vu combien cette version est fautive; il n'aurait pas été tenté de la croire inspirée, non plus que les autres Pères de l'Église; il aurait ajouté moins de

foi à la fable qu'on lui avait racontée sur les soixante-douze cellules dans lesquelles les soixante-douze interprètes avaient été renfermés, etc. En troisième lieu, il aurait cité plus fidèlement l'Écriture-Sainte; il en aurait mieux rendu le sens, il ne se serait point attaché à des explications allégoriques desquelles les Juifs sont en droit de ne faire aucun cas, et en général il aurait mieux raisonné qu'il n'a fait. (*Ibid.* an. 139, § 3 et suiv.; an. 140, § 2 et suivant.)

Tous ces reproches sont-ils justes? Il est étrange que les protestants prétendent que, sans la connaissance de la langue hébraïque, les Pères ont été incapables d'entendre suffisamment l'Écriture-Sainte, pendant qu'ils soutiennent d'autre part que les simples fidèles, avec le secours d'une version, sont capables de fonder leur foi sur ce livre divin. Il eût été absurde que saint Justin argumentât sur le texte hébreu contre Tryphon, Juif helléniste, qui ignorait sans doute l'hébreu, mais qui se servait comme lui de la version des Septante. Quand saint Justin aurait été habile hébraïsant, et quand il aurait confronté la version avec le texte, il n'aurait pas été moins tenté d'accuser les Juifs d'avoir corrompu le texte que d'avoir falsifié la version, puisque plusieurs hébraïsants modernes ont soupçonné les Juifs de ce même crime.

Il est certain d'ailleurs que du temps de saint Justin il y avait une infinité de variantes et des différences considérables entre les divers exemplaires de la version des Septante; c'est ce qui occasionna le travail qu'Origène entreprit sur cette version, dans le siècle suivant, et la confrontation qu'il en fit avec le texte et avec les autres versions. Il n'est donc pas étonnant que saint Justin ait attribué à l'infidélité des Juifs la différence qu'il voyait entre les diverses copies qu'il avait confrontées. Il reprochait aux Juifs tant d'autres crimes en ce genre, qu'il ne pouvait les croire incapables de celui-là. Suivant son opinion, détourner le sens d'une prophétie par une interprétation fautive, ou la supprimer dans un livre, c'était à peu près la même infidélité; les Juifs étaient notoirement convaincus de la première; saint Justin n'hésitait pas à leur attribuer la seconde. Nous ne pouvons pas douter que ce Père n'ait lu, dans l'exemplaire dont il se servait, les passages qui ne s'y trouvent plus aujourd'hui, puisque l'un a été cité de même par saint Irénée, et l'autre par Lactance. Il n'est pas absolument certain que ces interpolations aient été faites de mauvaise foi par des Chrétiens, puisqu'elles ont pu venir de quelques citations peu exactes faites par défaut de mémoire.

On doit se souvenir que ces sortes de citations ne sont pas un crime; les anciens auteurs ne s'astreignaient pas à une exactitude littérale aussi

scrupuleuse qu'on l'exige aujourd'hui; les adversaires contre lesquels les Pères écrivaient n'étaient pas des critiques aussi rigoureux que les hérétiques de nos jours : les Juifs ni les païens ne connaissaient pas plus les subtilités de grammaire que les Pères de l'Église. Les premiers admettaient les explications allégoriques de l'Écriture-Sainte : on croyait pour lors les faits sur lesquels saint Justin et les autres Pères argumentaient; des raisonnements qui nous semblent aujourd'hui moins solides avaient du moins alors une force relative, à cause des opinions universellement répandues. Il y a de l'injustice de la part de ces critiques à blâmer les Pères de s'en être prévalus.

Le respect de saint Justin et des autres Pères pour la version des Septante ne venait pas de ce qu'ils la croyaient exactement conforme au texte, mais de ce qu'ils la voyaient citée par les apôtres; ils ne pensaient pas que ces auteurs inspirés eussent voulu se servir d'une version fautive, sans avertir les fidèles qu'il fallait s'en défier. Cette conduite des Pères nous paraît plus louable que l'affectation des hérétiques à décrier cette version.

Nous ne ferons pas non plus un crime à saint Justin d'avoir ajouté foi à ce que les Juifs d'Alexandrie publiaient touchant les cellules des soixante-douze interprètes; c'est une preuve de la vénération religieuse que les Juifs hellénistes avaient pour leur version; ni de ce qu'il a répété ce qu'on lui avait dit touchant la Sibylle de Cumès; ni de s'être trompé peut-être, en prenant le dieu Semosancus pour Simon le magicien. Une crédulité facile sur des faits peu importants n'est point une marque d'ignorance ni d'esprit borné, mais de candeur et de bonne foi. Il n'y a pas de prudence de la part des protestants à insister sur la crédulité des anciens; jamais secte n'a été plus crédule que la leur à l'égard de toutes les fables et de toutes les impostures qu'on leur a débitées contre l'Église catholique.

Barbeyrac, dans son *Traité de la morale des Pères* (6, 2, 4, 11), a reproché d'autres erreurs à saint Justin. « Selon lui, dit-il, Dieu, en créant le monde, en a confié le gouvernement aux anges. » Ainsi ce Père n'attribue à Dieu qu'une providence générale (*Apol.* 2, chap. v). C'était confirmer l'erreur des païens touchant les dieux secondaires. Mais dans cet endroit même (chap. vi,) saint Justin dit que les noms Dieu, Père, Créateur, Seigneur, Maître, ne sont pas des noms de la nature divine, mais des titres d'honneur tirés des bienfaits et des opérations de Dieu : or, ces titres ne lui conviendraient pas, s'il n'avait qu'une Providence générale. Dans le *Dial. avec Tryphon*, n° 1, il condamne les philosophes qui prétendaient que Dieu ne prenait aucun soin des hommes en particulier, afin de n'avoir

rien à redouter de sa justice. Il pensait donc que Dieu se sert des anges comme de ministres pour exécuter ses volontés, mais qu'ils ne font rien que par ses ordres ; les païens regardaient leurs dieux comme des êtres indépendants, à la discrétion desquels le gouvernement du monde était abandonné. Ces opinions sont fort différentes.

Ce même critique tourne en ridicule saint Justin, parce qu'il a fait remarquer partout la figure de la croix, dans les mâts des vaisseaux, dans les enseignes des empereurs, dans les instruments du labourage, etc. Cela valait-il la peine de lui faire un reproche amer ? Sa pensée se réduit à dire aux païens : puisque vous avez tant d'horreur de la croix, à laquelle les Chrétiens rendent un culte, ôtez-en donc la figure des mâts de vos vaisseaux, de vos enseignes militaires et des instruments du labourage.

Il a trop loué la continence, dit Barbeyrac ; il semble regarder comme illégitime l'usage du mariage. Mais dans quel cas ? Lorsqu'on se le permet pour satisfaire les désirs de la chair, et non pour avoir des enfants ; il s'en explique assez clairement. D'ailleurs le passage que cite notre censeur est tiré d'un fragment du *Traité sur la Résurrection*, qui n'est pas universellement reconnu pour être de saint Justin. Si dans la suite Tatien, son disciple, a poussé l'entêtement jusqu'à condamner absolument le mariage, il n'est pas juste d'en rendre responsable saint Justin, qui n'a point enseigné cette erreur. Nous convenons que, comme tous les Pères, il a fait de grands éloges de la chasteté et de la continence ; mais il est assez établi contre les protestants que ce n'est point là une erreur, puisque c'est la pure doctrine de Jésus-Christ et des apôtres.

Il a rapporté sans restriction la défense que Jésus-Christ a faite de prononcer aucun jurement ; nous soutenons encore qu'en cela il n'est point répréhensible, non plus que les autres Pères. Il n'a pas expressément désapprouvé l'action d'un jeune Chrétien, qui, pour convaincre les païens de l'horreur que les Chrétiens avaient de l'impudicité, alla demander au juge la permission de se faire mutiler ; qui cependant ne le fit point, parce que cette permission lui fut refusée (*Apol.* 1, n° 9). Mais ce Père ne l'approuve pas formellement non plus ; il ne cite ce fait que pour montrer combien les Chrétiens étaient incapables des désordres dont les païens osaient les accuser.

De même il n'a pas expressément blâmé ceux qui allaient se dénoncer eux-mêmes comme Chrétiens et s'offrir au martyre (*Apol.* 11, n°s 4 et 12), conduite que d'autres ont condamnée. Aussi soutenons-nous que cette démarche ne doit être ni approuvée, ni condamnée absolument et sans restriction ; parce qu'elle a pu être louable ou blâmable, selon les motifs et les

circonstances. Ceux qui allaient se présenter d'eux-mêmes aux magistrats pour les détromper de la fausse opinion qu'ils avaient eu du Christianisme, pour leur prouver la vérité de cette religion et l'innocence des Chrétiens, pour leur montrer l'injustice et l'inutilité des persécutions, etc., ne doivent point être taxés d'un faux zèle : leur motif n'était pas de se dévouer à la mort, mais d'en préserver leurs frères. Autrement il faudrait condamner saint Justin lui-même; personne n'a encore eu cette témérité.

Ce Père a dit que Socrate et les autres païens qui ont vécu d'une manière conforme à la raison étaient Chrétiens, parce que Jésus-Christ, fils unique de Dieu, est la raison souveraine à laquelle tout homme participe. De là on conclut que selon saint Justin les païens ont pu être sauvés par la raison ou par la lumière naturelle seule : ce qui est l'erreur des Pélagiens. Un incrédule de nos jours a trouvé bon d'aggraver ce reproche, en falsifiant ce passage : Selon saint Justin, dit-il, celui-là est Chrétien, qui est vertueux, fût-il d'ailleurs athée. (*De l'homme*, tom. 1, sect. 2, chap. xxvi.)

Voici les paroles de ce Père (*Apol.* 1, n° 46) : « On nous a enseigné que Jésus-Christ est le premier-né de Dieu, et la raison souveraine, à laquelle tout le genre humain participe comme nous l'avons déjà dit. « Ceux qui ont vécu selon la raison sont Chrétiens, quoiqu'ils aient été « réputés athées; tels ont été, chez les Grecs, Socrate, Héraclite, etc. » Or, Socrate ni Héraclite n'étaient pas athées, quoiqu'on en ait accusé le premier (*Apol.* 2, n° 10) : « Tout ce que les philosophes et les législateurs ont jamais pensé ou dit de bon et de vrai, ils l'ont trouvé en considérant et en consultant en quelque chose le Verbe; mais comme ils n'ont pas connu tout ce qui vient du Verbe, c'est-à-dire de Jésus-Christ, « ils se sont contredits...., et ils ont été traduits en justice comme des « impies et des hommes trop curieux. Socrate, l'un des plus décidés de « tous, a été accusé du même crime que nous. » Nous savons très-bien qu'il n'est pas exactement vrai que ces philosophes aient été Chrétiens, en prenant ce terme à la rigueur; mais ils l'ont été en quelque chose, en tant qu'ils ont consulté et suivi la droite raison, comme font les Chrétiens, et qu'ils ont été accusés d'athéisme, aussi bien qu'eux, précisément parce qu'ils étaient plus raisonnables que les autres hommes. Dans le même sens, Tertullien a dit (*Apol.* chap. xxi) que Pilate était déjà Chrétien dans sa conscience, lorsqu'il fit savoir à l'empereur Tibère ce qui s'était passé dans la Judée au sujet de Jésus-Christ. S'ensuit-il de là que saint Justin a cru le salut des païens dont il parle? Si l'on veut consulter son dialogue avec Tryphon (n° 45 et 64), on verra qu'il n'admet point de salut que par Jésus-Christ et par sa grâce; mais en parlant à des païens, ce n'était pas le lieu de

faire une distinction entre les secours naturels que Dieu donne et les grâces surnaturelles. (Voyez la préface de dom Marand, 2^e partie, chap. vii.)

Brucker soutient que saint Justin n'attribue pas seulement à Socrate et aux autres sages païens une lumière purement naturelle, mais une révélation semblable à celle qu'ont eue Abraham et les autres patriarches, et qu'il a cru que cette lumière, émanée du Verbe divin, suffisait pour leur salut, lorsqu'ils l'ont suivie. Quand cela serait vrai, il n'y aurait pas encore lieu de lui reprocher une erreur contre la foi. Saint Justin n'a jamais pensé que Socrate, en adorant les dieux d'Athènes, avait suivi la lumière du Verbe divin (*Hist. crit. philosoph.* tom. III, pag. 375). Il est exactement vrai que si les païens avaient correspondu aux grâces que Dieu leur a faites, ils seraient parvenus au salut, parce que Dieu leur en aurait accordé encore de plus abondantes, et ensuite le don de la foi.

D'autres lui ont attribué l'erreur des Millénaires : ils se trompent; saint Justin, il est vrai, adopta la doctrine de Papias, mais il en parle comme d'une opinion que plusieurs Chrétiens pieux et d'une foi pure ne suivent point. Il n'y était donc pas attaché lui-même.

Un déiste a dit que saint Justin n'a pas admis la création, et qu'il a cru, comme Platon, l'éternité de la matière; un autre a répété cette accusation; tous deux copiaient Le Clerc et les sociniens : ainsi se forment les traditions calomnieuses parmi nos adversaires. Cependant saint Justin dit formellement (*Cohort. ad. Gent.*, n^o 22) : « Platon n'a pas appelé Dieu « créateur, mais ouvrier des dieux : or, selon Platon lui-même, il y a beaucoup de différence entre l'un et l'autre. Le créateur n'ayant besoin de rien qui soit hors de lui, fait toutes choses par sa propre force et par son pouvoir, au lieu que l'ouvrier a besoin de matière pour construire son ouvrage (n^o 23). Puisque Platon admet une matière incréée, égale et coéternelle à l'ouvrier, elle doit par sa propre force résister à la volonté de l'ouvrier. Car enfin celui qui n'a pas créé n'a aucun pouvoir sur ce qui est incréé; il ne peut donc pas faire violence à la matière, puisqu'elle est exempte de toute nécessité extérieure. » Platon l'a senti lui-même, en ajoutant : « Nous sommes forcés de dire que rien ne peut faire violence à Dieu. » Saint Justin a donc très-bien compris que la notion d'être incréé ou éternel emporte la nécessité d'être et l'immutabilité; et puisqu'il suppose que Dieu a disposé de la matière comme il lui a plu, il a jugé conséquemment que la matière n'est ni éternelle, ni incréée (n^o 21); il fait sentir toute l'énergie du nom que Dieu s'est donné, en disant : *Je suis celui qui est*, ou l'être par excellence. Ainsi, lorsque dans sa première *Apol.* (n^o 10) il dit que Dieu étant bon, a dès le commencement fait toutes cho-

ses d'une matière informe, il n'a pas prétendu insinuer que Dieu n'avait pas créé la matière avant de lui donner une forme; il avait démontré le contraire.

Un autre déiste prétend que ce même Père a cité un faux évangile, et cela n'est pas vrai. Scultet, zélé protestant, lui fait un crime de ce qu'il a soutenu le libre arbitre de l'homme, comme si c'était là une erreur. (*Meddulla théol. PP.* l. I, chap. xvii.)

Si des accusations aussi vagues, aussi téméraires et aussi injustes, ont suffi pour porter certains protestants à ne faire aucun cas des ouvrages de saint Justin, nous ne pouvons que les plaindre de leur prévention.

Mais les sociniens et leurs partisans, comme Le Clerc, Mosheim, etc., ont fait à ce Père un reproche beaucoup plus grave : ils prétendent qu'il a emprunté de Platon ce qu'il a dit du Verbe divin et des trois personnes de la Sainte Trinité, et qu'il a fait tous ses efforts pour accommoder les dogmes du Christianisme aux idées de ce philosophe. Brucker, en faisant profession de ne pas approuver cette accusation, l'a cependant confirmée, en attribuant à saint Justin un attachement excessif aux opinions de Platon. (*Hist. crit. philos.*, tom. III, p. 337.)

Dom Marand, dans sa préface (2^e partie, chap. 1), a complètement réfuté cette imagnation; il a rapporté tous les passages de Platon dont nos critiques téméraires se sont prévalus; il a fait voir que jamais ce philosophe n'a eu aucune idée d'un Verbe personnellement distingué de Dieu; que par Verbe ou raison, on a entendu l'intelligence divine; que par le Fils de Dieu, il a désigné le monde, et rien de plus; que saint Justin, loin d'avoir donné dans les visions de Platon, les a souvent combattues.

Quant à ceux qui ont avoué que saint Justin n'était pas orthodoxe sur la divinité, la consubstantialité et l'éternité du Verbe, on peut consulter Ballus (*Defensio fidei nicæne*), et Bossuet, sixième avertissement aux protestants, qui ont pleinement justifié ce saint martyr.

L'opiniâtreté avec laquelle les protestants ont voulu trouver des erreurs dans ses ouvrages nous paraît encore moins étonnante que les efforts qu'ils ont faits pour obscurcir ce qu'il a dit de l'Eucharistie (*Apol.* 1, n^o 66). Après avoir exposé la manière dont se fait la consécration du pain et du vin dans les assemblées chrétiennes, il ajoute : « Cet aliment est appelé « parmi nous Eucharistie...., et nous ne ne le recevons point comme un « pain et une boisson ordinaire; mais de même que Jésus-Christ, notre « Sauveur, incarné par la parole de Dieu, a eu un corps et du sang pour notre salut, ainsi l'on nous enseigne que ces aliments, sur lesquels on a rendu « grâce par la prière qui contient ses propres paroles, et par lesquels no-

« tre chair et notre sang sont nourris, sont la chair et le sang de ce même « Jésus. » « Quelques-uns, dit Le Clerc (*Hist. ecclés.*, an. 139, § 30), « ont conclu de ces paroles, et de quelques autres passages semblables des « anciens, que Jésus-Christ unit les symboles eucharistiques à son corps et « à son sang par une union hypostatique, de même que le Verbe éter-
 « nel a uni à sa personne l'humanité entière de Jésus-Christ; mais c'est « bâtir sans fondement, que de vouloir appuyer un dogme sur une com-
 « paraison faite par saint Justin, écrivain très-peu exact. Il a seulement « voulu dire que le pain et le vin de l'Eucharistie deviennent le corps et
 « le sang de Jésus-Christ, parce que le Sauveur a voulu que, dans cette « cérémonie, ces aliments nous tinssent lieu de son corps et de son sang. »

On ne peut pas mieux s'y prendre pour tromper les lecteurs. A la vérité ceux d'entre les luthériens qui ont admis dans l'Eucharistie l'impanation ou consubstantiation, ont pu imaginer une union hypostatique ou substantielle entre Jésus-Christ et le pain et le vin; mais elle ne peut pas être supposée par les catholiques, qui croient la transsubstantiation; qui sont persuadés que par la consécration la substance du pain et du vin est détruite; qu'il n'en reste que les apparences ou les qualités sensibles; qu'ainsi la seule substance qu'il y ait dans l'Eucharistie est Jésus-Christ lui-même. Parce que saint Justin compare l'action par laquelle le Verbe divin s'est fait homme à celle par laquelle le pain et le vin deviennent son corps et son sang, il ne s'ensuit pas que l'effet de l'une et l'autre action est parfaitement la même; il s'ensuit seulement que l'une et l'autre opèrent un changement réel et miraculeux. Cela ne serait pas, et la comparaison serait absurde, si les paroles de Jésus-Christ signifiaient seulement que le pain et le vin doivent nous tenir lieu de son corps et de son sang. Or, il n'a pas dit : Prenez et mangez, comme si c'était mon corps et mon sang; il a dit : « Prenez et mangez, ceci est mon
 « corps et mon sang. » Mais puisque les protestants se donnent la liberté de tordre à leur gré le sens des paroles de l'Écriture, ils peuvent bien faire de même à l'égard des paroles des Pères de l'Église.

Ils ont cependant beau s'aveugler, la description que fait saint Justin, dans cet endroit, de ce qui était pratiqué dans les assemblées religieuses des Chrétiens, sera toujours la condamnation de la croyance et de la conduite des protestants. Ce tableau est très-conforme à celui que saint Jean a tracé de la liturgie chrétienne (*Apoc.* chap. iv et suiv.) : l'un sert à expliquer l'autre. Nous y voyons (n^{os} 66 et 67), 1^o que la consécration de l'Eucharistie se faisait tous les dimanches; au lieu que la plupart des protestants ne font leur cène que trois ou quatre fois par an. 2^o Cette cérémonie est nommée par saint Justin eucharistie et oblation; les protestants ont supprimé

ces deux mots, pour y substituer celui de cène ou de souper. 3° On croyait que le changement qui se fait dans les dons offerts était opéré en vertu des paroles que Jésus-Christ prononça lui-même en instituant cette cérémonie ; selon les protestants, au contraire, tout l'effet de la cène vient de la manducation ou de la communion. 4° L'Eucharistie était portée aux absents par les diacres ; cet usage a encore déplu aux protestants. 5° La consécration était précédée de la lecture des écrits des apôtres et des prophètes, et de plusieurs prières ; les protestants y mettent beaucoup moins d'appareil, et après cette belle réforme, ils se vantent d'avoir réduit la cérémonie à sa simplicité primitive.

DOCTRINE DE SAINT JUSTIN.

Il importe de bien établir par les écrits de saint Justin la tradition des grandes vérités du Christianisme, afin qu'on voie dans ce siècle que rien de ce que l'Eglise catholique enseigne n'est nouveau, et que tout remonte aux premiers temps de l'Eglise, aux temps apostoliques.

Écriture-Sainte.

Saint Justin, comme saint Paul, enseigne que toute l'Écriture est divinement inspirée ; que les prophètes ont été les organes du Saint-Esprit, qui s'est servi de leur ministère pour enseigner aux hommes la vérité ; qu'ils ne sont point les auteurs des oracles qu'ils ont prononcés, mais le Verbe de Dieu qui les animait de son Esprit ; que sans une grâce particulière de Dieu, il est impossible de bien entendre les divines Écritures ; que cette divine parole porte avec elle une majesté qui étonne, et une simplicité qui parle au cœur ; que jamais l'Écriture n'est contraire à elle-même, et que quand on ne peut concilier des passages qui paraissent se contredire, il faut avouer qu'on ne les entend pas ; que la raison pour laquelle Dieu permet que les Juifs conservent l'Écriture, c'est pour ôter toute occasion aux gentils de croire que nous l'ayons supposée ; que l'histoire composée par Moïse est la plus ancienne histoire du monde, et que ce prophète est le premier qui ait persuadé aux hommes de recevoir des lois écrites ; que les Juifs ont altéré en plusieurs endroits les divines Écritures, et en ont retranché beaucoup de passages qui regardaient la passion et la mort de Jésus-Christ ; ce qu'il faut apparemment entendre des exemplaires qu'il avait eus entre les mains, puisque Tryphon regardait ce fait comme incontestable. Il lisait dans l'évangile de saint Luc ce que nous y lisons encore aujourd'hui, touchant la sueur

de sang de Jésus-Christ et l'apparition de l'ange; il cite l'Apocalypse sous le nom de saint Jean apôtre, et il donne aux livres qui contiennent l'histoire du nouveau Testament le nom d'évangiles.

Sur la divinité et l'incarnation du Verbe.

Saint Justin remarque que l'on ne donnait aucun nom au créateur de toutes choses, parce qu'il est sans origine; que ceux qui prennent le Fils pour le Père, ne connaissent pas même le Père, et ne savent pas que le Père de l'univers a un Fils qui, étant le Verbe et le premier-né de Dieu, est aussi Dieu, coéternel à son Père, et par qui le Père a créé toutes choses; que c'est lui qui a paru autrefois à Moïse et aux autres prophètes, sous la forme du feu et sous d'autres figures; qui, sous l'empire d'Auguste, s'est fait homme, est né d'une vierge, selon la volonté du Père, pour le salut de ceux qui croient en lui, et a bien voulu être méprisé et souffrir, pour vaincre par sa mort et par sa résurrection.

Saint Justin dit que le Fils est une vertu permanente et distinguée du Père, non-seulement de nom, comme le rayon du soleil, mais de nombre, sans toutefois que la substance du Père soit divisée ni changée. Nous avons, dit-il, en nous, un exemple de cette génération : en proférant une parole, nous l'engendrons; mais non par retranchement, en sorte que notre raison en soit diminuée. Ainsi, un feu en produit un autre, sans que le second diminue rien du premier, auquel il a été allumé. Il croit que le nom de Christ lui a été donné, parce que Dieu a fait toutes choses par lui; que sa venue a été annoncée dans tous les âges du monde, et même par Adam; ce qui n'empêche pas qu'il ne nomme Moïse le premier des prophètes, c'est-à-dire de ceux dont les écrits sont venus jusqu'à nous.

Sur la trinité des personnes en Dieu, sur le jugement dernier, et les dons surnaturels.

Saint Justin distingue clairement trois personnes en Dieu, toutes dignes d'adoration. Nous reconnaissons, dit-il, pour Dieu, le Père de toutes les vertus, dont la sainteté ne souffre le mélange d'aucun vice, ni d'aucun défaut. Avec lui, nous reconnaissons encore et adorons conjointement son Fils et son Saint-Esprit, qui a parlé par les prophètes. C'est ce Fils qui nous est venu de sa part, et qui nous a appris cette sublime doctrine à nous et aux bons anges qui sont demeurés fidèles et unis de volonté avec lui. Voilà l'objet de notre culte et de nos adorations. Il ajoute que la vie éternelle en la

compagnie de Dieu est l'unique espérance des Chrétiens, et qu'ils attendent un jugement après la mort, qui sera exercé, non par Rhadamante et Minos, comme Platon avait dit, mais par Jésus-Christ, devant qui les hommes seront présentés en corps et en âme, et les coupables punis d'une peine éternelle. Dieu, du temps de saint Justin, accordait encore à plusieurs des Chrétiens nouvellement baptisés les dons surnaturels, et ils chassaient les démons des corps des possédés, en invoquant le nom de Jésus-Christ.

Sur la sainte Vierge et saint Joseph.

Quoique saint Justin ne donne pas à Marie le nom de mère de Dieu, il dit en termes si formels que c'est dans son sein qu'il s'est incarné, que c'est d'elle qu'il est né, que l'on ne peut douter qu'il ne l'ait véritablement reconnue pour mère de Dieu. Il dit que saint Joseph, avant que l'ange l'eût instruit de la grossesse de la Vierge, la croyait coupable d'adultère, et qu'il avait conçu le dessein de la répudier; que le métier de saint Joseph était celui de charron, et que Jésus-Christ avait passé sa jeunesse à faire avec lui des charrues et des jougs.

*Sur les anges, l'origine de l'idolâtrie
et l'Antéchrist.*

Saint Justin reconnaît le libre arbitre dans les anges comme dans l'homme; il dit qu'ils sont immortels; il distingue les bons anges des mauvais, qu'il appelle démons; il dit qu'ils sont les auteurs de l'idolâtrie; qu'ils persécutent les Chrétiens, disciples de la raison incarnée, qui est Jésus-Christ; que toute leur attention est de s'assujettir les hommes; qu'ils sont destinés à brûler éternellement avec Satan leur prince, et avec les hommes qui auront suivi leurs mauvais conseils.

*Sur la nature de l'âme et sur sa destination après
qu'elle a été séparée du corps.*

Saint Justin reconnaît que l'âme est immortelle, puisqu'il dit en termes exprès, que les bons seront récompensés, et les mauvais punis éternellement; et s'il paraît quelquefois nier qu'elle soit immortelle, ce n'est que dans le sens de Platon, qui ne regardait comme immortel que ce qui n'avait point de commencement. Saint Justin, entraîné par Papias, a donné dans l'opinion des Millénaires; mais il avoue qu'il y avait plusieurs Chrétiens

qui la rejettent, et qu'il ne faisait aucune difficulté de communiquer avec eux, soutenant cette opinion sans quitter l'unité de la foi catholique; ce qui fait voir que saint Justin ne regardait point le règne de mille ans comme un dogme de foi, mais comme une opinion. Du reste, la question n'était pas encore décidée du temps de saint Jérôme, puisque ce Père la désapprouve comme fausse, mais non comme hérétique, en laissant la décision au jugement de Jésus-Christ, sans vouloir condamner personne sur ce sujet.

*Sur l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps,
le libre arbitre, la nécessité de la grâce
et la pénitence.*

Outre l'immortalité des âmes, nous ne faisons point de difficulté, dit saint Justin, de croire encore et d'espérer que les mêmes corps, jetés en terre, nous seront un jour rendus à chacun; et nous fondons notre espérance sur ce que Dieu a dit, que tout lui est possible. Il réfute le sentiment de ceux qui prétendaient que tout se faisait par la force du destin, et fait voir que c'est par un choix libre que l'homme se porte à vivre, selon les règles de la vertu, ou qu'il se laisse aller au péché; mais il soutient en même temps que pour faire le bien, l'homme a besoin de la grâce de Dieu, qui lui est donnée gratuitement. Il rejette encore le sentiment des Juifs de son temps et de plusieurs autres, qui se persuadaient fausement que, bien qu'ils commissent de grands péchés, Dieu ne les leur imputait point, quoiqu'ils n'en fissent aucune pénitence; car notre doctrine nous apprend, dit-il, qu'il n'y a que ceux qui vivent saintement qui puissent parvenir à l'immortalité bienheureuse; et nous croyons de même que ceux qui ont passé leur vie dans l'injustice sans s'être reconnus et sans avoir changé de conduite, seront éternellement tourmentés dans l'enfer.

Sur la circoncision, et les observances légales.

Saint Justin enseigne que la circoncision n'a été donnée aux Juifs que comme un signe pour les distinguer des gentils, et nullement pour les justifier; que l'observation du sabbat n'a commencé qu'avec la loi de Moïse; que quoique personne ne puisse être sauvé sans faire profession de la religion chrétienne, les Juifs, de son temps, pouvaient l'être, quoiqu'ils observassent encore la loi avec l'Évangile, pourvu qu'ils n'obligeassent pas les Chrétiens convertis de la gentilité à en user de même. Il avoue néanmoins

que plusieurs n'étaient pas de son sentiment, et qu'il y en avait qui regardaient cette alliance de la loi avec l'Évangile comme incompatible.

Sur le Baptême et l'Eucharistie.

Rien n'est plus digne de remarque que la manière dont saint Justin parle des sacrements de Baptême et d'Eucharistie, et des cérémonies que l'on pratiquait en les administrant aux fidèles. Il remarque d'abord que l'on était persuadé que sans le baptême personne ne pouvait être sauvé; que l'on obligeait celui qui devait être baptisé à jeûner, à prier, et à demander à Dieu la rémission de ses péchés passés, et que les fidèles priaient et jeûnaient avec lui; qu'on l'amenait ensuite dans un lieu où il y avait de l'eau, et qu'on le lavait dans l'eau au nom de Dieu le père, et le Seigneur de toutes choses, de notre Sauveur Jésus-Christ, et du Saint-Esprit. Comme c'est le baptême qui éclaire et qui illumine notre esprit, pour lui faire comprendre les vérités du salut, on l'appelait illumination. Après cette ablution, continue saint Justin, nous amenons le nouveau fidèle au lieu où les frères sont assemblés, et là nous faisons en commun de très-ferventes prières, tant pour nous-mêmes et pour le baptisé, que pour tous les hommes en général. Les prières achevées, nous nous entre-saluons par le baiser de paix; puis celui qui préside parmi les frères, ayant reçu le pain et le calice où est le vin mêlé d'eau, il loue le Père par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et lui fait une longue action de grâce pour les dons que nous avons reçus de sa bonté. L'évêque ayant achevé les prières et l'action de grâce, tout le peuple fidèle qui est présent s'écrie d'une commune voix : *Amen*, c'est à-dire, ainsi soit-il, témoignant par cette acclamation la part qu'il y prend; ensuite les diacres distribuent à chacun des assistants le pain, le vin et l'eau, consacrés par l'action de grâce, et en portent aux absents. Cette nourriture est appelée parmi nous *Eucharistie*, et il n'est permis d'y participer qu'à ceux qui croient que notre doctrine est véritable, qui ont reçu le baptême, et qui vivent conformément aux préceptes de Jésus-Christ. Car nous ne les prenons pas comme un pain commun et comme un breuvage ordinaire, mais comme la chair et le sang de ce même Jésus-Christ qui s'est fait homme pour l'amour de nous.

Sur les assemblées des fidèles et leur charité.

Ceux qui ont du bien assistent ceux qui sont dans la nécessité. Nous sommes toujours ensemble, rendant grâces au créateur de tout ce que nous

mangeons. Le dimanche, qu'on appelle le jour du soleil, tous ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne s'assemblent en un même lieu. On y lit les écrits des apôtres ou les livres des prophètes; la lecture finie, celui qui préside fait un discours au peuple, tant pour reprendre les vices que pour l'exhorter à imiter les choses qu'on a lues. Nous nous levons ensuite tous ensemble et nous faisons nos prières; puis on offre, comme j'ai dit, le pain avec le vin et l'eau. Après la célébration des mystères, ceux qui sont plus riches donnent librement ce qu'ils veulent, et leur aumône est déposée entre les mains de celui qui préside, et qui emploie cet argent à assister les veuves, les malades, les orphelins, les personnes misérables, les prisonniers et les voyageurs qui viennent de loin; en un mot, il est chargé de pourvoir au besoin de tous les pauvres. Or, nous nous assemblons le dimanche, parce que c'est le jour dans lequel Dieu a fait le monde, que Jésus-Christ est ressuscité des morts, qu'il apparut à ses disciples, et qu'il leur enseigna toute vérité. On chante dans ces assemblées des hymnes et des cantiques.

Sur la pureté de vie des Chrétiens, leur amour pour la continence, leur haine pour le mensonge.

Dès le temps de saint Justin, on voyait grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, âgées de soixante ans et au delà, qui avaient passé leur vie dans le célibat, et sans avoir jamais été atteintes de la moindre corruption, évitant jusqu'aux mauvais désirs, persuadées que Dieu déteste, non-seulement celui qui commet un adultère, mais encore celui qui en a la volonté. Il arrivait quelquefois que des femmes chrétiennes donnaient des billets de répudiation à leurs maris. Au reste, les Chrétiens avaient un si grand éloignement du mensonge, qu'ils aimaient mieux mourir que de sauver leur vie en altérant la vérité, et ils étaient dès lors en si grand nombre et tellement répandus par toute la terre, qu'il n'y avait aucun pays ni aucune nation si sauvage et si peu civilisée où Jésus-Christ ne fût adoré. Au lieu de ne chercher qu'à s'enrichir, ils mettaient leurs biens en commun pour en faire part aux autres.

JUGEMENT DES ÉCRITS DE SAINT JUSTIN ; CATALOGUE DES
DIFFÉRENTES ÉDITIONS DE SES ŒUVRES.

Jugement des écrits de saint Justin.

Photius dit de saint Justin qu'il montre une science profonde de la philosophie chrétienne, mais encore plus de la philosophie profane, et une grande érudition.

On peut ajouter qu'il était très-instruit dans la loi et dans les prophètes, et qu'il avait à un degré éminent l'intelligence des divines Écritures. Il ne savait point l'hébreu, ce qui est cause des fautes que l'on remarque lorsqu'il a voulu expliquer certains noms hébreux et en donner l'étymologie, comme on peut le voir dans ce qu'il dit du nom de *Satan*, qu'il interprète d'une manière toute différente de celle d'Origène. L'opinion qu'il a eue sur la nature des anges et des démons, qu'il regardait comme des substances très-subtiles, mais non absolument spirituelles et incorporelles, lui a été commune avec beaucoup d'auteurs célèbres des premiers siècles de l'Église ; et elle était en ce temps-là d'autant moins condamnable qu'elle était appuyée par le sens littéral de l'Écriture selon la version des Septante, à qui l'on rendait alors plus de respect et de déférence que nous n'en rendons maintenant au texte hébreu. D'ailleurs, on n'avait pas encore traité à fond ces matières comme on a fait depuis. On doit également l'excuser sur l'opinion des Millénaires, qui paraît aussi appuyée sur divers passages des prophètes, et surtout de l'Apocalypse de saint Jean, d'autant qu'il ne la soutenait point comme un dogme de foi. Les expressions difficiles dont il s'est quelquefois servi en parlant de la Trinité cessent de l'être quand on examine avec soin toute sa doctrine, et que l'on rapproche les passages qui font quelque difficulté de ceux qui sont plus clairs et qui établissent sans ambiguïté les vérités que l'Église a toujours maintenues sur ce mystère. On fait encore quelque difficulté sur ce qu'il dit de Socrate et de quelques autres sages d'entre les païens qui ont vécu avant la venue de Jésus-Christ ; car il est dit que, même avant la venue du Messie, il y a eu des Chrétiens, parce que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu et la raison souveraine dont tout le genre humain participe, et que ceux qui, comme Socrate, ont vécu suivant la droite raison, sont Chrétiens : d'où quelques critiques protestants ont inféré que, selon la doctrine de saint Justin, il fallait convenir que les païens, avec le secours seul de la raison, pouvaient être sauvés. Mais cette conséquence ne suit

nullement des principes du saint martyr, qui ne veut dire autre chose, sinon qu'avant la venue de Jésus-Christ, tout le genre humain, mais surtout ceux qui, comme Socrate, avaient plus de lumières et de conduite, participaient à la droite raison et avaient dès lors une disposition naturelle pour connaître la vérité.

Ce que Tertullien a dit encore depuis, mais d'une manière un peu différente, en s'écriant : « O témoignage d'une âme portée naturellement à reconnaître un Dieu et à être chrétienne ! » Il ne serait pas aussi facile de l'excuser sur l'ambassade qu'il prétend que Ptolomée Philadelphie envoya à Hérode, roi des Juifs ; il faudrait convenir qu'en cela il s'est trompé, Hérode n'ayant commencé à régner dans la Judée que longtemps après le règne de Ptolomée Philadelphie en Égypte, mais on peut dire que c'est une faute de copiste, qui a lu Hérode au lieu d'Hiereus, qui veut dire grand-prêtre, et qui, en cette qualité, gouvernait les Juifs.

Éditions grecques et latines des œuvres de saint Justin.

Nous sommes redevables de la première édition des œuvres de saint Justin à Robert-Étienne, qui la fit imprimer en grec à Paris, en 1551 (in-fol.), sur un manuscrit de la bibliothèque du roi ; il n'y inséra point la seconde Oraison contre les Grecs, ni l'Épître à Diognète, ce qui engagea Henri-Étienne à les faire imprimer séparément, en 1592 et 1595, en grec et en latin. Frédéric Sylburge ayant réuni tous ces ouvrages, les donna en grec et en latin, en 1593 (in-fol.), à Geidelberg, de l'impression de Commelin. Les ouvrages de saint Justin y sont divisés en trois classes : la première contient ceux qui sont contre les gentils ; la seconde, le dialogue contre Tryphon ; la troisième, ceux qui sont pour l'instruction des Chrétiens. Tout est de la traduction de Langus, excepté la seconde Oraison contre les Grecs et l'Épître de Diognète, qui sont de la version de Henri-Étienne. Pour rendre cette édition plus parfaite, Sylburge l'enrichit de plusieurs notes qu'il avait faites lui-même, et y ajouta celles de Haschelius, de Billius et de plusieurs autres critiques ; il fit encore entrer dans cette édition les ouvrages d'Athénagore, de Théophile d'Antioche, d'Hermias et de Tatien. Cette édition, qui passe pour la meilleure, quoiqu'elle soit défectueuse en beaucoup d'endroits, fut réimprimée à Paris en 1615 et 1636 (in-fol.), et ensuite à Wittemberg en 1686 (in-fol.), quoiqu'on ait mis dans le titre à Cologne. On ajouta dans celle de Paris les réponses de Laussein aux remarques critiques que Casaubon avait faites sur les ouvrages de saint Justin ; et dans celle de Wittemberg les notes de Karholtus avec les commentaires sur Athénagore, Théophile et Tatien, que

l'on avait déjà imprimés à Kilon en 1675 (in-fol.); M. Grabe ayant remarqué quelques fautes dans le texte de la grande Apologie, la fit imprimer séparément, en grec et en latin, à Oxford, en 1700 (in-8°), après l'avoir revue et corrigée sur plusieurs manuscrits; mais il ne l'a pas traduite de nouveau, il s'est servi de la version de Langus. En 1703, Hutchinus fit imprimer en la même forme et en la même ville le Discours contre les Grecs, le Livre de la Monarchie, et la petite Apologie, en grec et en latin, de la version de Langus, avec les notes des savants. En 1722, Styanus-Thirlby fit imprimer à Londres (in-fol.) les deux Apologies et le dialogue contre Tryphon, en grec et en latin, avec des corrections et des notes peu communes.

Éditions latines des œuvres de saint Justin.

Avant toutes ces éditions grecques et latines des ouvrages de saint Justin, on les avait imprimés plusieurs fois seulement en latin, à Paris, chez Dupuis, en 1554 (in-fol.), de la traduction de Perinius. Cette édition ne comprenait que les ouvrages que Robert-Étienne avait imprimés en grec trois ans auparavant; celle de Gelénus, imprimée à Bâle en 1555, et à Paris en 1565 (in 8°), était plus ample et renfermait tous les ouvrages de saint Justin. Langus en donna encore une nouvelle version, qu'il fit imprimer à Bâle, chez Froben, en 1565 (in-fol.), avec des commentaires de sa façon. Ces deux versions ont trouvé place dans la bibliothèque des Pères : celle de Perinius, au second tome de l'édition de Cologne de l'an 1618; celle de Langus, au second volume de l'édition de Lyon de l'an 1677. On a aussi imprimé séparément et en latin quelques ouvrages de saint Justin, comme l'Exhortation aux Grecs, de la traduction de François Pic de la Mirandole, à Bâle, en 1528, 1550, 1569, et parmi les ouvrages de ce prince, en 1507, à Strasbourg, et en 1573 et 1601, à Bâle; il se trouve aussi dans l'Antidote de Sichardus contre les hérésies, dans le Micropresbyticus, 1550, et dans les Orthodoxographes, 1555, 1569, le Traité contre divers dogmes d'Aristote, à Paris, chez Nivelles, en 1552, et d'autres de ses ouvrages, à Cologne, en 1618.

Éditions françaises, allemandes et anglaises.

Aussitôt que Robert-Étienne eut donné au public les Œuvres de saint Justin en grec, Jean de Maumont les traduisit en français et les fit imprimer à Paris, en 1554 (in-fol.) et en 1559, chez Michel Vascusan : cette dernière édition est plus ample que la première, et fut corrigée tant sur le grec que

214 NOTES SUR LES ŒUVRES DE SAINT JUSTIN.

sur les éditions des œuvres de ce Père qui avaient paru quelque temps auparavant en France et en Allemagne. En 1670, M. l'abbé Chanut, estimé pour avoir su allier dans ses traductions la pureté de la langue française avec les règles d'une exacte traduction, publia à Paris, chez Savreux, une nouvelle traduction de la grande Apologie (in-12), sous le nom de Pierre Fondet; il y joignit l'Ordonnance d'Adrien en faveur des Chrétiens, la Lettre d'Antonin-le-Pieux aux peuples d'Asie, et celle de Marc-Aurèle au Sénat romain. Cette traduction fut réimprimée à Paris en 1686 (in-12), et l'on y mit le nom de M. l'abbé Chanut, qui avait été déguisé dans la première édition. M. J. Alb. Fabricius en fait deux traductions et deux auteurs dans l'ouvrage où il parle de tous les auteurs qui ont écrit sur la vérité de la religion, p. 50; mais il se trompe.

L'Épître à Diognète a été publiée en français à Paris, 1725 (in-12); le traducteur, qui est M. Le Gras de l'Oratoire, prétend que cette lettre n'est pas de saint Justin; mais il n'en rapporte pas d'autres preuves que celles que nous avons tâché de réfuter. La première Oraison contre les Grecs a aussi été traduite en français, imprimée séparément à Paris, en 1580, par les soins de Martin Dupin, et à Strasbourg en langue allemande, en 1530, avec l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, et depuis en grec et en latin, à Paris, en 1539 (in-4°).

En 1710, M. Beevins fit imprimer en anglais les deux Apologies de saint Justin avec celles de Tertullien, et de Minucius Félix, à Londres (in-8°), 2 vol. avec des notes. Plusieurs années auparavant, elles avaient été imprimées en grec à Rome, chez Zannetus (in-8°), par Jérôme Brunelle, jésuite, avec quelques ouvrages de saint Grégoire Thaumaturge, de saint Athanase et de saint Basile. Dom Prudent Marand, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a donné une nouvelle édition des Œuvres de saint Justin.

Quoique Tattien ne soit pas compté parmi les Pères de l'Église, à cause des graves erreurs dans lesquelles il est tombé, nous avons cru devoir faire entrer dans notre traduction le seul ouvrage qui nous reste de lui, afin de n'omettre aucun des monuments de l'antiquité ecclésiastique. Nous le plaçons à la suite des notes de saint Justin :

Tattien, écrivain ecclésiastique du second siècle, était Assyrien d'origine et né dans la Mésopotamie. Il fut disciple de saint Justin, sous lequel il apprit à Rome pendant plusieurs années la doctrine chrétienne. Après la mort de ce saint martyr, il retourna dans sa patrie, et privé de son guide il adopta une partie des erreurs des valentiniens, des autres gnostiques, et des marcionites. Il est accusé par les Pères de l'Église d'avoir enseigné, comme Marcion, qu'il y a deux principes de toutes choses, dont l'un est souverainement bon ; l'autre, qui est le créateur du monde, est la cause de tous les maux. Il disait que celui-ci a été l'auteur de l'ancien Testament, et que le nouveau est l'ouvrage du Dieu bon. Il condamnait l'usage du mariage, de la chair et du vin, parce qu'il les regardait comme des productions du mauvais principe. Il soutenait, comme les docètes, que le Fils de Dieu n'a pris que les apparences de la chair ; il niait la résurrection future et le salut d'Adam. Il voulait que l'on traitât durement le corps, et que l'on vécût dans une parfaite continence. Cette morale rigide séduisit plusieurs personnes ; ses disciples furent nommés *energetes* ou continents, *hydroparastes* ou aquariens, parce qu'ils n'offraient que de l'eau dans les saints mystères ; *tatianistes*, à cause de leur chef ; *apostoliques*, *apotactiques*, etc.

Tous les anciens s'accordent à dire que Tattien avait beaucoup d'esprit, d'éloquence et d'érudition ; il connaissait parfaitement l'antiquité païenne. Il avait composé beaucoup d'ouvrages ; presque tous ont péri. Il reste seulement de lui un *Discours contre les païens*, qui manque d'ordre et de méthode ; le style en est diffus et souvent obscur, mais il y a beaucoup d'érudition profane. Tattien y prouve que les Grecs n'ont point été les inventeurs des sciences ; qu'ils ont emprunté beaucoup de choses des Hébreux ;

et qu'ils en ont abusé. On y trouve des réflexions sur la théologie ridicule des païens, sur la contradiction de leurs dogmes, sur les actions infâmes des dieux, sur les mœurs corrompues des philosophes. Cet ouvrage est placé à la suite de ceux de saint Justin, dans l'édition des Bénédictins. Il y en a eu aussi une très-belle édition à Oxford en 1700, in-8°, avec des notes, et qui a été donnée par Worth, archidiacre de Worcester.

Tatien avait aussi composé une concorde, ou harmonie des quatre évangiles, intitulée *Diatessaron*, par les quatre; cet ouvrage a été souvent nommé *l'Évangile de Tatien* ou *des encratites*, et il a encore eu d'autres noms; il est mis au nombre des évangiles apocryphes. On n'accuse point l'auteur d'y avoir cité ou copié de faux évangiles; aussi cet ouvrage fut goûté par les orthodoxes, aussi bien que par les hérétiques. Théodoret, qui en avait trouvé plus de deux cents exemplaires dans son diocèse, les enleva des mains des fidèles, et leur donna en échange les quatre évangiles, parce que l'auteur y avait supprimé tous les passages qui prouvent que le Fils de Dieu est né de David, selon la chair. On a été longtemps persuadé que cet ouvrage n'existait plus; celui qui a été mis sous le nom de Tatien dans la bibliothèque des Pères a été fait par un auteur latin bien postérieur au second siècle; mais le savant Assémani découvrit dans l'Orient une traduction arabe du *Diatessaron*, et la rapporta à Rome (*Biblioth. Orient.* tome I, à la fin.) On pourrait vérifier si ce livre est conforme à ce que les anciens ont dit de celui de Tatien.

Jusqu'à présent les plus habiles critiques avaient pensé que son *Discours contre les païens* avait été écrit vers l'an 168, et avant que l'auteur fût tombé dans l'hérésie; ils n'y voyaient aucun vestige des erreurs des encratites ni des gnostiques, mais plutôt de la doctrine contraire. Le Clerc, qui l'a examiné avec beaucoup de soin (*Hist. Ecclés.*, an 172, § 1, p. 735), l'éditeur d'Oxford qui en a pesé toutes les expressions, les Bénédictins qui en ont fait l'analyse, Bullus, Bossuet, le père le Nourry, etc., en ont ainsi jugé. Mais Brucker, dans son *Hist. crit. de la Phil.*, tome III, p. 378, soutient que tous se sont trompés, que ce discours renferme déjà tout le venin de la philosophie orientale,

égyptienne et cabalistique, de laquelle Tatién était imbu ; qu'il y enseigne évidemment le système des émanations, qui est la base et la clé de toute cette philosophie ; que les apologistes de cet auteur ont perdu leur peine, en voulant donner un sens orthodoxe à ses expressions.

Pour contredire ainsi des hommes auxquels on ne peut refuser le titre de savants, il faut de fortes preuves ; voyons s'il y en a.

1^o Tatién, dit Brucker, avertit qu'il a renoncé à la philosophie des Grecs pour embrasser celle des barbares : or, celle-ci était évidemment la philosophie des Orientaux.

Si Brucker n'avait pas commencé par supposer ce qui est en question, il aurait vu que, par la *philosophie des barbares*, Tatién a entendu la philosophie de Moïse et des Chrétiens, parce que les Grecs nommaient *barbare* tout ce qui n'était pas grec. Il s'en est clairement expliqué (*Édit. Par.* n^o 29, *Édit. Oxon.* n^o 46), car il dit : « Dégouté des fables et des absurdités du paganisme, « incertain de savoir comment je pourrais trouver la vérité, je « suis tombé par hasard sur des livres barbares, trop anciens « pour être comparés aux sciences des Grecs, trop divins pour être « mis en parallèle avec leurs erreurs ; j'y ai ajouté foi, à cause « de la simplicité du style, de la candeur modeste des écrivains, « de la clarté avec laquelle ils expliquent la création de l'univers, « de la connaissance qu'ils ont eue de l'avenir, de l'excellence « de leur morale, du gouvernement universel qu'ils attribuent « à un seul Dieu, n^o 31 (48) ; il est à propos de faire voir que « notre philosophie est plus ancienne que les sciences des Grecs. » Il prend pour termes de comparaison Moïse et Homère ; il prouve par l'histoire profane que le premier a devancé de longtemps le second. Peut-on reconnaître à ces traits la philosophie des Orientaux et des gnostiques ?

2^o Tatién, continue Brucker, a enseigné le système des émanations, c'est-à-dire, que la matière et les esprits sont sortis de Dieu par émanation, et non par création ; c'était le dogme favori des Orientaux.

Le contraire est déjà prouvé par la profession de foi que cet

auteur vient de faire, en disant qu'il a cru aux livres barbares, à cause de la clarté avec laquelle ils expliquent la naissance de l'univers : or, les écrivains sacrés n'enseignent point les émanations, mais la création. Il y a plus, chacun sait que ces hérétiques admettaient, non l'émanation, mais l'éternité de la matière. Ils pensaient sans doute que les deux premiers *eons* ou esprits étaient sortis de la nature divine par émanation; mais l'un était mâle et l'autre femelle, et c'est de leur mariage que toute la famille des *eons* était descendue. Il est donc faux que l'hypothèse des émanations soit la clé de tout le système théologique des gnostiques et des Orientaux.

Mais il faut entendre parler Tatien lui-même, et voir les passages dont Brucker et tant d'autres ont abusé.

N^o 4 (6), il dit : « Notre Dieu n'est pas depuis un temps; il est seul sans principe ou sans commencement, puisqu'il est le principe de tout ce qui a commencé d'être. Il est Esprit, non mélé avec la matière, mais créateur des esprits matériels et des formes de la matière. Il est invisible et insensible, Père de tous les êtres visibles ou invisibles, n^o 5 (7). Je vais exposer plus clairement notre croyance. Dieu était au commencement, et nous avons appris que le commencement ou le principe de toutes choses est la puissance du Verbe. Lorsque le monde n'était pas encore, le Seigneur de toutes choses était seul; mais comme il est la toute-puissance, et la subsistance des êtres visibles et invisibles, tous étaient avec lui. Le Verbe qui était en lui était aussi avec lui par sa propre puissance. Par un acte de volonté de cette nature simple, le Verbe est sorti, ou s'est montré; il n'est pas sorti du vide, c'est le premier acte de l'Esprit. Nous savons que c'est lui qui a fait le monde. Or, il est né par participation et non par retranchement. Ce qui est retranché est séparé de son principe, ce qui en vient par participation, et pour une fonction, ne diminue en rien le principe duquel il procède. De même qu'un flambeau en allume d'autres, sans rien perdre de sa substance, ainsi le Verbe naissant de la puissance du Père ne le prive pas de sa raison ou de son intelligence. Quand je vous parle, et que vous m'enten-

« dez , je ne suis pas privé pour cela de ma parole ; mais en vous
 « parlant je me propose de produire un changement en vous.
 « Et de même que le Verbe engendré au commencement a pro-
 « duit notre monde , *après avoir fait la matière* , de même , moi
 « régénéré à l'imitation du Verbe , éclairé par la connaissance
 « de la vérité , je donne une meilleure forme à un homme de
 « même nature que moi. La matière n'est pas sans commence-
 « ment comme Dieu , et n'étant point sans principe , elle n'a pas
 « le même pouvoir que Dieu ; mais elle a été faite , elle est ve-
 « nue , non d'un autre , mais du seul ouvrier de toutes choses ,
 « n^o 7 (10). Le Verbe céleste , Esprit engendré du Père , in-
 « telligence , a fait l'homme à la ressemblance de son créateur ,
 « et image de son immortalité , afin qu'ayant reçu de Dieu une
 « portion de la divinité , il pût participer aussi à l'immortalité
 « qui est propre à Dieu. Avant de faire l'homme , le Verbe a pro-
 « duit les anges. »

Remarquons d'abord que Tatien ne donne point ce qu'il dit
 du Verbe et de ses opérations comme une opinion philosophi-
 que , mais comme une doctrine apprise par révélation : *Nous*
avons appris , nous savons que c'est lui qui a fait le monde. Il est
 évident qu'il avait dans l'esprit les premiers versets de l'évangile
 de saint Jean , et qu'il se sert des mêmes expressions.

3^o On dira sans doute que dans tout ce long passage il n'y a
 point de terme qui signifie proprement et rigoureusement la *créa-*
tion ; mais il n'y en a point non plus dans saint Jean , parce que
 le grec , non plus que les autres langues , n'avait pas de terme sa-
 cramental pour rendre cette idée. Personne cependant ne s'est
 avisé de penser que saint Jean admettait les émanations. Ceux
 qui les ont admises n'ont jamais dit que la matière a eu un com-
 mencement , qu'elle a été faite ou produite , qu'elle est l'ouvrage
 de celui qui a fait toutes choses , comme s'exprime Tatien. En-
 core une fois , les gnostiques ont supposé , comme Platon , la ma-
 tière éternelle. Pour qu'elle fût sortie de Dieu par émanation , il
 aurait fallu qu'elle fût en Dieu de toute éternité : or , Tatien nous
 avertit que Dieu ne fut jamais mêlé avec la matière. Selon sa
 doctrine , la production de la matière a été un acte de la puis-

sance du Verbe ; suivant le sentiment des philosophes , les émanations se faisaient par nécessité de nature ; ils étaient persuadés que Dieu n'a jamais existé sans rien produire. Tatien enseigne le contraire.

Il dit que c'est le Verbe qui a fait ou produit les anges et les âmes humaines, et cela a été encore un acte de puissance ; ces êtres ne sont donc pas sortis de lui par émanation. Brucker lui reproche d'avoir appelé ces esprits *matériels* , en quel sens ? Tatien et d'autres Pères ont cru que Dieu seul est Esprit pur , toujours séparé de toute matière , au lieu que les esprits créés ne subsistent jamais sans être revêtus d'une espèce de corps subtil. Cette erreur n'est ni grossière ni dangereuse. Mais l'hypothèse des émanations est-elle compatible avec la notion d'Esprit pur, de *nature simple*, que Tatien attribue à Dieu ?

4^o S'il est question dans son texte d'une *émanation* , c'est de celle du Verbe , avant la création , ou plutôt par la création du monde. Il dit, en effet, que le Verbe est *émané, sorti, né, provenu* du Père. Mais on a prouvé cent fois contre les ariens et les sociniens que dans le style des anciens docteurs de l'Église, lorsqu'ils parlent du Verbe Divin, *émaner, sortir, naître, procéder*, etc., signifient seulement se produire au dehors, se montrer, se rendre sensible par les œuvres de la création.

Quoiqu'en dise Brucker, ceux qui ont soutenu que Tatien a enseigné l'éternité et la divinité du Verbe n'ont pas eu tort. En effet, Tatien dit que Dieu est sans commencement ; qu'avant d'émaner de lui pour créer le monde, le Verbe était en lui et avec lui, non *en puissance* comme le monde qui n'existait pas encore, mais *avec une puissance propre*, par conséquent subsistant en personne. Il dit que le Verbe est émané de Dieu *par participation* : à quoi a-t-il participé, sinon à la puissance et aux attributs de Dieu ? Il dit qu'en sortant du Père il ne s'en est pas séparé, parce que Dieu n'a jamais pu être sans son Verbe, sans sa raison ou son intelligence éternelle. Si ce langage n'exprime point la divinité du Verbe, aucune profession de foi ne peut suffire ; mais il est bien différent de celui des philosophes orientaux, des gnostiques, des cabalistes, des ariens.

5° Le Clerc (*Hist. Ecclésiast.* an 172, p. 378, § 3) dit que toute cette doctrine de Tatien est fort obscure, que les païens n'en pouvaient rien conclure, sinon que les Chrétiens admettaient deux dieux, l'un supérieur et par excellence, l'autre engendré de lui, et nommé le *Verbe*, créateur de toutes choses; qu'il aurait été mieux de s'en tenir aux paroles des apôtres, et de ne point entreprendre d'expliquer des choses inexplicables.

Cela eût été bon, si les païens eussent voulu s'en contenter; mais ils répétaient sans cesse que la doctrine des Chrétiens n'était qu'un amas de fables et de contes de vieilles, bons tout au plus pour amuser des enfants. Tatien voulait leur faire voir que c'était une doctrine profonde et raisonnée, une philosophie plus vraie et plus solide que toutes les visions des prétendus sages du paganisme. La manière dont il expose l'émanation du Verbe au moment de la création ne ressemble en rien aux généalogies ridicules des dieux, admises par les païens, ni aux émanations des *eons*, forgées par les gnostiques.

6° Origène et Clément d'Alexandrie reprochent à Tatien d'avoir dit que ces paroles de la Genèse : *Que la lumière soit!* expriment plutôt un désir qu'un commandement, et qu'il a parlé comme un athée, en supposant que Dieu était dans les ténèbres. Or, dit Brucker, c'était un dogme de la philosophie orientale, égyptienne et cabalistique.

Mais ce n'est point dans le Discours contre les gentils que Tatien a ainsi parlé; peu nous importe de savoir ce qu'il a révé lorsqu'il est devenu hérétique, et qu'il a embrassé la plupart des visions des gnostiques.

7° Nous ne nous arrêtons point à prouver que dans ce discours il n'a enseigné ni la matérialité ni la mortalité de l'âme; les éditeurs de saint Justin l'ont justifié à cet égard (*Préf.*, 3^e part., chap. XII, n° 3). Il a du moins déclaré positivement que l'âme humaine est immortelle *par grâce*; cela nous suffit.

8° L'éditeur d'Oxford prétend que Tatién y a réprouvé le mariage; il dit n° 34 (55): « Qu'ai-je besoin de cette femme « peinte par Périclymène, qui mit au monde trente enfants dans « une seule couche, et que l'on prend pour une merveille? Cela

« doit être regardé plutôt comme l'effet d'une intempérance excessive. » Mais autre chose est de condamner l'usage modéré du mariage, et autre chose de blâmer l'intempérance dans cet usage. *Utentis modestiâ non amentis affectu.*

9^e Enfin, Brucker prétend que Tatién a emprunté de Zoroastre et des Orientaux le système des émanations et l'opinion que la chair est mauvaise en soi. Cependant, nous voyons par le Zend-Avesta que Zoroastre n'a enseigné ni l'un ni l'autre ; on ne connaît aucun autre philosophe oriental dont on puisse prouver les sentiments par ses ouvrages.

Il serait inutile de pousser plus loin l'apologie du Discours de Tatién ; nous ne prétendons point soutenir qu'il est absolument irrépréhensible, mais il y a de l'injustice à y chercher des erreurs qui n'y sont point. Brucker a commencé par supposer sans preuve, ou plutôt malgré toute preuve, que cet auteur était déjà pour lors imbu des opinions de la philosophie orientale ; ensuite il part de cette supposition fautive pour en expliquer toutes les phrases dans le sens des gnostiques. Dès que son principe est faux, toutes les conséquences qu'il en tire, toutes les interprétations qu'il donne, sont illusoire. On sait que le plan de philosophie orientale présenté par les critiques protestants n'est qu'un système conjectural, imaginé pour travestir la doctrine des Pères de l'Église.

DISCOURS CONTRE LES GRECS.

I. Ne montrez pas, ô Grecs ! tant d'éloignement pour ceux que vous appelez barbares, et ne repoussez pas leurs doctrines. Est-il une seule de vos connaissances que vous n'ayiez puisée chez eux ? En effet, les plus célèbres des Telmessiens ont trouvé l'art de deviner par les songes, et les Cariens celui de prédire par le moyen des astres ; les Phrygiens et les premiers habitants de l'Isaurie ont découvert les présages ; les Cypriens, les aruspices ; les Babyloniens, l'astronomie ; les Perses, la magie ; les

Égyptiens, la géométrie, et les Phéniciens les caractères de l'alphabet. Ne vous donnez donc pas pour avoir inventé ce que vous n'avez fait qu'imiter. C'est Orphée qui vous apprit à chanter et à cultiver la poésie; c'est lui encore qui vous initia dans les mystères sacrés; les Étrusques vous ont enseigné la plastique; les annales des Égyptiens vous ont appris à écrire l'histoire. Vous avez emprunté à Marsyas et à Olympe l'harmonie de la flûte: tous deux Phrygiens, tous deux bergers, ils ont trouvé les accords de cet instrument. Les Tyrthéniens ont découvert la trompette, les cyclopes la manière de travailler l'airain; une femme nommée Atossa, autrefois reine des Perses, comme le dit Hellanique, vous apprit l'art épistolaire. Renoncez donc à cet orgueil, et ne parlez point avec ostentation des beautés de votre langue; car, en vous louant vous-mêmes, vous employez des avocats intéressés. Ceux qui s'attribuent une telle gloire, s'ils sont sages, doivent attendre le témoignage des autres et s'accorder ensemble sur la prononciation des mots. Or, vous êtes le seul peuple qui, dans la conversation, ne fasse point entendre les mêmes sons; car le dialecte des Doriens n'est point le même que celui des Attiques, et les Éoliens ne parlent point comme les Ioniens. Lors donc que je vois une si grande différence de prononciation entre des hommes chez qui il n'en devait exister aucune, je ne sais plus qui je dois appeler Grec. Pour comble d'absurdité, vous recherchez les locutions qui vous sont étrangères, et par l'emploi de plusieurs mots barbares, vous avez fait de votre langue un amas confus de paroles. C'est pourquoi j'ai renoncé à votre sagesse, quoique je fusse moi-même un des plus distingués et des plus illustres de vos philosophes; car, comme dit le poète comique: « Ce sont là des feuilles stériles, un vain babil et des nids d'hirondelles; les partisans de cet art font beaucoup de mal, ils crient d'une manière indécente et croassent comme le corbeau. » En effet, vous avez fait servir la rhétorique à l'injustice et à la calomnie; vous avez trafiqué de la parole qui doit toujours être indépendante; ce que vous avez défendu ici comme légitime, vous l'avez condamné ailleurs comme injuste. La poésie vous a servi à retracer des combats, les amours des dieux et les passions corrompues du cœur.

II. Qu'a donc produit de si merveilleux votre philosophie, et quel est celui de vos sages, même les plus distingués, qui ait été exempt d'orgueil? Diogène, qui faisait vanité de son tonneau et se glorifiait de sa frugalité, dévore un polype vivant, et, saisi d'une maladie d'intestins, meurt victime de son intempérance. Aristipe, qui se promenait étalant à tous les yeux ses vêtements de pourpre, était un débauché de bon ton qu'on croit

sur parole ; Platon, tout en faisant le philosophe, se vend à Denys pour satisfaire sa propre gourmandise ; Aristote, qui eut la folie d'assigner des limites à la Providence, et la folie plus grande encore de circonscrire le bonheur dans le cercle étroit des choses qui lui plaisaient, Aristote se fit le lâche complaisant d'Alexandre, oubliant que c'était un jeune homme à conduire. Aussi le disciple, fidèle aux leçons du maître, faisait-il traîner à sa suite, enfermé comme un ours ou un léopard, un ami qui avait refusé de l'adorer. Sans doute encore ce prince ne faisait qu'obéir aux préceptes qu'on lui donnait, lorsqu'il montrait dans les festins son courage et sa force, et qu'il perceait d'un javelot le cœur de son ami le plus cher ; lorsqu'ensuite il pleurait, et, en signe de douleur, se laissait mourir faute de nourriture pour ne pas encourir la haine des siens. Je ne saurais m'empêcher de rire en voyant encore aujourd'hui les partisans d'Aristote, tandis qu'ils refusent d'étendre les soins de la Providence jusqu'aux choses sublunaires, se charger eux-mêmes de pourvoir à ce qu'ils prétendent ainsi être abandonné de Dieu, quoiqu'ils se trouvent bien au-dessous de l'orbite de la lune et bien plus rapprochés de la terre que cette planète. C'est encore Aristote qui a dit que l'homme ne pouvait être heureux sans la beauté, les richesses, la force du corps et la noblesse. Que de tels hommes philosophent tout à leur aise.

III. Je suis loin d'approuver Héraclite, qui, fier de ne devoir qu'à lui seul son savoir, disait avec arrogance : « Je me suis étudié moi-même. » Je ne l'applaudirai point non plus quand il cache un poème dans le temple de Diane, pour le produire ensuite comme un ouvrage mystérieux ; car on dit qu'Euripide, qui avait coutume de venir souvent dans ce lieu et d'y lire, fit connaître à la postérité le ténébreux ouvrage d'Héraclite qu'il avait découvert. Mais la mort de ce philosophe ne prouve que trop sa folie : étant attaqué d'une hydropisie, et traitant la médecine comme il avait traité la philosophie, il se roula dans des excréments de bœuf et périt misérablement dans le fumier qui s'était durci et qui déchirait son corps. N'écoutez pas non plus Zénon, qui soutient qu'après l'incendie général qui doit avoir lieu les mêmes hommes renaîtront de nouveau pour les mêmes destinées ; c'est-à-dire, Anytus et Mélite pour être accusateurs, Busiris pour égorger ses hôtes, et Hercule pour recommencer ses combats et ses longs travaux.

Certes, par le moyen de cet incendie, il ramène sur la terre plus de méchants que de justes, puisqu'il n'y a eu qu'un Socrate, qu'un Hercule, et que leurs imitateurs ont été bien rares ; car on trouve bien plus de méchants que de bons. Selon lui encore, Dieu

se trouvera être l'auteur du mal, il habitera dans les cloaques, dans les vermisseaux et dans les scélérats eux-mêmes. Quant à Empédocle, les éruptions du volcan de la Sicile ont fait justice de son orgueil : tout mortel qu'il était, ne voulait-il pas se faire passer pour un dieu ! Je ris encore des fables puérides de Phérécide, de Pythagore, héritier de sa doctrine, et de Platon qui fut son imitateur, bien que quelques-uns le contestent. Qui pourrait approuver les monstrueuses et publiques débauches de Cratès, ou plutôt quel homme ne mépriserait l'arrogante folie de ce philosophe et de tous ses semblables pour s'appliquer à la recherche de ce qui est vrai et utile ? Gardez-vous donc de vous laisser imposer par le grand concours de ces philosophes, qui ne sont rien moins que philosophes, de ces hommes toujours en contradiction avec eux-mêmes, avançant au hasard tout ce qui leur vient à l'esprit. Voyez toutes les rivalités qui existent parmi eux ; ils se haïssent les uns les autres, ils combattent réciproquement leurs systèmes, et, dans leur orgueil, ils se placent toujours au-dessus de leurs rivaux. Certes, au lieu d'aller offrir leur encens aux pouvoirs et de flatter les princes, ils auraient bien mieux fait d'attendre que les grands vinsent à eux.

IV. Pourquoi donc, ô Grecs ! soulever contre nous les opinions des autres, comme on le ferait dans une lice ? Pourquoi me détester comme un grand criminel, si je ne veux pas imiter vos mœurs ? Le roi m'ordonne-t-il de payer le tribut, je suis prêt à le payer ; mon maître me commande-t-il de le servir, je me reconnais son esclave : car il faut rendre à l'homme les honneurs qui lui conviennent ; mais on ne doit craindre que Dieu seul, que l'œil de l'homme ne peut voir et que l'art ne peut reproduire. Si l'on me commande de renier mon Dieu, en cela seul je n'obéirai point, et je mourrai plutôt que de me rendre coupable de mensonge et d'ingratitude. Notre Dieu n'a point commencé à exister dans le temps, puisque, étant le principe de toutes choses, il ne reconnaît lui-même aucun principe. Dieu est un esprit non mêlé à la matière, mais créateur des esprits et des formes de la matière. On ne peut le voir ni le toucher, lui qui est l'auteur des choses sensibles et des choses invisibles. Les merveilles de la création nous le font connaître, et ses œuvres nous montrent clairement son pouvoir invincible. Loin de moi la pensée de vouloir adorer ce qu'il a créé pour notre usage. Le soleil et la lune ont été faits pour nous : comment donc adorerais-je ce qui doit me servir ? Comment ferais-je des dieux du bois et de la pierre ? Car l'esprit qui se mêle à la matière est bien inférieur à l'esprit divin ; et puisqu'il est

semblable à notre âme, il ne mérite point le même culte que le Dieu, l'être souverainement parfait. En outre, nous ne devons point faire de présents à ce Dieu ineffable; gardons-nous bien de le supposer indigent, lui qui n'a besoin de rien. Mais je vais exposer plus clairement notre croyance.

V. Dieu était au commencement; et ce commencement nous avons appris que c'était la puissance du Verbe. Au commencement, le souverain maître de toutes choses était seul, en ce sens que la créature n'était pas encore faite. Mais comme il est la toute-puissance et le soutien ou la subsistance des êtres visibles et invisibles, tous étaient avec lui, et son Verbe, qui les soutenait aussi par sa propre puissance, était en lui. Par un acte de volonté de cette nature simple, le Verbe est sorti et a paru, et ce n'est pas dans le vide qu'il a paru, lui le premier ouvrage du Père; car nous savons qu'aussitôt qu'il s'est manifesté, le monde a été fait. Or, le Verbe est né, non par retranchement, mais par communication; car ce qui est retranché se trouve par là même séparé de son principe, tandis que ce qui vient par communication et pour une fonction ne diminue en rien le principe duquel il procède. De même qu'à la lumière d'un seul flambeau on peut en allumer beaucoup d'autres, sans diminuer pour cela la substance du premier, ainsi le Verbe, se manifestant au dehors par la puissance du Père, ne le prive pas de son intelligence ou sagesse. De même encore, pendant que je parle et que vous écoutez, la parole que je vous transmets ne me prive pas de ma parole; mais en faisant entendre ma voix, coordonne en vous ce qui auparavant était sans ordre. Et comme le Verbe, engendré au commencement, engendra à son tour notre monde après avoir produit lui-même la matière; pareillement, régénéré moi-même à l'imitation du Verbe et éclairé de la connaissance de la vérité, je donne une meilleure forme à un homme de même nature que moi. Car la matière n'est point sans commencement, comme Dieu; et n'étant point sans principe, elle n'a point non plus un pouvoir égal à celui de Dieu; mais elle a été créée par l'ouvrier universel et non point par un autre.

VI. Voilà aussi pourquoi nous croyons à la résurrection future des corps après la consommation de toutes choses, non point qu'elle doive arriver sans aucune utilité, comme le pensent les stoïciens, et seulement d'après certaines lois qui ramènent toutes les choses dans une espèce de cercle et les font continuellement renaître et périr, mais nous croyons qu'elle n'aura lieu qu'une seule fois, à la fin des siècles, et que l'homme seul ressuscitera pour paraître au jugement. Or, c'est

Dieu, notre arbitre et notre créateur, qui nous jugera, et non point Minos et Rhadamanthe, avant la mort desquels, s'il faut en croire vos fables, aucune âme n'était jugée. En vain traiteriez-vous ce dogme de la résurrection comme une croyance puérole et ridicule, cela nous importe peu, car voici sur quelles raisons il est appuyé : avant de naître, tandis que je n'étais pas, j'ignorais qui j'étais, et j'existais seulement dans la substance de la chair ; mais depuis que je suis né, moi qui n'existais pas, je ne puis douter de mon existence. Il en sera de même de ma génération nouvelle : quand par la mort j'aurai cessé d'être et de paraître, j'existerai de nouveau, comme autrefois j'ai reçu l'être que je n'avais point. Que ma chair soit réduite en cendres par le feu, le monde recevra cette matière répandue dans les airs comme une vapeur. Que je sois englouti dans les fleuves ou au fond des mers, que je sois déchiré par les bêtes féroces, je n'en resterai pas moins caché dans les trésors de mon riche maître. L'homme faible et l'athée ne peuvent voir, sans doute, cette matière cachée ; mais dès que le Tout-Puissant le voudra, il rétablira dans son premier état cette substance qui n'est visible qu'à lui seul.

VII. Car le Verbe céleste, l'esprit engendré du Père, intelligence née d'une puissance intelligente, a fait l'homme à la ressemblance de son créateur, à l'image de son immortalité, afin que l'homme, devenu participant de la Divinité, eût aussi part à l'immortalité de Dieu. Le Verbe a aussi créé les anges avant la formation de l'homme. Or, l'une et l'autre de ces créatures a été créée libre et non point essentiellement bonne, car cette prérogative n'appartient qu'à Dieu seul. Mais l'homme peut devenir bon par la libre détermination de sa volonté ; de sorte que c'est avec raison que le méchant est puni de ses iniquités, dont il est lui-même l'auteur, et que le juste est récompensé de ses bonnes actions, puisqu'il n'a point abusé de son libre arbitre pour transgresser la loi de Dieu. Voilà ce qui regarde la création des anges et des hommes. Cependant, le Verbe, par sa puissance, prévoyant ce qui devait arriver, non par nécessité du destin, mais par un libre choix de la part de l'homme, le Verbe, dis-je, annonçait les événements futurs, interdisait le vice, encourageait, par des éloges, ceux qui persévéraient dans la justice. Lors donc que les hommes eurent suivi un génie plus astucieux que les autres, parce qu'il était la première des créatures, et qu'ils l'eurent regardé comme Dieu, bien qu'il fût en révolte contre Dieu, alors le Verbe n'eut plus rien de commun avec le chef de cette criminelle rébellion, ni avec ceux qui s'étaient attachés à lui. Dès ce mo-

ment, l'homme créé à l'image de Dieu fut abandonné de l'Esprit saint et sujet à la mort; mais le premier-né de la création, pour avoir ignoré son devoir et transgressé la loi de Dieu, fut changé en démon; ceux qui imitèrent son orgueil insensé, et se laissèrent prendre à ses illusions, formèrent des légions de démons et furent abandonnés à leur folie, parce qu'ils avaient abusé de leur libre arbitre.

VIII. Bientôt ces derniers trouvèrent dans les hommes un nouvel aliment à leur révolte; car leur ayant montré les astres disposés dans les cieux comme les dés sur une table, ils introduisirent le destin qui répugne à toute idée de justice. En effet, d'après ce système, le juste et le coupable ne doivent qu'au destin d'être ce qu'ils sont; le meurtrier et sa victime, le riche et le pauvre sont sous l'empire de la même fatalité. C'est ainsi que tout ce qui naît et doit naître est comme une scène qui sert à amuser ceux dont un poète a dit : « Un rire « inextinguible s'est emparé des dieux au milieu de leur bonheur. »

Comment ne pas regarder comme des mortels des dieux qui assistent à un combat singulier, et qui favorisent chacun leur combattant; celui qui se marie, qui corrompt l'enfance et qui commet l'adultère; celui qui rit et qui se met en colère; celui enfin qui fuit et qui reçoit une blessure? Et en se montrant ainsi aux hommes avec toutes leurs turpitudes, ne les ont-ils pas exhorté à marcher sur leurs traces? De plus, ces démons, et Jupiter leur chef, ne sont-ils pas aussi soumis au destin, puisqu'ils ont été esclaves des mêmes passions qui tyrannisent les hommes? D'ailleurs, comment adorer des dieux qui ne s'accordent nullement entre eux? Car on dit que Rhéa, appelée Cybèle par les habitants des montagnes de Phrygie, prescrivit par une loi la mutilation des parties sexuelles, à cause d'Atis qu'elle aimait; tandis qu'au contraire, Vénus se plaît aux jouissances du mariage. Diane est magicienne, et Apollon est médecin. Après qu'on eût coupé la tête de la Gorgone amie de Neptune, d'où sont sortis le cheval Pégase et Chrysaor, Minerve et Esculape se partagèrent les gouttes de son sang; l'un se servit de ce sang pour rendre la santé, et l'autre, par ce même sang, devint homicide et déesse des combats. C'est sans doute par respect pour l'honneur de cette déesse que les Athéniens ont attribué à la Terre le fils qu'elle avait eu de son commerce avec Vulcain, de peur que l'on ne crût que Minerve avait été séduite par Vulcain, comme Atalante par Méléagre; car il est vraisemblable que ce dieu, qui fabriquait des anneaux et des boucles d'oreilles, sut gagner, tout

boiteux qu'il était, une jeune orpheline par de tels présents. On voit Neptune naviguer, Mars se plaît dans les combats, Apollon est musicien, Bacchus roi de Thèbes, et Saturne régicide; Jupiter s'unit à sa fille et il en a des enfants, comme l'attestent Eleusis, le dragon mystérieux et Orphée lui-même, qui a dit : « Fermez les portes aux profanes. » Pluton enlève Proserpine, et ses forfaits sont célébrés comme des mystères; Cérès pleure sa fille, et les récits que font les Athéniens en trompent plusieurs. Dans le temple d'Apollon, il est un lieu appelé Omphale et cet Omphale est le tombeau de Bacchus. Je te loue, ô Daphné ! de ce que, triomphant de l'intempérance d'Apollon, tu prouvas l'impuissance de ses oracles, puisque tout son art ne put lui apprendre d'avance ta résolution. Que le Dieu qui lance des flèches me dise donc comment Zéphyr a tué Hyacinthe : Zéphyr le vainquit; et bien qu'un poète tragique ait dit : « La brise est le char le plus rapide des dieux, » il fut vaincu par une légère brise lorsqu'il perdit Amasis.

IX. Tels sont les démons : ce sont eux qui ont imaginé le destin. Ils enseignèrent d'abord que des animaux avaient leur demeure dans le ciel, et ils ont fait rendre les honneurs divins aux divers animaux avec lesquels ils vivaient depuis qu'ils furent chassés des régions supérieures. En divinisant ainsi ceux qui rampent sur la terre, ou qui nagent dans les eaux, ou les quadrupèdes qui habitent les montagnes, ils avaient pour but de se faire regarder eux-mêmes comme des habitants des cieux, et de persuader aux hommes qu'une conduite déraisonnable sur la terre peut devenir raisonnable par la position des astres ; d'où il résulte que l'homme colère et l'homme patient, l'homme sobre et l'intempérant, le riche et le pauvre, ne doivent leur manière d'être qu'à ces souverains législateurs ; car la description du Zodiaque est l'ouvrage des dieux. Si la lumière d'un de ces astres domine, selon le langage des fatalistes, celui-là enlève l'honneur aux autres ; et celui qui est vaincu maintenant est ordinairement vainqueur à son tour : semblables à des joueurs de dés, ils s'amusement surtout du mouvement des sept planètes. Quant à nous, nous sommes supérieurs au destin, et à la place de ces démons errants, nous avons appris à reconnaître un Dieu unique et immuable ; et n'étant point soumis aux lois du destin, nous en rejetons les législateurs. Mais dites-moi, je vous prie, est-il vrai que Néoptolème ait enseigné l'agriculture, qu'il ait rendu des services aux Athéniens après des jours de malheur ? Pourquoi donc Cérès, avant de perdre sa fille, n'avait-elle pas mérité la reconnaissance des hommes ? On montre dans le ciel le chien d'Érigone, le Scorpion qui fut l'auxiliaire

de Diane, le centaure Chiron, la vierge Argo, coupée par le milieu du corps, et enfin l'ourse Calliste : comment se fait-il que le ciel fût dépourvu d'ornements avant les hauts faits de ces derniers ? Qui, d'ailleurs, pourrait s'empêcher de rire, en voyant consacrer parmi les astres la constellation du Deltoton, soit parce qu'elle avait la même forme que l'île de Sicile, comme le veulent quelques-uns, soit à cause de sa ressemblance avec la première lettre du nom de Jupiter, comme le prétendent les autres ? Pourquoi, en effet, ne pas accorder le même honneur à la Sardaigne et à l'île de Chypre ? Pourquoi encore ne pas placer dans le Zodiaque tous les astres dont la forme est semblable à celles des diverses lettres qui commencent les noms des frères de Jupiter, dieux comme lui ? Comment se fait-il que Saturne soit l'arbitre du destin, lui qui fut enchaîné et chassé de son royaume ? Comment peut-il donner des royaumes, celui qui n'a pu conserver le sien ? Abandonnez donc, ô Grecs, ces puérlités, et ne violez pas à notre égard, par une haine aussi injuste, toutes les lois de l'équité.

X. On raconte de certains hommes je ne sais quelles métamorphoses fabuleuses ; vous en faites subir de semblables à vos dieux : Rhéa est changée en arbre ; Jupiter en dragon, pour séduire Proserpine ; les sœurs de Phaéton en peuplier ; Latone, enfin, en un vil animal, et c'est à cause de cela que l'île que nous nommons aujourd'hui Délos était appelée autrefois Orthigie. Que dis-je ! un dieu se transforme en cygne, il prend la forme d'un aigle, s'attache le jeune Ganimède comme échanson, et s'applaudit des turpitudes auxquelles il se livre avec lui ! À quoi bon honorer des dieux avides de présents et qui s'irritent des refus qu'ils essuient ? Reconnaissez, si vous voulez, le destin ; pour moi, je ne veux point adorer des astres errants. Quelle est donc cette chevelure de Bérénice, et où était sa constellation avant qu'elle meure ? Comment le bel Antinoüs fut-il consacré dans la lune après sa mort ? Qui l'y transporta ? Quelque homme gagné par l'appât des récompenses le plaça au rang des dieux, comme on a vu des hommes payés pour attester, au mépris de la conscience et de la divinité, qu'ils avaient vu des rois monter au ciel. Pourquoi ces sacrilèges envers Dieu, pourquoi avilir ainsi son ouvrage ? Vous immolez là brebis et vous l'adorez en même temps ; le taureau est placé dans les cieux, et vous égorgez l'animal qui le représente sur la terre. Celui qu'on appelle Engonásis ou Hercule étouffe un animal dangereux, et l'on comble d'honneur l'aigle qui ronge Prométhée, créateur de l'homme. On a fait de Cienus un grand personnage, sans doute parce qu'il fut adultère. Ils étaient

fort recommandables , ces fils de Jupiter qui revenaient à la vie alternativement, eux qui ravirent les filles de Leucippe ; cette Minerve, bien plus digne de respect ; cette Hélène , qui abandonna Ménélas , à la blonde chevelure , pour suivre Paris , orné de la mitre phrygienne et tout couvert d'or ! C'est bien avec raison que le poète Sofron a placé dans les Champs-Élysées cette courtisane. Toutefois, cette fille de Tyndare n'eut pas le privilège de l'immortalité, et Euripide eut raison de la représenter tombant sous les coups d'Oreste.

XI. Comment donc pourrais-je croire au destin, quand je lui vois de tels arbitres ? Je n'aspire point à régner ; je ne veux pas m'enrichir ; je n'envie point les honneurs ; je déteste la volupté. Je ne naviguerai point pour satisfaire une avarice insatiable ; je n'entre point dans la lice pour remporter une couronne ; je n'aspire point à une vaine gloire ; je méprise la mort ; je suis supérieur à tous les genres de maladie ; le chagrin ne ronge point mon âme ; si je suis esclave , je supporte patiemment la servitude ; si je suis libre , je ne m'enorgueillis pas de ma liberté. Je vois que le soleil est le même pour tous , que la mort frappe également ceux qui vivent dans les plaisirs et ceux qui gémissent dans la misère : si le riche sème, le pauvre jouit des fruits qui naissent de cette semence ; l'indigent meurt, le riche meurt aussi ; les honneurs , la confiance dont jouit le riche ne l'empêchent pas de manquer de beaucoup de choses, d'être en proie à bien des besoins ; le pauvre, l'homme modéré dans ses désirs, qui ne demande que le nécessaire, l'obtient sans peine. Pourquoi le destin vous condamne-t-il aux veilles et aux tourments de l'avarice ? pourquoi vous livre-t-il à tant de désirs qui multiplient pour vous les causes de mort ? Mourez plutôt au monde en rejetant ses folies, et vivez pour Dieu, après l'avoir connu et pris une nouvelle vie. Nous n'avons pas été faits pour mourir ; nos fautes sont la cause de notre mort, le mauvais usage de notre liberté nous a perdus ; de libres que nous étions, nous sommes devenus esclaves ; le péché nous a vendus. Dieu n'a rien fait de mauvais, l'iniquité vient de nous. Puisqu'elle est notre ouvrage, nous pouvons aussi la répudier.

XII. Nous reconnaissons deux sortes d'esprits, dont l'un s'appelle l'âme ; et l'autre, supérieur à l'âme, est l'image et la ressemblance de Dieu : l'un et l'autre se trouvèrent dans les premiers hommes ; de sorte que s'ils tenaient à la matière d'un côté, de l'autre ils s'élevaient au-dessus d'elle. Voici ce qu'il en est : il faut voir l'ensemble de la création : l'univers entier est formé de la matière, et Dieu lui-même a créé la matière. Représ-

sentez-vous-la informe et grossière avant la séparation des éléments, et après cette séparation, embellie et coordonnée. Ainsi donc, le ciel et les étoiles sont formés de la matière, aussi bien que la terre et tout ce qu'elle renferme, et toutes ces substances ont une même origine. Cependant, quoi qu'il en soit, il existe des différences entre ces créatures matérielles : toutes sont belles ; il en est cependant de bien plus belles les unes que les autres. Ainsi, la constitution du corps forme un tout qui a la faculté de se reproduire ; on y distingue cependant des parties plus nobles que les autres ; autre chose sont les yeux, autre chose les oreilles, la parure des cheveux, la distribution des entrailles et des intestins, l'assemblage des os et des nerfs ; et malgré cette différence dans les parties, vous admirez la plus parfaite harmonie dans tout l'ensemble : de même le monde, qui renferme des créatures plus ou moins excellentes, ouvrages de la puissance de son auteur, a reçu un esprit matériel par lequel il a plu à Dieu d'y répandre la vie ; et chacun peut se convaincre de la vérité de nos paroles, s'il ne rejette pas avec orgueil et dédain les oracles consignés à différentes époques dans les livres sacrés qui concilient l'amitié de Dieu à ceux qui se plaisent à les lire. Donc, les démons (car c'est ainsi que vous les appelez), après avoir reçu leur esprit de la matière dont ils avaient été formés, se livrèrent à la débauche et à l'intempérance, se tournant, les uns vers une matière plus pure, les autres vers une matière plus vile, qu'ils cherchaient à imiter. Voilà ceux que vous adorez, ô Grecs ! des créatures matérielles et toutes désordonnées ; car dans leur fol orgueil ils secouèrent le joug, ils voulurent s'approprier la divinité. Mais le Seigneur de toutes choses les a laissés s'égarer, jusqu'à ce que le monde, arrivé à sa fin, soit anéanti, et que le juge arrive, et que tous ceux qui, malgré les attaques du démon, auront désiré de connaître le Dieu de toute perfection, reçoivent au jour du jugement, à raison de leurs combats, un témoignage plus éclatant. Ainsi, il y a un esprit dans les étoiles, un esprit dans les anges, un esprit dans les plantes, un esprit dans les hommes, un esprit dans les animaux ; et quoiqu'il soit partout le même, il y a cependant en lui des différences. Hâtez-vous de venir vers nous, vous qui voulez apprendre ces choses ; car ce n'est point par de vains mots, des probabilités ou des sophismes, que nous les démontrons, mais bien par la parole divine elle-même. Et puisque vous n'avez pas dédaigné les instructions du scythe Anacharsis, ne croyez pas non plus maintenant indigne de vous d'être instruits par ceux qui suivent la doctrine des barbares. Recevez au moins nos dogmes comme vous avez

reçu l'astrologie des Babyloniens : prêtez-nous l'attention que vous apportiez aux oracles d'un chêne ; toute cette vaine scène dont nous avons parlé n'est qu'un piège que vous tend la fureur du démon , tandis que notre doctrine est si sublime que le monde ne peut la comprendre.

XIII. O Grecs ! l'âme n'est point immortelle par elle-même ; cependant elle peut aussi ne pas mourir : elle meurt et se dissout avec le corps, lorsqu'elle ignore la vérité ; puis elle ressuscite aussi avec le corps à la fin du monde pour être condamnée à la mort dans les supplices éternels. Mais, au contraire, si elle a la connaissance de Dieu, elle ne meurt point, quoiqu'elle soit pour un temps dégagée des liens du corps ; par elle-même, elle n'est autre chose que ténèbres, et il n'y a en elle aucune lumière. C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture : « Les ténèbres n'ont point compris la lumière. » Car ce n'est point l'âme qui a conservé l'esprit de Dieu, mais elle a été conservée elle-même par cet esprit, et la lumière a éclairé les ténèbres. Or, c'est le Verbe qui est cette lumière divine ; et les ténèbres sont l'âme dans son état d'ignorance ; si donc elle reste isolée de la lumière, elle s'enfonce dans la matière et meurt avec la chair. Mais si elle est unie avec l'esprit divin, elle ne manque point de secours, et s'élève où veut la conduire cet esprit. La demeure de celui-ci est dans les cieux ; l'origine de celle-là est la terre. Au commencement, l'Esprit divin habitait avec l'âme ; mais il l'a abandonnée lorsqu'elle n'a plus voulu le suivre ; elle avait conservé quelques étincelles de la vertu divine, mais ne pouvait plus s'élever à la contemplation des choses célestes depuis quelle s'était séparée d'avec l'Esprit saint ; tandis qu'elle cherche Dieu, elle s'en crée une multitude, égarée comme elle le fut par l'opinion et par les artifices du malin esprit. L'esprit de Dieu n'habite point dans tous les hommes ; il réside seulement dans quelques justes, et c'est en se communiquant à leur esprit qu'il a révélé aux autres, par ses prophéties, les choses cachées. Les âmes fidèles aux leçons de la sagesse ont attiré l'esprit qui est en rapport avec elles ; mais les âmes rebelles au point de rejeter le ministre du Dieu crucifié, c'est-à-dire l'Esprit-saint, sont censées plutôt combattre Dieu que l'adorer.

XIV. Voilà votre position, ô Grecs ! vous dont le langage est si poli et l'esprit si aveugle, que vous avez reconnu plusieurs maîtres au lieu d'un seul, et que vous vous êtes déclarés pour les démons que vous avez crus supérieurs en puissance. De même que le scélérat sans pitié ne manque presque jamais de triompher de ses semblables par son audace, ainsi les démons, parve-

nus au comble de la dépravation, ont trompé par l'ignorance et les folles visions vos âmes séparées de l'esprit divin. Il ne leur est pas facile de mourir, puisqu'ils n'ont point de corps; mais ils emploient leur vie à répandre des doctrines de mort, et ils meurent eux-mêmes chaque fois qu'ils enseignent le mal à leurs sectateurs. C'est pourquoi le privilège qu'ils ont maintenant de ne point mourir comme les hommes tournera contre eux quand ils seront livrés aux supplices; car alors, au lieu de participer à la vie éternelle, ils trouveront pour ainsi dire la mort dans l'immortalité. De même que nous, dont la vie présente est si fragile, nous obtiendrons un jour l'immortalité avec le bonheur, ou la souffrance avec l'immortalité, ainsi les démons qui abusent de la vie présente pour pécher, et qui meurent pendant toute leur vie, conserveront l'immortalité dont ils jouissaient et partageront le sort des hommes qui auront volontairement suivi leurs conseils. Les fautes de l'homme, à raison de sa courte durée, peuvent-elles être aussi multipliées que celles des démons, auxquels il arrive de pécher pendant un si grand nombre de siècles?

XV. Maintenant, pour ressaisir ce que nous avons perdu, il faut rapprocher notre âme de l'Esprit saint, et nous unir intimement à Dieu. L'âme humaine n'est point simple, mais elle est composée de parties. Elle a été formée de manière à se manifester par le moyen du corps; car elle ne paraît jamais sans le corps, et la chair ne ressuscite point sans l'âme. Certains philosophes, qui croassent comme le corbeau, se contentent de définir l'homme un animal doué de raison, capable d'intelligence et de science; on en pourrait dire autant des bêtes. Mais l'homme seul est l'image et la ressemblance de Dieu. Or, je n'appelle point homme celui qui agit comme les animaux, mais bien celui qui, supérieur à l'humanité, s'est élevé jusqu'à Dieu. Comme je me suis fort étendu sur ce point dans le livre que j'ai composé sur les animaux, il faut maintenant que j'examine une question importante: en quoi consiste réellement l'image et la ressemblance de Dieu. Ce qui est hors de toute comparaison n'est autre chose que l'être lui-même; mais ce qui est susceptible de comparaison ne peut être qu'une image. Dieu, qui est souverainement parfait, n'a point de chair; mais au contraire l'homme est chair. L'âme est le lien de la chair, et la chair renferme l'âme en elle-même, et lorsque cet être ainsi composé se trouve semblable à un temple, Dieu se plaît à l'habiter par l'Esprit saint qu'il nous envoie. Lorsqu'il en est autrement, l'homme ne l'emporte sur les bêtes que par l'usage de la parole; et quant au reste, il vit de la même manière que

les animaux, comme s'il n'était point l'image de Dieu. Les démons n'ont point de chair, mais ils sont un composé tout spirituel d'air et de feu ; leurs corps ne sont visibles qu'à ceux qui sont remplis de l'esprit de Dieu, et jamais aux autres, c'est-à-dire à ceux dont la vie est toute animale ; car l'être inférieur ne peut comprendre celui qui est au-dessus de lui. C'est pourquoi les démons ne peuvent faire pénitence, car ils sont pour ainsi dire les splendeurs de la matière et de l'iniqulté. Or, la matière a voulu réduire l'âme en servitude, et profitant du libre arbitre, ces démons ont transmis à l'homme des lois de mort : mais l'homme, après avoir perdu l'immortalité, a triomphé de la mort elle-même en mourant par la foi, et il a été appelé de nouveau à la faveur de la pénitence, selon ces paroles : « L'homme a été placé un peu au-dessous des anges. » Quiconque a été vaincu peut être vainqueur à son tour, s'il éloigne la cause de mort ; et ceux qui aspirent à l'immortalité peuvent voir facilement quelle est cette cause de mort.

XVI. Les démons qui commandent aux hommes ne sont cependant pas les âmes des hommes : comment, en effet, pourraient-elles agir après leur mort ? A moins qu'on ne veuille dire que l'homme faible de corps et d'esprit pendant sa vie se trouve doué après sa mort d'une force bien plus puissante. Mais il n'en est point ainsi, comme nous l'avons démontré ailleurs, et l'on ne peut penser qu'une âme immortelle acquière plus de sagacité en sortant d'un corps où elle était captive. Les démons, en exerçant sur les hommes toute leur malice les courbent vers la terre et les trompent par toute sorte d'artifices, afin de les empêcher de s'élever vers les cieux. Ce qui arrive dans ce monde ne nous est pas caché, et nous pouvons facilement comprendre les choses d'en haut, si la vertu divine qui rend nos âmes immortelles s'unit à nous. L'homme animal voit aussi les démons, et ceux-ci quelquefois se montrent aux hommes, soit pour les convaincre de leur existence, soit pour leur nuire comme à des ennemis, soit encore pour engager ceux qui leur ressemblent à les adorer : car s'ils le pouvaient ils renverseraient le ciel lui-même avec toutes les créatures ; ils le tentent vainement, ils ne le peuvent pas ; seulement ils combattent avec une matière inférieure, une matière qui leur est semblable. Si donc vous voulez vaincre, renoncez à la matière ; couvert de l'Esprit saint comme d'un bouclier, vous pourrez sauver tout ce qu'il défendra. Notre corps éprouve des maladies et de certains désordres dont les démons se disent eux-mêmes les auteurs, parce qu'ils surviennent en même temps que la ma-

ladie. Quelquefois leur malice, semblable à une tempête, ébranle toute la constitution de notre corps ; mais frappés par une seule parole de l'Esprit saint, ils s'éloignent avec frayeur, et le malade est guéri.

XVII. Que dire ici des concordances et des discordances secrètes dont parle Démocrite, à moins que je ne veuille répéter cet adage si connu, qu'un homme d'Abdère est un sot. Or, comme celui qui donna son nom à cette ville, et qui était, dit-on, l'ami d'Hercule, fut dévoré par les chevaux de Diomède, ainsi ce philosophe, qui se glorifie de son intimité avec le mage Ostanesera livré aux flammes à la fin des temps, pour être dévoré. Vous-mêmes, vous souffrirez les mêmes tourments que le mage, si vous ne cessez vos railleries. C'est pourquoi, ô Grecs ! écoutez-moi comme vous parlant d'un lieu élevé, et par vos éclats de rire ne faites pas souffrir de votre folie le héraut de la vérité. La maladie ne se dissipe point par une secrète discordance, et on ne guérit point un furieux en lui attachant de petites peaux. Mais les démons se présentent souvent à nous, et alors ceux qui sont malades ou tourmentés, soit par l'amour, soit par la haine ou par le désir de la vengeance, les prennent pour auxiliaires. Or, voici de quelle manière ces derniers emploient leur artifice : de même que les caractères de l'alphabet et les mots qui en sont formés ne peuvent représenter par eux-mêmes la pensée de celui qui les a arrangés ; mais que les hommes les ont établis pour être les signes de leurs pensées, et qu'ils ont attaché des significations différentes aux diverses constructions des mots et à l'ordre même des lettres ; pareillement, ni la variété des plantes, ni la disposition des nerfs et des os ne peuvent rien par elles-mêmes, mais elles servent d'éléments à la méchanceté des démons, qui ont défini exactement la propriété de chacun d'eux. Lors donc qu'ils voient les hommes disposés à recevoir de tels secours, aussitôt ils surviennent et les engagent à se traiter eux-mêmes. Quel honneur serait-ce, en effet, pour eux de servir des adultères ? Quelle gloire d'aider les autres dans leur haine ? Quelle gloire encore d'attribuer à la matière et non à Dieu la guérison des furieux ? Car ils détournent les hommes du culte de Dieu, en leur faisant ajouter foi à la vertu des herbes et des plantes. S'il était vrai que Dieu eût créé les plantes pour opérer les effets que l'homme leur attribue, il faudrait dire qu'il est l'auteur des mauvaises choses. Cependant, il n'a rien créé qui ne soit bon ; mais l'intempérance des démons a abusé des choses qui sont dans le monde pour faire le mal, et c'est une preuve de leur méchanceté et non l'œuvre du Dieu de perfection. Je vous le demande : comment

se ferait-il que n'ayant point été mauvais pendant ma vie, les restes de mon corps, qui n'ont ni mouvement ni sentiment, produisent après ma mort, et sans aucune coopération de ma part, quelque sensation ? Comment un homme qui est mort de la manière la plus indigne pourra-t-il prêter son secours à la vengeance d'autrui ? Certes, s'il avait quelque pouvoir il s'efforcerait bien plutôt de combattre son propre ennemi ; car celui qui peut prêter aux autres son secours peut, à plus forte raison, venger ses propres injures.

XVIII. L'art de guérir et tout ce qu'il renferme est encore un artifice des démons ; car si la matière guérit celui qui a confiance en elle, à plus forte raison la vertu de Dieu guérira-t-elle celui qui y aura recours. Les choses qui nuisent sont des compositions matérielles aussi bien que celles qui guérissent ; si nous repoussons une matière pernicieuse, il s'en trouve qui la mêlent à d'autres éléments pour tâcher d'opérer des guérisons, et qui se servent ainsi du mal pour aller au bien. Or, comme celui qui a soupé avec un voleur, quoiqu'il ne soit point voleur lui-même, est soumis au même châtiment, par cela seul qu'il s'est trouvé à table avec lui, ainsi l'homme qui s'est servi de mauvais moyens dans l'intention de procurer le bien, quoiqu'il ne soit point mauvais lui-même, sera condamné par la justice de Dieu, à cause du commerce qu'il a eu avec le mal. Pourquoi, en effet, celui qui a confiance à l'efficacité de la matière ne veut-il pas avoir confiance en Dieu ? Pour quelle raison ne vous adressez-vous pas au maître tout-puissant, et aimez-vous mieux vous guérir vous-même, comme le chien, au moyen d'une herbe, le cerf, au moyen d'une vipère, le porc, avec des écrevisses de rivières ; et le lion, en mangeant de la chair de singe ? Pourquoi accordez-vous la divinité aux choses qui sont dans le monde ? Pourquoi vous appelle-t-on bienfaisant, lorsque vous guérissez le prochain ? Attachez-vous à la puissance du Verbe ; car les démons ne guérissent point, mais ils dressent à l'homme des embûches et le réduisent en servitude. L'admirable saint Justin a dit avec raison que les démons étaient semblables aux voleurs ; de même, en effet, que ces derniers prennent quelquefois des hommes vivants pour les rendre ensuite à leur famille au moyen d'une rançon, ainsi les démons, après s'être insinués dans des corps humains et les avoir avertis en songe de leur présence, leur ordonnent ensuite de paraître en public, et à la vue de tous les spectateurs ; abandonnant les corps malades dont ils avaient pris possession, ils détruisent ainsi les maladies dont ils étaient les auteurs, et rendent à l'homme sa première santé.

XIX. Au reste, si vous ne voyez point ces choses vous-mêmes, apprenez-les de nous qui les connaissons. Vous dites que vous méprisez la mort et que votre esprit ne s'exerce point hors de lui-même; et en effet, vos philosophes s'occupent si peu des soins corporels, que quelques-uns d'entr'eux reçoivent tous les ans six cents pièces d'or de l'empereur romain, non point en récompense de leurs services, mais afin qu'ils ne portent point gratuitement une longue barbe. Je ne parlerai point de Crescent, qui était venu s'établir dans une grande ville, qui ne le cédait à personne par ses infâmes amours, et qui n'était occupé qu'à ramasser de l'or. Cet homme, tout en affectant de mépriser la mort, la craignait cependant si fort, qu'il s'efforça par ses artifices de nous la donner à Justin et à moi, parce que, comme si c'eût été un mal, Justin accusait les philosophes d'intempérance et de mensonge. Et ces persécutions, il ne les dirigeait que contre nous. Puisque vous pensez aussi bien que nous que la mort n'est pas à craindre, ne la désirez donc point, comme Anaxarque, pour un vain amour des louanges humaines, mais plutôt méprisez-la pour acquérir la connaissance du vrai Dieu. Car la construction du monde est belle; mais la manière dont on y vit est déplorable; et il est triste de voir ceux qui ne connaissent point Dieu couverts d'éloges et d'applaudissements, comme dans une assemblée solennelle. Qu'est-ce en effet que la divination? Pourquoi vous laissez-vous tromper par elle? C'est que cet art sert toutes les passions qui règnent dans le monde. Vous voulez faire la guerre, et vous consultez Apollon, le conseiller des meurtrés. Vous voulez enlever une jeune fille, et vous désirez qu'un démon vienne à votre secours. Vous êtes malade, et vous désirez être assisté des dieux, comme Agamemnon s'entourait de dix conseillers. Une femme est en fureur après avoir bu de l'eau, et elle est transportée hors d'elle-même en y mêlant de l'encens, et aussitôt vous dites qu'elle rend des oracles. Apollon connaissait les choses futures et il était le maître des devins; cependant il se trompa lui-même à l'égard de Daphné. Un chêne, dites-vous, rend des oracles, et les oiseaux eux-mêmes annoncent l'avenir: vous êtes donc au-dessous et des oiseaux et des plantes; et il eût été bien plus glorieux pour vous de croître dans les forêts comme le bois qui annonce l'avenir ou de voler comme les oiseaux. Le Dieu qui vous rend avare vous invite à faire fortune; celui qui excite les combats et les séditions vous prédit la victoire. Que ne surmontez-vous les troubles de votre âme, c'est le moyen de fouler aux pieds toutes les choses de ce monde; et lorsque nous tenons cette conduite, pourquoi nous poursuivre de votre haine? Repoussez plu-

tôt les démons et suivez le vrai Dieu, « car il a tout fait, et rien « n'a été fait sans lui. » Si les créatures ont quelque chose de mauvais, c'est notre péché qui en est cause. Je vais vous le démontrer : croyez seulement, et la foi vous donnera l'intelligence.

XX. Quand même vous vous guéririez par la vertu des remèdes, ce que je vous accorde par indulgence, il faut cependant que vous rapportiez à Dieu votre guérison. Le monde nous attire encore, et la faiblesse de notre esprit nous fait recourir aux choses matérielles. Au commencement, l'âme s'élevait sur les ailes de l'Esprit saint ; mais l'ayant chassé par le péché, son vol n'a pu se soutenir et elle est tombée sur la terre : ainsi précipitée du haut des cieux, elle a recherché avec ardeur le commerce des choses d'ici-bas. Les démons ont quitté leur séjour, et les premiers hommes furent chassés du leur : les uns ont été bannis du ciel et les autres de la terre, non pas de cette terre-ci, mais d'une autre bien plus belle. Il faut donc que le désir de recouvrer notre ancienne condition nous fasse éloigner tous les obstacles. Le ciel n'est point infini, mais il est circonscrit dans d'étroites limites. Au-dessus de lui est un monde bien plus excellent, qui ne connaît point les vicissitudes des saisons, source ordinaire des diverses maladies, mais qui, réunissant toutes les températures, possède un jour perpétuel et une lumière inaccessible aux yeux des hommes. Car ceux qui nous ont tracé les descriptions de la terre ont fait tout ce qu'il était permis à un homme de faire ; mais ne pouvant parler des lieux élevés qu'ils n'avaient pu visiter, ils ont attribué leur ignorance aux marées, à la difficulté de traverser les mers, tantôt couvertes de mousse, tantôt pleines de vase, et de parcourir les régions inaccessibles ; soit à cause des ardeurs du soleil, soit à cause des rigueurs des frimats. Pour nous, nous avons appris des prophètes les choses que vous ignorez ; car comme ils croyaient fermement que le corps aussi bien que l'âme doit un jour revêtir l'immortalité, ils prédisaient plusieurs choses inconnues aux autres âmes. Or, tous ceux qui sont nus peuvent obtenir ce beau vêtement de l'immortalité et recouvrer leur ancien état.

XXI. Nous ne sommes point des insensés, ô Grecs ! ce n'est point une puérilité, de vous annoncer un Dieu né sous la forme d'un homme. Vous nous raillez. Comparez vos fables à nos récits. Minerve, disent vos poètes, prit la forme de Déiphobe pour secourir Hector ; Apollon, à la longue chevelure, faisait paître des bœufs au service du roi Admète ; et l'épouse de Jupiter vint auprès de Sémélé sous les traits d'une vieille femme. Pourquoi vous riez-vous de nous, quand vous admettez de telles

absurdités? Votre Esculape est mort, et celui qui viola à Thespies cinquante vierges dans une seule nuit a perdu la vie au milieu des flammes où il s'était précipité lui-même. Prométhée, cloué sur le Caucase, subit la peine de ses bienfaits envers les hommes. Votre Jupiter est un envieux, qui trompe les mortels par des songes pour les faire périr. C'est pourquoi, à la vue de ces monuments de votre crédulité, supportez la nôtre si elle est semblable; mais si nous n'avançons rien d'absurde, vos récits sont donc des folies? Si vous rappelez la génération de vos dieux, vous avouez par là qu'ils sont mortels. Pourquoi, en effet, Junon n'enfante-t-elle plus? Serait-elle trop vieille, ou bien n'a-t-elle plus de messager pour nous l'apprendre? Croyez-moi, ô Grecs! ne cherchez point à expliquer par des allégories ni vos dieux, ni vos fables; car ce serait détruire par là même vos divinités. En effet, si vos dieux sont tels que vous le prétendez, ils sont vicieux et sans mœurs; et si c'est la nature qu'il faut adorer en eux, ils ne sont plus ce que vous dites. Quant à moi, je n'adorerai point des éléments, et je n'engagerai personne à le faire. Métrodore de Lampsaque, dans un livre sur Homère, a eu l'imprudence de ramener tous vos dieux à la physiologie; car il dit que Junon, Minerve et Apollon ne sont point ce que pensent ceux qui leur élèvent des temples et des autels, mais qu'ils sont des parties de la nature et des éléments. Vous ne pouvez nier sans doute qu'on doit rapporter à la même nature Hector, Achille, Agamemnon, tous les Grecs et tous les barbares qui combattirent pour Hélène et Paris, et que tous ces héros n'ont été inventés que par l'imagination des poètes, puisqu'aucun d'eux n'a jamais existé? Et ce n'est pas sans raison que je suis entré dans tous ces détails; car j'ai voulu montrer combien il serait injuste de comparer la doctrine qui nous apprend à connaître Dieu, avec les opinions de ceux qui se plongent dans la matière et dans la fange.

XXII. Quelle est en effet votre doctrine? Comment ne pas rire de ces jeux solennels que vous célébrez aux frais du public en l'honneur de vos dieux infâmes, et qui jettent les hommes dans tous les désordres les plus honteux? J'ai vu souvent des hommes que j'admiraïs, et que j'ai méprisés ensuite, parce qu'ils n'étaient pas au fond ce qu'ils paraissaient au dehors. Ils étalaient un luxe sans bornes et ils étaient perdus de débauches: on voyait briller leurs yeux; leurs mains s'agitaient en tous sens, et la fureur animait leur visage, couvert de boue; tantôt ils étaient semblables à Vénus, tantôt à Apollon; accusateurs de tous les dieux, ils étaient un assemblage de toutes les superstitions; ils blâmaient les actions héroïques, se jouaient

des meurtres, et enseignaient l'adultère et l'avarice ; ils prêchaient l'impudicité et faisaient prononcer d'injustes arrêts de mort ; cependant, malgré tous leur crimes, ces hommes étaient loués de tout le monde. Pour moi, j'ai repoussé avec horreur leurs mensonges, leur impiété, leurs infâmes passions, toute leur personne, enfin ; voilà cependant les hommes qui vous séduisent, et vous accablez d'outrages ceux qui ne partagent point vos sentiments. Je ne veux point rester en admiration quand tous ces hommes chantent à la fois ; je ne veux point ressentir les passions de celui qui me provoque du regard et par des gestes contre nature. Que se fait-il de bon ou de louable parmi vous ? On déclame avec bruit des turpitudes ; on se livre à des danses indécentes ; et tandis que des acteurs enseignent l'adultère sur la scène, ils ont pour spectateurs vos fils et vos filles : voilà certes de belles assemblées, que ces réunions où se dévoilent toutes les infâmies de la nuit, où se déclament les discours les plus obscènes ! Sans doute ils sont bien dignes d'éloges, ces poètes menteurs qui imposent par leurs gestes à leurs crédules auditeurs !

XXIII. J'ai vu des hommes, fatigués de la peine qu'ils se donnaient pour exercer leurs corps, appesantis par le poids d'un embonpoint qu'ils portent partout, que l'on couronne par la main de juges qui les provoquent non point à faire une bonne action, mais à se disputer et à se battre, et l'on récompense celui qui a commis le plus de meurtres ! Ce sont encore là les moindres excès. Il en est de plus révoltants qu'on rougirait de raconter. Il est des hommes qui vivent dans la mollesse et se vendent pour la débauche, au risque d'en mourir. Le pauvre se vend, le riche achète des assassins ; des juges siègent pour prononcer entre des gladiateurs qui se déchirent les uns les autres sans aucun motif, et il n'est personne qui descende dans l'arène pour les secourir. Ne sont-ce pas là en effet de belles actions ? Celui d'entre vous qui est au-dessus des autres rassemble une armée d'assassins et se fait gloire de nourrir des scélérats. Aussitôt qu'ils sortent de chez lui, vous accourez tous en foule aux spectacles pour être juges vous-mêmes de la barbarie des juges et des gladiateurs ; celui qui n'a pu assister au carnage s'afflige de n'avoir pas été condamné à voir de ses propres yeux ces crimes atroces, impies, exécrables. Vous tuez des animaux pour manger leur chair, et vous achetez des hommes pour servir à l'âme un festin de chair humaine et la repaître de flots de sang, par une horrible impiété. Le voleur tue pour enlever les dépouilles de sa victime, et le riche achète les gladiateurs pour les faire égorger.

XXIV. Que m'importe ce furieux qui, dans Euripide, faisant le rôle du parricide Alcéon, dénature ses propres traits, ouvre une large bouche, porte une épée partout, s'échauffe en déclamant, et se montre couvert d'une robe sanglante ! Loin de moi les fables d'Egésilas ! loin de moi les vers du poète Ménandre ! Pourquoi admirerais-je un joueur de flûte qui n'a point existé ? Ou comme Aristoxène, m'informerais-je avec curiosité du Thébain, fils d'Anthigène ? Nous vous abandonnons toutes ces puérités. Pour vous, ou croyez à nos dogmes, ou laissez-nous les professer librement.

XXV. Quelles sont donc les grandes et les admirables actions de vos philosophes ? Ils négligent de couvrir l'une de leurs épaules, laissent pendre une longue chevelure, cultivent leur barbe, et portent des engles de bêtes fauves. Ils disent bien qu'ils n'ont besoin de rien ; cependant, nouveaux Protées, ils recourent au tanneur pour faire leur besace, au tisserand pour leurs habits, au tourneur pour leur bâton, au riche et au cuisinier pour satisfaire leur gourmandise. O homme ! semblable au chien, tu ne connais point Dieu et tu imites les bêtes ! tu cries en public, plein de confiance dans la générosité du riche, et si tu ne reçois point ce que tu attends, tu te venges toi-même en l'accablant d'injures ; ainsi la philosophie est pour toi un art de faire fortune. Suis-tu la doctrine de Platon ? Dès lors l'Épicurien te fait ouvertement la guerre. Es-tu partisan d'Aristote ? Tu es en proie aux injures d'un disciple de Démocrite. Pythagore prétend qu'il fut autrefois ophorbe et qu'il a hérité de la doctrine de Phérécyde. Aristote attaque l'immortalité de l'âme, et vous tous qui passez d'une doctrine à une autre, sans vous entendre, vous combattez ceux qui s'entendent ; l'un prétend que Dieu est corporel, et moi je soutiens qu'il n'a point de corps ; l'un dit que le monde est indestructible, et moi je prétends qu'il doit périr ; celui-là assure que le monde doit être plusieurs fois la proie des flammes, et moi je dis qu'il ne sera consumé qu'une fois ; celui-ci croit que nous devons avoir pour juges Minos et Radamanthe, et moi je soutiens que Dieu seul sera notre juge ; enfin, l'un veut que l'âme seule soit immortelle, et moi je sais que le corps et l'âme ont la même prérogative. En quoi vous offensez-nous, ô Grecs ! et pourquoi nous haïssez-vous comme les plus pervers des hommes, parce que nous suivons le Verbe de Dieu ? Nous ne mangeons point de chair humaine ; et quand vous nous accusez de ce crime, vous êtes de faux témoins ; chez vous au contraire, Pelops devient le festin des Dieux, quoiqu'aimé

de Neptune ; Saturne dévore ses enfants ; Jupiter engloutit Métis.

XXVI. Cessez donc de faire parade de doctrines étrangères et de vous orner, comme le geai, de plumes qui ne vous appartiennent point. Si chaque ville venait vous redemander les mots de votre langue que vous lui avez empruntés, vos sophismes couleraient. Tandis que vous cherchez ce que c'est que Dieu, vous ignorez ce qui se passe en vous-mêmes, et, en regardant le Ciel avec extase, vous tombez dans des précipices. Vos livres sont semblables à des labyrinthes sans issue, et ceux qui les lisent peuvent être comparés aux tonneaux des Danaïdes. Pourquoi divisez-vous le temps en diverses périodes, comme le présent, le passé, le futur ? Comment le futur pourrait-il s'écouler, puisque le présent existe ? Comme des navigateurs sans expérience qui s'imaginent que c'est le rivage qui marche, et non leur vaisseau, vous ne songez point que c'est vous-mêmes qui passez, tandis que le temps reste immuable, jusqu'à ce que celui qui l'a fait commande qu'il s'anéantisse. Pourquoi m'accuse-t-on, lorsque j'expose ma doctrine, et s'efforce-t-on de la combattre ? N'êtes-vous point nés de la même manière que nous, et ne participez-vous pas comme nous à l'ordre établi dans ce monde ? Pourquoi dites-vous qu'il n'est point d'autres sages que vous-mêmes, puisque vous n'avez point un autre soleil ni d'autres astres, puisque vous avez la même origine et la même destinée que les autres hommes ? Les gens de lettres ont commencé ce système de ridicules croyances ; en divisant la sagesse, vous vous êtes éloignés d'elle, et vous avez attribué aux hommes le nom de toutes les parties qui la composent. Ainsi, dans l'ignorance où vous êtes du vrai Dieu, vous ne cessez de vous combattre et de vous détruire les uns les autres. C'est pourquoi, tous tant que vous êtes, vous n'êtes absolument rien ; et quoique vous vous attribuez vos doctrines comme si elles étaient de vous, vous n'êtes que des aveugles qui dissertent avec des sourds. A quoi bon ces instruments dans vos mains, puisque vous ne savez pas vous en servir ? Pourquoi ces longs discours, puisque vous êtes si éloignés de les mettre en pratique ; car vous vous laissez également abatre par le malheur et enfler par la prospérité ? Tous vos actes ont toujours une apparence de déraison, et vous reléguez dans le coin de nos écoles vos belles doctrines que vous démentez en venant étaler votre faste en public. Aussi vous avons-nous abandonnés lorsque nous vous avons connus ; nous ne voulons rien de ce qui vous appartient, et nous suivons le Verbe de Dieu. Pourquoi, je vous le demande, exciter ces guerres de

mots et heurter prononciations contre prononciations, ainsi qu'on lutte dans un pugilat en bégayant je ne sais quel accent attique, tandis qu'il conviendrait mieux de suivre la nature ? Car si vous affectez le langage attique, quoique vous ne soyez point Athéniens, dites-moi pourquoi vous ne suivez pas plutôt le dialecte dorien ? Pourquoi l'un paraît-il barbare et l'autre plus gracieux dans la conversation ?

XXVII. Si c'est l'érudition de ces gens de lettres ou grammairiens que vous recherchez, pourquoi me déclarer la guerre si j'adopte des dogmes qui me plaisent ? Ne serait-il pas absurde qu'on nous détestât sans examen et sur de faux préjugés, tandis que l'on ne punit les voleurs qu'après avoir attentivement examiné leur cause, et jamais parce qu'ils portent le nom de voleurs ? Diagoras était Athénien, et vous l'avez puni parce qu'il avait divulgué les mystères des Athéniens ; vous lisez les livres phrygiens de ce philosophe, et vous nous haïssez ; vous conservez les commentaires de Léon et vous ne pouvez souffrir que nous vous fassions des reproches ; vous avez chez vous des sectateurs du sentiment d'Appion sur les dieux d'Égypte, et vous voulez nous exterminer comme les plus impies des hommes. On montre chez vous le tombeau de Jupiter Olympien, quoique l'un de vos sages prétende que les Crétois ont menti en parlant de la mort de ce dieu. Toute cette multitude de dieux que vous avez rassemblés n'a point d'existence ; et, quoique Épicurè qui les méprisait ait rempli envers eux un emploi sacré, je ne laisserai point ignorer aux princes et aux magistrats ce que je pense de Dieu et de sa domination sur toutes choses. Pourquoi m'engagez-vous à déguiser ma croyance ; et vous qui vous vantez de mépriser la mort, pourquoi m'exhortez-vous à m'y soustraire par la ruse ? Pour moi, je n'ai point le cœur du cerf ; au lieu que vos luttes de mots vous font ressembler à Thersite, le plus bavard des hommes. Comment croirai-je celui qui me définit le soleil une masse de feu, et la lune une autre terre ? Car ce sont là des combats de paroles qui n'éclaircissent en rien les questions. Ne serait-ce pas une folie d'ajouter foi à Hérodote, lorsque dans l'histoire d'Hercule il parle d'une terre élevée au-dessus de la nôtre, d'où tomba un lion qui fut mis à mort par ce héros ? De quelle utilité peuvent être le style attique, les arguments des philosophes, les probabilités des syllogismes, la mesure de la terre, la position des astres et le cours du soleil ? Ces questions sont bien dignes sans doute de ces hommes qui s'imposent des dogmes comme des lois.

XXVIII. C'est pourquoi j'ai méprisé aussi votre législation ;

car, au lieu de vivre d'après une règle unique et commune, comme vous le deviez, il y a aujourd'hui chez vous autant de législateurs que de villes; ensorte que les uns repoussent avec horreur ce qui est préconisé chez les autres. Ainsi les Grecs condamnent le mariage d'un fils avec sa mère; tandis que les Perses le regardent comme la plus belle institution. Ainsi encore les barbares condamnent les turpitudes qui se commettent avec les enfants, tandis qu'à Rome on récompense ceux qui rassemblent un grand nombre d'enfants, comme des troupeaux de cavales.

XXIX. Après avoir vu toutes ces infamies, et avoir examiné ensuite, lorsque je participais aux mystères sacrés, les diverses religions qui ont pour ministres des hommes efféminés, je trouvai que Jupiter Latial, en honneur chez les Romains, se plaisait dans le sang humain et dans les homicides; que Diane, tout près de Mégalopolis, approuvait aussi les mêmes actions, et, qu'ailleurs, beaucoup d'autres démons faisaient commettre un grand nombre de crimes semblables.

Alors je me recueillis en moi-même pour examiner comment je pourrais trouver la vérité, et, pendant que mon esprit cherchait de tous côtés avec ardeur, je rencontrai par hasard quelques livres barbares trop anciens et trop divins pour que je puisse les comparer avec les doctrines et les erreurs des Grecs. Peu à peu ils gagnèrent ma foi par la simplicité de leur style, par l'esprit sans artifice de leurs auteurs, par l'explication naturelle qu'ils donnaient de la création du monde, par la connaissance de l'avenir, l'excellence de leurs préceptes et leur supériorité en toutes choses. C'est pourquoi, instruit par l'esprit de Dieu, j'ai compris que les doctrines des philosophes étaient réprochées, au lieu que la doctrine que nous suivons dissipe la servitude qui est dans le monde, nous délivre d'une infinité de tyrans et de princes, et nous apporte un privilège que nous avons déjà reçu, il est vrai, mais que l'erreur nous avait empêché de conserver.

XXX. Imbu, pénétré comme je le suis de cette doctrine, je veux me dépouiller entièrement comme les petits enfants. Car nous savons que la nature du mal est semblable à celle des plus petites semences; il lui suffit de quelques instants pour s'établir dans un cœur, mais aussi on peut la repousser en ajoutant foi aux paroles de Dieu, et en ne se livrant point à la dissipation. Car le mal s'est emparé de nous par l'espoir d'un trésor caché que nous nous attachons à découvrir et qui ne nous a couverts que de poussière, et nous lui avons donné par là le moyen de s'établir en nous. S'appro-

priant toutes choses, il a retenu captives sous sa dépendance les véritables richesses. Que nos frères prennent pour eux toutes ces réflexions. Pour vous, ô Grecs, que vous dirai-je, sinon de ne point injurier des hommes meilleurs que vous, et de ne point prendre occasion de leur nom de barbares pour les railler ! Car, si vous le voulez, vous pourrez trouver la cause qui empêche les uns de comprendre la langue des autres ; et si vous désirez connaître notre doctrine, je vous en ferai l'exposé moi-même fort au long et d'une manière facile à saisir.

XXXI. Il me semble qu'il est maintenant à propos de faire voir que notre philosophie est plus ancienne que toutes les écoles grecques. Pour cela, Moïse et Homère nous serviront de termes de comparaison, puisqu'ils sont les deux auteurs les plus anciens, et que l'un est le premier des poètes et des historiens, et l'autre le chef de toute la sagesse barbare. Mettons-les donc en parallèle, et nous trouverons que notre philosophie est non-seulement plus ancienne que les diverses doctrines des Grecs, mais encore qu'elle a précédé l'invention des lettres. Je n'emprunterai point le témoignage de nos propres auteurs ; car il ne serait d'aucun poids pour vous, et vous ne le recevriez pas ; mais j'aurai recours aux témoignages mêmes des Grecs pour vous combattre par vos propres armes, et tirer de vous-mêmes des arguments qui ne soient point suspects. Les poésies d'Homère, sa naissance, le temps où il a vécu, ont été l'objet des investigations de vos auteurs les plus anciens, tels que Théagène de Rhége, qui vivait sous le règne de Cambyse ; Stésimbrote de Thasso, Antimaque de Colophon, Hérodote d'Halycarnasse, et Denys d'Olynthe. Après eux encore, Ephore de Cumes, Philocore d'Athènes ; les péripatéticiens Megaclide et Chaméléon ; puis les grammairiens Lénodote, Aristophane, Callimaque, Cratès, Ératosthène, Aristarque, Appolodore. Parmi ces auteurs, Cratès prétend qu'Homère a vécu avant le retour des Héraclides, environ quatre-vingts ans après la guerre de Troie ; Ératosthène prétend qu'il a vécu cent ans après la prise d'Ilion. Aristarque le fait paraître lors de l'émigration ionienne qui arriva cent-quarante ans après la guerre de Troie ; Philochore, après l'émigration ionienne, pendant qu'Archippe était archonte à Athènes, et cent quatre-vingts ans après la guerre de Troie ; Appolodore dit qu'il a vécu cent ans après l'émigration ionienne, c'est-à-dire deux cent quarante ans après la guerre de Troie. Quelques-uns ont prétendu qu'il vivait quatre-vingt-dix ans avant les Olympiades, c'est-à-dire, trois cent dix-sept ans après la prise de Troie. D'autres le rapprochent encore davantage de nous, et prétendent qu'il fut

contemporain d'Archiloque : or, Archiloque vivait au temps de Gysès, roi de Lydie, pendant la vingt-troisième olympiade et cinq cents ans après la guerre de Troie. Voilà en peu de mots ce que j'avais à dire sur le temps où vécut Homère et sur les divers sentiments des auteurs qui ont parlé de ce poète ; quelque succinct que soit ce résumé, j'en ai dit assez pour vous, qui pouvez vérifier attentivement ces témoignages. Je me contenterai donc de cet exposé, bien que je puisse révoquer en doute la vérité de ces divers sentiments. En effet, une histoire ne saurait être véritable dès qu'on ne s'accorde point sur le temps ; et pourquoi se trompe-t-on en écrivant, si ce n'est parce qu'on ne connaît pas la vérité ?

XXXII. Cependant vous ne trouverez point chez nous ni vaine gloire ni sentiments divers. Car nous nous éloignons des doctrines vulgaires et terrestres, nous obéissons aux commandements de Dieu, nous suivons la loi de notre Père céleste, et nous rejettons toutes les opinions humaines. Notre philosophie n'est pas seulement pour les riches, mais les pauvres en jouissent aussi gratuitement. La doctrine qui vient de Dieu est trop relevée pour qu'on puisse la payer avec les biens de ce monde. Nous admettons également tous ceux qui veulent s'instruire, les femmes âgées aussi bien que les jeunes enfants ; et nous honorons tous les âges sans distinction et sans nous écarter néanmoins des règles de la décence. Nous ne venons point vous en imposer ; il sera glorieux à notre foi de vaincre votre incrédulité, mais notre doctrine n'en restera pas moins confirmée par le témoignage de Dieu, quand même vous persisteriez dans l'erreur. Riez donc, vous pleurerez un jour. Mais n'est-il pas absurde que vous admiriez Nestor qui s'efforce de rivaliser avec de jeunes guerriers dans les combats, lui qui peut à peine retenir les rênes de ses chevaux à cause de la faiblesse de son âge ; tandis que vous tournez en dérision ceux d'entre nous qui luttent contre la vieillesse et qui méditent les choses divines ? Qui ne se moquerait de vous lorsqu'on vous entend parler des amazones, de Sémiramis et de quelques autres héroïnes semblables, tandis que vous accablez nos vierges de vos outrages ? Achille était un jeune homme, et cependant l'on croit qu'il avait beaucoup de générosité. Neoptolème était bien jeune aussi, mais il était courageux. Philoctète était faible, et cependant le démon avait besoin de lui pour renverser Troie. Qu'était Thersite ? et toutefois il fut un des chefs de l'armée ; et on ne lui aurait jamais reproché d'avoir la tête chauve et en pointe, s'il n'avait eu la folie de vouloir parler sans cesse. Pour nous, peu

nous importe la figure de nos philosophes, et nous ne jugeons point les hommes par l'apparence extérieure; car nous croyons que tout le monde peut avoir un esprit mâle, même avec un corps faible. Vous autres, au contraire, vous n'écoutez que votre jalousie et votre bassesse dans les jugements que vous portez.

XXXIII. C'est pourquoi j'ai résolu de vous démontrer clairement, par les choses mêmes que vous estimez, la sagesse de nos institutions et la folie des vôtres. Écoutez jusqu'où va la futilité des Grecs, vous qui nous reprochez de perdre notre temps parmi des femmes et des enfants, de jeunes filles et de vieilles femmes, et qui nous tournez en ridicule, parce que nous ne partageons pas vos opinions. Leurs arts sont des bagatelles dont ils font le plus grand cas, tandis que vos dieux et vous, vous vous conduisez d'une manière infâme dans vos gynécées. En effet, Lysippe a fait une statue de bronze représentant Praxilla, dont les vers ne renferment rien d'utile; Ménestratè a fait celle de Léarchide; Silanion, celle de la courtisane Sapho; Naucide, celle d'Erina de Lesbos; Boiscus, celle de Myrtilde; Céphissodote, celle de Myra de Bysance; Gouphe, celle de Praxigoris; Amphistrate, celle de Clitus. Que dire des statues d'Anyta, de Tellesila et de Mystis, qui furent faites, la première par Euticrate et Céphissodote, la seconde par Nycérate, et la troisième par Aristodote? Euticrate a fait aussi la statue de Mnésarchide d'Ephèse, et celle de Talarchide d'Argos; et Silanion, celle de Corinne. J'ai voulu les rappeler, pour montrer qu'il ne se passe rien d'extraordinaire chez nous, et pour vous apprendre, à la vue des monuments que vous avez élevés aux femmes, à ne point vous railler de celles qui, parmi nous, étudient la sagesse. Sapho était une courtisane, une femme impudique, et elle a chanté elle-même ses désordres. Nos vierges au contraire sont toutes chastes, et en filant la laine elles chantent des cantiques sacrés bien au-dessus des chants de votre Sapho. C'est pourquoi rougissez d'être vous-mêmes les disciples de femmes méprisables, tandis que vous ne parlez qu'avec dérision des femmes attachées à notre doctrine, et des assemblées solennelles où elles se réunissent. Combien ne devez-vous pas vous glorifier de Glaucippe, qui enfanta un monstre, comme on le voit d'après sa statue faite par l'Athénien Nicérate, fils d'Euctémon? Cette femme méritait bien sans doute de grands honneurs, puisqu'elle mit au monde un éléphant. Praxitèle et Hérodote ont fait la statue de la courtisane Phrynée, et Euticrate a représenté Pantheuchyde enceinte d'un homme perdu de mœurs. L'art de Dinomène a transmis à la

postérité la mémoire de Bésantide , reine des Péoniens parce qu'elle avait mis au jour un enfant noir. Pour moi, je condamne tout à la fois et Pythagore, qui représenta Europe assise sur un taureau, et vous-mêmes qui comblez d'honneur cet artiste accusateur de votre Jupiter. Je me ris du sculpteur Myron, qui a fait une génisse surmontée de la Victoire, parce que la fille d'Agénore, après avoir été enlevée, remporta le prix de la licence et de l'adultère. Hérodote d'Olinthe a représenté la courtisane Glycère et la musicienne Argive; Bryaxis a fait la statue de l'infâme Pasiphaé, dont le seul souvenir vous révolte, et que vous seriez bien fâchés de voir imitée aujourd'hui par vos femmes. Lysistrate a représenté une femme nommée Mélanippe, parce qu'elle était sage, et vous ne voulez point croire à la sagesse de nos femmes !

XXXIV. Le tyran Phalaris, qui dévorait des enfants à la marmelle, était sans doute un excellent prince, puisqu'on montre encore son image comme celle d'un homme de bien, grâce à Polystrate Ampraciote. Les habitans d'Agrigente ont en horreur la mémoire de cet antropophage; et vous qui vous dites sages, vous faites gloire de conserver ses traits ! N'est-ce pas un crime d'honorer le fratricide, en conservant parmi vous les statues de Polynice et d'Étéocle, tandis que vous auriez dû ensevelir à la fois et ces statues et Pythagore leur auteur, afin d'anéantir ces monuments du crime ? Pourquoi irais-je contempler comme un prodige cette femme qui mit au monde trente enfants, et dont Périclimène a fait la statue ? Il eût été bien plus sage de la vouer à l'opprobre, pour avoir mis au jour les fruits d'une telle intempérance, et pour s'être rendue semblable à cette romaine nommée Scropha, qui obtint aussi un culte pour une pareille fécondité. Mars fut adultère avec Vénus, et Andron a fait la statue d'Harmonie, issue de cette criminelle union. Le poète Sophron, qui fit quelques misérables vers, a été moins célèbre par ses poésies que par sa statue, qui existe encore. Les fables d'Ésope n'ont pas été son seul titre à l'immortalité; car le talent d'Aristodème lui a valu encore une grande célébrité. Comment donc ne rougissez-vous point de calomnier la vertu de nos femmes, vous qui avez tant de courtisanes, tant de misérables poètes, et tant de méchants hommes ? Quel grand mérite aurai-je acquis quand je saurai qu'Evanthe est accouchée sur la place publique, quand j'aurai admiré le talent de Callistrate, et que j'aurai bien considéré la Nééra de Calliade, qui était une courtisane ? Laïs fut une courtisane, et Turnus a fait sa statue pour être un monument de ses infamies. Comment ne rougissez-vous point des

turptades d'Ephestion, quoique Philon ait parfaitement reproduit ses traits ? Pourquoi honorez-vous la statue de Cynédus, à cause de Ganimède son auteur ? Praxitèle a fait aussi une femme nommée Spilumène. Il eût bien mieux valu abandonner toutes ces monstruosité pour rechercher ce qui est beau et grand ; il eût bien mieux valu renoncer aux sacrilèges inventions de Philénide et d'Eléphantide, que d'avoir en horreur nos lois et nos institutions.

XXXV. Ce que je viens de vous exposer, ô Grecs ! je ne le tiens point d'un autre, moi qui ai parcouru plusieurs contrées, qui ai étudié vos doctrines et qui ai cultivé les arts et les sciences ; moi enfin qui, étant resté longtems à Rome, ai pu voir dans cette ville les diverses statues qui y ont été transportées du milieu de vous. Car je ne cherche point, comme la plupart des philosophes, à confirmer mes paroles par les opinions d'autrui ; et je n'écris que ce que j'ai vu de mes propres yeux. Ayant donc renoncé à la vaine jactance des Romains, aux froids discours des Athéniens et à tant de systèmes mal conçus, j'ai embrassé notre philosophie que vous appelez barbare. J'avais déjà commencé à vous démontrer combien elle surpasse vos institutions par son antiquité ; mais la digression que je viens de faire m'en ayant détourné un instant, je vais reprendre la suite de mon discours. Que notre érudition ne vous blesse point ; et ne cherchez pas à nous réfuter en disant : « Ce Tatién qui s'élève au-dessus des Grecs et d'une multitude de philosophes n'est qu'un nouveau sectateur de la doctrine des barbares. » Qu'y a-t-il, en effet, d'étonnant qu'un de vos semblables vous instruisse, vous dont l'ignorance est manifeste ? Quelle absurdité y a-t-il à apprendre toujours en vieillissant, comme le disait un de vos sages ?

XXXVI. J'accorde qu'Homère ait vécu pendant le siège de Troie, qu'il fût contemporain de cette guerre et qu'il ait combattu avec Agamemnon ; qu'il ait enfin existé, si l'on veut, avant l'invention des lettres. Il est évident que Moïse est antérieur à la ruine de Troie d'un grand nombre d'années, puisqu'il a précédé la construction d'Ilion, et le règne de Tros et de Dardanüs. Pour le prouver, j'invoquerai le témoignage des Chaldéens, des Phéniciens et des Egyptiens. Qu'ajouterai-je de plus ? Celui qui veut persuader doit par-dessus tout être clair et court. Béroze, prêtre de Bélus chez les Babyloniens, qui fut le contemporain d'Alexandre, et qui, sous le règne du troisième Antiochus, son successeur, écrivit en trois livres l'histoire des Chaldéens et les hauts faits de leurs rois ; Béroze, dis-je, fait mention d'un de ces princes nommé Nabuchodonosor,

qui entreprit une expédition contre les Phéniciens et les Juifs. Nous savons que cette guerre avait été prédite par nos prophètes et quelle arriva longtemps après Moïse, environ soixante-dix ans avant l'empire des Perses. Or, Bérose est un écrivain très-savant, comme nous l'apprend Juba, qui a écrit deux livres sur les affaires d'Assyrie, et qui déclare n'avoir appris l'histoire que de Bérose.

XXXVII. Après les Chaldéens, voici quelle est l'histoire des Phéniciens : Ils eurent trois historiens nommés, Théodote, Hysicrate et Mochus, dont les livres ont été traduits en grec par Latus, qui a écrit aussi avec soin l'histoire des philosophes. Dans ces histoires, il est parlé de l'enlèvement d'Europe, de l'arrivée de Ménélas en Egypte, et des belles actions de Chirame, qui donna sa fille en mariage à Salomon, roi des Juifs, et qui fournit tous les bois nécessaires pour la construction du temple. Ménandre de Pergame écrit la même chose ; or, Chirame vécut peu de temps après la guerre de Troie, et Salomon, son contemporain vécut bien longtemps après Moïse.

XXXVIII. Les Egyptiens ont aussi leur histoire écrite avec beaucoup de soin par Ptolémée, non point celui qui fut roi, mais celui qui fut prêtre sous le nom de Mendésius. Cet historien, racontant les hauts faits des rois d'Egypte, témoigne que sous le règne d'Amos, roi des Egyptiens, les Juifs, conduits par Moïse, sortirent de ce royaume pour aller dans les lieux qu'ils habitèrent dans la suite. Or, voici ce qu'il ajoute : « Amos, » dit-il, « était le contemporain d'Inachus. » Après cet historien, le grammairien Appion, homme très-savant, dans son quatrième livre de l'histoire des Egyptiens, écrite en cinq livres, raconte entre autres choses qu'Avaris détrôna Amos, contemporain d'Inachus, roi des Grecs, comme le témoigne Ptolémée Mendésius dans ses Annales. Or, le temps qui s'est écoulé depuis Inachus jusqu'à la ruine de Troie comprend vingt règnes, dont voici l'énumération :

XXXIX. Les rois des Grecs qui régnèrent dans cet intervalle furent Inachus, Phoronée, Apls, Chrisis, Triopas, Argius, Phorbas, Crotopas, Sténélas, Danaüs, Lyncée, Prète, Abas, Achrisius, Persée, Sténélaus, Arreus, Thyeste et Agamemnon, qui prit la ville de Troie la dix-huitième année de son règne. Or, l'homme qui réfléchit remarquera qu'il n'existe aucun monument historique de ce temps-là chez les Grecs, comme ils en conviennent eux-mêmes. En effet, Cadmus, qui leur enseigna l'art de l'écriture, ne vint en Béotie que plusieurs années après ; et ce n'est que sous le règne de Phoronée, successeur d'Inachus, que les Grecs quittèrent enfin la vie sauvage des

nomades pour se fixer dans les villes. Si donc Moïse est contemporain d'Inachus, il est antérieur de quatre cents ans à la guerre de Troie. On peut encore prouver la même chose par la succession des rois de l'Attique, de Macédoine, d'Égypte et d'Assyrie. Si donc les hauts faits des Grecs ne furent écrits qu'après Inachus, il est bien clair qu'ils ne le furent aussi qu'après Moïse. Car Ogygès, roi des Athéniens, sous le règne duquel arriva le premier déluge, fut le contemporain de Phoronée, successeur d'Inachus; Actée, qui donna son nom au pays appelé Attique, fut celui de Phorbas; Prométhée, Epimète, Atlas, Cécrops et Io furent les contemporains de Triopas. C'est sous le règne de Cécrops qu'arriva l'incendie de Phaéton et le déluge de Deucalion. On place sous le règne de Sténélas celui d'Amphixion, l'arrivée de Danaüs dans le Péloponnèse, la fondation du royaume de Dardanie par Dardanus, et le retour d'Europe de Phénicie en Crète. C'est sous le roi Lyncée qu'eut lieu l'enlèvement de Proserpine, la construction du temple d'Eleusis, l'agriculture enseignée par Triptolème, l'arrivée de Cadmus à Thèbes et le règne de Minos. C'est sous le règne de Prète que Molpus fit la guerre contre les Athéniens. Pendant le règne d'Acrisius eut lieu la descente de Pélops venant de Phrygie, l'arrivée de Yon à Athènes; le règne du second Cécrops, les exploits de Persée et de Bacchus; et l'on vit paraître Musée, disciple d'Orphée. Enfin, c'est sous le règne d'Agamemnon qu'eut lieu la prise de Troie.

XL. Il est évident, d'après tout ce que nous avons dit, que Moïse est antérieur aux anciens héros, aux guerres et aux dieux des gentils; et puisqu'il est plus ancien, il faut croire à ses paroles plutôt qu'à celles des Grecs, qui ont été puiser leur doctrine dans ses écrits, sans lui conserver aucune reconnaissance. Car plusieurs de leurs sages ayant connu les écrits de Moïse, les ont entièrement dénaturés, soit en voulant se les approprier comme leur ouvrage, soit en enveloppant de commentaires les choses qui leur paraissaient obscures, et donnant à la vérité l'apparence de la fable. Au reste, je rapporterai, dans un livre contre ceux qui ont traité des choses divines, tout ce que les philosophes de la Grèce ont dit de nos institutions et de l'histoire de nos lois; je dirai quels ils sont et combien ils sont nombreux.

XLI. Mais il est essentiel maintenant de démontrer avec le plus grand soin que Moïse est non-seulement antérieur à Homère, mais encore à tous les écrivains qui ont précédé ce poète: tels que Linus, Philammon, Thamiris, Amphion, Musée, Orphée, Démodocus, Phémios, la Sibylle, le Crétois Epiméride,

qui vint à Sparte; Aristée de l'île de Proconnèse qui écrivit des poèmes, le centaure Asbolus, Isatis, Drimon, Eumiclus de l'île de Chypre, Horus de Samos, Pronostis d'Athènes. En effet, Linus fut le maître d'Hercule, et Hercule n'a précédé la guerre de Troie que d'un seul règne, comme on le voit par son fils, qui combattit dans cette guerre. Orphée fut le contemporain d'Hercule; car les écrits qu'on donne sous son nom paraissent être de l'Athénien Onomacrite, qui vivait sous le règne des Pisisstrate, environ vers la cinquantième olympiade. Orphée eut pour disciple Musée; et comme Amphion précède de deux règnes la guerre de Troie, je me dispenserai de rien dire sur son compte. Démodocus et Phémios ont vécu au temps même de la guerre de Troie; car l'un était à la tête des Phociens, et l'autre commandait les Phéaciens. Thamiris et Philammon les ont précédés de quelques années seulement. Il me semble que ce que j'ai dit doit suffire pour démontrer combien la doctrine des barbares est antérieure à celle des Grecs. Cependant, pour traiter à fond ce sujet, je tirerai encore une preuve de ceux qui sont regardés comme sages; car Minos, qui se distingua le premier par sa prudence et ses lois pleines de sagesse, vécut sous le règne de Lyncée, successeur de Danaüs, et le onzième roi depuis Inachus. Lycurgue naquit longtemps après la prise de Troie, et il donna des lois aux Lacédémoniens cent ans avant l'ère des olympiades; Dracon vécut dans le cours de la trente-neuvième olympiade; Solon, pendant la quarante-huitième; et Pythagore, environ vers la soixante-deuxième. Or, nous avons démontré que les olympiades avait été établies quatre cent sept ans après la guerre de Troie. Après tout ce que j'ai dit, je ne m'arrêterai point à parler du temps où ont vécu les sept sages; car puisque Thalès, le plus ancien d'eux tous, a vécu vers la cinquantième olympiade, nous n'avons pas besoin de parler des autres qui sont venus après lui.

XLII. Voilà, ô Grecs! ce que j'ai écrit pour votre instruction, moi Tatiens philosophe barbare, né en Assyrie, formé d'abord dans vos écoles, et qui ai embrassé ensuite la doctrine que je professe aujourd'hui; maintenant que je reconnais le vrai Dieu et son œuvre, je suis tout prêt à soumettre à votre examen les dogmes de ma croyance; je ne dissimulerai jamais à l'égard de Dieu ma foi et mes principes.

DU POLYTHÉISME

DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE ¹.

Quand la lumière du Christianisme se leva sur l'Asie, les Romains, devenus le peuple dominateur, voyaient depuis longtemps s'affaiblir leurs antiques croyances ². Les dogmes religieux furent d'abord à Rome sous la garde de l'inquisition politique : on y croyait comme à la patrie, on les observait comme une loi tutélaire de l'État. Le commerce des Grecs vint tout changer ; ils arrivèrent avec leurs systèmes de philosophie si libres et si variés ; et, dans le temps même où Polybe admirait la superstition des Romains, déjà les poètes de Rome, dans leur verve un peu rude, se permettaient d'étranges li-

¹ Nous empruntons en grande partie ce morceau aux *Mélanges* de M. Villemain, pour compléter ce que nous avons dit sur le polythéisme, et pour établir l'impuissance de l'esprit humain pour la régénération du monde.

² Ainsi, le Messie, qui depuis quatre mille ans était prédit, trouvait les esprits disposés à croire sa venue. Ce n'était donc pas seulement l'unité de l'empire romain qui favorisait la prédication des apôtres, mais encore l'état des esprits. Admirable préordination ! Étonnante preuve de la puissance et de la prescience divine ! Le Christ était promis pour cette époque, et tout était disposé pour amener le monde à y croire.

bertés. Lucile, l'ami de Scipion et le premier satyrique de Rome, se moquait des dieux à peu près autant que des hommes.

Dans un entretien qu'il supposait entre les habitants de l'Olympe, il les faisait plaisanter eux-mêmes sur ce titre de *père* que les hommes leur donnaient à tous indistinctement. Dans Athènes, le philosophe Stilpon avait été banni par sentence de l'Aréopage pour avoir osé dire que la Minerve du Parthénon n'était pas une Divinité, mais l'ouvrage de Phidias; à Rome, Lucile se moquait impunément des Romains prosternés devant ces vains simulacres imaginés par Numa; et il compare leur idiote terreur à celle des petits enfants qui prennent pour des hommes vivants toutes les statues d'airain qu'ils aperçoivent.

Lucrèce fut plus savant et plus hardi que le vieux Lucile. Son ouvrage, considéré comme un monument historique, est une grande preuve de la décadence du paganisme chez les Romains. Les idées philosophiques ne tombent dans le domaine du poète qu'après avoir longtemps occupé les esprits. Lucrèce écrivait, nous dit-il, pour dégager les âmes des chaînes de la religion, pour relever les courages abattus par la terreur, pour faire cesser ces offrandes de victimes que les hommes tremblants prodiguent au pied des autels¹.

Disciple passionné d'Épicure, Lucrèce, nourri de tous les écrits de cette Grèce qui avait épuisé tour à tour la fable et le scepticisme, ne voit dans l'univers et dans l'homme que la matière. Il détruit toute spiritualité, toute liberté, toute conscience, sans s'inquiéter s'il rendra l'homme plus raisonnable ou plus méchant.

On peut croire que ces opinions, empruntées par le poète

¹ On voit que le monde flottait alors entre la superstition et l'incrédulité comme entre l'anarchie et le despotisme, et qu'il était incapable de se régénérer lui-même, car il ne sortait d'un mal que pour tomber dans un autre. Sans la venue du Christ, le monde était perdu, même physiquement, comme l'a dit l'auteur du *Génie du Christianisme*.

romain à la Grèce oisive et subjuguée prirent un plus dange-reux caractère en venant se mêler au vice et à la puissance de Rome. Sans doute les passions de quelques hommes s'accommodent tout aussi bien, pour faire le mal, d'une croyance que d'une impiété. Le sauvage et illettré Marius, ce pâtre d'Arpinum, instruit dans son enfance à quelques vertus grossières, ne connaissait guère le poème de Lucrèce, et n'avait pas besoin d'être matérialiste, pour être cruel et sans pitié. Sylla, savant et poli, croyait aux songes, et dans le péril d'une bataille, adorait une petite divinité dont il portait sur lui l'image ; il n'en fut pas moins plus féroce et plus implacable que Marius lui-même.

Il semble cependant que la philosophie d'Épicure, spéculation oisive de la Grèce, une fois accueillie par l'activité malfaisante des Romains, s'envenima de tous les vices des oppresseurs du monde. Dans les écoles d'Athènes ou de Corinthe, un philosophe épicurien, un cynique, un péripatéticien, discutait ingénieusement sur le vice, sur la vertu, sur l'âme, sur les dieux. Tout cela n'était qu'un jeu de l'esprit grec. Mais à Rome, ces patriciens si riches, effrénés dans leurs voluptés comme dans leur pouvoir, en trouvant la doctrine d'Épicure parmi les arts de la Grèce qu'ils appelaient à eux comme un plaisir, tirèrent de leurs sciences nouvelles un raffinement de corruption, de luxe et de cruauté. Le scepticisme d'un philosophe grec sur l'existence des dieux, sur la réalité de la justice, fut mis plusieurs fois en pratique par un proconsul de Rome inique et spoliateur, dont l'impiété lucrative pillait les temples de Grèce ou d'Asie.

Cette doctrine était au profit des ambitieux qui voulaient opprimer leurs concitoyens ; car elle inspirait la mollesse et l'indifférence, le dégoût des périls publics et des vertus qui maintiennent la liberté d'un peuple. Ces jeunes patriciens efféminés et sanguinaires, ces satellites de Catilina qui vivaient dans toute la pratique des infamies et de tous les crimes, et que les historiens nous représentent comme une bande de malfaiteurs autorisés dans Rome, ces impurs héritiers des plus illustres

Romains n'avaient pas d'autre doctrine qu'un épicurisme grossier ; et César, qui les protégeait, et qui voyait en eux le séminaire d'une tyrannie future, se servit de ces mêmes opinions pour défendre dans le Sénat romain la conjuration et ses chefs ; il déclara que tout finissait à la mort, que l'âme et le corps s'anéantissaient à la fois, et qu'il n'y avait au delà du tombeau ni joie ni douleur. Caton, défenseur de la liberté et des anciennes mœurs, repoussa l'opinion de César, sans lui opposer aucune tradition religieuse. N'est-il pas visible, par ce mémorable exemple, que le polythéisme avait dès lors perdu toute autorité sur les esprits éclairés, et que cette incrédulité, qui dans quelques hommes vertueux se bornait au mépris des superstitions populaires, allait dans les autres jusqu'à l'extinction de tout sentiment moral et religieux ?

Le grand orateur qui combattit avec tant de force l'indulgence intéressée de César pour les mauvais citoyens, et qui repoussa cette morale de crime et d'impunité, en invoquant sur les traîtres la vengeance des dieux et des lois, Cicéron, s'exprime comme César dans une occasion non moins publique, dans une cause plaidée devant les magistrats du peuple, la défense du jeune Clémentius ; il traite de fable et d'ineptie la croyance que l'on puisse souffrir dans un autre monde ; il voit dans la mort l'anéantissement de toute sensation, et allègue à cet égard l'opinion universelle.

On nous objectera une foule d'autres passages où Cicéron reconnaît et espère un avenir éternel. Flottant et indécis entre les philosophies diverses, ce beau génie acceptait toutes les idées qu'il pouvait orner de son éloquence ; et sans doute celui de tous les systèmes qui convient le plus à l'imagination comme à la vertu avait droit de le séduire. Comment Cicéron n'aurait-il pas aimé la croyance qui lui inspira ce songe de Scipion, où l'immortalité de l'âme se confond si naturellement avec celle de la gloire ? Mais nous avons voulu seulement indiquer par un exemple que le spiritualisme n'était à ses yeux qu'une belle conjecture qu'il n'appuyait sur aucune tradition religieuse, et qui de son temps était généralement regardée

comme une fable. Quant à son opinion sur les dieux du paganism, elle semble également varier selon qu'il parle en orateur, qu'il discute en philosophe ou qu'il s'épanche avec ses amis dans la libre confiance d'un commerce familier : orateur, il emploie les pieuses croyances, l'intervention miraculeuse des dieux, l'inviolabilité des autels, la sainteté des rites antiques. Poursuit-il Verrès, son ardente prière fait descendre tous les dieux autour du tribunal, pour accabler un spoliateur sacrilège. Défend-il Fontéius, il invoque sur lui les mains tutélaires d'une sœur qui veille à la durée de l'empire et des feux de Vesta.

Mais dans ses ouvrages philosophiques, Cicéron, libre et ingénieux disciple des Grecs, ne voit plus dans la mythologie vulgaire qu'un tissu de fausses traditions ou d'allégories mal comprises. Bien que la diversité des opinions qu'il prête à ses interlocuteurs laisse quelquefois une sorte d'incertitude sur sa propre pensée, il est clair qu'il ne croit pas au polythéisme, et qu'il doute de tout le reste. Ses ouvrages ne sont à la vérité que des analyses contradictoires de toutes les opinions déjà répandues dans la Grèce, mais on ne peut douter que Cicéron, leur donnant le crédit de son nom et la popularité de son éloquence, n'ait puissamment contribué à détruire, dans sa patrie, l'ancien système religieux dont ces opinions montraient le ridicule et l'insuffisance. A travers quelques précautions, qui semblent des égards pour la croyance reçue de l'état, les *Tusculanes* et la *nature des dieux* renversent tout l'édifice du paganism, et le réduisent à des fables ou à des symboles. Le *Traité de la divination*, ouvrage moins spéculatif et moins imité des Grecs, n'est qu'une longue division de l'une des parties les plus essentielles du culte public, des auspices auxquels Cicéron lui-même présidait, et dont il recommande d'ailleurs l'emploi, comme utile à la république. Toutes les espèces d'oracles et de prédictions, toutes les fourberies des prêtres païens, et toutes les sottises de la crédulité humaine, sont attaquées dans le second livre de ce singulier ouvrage, avec une hardiesse que Cicéron ne cache plus sous le nom d'un interlo-

cuteur étranger, mais qu'il avoue librement pour son compte. Le cynique Anomaüs, et les six cents autres auteurs grecs qui, suivant Eusèbe, avaient écrit contre les oracles, n'avaient pu mieux faire que Cicéron dans cet ouvrage. Les paroles par lesquelles il le termine semblent une profession de déisme opposée à la fable du polythéisme et aux vaines terreurs du vulgaire.

« Parlons avec vérité, dit-il, la superstition répandue chez
 « les peuples a opprimé presque toutes les âmes, et s'est em-
 « parée de la faiblesse humaine. Nous l'avions dit dans l'ou-
 « vrage sur la *Nature des dieux*, et nous l'avons plus parti-
 « culièrement démontré dans ce dernier écrit, convaincus
 « comme nous le sommes, que nous aurions fait une chose
 « utile à nos concitoyens et à nous-mêmes, si nous avions dé-
 « raciné une telle erreur. Cependant (car sur ce point je veux
 « que ma pensée soit bien comprise), la chute de la supersti-
 « tion n'est pas la ruine de la religion. Il est d'un sage de
 « maintenir les observances instituées par nos aïeux dans les
 « sacrifices et les cérémonies; et l'existence d'une nature éter-
 « nelle, la nécessité pour l'homme de la reconnaître et de
 « l'adorer, est attestée par la magnificence du monde et l'or-
 « dre des choses célestes. Ainsi, de même qu'il faut propager
 « la religion qui se lie à la connaissance de la nature, il faut
 « arracher toutes les racines de la superstition ¹. »

On ne peut confondre ce langage avec celui de Lucrèce, qui prétendait également délivrer les âmes des terreurs imbéciles de la superstition; une cause première, une nature divine remplace ici le mouvement inexplicable des atomes d'Épicure. Était-ce le terme où s'arrêtaient les pensées de Cicéron, son esprit était-il étranger à toute croyance superstitieuse? Consultons ses lettres, monument si vrai de toutes les faiblesses

¹ Qui aurait pu faire une pareille œuvre? Platon avait déjà dit qu'il fallait que la vérité vint elle-même sur la terre pour instruire les hommes dans l'état de dégradation où ils étaient tombés, et ce que M. Villemain dit de Cicéron en est ici une éclatante preuve.

de son âme mobile et passionnée. Apprendrez-vous quelque chose par ce billet familier, où Cicéron, annonçant à sa femme qu'il vient d'être malade, ajoute ces paroles assez curieuses : « J'ai été soulagé si vite, qu'il semble que quelque Dieu m'ait guéri ; aussi ne manquez pas d'offrir, avec le soin pieux et la pureté qui vous est ordinaire, un sacrifice à ces dieux, c'est-à-dire à Esculape et à Apollon. » Mais ce passage est-il sérieux ? N'est-ce pas quelque allusion légèrement ironique, comme celle de Socrate, ordonnant d'immoler un coq à Esculape ? Voilà ce qu'il est difficile de deviner à coup sûr.

Dans le quatrième siècle, un des apologistes du Christianisme accusait Cicéron, tantôt de complaisance pour les superstitions de son temps, tantôt de complicité dans ces mêmes erreurs. « O Cicéron, lui dit-il quelque part, que n'essayais-tu d'éclairer le peuple ! Cette œuvre était digne d'exercer ton éloquence. Tu ne devais pas craindre que la parole te manquât dans une cause si juste, toi qui en défendis si souvent de mauvaises avec tant d'abondance et de vigueur. Mais apparemment tu redoutes le cachot de Socrate, et tu n'oses prendre en main la défense de la vérité. » Ailleurs, l'accusant d'avoir cru lui-même à la vérité des apothéoses, Lactance cite ces paroles que Cicéron avait écrites dans sa douleur, après avoir perdu sa fille : « Si jamais créature humaine mérite d'être divinisée, sans doute, c'est Tullie. O toi, la plus vertueuse et la plus éclairée des femmes, accueillie parmi les dieux, je te consacrerai dans la croyance de tous les mortels ! » Mais ce délire d'une imagination vive et tendre, ce paganisme de l'amour paternel, ne prouve rien sans doute sur la croyance de Cicéron aux fables de l'antiquité ; tous ses ouvrages philosophiques sont là pour le démentir. Il était de la religion qu'avait annoncée Socrate ; il continua cette belle tradition de vérités morales : mais, fidèle observateur des lois de son pays, passionné pour les institutions et les exemples d'une république qu'il voyait disparaître, cherchant sa force dans les souvenirs du temps passé, il craint de détruire, et quelquefois il défendait un culte qu'il croyait gardien du

patriotisme de Rome, parce qu'il en avait été contemporain ¹.

Ainsi, la franchise et les saillies du philosophe étaient réprimées par la prudence de l'homme d'état : précaution vaine et faible, quand elle n'est pas sincère. Les ouvrages de Cicéron n'en sont pas moins la preuve du discrédit profond où était tombé le polythéisme parmi les esprits éclairés : vainement Cicéron, par une contradiction plus commune qu'on le croit, reproche à la jeune noblesse de Rome d'abandonner le soin des auspices, de ne plus remplir les fonctions augurales ; elle lisait le *Traité de la divination*, et des plaisanteries de Cicéron discréditaient ses conseils.

On ne peut douter que cette même époque de froideur et de scepticisme n'ait vu tenter quelque effort pour réformer le culte païen, et le rendre plus satisfaisant pour la raison. Je n'en voudrais d'autre preuve que l'ouvrage de Varron sur les antiquités romaines. Il est visible, par les extraits de saint Augustin, que Varron ne se bornait pas à retrouver d'anciennes traditions locales, et qu'il les ramenait à un point de vue philosophique, peu favorable aux superstitions populaires.

L'ouvrage était partagé en quatre livres : ceux qui touchaient à la religion étaient placés les derniers ; par la raison, disait l'auteur, que les états se constituent avant de se donner une religion. Il divisait la théologie, ou connaissance des dieux, en trois espèces différentes, qu'il appelait mythologique, naturelle et civile. « La première, disait-il, renferme beaucoup de fables contraires à la majesté et à la nature d'êtres immortels ; par exemple, qu'ils soient nés de la cuisse ou de la tête d'un dieu, qu'ils aient commis des vols, des adultères. » La seconde se composait des systèmes de la philosophie sur l'essence des dieux. Enfin, la théologie civile se bornait à la connaissance des dieux reconnus par le culte public, et aux devoirs

¹ Ainsi le génie ni la puissance ne pouvaient rien pour l'humanité. Il fallait, ainsi que Platon l'avait pressenti, un homme qui se dévouât à la croix pour vaincre l'opposition de l'univers.

dés citoyens et des prêtres pour la célébration des sacrifices. « La première de ces théologies, disait Varron, est faite pour le théâtre, la seconde pour le monde, la troisième pour Rome. » Il paraît que Varron, dans cet ouvrage, expliquait déjà, par des allégories, les plus grandes absurdités du polythéisme, et qu'il les réduisait à des observances légales dont la politique devait diriger l'usage.

Tel avait été le génie de Rome, au temps même où ses mœurs étaient les plus simples et les plus pures, d'asservir la religion à la politique. Mais l'illusion était alors partagée par les plus grands hommes de la république, et de là se communiquait à la foule des citoyens. A l'époque, au contraire, où le mépris d'une croyance absurde vint plutôt des vices que des lumières, le polythéisme cessa tout à coup d'être un instrument pour la politique et un frein pour le crime. Catilina, meurtrier d'un proscrit, souilla de ses mains sanglantes la fontaine lustrale d'Apollon; César, méprisant l'anathème que la politique du Sénat avait inscrit sur le chemin d'Arminium, et franchissant à la tête de ses soldats cette borne militaire qui n'était plus protégée par une religieuse croyance, pénétra sans obstacle jusqu'à la ville sacrée, brisa les portes du temple de Saturne comme il aurait forcé une citadelle ennemie, et enleva le trésor de la république, inutilement placé sous la garde du plus ancien des dieux. Phénomène remarquable, et qui prouve qu'il y a quelque chose de salutaire dans un culte quelconque ! l'homme devint d'abord plus méchant et plus vicieux, en cessant de croire une religion qui semblait permettre tous les vices.

De cette profonde dépravation de mœurs, de cette insouciance pour les anciennes divinités d'un peuple libre, de cette philosophie sceptique et de cette sensualité brutale qui restèrent seules après tant de vertus immolées, sortirent l'esclavage de Rome et le règne d'Octave. Auguste, dans sa jeunesse, avait mêlé quelquefois à la licence de ses mœurs la dérision du culte des dieux. Suétone nous a conservé le souvenir d'un repas de débauche où des femmes romaines, et quelques con-

fidents d'Auguste, figuraient avec lui sous le nom et sous les attributs des principales divinités de l'Olympe. Antoine, dans ses querelles avec Auguste, lui rappela cette voluptueuse apothéose ; et les épigrammes du temps célébrèrent amèrement les soupers adultères des nouvelles divinités, et la parodie sacrilège d'Octave représentant Apollon.

On concevra sans peine, dans un esprit aussi corrompu, mais aussi éclairé que celui d'Octave, ce mépris pour les fables du polythéisme, et cette fantaisie licencieuse de multiplier le nombre des dieux, par une facile imitation des vices que leur prêtait la fable. Mais on peut croire aussi que l'idée d'une puissance divine agissait peu sur l'âme d'Octave Cæpias, du cruel et ingrat proscripteur de Cicéron, du tyran timide et vicieux qui s'assura l'empire du monde, autant par les bassesses habiles de son caractère que par la supériorité de son esprit.

Cependant, lorsque maître de Rome il dépouilla sa robe sanglante des triumvirs, et qu'il aspira même au titre de réformateur, le maintien de la religion et la prospérité du culte des dieux furent au nombre de ses premiers soins. Parmi toutes les dignités républicaines dont il formait le mobilier de sa tyrannie, il n'oublia pas celle de grand pontife, aussitôt après la mort de l'insignifiant Lepide, qui en avait été revêtu. Auguste se saisit de ce titre, afin d'être à la fois chef de la religion et de l'état. Il fit relever les temples abattus ou tombés en ruine, dans la fureur des guerres civiles. Il en dédia de nouveaux ; il porta même la réforme dans les croyances publiques, en faisant brûler un grand nombre de recueils d'oracles pour ne réserver que les livres sybillins, dans lesquels il fit un choix conforme à sa politique ; il fit de nouveaux avantages aux vestales ; il rétablit d'anciennes cérémonies, des processions, des sacrifices annuels dans les carrefours. Il allait assidûment au temple de Jupiter, et il avait, ou il affectait mille superstitions sur les songes et les présages. Enfin, il était hypocrite dans la religion comme dans la politique. Soupçonné d'inceste avec sa fille, et rival débauché d'Antoine, il recommanda les mœurs,

le respect de la foi conjugale, la piété pour les dieux ¹.

Les heureux génies, les grands poètes que le sort avait placés sous son règne, servirent cette pensée du maître qui les protégeait. L'épicurien Horace chanta les dieux qu'il ne croyait pas, pour plaire à l'indigne protecteur de leurs autels. Ces poésies charmantes, ces adulations ingénieuses, qu'il jetait comme un voile sur le souvenir éloigné des crimes d'Octave, associaient souvent la gloire du prince et celle des dieux. Mêlant les allusions d'une poétique reconnaissance à cette facilité de mensonge que donnait le polythéisme, il faisait entrevoir dans Auguste, pacificateur, quelque divinité bienfaisante, et le saluait du nom de Mercure ou d'Apollon, sans crainte de rappeler l'usurpation licencieuse qu'Octave avait faite des attributs de cette dernière divinité.

Comme les prêtres du polythéisme n'écrivaient point, comme ils n'opposaient aucun ouvrage aux différents systèmes de philosophie qui ruinaient le culte public, on est réduit à chercher dans les poètes la croyance religieuse de l'antiquité. Les poètes du siècle d'Auguste nous montrent, à cet égard, le changement qui s'était opéré dans les esprits. La mythologie, qui faisait la partie principale et presque historique des chants d'Hésiode et d'Homère, est devenue, dans Virgile, un ornement ingénieux, dont l'usage, réglé par le goût, sert à flatter l'imagination, sans inspirer ni respect, ni croyance. Cicéron s'était plaint qu'Homère eût transporté aux dieux les passions humaines; Virgile n'a pas corrigé cette faute, mais il a, pour ainsi dire, poli et perfectionné les passions qu'il laissait à ses dieux; il a retranché de leur histoire les inconcevables aventures dont s'amusait la poétique crédulité d'Homère; il a rectifié ces vieux mensonges transmis par la Grèce, sur le modèle que lui donnaient les idées plus justes et les mœurs plus élégantes d'une civilisation avancée.

Mais Virgile explique la nature par une sorte de panthéisme

¹ On voit combien la séparation du pouvoir spirituel et temporel apportée par le Christianisme a été utile à la liberté du monde.

qui rejette bien loin toutes les fables religieuses de l'antiquité, et en même temps, docile à la politique d'Auguste, il place dans le séjour des peines éternelles celui qui méprise les dieux.

Ovide, mêlant les fables superstitieuses à la fable philosophique de Pythagore, a recueilli les histoires confuses des dieux, rassemblé les nombreuses amours de Jupiter, et fait de la terre non-seulement le modèle, mais le théâtre de tous les vices des dieux. Un siècle auparavant, Térence mettait sur la scène un jeune homme qu'un tableau de Jupiter encourage au plaisir, et qui se sent à la fois animé et justifié par cette vue.

Ainsi, dans toutes les productions de la littérature, médailles incontestables de l'esprit d'un peuple, on trouve les signes de la décrépitude et de la ruine du polythéisme sous le règne d'Auguste. Le seul écrivain de cette époque, qui paraisse conserver un respect grave et patriotique pour les anciennes croyances de l'état, Tite-Live, en rappelant dans son histoire quelques témoignages de l'esprit religieux des anciens généraux, a soin d'avertir, avec un regret amer, que ces exemples datent d'un autre siècle, avant le triomphe de la philosophie nouvelle qui méprise les dieux.

La piété de ces premiers Romains, que regrettait Tite-Live, se confondait avec leur amour de la gloire et de la patrie. Leur mort sur le champ de bataille était une offrande aux dieux : rien surtout n'avait plus profondément imprimé la religion dans ces âmes simples et belliqueuses, que le continuel usage des augures et des auspices. Ces prédictions de victoire, si souvent accomplies, remplissaient les Romains d'une orgueilleuse superstition. Les entrailles des victimes, le chant ou le vol des oiseaux, toutes ces minutieuses observances que la guerre entretenait sans cesse, formaient autant de puissantes habitudes pour la foi des soldats. Vainqueurs, ils croyaient à des dieux dont ils se sentaient protégés ; vaincus, ils attribuaient le revers de leurs armes à des auspices négligés ou mal compris. Le camp était un temple ; et plus la vie guerrière occupait alors de place chez les Romains, plus les croyances

du polythéisme avaient d'ascendant sur les cœurs dont elles étaient sans cesse ou l'espérance ou l'effroi.

La vie civile des Romains n'était pas moins pleine de cérémonies à la fois politiques et religieuses. La convocation des assemblées, l'élection des magistrats, la forme du vote populaire, tout, dans l'exercice de la liberté publique, était précédé, soutenu, consacré par les auspices; et si souvent l'habileté du Sénat abusait de leur influence pour rompre les assemblées et pour déconcerter ou servir des intrigues, cette facilité même atteste la superstitieuse bonne foi du peuple. Mais, par l'élévation d'Auguste et le caractère de son pouvoir, la religion n'eut plus de racines dans le patriotisme et les droits les plus chers des citoyens. La longue paix de la puissance romaine interrompit l'usage des auspices militaires, que, d'ailleurs, la jalousie du prince n'aurait pas confié à ses généraux, sans doute de crainte que la religion ne vint armer l'espérance de quelqu'un d'entr'eux, et qu'au milieu d'un sacrifice sous les yeux des légions, un chef ambitieux n'osât lire dans les entrailles d'une victime des prophéties contre l'empereur.

L'autorité des auspices cessa de même dans Rome, lorsque toute élection fut interdite au peuple, et qu'il ne resta plus aucun vestige de ces assemblées qui jadis s'ouvraient dans le Forum, sous la consécration des cérémonies augurales, pour choisir, en présence des dieux, les magistrats d'un peuple libre. Mais cette nouvelle brèche à la religion de l'état ne daté que du règne de Tibère.

Au lieu de ces pratiques religieuses liées à la liberté publique, on eut l'apothéose des empereurs. Le culte, comme l'état, fut profané par leur pouvoir. Auguste en donna l'exemple : lui qui ne souffrait pas qu'on le nommât seigneur, il se laissa nommer dieu. La flatterie des rois alliés lui érigea partout des autels; et, dans Athènes, un temple commencé pour Jupiter Olympien fut consacré au génie de César Auguste. Un collège de prêtres fut institué sous le nom d'Augustales. L'idolâtrie devint plus grande encore à la mort du prince. Les Romains, dans la sévérité de leur ancienne discipline, avaient admis le

culte des aïeux, à peu près comme il se pratique de temps immémorial parmi les Chinois. Aucun des grands hommes de la république, ni les Scipion, ni les Camille, n'avaient été divinisés publiquement ; mais le fils offrait des sacrifices aux mânes de son père. L'âme de son père était un dieu pour lui. Dans le temps de la vertu romaine, Cornélie, cherchant à détourner son second fils de la route et des périls du premier, lui disait, suivant cet usage du paganisme romain : « Lorsque je « serai morte, tu m'offriras le culte des aïeux, et tu invoque- « ras le génie de ta mère ; tu ne rougiras pas alors d'implorer « par des prières ces divinités que, vivantes et présentes, tu « auras délaissées et trahies. »

L'empire des Césars envahit aussi cette illusion de la piété domestique. Tibère offrait des sacrifices, immolait des victimes à la divinité d'Auguste. Ces apothéoses servaient à la tyrannie, en aggravant l'accusation de lèse-majesté, et en rendant sacrilèges tous ceux qu'on voulait perdre. Cette circonstance seule peut expliquer des faits inconcevables pour nous : comment un sénateur romain était accusé pour avoir vendu l'image du prince, pour avoir profané une bague qui portait cette effigie sacrée ! Par une contradiction bizarre, les empereurs étaient à la fois dieux et hommes ; on les adorait, et on priait pour eux. Les délateurs accusaient Thraséas de n'avoir pas immolé des victimes pour la santé de Néron, pour la conservation de sa voix céleste.

Domitien se donnait le titre de dieu dans ses décrets et dans ses lettres. Il semble qu'une religion, deshonorée par de telles apothéoses, dût, chaque jour, s'avilir davantage dans les esprits. Au reste, il est assez difficile de déterminer sous quelle forme ceux qui croyaient alors aux dieux concevaient leur existence. Pour la foule et pour le gouvernement qui, en fait de religion, agit souvent comme la foule, le culte romain n'était, sous quelques rapports, qu'un fétichisme grossier. En voici deux exemples : Ayant éprouvé de grandes pertes sur mer, Auguste, dans une cérémonie publique, fit retirer la statue de Neptune, et châtia, pour ainsi dire, le dieu de son in-

fidélité à la fortune de Rome. Quand Germanicus mourut, parmi les signes de la douleur publique, l'histoire raconte que dans les villes municipales d'Italie on brisa, on jeta dans les rues les images des dieux, comme pour se venger sur elles des malheurs de la patrie. Ainsi, le prince se conduisait à cet égard comme le peuple, et l'un et l'autre comme le sauvage qui brise son idole. Ces exemples, qui datent de la plus grande civilisation romaine, marquent assez combien le polythéisme était incapable de réforme, et devait s'adapter à toutes les fables du pouvoir absolu.

Le sacerdoce ne pouvait opposer aucune résistance ; car tous les prêtres dépendaient du souverain pontife, qui était l'empereur. Sous la république, les plus grands citoyens avaient rempli les différentes fonctions sacerdotales ; mais sous l'empire, en restant toujours le partage de la noblesse, elles tombèrent cependant aux mains des hommes les plus médiocres : on les donnait à qui ne pouvait mieux faire.

Claude, dans sa jeunesse, fut jugé si stupide, qu'on ne lui accorda d'autre emploi que celui de *flamen*. Les pontifes ne se distinguaient donc que par le luxe de leur table et la richesse de leurs vêtements aux fêtes des dieux. Un respect plus grand s'attachait aux vestales : elles avaient d'imposants privilèges, qui tenaient au souvenir de la république, et d'autres qui étaient ajoutés par l'empire. Un des plus éclatants honneurs rendus à Levie fut le droit de siéger au théâtre sur le banc des vestales.

Un des méchants empereurs, Domitien, rappela les devoirs des vestales par des supplices : sous son règne, plusieurs vestales furent punies de mort et enterrées vives. Ce monstre était un païen dévot ; il remplissait avec ardeur ses fonctions de grand pontife ; mais ce culte absurde et féroce était sans influence sur les mœurs. C'est à cette époque, en effet, qu'il faut reporter les plus grands excès de la corruption romaine, et ces saturnales du pouvoir qui épuisèrent tout ce que la tyrannie peut inventer, et l'espèce humaine souffrir.

Quand on voit passer Tibère, Caligula, Claude, Néron, et,

après quelque intervalle, Domitien, on conçoit comment cette publicité du crime couronné dut profondément avilir les âmes, effacer toutes les empreintes natives de justice et d'humanité, ébranler la conscience du genre humain, et faire douter d'une providence dont le néant paraissait encore moins inconcevable que la patience.

Tous les écrivains rendent témoignage de cette incrédulité, et la confondent avec l'horrible dépravation de mœurs où tombèrent les Romains sous le règne des premiers Césars. Philon, qui vivait à l'époque de Caligula, se plaint que le monde était alors peuplé d'athées. Les poètes, les philosophes, nous retracent les vices les plus infâmes comme l'occupation familière des hommes de leur temps. Des prodiges de débauche, que le délire d'une imagination criminelle oserait à peine concevoir dans la solitude du vice, étaient les spectacles et les fêtes de Rome. La folie du pouvoir absolu livrait les passions d'une Messaline et d'un Néron à tous leurs caprices; et, par un des plus honteux avilissements de l'espèce humaine, les rêves bizarres du vice, les monstrueux désirs de la volupté devenaient des événements publics, et figurent dans les annales de l'historien. La cruauté se joignait à la débauche, suivant le génie du cœur humain corrompu. On jetait des hommes dans les rivières ou s'engraissaient les murènes; on achetait le plaisir de couper la tête d'un homme; le sang coulait dans un festin, comme au Cirque. La mort était toujours de quelque chose dans les plaisirs des Romains.

Le plus grand des maux de la tyrannie, c'est de dépraver ceux qu'elle opprime. Ainsi, tandis que les ombrages de Caprée recélaient la vieillesse souillée de Tibère; tandis que les jardins de Claude retentissaient des débauches de Messaline; tandis que le palais de Néron, agrandi sur les cendres de Rome, enfermait dans son enceinte jusqu'à de nouveaux repaires de prostitution publique, les premiers citoyens, corrompus par le désespoir d'arriver à quelque chose de grand, dégradés par l'esclavage et par la crainte, se livraient aux distractions de a volupté. Quelques-uns y cherchaient une sécurité en tâchant

de s'avilir autant que le maître qu'ils redoutaient : ils affectaient le vice comme le premier Brutus avait feint la folie. Le plus grand nombre s'y plongeait tout entier, abusant ainsi sans péril des richesses de leurs aïeux et des anciennes dépouilles du monde ; et comme l'historien grec nous montre, dans la peste d'Athènes, tous les excès et tous les désordres se multipliant par la vue prochaine de la mort, ainsi, devant la dévorante contagion de la tyrannie, chacun se hâta de rassasier de plaisirs une vie précaire et menacée.

La corruption du peuple était encore peut-être plus hideuse que celle des grands. Les plus honteuses folies des empereurs étaient destinées à lui plaire ; leurs infamies étaient pour lui le contre-poids de leurs crimes. N'ayant eu longtemps d'autre culture morale que la discipline républicaine, il perdait tout en la perdant ; et depuis qu'il n'était plus citoyen, il était tombé au-dessous même de l'homme.

S'il faut en croire Juvénal, les idées d'une Providence vengeresse ne conservaient plus aucune autorité sur cette multitude. Les arguments de Lucrece contre les punitions d'une autre vie, les confidences philosophiques de César dans le Sénat romain étaient devenus la science du vulgaire ; et les enfants même ne croyaient plus aux fables du Tartare.

Mais comme il y a dans l'ignorance une crédulité qui change d'objet, et ne se guérit pas, cette multitude, indifférente aux anciens rites de la patrie, était abandonnée à mille sorcelleries bizarres. Ce nombre prodigieux d'esclaves qui formaient dans l'Italie une autre classe de peuple augmentait encore la masse des vices, et apportait avec lui une foule de superstitions étrangères. Cette race d'hommes, vivant au milieu de l'abjection et des supplices, était la pire de toutes, parce qu'elle avait les vices de ses maîtres et les siens. Tous ces mélanges de corruptions diverses élevaient dans l'atmosphère romaine autant de vapeurs impures dont quelques provinces éloignées avaient à peine évité l'atteinte.

A la régularité de l'ancien culte romain succédaient ces religions de débauche inventées dans la mollesse et l'oisiveté de

l'Asie. Dans la vieille mythologie romaine, l'indécence des dieux était, pour ainsi dire, corrigée par la gravité des cérémonies. Quelque chose de sévère se mêlait au culte même de Vénus : le temple élevé dans Rome à cette déesse semblait une expiation plutôt qu'une offrande. Il avait été bâti de l'argent des amendes prononcées pour crime d'adultère. Presque toutes les pompes du culte romain étaient sérieuses et solennelles ; mais la déesse Isis, ses prêtres et ses adorateurs ne s'annonçaient qu'au milieu de danses licencieuses, et ne favorisaient que de profanes amours. Ces jeunes filles romaines, élevées jadis sous la loi d'une austère pudeur, allaient, du temps de Tibulle, consulter les prêtres d'Isis sur la fidélité de leurs amants. Des hommes dégradés, de vils eunuques d'Asie, étaient les prêtres de ces divinités étrangères ; et tandis qu'autrefois le service des dieux de la patrie était confié aux mains des premiers citoyens, des généraux, des magistrats, un bateleur, qui n'était pas Romain, qui n'était pas même homme, était le ministre de ces cultes nouveaux transplantés à Rome d'Égypte ou d'Asie. Si le peuple se livrait avidement à ces spectacles grotesques, s'il préférait à la majestueuse procession des vestales le sistre et les grelots des prêtresses d'Isis, ou les rapides évolutions, les tournoiemens bizarres des prêtres mutilés de Cybèle, les grands, les riches de Rome s'initiaient, avec plus d'ardeur encore, à des mystères, non de religion, mais de débauche, et variaient leur ennui par les inventions mystiques et voluptueuses de ces charlatans d'Asie. L'ancienne confarréation du patriciat, cette espèce d'union à la fois religieuse et aristocratique, était si fort négligée, que, du temps de Tibère, on ne put trouver trois patriciens offrant les conditions nécessaires pour le sacerdoce. Mais Néron se fit prêtre de la déesse syrienne, et lui offrit publiquement des sacrifices, en long habit de lin, et la tête couronnée d'une mitre orientale. Dans cette espèce de folie que font naître le crime et le pouvoir absolu, il s'entourait de magiciens, leur prodiguait ses trésors, et voulait par leur secours évoquer les mânes.

En même temps, l'horreur de ces temps désordonnés, les

fréquentes révolutions du pouvoir, l'ardente curiosité du peuple pour un avenir qui lui semblait toujours une délivrance, l'ambition des prétendants à l'empire, je ne sais quelle frénésie d'un peuple qui avait tout conquis, tout osé, tout souffert, remplissaient les imaginations de mille rêveries bizarres, et donnaient un plein pouvoir à la science menteuse des astrologues. Ils remplaçaient, pour ainsi dire, les oracles et les auspices tombés en désuétude, et la sorcellerie s'était enrichie des pertes du paganisme.

On ne peut lire les écrivains de ce temps et remarquer leur langage, qui est lui-même un trait historique dans leur récit, sans voir avec étonnement cette reprise de la superstition humaine, après les ouvrages de Cicéron et de Lucrèce. On ne trouve partout, dans l'histoire des Césars, que présages, prédictions, astrologues, événements merveilleux. Tibère avait, comme Louis XI, un astrologue près de lui; Plancine et Pison employaient contre Germanicus les invocations magiques. Galba prétendait à l'empire d'après une prédiction; d'autres expiaient par la mort le malheur d'avoir été prédits. Vespasien faisait des miracles et guérissait les aveugles aux portes du temple de Sérapis.

Comme il arrive toujours, et comme on l'a vu dans le moyen-âge, cette fausse science de la magie s'appuyait sur des crimes véritables. L'art des empoisonnements servait à réaliser les prédictions astronomiques. Aucun crime ne fut alors plus commun : il était, comme dit Tacite, un des instruments du pouvoir impérial; il infectait les foyers domestiques; il semait des périls cachés et d'odieux soupçons parmi les fêtes et l'élégance du luxe romain.

Ce qui restait du culte ancien était encore souillé par la corruption des mœurs publiques; et la dévotion n'était pas moins impie dans ses vœux qu'absurde dans son objet. Ce n'est pas une rencontre frivole, que l'accord de plusieurs écrivains de cette époque, qui tous dénoncent également les prières impures que l'on faisait dans les temples, les offrandes que l'on adressait aux dieux pour en obtenir des choses honteuses. On

croyait les gagner par de l'or, ou les désarmer par quelques vaines pratiques. Ainsi, le culte romain, détruit dans ce qu'il avait eu jadis de patriotique, ne gardait plus que ce qu'il avait de corrupteur : religion immorale et mercenaire ; impiété mal-faisante ; crédulité sans culte, qui s'attachait à mille impostures bizarres, étrangères à la patrie ; confusion de toutes les religions et de tous les vices dans ce vaste chaos de Rome ; dégradation des esprits par l'esclavage, par la bassesse et l'oïveté, voilà ce qu'était devenu le polythéisme romain.

Que faisait cependant la philosophie pour le bonheur et l'exemple du monde ? quelle vertu salutaire exerçait-elle au milieu de tant de crimes et de maux ? L'un de ses plus éloquents interprètes, Sénèque, était ministre de Néron ; et bien que sa mort doive absoudre sa vie, bien qu'il ait été victime du tyran dont il fut l'apologiste, on ne peut voir en lui, malgré tout l'éclat de son talent, qu'un esprit faux et une âme faible, combinaison la plus favorable de toutes pour faire, sans remords, des choses honteuses. Lisez Tacite : Sénèque conseilla presque le meurtre d'Agrippine, et certainement il le justifia.

Ce n'est pas que ses ouvrages ne présentent, dans un degré remarquable, ce genre d'élévation qui tient à l'imagination plus qu'à l'âme, et qui trompe souvent les hommes, en leur faisant prendre l'enthousiasme passager de leurs idées pour la force de leur caractère, et en les engageant, sur cette confiance, dans des épreuves auxquelles ils ne suffissent pas. Sénèque professe une morale sévère, excessive même ; mais il y manque une sorte de sérieux et de vérité ; son style éblouit l'esprit, sans échauffer l'âme. La vertu n'est pour lui qu'un texte d'éloquence ; il la veut extraordinaire plutôt que bien-faisante ; il dispose les devoirs de la vie comme un poète sans goût ordonne les événements d'un drame pour la surprise et non pour la vraisemblance. Sa morale, quelque rigoureuse qu'il veuille la faire, ne commande point la vertu, parce qu'elle n'exprime pas la conviction.

Quant à l'opinion de Sénèque sur le polythéisme, on jugera si la raison pouvait croire des fables dont il augmentait lui-

même le scandale et l'absurdité en concourant à l'apothéose de Claude. Ce sont là de ces traits qui montrent toutes les dispositions morales d'un peuple. Sénèque composa le discours de Néron pour l'inauguration de Claude au rang des dieux, suivant l'usage ; et , tandis que le peuple romain éclatait de rire en entendant célébrer la prudence surnaturelle de l'imbécile mari de Messaline, ce même Sénèque, parodiant sa propre éloquence, opposait dans une satire assez piquante, à la prétendue apothéose de l'empereur, une transfiguration plus vraisemblable, sa métamorphose burlesque en citrouille ; et le ridicule qu'il jetait sur ce dieu de création nouvelle n'était qu'une partie des sarcasmes dont il accablait tous les dieux de l'empire. Jeu d'esprit plus digne d'un rhéteur que d'un sage, et qui caractérise parfaitement ces époques de servilité, où le talent se joue des paroles, et croit s'excuser en se moquant de lui-même.

Un des traits distinctifs de la philosophie de Sénèque, c'est l'approbation du suicide, c'est l'enthousiasme aveugle pour ce malheureux courage, ou plutôt pour cette maladie de l'âme qui s'accroît dans la corruption et l'inquiétude des vieilles sociétés. Sénèque regarde la mort volontaire comme un acte de vertu ; et jamais sa vive imagination ne trouva de paroles plus passionnées que pour peindre et admirer le trépas de Caton.

On peut voir combien la tyrannie romaine avait hâté, sous ce rapport, une triste philosophie qu'elle rendait nécessaire. Le héros de la sagesse platonicienne avait été Socrate, attendant et recevant la mort pour obéir aux lois ; chez les Romains esclaves, la vertu proclama pour son plus grand modèle Brutus, qui se poignardait en la blasphémant. Plus tard, quand la tyrannie, favorisée par la grandeur de l'empire et par l'éloignement ou la barbarie des peuples qui n'étaient pas Romains, eut étendu comme un vaste filet autour de ses victimes, ce droit de se donner la mort devint le seul lieu d'asile qui fût ouvert dans le monde. Le Romain opprimé, réduit de tant de privilèges glorieux à l'unique possession de lui-même, triomphait d'exercer, par le choix de sa mort, une liberté dernière ;

et cet orgueil, toujours mêlé dans la vertu des anciens, trouvait une sorte de gloire à s'affranchir à la fois de l'esclavage et de la vie. La philosophie vint encore étendre ses maximes du désespoir : elle approuva l'homicide sur soi-même pour se dérober au fardeau de l'existence, toutes les fois que les infirmités, la douleur ou l'ennui la rendaient importune.

La profession ouverte de l'athéisme se trouve, à cette époque de la littérature romaine, dans les écrits du célèbre historien de la nature. Pline, après avoir expliqué toutes les croyances populaires par les dispositions de crainte et de curiosité naturelles à l'esprit humain, se rit des efforts que la philosophie voudrait faire pour concevoir les attributs et les bornes de la Divinité. Cette tristesse amère et réfléchie, qui semble appartenir plus particulièrement à certains âges de la société, et qui est le premier fruit de l'athéisme, n'a jamais inspiré peut-être une pensée plus désolante que les derniers mots de Pline, au moment où il admet pourtant la supposition de l'existence d'un Dieu. Dans une sorte de dépit contre cet aveu, il se plaît à rappeler toutes les choses que ce Dieu, quel qu'il soit, ne saurait faire. « Il ne pourrait, dit-il, se donner la mort, faculté qui dans les maux de la vie est le plus grand bienfait qu'ait reçu l'homme. » On peut longtemps réfléchir avant de trouver dans la corruption de l'état social, et dans le désespoir de la philosophie, un plus triste argument contre la Divinité que cette impuissance de suicide regardée comme une imperfection, et cette jalousie du néant attribuée même aux dieux.

Mais, à côté de ce dur athéisme de Pline, Tacite croyait à l'astrologie, et il rapporte sérieusement les miracles de Vespasien : tels étaient les Romains les plus éclairés. Le peuple, la foule corrompue par les crimes de ses maîtres et par ses propres bassesses, avait à la fois tous les vices de la superstition et tous ceux de l'impiété, s'excitait au crime dans les temples et se moquait de ses dieux au théâtre. Diane était fouettée sur la scène ; on y lisait le testament de défunt Jupiter ; on y tournait en dérision trois Hercules faméliques. Ce n'était pas assez

d'adorer Auguste après sa mort, Caligula se fit dieu de son vivant; et, par une juste offrande, on lui immola des victimes humaines. Un Romain qui, pendant une maladie de Caligula, s'était dévoué pour la santé du prince, fut pris au mot, avec un sérieux barbare : on le promena dans les rues de Rome, et on termina le sacrifice en le précipitant du roc Tarpéien. Dans le reste du monde soumis à la puissance romaine, l'instinct religieux n'était pas moins profané : les tyrans de Rome avaient partout des temples.

Cependant, il faut avouer que la civilisation romaine avait en diverses contrées rendu le culte public moins barbare. Ainsi, dans les Gaules et la Germanie, les sacrifices humains avaient cessé, et César, qui se vantait d'avoir fait périr deux millions d'hommes sur le champ de bataille, avait du moins interdit aux druides de verser le sang humain ¹. Rome garda la même politique au dehors; Tibère lui-même abolit en Afrique les restes d'un culte où l'on immolait des hommes; il fit mettre en croix les sacrificateurs. S'il faut en croire un énergique accusateur du polythéisme, Rome conserva jusqu'au second siècle de notre ère l'usage d'immoler chaque année un homme à Jupiter *Latialis*. Cependant, un sénatus-consulte de l'an 657 de Rome avait défendu tout sacrifice de victimes humaines; et, sous les empereurs, le polythéisme, en devenant plus vil, ne devint pas plus cruel.

Tibère acheva de faire disparaître des Gaules les druides, qui, malgré les défenses de Rome, sacrifiaient encore des hommes à leur dieu Teutatès, et qui avaient peut-être, aux yeux des Romains, le tort plus grave d'entretenir par leur fanatisme l'humeur belliqueuse des habitants. Le gouvernement de Rome proscrivit ou humanisa tous ses cultes; et, sous le règne de Vespasien, Pline le naturaliste donnait cet éloge à ses concitoyens : « On ne peut assez apprécier quelle reconnaissance on doit aux Romains, pour avoir fait disparaître

¹ Ainsi la domination de Rome fut un bienfait pour le monde, tant il était tombé dans la barbarie.

« ces cultes monstrueux où tuer un homme était une œuvre sainte, et le manger une chose salutaire. » Les armes et la justice de Rome, les habitudes plus molles du Midi, quelque usage du luxe et même des lettres introduit dans les Gaules, dans quelques portions de la Germanie et de la Grande-Bretagne, adoucissaient la religion féroce des habitants. De toutes parts s'élevaient parmi ces peuplades sauvages des portiques, des thermes et des temples romains : on les poliçait à la fois par les arts et par les vices d'un ingénieux polythéisme ; Rome, alors même qu'elle était l'esclave avilie des tyrans, était la législatrice des barbares. On ne sentait pas dans les provinces le contre-coup de ces fureurs qui dominaient le Sénat, de ces folies qui s'épalaient dans le cirque et dans l'amphithéâtre. Sous Néron, sous Claude, le génie romain continuait au loin à civiliser l'univers : les rites sanguinaires des druides et des barbares étaient refoulés dans le fond des forêts ; les cultes pompeux de l'Italie s'étendaient avec les limites des provinces romaines ; les statues élégantes des dieux de la Grèce remplaçaient les pierres massives et les grossiers fétiches adorés dans le Nord.

Lyon était une ville toute romaine ; elle avait les mœurs et le savoir des plus belles cités de l'Italie : des libraires établis dans ses murs y vendaient les ouvrages des beaux-esprits de Rome. Les provinces septentrionales de la Gaule étaient moins polies ; mais elles subissaient chaque jour davantage les lois, les mœurs et la langue des Romains ; un temple même d'Auguste, élevé sur les bruyères muettes de l'Armorique, était une espèce de progrès dans la civilisation de ces peuples, qui n'avaient adoré longtemps que des pierres teintes de sang.

Les contrées seules de la Germanie qui résistaient aux armes romaines conservaient, avec leur indépendance et leur vie à demi-sauvage, l'âpreté de leurs cultes sanguinaires. Elles ne connaissaient pas de libation plus agréable aux dieux que le sang des captifs romains, et le vengeur de la Germanie, Arminius, avait fait immoler sur les autels des tribuns et les

premiers centurions de Varus. En avançant vers le Nord, dans ces vastes régions qui sont bornées par l'Océan, et que Tacite a comprises sous le nom de Germanie, on trouvait partout des rites cruels : seulement les dieux de la Grèce et quelques divinités d'Égypte y étaient mêlés comme le souvenir d'une ancienne migration.

Les Quades immolaient des hommes à Mercure. Les Suèves ouvraient leurs assemblées publiques par le sacrifice d'une victime humaine. Là, Isis recevait un culte ; ici, la terre était adorée sous les noms qu'elle conserve encore dans les langues actuelles du Nord. Le pouvoir des prêtres était grand chez ces nations incultes et libres ; seuls ils pouvaient frapper et punir des hommes si fiers. Des prophétesses s'élevaient aussi parmi les vierges consacrées ; on les adorait à la fois comme femmes et comme déesses, et les noms d'Angaria, de Velleda, consacrés par la superstition des Germains, avaient plus d'une fois effrayé la fortune de Rome. Ainsi, le polythéisme des peuples esclaves s'adoucissait ; celui des peuples libres restait féroce, et s'animait par d'horribles sacrifices dans les noires forêts, son dernier asile. Nulle part le polythéisme n'était aussi florissant que dans la Grèce, si l'on compte les statues, les temples, les monuments consacrés à la religion. Dans l'abaissement de la conquête, dans l'inaction qui la suivait, le culte des dieux semblait même devenu le plus grand intérêt politique des Grecs. Les vieilles haines des cités rivales étaient ensevelies sous un commun esclavage ; mais on disputait encore pour la possession d'un temple ou d'un terrain consacré. Sous Tibère, Lacédémone plaidait contre Messine, dans le Sénat romain, pour la propriété du temple de Diane Limnatide. On produisait de part et d'autre des autorités historiques et poétiques, des édits de Philippe et d'Antigone, de Mummius, de Jules César, et du dernier consul d'Achaïe.

Messine gagna sa cause : ce fut la seule compensation de tous les maux dont l'avait affligée jadis sa terrible ennemie ; et peut-être Messine dut-elle ce succès à quelque désir d'humilier l'ombre de Lacédémone. D'autres villes de la Grèce ionienne fai-

saient de grands efforts pour conserver à leurs temples le droit d'asile et le défendaient avec obstination, quelquefois par des émeutes populaires. Le Sénat romain, sous Tibère, il est vrai, passa beaucoup de temps à vérifier les titres et à écouter les traditions fabuleuses sur lesquelles on appuyait ce droit d'asile. Il supprima ou réduisit quelques-uns de ces privilèges, mais avec réserve, et en ménageant la superstition des peuples, qui n'avaient plus guère d'autres droits sous la puissance romaine.

Il semble que la Grèce ne pouvait pas plus se séparer de l'idolâtrie que des arts. Partout sillonnée de monuments et de fictions, elle était comme le Panthéon de l'univers païen; on n'y pouvait faire un pas sans rencontrer quelque chef-d'œuvre des arts consacrant une tradition religieuse. Mais l'incrédulité s'était depuis longtemps glissée parmi les desservants des temples; elle s'était encore accrue par les malheurs de la Grèce. Ce peuple de rhéteurs et de philosophes que produisait la Grèce oisive et subjuguée était plus hardi que ne l'avait été Socrate.

Sous la conquête romaine, qui remplaçait l'empire macédonien, il ne restait aux villes grecques qu'un régime municipal, au lieu de leurs anciennes institutions. Les Romains s'inquiétaient peu d'une liberté philosophique qui n'était rien à l'obéissance. Il n'y avait plus de tribunes dans la Grèce; mais les sophistes pouvaient plus librement que jamais, dans leurs écoles, railler le culte des dieux. Les noms de toutes les sectes se conservaient; mais celle d'Épicure et celle des cyniques étaient les plus puissantes et les plus populaires: elles se moquaient à la fois de l'ancienne religion et de l'ancienne philosophie; elles appelaient la licence des mœurs au secours de l'irréligion. Lucien fut le Voltaire de cette école; il finit la dispute par la moquerie de toutes les opinions.

Mais avant que le polythéisme grec fût arrivé à ce point de n'être plus qu'un objet de ridicule pour les Grecs eux-mêmes, il s'était successivement affaibli dans les esprits, par mille causes diverses.

Dès le temps de Cicéron, c'était une vérité commune que les

gens qui étudiaient la philosophie ne croyaient pas à l'existence des dieux. Ainsi cette incrédulité, qui n'avait d'abord été qu'un paradoxe des épicuriens, était devenue l'opinion de toutes les sectes divisées de principes et de systèmes, mais uniformes dans leur mépris pour le culte populaire.

Athènes subjuguée n'était plus qu'une ville d'études et de plaisirs, où l'on raisonnait incessamment sur toutes les questions philosophiques. Avec ses lois, elle avait perdu son ancienne intolérance; on n'entendait plus parler des jugements de l'Aréopage, ni des sentences des Eumolpides.

Elle n'en semblait pas moins la métropole de l'idolâtrie par la perfection de tant de chefs-d'œuvre consacrés dans son sein au culte des dieux. Le polythéisme y paraissait plus épuré que dans le reste du monde; il n'y contrariait pas autant la morale et la conscience. Pour repousser l'établissement des jeux des gladiateurs dans Athènes, le philosophe Démonax n'eut besoin que d'invoquer cet autel de la clémence, placé sous les yeux des concitoyens, et célèbre dans leur histoire. L'apôtre même du Christianisme trouva dans Athènes un asile pour son culte, auprès de ces autels élevés aux dieux inconnus. Cependant, depuis le commerce plus fréquent de la Grèce avec l'Égypte, et depuis la conquête macédonienne, les invasions du culte étranger s'étaient multipliées dans Athènes. Le théâtre, autrefois, dans sa cynique liberté, surveillait la religion comme tout le reste, et Aristophane avait fait justice de quelque dieu grossier, venu de Thrace, ou de Phrygie; mais, sous le pouvoir de la Macédoine, sous la protection des rois d'Égypte, et plus tard sous le joug de Rome, cette liberté du théâtre avait disparu. Un temple de Sérapis avait été élevé dans Athènes par complaisance pour les Ptolémées.

D'autres monstres d'Égypte, et enfin les empereurs de Rome, eurent aussi leurs monuments dans la cité de Minerve; mais l'Athénien regardait avec mépris ces apothéoses barbares ou serviles, en les comparant aux chefs-d'œuvre de la vicille idolâtrie consacrée par Phidias; et le philosophe ecclésiastique, qui mêlait à la fois la sublime morale, l'enthousiasme allégorique

de l'Académie, et le doute méthodique de l'école d'Aristote, ne voyait dans le polythéisme que des fictions et des symboles.

Cette influence de l'esprit philosophique décréait dans toute la Grèce les oracles autrefois si célèbres, et dotés de si riches présents. La chute des diverses républiques de la Grèce avait également fait tomber beaucoup de fêtes religieuses qui, jadis, entretenaient la superstition par le patriotisme. Les savants du pays étudiaient encore ces souvenirs dans les anciens auteurs; ils en parlaient dans leurs histoires; les sophistes y faisaient allusion dans leurs discours; mais tout cela n'était plus vivant dans les mœurs publiques. Les mystères d'Éleusis conservaient seuls encore leur auguste solennité; mais, suivant toute apparence, les leçons qu'on y donnait aux initiés étaient plus contraires que favorables au maintien du polythéisme.

Une foule d'autres superstitions touchantes ou gracieuses étaient conservées dans les divers cantons de la Grèce. Plutarque, qui, si l'on peut parler ainsi, fut le dernier des philosophes croyants, comme Lucien fut le plus ingénieux des philosophes incrédules; Plutarque, ramené par son admiration pour les plus grands hommes de la Grèce vers le culte et les mœurs antiques, nous raconte qu'ayant eu quelques démêlés avec les parents de sa femme, pour en prévenir les suites, il alla sur le mont Hélicon faire un sacrifice à l'Amour. Dans sa vieillesse, il était encore prêtre d'Apollon, et il menait les danses autour de l'autel du dieu. Cela ne l'empêchait pas de raisonner sur le culte d'Isis et d'Osiris avec la liberté d'un esprit sceptique; il peignait également sous de vives couleurs les misères et l'abrutissement de la superstition; mais cette même candeur qu'il a laissée dans ses écrits le laissait païen de bonne foi, et lui faisait adorer paisiblement les anciens dieux de la patrie.

La Grèce, à cette époque, ne doit pas être cherchée seulement dans elle-même. Ses anciennes conquêtes, ses arts, son génie, avaient colonisé une partie de l'Orient. Sa langue était dès longtemps répandue dans l'Asie-Mineure et l'Égypte; des

écrivains ingénieux, de brillants sophistes commentaient la philosophie grecque dans Antioche et dans Alexandrie. Il semblait que dans cet accroissement de son empire le polythéisme grec devait subir mille variations de climats et de mœurs. L'esprit enthousiaste et superstitieux des Orientaux se fût mal accommodé du scepticisme de l'Académie; et si Lucien naquit à Samosate, en Syrie, ce fut dans Athènes qu'il apprit à railler si librement les dieux. L'Asie-Mineure offrait pourtant le mélange des dieux élégants de la Grèce avec les superstitions du pays. Elle était remplie de prêtres errants qui portaient avec eux leurs impures divinités, et étaient astrologues et jongleurs. La licence des mœurs était à la fois excitée par le climat et la religion; d'antiques traditions conservaient auprès d'Antioche les impurs mystères d'Adonis. Dans Éphèse, le culte de Diane et les merveilles de son temple faisaient vivre une foule d'ouvriers, qui vendaient aux habitants et aux étrangers de petites statues de la déesse en or et en argent. Nulle part la superstition n'était plus lucrative.

Mais le pays où elle semblait se renouveler avec une inépuisable fécondité, c'était l'Égypte. L'ancienne religion du pays, le polythéisme grec, le culte romain, les philosophies orientales, étaient réunies et confondues, comme ces couches de limon que le Nil débordé entasse au loin sur ses rivages. Dans le repos de la conquête romaine, les esprits n'avaient pas d'autre occupation que les controverses. Alexandrie, ville de commerce, de science et de plaisirs, fréquentée par tous les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, avec ses monuments, sa vaste bibliothèque, ses écoles, semblait l'Athènes de l'Orient, plus riche, plus peuplée, plus féconde en vaines disputes que la véritable Athènes, mais n'ayant pas cette sagesse d'imagination et ce goût vrai dans les arts. Alexandrie était plutôt la Babel de l'érudition profane. Là, se formait cette philosophie orientale, suspendue entre une métaphysique toute idéale et une théurgie délirante, remontant par quelques traditions antiques à la pureté du culte primordial, à l'unité de l'essence divine, s'égarant par un nouveau polythéisme dans ces régions

peuplées de génies subalternes que la magie mettait en commerce avec les mortels.

Le reste de l'Égypte était encore assujéti à mille superstitions bizarres ou mal comprises, qui faisaient sourire de pitié le paganisme romain. D'antiques symboles étaient devenus des dieux pour la foule; de là ces reproches que les poètes de Rome font aux Égyptiens d'adorer des oignons et des chats, de là aussi ces guerres civiles qui souvent, dans l'Égypte, armaient une ville contre l'autre, pour venger l'injure prétendue de quelqu'une de ces innombrables divinités. Dans leur abatement sous le joug romain, les Égyptiens n'étaient capables de courage que par superstition. Un Romain, qui par hasard avait tué un chat consacré, fit éclater une sédition que les violences, les rapines du gouvernement n'auraient point excitée. Il y avait donc à la fois dans l'Égypte les deux extrêmes de la superstition humaine : le plus grossier fétichisme et la plus subtile mysticité; et c'est par là que ce pays, se prêtant pour ainsi dire aux besoins de la crédulité humaine dans tous les degrés, fut pendant plusieurs siècles l'arsenal d'où sortirent toutes les erreurs et toutes les sectes religieuses.

Parmi les peuples indépendants de Rome, et dont les opinions se transmettaient par l'Égypte et la Syrie dans le monde romain, il faut compter la Perse, les Indes, et peut-être même cette contrée lointaine et mystérieuse, qui n'est désignée nulle part dans les annales romaines, la Chine. On sait que le nom de César, et même de curieux détails sur le gouvernement et la puissance de Rome, se trouvent à cette époque de notre ère dans les annales chinoises. Des communications plus anciennes encore semblaient avoir rapproché les traditions de tous les peuples, et fait circuler dans tout l'Orient des dogmes religieux que l'on croirait échappés du Christianisme. Ces idées philosophiques qu'avait exprimées Platon, ce *logos*, ou cette raison éternelle qu'il avait célébrée, se retrouvait dans les écrits d'un philosophe chinois, qui voyagea dans la Syrie quelques siècles avant notre ère. On y trouve aussi ce dogme d'une triade divine, que l'on entrevoit dans Pythagore, dans Platon, et qui se

reproduisait, aux premiers siècles de notre ère, dans les ouvrages de philosophie attribués à Hermès, dans les hymnes, dans les poèmes répandus sous le nom d'Orphée, et jusque dans les prétendus oracles des dieux; tout l'esprit humain était alors travaillé par la notion confuse d'un dogme tout à la fois antique et nouveau!

Les Indes reposaient sous le joug de leur ancien sacerdoce, et dans l'immobilité de leurs castes héréditaires. Les communications qu'elles avaient eues de temps immémorial avec l'Europe, et dont les traces, oubliées par l'histoire, se retrouvent si manifestes dans l'ancienne langue de la Grèce et du *Latium*, avaient été ranimées par la conquête d'Alexandre trois siècles avant notre ère. Traversée par les armes macédoniennes, l'Inde avait ouvert ses trésors à l'avidité de l'Occident: c'était le nouveau monde de cette époque; on y accourait de la Grèce; on en racontait mille choses merveilleuses; on y supposait des prodiges et d'inépuisables richesses. Une navigation s'était établie de l'Égypte jusqu'aux bords du Gange; des sages indiens étaient venus dans la Grèce; et l'un d'eux, renouvelant le spectacle qu'avait eu l'armée d'Alexandre, s'était brûlé sur un bûcher dans la place publique d'Athènes.

L'Égypte, sous les Romains comme sous les Ptolémées, fut en commerce avec l'Inde. Du temps de Strabon, les marchands grecs et romains faisaient un continuel trafic dans l'Inde par le Nil et le golfe Arabique. Ces hommes sans instruction ne rapportaient de leurs voyages que des récits vagues et mensongers; mais l'ancienne réputation des sages de l'Inde, l'éloignement mystérieux de ces climats, et ce besoin de superstitions nouvelles alors répandu dans le monde romain, attiraient aussi sur les bords du Gange quelques voyageurs enthousiastes, plus curieux des sciences que des richesses.

Ce fut là qu'Apollonius alla rajeunir les traditions de l'école pythagoricienne. Cet homme, singulier témoignage de l'esprit à la fois novateur et superstitieux de son temps; cet homme, qui fut un moraliste sévère et un charlatan théurgique, visita les brachmanes, et se vantait d'avoir puisé dans leurs

entretiens des leçons de sagesse et des secrets magiques. Il avait trouvé dans l'Inde les rois soumis au sacerdoce; et, de retour dans l'empire romain, il essaya de dominer les âmes par les illusions d'une espèce d'illuminisme que soutenaient la pureté des mœurs et l'enthousiasme de la vertu.

Mais la mythologie indienne proprement dite restait ignorée des Grecs et des Romains. Si l'on peut apercevoir quelques traits de ressemblance entre les divinités de ces diverses nations; si l'Apollon des Grecs fut dessiné sur le *Crishna* de l'Inde, ces empreintes à demi-effacées sont d'une date inconnue, et n'étaient pas soupçonnées par les Grecs contemporains d'Alexandre. D'une autre part, l'Inde ne garda nulle empreinte de la conquête grecque. Les noms de fleuves et de villes imposés par les vainqueurs passèrent avec eux. L'ancien culte, les anciennes mœurs, subsistaient toujours dans l'immuable indolence des habitants. Il paraît cependant qu'au premier siècle de notre ère ce mouvement d'inquiétude et de curiosité religieuse qui agitait le monde passa jusqu'à l'inertie contemplative des Indes, et troubla le repos du brachmane. S'il faut en croire l'étude des monuments originaux, l'annonce d'un événement miraculeux se répandait alors dans l'Inde comme dans la Judée. La Perse, nommée barbare par les Grecs, semblait avoir eu dès longtemps un culte plus raisonnable et plus épuré que le polythéisme d'Europe. Elle n'admettait point les idoles, et Xercès, dans l'invasion de la Grèce, les fit partout détruire sur son passage; mais le culte de Zoroastre, cette adoration de l'être éternel, représenté par le symbole du feu, cette antique religion des mages, bien que respectée par Alexandre, s'affaiblit par le mélange des peuples et l'influence de la conquête. Les rois d'origine grecque eurent des temples dans la Perse : les idoles s'introduisirent avec les arts.

Les mages furent persécutés, et se divisèrent en sectes nombreuses; ce qui avait été le culte de l'état devint un rite salutaire et caché, qui se chargea de superstitions; et la religion la plus simple enfanta cette imposture qui portait le nom de magie dans tout l'Orient, et qui se répandit parmi les Romains dégénérés.

Lorsque la domination des derniers successeurs d'Alexandre fut remplacée par celle des Parthes, les rois de cette nation eurent aussi des temples dans la Perse. L'empire de Cyrus disparut dans celui des Parthes dont il prit le nom, et dont il adopta en partie les usages et les mœurs : mais les livres de Zoroastre se conservaient ; l'ancienne religion était chère aux vaincus, et faisait des prosélytes au delà même des limites de la Perse.

Dans les premiers siècles de notre ère, Strabon parle des temples nombreux qu'il avait vus dans la Cappadoce, et où les mages entretenaient un feu éternel, suivant leur antique loi.

L'Arménie, sujette ou protégée des Romains, avait également reçu le culte des mages. De là sortait cette philosophie orientale dont l'influence est si manifeste dans les sectes et dans les écrits des premiers siècles de notre ère ; là, remontait ce culte de Mithra dont les mystères étaient célèbres aux premiers temps du Christianisme, et offraient quelque ressemblance avec les cérémonies de cette loi sainte ; là se conservait cette tradition sur l'origine du bien et du mal, qui devait enfanter la secte des manichéens, longtemps puissante, et que saint Augustin traversa pour arriver au Christianisme ; là, fermentait une métaphysique ardente, illuminée, qui contraste avec le cortège élégant du culte grec ou romain, et les religions sensuelles de presque toute l'Asie.

La haine des Parthes contre Rome fut une barrière aux progrès du culte romain. On ne connut jamais dans la Perse la divinité des Césars ; et un roi des Parthes vengea le genre humain, en reprochant à Tibère, dans une lettre publique, les crimes et les infamies que Rome consacrait par des autels.

Il nous reste à parler du peuple qui devait changer tous les autres, étant lui-même immuable, et qui, déjà répandu sur presque tous les points du monde, doit surtout être considéré dans sa patrie, qu'il occupait encore, et dans son temple que, seul de tous les peuples, il fermait à l'idolâtrie. Les malheurs de la guerre, les captivités, le commerce, avaient commencé la dispersion des Juifs, et jeté les feuillets de leurs livres

sacrés dans l'univers. Depuis le temps de Cyrus, ils étaient répandus dans la Perse, dans la Syrie, et jusqu'à la Chine. Depuis Alexandre, et sous ses successeurs, ils se trouvaient en grand nombre dans les provinces de l'Asie-Mineure et dans l'Égypte; depuis Pompée, qui les subjugua, ils pénétrèrent dans l'Italie et dans toutes les parties de l'empire; mais, en Égypte et en Grèce, ils formaient, sous le nom de Juifs hellénistiques, une classe d'hommes qui ne manquait ni de savoir ni de richesses. Il semble, au contraire, que ceux qui vinrent à Rome étaient confondus avec les plus vils Égyptiens et ces adorateurs de la déesse Isis, souvent réprimés par le Sénat romain. On se moquait de leurs jeûnes rigoureux, de leur circoncision et de leur sabbat : Horace y fait allusion; Auguste en plaisante dans une lettre.

Au commencement du règne de Tibère, ils étaient si nombreux à Rome, et comptés pour si peu de chose par la tyrannie, que ce prince en fit déporter quatre mille sur le climat insalubre de la Sardaigne. La persécution fut alors assez rigoureuse pour que les philosophes païens, qui avaient adopté la diète pythagoricienne, craignissent d'être confondus avec ces sectateurs de cultes étrangers, que l'on reconnaissait surtout à l'abstinence de certaines viandes.

Cependant, plusieurs décrets du Sénat attestent que, dans les provinces éloignées de l'empire, la liberté du culte juif était assurée; et même à Rome les Juifs ne tardèrent pas à reparaître, perdus dans le chaos de cette ville immense. Quelques-uns d'entre eux célébraient la fête d'Hérode, et tous observaient rigoureusement le sabbat. Le peuple et les poètes s'en moquaient. Pauvres et méprisés, ayant toujours avec eux leurs corbeilles de voyage, ils occupaient hors de Rome un lieu jadis consacré, et pour lequel ils payaient une taxe au trésor public. Comme tous les persécutés, ils avaient quelque chose de mystérieux : le peuple les maltraitait et les craignait tour à tour; ils étaient devins, mendiants, astrologues, et vendaient à bas prix des philtres et des prédictions, au gré de ceux qui les consultaient.

Enfin, quelques Juifs d'une grande naissance étaient admis à la cour des empereurs. Mais, comme il arrive toujours, leur zèle pour le culte et les mœurs de la patrie s'affaiblit à proportion de la richesse et du crédit qui les mêlait avec les vainqueurs.

Dans la Judée, devenue province romaine, et dans les autres provinces de Syrie et d'Égypte habitées par les Juifs, le caractère national se conservait mieux, et se montrait avec plus d'avantage.

Partout, dans le monde, les Juifs portaient les cérémonies et les pratiques de leur loi ; mais, en Judée, près du temple, ils retrouvaient l'orgueil de leur patrie, et les promesses immortelles de leur Dieu. Le souvenir des grands combats des Machabées contre les rois grecs d'Assyrie n'était pas encore éteint ; même, depuis la conquête romaine, ils avaient eu des rois de leur nation. Leurs privilèges étaient menagés ; ils avaient leurs sanhédrins, leurs tribunaux, et Rome ne leur interdisait que le droit de guerre civile entr'eux. Les anciennes querelles de Jérusalem et de Samarie qui, sous les fils d'Hérode, étaient devenues plus d'une fois sanglantes, se réduisaient maintenant à des controverses. Dans l'oisiveté de la paix, les sectes florissaient, animées par le commerce des Orientaux et des Grecs, dont elles empruntaient diverses doctrines, mais en les rapportant à la loi mosaïque, si fortement empreinte sur toute la vie du peuple juif.

Ainsi, tandis que les philosophies grecques existaient, pour ainsi dire, hors du polythéisme, et devenaient des espèces de religions morales opposées à la religion purement mythologique de l'état, les sectes juives, au contraire, tiraient leur source de l'ancien culte du pays, et y rentraient de toutes parts. Phariséens, saducéens, esséniens, tous croyaient à la loi mosaïque, qu'ils commentaient en sens divers : sans doute les thérapeutes, cette colonie d'esséniens solitaires et enthousiastes, avaient quelque chose de l'austérité des premiers disciples de Pythagore ; sans doute les saducéens, qui bornaient l'existence de l'âme à la durée de la vie, et mettaient le bonheur dans les

plaisirs des sens, avaient de grands rapports avec la secte d'Épicure, la plus facile de toutes à imiter. Peut-être même les pharisiens superbes, inflexibles, minutieux observateurs de la règle, sembleraient-ils, au premier coup d'œil, avoir quelques traits de la secte stoïque; mais ces analogies ne sont rien devant le caractère profondément mosaïque imprimé sur ces trois sectes. C'était aux livres hébreux que les saducéens empruntaient de bonne foi leurs dogmes; c'était dans ces vives peintures d'abondance et de bonheur terrestre, où se complait l'imagination orientale; c'était dans ces allégories matérielles dont se voilent les vérités morales de la Bible, qu'ils puisaient leurs doctrines. Ils n'étaient que de serviles interprètes, de grossiers traducteurs de l'ancien Testament. Ils offraient, pour ainsi dire, leur mollesse et leurs plaisirs, comme un gage de leur foi. Ils ne divinisaient pas la volupté comme avait fait l'imagination des Grecs, mais ils la croyaient un hommage à leur dieu, un signe qu'ils étaient le peuple de son choix.

Les pharisiens, au contraire, exagéraient la rigueur et les minutieuses observances de la loi mosaïque. Leur apparente piété couvrait leur hauteur et leur avarice; et, comme ils exerçaient presque toutes les fonctions du sacerdoce, ils avaient à la fois l'orgueil de prêtre et celui de sectaire; leur culte était tout matériel, imposant des pratiques extérieures plutôt que des vertus, prescrivant des jeûnes rigoureux, mais ne retranchant aucune passion. Leur foi était cependant spiritualisée: ils croyaient à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses d'une autre vie. Plusieurs d'entr'eux étaient versés dans les lettres grecques, sans rien perdre de leur intolérance religieuse.

Après les autres nations, ce qu'ils méprisaient le plus, c'était la leur; ils s'en distinguaient par un faste de piété. Ils portaient sur eux des *théphilims* ou espèces d'écrêteaux, sur lesquels étaient inscrits des passages de la loi mosaïque. Cependant, leur adroite ambition se ménageait avec les Romains, et ils gouvernèrent presque toujours sous leurs ordres.

Les esséniens étaient remarqués par les Romains pour leur

vie contemplative et solitaire ; Pline les appelle une nation éternelle, où il ne naît personne. C'était, de toutes les sectes et de toutes les opinions, celle qui s'avancait le plus vers cette réforme dont le monde avait besoin. Elle se détachait du judaïsme, qui avait mis autrefois les bénédictions temporelles dans le nombre des enfants. Elle substituait le célibat religieux à la vie patriarcale. La règle des esséniens cependant n'était pas uniforme à cet égard ; quelques-uns tenaient encore à la vie active, se mariaient, s'occupaient de labourage, et habitaient les plaines les plus fertiles de la Palestine et de la Syrie.

Mais une secte épurée, sortie de leur sein, et qui prenait le nom de thérapeutes, s'imposait la sévère continence, si difficile dans les climats brûlants de l'Asie. Elle était répandue en divers lieux, et portait avec elle, indépendamment de l'esprit juif, ce patriotisme monacal entretenu par la constance des mêmes privations et des mêmes sacrifices.

En Égypte, près du lac Mæris, il existait une colonie semblable, décrite par Philon. On croirait lire l'histoire d'un monastère chrétien.

La vie de ces thérapeutes ressemblait à celle des trappistes, à quelques austérités près : la prière et les pieux cantiques avant le point du jour, le travail des champs, le repas frugal et tardif avec de l'eau pure, de la farine de froment et des feuilles d'hysope, les longues prières du soir, voilà quelle était la vie de ces solitaires. Dans leurs retraites, les imaginations ardentes s'enflammaient à la lecture des livres hébraïques, et se nourrissaient de rêveries et d'enthousiasme. Des réunions de femmes étaient soumises à la même règle ; elles se rassemblaient dans le même temple que les hommes ; une muraille les en séparait, sans monter jusqu'au faite du temple ; et, du haut d'une chaire élevée, la voix de l'orateur se faisait entendre aux deux côtés de l'assemblée.

Souvent ils se réunissaient pour des repas, semblables aux agapes des premiers Chrétiens, et réglés également par la frugalité la plus austère. Mais dans leurs chants, dans leurs prières, dans leurs usages, tout était encore israélite. Séparés dans

leurs fêtes en deux chœurs, comme pour célébrer la mémoire du passage de la mer Rouge, les hommes répétaient le cantique de Moïse, et les femmes celui de Marie. On eût dit une de ces tribus captives, transplantée sur les bords de l'Euphrate, et conservant les mœurs et les chants populaires de la patrie.

Cependant, ils donnaient l'exemple de ce dégoût de la vie commune, de cette fuite au désert qui marqua les commencements du Christianisme, et qui s'accordait si naturellement avec l'état du monde opprimé. Les thérapeutes étaient Juifs; mais ils participaient à cette grande réformation qui se préparait par les vices et les malheurs de l'ancienne société; du reste, toutes les sectes et toutes les colonies du peuple juif étaient rapprochées par une attente commune.

Quelques Juifs seulement ne voyaient, dans la promesse d'un Sauveur, qu'une espérance pour le salut des âmes et pour la réforme du monde. Les Samaritains, depuis si longtemps schismatiques, avaient à cet égard des idées plus élevées et plus pures que les Juifs de Jérusalem; mais leur foi d'ailleurs était altérée par le mélange des croyances orientales.

Ces dogmes simples de Zoroastre, transmis de proche en proche, défigurés par l'ignorance de leurs derniers sectateurs, étaient devenus une nouvelle idolâtrie. Les génies remplaçaient les dieux; c'était une autre erreur plus abstraite, plus contemplative, plus rêveuse que celle du paganisme romain, mais également faite pour troubler l'âme par la superstition et la crainte. Ces génies de l'Orient, ces intelligences émanées du Très-Haut, ces puissances intermédiaires ou rebelles, n'avaient point de temples ni de statues; mais le dévot oriental se croyait sans cesse en leur pouvoir, les redoutait partout, les sentait, les souffrait en lui-même: de là ces possessions si communes dans l'histoire de cette époque. Ce n'était plus cette fureur divine, attribuée par les païens aux interprètes de leurs dieux; ils vénéraient la Pythie. On exorcisait un possédé de Nazareth ou de Samarie. Ce n'était pas non plus ces furies vengeresses qui, dans le polythéisme grec, s'attachaient à la suite des grands coupables. Les malfaisants génies dont parle la Mishna,

rôdaient autour de l'innocence ; le monde était plein de leurs embûches, ils tourmentaient les corps et les âmes. Cette superstition rendait fou.

Ainsi, dans la pureté même du déisme judaïque, germait à cette époque une croyance qui, mal comprise, ramenait le polythéisme ; mais les Juifs, au milieu de cette corruption de leurs lois primitives, restaient un peuple séparé de tous les autres. La conquête passait sur eux sans les atteindre. Ils ajoutaient à leur culte des superstitions de leur choix ; mais ils repoussaient avec horreur les cérémonies du culte romain.

Leur patriotisme et leur religion étaient tellement confondus, que les premiers Juifs qui se firent Chrétiens cessèrent d'être Juifs, et que le reste de la nation n'en fut que plus acharné dans sa haine contre l'univers dissident.

Aussi ce peuple, qui pendant quatre-vingts ans avait tranquillement porté le joug de Rome, trouva-t-il tout à coup un courage extraordinaire pour le briser. Il avait laissé prendre son territoire et ses villes. Il avait souffert les pillages et les tyrannies des gouverneurs romains ; mais quand l'insensé Caligula voulut placer sa statue dans le temple de Jérusalem, le peuple, quoique sans armes, et deshabitué de la guerre, se souleva tout entier, et fit comme une sédition de prières, de gémissements et de désespoir. Le gouverneur n'osa point aller plus avant, et différa l'entreprise, qui fut pour jamais écartée par la mort de Caligula. Mais l'injure était faite, et depuis lors il fermenta chez les Juifs une nouvelle ardeur de délivrance.

Par-dessus toutes les sectes divisées de doctrines, il se forma le parti des zélés, c'est-à-dire de ceux qui voulaient chasser les Romains ou périr sous les ruines du temple. De là ces guerres épouvantables qui firent peur aux Romains eux-mêmes, et leur donnèrent à combattre ce qu'ils n'avaient pas encore rencontré dans le monde, le fanatisme religieux. Ces Juifs, si méprisés à Rome et sur tous les points de l'empire, colporteurs, marchands, astrologues, nourris d'usures et d'affronts, firent sur leur terre natale une résistance héroïque. Le siège de Jérusalem surpassa en horreur celui même de Carthage ;

et, dans l'un et l'autre, un vainqueur naturellement généreux, fut l'instrument de la plus barbare destruction.

Chose remarquable! la ruine de Jérusalem semblait la victoire du polythéisme sur le culte d'un seul Dieu. Un nombre prodigieux d'habitants périt. Le temple fut consumé par les flammes. Titus, de retour à Rome, fit porter devant lui, dans son triomphe, les vases sacrés, le voile du sanctuaire et le livre de la loi. Il n'y eut plus de peuple juif; et ses cendres furent, pour ainsi dire, jetées au vent dans tout l'univers.

Cependant, ces amas de ruines n'étouffèrent pas la nouvelle croyance qui sortait de la Judée; au contraire, elle vit dans cette extermination une preuve de la vérité; et Rome, après avoir détruit une nation cantonnée dans un coin de l'Asie, eut une religion cosmopolite à combattre.

Infatué de mille rêveries bizarres, le monde romain, par ses vices et par ses lumières, par l'affaiblissement de tous les cultes et l'invasion des idées orientales, par la communication plus facile des peuples, et le contraste ou la confusion de leurs croyances, s'agitait de toutes parts, et mûrissait pour un grand changement. Les hommes n'y suffisaient pas. Ils commentaient d'anciennes fables, au lieu d'y croire; ils vieillissaient le paganisme pour le rajeunir; mais ils ne faisaient qu'ajouter au chaos des opinions, sans trouver une croyance qui pût ranimer l'esprit de l'homme, et lier les nations entr'elles.

Le Christianisme seul eut cette puissance; il profita de l'ordre et de la paix établies dans l'empire pour se répandre avec une incroyable rapidité. Il marcha, pour ainsi dire, à grandes journées sur ces vastes chemins que la politique romaine avait ouverts d'un bout de l'empire à l'autre pour le passage des légions. Il s'empara de toutes les dispositions que la haine du joug romain laissait dans le cœur des peuples asservis. Il releva, par l'enthousiasme, des âmes abattues par l'oppression. Parlant au nom de l'humanité, de la justice, de l'égalité primitive entre les hommes, il devait avoir bientôt pour lui tout ce qui était esclave ou sujet, c'est-à-dire l'univers.

Cependant, que d'obstacles s'opposaient encore à la promulgation d'un culte nouveau ! Sur chaque point de l'empire, quelques rites anciens, quelques superstitions locales conservaient tout leur pouvoir. Des peuples entiers étaient plongés dans la plus grossière ignorance, et trop stupides pour se défier d'aucune fable. Les autres s'accommodaient d'un culte sans devoirs, et d'une vie toute de passions et de jouissances. Le vieux polythéisme faisait encore le fond de la société romaine ; ses temples et ses idoles étaient partout devant les regards. Ses poètes occupaient l'imagination charmée ; ses fêtes étaient le spectacle de la foule : il se mêlait à tous, comme un usage ou comme un plaisir ; il brillait sur les enseignes des légions, il ornait les noces et les funérailles. Plus tard, il ensanglanta les cirques et les théâtres. Il avait survécu à l'incrédulité même qu'il inspirait ; il était devenu une sorte d'hypocrisie publique professée par l'état, et sa décadence, étayée par le pouvoir, l'intérêt, l'habitude, semblait faite pour durer aussi longtemps que celle de l'empire

ATHÉNAGORE.

NOTICE

SUR ATHÉNAGORE.

Une preuve des plus frappantes en faveur du Christianisme , c'est la conversion de ces grands génies qui , dès les premiers temps , embrassèrent sa défense. Ils sortaient des écoles de la philosophie ; ils allaient partout cherchant la vérité. Ils s'arrêtent tout à coup devant la doctrine du Christ. Ils l'embrassent avec transport ; ils bravent la mort pour la défendre : elle leur apparaissait donc avec tous les caractères de vérité qui ne laissent plus aucun doute à l'esprit.

La beauté de la doctrine qu'ils entrevoient , la sublimité des vertus qu'ils ont sous les yeux , les étonnent. Ils examinent , ils raisonnent ; et plus ils cherchent à approfondir , plus ils restent convaincus qu'il n'y a rien de l'homme dans ce qu'ils découvrent ; qu'ici tout est divin , la droiture de l'âme unie à la docilité du cœur seconde la grâce ; ils en deviennent la conquête , et demandent avec empressement d'être admis dans la société chrétienne.

Et que lui apportent ces illustres transfuges de la philosophie et du paganisme ? Une érudition prodigieuse dans tous les genres , une force de raisonnement irrésistible , une connaissance parfaite

de tout ce qui se disait, s'enseignait, se pratiquait dans les écoles de la philosophie comme dans les mystères de la religion païenne; une science profonde des lois, des coutumes, des mœurs.

Et tous ces précieux avantages la Providence en fait autant d'armes victorieuses qu'elle retourne contre l'erreur au profit de la vérité.

Quel intérêt s'attache à leurs éloquents plaidoyers! Tout leur est connu : la philosophie avec tous ses systèmes, le paganisme avec toutes ses absurdités, et le Christianisme avec son ensemble si parfait dans son unité. Ils présentent toutes les pièces du procès : d'une part, l'idée la plus sublime, la plus majestueuse, la plus digne qu'on pût se faire de la Divinité; de l'autre, tout ce qu'on peut imaginer de plus absurde, de plus indécent, de plus propre à la dégrader. D'une part, les notions les plus saines, les plus liées, les plus consolantes pour la raison; de l'autre, des fables dénuées de tout fondement, de toute vraisemblance, de tout bon sens. D'un côté, la sagesse de Dieu dans le gouvernement de ses créatures, dans les lois qu'il leur impose, dans la fin à laquelle il les destine; de l'autre, le déplorable abandon des hommes jetés sur la terre comme au hasard, sans connaissance de leur origine, de leurs devoirs, de leurs destinées. Ici l'admirable spectacle des vertus les plus pures, les plus héroïques et les plus capables de rapprocher l'homme de la Divinité : là, le spectacle révoltant des vices les plus grossiers, des passions les plus brutales et des excès monstrueux qui font descendre l'homme au-dessous de la brute.

Voilà le rapprochement, la comparaison qu'ils se plaisent à faire. On ne doit pas s'étonner de les trouver tous sur ce même fond d'idées. C'est ce contraste qui les avait surtout frappés et amenés à la vérité; et c'est en le reproduisant qu'ils cherchent à éclairer ceux dont ils partageaient les erreurs; qu'ils ouvrent les yeux aux uns, qu'ils imposent silence aux autres, et qu'ils multiplient les glorieuses conquêtes du Christianisme.

Et quel succès ne devaient-ils pas obtenir, lorsque le génie venait embellir la raison, et avec de nouveaux charmes lui prêter de nouvelles forces! Ces réflexions se sont présentées naturelle-

ment à propos d'Athénagore, qui nous offre toute la saine raison de saint Justin, mais parée de toutes les richesses de l'éloquence et du génie. Il était lié d'inclination, d'étude et de dévouement à la cause du Christianisme avec le saint martyr. Il lui fut associé par les villes grecques devenues chrétiennes, dans la députation qu'elles adressèrent pour leur défense aux empereurs Marc-Aurèle et Commode. Quelle différence entre ces deux philosophes et les Carnéade, les Critolaüs que ces mêmes villes envoyèrent trois siècles auparavant près du Sénat romain. Il ne s'agit plus de fixer les bornes du territoire d'une ville ou d'une bourgade. Ici se plaide la cause de l'humanité tout entière.

Nous regrettons de ne savoir d'Athénagore que ce que nous apprennent les titres de ses écrits ; c'est-à-dire qu'il était Athénien, qu'il vécut sous Marc-Aurèle ; que de philosophe païen il devint zélé défenseur du Christianisme. On ne doit pas s'étonner de cette lacune dans l'histoire de l'Église, si on songe aux pertes qu'elle fit d'une partie de ses monuments les plus précieux pendant les ravages des persécutions et par les inondations des peuples barbares dans toutes les parties de l'empire. Baronius le met au nombre des saints martyrs de l'époque de Marc-Aurèle. Les raisons qu'il apporte sont assez plausibles.

On sait que sous ce règne, où la philosophie semblait assise sur le trône, l'animosité des peuples contre le nom chrétien, et la servile complaisance des magistrats n'en multipliaient pas moins les édits de persécution. C'est à l'occasion de ces édits de sang que le philosophe Athénagore vint plaider près de l'empereur la cause des opprimés. A défaut de détails historiques, nous aurons recours à ses écrits pour apprendre à le connaître. Son Apologie à l'empereur Marc-Aurèle, et son Traité sur la résurrection des morts, les seuls ouvrages qui nous restent de lui, nous offriront des preuves incontestables de sa force d'âme, de la beauté de son génie, de sa brillante éloquence et de sa vaste érudition.

ATHÉNAGORE.

APOLOGIE DES CHRÉTIENS.

Aux empereurs M. Aurèle-Antonin, et L. Aurèle-Commode, vainqueurs des Arméniens et des Sarmates, et, ce qui est plus grand encore, philosophes.

I. Votre empire, grands princes, n'est point soumis partout aux mêmes lois et aux mêmes usages; et chacun peut suivre les institutions de son pays, quelque ridicules qu'elles soient, sans avoir à craindre ni juges, ni lois. Hion fait un dieu d'Hector, et adore Hélène sous le nom d'Adrastie; Sparte honore Agamemnon comme Jupiter, et Philonoé fille de Tyn-dare; Ténédos invoque Téné. Les Athéniens offrent des sacrifices à Neptune Erecthée, et célèbrent en même temps des cérémonies et des mystères en l'honneur d'Agraule et de Pandrose, bien qu'on les regardât comme des impies pour avoir ouvert le coffre qui renfermait le dépôt confié à leur garde. En un mot, tous les peuples et toutes les nations offrent les sacrifices et célèbrent les mystères qui leur plaisent. Les Égyptiens regardent comme des dieux les chats, les crocodiles, les serpents, les aspics et les chiens. Vous et vos lois

vous dites à tous qu'on est impie et criminel de ne reconnaître aucun dieu, et qu'il est nécessaire que chacun adore celui qu'il voudra, que la crainte de la Divinité détourne du mal. Pourquoi notre nom (qu'il ne vous blesse pas, ainsi qu'il irrite la multitude indignée de l'entendre seulement prononcer); pourquoi, dis-je, notre nom est-il en horreur ? Ce n'est pas le nom, c'est le crime seul qui est digne de haine et de supplice. Tous admirent votre douceur, votre mansuétude, votre clémence et votre humanité, qui permettent à chacun de vivre selon ses lois : vous traitez toutes les cités avec les égards et la distinction qu'elles méritent ; et le monde entier, grâce à votre sagesse, jouit d'une paix profonde. Pour nous autres qu'on appelle Chrétiens, nous sommes les seuls exclus de votre bienveillance : que dis-je, vous souffrez que des hommes innocents, pénétrés, comme nous le prouverons, des sentiments les plus religieux et pour Dieu et pour les empereurs, soient opprimés, dépouillés, persécutés, et uniquement à cause de leur nom ! Nous avons donc osé exposer notre cause au grand jour. Ce discours vous montrera jusqu'à quel point tout est méconnu à notre égard, lois, équité, raison. Nous vous supplions de jeter aussi sur nous un regard de bienveillance, afin d'arrêter le glaive de la calomnie et qu'il cesse de nous immoler.

C'est peu que l'injustice nous dépouille, que l'ignominie nous flétrisse ; que la haine nous ravisse les plus précieux avantages : il est vrai que nous méprisons tous ces biens que les mortels recherchent avec tant d'ardeur ; nous les méprisons, nous qui avons appris non-seulement à ne pas rendre le mal pour le mal, à ne pas appeler en justice l'ennemi qui nous attaque et nous dépouille, mais à présenter l'autre joue à ceux qui nous donnent un soufflet, à céder notre manteau à celui qui nous enlève notre tunique. Mais, après nous avoir ravi nos biens, on en veut à notre vie, on nous accuse d'une multitude de crimes dont on ne saurait même nous soupçonner et que nous pourrions plus justement reprocher à nos calomniateurs et à ceux qui leur ressemblent.

II. Certes , si l'on peut nous convaincre d'un seul crime quel qu'il soit , nous ne demandons point de grâce ; qu'on nous fasse subir les plus cruels supplices , nous les appelons sur nous. Mais si les accusations ne portent que sur notre nom (qu'ont-elles été jusqu'à ce jour, sinon des propos vagues répandus dans le peuple ? jusqu'ici on n'a pu convaincre du moindre crime un seul Chrétien) ; c'est à vous, grands princes, dont l'humanité égale les lumières, à nous mettre sous la sauve-garde des lois, afin qu'à l'exemple des peuples et des cités qui partout vous bénissent, nous puissions aussi vous rendre grâce et nous glorifier de n'être plus en butte aux traits de la calomnie. Vous êtes trop justes pour souffrir que tandis qu'on ne punit les autres accusés qu'après avoir bien constaté leur crime, nous seuls soyons condamnés sur notre nom et qu'il l'emporte sur nos raisons devant les tribunaux ; car vos juges ne s'informent point si un Chrétien est coupable dans sa conduite, ils attachent à son nom l'infamie du crime. Mais rien n'est plus indifférent en soi-même qu'un nom. On n'est bon ou mauvais qu'à raison de sa conduite et de ses actions ; vous le savez mieux que personne, vous qui êtes versés dans la philosophie et dans tous les genres de connaissances. Aussi ceux qui sont appelés devant vos tribunaux, sous la prévention même des plus grands crimes, se reposent sur l'espérance que vous interrogerez leur vie avant tout ; que le nom des personnes ne vous ébranlera point parce qu'il est vain en lui-même, et que vous ne vous arrêterez pas aux accusations, si elles sont fausses ; ils savent qu'une impartiale justice prononce l'arrêt qui condamne ou l'arrêt qui absout.

Ce droit, qui est le droit de tous, nous le réclamons aussi pour nous, nous demandons qu'on ne nous haïsse et qu'on ne nous punisse point à cause du nom que nous portons ; car en quoi ce nom est-il un crime ? Qu'on nous juge sur un fait coupable en soi-même : s'il est faussement avancé, qu'on nous acquitte ; s'il est prouvé, qu'on nous condamne ; en un mot, que le jugement porte non pas sur un nom, mais sur un crime ; il n'est de criminel parmi nous que celui qui prend notre nom sans profes-

ser notre doctrine. Quand on juge un philosophe, innocent ou coupable, on ne le juge pas avant l'examen de sa conduite, sur le nom seul de l'art ou de la science qu'il professe; on le punit si son crime est prouvé, sans qu'il en rejaillisse aucun deshonneur sur la philosophie elle-même; car il n'est criminel que parce qu'il n'est pas un vrai philosophe, la science est innocente de son crime et hors d'atteinte; mais il est absous, si l'accusation est calomnieuse: qu'on nous laisse donc jouir de cette égalité de droit, qu'on examine notre vie, et qu'on cesse de nous faire un crime de notre nom.

En commençant l'apologie de notre doctrine, je dois vous supplier d'abord, grands princes, de m'écouter avec impartialité, de ne point vous laisser entraîner, ni préoccupé par des bruits populaires et absurdes, mais d'accorder à l'examen de notre cause cet amour de la vérité et de la science dont vous faites profession. De cette manière, vous n'aurez à vous reprocher aucune imprudence; et pour nous, déchargés désormais des crimes que la malignité nous impute, nous cesserons enfin de nous voir poursuivis par la haine.

III. On nous accuse de trois crimes: d'être des athées, de nous nourrir de chair humaine comme Thyeste, d'être incestueux comme OEdipe. Si ces crimes sont prouvés, n'épargnez ni l'âge, ni le sexe; punissez-nous par tous les genres de supplices; exterminiez-nous sans pitié, nous, nos femmes et nos enfants, si quelqu'un de nous vit à la manière des brutes. Et certes l'animal lui-même ne s'approche point d'un animal de son sexe; il s'unit selon les lois de la nature pour le seul temps nécessaire à la génération, et non pour se livrer sans frein à ses penchants; il reconnaît aussi ceux qui lui ont fait du bien. Quel supplice mériterait l'homme qui descendrait au-dessous de la brute; quel châtement pourrait égaler son crime? Mais si on ne trouve là que des accusations et des calomnies dénuées de tout fondement, suite naturelle de l'acharnement du vice contre la vertu, puisque, par un décret divin, une guerre éternelle est allumée entre les êtres d'une nature contraire; si vous-mêmes vous êtes les témoins de notre innocence, vous qui

défendez de nous accuser à cause de notre nom, il est de votre devoir de vous assurer de nos mœurs, de notre doctrine, de notre obéissance, de nos sentiments pour vous, votre famille et votre empire, et de tenir la balance égale entre nos accusateurs et nous : nul doute que la victoire ne reste à ceux qui sont toujours prêts à donner leur vie pour soutenir la vérité.

IV. Afin d'éviter le reproche de n'avoir pas réfuté tous mes adversaires, j'irai au-devant de chacun des griefs qu'ils nous imputent. Et d'abord, à l'égard du crime d'impiété dont on nous charge avec tant d'injustice, je dirai que les Athéniens eurent raison de condamner Diagoras comme athée. Non content de divulguer et de révéler à la foule les secrets d'Orphée, les sacrifices de Cérès, d'Eleusis, et les mystères des Cabires, il mutilait encore la statue d'Hercule, pour faire cuire ses légumes, et portait l'audace jusqu'à publier hautement, et à qui voulait l'entendre, qu'il n'y avait point de Dieu. Peut-on nous appeler des athées, nous qui confessons l'existence d'un Dieu, qui le distinguons de la matière, qui mettons entre l'un et l'autre une si grande différence ? (Car nous disons que Dieu est incréé et éternel, et que l'esprit seul et la raison peuvent le comprendre, tandis que la matière est créée et corruptible.) Si nous pensions comme Diagoras, sur la Divinité, après toutes les preuves que nous avons sous les yeux des hommages qu'elle mérite à tant et à de si justes titres, témoins l'ordre invariable, l'harmonie constante, la grandeur, la magnificence, la beauté de l'univers, sans doute on aurait droit de nous accuser d'être des athées et de nous punir de mort.

Mais puisque nous reconnaissons un Dieu unique et incréé (car ce qui est ne commence pas, mais bien ce qui n'est point), un Dieu qui a tout fait par son Verbe, il est absurde de nous calomnier et de nous persécuter.

V. Vous ne regardez pas comme des athées les poètes et les philosophes qui se sont occupés de Dieu. Euripide doutait de l'existence de ces dieux qui tiennent leur titre de l'ignorance et des préjugés vulgaires, lorsqu'il disait :

« Si Jupiter réside au plus haut des cieux, il ne devrait pas faire peser l'infortune sur le juste. »

Mais parlant du Dieu que la raison nous découvre, c'est ainsi qu'il s'exprime :

« Voyez-vous, dit-il, cet être sublime qui embrasse l'immensité des cieux, et environne la terre d'une ceinture humide; vous dites que c'est Jupiter, dites plutôt que c'est Dieu. »

Car il ne connaissait pas la nature des autres auxquels on a coutume de donner des noms : de votre Jupiter, disait-il, je ne saisis qu'un vain son; et il ne voyait pas à quoi se rattachaient ses noms. A quoi bon des noms pour désigner des choses qui n'existent point? Mais s'élevant à l'être invisible par la contemplation de ses œuvres, il voyait clairement ce qui le révèle dans les cieux et sur la terre; il comprenait que celui qui a créé toutes ces choses et qui les gouverne par son esprit était Dieu; il démontrait que ce Dieu devait être unique, et désignait quel devait être le lieu de son séjour : en cela il était d'accord avec Sophocle, qui s'écrie, au sujet de la nature divine et des beautés qu'elle a répandues dans ses œuvres, oui, il n'est qu'un Dieu, un seul Dieu créateur du ciel et du vaste univers.

VI. Philolaüs, de son côté, assurant que tout est renfermé dans le sein de Dieu, comme dans une prison, démontre et son unité, et sa nature immatérielle. Écoutez comment Lysis et Opsimus définissent Dieu : c'est un nombre incalculable, a dit l'un; c'est l'excédant du nombre le plus grand sur le nombre qui l'approche de plus près, a dit l'autre. Si donc le plus grand nombre, comme disent les pythagoriciens, est la dixaine, puisque ce nombre contient en lui-même tous les rapports de nombre et d'harmonie, et si en même temps le nombre neuf l'approche de plus près, Dieu est l'unité, c'est-à-dire un; car ce nombre dix surpasse exactement d'une unité celui qui lui est immédiatement inférieur. Je vais aussi exposer le sentiment de Platon et d'Aristote. Toutefois, en rappelant ce qu'ils ont dit sur la Divinité, mon intention n'est point de développer

tout leur système; car autant vous surpassez les autres en sagesse et en puissance, autant vous l'emportez sur eux par vos travaux et vos recherches dans tous les genres d'érudition. Et toutes les parties de la science vous sont si familières, que ceux qui n'en cultivent qu'une branche ne la connaissent pas plus à fond que vous ne la connaissez vous-mêmes. Mais comme nous ne pouvons prouver, sans citer les noms, que nous ne sommes pas les seuls à reconnaître l'unité de Dieu, je réunis ici les différentes opinions. Platon dit : « Il est difficile d'arriver à la connaissance du créateur et père de cet univers; et quand on l'a connu il est presque impossible d'oser en parler publiquement. » Ce philosophe parlait ici du Dieu unique, éternel, increé; s'il en reconnaît d'autres, comme le soleil, la lune et les étoiles, il les considère comme des êtres créés. C'est ainsi qu'il fait parler Jupiter : « Dieux des dieux que j'ai créés, ils ne peuvent être anéantis sans ma volonté; car tout ce qui est lié peut être délié. » Si donc Platon ne fut point un athée en reconnaissant un Dieu unique, increé, créateur de toutes choses, comment pourriez-vous nous condamner comme des athées, nous qui, à l'exemple de Platon, reconnaissons et adorons le Dieu qui a tout fait par son Verbe, et qui maintient et conserve tout par son esprit.

Aristote et ses disciples reconnaissent aussi un seul Dieu; mais ils en font une espèce d'animal composé d'un corps et d'une âme : son corps, disent-ils, se compose de la réunion des planètes qui roulent dans l'univers, et son âme est la raison qui préside au corps; immobile elle-même, elle est le principe de tout mouvement. Les stoïciens, bien qu'ils semblent multiplier la Divinité par les différents noms qu'ils lui donnent, à raison du changement que subit la matière dans laquelle, selon eux, l'esprit de Dieu se répand, n'admettent réellement qu'un seul Dieu. En effet, si Dieu est un feu subtil répandu partout, pour tout féconder, et renfermant le principe et la vie de tous les êtres qui naissent au gré du destin; si son esprit parcourt le monde entier, il s'en suit qu'ils ne reconnaissent réellement qu'un seul Dieu, appelé Jupiter, quand on

parle du feu; Junon, quand il s'agit de l'air, et qui prend divers autres noms, selon les différentes parties de matière qu'il pénètre.

VII. Puis donc que tous les philosophes se sont vus forcés, comme malgré eux, de reconnaître un seul Dieu, quand ils ont remonté au premier principe des choses; puisque nous-mêmes nous reconnaissons pour Dieu unique l'auteur de cet univers, pourquoi leur permettre de dire et d'écrire impunément sur la Divinité tout ce qui leur plait, tandis que la loi nous en fait un crime à nous, qui pouvons établir, sur des témoignages certains et des preuves évidentes, la vérité de notre croyance sur l'unité de Dieu? Car les poètes et les philosophes ont effleuré cette importante question, comme tant d'autres, en nous livrant leurs conjectures, d'après quelques lumières reçues d'en haut il est vrai; mais du reste, sans autres guides qu'eux-mêmes dans leurs efforts impuissants pour arriver à la vérité. Car ce n'est pas de Dieu, mais d'eux-mêmes, qu'ils se sont flattés d'apprendre ce qu'il faut penser de la Divinité, et voilà pourquoi ils se sont partagés en tant d'opinions différentes sur Dieu, sur la matière, sur les formes, sur le monde. Quant à nous, nous avons pour garants de notre croyance et de notre foi les prophètes, qui nous ont enseigné ce qu'il faut croire sur Dieu et sur ses divins attributs, après l'avoir appris eux-mêmes de l'Esprit saint. Vous qui l'emportez sur les autres par votre sagesse et votre piété envers le vrai Dieu, vous conviendrez avec nous que ce serait outrager la raison que de refuser de croire à l'esprit de Dieu, parlant par les prophètes, qui n'étaient que des instruments dociles pour ajouter foi à des opinions humaines.

VIII. Écoutez maintenant comment nous prouvons l'existence d'un seul Dieu, créateur de cet univers, et vous verrez comme chez nous le raisonnement est d'accord avec la foi. S'il exista dès le commencement deux ou plusieurs dieux, assurément ils étaient dans un même lieu, ou ils vivaient séparés. Or, ils ne pouvaient être ensemble; car s'ils sont dieux, ils ne peuvent être semblables; dès lors qu'ils sont créés, ils sont

différents ; ce n'est qu'entre les êtres créés et conformes à un modèle que peut se trouver quelque ressemblance ; il n'en peut exister aucune entre des êtres incréés, parce que, ne sortant point d'un autre, ils n'ont point été formés sur lui. On dira peut-être que ces dieux étaient unis de manière à former les parties d'un seul et même tout, à peu près comme la main, l'œil, le pied et les autres parties du corps ne forment qu'un seul animal. Oui, s'il s'agissait d'un homme, de Socrate, par exemple, on pourrait dire qu'il est divisible et composé de plusieurs parties ; mais Dieu est incréé, impassible, inaltérable : dès lors il n'est sujet à aucune division ; mais si ces dieux vivent séparés, comme le Dieu créateur du monde est dans son ouvrage, au-dessus et autour de son ouvrage, où sont donc les autres dieux ?

Car si le monde, puisqu'il est rond, se compose de sphères célestes, le créateur du monde remplit nécessairement son ouvrage, pour étendre à toutes les parties les soins de sa providence, où sera donc la place d'un autre dieu ou de plusieurs autres dieux ? Assurément elle n'est point dans le monde, puisque c'est le séjour d'un autre ; ni autour du monde, car le Dieu, créateur du monde, est au-dessus du monde. Si donc elle n'est ni dans le monde, ni autour du monde (puisque le créateur occupe toutes les parties de cette circonférence), où donc sera-t-elle ? Est-ce hors du monde et de Dieu ? Est-ce dans un autre monde, ou autour d'un autre monde ? Mais si cet autre Dieu est dans un autre monde, ou autour, il n'est pas autour de nous ; il ne règne pas sur nous ; dès lors son pouvoir n'est pas infini, puisqu'il est circonscrit dans un lieu déterminé. Si donc il n'est ni dans un autre monde (puisqu'il existe déjà un Dieu qui remplit tout), ni autour d'un autre monde (puisque ce Dieu occupe tout), il s'ensuit qu'il n'existe nullement, puisqu'il ne lui reste aucun lieu qu'il puisse habiter. Quand même on le supposerait quelque part, que serait-il, puisque le monde est en la possession d'un autre, et que lui-même, placé au-dessus du créateur du monde, ne serait ni dans le monde, ni autour du monde ? Il n'est assurément aucun

lieu où cet autre dieu puisse se trouver, puisque le Dieu dont nous parlons remplit par sa présence tout ce qui est au-dessus du monde. A-t-il une providence ? Car il n'a rien fait, s'il ne veille sur rien. Eh ! bien, s'il ne fait rien, s'il ne s'occupe de rien, s'il n'existe aucun lieu qu'il puisse habiter, il n'y a donc qu'un seul Dieu, un seul créateur du monde.

IX. Notre croyance paraîtrait une doctrine toute humaine, si elle n'était appuyée que sur de pareils raisonnements ; mais chez nous le raisonnement est fortifié par l'autorité de nos divins oracles. Vous êtes trop instruits pour ignorer que nous avons eu un grand nombre de prophètes, tels que Moïse, Isaïe, Jérémie, qui, ravis, hors d'eux-mêmes, obéissaient au mouvement de l'Esprit saint et répétaient ses inspirations ; car il se servait d'eux comme le musicien se sert d'une lyre, d'où il tire les sons qu'il lui plaît. Que disent-ils ? « Le Seigneur est notre Dieu ; nul autre ne lui sera comparé. » Et puis : « Moi le Seigneur, je suis le premier et le dernier, et hors de moi il n'y a point de Dieu. Avant moi il n'y a point de Dieu, il n'y en aura point après moi. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autres que moi. » Et, parlant de sa grandeur, il s'écrie : « Le ciel est mon trône, la terre mon marche-pied. Quelle maison me bâtirez-vous, quel est le lieu de mon repos ? »

Mais je vous laisse à vous-mêmes le soin d'ouvrir ces livres sacrés, et d'étudier les divins oracles qu'ils renferment, afin que vous puissiez repousser comme il convient les calomnies dont on nous charge.

X. J'ai suffisamment démontré que nous ne sommes point des athées, puisque nous reconnaissons un seul Dieu, incréé, éternel, invisible et impassible, immense, que rien ne peut contenir, et qui ne peut être saisi et compris que par l'esprit et la raison, environné de lumière et de beauté, esprit tout-puissant, inénarrable, qui a tout créé, tout ordonné, et qui conserve tout par son Verbe ; car nous reconnaissons aussi le fils de Dieu. Et qu'on ne trouve point ridicule que nous donnions à Dieu un fils. Car ce que nous croyons de Dieu le père ou de son fils ne ressemble point aux inventions fabuleuses de ces poètes qui ne

font pas leurs dieux meilleurs que les hommes. Mais le fils de Dieu est le Verbe, la pensée et la vertu du Père; car tout a été fait par lui et avec lui, puisque le Père et le Fils ne sont qu'un. Or, comme le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père, par l'unité et la vertu de l'esprit, il s'ensuit que le Fils de Dieu est la pensée et le Verbe du Père.

S'il vous plaît de rechercher, avec la haute intelligence qui vous distingue, ce que c'est que le Fils, je dirai en peu de mots qu'il est la première production du Père, non point qu'il ait été fait comme les créatures (car de toute éternité Dieu avait en lui-même son Verbe, puisque sa raison est de toute éternité); mais il est sorti du Père, pour être la forme et le principe de toutes les choses matérielles, qui étaient confuses et mêlées, les plus subtiles avec les plus grossières, dans un affreux chaos. C'est l'Esprit saint qui nous l'apprend: «Le Seigneur, dit-il, m'a possédé « au commencement de ses voies; avant ses œuvres j'étais.» Et cet Esprit saint lui-même, qui agit dans les prophètes, nous disons qu'il émane de Dieu et qu'il retourne à Dieu, comme le rayon du soleil retourne au soleil. Qui ne s'étonnera qu'on traite d'athées les Chrétiens qui disent qu'il y a un Dieu père, un Dieu fils, un Saint-Esprit, unis en puissance et distingués en ordre? Ce n'est point là que se borne notre théologie; car nous reconnaissons aussi une multitude d'anges et de ministres que le Dieu, auteur et créateur de toutes choses, a établis et distribués, pour être présent partout et prendre soin des éléments, des cieux et de l'univers.

XI. Ne vous étonnez pas, grands princes, si je cherche à vous expliquer clairement notre doctrine; je veux que la vérité vous soit bien connue, afin que vous ne soyez pas entraînés par les préjugés insensés du vulgaire, et voilà pourquoi je m'applique à vous faire l'exposé le plus exact et le plus fidèle: pour vous montrer combien nous sommes loin d'être des athées, nous pourrions invoquer nos préceptes de morale, préceptes qui ne viennent point de l'homme, mais qui ont été donnés et révélés par Dieu même. Quels sont donc ces préceptes dont on nourrit notre enfance? Les voici: «Et moi

« je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez des enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » En plaidant notre cause devant des princes philosophes, qu'il me soit permis d'élever la voix et de m'écrier librement : Parmi tous ces grands savants si habiles à détruire les sophismes, à éclaircir les équivoques ; parmi ces grammairiens qui donnent l'étymologie des mots, qui enseignent les homonymes et les synonymes, les catégories et les axiomes, ce que c'est que le sujet, ce que c'est que l'attribut, et qui, avec tout cet étalage de science, promettent le bonheur à ceux qui les écoutent, en trouvez-vous beaucoup qui mènent une vie si pure, si vertueuse, que loin de haïr leurs ennemis, de maudire ceux qui les ont maudits les premiers, ce qui serait déjà faire preuve d'une grande modération, ils les aiment, ils les bénissent et prient pour ceux qui leur dressent des embûches ? Au contraire, ne sont-ils pas occupés jour et nuit à chercher dans leur art le secret de leur nuire, à leur tendre des pièges et à tramer leur perte ? Ils montrent par là que c'est l'art de bien dire qu'ils professent, et non l'art de bien faire. Mais regardez les Chrétiens, vous trouverez chez eux des ignorants, des artisans, de vieilles femmes qui ne peuvent, il est vrai, démontrer par le raisonnement la vérité de leur doctrine, mais qui vous en persuaderont l'excellence par la sainteté de leur vie ; car ils ne se répandent point en belles paroles, mais ils font briller leurs œuvres : ils ne frappent point celui qui les frappe, ils n'intentent point de procès à celui qui les dépouille, ils donnent à ceux qui demandent, ils chérissent le prochain comme eux-mêmes.

Et quoi ! Pensez-vous donc que nous aurions tant à cœur l'innocence et la pureté, si nous n'étions persuadés qu'un Dieu est témoin de toutes nos actions ? Non sans doute ; mais parce que nous sommes convaincus que nous rendrons compte de toutes nos œuvres au Dieu qui nous a créés, nous et le monde,

nous avons choisi un genre de vie méprisé de la multitude, mais plein d'humanité et de modération. Nous ne craignons rien sur la terre, pas même la mort, persuadés que nous sommes que rien ne peut être comparé aux biens que nous recevrons dans le Ciel, des mains du souverain juge, en récompense d'une vie toute de sagesse, de vertu, et employée à faire le bien. Platon prétend que Minos et Rhadamanthe jugeront et puniront les méchants; et nous, nous disons: Ce Minos et ce Rhadamanthe, et même leurs pères, s'ils existent, personne en un mot n'échappera au jugement de Dieu. Quoi! on regardera comme vertueux des hommes dont la maxime ordinaire est celle-ci: « Mangeons et buvons, car nous mourons demain; » des hommes qui ne voient rien au delà du tombeau, qui croient que la mort est un sommeil profond, un oubli éternel de tout (car le sommeil et la mort sont jumeaux, a dit un poète)! Et nous qui méprisons cette vie passagère, et qui ne tendons à la félicité éternelle que par la foi en un seul Dieu, en son Verbe; sachant quelle est l'union du Fils avec le Père, quelle est la communication du Père avec le Fils, ce que c'est que le Saint-Esprit; quelle est l'intime union des trois personnes, c'est-à-dire de l'Esprit, du Fils et du Père, et leur distinction dans leur unité; nous qui savons que la vie que nous attendons est au-dessus de toute expression; que nous ne pouvons y arriver qu'en nous conservant purs et irréprochables, et qui ne nous bornons pas seulement à aimer nos amis; car, dit le Sauveur, « si vous aimez ceux qui vous aiment, et si vous prêtez à ceux qui vous prêtent, quelle récompense aurez-vous? » Nous qui épurons tous les jours notre vertu, et qui vivons de manière à n'avoir rien à redouter du souverain juge, on nous regarde comme des impies! Des raisons graves et nombreuses que nous pourrions citer, nous en détachons quelques-unes d'un faible poids, pour ne point trop fatiguer votre attention. Ceux qui goûtent du miel ou du lait peuvent juger sur une petite partie de la bonté du tout.

XIII. Cependant, comme la plupart de ceux qui nous accusent d'athéisme n'ont pas la plus légère connaissance de

Dieu, et qu'ils ignorent entièrement toutes les choses naturelles et divines, mesurant la piété sur le nombre des victimes, et nous faisant un crime de ne pas reconnaître les dieux qu'adorent vos cités, examinez ici, grands princes, je vous prie, deux choses importantes : d'abord, pourquoi nous n'immolons pas de victimes. L'ouvrier et le Père de toutes choses n'a besoin ni de sang, ni de fumée, ni de fleurs, ni de parfums. N'est-il pas lui-même l'odeur la plus suave? lui manque-t-il quelque chose au dedans ou au dehors? Le reconnaître pour celui qui a étendu et arrondi les cieux au-dessus de nos têtes, affermi la terre comme centre du monde, rassemblé les eaux dans les mers, séparé la lumière des ténèbres; qui a parsemé d'astres divers la voûte céleste, et fait sortir de la terre toutes les espèces de plantes; qui a créé les animaux et formé l'homme à son image, n'est-ce pas lui offrir le sacrifice le plus agréable à ses yeux?

Lors donc que nous reconnaissons Dieu comme le créateur souverain qui gouverne et conserve toutes choses par sa puissance et sa sagesse; lorsque nous élevons vers lui des mains pures, qu'aurait-il besoin d'hécatombe? « Ce ne sont, dit un « poète, ni les victimes, ni de touchantes prières; ce ne sont « ni les libations, ni la fumée des sacrifices, qui peuvent « apaiser les dieux, si l'on a transgressé la loi, si l'on a pé- « ché. » Pourquoi présenter à Dieu des holocaustes dont il n'a pas besoin? Il demande une victime non sanglante, il demande un culte éclairé et raisonnable.

XIV. Quant au reproche que nous font nos ennemis de ne point fréquenter leurs temples et de ne point adorer leur dieux, il est entièrement dénué de raison, puisque ceux-mêmes qui nous l'adressent ne s'accordent point entr'eux sur leurs divinités. Ainsi Athènes reconnaît pour Dieu Célénus et Métanire; la Macédoine rend un culte à Ménélas, lui offre des sacrifices et lui consacre des jours de fêtes. Cependant les habitants d'Ilion n'entendent qu'avec horreur le nom de ce dernier, tandis qu'ils célèbrent la mémoire d'Hector. L'île de Scio rend des honneurs divins à Aristée, qu'elle regarde comme Jupiter ou Apollon;

Thasso révère Théagène, qui pourtant se souilla d'un meurtre aux jeux olympiques. Samos honore Lysandre, malgré ses meurtres et ses forfaits; Hésiode et Alcman déifient Médée; les Céliens, Niolée; les Siliciens, Philippe, fils de Butacide; les habitants d'Amathonte, Onésilas; les Carthaginois, Amilcar. Mais que dis-je? un jour entier ne pourrait me suffire pour nommer tous ces dieux. Puisque nos ennemis ne s'accordent point eux-mêmes sur leurs divinités, pourquoi nous faire un crime de ne point partager leurs croyances religieuses? Écoutez encore ce qui se pratique en Égypte: n'est-ce pas le comble du ridicule? Dans leurs temples, où la foule se presse, les Égyptiens se frappent la poitrine parce que leur dieu est mort, et à ce mort ils offrent des sacrifices comme à un dieu. Mais pourquoi s'en étonner, quand on sait qu'ils élèvent les animaux au rang de la Divinité, et qu'à leur mort ils se rasant la tête; quand on sait qu'ils les ensevelissent dans des temples, et prescrivent des deuils publics? Si donc nous sommes impies, parce que nous n'adorons pas vos dieux, toutes les cités, toutes les nations sont impies, car il n'en est aucune qui adore les mêmes divinités.

XV. Mais quand tous les peuples adoreraient les mêmes dieux, quoi donc? Parce que la plupart confondent Dieu avec la matière, ne savent point distinguer l'intervalle qui les sépare, adressent des prières à de vains simulacres, nous qui savons discerner et séparer ce qui est incréé et ce qui est créé, ce qui est et ce qui n'est point, ce qui se conçoit par l'esprit ou se conçoit par le sens, et donner à chaque chose le nom qui lui convient, irons-nous aussi adorer d'absurdes simulacres? Certes nous en convenons, si Dieu et la matière ne sont qu'une seule et même chose, désignée sous deux noms différents, il est évident que nous sommes des impies, de ne point adorer la pierre, le bois, l'or et l'argent; mais si, au contraire, il se trouve entre l'un et l'autre une aussi prodigieuse différence que celle qui existe entre l'ouvrier et la matière placée sous sa main, pourquoi nous faire un crime de le reconnaître?

Or, qui ne voit que la matière est à l'égard de Dieu ce que

l'argile est à l'égard du potier ? L'argile est la matière, le potier est l'ouvrier.

L'argile par elle-même ne peut se convertir en vases sans le secours de l'art, de même que la matière capable de recevoir toutes les formes n'aurait reçu, sans Dieu, ni forme, ni figure, ni ornement. Si donc nous ne mettons point le vase de terre au-dessus du potier, ni les vases d'or au-dessus de celui qui les a faits ; mais si nous louons l'ouvrier quand il a su donner quelque élégance à ces vases, et si tout le mérite de l'œuvre revient à l'ouvrier, ne devons-nous pas aussi, quand il s'agit de la matière et de Dieu, attribuer non pas à l'ouvrier l'honneur et la gloire des merveilles du monde, mais bien à Dieu, qui créa la matière elle-même ? On aurait raison de dire que nous ne connaissons point le vrai Dieu, si nous faisons autant de dieux qu'il y a de formes différentes dans la matière ; car alors nous confondrions l'Être suprême, incorruptible et éternel, avec la matière périssable et sujette à la corruption.

XVI. Ce monde, sans doute, est admirable, soit par sa grandeur, puisqu'il embrasse tout, soit par la disposition des astres qui sont dans le zodiaque et de ceux qui roulent autour du pôle, soit enfin par sa forme sphérique ; ce n'est point lui cependant, c'est son auteur qu'il faut adorer. En effet, grands princes, les sujets qui vous abordent pour vous demander quelque grâce ne s'arrêtent pas à contempler la magnificence de votre palais : avant de saluer les maîtres dont ils viennent implorer le secours, ils se contentent de jeter un coup d'œil en passant sur la demeure royale ; ils en admirent les riches ornements, tandis qu'ils vous rendent à vous-mêmes toutes sortes d'honneurs ; encore faut-il remarquer cette différence, que vous, princes, vous bâtissez et décidez vos palais pour votre propre usage, tandis que Dieu a créé le monde sans en avoir aucun besoin. Car il est lui-même toutes choses, lumière inaccessible, monde parfait, esprit, puissance et raison. Ainsi donc, que le monde soit, si l'on veut, un instrument harmonieux, dont le mouvement est parfaitement ré-

glé, ce n'est point l'instrument que j'adore, mais bien celui qui en tire et modifie les sons à son gré, et qui produit la variété de ces accords ; de même que ceux qui président aux jeux ne laissent point de côté les musiciens pour couronner leurs harpes. Que le monde soit encore, commel'a dit Platon , le chef-d'œuvre de Dieu, tout en admirant sa beauté, je m'élève vers son auteur : qu'il soit la substance corporelle de Dieu, comme le veulent les péripatéticiens, nous nous garderons bien d'abandonner le culte dû au Dieu qui imprime le mouvement à ce vaste corps, pour nous abaisser à de faibles et misérables éléments ; ce serait égaler à l'Être éternel une matière vile, périssable, et sujette à la corruption. Enfin, si l'on regarde les parties du monde comme autant de puissances de Dieu, ce n'est point à ces puissances que nous irons offrir nos hommages, mais bien à leur créateur et à leur maître. Je ne demande point à la matière ce qu'elle n'a pas, ni je ne laisse point Dieu pour adorer des éléments, dont le pouvoir ne s'étend pas au delà des bornes qui leur furent assignées. Quelle que soit en effet la beauté qu'ils tiennent de leur auteur, ils n'en conservent pas moins la nature de la matière. Le témoignage de Platon se joint encore à notre sentiment. « Cette essence appelée le ciel et le monde, dit-il, a reçu, il est vrai, bien des privilèges de son auteur ; cependant elle participe de la matière, et par là même elle n'est point affranchie de la loi du changement. »

Si donc en admirant la beauté du ciel et des éléments je ne les adore point comme des dieux, puisque je sais qu'ils sont soumis à la loi de la dissolution, comment adorerai-je de vaines idoles, que je sais être l'œuvre de l'homme ? C'est ce que je vous prie d'examiner un moment avec moi.

XVII. Il importe, dans l'intérêt de ma cause, que je prouve bien clairement que les noms de vos dieux sont tous récents encore, et que leurs statues ne datent pour ainsi dire que d'hier ou de trois jours, et vous le savez bien, vous qui connaissez les auteurs anciens, autant et mieux encore que tous les savants. Je dis donc que c'est Orphée, Homère et Hésiode, qui ont donné à ces êtres qu'on appelle dieux leurs noms

et leurs généalogies. Hérodote l'avoue lui-même : « Je pense, « dit-il, qu'Hésiode et Homère m'ont précédé de quatre cents « ans, tout au plus ; ce sont eux qui ont appris aux Grecs l'origine de leurs dieux, qui leur ont donné leurs noms, assigné leur rang, désigné les arts auxquels ils président, déterminé leurs formes et leurs figures. »

Quant aux statues, elles furent entièrement inconnues, tant que la plastique, la peinture, la sculpture furent ignorées, jusqu'à ce qu'enfin parurent Saurius de Samos, Craton de Sicyone, et Coré, jeune fille de Corinthe. Car Saurius inventa le dessin, en traçant au soleil l'ombre d'un cheval ; Craton, la peinture, en imprimant sur une tablette blanche les diverses teintes de l'homme et de la femme ; et Coré, enfin, la coroplastique. Cette dernière, éprise d'amour pour un jeune homme, traça, pendant qu'il dormait, son ombre sur un mur ; et son père, charmé de voir une ressemblance si parfaite, découpa le dessin et le remplit d'argile (car il était potier). On conserve encore aujourd'hui à Corinthe cette effigie. Après eux, Dédale et Théodore de Milet inventèrent la plastique et la sculpture. L'époque de la première apparition des images et des simulacres est donc si rapprochée de nous, que nous pourrions indiquer l'auteur de chaque dieu. En effet, on doit à Endyus, disciple de Dédale, la statue d'Arthémise d'Éphèse, celle de Minerve, ou Athène, ou mieux encore Athèle (car elle est ainsi appelée par ceux qui nous ont transmis, sous le voile du mystère, que sa première statue avait été faite d'un olivier), et celle enfin de Minerve assise. La statue d'Apollon Pythien est l'œuvre de Théodore et de Télècle ; celles d'Apollon de Délos et d'Arthémise sont l'ouvrage d'Idutée et d'Augélon. Junon, adorée à Samos et à Argos, est de la main de Smilide ; Phidias a fait les autres statues de ces deux villes. La Vénus prostituée de Cnide est l'ouvrage de Praxitèle. En un mot, il n'est aucun de ces simulacres qui n'ait été fait de main d'homme. S'ils sont des dieux, pourquoi n'étaient-ils pas dès le commencement ? Pourquoi sont-ils postérieurs à leurs auteurs ? Pourquoi avaient-ils besoin des hommes et du secours de l'art pour

exister ? Ils sont pierre et argile, matière habilement travaillée, et voilà tout.

XVIII. Il est des hommes qui disent qu'à la vérité ce sont des simulacres, mais qu'il existe des dieux dont ces simulacres sont les images, et que les prières qu'on adresse aux statues, et les victimes qu'on leur offre, se rapportent uniquement à ces divinités ; que c'est le seul moyen d'arriver jusqu'à elles (car, dit un poète, il est impossible de voir le Dieu sans voiles et à découvert). Puis, pour prouver la vérité de cette assertion, ils mettent en avant les effets merveilleux qu'on raconte de quelques statues. Examinons donc quelle vertu elles peuvent tirer des noms qu'elles portent.

Grands princes, avant de m'engager dans cette discussion, j'ose vous prier d'écouter favorablement un homme qui n'emploie que le langage de la vérité : je ne me suis point proposé de combattre les idoles, je veux seulement rendre raison de notre foi, en repoussant les colomnies de nos détracteurs. Vous offrez vous-mêmes l'image du royaume céleste : de même que tout vous obéit et respecte également le Père et le Fils, à qui le Ciel a remis les rênes de l'empire (car le cœur du roi est dans la main du Seigneur, a dit l'esprit prophétique), ainsi tout est soumis à Dieu et à son Verbe, c'est-à-dire son Fils inséparable ; je vous prie donc de bien peser ce qui suit : Dès le commencement, dit-on, les dieux n'étaient pas ; mais chacun d'eux est né comme nous naissons nous-mêmes ; tous les poètes sont d'accord sur ce point, Homère l'a dit en ces mots :

« L'Océan est le père des dieux, et Téthys est leur mère. » Orphée, qui le premier leur a trouvé des noms, et le premier a raconté leurs naissances et leurs exploits, Orphée qui passe pour être le plus fidèle interprète des choses divines ; et qu'Homère a suivi et imité dans plusieurs endroits, surtout dans ce qui concerne les dieux ; Orphée, dis-je, les fait aussi naître de l'eau. « L'Océan, dit-il, est le père de tous les dieux. » Selon lui, l'eau est le principe de toutes choses : de l'eau se forma bientôt le limon, et de leur union naquit un dragon, une tête de lion tenait à son corps, et entre les deux têtes de cet ani-

mal s'élevait celle d'un dieu, appelé Hercule ou Chronus; cet Hercule engendra un œuf d'une grosseur prodigieuse; trop fortement pressé par son père, lorsqu'il était plein, cet œuf se rompit en deux parts: la partie supérieure prit la forme du ciel, et celle d'en bas prit la forme de la terre. Ainsi la déesse appelée la Terre parut avec un corps; le ciel s'unit à elle et engendra trois filles, Clotho, Lachésis et Atropos; il engendra aussi des hommes qui avaient cent mains, tels que Cottys, Gygès, Briarée, et les cyclopes Bronté, Stérope, et Argus, qu'il précipita ensuite chargés de fers dans le Tartare, lorsqu'il eut appris que ces mêmes enfants voulaient le détrôner. C'est pourquoi, irritée de la cruauté de son époux, la Terre enfanta les Titans; de là ces paroles du poète:

« Alors l'auguste Terre mit au jour des enfants tout divins,
« qu'on appelle Titans, parce qu'ils se vengèrent contre le
« Ciel resplendissant d'étoiles. »

XIX. Telle fut l'origine de ces prétendus dieux, et celle de toutes les autres créatures. Mais que faut-il en conclure? C'est que tous ces êtres dont ont fait des dieux ont eu un commencement; dès lors ils ne sont pas des dieux: s'ils sont créés, comme le reconnaissent leurs propres adorateurs, ils ont cessé d'être; car tout ce qui est créé est sujet à la corruption, l'être incréé est le seul éternel. Et ce principe ne m'est point particulier, il est admis aussi par vos philosophes: « Il faut distinguer, disait Platon, entre l'être incréé et éternel, et celui « qui étant créé n'a point une existence permanente. » Ce philosophe, parlant en cet endroit des choses qui sont perçues par l'esprit et de celles qui le sont par les sens, enseigne que ce qui est, et ne peut être compris que par l'esprit, n'a pas été créé; tandis qu'au contraire, les choses sensibles, et qui ne sont point par elles-mêmes, ont été créées, puisqu'elles commencent et finissent. C'est par la même raison que les stoïciens prétendent que tout doit être un jour la proie des flammes, pour exister de nouveau; que le monde doit reprendre un nouvel être. Or, si ces philosophes pensent que le monde, malgré les deux causes qu'ils assignent à son existence, dont l'une est active et souve

raïne, c'est-à-dire la Providence, l'autre, passive et variable, c'est-à-dire la matière; s'ils pensent que malgré cette Providence, il ne peut se maintenir constamment dans le même état, parce qu'il est créé, comment donc pourraient subsister toujours ces dieux qui n'existent point par eux-mêmes, mais qui ont été créés? Et en quoi sont-ils au-dessus de la matière, ces dieux qu'on dit sortis de l'eau? Mais que dis-je, il n'est même pas vrai que l'eau soit, comme on le pense, le principe de toutes choses : que peuvent produire en effet des éléments simples et homogènes? Car il faut à la matière un ouvrier, et à l'ouvrier de la matière; peut-on exprimer des figures sans matière et sans ouvrier. Et d'ailleurs, il répugne à la raison de faire la matière plus ancienne que Dieu; car la cause efficiente doit toujours précéder et diriger l'effet qu'elle produit.

XX. Si leur absurde théologie se bornait à dire que les dieux ont été créés et sortent de l'eau; après avoir démontré que tout ce qui a reçu l'être est sujet à le perdre, j'arriverais aux accusations qui me restent encore à repousser. Mais voyez jusqu'où ils portent l'extravagance : tantôt ils donnent à leurs dieux des formes et des figures étranges, témoins le dieu Hercule, qu'ils représentent comme un dragon se repliant sur lui-même, et ces géants auxquels ils donnent cent bras; témoin encore la fille que Jupiter eut de Rhéa ou Cérés, et qui avait, outre les yeux naturels, deux autres yeux sur le front, une espèce de bec derrière le cou, et des cornes sur la tête, ensorte que Rhéa, sa mère, épouvantée de ce petit monstre, s'enfuit et ne lui présenta point sa mamelle; c'est pourquoi elle est appelée mystérieusement Athela, c'est-à-dire qui n'a point été allaitée, et communément Proserpine et Coré, distincte cependant de Minerve, appelée aussi Coré, à cause de la prunelle de ses yeux. Tantôt ils décrivent pompeusement ce qu'ils appellent leurs hauts faits : ceux de Saturne, par exemple, qui mutila son père, le renversa de son char, et se souilla de parricide, en dévorant ses enfants mâles; ceux de Jupiter, qui précipita dans le Tartare son père chargé

de fers, comme Uranus avait précipité ses enfants. Ils racontent de quelle manière il combattit pour l'empire contre les Titans, et poursuivit Rhéa, sa mère, qui avait horreur de s'unir à son fils; comment celle-ci ayant pris la forme de la femelle du dragon, il se changea lui-même en dragon tout aussitôt, et s'unit avec elle au moyen d'un nœud appelé nœud d'Hercule, dont l'image se voit encore dans le caducée de Mercure; comment ensuite ayant aussi violé sa fille Proserpine, sous la même forme de dragon, il en eut un fils appelé Denys ou Bacchus. Quand vos poètes soutiennent de telles absurdités, ne suis-je pas en droit de leur adresser ces paroles? Qu'a donc une pareille histoire d'utile, d'honorable, pour nous faire croire à la divinité de Saturne, de Jupiter, de Coré et de vos autres dieux? Seraient-ce les formes qu'elle donne à leurs corps? Mais, je vous le demande, quel homme de bon sens, ou habitué à réfléchir, pourrait croire qu'un dieu ait engendré une vipère, comme le prétend Orphée?

« Phanes, dit-il, engendra de son [flanc] sacré un autre
 « monstre, une vipère horrible à voir; sa tête était couverte
 « de cheveux, sa figure d'une rare beauté, le reste du corps,
 « depuis le haut du cou, représentait un dragon terrible.»

Qui se laissera persuader que ce même Phanes soit le premier-né des dieux (car c'est lui qui le premier s'échappa de l'œuf); qu'il ait eu la forme et le corps d'un dragon, et que Jupiter, pour échapper à sa poursuite, l'ait dévoré? Si ces dieux ne diffèrent en rien des bêtes les plus viles, il est bien évident qu'ils ne sont point des dieux, il existe une grande différence entre les choses matérielles et la nature divine. Pourquoi donc aller offrir nos hommages à des dieux qui ne sont pas nés autrement que les bêtes, qui ont une figure, une forme monstrueuse?

XXI. Si on se contentait de dire que ces dieux ont comme nous chair, sang, faculté de se reproduire; qu'ils ont nos passions ou nos maladies, telles que la colère, l'ardeur des désirs, je ne devrais pas leur épargner le ridicule et le sarcasme; car tout cela ne peut convenir à la Divinité; passe encore qu'ils

soient faits de chair, mais du moins qu'ils soient supérieurs à la colère, à la fureur; qu'on ne voie pas Minerve :

« Enflammée contre Jupiter son père, car elle était entrée dans une violente colère. »

Que Junon ne nous présente point un pareil spectacle :

« La fille de Saturne ne put contenir dans son cœur son ressentiment, mais elle parla. »

Que la douleur ne puisse les atteindre, et qu'on n'entende pas Jupiter s'écrier amèrement :

« O douleur ! Je vois fuir de mes propres yeux, autour des remparts, un guerrier qui m'est bien cher, et mon cœur en est brisé. »

Je dis même qu'il y a faiblesse, déraison dans l'homme, à se laisser vaincre par la colère et la douleur.

Que penser donc, quand je vois le père des hommes et des dieux pleurer son fils et le regretter en ces termes :

« Infortuné que je suis ! le cruel destin fait tomber Sarpédon, le plus cher de mes guerriers, sous les coups de Patrocle, fils de Ménétiade ? »

Que dirai-je, quand il ne peut, avec toutes ses lamentations, l'arracher à la mort :

« Sarpédon est fils de Jupiter, et son père lui-même ne vient point au secours de son fils ? »

Qui ne se récriera contre la folie de ces hommes qui viennent, sur la foi de pareilles fables, établir leur respect pour la Divinité, ou plutôt leur athéisme ? Encore une fois, que ces dieux aient un corps, si vous le voulez, mais que ce corps soit invulnérable, et que je n'entende pas Vénus, atteinte par le fer de Diomède, s'écrier :

« Le fils de Tydée, le superbe Diomède, m'a blessée. »

Que son cœur ne le soit point par le dieu Mars :

« Vénus, fille de Jupiter, dit Vulcain, me déshonore tous les jours, et elle aime le cruel Mars. »

Que Mars lui-même ne se plaigne point des coups de Diomède :

« Il a, dit-il, déchiré mon beau corps. »

Ce dieu terrible dans les combats, ce puissant auxiliaire de Jupiter contre les Titans, se trouve plus faible qu'un mortel :

« Mars, brandissant sa lance, était comme un furieux. »

Taisez-vous donc, Homère ! Un Dieu ne connaît point la fureur ; et vous me vantez un dieu souillé de sang et fatal aux hommes.

« Mars, Mars, fléau des humains, souillé de meurtres. »

Vous me racontez son adultère et les chaînes dont il fut lié :

« Les deux amants gagnèrent leur couche et s'endormirent ;
« mais les chaînes, fabriquées par la prudence de Vulcain,
« les enveloppèrent bientôt de toutes parts, et ils ne pouvaient
« se remuer en aucune manière. »

Quand donc les poètes cesseront-ils de se permettre, à l'égard de leurs dieux, tant de puérités sacrilèges ? Cœlus est mutilé, Saturne est chargé de fers et précipité dans le Tartare, les Titans se révoltent, le Styx meurt dans un combat ; vous le voyez, déjà même ils les font mortels. Ces dieux brûlent entr'eux d'un coupable amour, et même à l'égard des hommes.

« Vénus conçut Énée d'Anchise, sur le mont Ida ; quoique
« déesse, elle s'unît à un mortel. »

Or, je vous le demande, n'est-ce pas là brûler d'amour ? N'est-ce pas avoir toutes nos faiblesses ? Mais s'ils sont dieux, doivent-ils sentir l'atteinte des passions ? Quand même un dieu, par une permission divine, revêtirait notre chair, serait-il pour cela esclave des passions humaines ? Écoutez cependant ce que dit Jupiter :

« Jamais ni femme ni déesse n'a embrasé mon âme d'un
« tel feu, ni lorsque je fus épris d'amour pour l'épouse d'Ixion,
« ni lorsque je brûlais pour la belle Danaé, fille d'Acrisius,
« ni la fille du valeureux Phénix, ni Sémélé, ni Alcène de
« Thèbes, ni Cérès, reine à la belle chevelure ; ni l'illustre
« Latone, ni toi-même, ne m'avez jamais inspiré tant d'ar-
« deurs. »

Celui qui tient ce langage est créé et sujet à la corruption, n'a rien d'un dieu ; il en est même parmi ces dieux qui ont été les esclaves des hommes :

« O maison royale d'Admète, dit Apollon, où tout dieu que j'étais j'ai partagé la table des moindres esclaves ! »

Il conduisit des troupeaux :

« Étant entré dans cette contrée, je fis paître les bœufs de mon hôte, et je gardais sa maison. »

Ainsi donc Admète est au-dessus d'un dieu. Prophète dont on vante la sagesse, ô toi qui annonçais l'avenir ! non-seulement tu n'as pas prédit la mort d'Amasis, mais tu l'as tué de ta propre main :

« Je croyais, dit Eschille, que la céleste bouche d'Apollon ne connaissait point le mensonge, qu'elle était la source de la science où puisent les augures. »

C'est ainsi qu'Eschille se moque d'Apollon, comme d'un faux prophète ; il ajoute :

« Celui même qui chante, celui qui est présent au festin, celui qui a dit ces choses, celui-là même, ô dieux ! a tué mon fils. »

XXII. Mais, dira-t-on peut-être, ce sont là des fictions qui peuvent s'expliquer d'une manière allégorique, comme nous l'apprend Empédocle :

« Jupiter, dit-il, représente l'agilité du feu ; Junon et Pluton, le principe vital ; et les larmes de Nestis, l'eau des sources. »

Je veux bien que Jupiter soit le feu, Junon la terre, Pluton l'air, et Nestis l'eau ; tout cela constitue des éléments, mais ne fait pas des dieux : je n'admettrai donc pas comme Divinité ni Jupiter, ni Junon, ni Pluton ; car ils tirent leur être, leur existence, de la matière que Dieu lui-même a divisée :

« Le feu, l'eau, la terre, et l'air si bienfaisant, voilà les éléments, il est un principe qui les rend amis et les unit. »

Cette union leur est si nécessaire, qu'il suffirait d'un moment de désaccord pour les détruire et les confondre. Comment donc oser dire que ce sont là des dieux ? L'affinité commande, selon Empédocle, les éléments unis obéissent. Or, ce qui commande a l'empire d'attribuer la même vertu et la même puissance à l'être qui commande et à celui qui obéit, c'est

égalier, au mépris du bon sens, la matière changeante, périssable et corruptible, à Dieu, être incréé, éternel, et toujours semblable à lui-même. •

Les stoïciens prétendent que Jupiter est le feu, Junon l'air, comme l'indique son nom, si on l'ajoute à lui-même, et Neptune l'eau. Il en est d'autres cependant qui interprètent différemment les noms de ces dieux ; car les uns regardent Jupiter comme l'air, qui de sa nature est mâle et femelle tout à la fois ; d'autres veulent qu'il soit cette saison de l'année qui ramène la sérénité ; ils expliquent par là comment il échappa seul à la voracité de Saturne. Quant aux stoïciens, on peut argumenter ainsi avec eux : si vous reconnaissez un seul Dieu suprême, éternel, incréé ; si vous dites qu'il existe autant de corps différents que la matière peut subir de changement, et que l'esprit de Dieu qui s'insinue dans la matière reçoit divers noms selon les divers changements qu'elle peut subir, il s'ensuit que chaque forme différente qu'elle aura revêtue sera le corps de Dieu. Or, puisque vous croyez que les éléments seront un jour consumés par le feu, il faudra aussi nécessairement que les noms donnés à ces diverses formes de matière périssent avec elles, et que l'esprit de Dieu survive seul. Peut-on regarder comme des dieux de pareils êtres qui sont, ainsi que la matière, sujets au changement et à la corruption ? Et contre ceux qui prétendent que Saturne est le temps, et Rhéa, la terre ; que celle-ci enfante et conçoit de Saturne, ce qui la fait regarder comme la mère commune, tandis que son époux engendre et dévore les enfants qu'il a engendrés ; que la mutilation de ce dernier ne signifie autre chose que l'union de l'homme avec la femme, par laquelle la semence, comme détachée du corps de l'homme, passe dans le sein de la femme et y produit un homme auquel s'attache l'amour du plaisir, c'est-à-dire Vénus ; que la fureur de Saturne contre ses enfants représente la succession du temps qui altère la constitution des êtres, soit animés, soit inanimés ; et que ses fers et le Tartare sont le temps lui-même qui change et s'évanouit avec les saisons ; contre ceux-là, dis-je, nous raisonnons de cette manière : si

Saturne est le temps, il est inconstant; s'il n'est qu'une saison, il est aussi variable; s'il est ténèbres, froid rigoureux, ou nature humide, tout cela passe; tandis que Dieu est immortel, immuable, immobile. D'où je conclus que Saturne ni sa statue ne sont point dieu. Il en est de même de Jupiter, s'il est l'air engendré de Saturne, dont la partie mâle s'appelle Jupiter, et la partie femelle Junon (ce qui la fait regarder comme sa sœur et son épouse), il est nécessairement sujet au changement; s'il est saison, il est variable. Or, Dieu ni ne change ni ne varie.

Mais à quoi bon vous fatiguer de plus longs détails, ne connaissez-vous pas mieux que moi tout ce qu'ont dit ces philosophes pour tout expliquer d'une manière allégorique, quels sont leurs sentiments sur la nature ou sur Minerve, qu'ils disent un esprit répandu partout; ou sur Isis, qui, selon eux, désigne la nature du temps, de laquelle tout est sorti, et par qui tout existe; ou sur Osiris, qui fut tué par Typhon, son frère, et dont Isis recueillit ses membres, auxquels elle éleva un tombeau qu'on appelle encore le tombeau d'Osiris; ce qu'ils pensent enfin d'Orus, son fils? Car tandis qu'ils s'agitent en tous sens pour trouver des analogies avec la matière, ils s'éloignent du Dieu que l'esprit seul peut connaître, et alors ils sont contraints de déifier les éléments et leurs parties, donnant à chacune d'elles un nom différent; ainsi ils appellent Osiris l'action de semer le blé (c'est pourquoi dans les mystères de ce Dieu, parce que ses membres furent retrouvés, et qu'il apprit l'art de cultiver la terre, on crie, dit-on, à Isis: Nous l'avons trouvé, nous nous félicitons); ils appellent le fruit de la vigne, Bacchus; la vigne elle-même, Sémélé; la chaleur du soleil, foudre. Or, je vous le demande, est-ce expliquer la nature divine, que de faire des dieux de tout ce qu'ils ont rêvé, et ne voient-ils pas que ce qu'ils allèguent pour la défense de leurs dieux ne fait que confirmer ce qu'on en dit? Qu'est-ce qu'Europe et le taureau, le cygne et Léda, ont de commun avec l'air et la terre, pour supposer cette union criminelle de Jupiter avec les créatures, ou bien

l'union de ces deux éléments? Ils n'ont donc aucune idée de la grandeur de Dieu. Et comme leur raison seule ne peut les élever jusqu'à lui, il ne trouve rien qui les mette en rapport avec le Ciel); ils se consomment en vain sur la matière : uniquement attachés à la terre, ils font des dieux de toutes les formes que prennent les éléments; ils agissent comme celui qui prendrait le navire qui le porte pour le pilote lui-même. Or, comme il est certain qu'un vaisseau, quand même il serait muni de tout ce qui lui est nécessaire, devient cependant inutile, s'il n'a un pilote pour le conduire, ainsi les éléments, quelque soit leur ordre et leur disposition, deviennent inutiles sans la providence de Dieu. Car le vaisseau ne naviguera point de lui-même, et les éléments ne pourront se mouvoir sans une main qui leur imprime le mouvement.

XXIII. Vous me demanderez sans doute, grands princes, car votre intelligence surpasse celle de tous les autres hommes, pourquoi ces simulacres, s'ils ne sont pas dieux, opèrent-ils certains prodiges? car il n'est pas possible que des statues sans mouvement et sans vie puissent rien faire par elles-mêmes, et sans un moteur quelconque?

Oui, il est vrai que certaines personnes racontent que dans tel endroit, dans telle ville, chez telle nation, ces dieux ont opéré je ne sais quels prodiges; cependant comme les uns en ont reçu du secours, et que d'autres s'en sont mal trouvés, les appellerons-nous dieux, quand ici ils exaucent, et que là ils maltraitent leurs suppliants. Mais nous avons examiné avec soin d'où vient cette vertu qu'on accorde à ces images, et quels sont les êtres qui agissent en elles, en se couvrant de leurs noms. Avant de vous faire connaître ces derniers, et de vous prouver qu'ils sont loin d'être des dieux, il est nécessaire de vous citer quelques autorités tirées de la philosophie elle-même : Thalès le premier, comme le rapportent ceux qui ont le mieux approfondi sa doctrine, reconnaît un dieu, des démons et des héros; et il pense que Dieu est l'âme du monde, que les démons sont des êtres purement spirituels, et les héros

les âmes de chaque homme ; ces héros sont bons ou mauvais , selon les qualités de leurs âmes. Platon ne dit rien des héros , mais il admet un Dieu incréé , des astres fixes ou errants , créés par l'éternel pour l'ornement des cieux , et des démons ; il ne s'explique pas sur ces derniers , il renvoie à ceux qui en ont déjà parlé. « Parler des démons , dit-il , faire connaître leur origine , c'est une œuvre au-dessus de mes forces. « Mais il faut s'en rapporter à ceux qui nous en ont entretenu « les premiers , aux descendants des dieux ; comme ils se sont « qualifiés eux-mêmes , ils doivent connaître leurs ancêtres. « On ne peut sans doute refuser de croire aux enfants des « dieux , quand même ils ne donneraient point de preuves satisfaisantes et infaillibles de ce qu'ils avancent , puisqu'ils « racontent les choses de famille , et que la loi ordonne de « leur soumettre sa foi. Pensons donc comme eux , et parlons de la génération des dieux , comme ils nous l'ont « eux-mêmes transmise. De la Terre et du Ciel , ont-ils « dit , naquirent l'Océan et Téthys : de ceux-ci , Phorcys , Saturne et Rhéa ; de ces derniers , Jupiter et Junon , « et tous les frères qu'on leur donne ; et ainsi des autres. »

Or, je vous le demande , pouvez-vous penser que le divin Platon , qui contempla l'esprit éternel et le Dieu que la raison seule peut comprendre , le Dieu qui s'est fait connaître sous ses véritables attributs , c'est-à-dire comme étant l'Être , et l'Être qui ne change pas , l'Être source de tout bien , principe de toute vérité ; lui qui avait ainsi parlé de la première puissance , et qui avait dit comment toutes choses sont autour du roi qui a tout fait , comment tout est à cause de lui , comment il est lui-même la cause de tout , comment enfin il s'accommode à tous les êtres , second avec les seconds , troisième avec les troisièmes ; pensez-vous , dis-je , que ce philosophe ait jugé au-dessus de ses forces de découvrir la vérité sur ces dieux nés des êtres qui tombent sous les sens , telles que le ciel et la terre ? Non , sans doute ; mais il comprenait fort bien que les dieux ne peuvent ni engendrer ni être engendrés , puisque les choses engendrées

ont nécessairement une fin ; il n'ignorait pas non plus combien il est difficile de détruire les préjugés du vulgaire une fois qu'il a adopté sans réflexion des fables absurdes. Voilà pourquoi il a dit qu'il était au-dessus de ses forces d'acquiescer quelque chose de positif et de raisonner sur la génération des autres dieux ou démons , puisqu'il ne pouvait ni dire ni penser que les dieux fussent engendrés.

Ces autres paroles de Platon : « Le grand roi du Ciel, Jupiter, poussant un char agile, s'avance le premier, disposant et gouvernant toutes choses, tandis qu'une armée de dieux et de démons vient après lui, » ne doivent pas s'entendre de Jupiter, fils de Saturne. Jupiter désigne le créateur de toutes choses : c'est ce que Platon lui-même nous apprend ; n'ayant pas d'autre nom pour qualifier l'Être souverain, il se servit du nom de Jupiter, qui n'est pas le nom propre de Dieu, mais le plus populaire et le plus intelligible ; car il n'est pas toujours facile de se faire comprendre quand on parle de Dieu. Cependant il employa l'épithète de Grand pour distinguer le vrai Jupiter du Jupiter terrestre, celui qui est incréé de celui qui est engendré et qui est postérieur à la terre et au ciel, postérieur aux Crétois eux-mêmes, qui l'arrachèrent à la cruauté de son père.

XXIV. Mais qu'est-il besoin, puisque vous savez tout ce qu'il est possible de savoir, de vous citer les sentiments des poètes et les autres opinions ? Ne puis-je pas dire en deux mots : Si les philosophes et les poètes ne reconnaissent point un seul Dieu, ils n'aviliraient pas les autres dieux jusqu'à dire qu'ils sont ou des démons, ou la matière, ou des hommes, et vous auriez un motif de nous persécuter : nous mettons une grande différence entre Dieu et la matière, entre la nature de l'un et la nature de l'autre ; car nous disons que Dieu, son Fils et le Saint-Esprit, ne sont, à raison de la vertu qui les unit, qu'un seul Dieu père, Fils et Saint-Esprit, parce que le Fils est la pensée, le verbe et la sagesse du Père, et que le Saint-Esprit n'est qu'un écoulement de l'un et de l'autre, comme la lumière vient du feu ; de même nous savons qu'il existe d'au-

tres puissances qui exercent leur empire autour de la matière et à l'aide de la matière, et qu'une de ces puissances est ennemie de Dieu : ce n'est pas qu'elle soit contraire à Dieu, comme la discorde l'est à l'union, selon Empédocle, ou la nuit au jour, ainsi que nous le voyons de nos yeux (car tout ce qui s'opposerait directement à Dieu serait à l'instant réduit au néant par la vertu et la toute-puissance de Dieu même); mais cette force dont nous parlons s'oppose au bien qui est de l'essence de Dieu, et ne fait qu'un avec lui, comme la couleur existe nécessairement avec le corps (non qu'elle soit une partie de lui-même, mais parce qu'elle en est une propriété essentielle et inhérente, comme le rouge est inhérent au feu et l'azur à l'air). C'est en ce sens qu'il est contraire au bien, cet esprit répandu autour de la matière et sorti des mains de Dieu, comme les autres anges, pour veiller sur la matière et ses différentes espèces; c'est à cette fin que Dieu avait créé les anges, dans le gouvernement du monde : sa Providence embrassait tout l'ensemble, et les anges s'occupaient de chacune des parties qui leur était assignée.

Les hommes jouissent du libre arbitre pour embrasser le vice ou la vertu (car vous ne récompenseriez pas les bons, vous ne puniriez pas les méchants, si le vice et la vertu n'étaient pas en leur pouvoir; et parmi les hommes que vous employez, les uns sont probes et les autres infidèles). Il en fut de même des anges : les uns usèrent bien de leur liberté, ils ne s'écartèrent point des devoirs qui leur avaient été prescrits et pour lesquels ils avaient été créés; d'autres, au contraire, abusèrent de cette même liberté qui tenait à leur nature, et de l'emploi que Dieu leur avait confié. Tels furent Satan, préposé à tout le monde matériel, et ceux des anges qui devaient l'aider dans cet emploi (vous le savez, nous n'avancions rien sans preuve, et nous ne faisons qu'exposer ce qu'ont publié les prophètes) : ces anges prévaricateurs, vaincus par l'attrait de la chair, conçurent de l'amour pour les femmes, tandis que leur chef se montra négligent et pervers dans l'administration qui lui était confiée. De ces amours des

anges pour les femmes naquirent les géants dont les poètes ont aussi parlé; mais ne vous en étonnez pas, puisque la sagesse divine diffère autant de la sagesse du monde que la vérité diffère de la simple probabilité. Ainsi s'exprime le prince de la matière, parlant de lui-même :

« Nous avons l'art de mentir, et toujours d'une manière très-« vraisemblable. »

XXV. Ces anges qui, tombés du Ciel, sont répandus autour de l'air et de la terre, sans pouvoir désormais s'élever jusqu'au Ciel, de concert avec les âmes des géants, démons errants autour du monde, excitent, les uns, c'est-à-dire les démons, des mouvements conformes à leur nature et à leur constitution; les autres, c'est-à-dire les anges, les mêmes passions qu'ils éprouvèrent. Pour le prince du monde matériel, comme l'expérience le prouve, il exerce un empire qui s'oppose à la bonté de Dieu. Aussi Euripide s'est-il écrié :

« Une cruelle incertitude agite mon âme. Est-ce le hasard, « est-ce Dieu qui gouverne le monde? Contre toute espérance, « contre tout droit, je vois les uns sans foyers, dépouillés de « tout, tandis qu'un bonheur constant est le partage des au- « tres. »

Ces succès et ces revers, qui arrivent contre toute attente et toute justice, avaient jeté ce poète dans une telle incertitude qu'il ne savait plus à qui attribuer le gouvernement des choses de la terre. Et voilà pourquoi un autre poète s'est écrié :

« A cette vue, comment peut-on dire qu'il existe des dieux? « comment obéir aux lois ?

Aussi Aristote, de son côté, ne craignit pas d'avancer que Dieu ne s'occupait point des choses qui se passent sous le Ciel. Cependant la providence éternelle de Dieu s'occupe indistinctement de chacun de nous.

« Qu'elle le veuille ou ne le veuille pas, la terre est forcée « de produire les plantes et de nourrir mon troupeau. »

Oui, cette Providence veille sur chaque homme, elle rend à chacun selon ses œuvres, et ce n'est pas ici une opinion, mais une vérité; chaque chose, selon sa nature, suit les lois de

l'éternelle raison. Mais parce que les démons, rivalisant d'efforts pour s'opposer à la sagesse de Dieu, excitent dans le monde ce trouble et ce désordre dont nous avons parlé, agitent les hommes de différentes manières, soit séparément ou tous ensemble, en particulier et en public, au dedans et au dehors, selon les rapports qui les unissent avec la matière et avec Dieu, quelques philosophes, dont l'autorité n'est point à dédaigner, ont pensé qu'aucun ordre ne présidait à cet univers, mais qu'il obéissait aux caprices d'un hasard aveugle. En cela, ils n'ont point vu qu'il n'est rien de désordonné ou d'abandonné au hasard dans l'administration du monde, mais qu'au contraire tout est conduit avec sagesse, et que rien ne s'écarte de l'ordre établi.

L'homme lui-même, si nous le considérons par rapport à son auteur, ne peut sortir de l'ordre que Dieu a prescrit pour la reproduction : la loi est une, et la même à l'égard de tous, soit pour la disposition des membres et la conformation du corps, elle ne change jamais ; soit pour le terme de la vie ; il est commun à tous les hommes, il leur faut tous mourir. Sous le rapport de la raison, il en est autrement : nous avons tous la faculté de raisonner, il est vrai, mais le prince du monde matériel et les démons, ses suppôts, agissent sur cette faculté en mille manières différentes.

XXVI. Voulez-vous donc connaître ceux qui entraînent les hommes aux pieds des idoles : ce sont les démons dont nous avons parlé, ils sont altérés du sang de leurs victimes et s'en repaissent ; ces dieux eux-mêmes, si agréables à la multitude, et dont les noms ont été imposés aux statues, que furent-ils autre chose que de simples mortels, comme le prouve leur histoire ? ou plutôt ne peut-on pas prouver par les œuvres que ce sont réellement des démons qui ont emprunté des noms d'hommes ? Les uns commandent la mutilation comme Rhéa ; d'autres, frappent et blessent comme Diane ; les habitants de la Taurique vont même jusqu'à égorger leurs hôtes.

Je ne parle pas de ceux qui se déchirent eux-mêmes avec des fouets ou des couteaux, et des différentes espèces de dé-

mons ; ce n'est point Dieu qui pousse à des actes contre nature.

« Si le démon , a dit un poète , prépare aux mortels quelque chose de funeste , il commence d'abord par altérer la raison. »

Mais Dieu , qui est souverainement bon , est toujours bien-faisant ; autres sont les êtres qui agissent par ces statues , autres ceux à qui on élève ces statues ; Troie et Paros vous en offrent une preuve incontestable : l'une possède les statues de Neryllinus , qui a vécu de notre temps , et l'autre conserve celles d'Alexandre et de Protée. Le tombeau et l'effigie d'Alexandre sont encore sur la place publique ; quant aux statues de Neryllinus , la plupart ne servent que d'ornement (si c'est là toutefois un ornement pour une ville). Il en est une cependant à laquelle on attribue la vertu de rendre des oracles et de guérir les malades : aussi voit-on les habitants du lieu lui offrir des sacrifices , la couvrir d'or et la couronner de fleurs. Mais voyons ce qui concerne les statues d'Alexandre et de Protée : ce dernier , ainsi que vous le savez , s'élança lui-même dans les flammes près d'Olympie ; on dit que sa statue rend encore des oracles ; quant à celles d'Alexandre , dont un poète a dit :

« Malheureux Pâris , d'une beauté si rare et d'une fureur si effrénée pour les femmes ! »

on leur consacre , comme à un Dieu favorable , des jours de fêtes , on leur offre des sacrifices dont l'état fait les frais. Or , je vous le demande , est-ce donc Neryllinus , Protée et Alexandre qui agissent dans ces statues , ou bien est-ce la nature de la matière dont elles sont faites ? Mais la matière n'est autre chose que de l'airain. Or , que peut par lui-même un vil métal auquel il est si facile de faire prendre une autre forme , comme fit Amasis qui , selon Hérodote , convertit un Dieu en un bassin ? et que peuvent faire de mieux pour les malades et Neryllinus , et Protée , et Alexandre ? Chose particulière , la statue de Neryllinus opérait de son vivant , et lorsqu'il était malade , les prodiges qu'elle fait aujourd'hui , c'est-à-dire qu'elle guérissait les malades ; que ne le guérissait-elle lui-même ?

XXVII. Dès lors que faut-il penser des effets attribués aux sta-

tes? L'âme, transportée hors d'elle-même par je ne sais quels mouvements fantastiques, se crée des images qui viennent en partie des objets sensibles et en partie d'elle-même. Elle est surtout la dupe de ces folles imaginations lorsqu'elle s'unit et s'identifie, pour ainsi dire, avec le prince de la matière; elle oublie les choses célestes et leur auteur pour s'arrêter aux choses d'en bas, et devient chair et sang, au lieu de rester ce qu'elle est, un pur esprit. Ces mouvements fantastiques et désordonnés, une fois imprimés à l'âme, enfantent des visions qui ressemblent à toutes ces folies qu'on nous débite sur les statues.

Et lorsqu'une âme tendre et flexible, sans expérience, privée de l'aliment d'une doctrine forte, et dès lors inhabile à contempler la vérité, le Dieu père et créateur de toutes choses, est une fois imbue de fausses opinions, que fait le démon qui règne sur le monde matériel, qui aime l'odeur et le sang des victimes, et séduit les hommes à la faveur de ces mouvements dont l'impression égare l'esprit du vulgaire? il le subjugué au point de lui faire croire que ces visions viennent des statues et des simulacres; et si l'âme par elle-même, puisqu'elle est immortelle, fait des actes raisonnables, soit en prédisant l'avenir, soit en opérant quelques guérisons, le démon revendique cette gloire.

XXVIII. Maintenant disons un mot sur les noms des dieux, comme nous l'avons promis. Hérodote et Alexandre, fils de Philippe, dans une lettre à sa mère (car l'un et l'autre eurent, dit-on, des entretiens avec les prêtres d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes), rapportent qu'ils tenaient de ces prêtres que leurs dieux avaient été des hommes. Voici comment parle Hérodote: « Ils disaient que ceux dont ils nous montraient les
« effigies avaient réellement existé avec les mêmes formes hu-
« maines sous lesquelles ils étaient représentés, et qu'ils n'étaient
« rien moins que des dieux; mais ils ajoutaient qu'avant eux
« des divinités avaient régné sur l'Égypte, sans avoir rien
« de commun avec ces hommes; que toujours un d'entre eux
« avait eu le souverain pouvoir; que le dernier qui régna
« sur cette contrée, après avoir détrôné Typhon, fut Orus,

« fils d'Osiris. Or, Orus est appelé Apollon par les Grecs, et « le nom d'Osiris, dans leur langue, signifie Bacchus. » D'où il suit que tous les autres rois d'Égypte et le dernier furent de simples mortels, et que leurs noms ont été transportés de l'Égypte dans la Grèce, selon Hérodote, qui atteste « qu'Apollon et Diane étaient fils de Denys et d'Isis, et que Latone « fut leur nourrice et leur gardienne. »

Ainsi donc les Égyptiens ont fait des dieux de leurs premiers rois et de leurs femmes, soit par ignorance du vrai Dieu, soit par reconnaissance pour la sagesse de leur gouvernement. « Tous les Égyptiens, continue Hérodote, leur sacrifient des bœufs sans tache et de jeunes taureaux ; mais il est « défendu de leur immoler des genisses, parce qu'elles sont consacrées à Isis, dont la statue a la forme d'une femme avec « des cornes de bœuf, comme les Grecs représentent Io. » Or, je vous le demande, pouvez-vous trouver des témoins plus croyables que ceux qui ont reçu de leurs pères, par ordre de succession, non-seulement le sacerdoce, mais encore le dépôt de l'histoire ? Est-il vraisemblable que les ministres des temples, qui honoraient avec tant de piété les statues, aient déclaré si formellement que leurs dieux n'avaient été que de simples mortels, si la vérité ne leur avait arraché cet aveu ? Sans doute Hérodote n'inspirerait pas plus de confiance qu'un conteur de fables s'il était le seul à dire que les dieux sont désignés comme des hommes dans l'histoire des Égyptiens, lorsqu'il ajoute à ce que nous venons de dire ces autres paroles : « Je vous dirai sur les dieux ce que j'ai appris avec déplaisir ; « je n'ai pu recueillir que de vains noms. »

Mais puisque la même chose est confirmée par Alexandre et par Mercure, surnommé Trimégiste, et allié avec la race éternelle des dieux, ainsi que par une foule d'autres que je ne nomme point, il ne reste plus aucun motif de douter que c'est leur titre de rois qui valut à ces hommes les honneurs divins. Les savants d'Égypte viennent encore à l'appui de cette vérité ; car tout en défiant l'air, la terre, le soleil et la lune, ils pensent que les autres dieux étaient de simples mortels,

et que leurs temples ne sont autre chose que leurs tombeaux. C'est aussi ce que nous apprend Apollodore dans son Livre des Dieux. Bien plus, Hérodote lui-même qualifie de mystères les passions de ces prétendues divinités : « J'ai déjà dit que dans la « ville de Busiris on célèbre une fête en l'honneur d'Isis. Après « le sacrifice, plusieurs milliers d'assistants, hommes et femmes, « par couples séparés, se frappent ; mais il m'est défendu de « dire comment. » Or, je vous le demande, si ce sont là des dieux, ils sont immortels, et par conséquent à l'abri de toutes nos faiblesses. Mais si on se frappe en célébrant leurs mystères, ainsi que je viens de le dire, et si leurs passions font partie de ces mystères, que sont-ils autre chose que de simples mortels, comme l'atteste encore Hérodote ? « Celui dont je n'ose ici « rappeler le nom a son tombeau dans la ville de Saïs, dans le « temple de Minerve ; là, sont deux grands obélisques, contigus « aux murs du temple, et tout près se trouve un bassin de « pierre parfaitement travaillé, qui me paraît être aussi grand « que le lac de Délos, appelé Trochoïde. Là encore on voit quelques effigies représentant les passions de ce dieu, lesquelles « sont appelées par les Égyptiens des mystères nocturnes. » Ainsi, l'on montre non-seulement le tombeau d'Osiris ; mais aussi la manière dont il est construit.

Écoutez encore le même auteur : « Quand vous apportez, « dit-il, un cadavre aux hommes chargés d'embaumer les « corps, ceux-ci vous montrent des portraits en bois représentant ces anciens morts ; parmi ces portraits il s'en trouve « un parfaitement dessiné, mais il ne m'est pas permis, je crois, « de prononcer ici le nom du personnage qu'il représente. »

XXIX. Que dirai-je ? Chez les Grecs eux-mêmes, ne voit-on pas les poètes et les historiens les plus graves porter le même témoignage ? C'est ainsi qu'Homère a parlé d'Hercule :

« Le malheureux ne respecta ni la colère des dieux, ni la « table de son hôte ; il tua Iphitus lui-même. »

Faut-il s'étonner après cela de voir ce même Hercule furieux se brûler au milieu des flammes d'un bûcher. Hésiode parle en ces termes d'Esculape :

« Le Père des dieux et des hommes, dit-il, étant entré en fureur, lança la foudre du haut du ciel et tua, dans sa colère, le fils de Latone, qu'il aimait tendrement. »

Pindare ajoute sur le même sujet :

« La sagesse elle-même se laisse séduire par l'appât du gain. Ainsi le dieu Esculape, tenté par l'or qu'on lui offrait, voulut rappeler un mort du tombeau. Mais, frappés à l'instant l'un et l'autre par la foudre de Jupiter irrité, ils perdirent aussitôt la respiration et la vie. »

Certes, si ce sont là des dieux, comment la soif de l'or a-t-elle pu les dévorer ?

« Or, a dit un poète, présent le plus agréable aux mortels ! nul enfant ne fut plus chéri de sa mère, nulle mère ne fut plus aimée de son enfant que ce vil métal. »

Comment la Divinité, qui n'a besoin de rien, serait-elle dominée par la cupidité ? Elle ne peut non plus mourir. Je ne vois ici que des hommes devenus, par faiblesse, méchants et cupides. Qu'ajouterai-je encore ? Pourquoi rappeler et Castor, et Pollux, et Amphiaräus ; ces hommes d'hier, nés d'autres hommes, et maintenant placés au rang des dieux ? Ino, elle-même, après sa fureur et les douleurs cruelles qui en furent la suite, n'est-elle pas honorée aujourd'hui comme une déesse ?

« Les naufragés l'ont surnommée Leucothoé. » Et son fils est invoqué comme un dieu, sous le nom de Palémon, par les navigateurs.

XXX. Si des hommes détestables et dignes de la haine du Ciel ont été regardés comme des dieux ; si la fille de Dercète, Sémiramis, femme cruelle et impudique, est honorée comme une déesse dans la Syrie, et si les Syriens, à cause de Dercète, adorent Sémiramis et les colombes ; car, s'il en faut croire la ridicule fable de Ctésias, cette femme fut changée en colombe, pourquoi s'étonner que d'autres rois aient été appelés dieux par leurs sujets qui redoutaient leur pouvoir ou leur tyrannie ? C'est ainsi que s'exprime la Sibylle citée par Platon :

« Au dixième âge du monde, où les hommes parlaient diverses

« langues, après le déluge qui anéantit les premiers hommes, « on vit régner Saturne, Titan et Japhet, enfants illustres du « Ciel et de la Terre, qu'on appela de ces deux noms parce « qu'ils étaient les premiers de ces hommes aux langages divers.»

Pourquoi s'étonner que les uns, à cause de leur force, comme Hercule et Persée; d'autres, à raison de leur habileté, comme Esculape, aient été appelés dieux, ainsi que les rois à qui leurs sujets décernèrent les honneurs divins? Les uns en furent redevables à la crainte qu'ils inspiraient, les autres à la vénération qu'on avait pour leurs vertus. Ainsi Antinoüs, un de vos ancêtres, mérita sans doute d'être regardé comme un Dieu, à cause de son humanité pour ses peuples; et la postérité a reçu son culte sans examen. Ecoutez ce que dit un poète parlant de Jupiter :

« Les Crétois sont toujours menteurs, ils t'élevèrent un « tombeau, grand roi, mais tu n'es point mort.»

O Callimaque, tu crois à la naissance de Jupiter! pourquoi ne pas confesser aussi sa mort? Ne vois-tu pas qu'en affectant de la cacher, tu l'apprends à ceux mêmes qui l'ignoraient. Quand tu vois la caverne de l'île de Crète, tu te rappelles aussitôt l'enfantement de Rhéa: pourquoi donc, à la vue du tombeau de Jupiter, vouloir te dissimuler sa mort? Tu ignores sans doute qu'il n'est qu'un seul Dieu éternel, parce que seul il n'a point été engendré. Ou ces fables rapportées par le peuple et par les poètes, touchant les dieux, sont indignes de foi, et dès lors le culte de ces derniers devient inutile (car à quoi bon honorer des êtres imaginaires), ou bien ces amours, ces naissances, ces homicides, ces larcins, ces mutilations, ces foudres, sont des faits réels; alors depuis longtemps vos dieux ont cessé d'être, puisqu'ils étaient engendrés. D'ailleurs, pourquoi penser comme les poètes sur certains points, et ne pas les croire sur d'autres, puisqu'ils n'ont écrit l'histoire des dieux que pour célébrer leur mémoire? Certes, ceux qui les honorèrent comme des divinités, et qui décrivirent si pompeusement leurs hauts faits, n'auraient point imaginé leurs passions, si elles n'a-

vaient fait partie de leur vie. J'ai prouvé autant qu'il était en moi, mais non aussi bien que le demandait la dignité du sujet, que nous sommes loin d'être des athées, puisque nous croyons en un seul Dieu créateur de toutes choses et en son Verbe.

XXXI. Nos détracteurs nous reprochent encore des repas et des voluptés infâmes, soit pour légitimer leur haine à leurs propres yeux, soit dans l'espérance de nous épouvanter et de nous faire abandonner notre foi, soit enfin pour attirer sur nous les rigueurs des princes et les rendre inexorables, à raison de la gravité des crimes; mais ils veulent en vain tromper des hommes qui savent bien que ces manœuvres ne sont pas nouvelles, et qu'elle existe depuis longtemps, ainsi le veulent la raison et la loi divine, cette guerre du vice contre la vertu. Pythagore est mort dans les flammes avec trois cents autres philosophes; Démocrite fut chassé de la ville d'Ephèse, tandis que les Abdéritains traitaient Héraclite d'insensé; les Athéniens condamnèrent Socrate à mourir. Mais, comme la vertu de ces sages ne reçut aucune atteinte des folles opinions de la multitude, de même aussi les calomnies téméraires de quelques hommes ne pourront jeter le moindre nuage sur l'innocence de nos mœurs. Nous sommes bien auprès de Dieu, peu nous importe le reste.

Cependant je répondrai à ces accusations : mais je sens que nous sommes déjà justifiés à vos yeux par tout ce que j'ai dit; car vous ne doutez pas, grands princes, vous qui surpassez tous les autres en intelligence, que des hommes qui se proposent Dieu même pour modèle, des hommes qui ont à cœur de se conserver purs et irréprochables à ses yeux; vous ne doutez pas qu'ils ne s'interdisent jusqu'à la pensée du mal, bien loin de se souiller des crimes énormes dont on les accuse! Si nous ne connaissions pas d'autre vie que celle-ci, on pourrait nous soupçonner d'être esclaves de la chair et du sang, et de nous abandonner à l'avarice et à la volupté; mais quand nous sommes persuadés que nuit et jour Dieu est présent à toute nos actions, qu'il connaît nos pensées et nos paroles, et qu'il

voit même ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs; qu'il est tout lumière; quand nous sommes persuadés qu'après cette vie mortelle nous aurons une vie meilleure, une vie toute céleste (puisque nos âmes seront en Dieu et avec Dieu dans le Ciel, qu'elles ne seront plus sujettes au changement ni à la souffrance, ni dominées par la chair, bien quelles doivent être réunies à leur corps, et qu'elles auront tous les avantages des esprits célestes); ou bien que si nous nous laissons entraîner par l'exemple des méchants, cette autre vie sera plus malheureuse que cette vie présente, puisque nous serons précipités dans des flammes éternelles (car Dieu ne nous a pas créés comme les animaux et les bêtes de somme pour paraître un instant et disparaître sans retour), est-il vraisemblable qu'avec de semblables croyances nous préférions faire le mal et tomber entre les mains redoutables du souverain juge?

XXXII. Il ne faut pas s'étonner si nos ennemis nous imputent les crimes qu'ils attribuent à leurs dieux, dont ils célèbrent les passions sous le nom de mystères. Mais du moins, puisqu'ils réprouvent si fort en nous les unions incestueuses formées dans l'ombre et au hasard, ils auraient dû montrer d'abord leur aversion pour Jupiter, qui eut des enfants de Rhéa, sa mère, et de sa fille Proserpine, et qui épousa sa propre sœur; ou condamner Orphée, l'inventeur de ces turpitudes, cet Orphée qui nous a représenté Jupiter plus infâme que Thyeste lui-même. Car ce dernier, en souillant sa propre fille, ne fit qu'obéir à un oracle qui lui assurait que c'était le seul moyen de se venger et de conserver son royaume. Pour nous, nous sommes si éloignés de semblables crimes, qu'il ne nous est pas même permis de regarder une femme avec un mauvais désir; « celui qui « regarde une femme avec la pensée du mal, dit notre maître, a déjà commis l'adultère dans son cœur. » Comment seraient-ils des impudiques, ceux qui ne se servent de leurs yeux que pour éclairer le corps, selon l'intention du créateur; ceux, dis-je, qui se croient comptables devant Dieu non-seulement de leurs actions, mais encore de leurs pensées, et pour qui un regard trop complaisant est un adultère, parce que les

yeux ont été faits pour un autre usage? Car il n'en est pas de la loi que nous observons comme des lois humaines auxquelles le méchant peut quelquefois se soustraire : ainsi que je vous le démontrais naguère, grands princes, c'est notre Dieu qui nous l'a donnée, et cette divine loi règle tous nos devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain.

Selon la différence de l'âge, nous regardons les uns comme nos enfants, les autres comme nos frères et nos sœurs, et nous honorons les vieillards comme nos pères et nos mères; aussi avons-nous grand soin de conserver l'innocence de ceux que nous regardons comme nos parents, et à qui nous donnons ces doux noms de famille; l'Écriture, parlant du baiser dont le plaisir serait le motif, ajoute : « Il faut donner avec la plus grande précaution le baiser ou plutôt la salutation, parce qu'elle nous exclut de la vie éternelle, pour peu qu'elle souille la pensée. »

XXXIII. Ainsi, mettant toute notre espérance dans la vie éternelle, nous méprisons toutes les choses de ce monde et jusqu'aux plaisirs de l'esprit; nous n'épousons des femmes selon vos lois que dans la vue d'avoir des enfants; de même que le laboureur, après avoir confié la semence à la terre, attend la moisson sans en répandre une nouvelle; ainsi la procréation des enfants est la mesure de nos plaisirs; vous trouverez même parmi nous grand nombre d'hommes et de femmes qui vieillissent dans le célibat, pour rester plus étroitement unis à Dieu.

Si donc nous pensons que la virginité et l'état du célibat nous rapprochent davantage de Dieu, et que la volupté et la pensée même du mal nous en éloignent, à combien plus forte raison ne devons-nous pas détester des actions dont l'idée seule nous fait horreur; car la vie des Chrétiens ne se renferme pas dans de simples méditations de la parole divine, elle se manifeste par la pratique et l'exemple; chacun reste tel qu'il est né, c'est-à-dire ne se marie point, ou ne se marie qu'une fois; à nos yeux les secondes noces ne sont qu'un honnête adultère. « Quiconque, dit notre Seigneur, renvoie sa femme et en épouse

« une autre, est adultère; » montrant par-là qu'il n'est pas permis de renvoyer celle qui nous a donné sa virginité, pour en épouser une autre. Celui qui abandonne sa première femme et se marie même après la mort de celle-ci, au fond n'est pas exempt du crime d'adultère, soit parce qu'il va contre l'intention de Dieu, qui créa dès le commencement un seul homme et une seule femme, soit parce qu'il rompt l'alliance de la chair avec la chair, alliance devenue indissoluble par le fait d'une première union.

XXXIV. Voilà notre vie et nos principes. Révélerai-je ici ce qu'il faut taire? ne savons-nous pas ce que dit le proverbe : La courtisane accuse la femme pudique. En effet, des hommes qui trafiquent de la pudeur, qui ouvrent à la jeunesse des lieux de débauche, et ne respectent pas même les sexes, puisqu'ils se livrent entre eux à d'horribles infamies, souillant par toutes sortes de turpitudes la pureté et la vertu, flétrissant par de monstrueux excès la beauté, qui est un don de Dieu, car la beauté ne vient pas d'elle-même sur la terre, c'est la main de Dieu et sa volonté qui l'y fait naître; ces hommes, qui ne trouvent en nous aucun crime, osent nous reprocher ceux qu'ils commettent eux-mêmes, ceux qu'ils attribuent à leurs dieux, et dont ils se parent comme de hauts faits. Ainsi, ces adultères, ces corrupteurs de l'enfance, s'acharnent contre nous, parce que nous restons dans le célibat et que nous ne contractons qu'un seul mariage: ne ressemblent-ils pas aux reptiles qui vivent dans l'eau (car aussi bien qu'eux ils dévorent le premier qu'ils rencontrent), et le plus fort poursuit le plus faible; et n'est-ce pas attenter sur l'homme, exercer d'horribles violences, au mépris des lois que vous avez données; ainsi que vos ancêtres, pour établir le règne de l'équité? Ces hommes, dont les crimes multipliés sont cause que les juges que vous envoyez dans les provinces succombent sous le poids des plaintes qui leur viennent de toutes parts, ne craignent pas de se déchaîner contre ceux qui ne peuvent frapper l'homme qui les frappe, ni maudire celui qui les maudit; c'est trop peu pour nous, en effet, d'observer cette jus-

tice ordinaire, qui consiste à rendre la pareille ; la patience et la charité même à l'égard de nos ennemis est pour nous un devoir.

XXXV. Après cela, quel homme assez insensé, puisque telle est notre conduite, pourrait nous traiter d'homicides ? Et dès lors si nous ne sommes point homicides, que devient l'accusation de manger de la chair humaine ? On ne peut en manger sans avoir d'abord égorgé un homme. Qu'on demande donc à ceux qui nous accusent de ces horribles festins si jamais ils nous ont vu égorgé quelqu'un : personne parmi eux, j'en suis sûr, ne serait assez impudent pour oser l'assurer. Il en est parmi nous qui ont des esclaves, les uns plus, les autres moins ; il ne serait pas possible de se cacher d'eux, et aucun de ces esclaves n'a inventé contre nous de pareilles calomnies. Comment, en effet, pourrait-on accuser de tuer et de manger des hommes ceux qui ne se permettent pas même, comme on le sait, d'assister aux exécutions des criminels ? Qui de vos sujets n'est avide des spectacles de gladiateurs et de bêtes féroces, surtout si c'est vous-mêmes qui les donnez ? Pour nous, persuadés qu'il y a peu de différence entre regarder avec plaisir un meurtre et le commettre, nous fuyons avec horreur ces spectacles. Comment donc pourrions-nous tremper nos mains dans le sang, nous qui croyons ne devoir pas même assister à un meurtre, de peur que le crime et l'expiation de ce crime ne retombent sur nous ? Comment pourrions-nous égorgé un homme, nous qui traitons d'homicides les femmes qui se font avorter, persuadés comme nous le sommes qu'elles seront sévèrement punies au jugement de Dieu ? Certes, le même homme ne peut regarder l'enfant encore dans le sein de sa mère comme un être dont Dieu s'occupe, et le tuer aussitôt après sa naissance ; le même homme qui se reprocherait d'être un parricide, s'il exposait son enfant, est incapable de le tuer de sa main quand il l'aura nourri et élevé. Non, non, notre conduite ne se dément point de la sorte ; mais, toujours semblables à nous-mêmes, nous agissons conformément à la raison, sans prétendre l'asservir à nos passions.

Je vous le demande encore , quel homme , croyant à la résurrection , consentirait à se faire le tombeau vivant d'un corps qui doit ressusciter ? Est-il possible , en effet , qu'avec une semblable conviction il eût le courage de dévorer ce cadavre , comme s'il ne devait point revivre ? Est-il possible qu'il agisse , comme si Dieu ne devait point lui redemander ce corps qu'il aura enseveli dans ses entrailles , puisqu'il sait bien que la terre elle-même doit rendre un jour les morts qu'elle a reçus ? N'est-il pas plus vraisemblable que des hommes qui ne croient ni à la résurrection , ni au jugement dernier , de quelque manière qu'on ait vécu ; qui pensent , au contraire , que l'âme meurt avec le corps , n'est-il pas plus vraisemblable qu'affranchis de tout frein , ils se portent à toutes sortes de crimes ? Par une raison contraire , n'éviteront-ils pas avec tout le soin possible les fautes même les plus légères , ceux qui sont persuadés que rien ne doit échapper au jugement de Dieu , et que le corps partagera le châtiment de l'âme , après avoir été l'instrument de ses désordres et de ses passions. S'il paraît chimérique que des corps réduits en pourriture et en poussière soient rendus un jour à leur premier état , on pourrait peut-être nous accuser de faiblesse d'esprit , mais non de méchanceté ; car si nous nous trompons , notre erreur ne nuit à personne.

Je pourrais vous prouver que nous ne sommes point les seuls à reconnaître la résurrection des morts ; et que la plupart des philosophes pensent comme nous sur ce point ; mais cette démonstration serait hors de saison. Je ne veux pas qu'on me reproche de mêler à mon sujet des discussions qui lui seraient étrangères ; je dirai seulement que ceux qui ont écrit sur la nature des choses sensibles , matérielles ou immatérielles , ont toujours reconnu que les esprits existent avant les corps , et que tout ce qui tombe sous les sens a été fait après les créatures spirituelles , bien que ce soit les objets sensibles qui nous frappent d'abord. Ces philosophes prétendent que ces objets corporels ont été formés de l'assemblage des premiers , c'est-à-dire que ceux qui tombent sous les sens naissent de ceux qui ne sont conçus que par l'esprit ; d'où il suit , comme l'ont pensé Platon et Pytha-

gore, que rien n'empêche que les corps après leur dissolution ne se recomposent avec les éléments subtils qui servirent à leur formation première; mais bornons-nous à ces mots sur la résurrection.

XXXVII. Pour vous, grands princes, si pleins de bonté, de modération et de clémence, qualités que vous devez autant à la nature qu'à la philosophie, et qui vous rendent si dignes de l'empire, puisque j'ai confondu la calomnie et prouvé notre innocence et notre piété envers Dieu, qu'un signe d'approbation de votre part nous rassure. Quels hommes méritent plus d'être exaucés que ceux qui ne cessent de demander à Dieu que votre couronne passe du père au fils, ainsi que la justice l'exige, que votre empire s'affermisse, s'étende de jour en jour, que tout reconnaisse vos lois! Nous sommes les premiers intéressés à votre bonheur, puisqu'il nous permettra de couler nos jours au sein de la paix et de voler sans obstacle à l'accomplissement de tous vos ordres.

DE LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Toujours à côté du vrai on voit naître le faux; ce n'est pas que le faux naisse du fond même et des principes de la vérité: il est imaginé par certains esprits qui cherchent à trouver dans la vérité même un germe d'erreur, afin de pouvoir plus sûrement la corrompre; on peut s'en convaincre d'abord par l'exemple des philosophes qui se sont livrés à des recherches du genre de celles qui nous occupent, et par leur peu d'accord les uns avec les autres, ou avec ceux qui les ont précédés; aussi quelle confusion d'idées sur le sujet que nous traitons! Il n'est point de vérité que leurs attaques aient respectée; l'essence de Dieu,

sa science, ses opérations divines, tous les devoirs qui découlent naturellement de ces connaissances, le culte que nous lui devons, rien n'a été épargné : les uns ont désespéré d'arriver à la vérité sur ces questions, d'autres lui ont fait violence pour l'accommoder à leurs systèmes; d'autres enfin ont révoqué en doute ce qu'il y a de plus certain et de plus évident : d'où je conclus que celui qui entreprend de traiter ces questions doit partager son discours en deux parties; parler dans l'une pour la vérité, et dans l'autre sur la vérité. La partie destinée à défendre la vérité s'adresse aux personnes qui doutent ou refusent de croire; celle qui traite du fond de la vérité regarde les esprits droits, amis de la vérité et avides de la connaître. C'est pourquoi, lorsqu'on traite ces sortes de sujets, il faut considérer ce qui convient à l'époque où l'on parle, renfermer la discussion dans les bornes qu'elle exige, établir l'ordre que comporte le sujet, suivre fidèlement le plan qu'on s'est tracé, et mettre chaque chose à la place qui lui convient. La méthode, l'ordre naturel, semblent demander que la partie du discours qui établit la vérité précède la partie destinée à la défendre; mais si l'on considère l'utilité, on verra que c'est au contraire celle-ci qui doit être placée la première. Ainsi voit-on le laboureur attentif à n'ensemencer ses terres qu'après les avoir défrichées et débarrassées des ronces et des épines nuisibles à la semence; ainsi voit-on un habile médecin ne faire prendre à un malade les remèdes propres à le guérir qu'après l'avoir délivré de toute humeur vicieuse, ou en avoir arrêté le cours; vous ne ferez jamais entrer la vérité dans un esprit prévenu d'une erreur qui le met en garde contre cette vérité. Aussi, dans l'intérêt de ceux qui m'écoutaient, j'ai toujours commencé par dissiper leur prévention contre la vérité avant de leur donner les preuves qui l'établissent.

Procédons de la même manière dans ce discours sur la résurrection; c'est l'ordre qui convient le mieux, je crois, à mes auditeurs. En effet, sur ce point comme sur tant d'autres, plusieurs sont incrédules, d'autres doutent; ceux mêmes qui admettent les premiers principes ne paraissent pas plus fermes

que les autres : mais ce qu'il y a de plus déraisonnable, c'est qu'ici le doute ou l'incrédulité ne reposent sur rien, et ne peuvent pas même s'appuyer sur la plus légère probabilité

II. Voici donc comment il faut envisager la question : il est certain que l'incrédulité n'est pas toujours le résultat de la légèreté et de la précipitation, qu'elle peut se trouver dans une personne qui cherche sérieusement la vérité et qui désire la connaître (et l'on peut dire qu'elle est fondée lorsqu'elle se refuse à croire des choses évidemment incroyables ; mais il n'est qu'un esprit faux qui puisse traiter de chimère ce qui n'est pas invraisemblable). Je demande maintenant à ceux qui doutent de la résurrection, ou qui la nient, si leur doute ou leur incrédulité n'ont pas leur source dans les passions ou les préjugés, et si leur opinion ne se serait point formée sous l'impression des unes ou des autres ? Il faut qu'ils disent que l'homme ne doit son existence qu'au hasard (sur ce terrain il est facile de les battre), ou bien s'ils reconnaissent une divinité d'où émanent tous les êtres, il leur faut remonter à ce premier principe, et prouver que, même en l'admettant, la résurrection est encore incroyable, impossible ; dès lors il leur faudrait démontrer que le pouvoir ou la volonté manquent à ce Dieu pour ranimer nos corps, rassembler leurs membres épars, et recomposer les hommes tels qu'ils étaient autrefois. Mais comment pourraient-ils le prouver ? S'ils ne le peuvent, qu'ils renoncent à leur incrédulité, elle serait alors une impiété, et qu'ils cessent de blasphémer ce qu'ils devraient respecter. Montrons qu'ils n'ont aucune raison pour dire que Dieu ne peut pas ressusciter les morts, ou qu'il ne le veut pas. L'impuissance de faire une chose vient de ce qu'on ne sait pas ce qu'on veut faire, ou de ce qu'on manque de force pour mettre à exécution ce qu'on a conçu. Je conviens qu'il est impossible d'entreprendre et d'exécuter un ouvrage tant qu'on ignore ce qu'il faut faire ; je sais encore qu'il faut un certain degré de puissance proportionnée à ses lumières pour exécuter l'œuvre qu'on médite, et de la manière qu'on l'a

conçue; sans cela, si l'on est sage et qu'on ne veuille rien entreprendre au-delà de ses forces, on se gardera bien de mettre la main à l'œuvre; ou si l'on est assez téméraire pour tenter quelques efforts, ils seront vains et impuissants.

Mais peut-on dire que Dieu ignore la nature des corps qu'il doit rappeler à la vie; des parties les plus grandes comme des plus petites; qu'il perd de vue une seule parcelle de ces corps tombés en dissolution, un seul des éléments auxquels s'est unie chaque parcelle après la dissolution du corps, quelque imperceptibles que soient à nos yeux ces atomes qui ont été se réunir aux parties du monde avec lesquelles ils avaient quelque affinité? N'est-il pas vrai que, même avant l'organisation des êtres divers, Dieu connaissait les principes qui devaient entrer dans leur composition, les parties de ces éléments qui lui semblaient les plus propres à être mises en œuvre? Il n'est pas moins certain que Dieu, après la décomposition de nos corps et la dispersion de leurs éléments dans toutes les parties du monde, sait où est allée chacune des parcelles qu'il avait employées à la création et à la formation complète de chacun de nous; d'autant plus que, selon notre manière de parler et d'apprécier les choses, le plus difficile est de connaître d'avance ce qui n'est pas encore; mais si vous parlez de Dieu, il est de sa grandeur comme de sa sagesse de connaître aussi facilement ce qui n'est pas encore que de savoir ce qu'est devenu ce qui avait été: les lumières ne manquent pas à Dieu, ce n'est pas non plus la puissance.

III. Il peut recomposer nos corps, et la preuve c'est qu'il a pu les créer. Quand il s'est agi de donner à nos corps leur constitution première ou d'en créer les parties élémentaires, il a trouvé le néant docile à sa voix; lui serait-il plus difficile de se faire obéir, quand il commandera à ces corps de se ranimer après leur dissolution, de quelque manière qu'elle ait eu lieu? S'il a pu l'un, il peut également l'autre, et qu'on dise si l'on veut que c'est la fécondité de la matière, ou la combinaison des éléments, ou la disposition des germes humains, qui donne naissance à nos corps, quelque soit le système qu'on

embrasse, mon argument conserve toute sa force; il sera toujours vrai de dire que celui qui a pu donner une figure à une matière grossière, comme tous le reconnaissent, embellir et varier à l'infini cette matière, dépourvue de grâce et de beauté; que celui qui a pu former un tout harmonieux de tant de parties diverses, faire naître une infinité de corps organisés d'un germe simple et indivisible; que celui qui a pu arranger et façonner si merveilleusement une matière brute et informe, et animer ce qui était sans vie, il sera toujours vrai de dire qu'il peut aussi rassembler ce qui est décomposé, relever ce qui est tombé en poussière, ressusciter ce qui n'est plus, et rendre incorruptible ce qui avait été soumis à la corruption. Oui, ce Dieu créateur, ce Dieu d'une puissance et d'une sagesse infinie saura bien encore, s'il le faut, démêler et séparer du corps des animaux carnassiers et voraces les lambeaux de chair du malheureux qu'ils auront dévoré; il saura bien rendre à chaque membre et à chaque partie des membres du corps humain les débris qui lui appartiennent, eussent-ils passé dans une ou plusieurs bêtes féroces, de celles-ci fussent-ils entrés dans d'autres encore, eussent-ils été décomposés avec elles, et avec elles rendus, par l'effet naturel de la décomposition, aux premiers éléments? Et c'est là néanmoins ce qui embarrassait certaines personnes connues d'ailleurs par leur esprit et leur sagacité; ces objections vulgaires leur ont paru, je ne sais pourquoi, très-graves, et même impossibles à résoudre.

IV. Voyez ce qu'on nous répète sans cesse : combien d'hommes ont péri misérablement au fond des mers ou des fleuves, et sont devenus la proie des poissons; combien d'autres, tués dans les combats où victimes de quelqu'autre malheur, de quelqu'autre accident encore plus déplorable, sont restés sans sépulture, exposés à la voracité des bêtes féroces. Or, quand une fois leurs tristes restes ont disparu, que les membres et les parties des membres dont se composaient ces infortunés se trouvent dispersés dans un grand nombre d'animaux souvent d'espèce différente; quand ils sont une fois mêlés, confondus avec la chair

des bêtes qui les ont digérés, comment les en séparer, les en désunir? Mais ils vont encore plus loin et fortifient l'objection de cette manière. Les animaux engraisés de chair humaine, ceux toutefois qui servent à la nourriture des hommes, descendent eux-mêmes dans nos viscères et s'identifient avec nous; les cadavres humains qui ont été la pâture de ces bêtes passant ainsi dans d'autres corps humains, l'animal transmet l'aliment qu'il a reçu, puisqu'il devient lui-même notre nourriture. Et ici l'on ne manque pas de mettre sous les yeux les spectacles horribles de pères et de mères qui, poussés par la faim, ou par un accès de folie, ont dévoré leurs enfants, ou se sont nourris de leurs corps dans un festin apprêté par la perfidie de leurs ennemis. Ici sont rappelées les tables sauglantes des Mèdes, le repas tragique de Thyeste, et d'autres horreurs semblables qui sont arrivées chez les Grecs et chez les barbares. Après cela, on se croit en droit de conclure que la résurrection est impossible, parce qu'il ne peut se faire qu'un seul et même membre appartienne à deux corps tout à la fois; car, dit-on, ou ce membre retourne à son premier possesseur, et dès lors il laisse un grand vide dans le second, ou bien il revient à celui-ci, et en ce cas le corps du premier reste mutilé et imparfait.

V. Ces objections viennent de ce que la plupart n'ont pas une idée assez juste de la puissance et de la sagesse du créateur et maître de toutes choses; autrement il ne leur serait pas difficile de voir que la Providence a préparé pour chaque animal une nourriture convenable à sa nature et à son espèce; que son intention n'est pas que toutes sortes de mets s'allient indifféremment avec toutes sortes de corps pour servir à leur développement; que sa sagesse, après avoir fait le discernement de ce qui est nutritif, d'avec ce qui ne l'est pas, conserve à chaque aliment sa vertu et ses qualités naturelles, ou les lui ôte pour de bonnes raisons; enfin que c'est elle qui dispose de tout à son gré, qui transporte d'un sujet à un autre ce que bon lui semble, avec des vues toujours infiniment supérieures aux nôtres. Outre cette réflexion, il en est une autre

que ces hommes n'ont pas faite; ils me semblent n'avoir pas examiné la nature et les propriétés de chaque aliment et de chaque individu qui s'en nourrit; car ils auraient vu que tout aliment que le besoin force à prendre ne profite pas toujours, qu'il se corrompt dans les replis de l'estomac, puisqu'il est vomé et sécrété, ou rendu d'une autre manière. En sorte que, bien loin de se mêler aux parties du corps qu'il devait nourrir, il ne peut supporter une première digestion. De plus, il s'en faut bien que ce qui soutient dans l'estomac la première digestion parvienne en entier aux membres qui devaient s'en nourrir; une partie perd dans les intestins sa vertu nutritive; d'autres parties, à leur seconde transformation, qui se fait dans le foie, sont sécrétées encore, et vont se mêler aux matières déjà dépouillées de la vertu nourricière. Bien plus, toute cette matière ainsi transformée dans le foie ne nourrit pas, mais une partie se sépare encore et demeure ordinairement sans effet; et souvent le peu qui reste, lorsqu'il arrive à sa destination, c'est-à-dire aux membres ou aux parties de membres qui doivent s'en nourrir, se gâte et se corrompt, par le voisinage de quelque humeur maligne et dominante qui infecte ou change en elle-même tout ce qu'elle touche.

VI. Puis donc que les animaux sont infiniment variés dans leur nature, et que les aliments appropriés à leur organisation diffèrent selon l'espèce et la forme de chacun d'eux; puisqu'on distingue dans tout animal trois sortes de digestions et de sécrétions, il faut nécessairement que tout ce qui ne sert point à la nutrition, tout ce qui ne peut s'incorporer à la substance de l'animal, se corrompt et cherche une issue, ou se change en quelqu'autre matière nuisible au corps avec lequel elle ne pourrait s'allier. Il en est tout autrement de la nourriture accommodée à la nature du corps qui la reçoit, élaborée dans les conduits digestifs, et entièrement purifiée par des sécrétions naturelles; elle seule ajoute à sa substance et la développe. Si l'on veut appeler les choses par leur nom, voilà celle qui mérite d'être appelée aliment, quand elle est ainsi dégagée de tout

ce qui était nuisible et étranger, et débarrassée d'un poids inutile qui pesait sur l'estomac et ne servait qu'à assouvir la faim. Il est évident que, mêlée et confondue avec toutes les parties du corps, elle ne fait plus qu'un avec lui. Tout aliment qui nous répugne, et que la nature n'a pas fait pour nous, a un sort différent : c'est une espèce de poison bientôt repoussé par le corps, s'il y trouve une vigueur et des forces supérieures à la sienne; s'il triomphe, au contraire, il devient un principe de corruption; tout ce qu'il rencontre de sain, il l'infecte, il le change en humeurs et en suc ennemis, rien dans le corps ne peut sympathiser ni s'allier avec lui. Ce qui le prouve, c'est que dans la plupart des animaux de vives douleurs se font sentir quand ils ont pris de semblables aliments : des maladies, la mort même, peuvent être la suite de leur avidité; car il est possible que, dans ce qu'ils mangent, ils rencontrent quelque suc vénéneux et contraire à leur nature : voilà ce qui détruit le corps. Les aliments accommodés à sa nature lui profitent, ceux qui ne sont pas faits pour lui le corrompent. Si chaque animal a sa nourriture propre, si cette nourriture elle-même ne s'identifie pas tout entière avec la substance qui l'a reçue, si ce privilège est réservé seulement à une petite quantité de chyle purifiée par les diverses transformations qu'elle a subies, et mise en état de s'incorporer parfaitement avec le corps et les parties qu'elle doit nourrir, il est bien évident que tout ce qu'un animal mange contre le gré et l'intention de la nature ne peut s'identifier avec lui. Que devient cet aliment? Il est repoussé dans son état de crudité et de corruption, avant qu'il ait eu le temps de se changer en un suc dangereux; ou bien s'il séjourne dans le corps, il ne manque pas de causer des infirmités ou des maladies souvent incurables, qui corrompent les bons aliments et la chair elle-même, parce qu'elle manque alors de suc nourricier. Et quand même, à force de régime et de remède, on parviendrait à chasser cet ennemi domestique; quand il céderait à une forte constitution naturelle, il ne quitterait pas le corps sans y laisser de

tristes marques de son passage, puisqu'il n'apporte rien de bon à la nature de ce corps, avec laquelle il ne peut sympathiser.

VII. Pour nous servir d'un mot consacré par l'usage, appelons-le un aliment, si vous le voulez, et supposons qu'une fois introduit dans le corps il se digère et se change en une matière humide ou sèche, froide ou chaude : que pourrait-on conclure de cette supposition ? Rien ; car les corps ne doivent ressusciter qu'avec les parties qui leur sont propres. Or, aucune de ces matières dont nous venons de parler ne lui appartient ; bien plus, elles ne restent pas dans les parties du corps qu'elles nourrissent, comment veut-on qu'elles ressuscitent avec lui ; car alors la vie ne dépendra plus ni du sang, ni de la pituite, ni de la bile, ni de l'air ? Ne nous imaginons pas qu'après la résurrection nos corps auront encore besoin des mêmes soutiens dont ils ne sauraient se passer dans cette vie mortelle, puisqu'avec la corruption et le besoin aura disparu la nécessité des aliments. En outre, quand même on établirait que les transformations subies par ces aliments arrivent à l'état de chair, on ne doit pas même croire que cette nouvelle chair, venue de cette manière, soit nécessaire pour compléter le corps de l'homme auquel elle s'est unie. En effet, la chair ne retient pas toujours celle dont elle s'est accrue, et cette dernière ne demeure pas toujours avec le corps qui se l'était unie ; mais elle se modifie de bien des manières ; elle s'en va ou par la douleur, ou par le chagrin, ou par les fatigues et les maladies ; ou bien encore, elle est desséchée par l'intempérie des saisons, par les rigueurs de la chaleur ou du froid, les humeurs qui se transforment en chair et en graisse venant à s'épuiser faute de recevoir l'aliment qui leur est propre. S'il n'y a point de chair qui soit à l'abri de ces accidents, à plus forte raison celle qui s'est nourrie de mauvais aliments y sera-t-elle sujette. On la voit, à la vérité, se charger de graisse et grossir ; mais bientôt elle rejette ces aliments d'une manière quelconque, ou bien arrivent ces accidents dont nous venons de parler, et c'est alors

qu'elle maigrit à vue d'œil, il ne reste que la chair adoptée par la nature, celle qui, mêlée au corps, entretient sa vie et le met en état de supporter les fatigues ; elle seule, dis-je, reste attachée à ces parties qu'elle unit, qu'elle soutient, qu'elle échauffe.

Si l'on sait faire toutes ces réflexions et admettre nos concessions sur les points controversés, on restera convaincu que dans aucun cas il n'est vrai de dire que la chair d'un homme s'attache à la chair d'un autre homme, soit que dans un moment de surprise on ait mangé de cette chair déguisée par un ennemi, de manière à tromper le goût, soit que dans un accès de folie, ou poussé par la faim, on ait dévoré des corps d'une nature semblable à la nôtre. Cependant, je ne prétends point parler de certains animaux qui ont une forme humaine, ni de ceux dont la nature tient à la fois de l'homme et de la bête, tels que les poètes, dans leur hardiesse, ont coutume d'en imaginer.

VIII. Mais à quoi bon parler des corps humains, qui n'ont été destinés à nourrir aucun animal, et qui ne doivent avoir, à l'honneur de la nature, d'autre tombeau que la terre, puisque nous voyons que le créateur n'a pas assigné aux animaux eux-mêmes les animaux de la même espèce pour nourriture, bien qu'il leur présente dans d'autres espèces l'aliment qui leur convient? Certes, si l'on peut nous démontrer que la chair humaine a été assignée à l'homme pour aliment, rien n'empêchera qu'on ne vive les uns des autres, comme de tant d'autres choses permises par la nature. Pourquoi ceux qui osent soutenir de pareilles absurdités ne font-ils pas servir à leur table, et n'offrent-ils pas à ceux qui leur sont chers, les corps de leurs intimes amis, comme les mets les plus délicieux et les plus convenables? Mais s'il y a de l'impiété seulement à tenir ce langage, quelle action plus noire, quel crime plus horrible que celui d'un homme qui se repait de chair humaine? quel mets soulève autant la nature! D'un autre côté, s'il est vrai qu'un pareil mets ne peut alimenter le corps, et que dès lors il ne saurait s'allier à sa chair, il faut

en conclure qu'on ne verra jamais la chair de l'homme s'identifier avec la chair de l'homme ; car elle est pour lui un aliment contre-nature , bien que, par suite d'une affreuse fatalité, on ait pu la manger. Ainsi, les corps humains , privés de la faculté de nourrir , et dispersés dans les parties de l'univers où ils ont pris naissance, vont s'unir de nouveau à leurs principes jusqu'au temps marqué par le créateur. Tirées de là une seconde fois , par la sagesse et la puissance de celui qui sut pourvoir chaque animal des facultés qui lui sont propres , ces diverses parties se réunissent dans leur ordre naturel , soit qu'elles aient été consumées par les flammes ou décomposées par les eaux , soit qu'elles aient été la proie des bêtes féroces ou de tout autre animal , soit enfin qu'une partie détachée du tronc avant le temps ait précédé les autres dans la tombe. Chacune d'elles va reprendre la place qui lui fut assignée , pour recomposer le même corps et donner une nouvelle vie à ce qui était mort et tombé en dissolution. Je ne pousserai pas plus loin ce raisonnement , le temps ne me le permet pas ; d'ailleurs, tout le monde est de mon avis , tous ceux du moins qui n'auraient pas quelque affinité avec les bêtes.

IX. Comme il me reste des choses beaucoup plus utiles à dire sur le sujet que je traite , je passerai sous silence les inductions qu'on veut tirer des ouvrages de l'homme, lorsqu'on dit que l'ouvrier ne saurait rétablir son ouvrage, s'il vient à être brisé, mutilé ou détruit, lorsqu'on veut qu'à l'exemple du potier ou du statuaire, Dieu n'ait ni la volonté ni le pouvoir de ressusciter un cadavre entièrement réduit en poussière. Ils ne voient pas, les insensés, qu'ils font à Dieu le plus grand outrage, lorsqu'ils mettent sa toute-puissance en parallèle avec des forces infiniment inférieures, et ravalent les ouvrages de la nature au niveau de ceux que l'art a produits. Certes, je me ferais conscience de m'arrêter à de pareilles futilités, il y aurait même de la folie à les relever. Je dirai seulement que ce qui est impossible aux hommes n'est qu'un jeu pour le Tout-Puissant.

Cette seule réflexion, jointe à toutes les raisons que nous avons

déjà données, démontre clairement que la résurrection n'est pas impossible, et par conséquent qu'elle n'est point au-dessus de la puissance de Dieu : nous ajouterons qu'elle n'est pas contraire à sa volonté.

X. Dieu ne peut se refuser à vouloir qu'une chose injuste ou indigne de lui. Ici l'injustice nuirait ou à l'homme ressuscité, ou à quelqu'autre à son occasion. Or, il me sera facile de prouver que la résurrection ne fait de tort à personne. Et d'abord, elle ne peut nuire aux êtres immatériels, puisqu'elle ne touche ni à leur vie ni à leurs prérogatives ; elle ne saurait nuire non plus aux animaux ou à la matière inanimée, puisqu'ils ne seront plus quand la résurrection aura lieu : ce qui n'existe pas est à l'abri de toute injustice. En admettant même que les animaux continuent à vivre, la résurrection de l'homme ne porterait pas atteinte à leur condition. Car si leur état actuel, cette infériorité qui les asservit à l'homme, qui les courbe sous le joug d'une dure servitude, et les laisse en proie à tous les genres de besoins et d'infirmités, n'est pas une injustice, à combien plus forte raison n'auront-ils aucun sujet de se plaindre quand l'homme, devenu incorruptible et désormais à l'abri du besoin et des privations, n'exigera plus d'eux aucun service, et les rendra pour toujours à la liberté ? En supposant qu'ils eussent la faculté de parler, pensez-vous qu'ils auraient droit de se récrier contre le Créateur, de lui reprocher comme une injustice d'être abaissés au-dessous de l'homme et de ne point partager avec lui le bienfait de la résurrection ? A deux natures essentiellement inégales, l'être souverainement juste n'a pu donner la même fin. Et d'ailleurs, de quelle espèce d'injustice pourraient-ils se plaindre, puisqu'ils n'ont aucune notion de justice ? D'un autre côté, la résurrection n'est rien moins qu'injuste à l'égard de l'homme qu'elle fait revivre. L'homme, comme vous le savez, est composé d'un corps et d'une âme : auquel des deux la résurrection pourrait-elle nuire ? Est ce à l'âme ? quel homme de bon sens oserait le dire ? Ne serait-ce pas attaquer à la fois la résurrection et la vie présente ? Car si l'âme ne peut se plaindre d'être ici-bas renfermée dans la prison d'un corps

sujet à la souffrance et à la corruption, bien moins encore le pourrait-elle, lorsqu'elle règnera dans un corps exempt de douleur et devenu incorruptible. On en peut dire autant du corps. Si maintenant, dans son état de corruption c'est un bonheur pour lui d'être associé à un être incorruptible, direz-vous qu'il souffrira une injustice, lorsqu'il partagera avec cet être le privilège de l'incorruptibilité? Oserait-on dire qu'il est indigne du Très-Haut de ranimer un corps tombé en dissolution et d'en recueillir les restes épars? Certes, s'il ne fut pas indigne de lui de le créer dans un état imparfait, sujet à la corruption et à la douleur, se dégraderait-il en le créant plus beau qu'il n'était, impassible et immortel?

XI. Ainsi donc j'ai démontré, par les premiers principes et par les conséquences qui en découlent, chacun des points mis en question; et dès lors il reste prouvé que la résurrection des morts n'est point une œuvre au-dessus du pouvoir ni de la volonté de Dieu, et qu'elle n'est point indigne de lui. Maintenant se trouvent confondus l'erreur et les absurdes raisonnements de l'incrédulité. Est-il besoin d'ajouter qu'établir un de ces points c'est avoir établi l'autre, et de montrer leur rapport et leur liaison? Mais faut-il se servir des mots de rapport et de raison comme s'il y avait ici quelque différence? n'est-il pas vrai que tout ce que Dieu peut il le veut, et que tout ce qu'il veut il le peut aussi, sans blesser aucune de ses divines perfections? Rappelons-nous ce que nous avons dit dès le commencement de ce discours, qu'il faut parler pour la vérité et sur la vérité; qu'il ne suffit pas de l'établir, qu'il faut encore la défendre; qu'il existe une grande différence entre l'un et l'autre; en quelles circonstances, à l'égard de quelles personnes il fallait employer ces deux moyens. Pour mieux expliquer ma pensée et lier ce que nous avons dit avec ce que nous allons dire, qu'il me soit permis de mettre à la tête de ma seconde partie le même préambule par où j'ai commencé la première. Démontrer la vérité c'est plus que la défendre; mais je soutiens en même temps que la défense doit accompagner ou plutôt précéder la démonstration,

comme un satellite, lui applanir les voies et écarter tous les obstacles qui s'opposeraient à une pleine conviction. Comme il importe à tout homme de pourvoir avant tout à son salut et à sa sûreté, la démonstration de la vérité est le point essentiel, et dès lors elle occupe la première place par sa nature, par son rang et par son utilité : par sa nature, elle donne la connaissance même des choses ; par son rang, elle ne fait qu'un avec les choses mêmes qu'elle établit ; par son utilité, en elle se trouve l'assurance et le gage du salut. La simple défense de la vérité est secondaire par sa nature et par son importance ; il est plus utile d'établir une vérité que de réfuter une erreur ; elle est bien inférieure par le rang, elle ne s'adresse qu'à ceux qui sont imbus de fausses opinions. Or, qui ne sait que l'erreur n'est qu'une altération de la vérité et le fruit d'une mauvaise semence jetée après coup ? Quoi qu'il en soit, l'apologie a souvent l'initiative, et souvent aussi elle rend les plus grands services ; car elle détruit l'incrédulité qui bourdonne aux oreilles des uns et subjugue les autres, surtout ceux en qui le doute et le préjugé ne font que de naître. Au reste, l'une et l'autre, c'est-à-dire la défense et la démonstration de la vérité, concourent au même but, qui est de préparer l'homme à une solide piété ; cependant elles ne sont pas la même chose, et il ne faut pas les confondre : l'une, je l'ai déjà dit, est indispensable à tous ceux qui croient et qui ont à cœur la vérité et leur salut ; l'autre est quelquefois plus utile pour ou contre certains esprits. Dans ce résumé, je n'ai voulu que vous rappeler succinctement ce que j'ai dit plus haut. Arrivons maintenant à la seconde partie de mon discours : je vais prouver la vérité de la résurrection, en vous montrant d'abord pour quelle raison Dieu a créé le premier homme et ses descendants, bien que le mode de création ait été différent ; ensuite la nature commune des hommes considérés en tant qu'hommes ; le jugement futur qui les attend, jugement qui s'étendra à toute leur vie et à la manière dont ils l'auront passée, jugement où le créateur fera éclater toute son équité, comme personne ne peut en douter.

XII. Pour tirer en faveur de la résurrection une preuve solide des motifs qui ont présidé à la création, il faut examiner si l'homme a été fait sans dessein et au hasard, ou si Dieu lui a donné une fin déterminée; si l'on admet qu'il ait été créé pour une fin, je demanderai quelle est cette fin, si c'est simplement pour jouir toujours de la vie, et subsister à jamais d'une manière conforme à sa nature, ou bien si c'est pour l'utilité d'un autre? Dans cette hypothèse, je demanderai si c'est pour l'intérêt du créateur lui-même ou pour celui de quelque créature qui touche à Dieu de plus près, et que Dieu honore de sa prédilection.

Plus j'y réfléchis et plus je comprends que l'homme raisonnable, et dont le jugement détermine les actions, ne fait rien en vain quand il agit de propos délibéré, mais qu'il rapporte tout à son propre avantage ou à celui des êtres auxquels il veut du bien; souvent encore il n'a en vue que l'œuvre même qu'il fait, alors une certaine inclination, une sorte d'amour purement gratuit, le porte à la faire; et pour rendre la chose plus sensible, servons-nous ici de quelques comparaisons. L'homme se bâtit une habitation pour son propre usage; il prépare aussi pour ses bœufs, ses chameaux et tous les autres animaux qui sont à son service, un abri convenable; au premier abord, cet abri ne semble point fait pour son usage; mais si l'on considère la fin plus éloignée de cette construction, il est évident que c'est toujours pour lui qu'il agit, bien que sa fin actuelle et immédiate soit ces animaux dont il veut la conservation. Enfin s'il a des enfants, ce n'est point pour les faire servir à son usage ou à celui des siens, mais plutôt pour exister et se perpétuer le plus longtemps possible dans une race sortie de lui, cherchant une consolation à sa mort dans la succession de ses enfants et de ses petits-neveux, et s'imaginant ainsi survivre à son trépas et trouver une sorte d'immortalité sur la terre.

Voilà comment agissent les hommes. Mais Dieu n'a pas fait l'homme en vain, car il est sage, et rien de ce qu'il fait n'est inutile; il ne l'a point créé non plus pour son propre

intérêt, car il n'a besoin de rien, et celui qui est au-dessus de tout, ne cherche dans son œuvre aucun avantage personnel. Enfin Dieu n'a pas destiné l'homme à l'usage de quelqu'autre créature; tout être doué de jugement et de raison est ou a été créé non pour l'usage d'un être supérieur ou inférieur à lui, mais bien pour lui-même et pour le soin de sa conservation. Et, en effet, la raison ne nous découvre aucune créature en vue de laquelle l'homme aurait été fait; les esprits immortels, hors de tout besoin et de tout danger, n'ont que faire des secours de l'homme pour vivre heureux et pour vivre toujours; et quant aux animaux, sujets de l'homme par leur nature, ils viennent lui offrir leurs services divers, selon leurs différentes espèces; mais ils n'ont été nullement destinés à faire servir les hommes à leur usage: car il ne serait pas juste de mettre à la discrétion d'une espèce secondaire des créatures d'un ordre supérieur, et de subordonner des êtres intelligents au bon plaisir d'un animal sans raison.

En conséquence, si l'homme n'a pas été créé sans but et sans raison (car rien n'est donné au hasard dans les desseins du Créateur); s'il est également vrai que ce n'est ni pour son propre avantage, ni pour celui d'aucune autre créature, que Dieu a fait l'homme, quel est donc le motif de la création de l'homme? Sans doute, si l'on considère la fin première et générale de toutes choses, Dieu n'a pu le créer que pour lui-même, et pour manifester la bonté et la sagesse qui brillent dans tous ses ouvrages; mais si l'on s'arrête à la fin particulière de l'homme, à celle qui lui est propre, cette fin est qu'il vive, mais non de cette courte vie semblable à un flambeau qui brille un moment et qui s'éteint ensuite pour toujours; vie périssable que Dieu accorde aux reptiles, aux oiseaux, aux poissons et aux êtres les plus stupides. Dieu devait une autre vie à l'être qui est son image, qui a reçu en partage une âme intelligente et raisonnable, et cette vie qu'il destine à l'homme est immortelle, afin qu'il soit éternellement occupé à connaître son créateur et à admirer sa puissance et sa sagesse, et qu'après avoir suivi sa loi, pratiqué la justice, il jouisse au sein d'une paix inaltérable

de la récompense que mérite une vie passée dans la vertu, malgré les combats qui viennent sans cesse d'un corps terrestre et sujet à la corruption.

Nous concevons très-bien que des créatures, qui n'ont été faites que pour l'usage d'autres créatures plus parfaites qu'elles-mêmes, cessent d'exister au même instant que ces dernières ne seront plus; elles occuperaient alors une place inutile, et dans les œuvres de Dieu il n'est rien de superflu; mais les créatures faites pour être et pour jouir de leur propre existence ne peuvent jamais périr entièrement par quelque événement que ce soit, puisque l'existence est leur fin propre, et qu'elle est même une partie de leur essence. Ainsi donc, l'homme qui a été créé pour vivre doit subsister éternellement, il doit faire et subir ce qui est conforme à sa nature, les deux parties qui composent son être concourant ensemble à la même fin. L'âme, conformément à sa nature spirituelle, doit se conserver pure et sans altération, et remplir les fonctions qui lui sont propres, c'est-à-dire régler les appétits du corps, porter un jugement sain sur tout ce qui arrive, faire tout avec poids et mesure; pour le corps, il doit, selon sa nature, se prêter à tout ce que veut la raison, et subir les changements de l'âge, de la figure et de la grandeur, jusqu'au moment de la résurrection; car elle n'est elle-même qu'une autre transformation, qui doit être la dernière de toutes, et faire passer à un état meilleur ceux qui vivront alors.

Nous sommes aussi certains de ce grand événement que nous le sommes de tant de révolutions qui se sont déjà passées sous nos yeux; et quand je rentre en moi-même, un sentiment involontaire me fait aimer cette vie, bien que remplie de misères, parce que, après tout, elle convient assez à l'état où Dieu veut nous tenir ici-bas; mais en même temps l'espérance me montre dans le lointain une éternité de bonheur, et cette espérance n'est point un rêve, elle n'est pas fondée sur la parole de l'homme, toujours trompeuse; ce n'est point non plus une vaine illusion qui se joue de moi: quel gage plus certain puis-je avoir d'espérer? J'ai pour garant de mon espoir le but que s'est pro-

posé le Créateur en composant l'homme d'un corps et d'une âme immortelle, en lui donnant la raison, en gravant dans son cœur cette loi sainte qui lui apprend à respecter les dons de Dieu et à mener une vie sage et raisonnable ; car nous comprenons très-bien qu'il n'aurait pas créé l'homme tel qu'il est, qu'il ne l'aurait point paré de tous les privilèges de l'immortalité, s'il n'eût voulu en même temps qu'il fût immortel. Si donc le souverain Créateur a fait l'homme capable de raison pour qu'il pût mener une vie plus parfaite que celle des animaux, et qu'après avoir été sur la terre spectateur et adorateur de la magnificence et de la sagesse qui brillent dans l'univers, il méritât de vivre à jamais dans cette divine contemplation ; si c'est là l'intention de Dieu ; si c'est là ce que demande la nature de l'homme, il est évident que le motif qui a présidé à sa création est la preuve de son immortalité. Or, il ne peut être immortel sans la résurrection ; c'est elle qui le fait revivre et toujours durer.

Après avoir démontré la vérité de la résurrection de l'homme par le motif de sa création, c'est-à-dire par la fin que Dieu s'est proposée en le formant, passons aux autres preuves, et suivons-les dans leur ordre naturel. Après le motif de la création de l'homme vient l'examen de sa nature, puis le jugement qui l'attend, en dernier lieu sa fin dernière. Nous avons exposé la preuve qui devait occuper le premier rang, examinons maintenant quelle est la nature de l'homme.

XIV. La démonstration des vérités fondamentales ou d'un sujet quelconque livré à l'examen, pour être solide et sans réplique, ne doit se fonder sur rien d'étranger à la matière que l'on traite ni sur les vaines opinions des hommes, mais s'appuyer uniquement sur les notions les plus simples et les plus naturelles, ou du moins sur les conséquences immédiates des premiers principes.

S'agit-il des premiers principes, il suffit de les exposer et d'en rappeler le souvenir comme d'une simple notion ; s'agit-il des conséquences de ces principes, de la manière toute naturelle dont elles en découlent et s'y rattachent, il faut

procéder avec ordre et justesse pour montrer les suites et la liaison que les vérités plus éloignées ont avec celles qui précèdent, de sorte que la vérité et sa démonstration ne soient pas compromises. Qu'on se garde bien de confondre ce qui doit être distingué, et de briser les nœuds délicats par lesquels se tiennent toutes les vérités ! C'est pourquoi je pense que ceux qui veulent apporter à une question de cette importance l'attention qu'elle mérite, et se décider avec connaissance de cause sur ce qu'il convient de penser de la résurrection des corps, doivent avant toutes choses peser la force des raisons qu'on veut faire valoir, les ranger à la place qui leur convient, voir celles qu'il faut mettre au premier rang ; quelles sont les preuves qu'on doit placer au deuxième ou au troisième, ou par lesquelles on doit finir. Nul doute qu'il ne faille commencer, comme nous l'avons fait, par exposer le motif, c'est-à-dire l'intention du créateur en faisant l'homme ; de là, passer immédiatement à la nature de l'homme, non qu'elle soit, pour le rang, postérieure au motif de sa création, mais il importait d'examiner l'un et l'autre séparément, bien que ces deux raisons n'en fassent qu'une et qu'elles soient d'un poids égal dans la question qui nous occupe ; la vérité de la résurrection tirée de ces preuves qui sont les principales, puisqu'elles découlent de l'œuvre même de Dieu, emprunte une nouvelle force des raisons puisées dans sa Providence, intéressée à punir les uns, à récompenser les autres, à faire voir que nous avons tous une fin dernière, et des moyens pour y parvenir. Plusieurs de ceux qui ont entrepris de prouver la résurrection se sont contentés de cette troisième preuve ; ils ont pensé que le jugement nécessitait la résurrection, qu'il n'en existait pas d'autre raison ; mais ils se trompent, et ce qui le prouve c'est que tous les morts doivent un jour ressusciter, et que tous ceux qui ressuscitent ne seront pourtant pas jugés ; car si la résurrection n'avait lieu qu'à raison du jugement, il faudrait dire que ceux qui n'ont fait ni bien ni mal, c'est-à-dire les enfants au berceau, ne doivent point ressusciter. Mais comme la résurrection aura lieu pour tous, c'est-à-dire

pour ceux qui sont morts en bas-âge comme pour les autres, l'argument tiré de ces enfants est sans réplique ; il est évident que le jugement dernier n'est point la cause principale de la résurrection, mais qu'il faut chercher cette cause dans l'intention même du Créateur et dans la nature des êtres créés.

XV. Le motif tiré de l'intention de Dieu suffirait pour nous conduire, par un enchaînement de conséquences toutes naturelles, à l'importante vérité que nous cherchons, c'est-à-dire la résurrection des corps après leur dissolution ; mais il importe de ne passer sous silence aucune des raisons que nous avons mises en avant, et nous ne pouvons surtout nous dispenser de les apporter en faveur de ceux qui ne peuvent voir d'un coup d'œil toutes les conséquences d'un principe. Si on ne les a pas conduits comme par la main, ils ne voient pas combien la raison tirée de la nature de l'homme est rigoureuse pour établir la résurrection. En effet, si la nature de l'homme se compose d'une âme immortelle et d'un corps qui lui fut uni lors de la création ; si l'être et la vie n'ont été départis séparément, ni à la nature de l'âme, ni à celle du corps, mais bien à l'homme, qui réunit ces deux natures, et qui doit avec elles, non-seulement fournir sa carrière ici-bas, mais encore arriver à la fin qui lui est destinée, ne faut-il pas que l'âme et le corps ne forment qu'un seul être où se réunit tout ce qu'éprouve l'âme et le corps, qui raisonne, reçoit des sensations ? Tout l'ensemble et l'enchaînement de ces actes se rapporte à une fin unique : ne faut-il pas que l'harmonie règne dans tout ce qui concerne l'homme, et qu'il en soit de sa fin et de sa destinée comme il en est de sa naissance et de sa vie, de ses actes et de ses affections ? S'il y a unité et harmonie dans tout l'être de l'homme ; s'il y a accord parfait dans toutes les opérations de l'âme et du corps, il faut donc que tout en lui soit destiné à une même chose. Or, il y aura unité dans cette fin, si l'être qui en est l'objet reste le même dans sa constitution ; mais comment l'homme aura-t-il sa constitution véritable, à moins que toutes les parties qui la composent ne se trouvent

réunies ? Et comment pourront-elles se réunir, si après leur dissolution elles ne viennent pas se ranger de nouveau et dans le même ordre qu'auparavant ? Cette reconstitution des hommes suppose donc nécessairement la résurrection des corps après leur mort et leur dissolution. Car sans elle les mêmes parties ne se réuniraient point selon leur nature, et le même individu ne serait pas reconstruit ; la faculté de penser et de raisonner a été donnée à l'homme pour parvenir non-seulement à une connaissance distincte des créatures qui sont le plus à sa portée, mais encore à la connaissance de son Dieu, de son bienfaiteur, de sa bonté, de sa sagesse et de sa justice. Tant que la raison pour laquelle Dieu a donné à l'homme cette faculté subsistera, cette faculté doit subsister aussi, et comment subsistera-t-elle sans la nature qui l'a reçue et en qui elle réside ?

Or, c'est en l'homme et non point en l'âme seulement que résident le jugement et la raison. Il faudra donc que l'homme, ce composé d'âme et de corps, subsiste toujours, et il ne peut subsister toujours s'il ne ressuscite ; autrement ce n'est plus, à proprement parler, la nature de l'homme, mais une partie de lui-même qui continue d'exister. Si la nature de l'homme n'est pas conservée intacte, pourquoi l'âme aurait-elle été associée aux douleurs et aux misères du corps ? C'est en vain que, retenu par elle dans la poursuite de ses désirs, le corps est resté docile et soumis au frein de l'âme : cette union de l'âme et du corps une fois rompue, tout serait inutile, l'intelligence, la prudence dans la conduite, la pratique de la justice, l'exemple des vertus, la sagesse des lois ; en un mot, tout ce qu'il y a d'admirable dans l'homme, tout ce qui se fait de bien pour lui, ou plutôt c'est la création, c'est la nature même de l'homme qui est inutile. S'il est vrai que dans toutes les œuvres de Dieu, et dans tous les dons de sa munificence, rien ne s'est fait en vain, il faut de toute nécessité que le corps, selon la nature qui lui est propre, soit immortel comme l'âme elle-même.

XVI. Mais qu'on ne s'étonne pas si j'appelle permanente une vie interrompue par la mort et la corruption ; qu'on réfléchisse

plutôt que ce mot a plus d'un sens, et que la différence de durée se mesure sur la différence de nature. Si l'existence des êtres qui subsistent diffère à raison de leur nature, on aurait tort de chercher en nous une continuité de durée semblable à celle qui distingue les purs esprits. Peut-on placer sur la même ligne des substances dont les unes sont supérieures aux autres ? Il ne faut donc pas chercher dans l'homme la continuité d'existence de ces intelligences immatérielles qui ont reçu avec la vie l'immortalité en partage, et subsistent à jamais dans cet état par la seule volonté de Dieu. L'homme, par son âme, est bien immortel depuis la création ; mais par le corps, ce n'est qu'à la faveur de divers changements qu'il peut parvenir à l'incorruptibilité, et voilà la grande raison de cette résurrection dont nous parlons : sans la perdre de vue, nous attendons la dissolution du corps, laquelle doit suivre cette vie d'infirmités et de misères, bien persuadés qu'après viendra le jour qui fera éclore une vie nouvelle exempte de corruption. Nous ne nous comparons point à la brute qui meurt sans retour, nous ne nous égalons point aux purs esprits qui ne meurent jamais : de cette manière ; nous n'allons pas légèrement placer au même rang des êtres d'une nature si différente ; et si le mode de durée n'est pas le même dans l'homme, il ne faut pas s'en affliger ni désespérer de la résurrection, parce que la séparation de l'âme d'avec le corps, et la dissolution de ce dernier, semblent mettre quelque interruption dans la continuité de notre vie. Eh ! ne voyez-vous pas que nos esprits venant à s'épuiser, nos fibres à se relâcher, le sommeil paraît suspendre cette vie qui consiste dans le sentiment, et qu'après un repos de courte durée l'homme renaît, pour ainsi dire, tout à coup ? Cependant nous ne craignons pas de dire que c'est la même vie qui continue. Voilà, ce me semble, pourquoi les poètes ont appelé le sommeil le frère de la mort ; ce n'est pas qu'ils aient prétendu leur donner une même descendance ; mais c'est qu'il existe une grande similitude entre l'état d'un mort et celui d'un homme qui dort : n'est-ce pas le même repos, la même insensibilité pour tout ce qui existe ou arrive en ce moment, ou plutôt n'est-

se pas le même oubli d'eux-mêmes et de leur propre existence. Si nous convenons sans peine que cette vie mortelle, toute sujette qu'elle est, comme nous l'avons dit, à tant de vicissitudes et d'alternatives depuis le moment de notre naissance jusqu'à celui de notre mort, ne laisse pas d'être la même vie, pourrions-nous repousser l'espoir qu'un jour la mort fera place à la vie, et amènera la résurrection, bien que la vie présente soit interrompue quelque temps par la séparation de l'âme et du corps ?

XVII. L'instabilité est le caractère de notre nature, ainsi Dieu l'a voulu, suivie en les différentes phases. Dès le principe, notre vie et sa durée sont sujettes à bien des vicissitudes, interrogées tantôt par le sommeil, tantôt par la mort, tantôt par les transformations de chaque âge qui se succèdent les unes aux autres d'une manière presque insensible. Quel homme, en effet, si l'expérience ne venait au secours de sa raison, pourrait s'imaginer qu'une semence molle et homogène renfermât tant et de si grandes facultés, et les ressorts puissants de toutes ces parties diverses qui s'emboîtent si parfaitement, je veux dire les os, les nerfs, les cartilages, les muscles, les chairs et les entrailles ? Qui de nous soupçonnerait tout cela dans ce germe encore humide ? Quelle différence entre l'état de l'enfance et celui de la jeunesse, entre la jeunesse et l'âge mûr, ou le déclin de la vie ? Dans chacun de ces divers périodes, vous n'apercevez rien qui annonce les suivants, et ces changements passent, les uns inaperçus, d'autres laissant à peine entrevoir quelques indices de ceux qui doivent suivre naturellement. A moins d'être insensé ou complètement aveugle, qui ne conviendrait de cette vérité ? Ne sait-on pas qu'il faut d'abord déposer le germe qui doit former le corps ; qu'à la faveur de ce germe, tous les membres et toutes leurs parties se développent ; que le fœtus ayant vu le jour, le premier âge reçoit son accroissement ; qu'à ce premier développement succède l'âge viril ou l'âge parfait ; à celui-ci, le déclin des facultés naturelles jusqu'à la vieillesse ; qu'enfin la dissolution du corps vient mettre un terme à sa décrépitude. Si donc, dans cette circonstance, où la semence n'indique en aucune manière la vie et la forme

de l'homme ; où l'existence ne fait point pressentir la dissolution du corps réduit à ces premiers éléments, on déduit néanmoins, de l'enchaînement naturel des choses, l'existence future de celles qu'on ne peut avoir sous les yeux : à plus forte raison l'enchaînement de nos démonstrations, plus sûr que toutes les preuves d'expérience, doit-il confirmer le dogme de la résurrection ?

XVIII. Les preuves que nous avons apportées jusqu'ici pour établir la vérité de la résurrection sont toutes de la même nature, puisque toutes découlent du même principe, c'est-à-dire de notre génération venant des premiers hommes que Dieu a créés. Mais les unes s'appuient sur le principe même de cette commune origine, et les autres, pures conséquences de ce principe, reposent sur le dogme de la Providence.

La nature de l'homme et le but de la création se trouvent nécessairement liés ; aussi le motif de la création fait-il le fond de la preuve que nous tirons de là, tandis que celle qui se tire de Dieu, considéré comme juge des bonnes et mauvaises actions, naît à la vérité de la fin pour laquelle l'homme a été créé, mais découle plus directement du dogme de la Providence.

Nous avons développé la première le mieux qu'il nous a été possible. Que nous reste-t-il à faire, sinon d'appuyer la vérité dont il s'agit sur les arguments tirés, et du jugement équitable où l'homme sera puni ou récompensé selon ses mérites, et de la fin pour laquelle il avait reçu la vie. Mais établissons un ordre méthodique et naturel, et pour cela donnons d'abord la raison tirée du jugement de Dieu.

J'ajouterai seulement un mot pour mettre dans mon sujet tout l'ordre et toute la lucidité possible : ceux qui reconnaissent un Dieu créateur du monde doivent convenir, en raisonnant dans leur principe, que sa sagesse et sa justice veillent sur toutes les créatures ; qu'il n'y a rien sur la terre ni dans le ciel qui ne soit soumis aux lois de la Providence ; que sa sollicitude paternelle s'étend aux plus petites choses comme aux plus grandes, à ce qui est visible comme à ce qui ne l'est pas ; en effet, toutes les choses créées réclament les soins du créateur ;

chacune en particulier, selon sa nature et sa destinée. On me dispensera d'entrer ici dans ce détail des soins que chaque être semble exiger de la Providence, conformément à sa nature. L'homme, dont je dois m'occuper ici, a besoin d'aliment, parce qu'il est faible; de successeurs, parce qu'il est mortel; et d'un jugement à venir, parce qu'il est raisonnable. Si tout cela tient à sa nature, s'il a besoin d'aliments pour soutenir sa vie, de successeurs pour perpétuer sa race, et d'un jugement futur, à raison de ce besoin de se nourrir et de se propager, car l'homme a des bornes à respecter, on peut conclure que le besoin de nourriture, de propagation, se rapportant à tout l'être de l'homme, le jugement s'étendra à tout l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire au corps et à l'âme; c'est l'homme tout entier qui doit rendre compte de ses actions, et en recevoir le châtement ou la récompense. Le jugement, pour être juste, doit appliquer le châtement ou la récompense à l'un et à l'autre: il ne convient pas que l'âme subisse seule le châtement ou remporte le prix de toutes les actions de l'homme, car par elle-même elle n'est pas portée à la volupté, aux plaisirs des sens; il serait pareillement injuste que le corps fût seul récompensé ou puni (par lui-même, en effet, il est incapable de discerner le bien du mal, ce qui est permis de ce qui ne l'est pas; c'est à l'âme et au corps réunis qu'il faut s'en prendre de ce que l'homme a fait). Or, la raison nous démontre que ce jugement n'a point lieu dans cette vie (peut-on en effet la considérer comme une récompense des mérites du juste, puisqu'elle lui est commune avec une foule d'athées, de voluptueux, de scélérats, que n'atteint pas l'infortune jusqu'à la fin de leur carrière, tandis que celui qui se dévoue à la pratique de toutes les vertus se voit continuellement exposé à la douleur, à l'injure, à la calomnie, aux tourments, à tous les genres de maux). Il n'a point lieu immédiatement après la mort (l'homme alors ne subsiste pas tout entier, puisque l'âme est séparée du corps, et que le corps lui-même, tombé en dissolution et rendu aux éléments dont il avait été tiré, ne conserve rien de sa première nature ni de sa forme, bien loin de garder le souvenir du passé).

Que reste-t-il donc ? Tout le monde le voit, et l'apôtre nous l'apprend ; il faut que cet être corruptible et périssable soit revêtu d'incorruptibilité, afin que par la résurrection nos membres épars ou dissouts venant à se réunir, et un souffle de vie ranimant nos cadavres, chacun de nous soit récompensé ou puni selon le bien ou le mal qu'il aura fait par le moyen du corps.

XIX. C'est par ce raisonnement, et d'autres semblables, qu'on peut confondre ceux qui reconnaissent une Providence, et admettent nos principes, mais les oublient, je ne sais comment, dans la discussion. Ce que je viens de dire en peu de mots et comme en passant, on peut le développer plus au long. Pour ceux qui révoquent en doute jusqu'aux premiers principes, tout ce qu'on peut faire de mieux c'est d'adopter à leur égard la méthode suivante; douter avec eux et leur demander : Faut-il croire que toute la vie de l'homme est tellement vouée au mépris, que personne ne s'en occupe ; qu'une noire vapeur, couvrant la surface de la terre, plonge dans l'oubli et le silence, et les hommes et leurs actions ; ou bien ne serait-il pas plus sûr de penser que le Créateur préside à son œuvre, qu'il voit tout, qu'il juge les pensées et les actions, même les plus secrètes. Car, si les actions de l'homme ne sont soumises à aucun jugement, l'homme n'a rien qui le distingue de la brute : que dis-je ? Il est plus malheureux que l'animal sans raison ; il dompte, il réprime les mouvements de son cœur ; il pratique la piété, la justice et toutes les autres vertus : alors la vie des animaux et des bêtes féroces serait bien préférable, la vertu deviendrait la plus grande des folies, les menaces d'un jugement, la chose la plus ridicule ; se livrer tout entier à la volupté serait le souverain bien, l'unique loi, le but commun ; il n'y aurait plus de maxime raisonnable que celle des débauchés et des voluptueux : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. » Que risquerons-nous ? La fin d'une telle vie n'est pas seulement la volupté, comme se l'imaginent quelques-uns, mais la mort, suivie de l'extinction de tout sentiment. Au contraire, si le Créateur prend quelque intérêt à son œuvre, et s'il met une différence entre l'innocent et le coupable, quand s'établit la

différence qui doit fixer le sort de l'un et de l'autre, est-elle dans cette vie, ou immédiatement après, lorsque l'âme quitte le corps et le laisse en proie à la corruption ? Or, ni l'une ni l'autre hypothèse ne me donne l'idée d'un jugement équitable. Car, dans cette vie, les bons ne sont point récompensés de leurs vertus, ni les méchants punis de leurs crimes. Je pourrais même ajouter qu'ici-bas la nature mortelle est incapable d'expier la peine de plusieurs péchés, ou de certains crimes énormes. En effet, celui dont la scélératesse aura entassé victimes sur victimes, qu'il soit brigand, prince ou tyran, celui-là pourra-t-il expier tous ses forfaits par une seule mort ? Allons plus loin : l'impie qui s'est fait de la Divinité une idée monstrueuse, qui passa sa vie à l'insulter par ses blasphèmes et par ses sarcasmes, qui n'eut rien de sacré, qui foula aux pieds les plus saintes lois, qui ne respecta pas plus la pudeur des enfants que celle des femmes ; qui mit sa gloire à faire des malheureux, livrant aux flammes les maisons et les habitants ; portant le ravage d'une contrée dans une autre contrée ; ensevelissant dans le même tombeau des générations, des peuples, des nations entières, un tel monstre peut-il, dans un corps mortel, suffire à des peines proportionnées à tant de crimes, puisque la mort l'enlève à la rigueur des supplices qu'il mérite, et que sa nature mortelle se trouve trop faible pour expier le moindre de ses forfaits ? Ce n'est donc point dans la vie présente que la justice de Dieu s'exerce dans toute son étendue. Nous allons voir que ce n'est point non plus immédiatement après la mort.

XX. Ou bien, la mort est l'extinction totale de la vie, de manière que l'âme s'évanouit comme un souffle et qu'elle périt avec le corps ; ou bien, l'âme se conservant par elle-même sans se corrompre, ni se diviser, ni se dissoudre, le corps seul périt et se décompose, sans garder aucun souvenir du passé, aucun sentiment de ce qu'il lui est arrivé à l'occasion de l'âme. Si la vie de l'homme s'éteint tout entière, c'en est donc fait, il est vrai de dire que Dieu ne se mêle pas de l'âme, qu'il ne distingue pas le bon du méchant. Alors ne restait-il rien de ce que nous avons dit d'une vie qui n'a plus de frein, et cette

seule de conséquences absurdes qui en découlent, cet affreux abîme de l'athéisme. Mais si le corps seul périt, si chacune de ses parties se dissout et retourne à ses éléments primitifs, tandis que l'âme subsiste par elle-même, incorruptible de sa nature, en ce cas il ne peut encore y avoir de jugement, ou s'il y en a un, il ne sera pas équitable. Mais c'est un crime de supposer qu'un jugement émané de Dieu puisse être injuste. Or, je vous le demande, où serait la justice de ce jugement, si celui qui a fait le bien ou le mal n'est pas là? En effet, c'est à l'homme, et non point à l'âme seule, qu'il faut attribuer les actions de la vie soumises à ce jugement. Pour tout dire, en un mot, un jugement semblable est inique sous tous les rapports.

XXI. Si le bien est récompensé, il y aura évidemment injustice envers le corps qui a partagé les combats livrés pour la vertu, sans entrer en partage de la récompense que méritent ses combats; il y aura injustice à ce que l'âme reçoive le pardon de certains péchés, en considération des misères et des exigences du corps, sans associer ce même corps aux récompenses pour lesquelles ils ont combattu de concert pendant la vie. Mais si le mal est puni, voilà les intérêts de l'âme lésés, puisqu'elle porte seule la peine des fautes commises à l'instigation du corps, et pour s'être trop facilement laissée entraîner aux mouvements déréglés de cet allié incommode, tantôt par surprise et par séduction, tantôt par une espèce de violence, quelquefois par faiblesse pour ce corps, dont la conservation la rendait trop prodigue de soins et de complaisances. Quelle injustice de punir cette âme pour des fautes qui ne tenaient pas à sa nature, et vers lesquelles aucune affection, aucun mouvement déréglé ne la portait; telles que la débauche, la violence, l'avarice, et tous les crimes qui en découlent? Si l'âme ne s'en rend coupable que dans le tumulte et le trouble où jettent des passions qui ne sont pas réprimées, et si ces passions n'ont leur source que dans les exigences du corps, dont on flatte trop les caprices; si les âmes se livrent à la jouissance temporelle, de mariage, de commerce et de tant d'autres choses dont on peut abuser, et qui donnent

Lieu d'examiner si elles sont bonnes ou mauvaises, n'a tant d'empire sur l'âme qu'à raison du corps, où donc est l'équité d'un tel jugement ? Eh quoi ! le corps éprouve les premières sensations, il entraîne le consentement de l'âme, il l'associe aux actes qu'il exige, et celle-ci est seule responsable de ces actes ? La convoitise, les voluptés, la crainte et la douleur, dont les excès sont dignes de châtement, ne reconnaissent d'autre principe que le corps ; et cependant les fautes qui en sont la suite, et le châtement de ces fautes, pèseraient tous sur l'âme seule ; sur l'âme, par elle-même, exempte de tous ces besoins, à l'abri de la convoitise, de la crainte et de toutes les passions auxquelles l'homme est sujet ? Et quand même on attribuerait à l'homme, et non point au corps seulement, tous ces mouvements tumultueux, ce qui est très-raisonnable, puisque sa vie résulte de l'union de deux substances différentes, encore ne dirons-nous point que ces mouvements puissent convenir à l'âme, si nous considérons attentivement sa nature en elle-même. En effet, si elle n'éprouve aucun besoin d'aliment, sans doute elle ne désirera point ce qui est inutile à son existence, elle ne se portera point vers des objets dont elle ne peut user ; elle sera insensible à la pauvreté, à la privation de biens dont elle n'a que faire.

En outre, si elle est au-dessus de la corruption, elle n'a point à redouter ce qui donne la mort ; elle n'appréhende ni la faim, ni la maladie, ni l'amputation des membres, ni aucun danger ; elle ne craint ni le fer, ni le feu, car rien de tout cela ne saurait lui causer la moindre douleur, la plus légère affliction, puisque sa nature la soustrait aux impressions qui n'affectent que le corps. S'il est absurde d'imputer à l'âme ces divers mouvements, comme s'ils lui étaient propres, ne serait-ce pas le comble de l'injustice, ne serait-il pas indigne de Dieu, de faire peser sur elle seule le poids des fautes qui en résultent, et des supplices qui sont attachés à ces fautes ?

XXII. Puisque la vertu est de l'homme, et que le vice qui lui est opposé n'appartient point à l'âme séparée du corps ou existant par elle-même, peut-on raisonnablement en faire le par-

tage exclusif de l'âme et transporter sur elle seule le châtiment ou la récompense? Comment est-il possible d'imaginer même la constance et la force, dans l'âme considérée à part, elle qui n'a point à craindre la mort, ni les blessures, ni la mutilation, elle qui ne redoute aucun accident, ni les fouets sanglants, ni la douleur qui en résulte, ni les maux qui naissent de cette douleur? Comment concevoir la continence et la tempérance dans une âme qui seule ne serait jamais poussée au désir de manger et de boire, de se livrer à la volupté, aux plaisirs des sens; que rien ne troublerait au dedans, que rien n'irriterait au dehors? Comment concevoir en elle la prudence, si elle n'a rien à faire, rien à omettre, rien à choisir, rien à éviter; si enfin elle n'a en elle-même ni mouvement, ni élan naturel pour agir extérieurement? Comment enfin la justice pourra-t-elle convenir aux âmes, soit entre elles, soit à l'égard de quelque autre créature d'une nature semblable ou différente, puisqu'elles n'ont ni raison, ni moyen aucun de distribuer la justice proportionnellement, et de la mesurer au mérite, excepté toutefois le respect qu'elles doivent à Dieu? Puisqu'en outre elles n'ont ni aptitude, ni ardeur pour jouir de ce qui leur appartient, ou s'abstenir de ce qui est à autrui; (car l'usage ou la privation des choses naturelles regarde ceux qui sont nés pour en jouir.) Or, l'âme est sans besoins, elle est incapable, par sa nature, de pouvoir user d'un objet plutôt que d'un autre; voilà pourquoi nous ne pouvons préciser, dans une telle constitution, la fonction propre de chacune des substances qui composent l'homme.

XXIII. Mais n'est-ce pas le comble de la déraison, de lui donner des lois revêtues d'une sanction divine, et d'imputer à l'âme seule l'observance ou la transgression de ces lois? En effet, aucun autre que celui pour qui la loi a été faite ne doit porter la peine de l'infraction de cette loi? Or, le sujet pour qui la loi a été faite, c'est l'homme, et non pas l'âme uniquement. C'est donc à l'homme, et non pas à l'âme toute seule qu'il faut s'en prendre de l'infraction de la loi; car Dieu n'a point dit aux âmes de s'abstenir des choses qui n'ont aucun rap-

port avec elles, comme l'adultère, le meurtre, le larcin, le vol, le mépris des parents, et en général tout désir injurieux ou nuisible au prochain. En effet, ce précepte, « honore ton père et ta mère, » porterait à faux, s'il s'adressait à l'âme seule, puisque les noms de père et de mère ne lui conviennent point; les âmes n'engendrent point d'autres âmes de manière à mériter le titre de père et de mère, ce sont les hommes qui engendrent d'autres hommes. Par une raison toute semblable, ce n'est pas à l'âme que le législateur a dit : « Tu ne commettras point l'adultère. » Parmi les âmes, il n'y a pas de différence de sexe, dès lors nulle possibilité de faire un mauvais usage de cette différence, et partant aucun désir. Or, sans désir, l'acte ne saurait avoir lieu; et sans l'acte, il n'y a pas d'union légitime, c'est-à-dire de mariage; par conséquent, s'il n'y a pas même lieu à une union légitime, il ne peut être question ni d'ardeur coupable pour une femme étrangère, et de commerce criminel avec elle.

Le larcin ou l'avarice ne sont point encore des défenses qui puissent être faites à l'âme; car elle n'a aucun besoin des objets dont le désir porte d'ordinaire à dérober ou prendre de vive force; il ne lui faut à elle ni or, ni argent, ni troupeaux; en un mot, rien de ce que notre indigence nous fait rechercher pour la nourriture, pour le vêtement, ou pour tout autre usage de ce genre; ce serait bien peu connaître la nature d'une âme immortelle. Mais laissons discourir à leur aise, sur cette matière, ceux qui veulent tout dire sur un sujet, et pousser à outrance leur adversaire. Pour nous, contents de cette dernière raison, et des preuves précédentes, dont l'accord établit si bien le dogme de la résurrection, nous croyons inutile de nous y arrêter plus longtemps; car notre dessein n'est pas d'épuiser le sujet, mais seulement d'indiquer à nos auditeurs ce qu'il faut penser de la résurrection, et de mettre à leur portée les arguments sur lesquels s'appuie cette vérité.

XXIV. Après avoir rempli la tâche que nous nous étions imposée, il ne reste plus qu'à développer l'argument tiré de la fin de l'homme. Déjà on a pu aisément le déduire de tout

ce que nous avons dit; je ne m'y arrêterai qu'autant qu'il est nécessaire pour remplir ma promesse, et prévenir le reproche qu'on pourrait me faire d'avoir omis quelques preuves et de laisser incomplète la division que j'avais adoptée. Pour cette raison, et dans l'intérêt de ceux qui approfondiront cette matière, qu'il nous suffise des réflexions suivantes : la nature ni l'art ne produisent rien qui n'ait une fin particulière; tout nous enseigne cette vérité, le bon sens, l'expérience, chacun des objets placés sous nos yeux. En effet, ne voyons-nous pas que la fin qui fait agir le laboureur est différente de celle que se propose le médecin? n'est-il pas vrai que les plantes que nous voyons sortir de la terre ont pas la même destinée que les animaux qui se nourrissent de ses dons, et se reproduisent naturellement les uns les autres? S'il est évident, s'il est de toute nécessité que les puissances qui sont du domaine de la nature ou de l'art aient, ainsi que leurs œuvres, une fin qui leur soit propre, il est également nécessaire que la fin de l'homme, comme fin particulière tenant à sa nature, soit mise à part de toutes les autres. Car il ne serait pas raisonnable de faire tendre à une fin commune des êtres dépourvus de jugement, et des créatures douées de raison qui peuvent se conduire avec prudence, et pratiquer la justice. L'exemption de la souffrance sera-t-elle leur fin propre? Non, car elle irait jusqu'à les confondre avec les êtres privés de sentiment. Seraient-ce les plaisirs sensibles, la jouissance de tout ce qui peut nourrir ou flatter le corps? Dans ce cas, il faudrait que la vie animale occupât le premier rang, et que la vie raisonnable ne se rattachât à rien. Or, à mon avis, cette vie animale est la fin propre de la brute, et non point celle de l'homme doué d'une âme immortelle, et d'un esprit qui raisonne.

XXV. La fin de l'homme n'est pas non plus le bonheur de l'âme séparée du corps. En effet, nous n'examinons point ici la vie ou la fin de l'une ou de l'autre des deux natures dont l'homme se compose, mais bien celle de son être tout entier formé de ces deux natures. Tout homme qui a reçu la vie doit avoir une fin propre à cette vie. Si cette fin est celle de ses

deux natures; s'il est vrai qu'il ne peut l'obtenir tant qu'il est sur la terre, pour les raisons déjà rapportées; ni la trouver dans l'âme séparée du corps, parce que l'homme n'existe plus quand le corps est dissout et détruit, bien que son âme subsiste toujours par elle-même, il faut nécessairement que cette fin se trouve dans un autre état, où ces deux natures se trouveront réunies pour reproduire le même être.

Concluons que les corps, qui ont payé le tribut à la nature et qui sont détruits, doivent ressusciter et que les mêmes hommes doivent reparaitre; je dis les mêmes hommes qui ont vécu, car ce n'est pas à l'homme en général que Dieu a fixé une fin particulière, mais c'est à ces mêmes hommes que la terre a portés. Or, pour faire les mêmes hommes, il faut que les mêmes âmes rentrent dans les mêmes corps; et ce retour des mêmes âmes dans les mêmes corps ne peut se faire que par la résurrection; c'est seulement dans ce retour que je vois une fin convenable à l'homme. Sa fin consiste dans la jouissance parfaite et constante de ce qui convient à une nature douée de raison et de sagesse; elle consiste à goûter sans interruption le bonheur dont nous avons déjà un léger écoulement dès cette vie; à contempler celui qui est, et à le glorifier sans fin. Je sais que la plupart des hommes, pour n'avoir eu que des affections terrestres et s'être livrés sans frein à leurs passions, se trouveront au moment de la mort bien éloignés de cette fin dernière; mais le grand nombre de ceux qui ne répondent pas à leur destinée ne détruit pas cette fin commune. Il se fera une recherche, un examen sévère de la vie de chacun de nous, et selon qu'elle sera trouvée bonne ou mauvaise, chacun de nous recevra sa récompense ou son châ-timent.

NOTES

SUR LES OUVRAGES D'ATHÉNAGORE.

Jugement des écrits d'Athénagore ; ce qu'ils contiennent de remarquable.

Les écrits d'Athénagore l'ont fait passer pour un des plus beaux génies de son temps et un des plus grands ornements de l'Église. On y trouve, en effet, beaucoup d'esprit, d'érudition et d'éloquence, et une connaissance profonde des mystères les plus relevés de notre religion : ses ouvrages sont écrits avec méthode, mais le style en est un peu trop diffus et trop coupé par des parenthèses ; ses raisonnements sont soutenus et bien suivis, surtout dans l'Apologie pour les Chrétiens ; on trouvera peut-être moins de lucidité dans quelques endroits de son Traité sur la résurrection des morts, ce qu'il faut attribuer à la difficulté de la matière. Il est peu d'auteurs dans l'antiquité qui se soient expliqués avec autant de précision sur la Divinité, l'unité de substance et la distinction des trois personnes ; sur la génération éternelle du Verbe, sur la procession du Saint-Esprit, il le nomme un écoulement de Dieu, et dit qu'il en procède, comme le rayon du soleil. En expliquant l'origine et la nature des démons, il marque clairement le libre arbitre des anges et des hommes ; mais il donne dans le sentiment de plusieurs anciens, qui ont cru que les anges étaient déchus pour s'être souillés avec les femmes. Il reconnaît l'immortalité de l'Âme et l'inspiration des prophètes, qu'il dit avoir été

comme transportés hors d'eux-mêmes, lorsque l'esprit de Dieu les animait et agissait en eux; manière de parler qu'il pouvait avoir empruntée des prophètes mêmes, qui disent quelquefois : « J'ai dit dans le transport de mon esprit dans mon extase, » pour marquer le ravissement, l'étonnement et l'admiration où ils étaient, lorsque le Seigneur leur découvrait les choses cachées; ce qui est bien différent des extases ou des enthousiasmes de Montan, qui étaient plutôt d'un fanatique et d'un furieux que d'un prophète. Nous remarquerons qu'Athénagore appelle les secondes noces d'honnêtes adultères; mais il faut pardonner la dureté de ces expressions au zèle qu'il avait de justifier les Chrétiens des crimes d'impureté dont on les accusait, et il ne pouvait mieux faire qu'en montrant leur amour pour la virginité, et cet amour était tel, qu'un grand nombre d'entre eux demeuraient vierges toute leur vie, et que ceux qui s'étaient une fois engagés dans le mariage n'en contractaient pas un second, après la mort de leur femme. Saint Basile, qui croyait les secondes noces permises, ne laisse pas de les appeler une fornication châtiée. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'Athénagore et ceux des Grecs qui ont parlé un peu durement des secondes noces ne les ont pas condamnées absolument, leurs censures ne tombant que sur l'esprit d'incontinence, qui conduit pour l'ordinaire ceux qui se marient plusieurs fois. On peut encore remarquer dans les écrits d'Athénagore la charité et la pureté qui régnaient parmi les Chrétiens de son temps. Selon la différence des âges, ils regardaient les uns comme leurs enfants, les autres comme leurs frères et sœurs, et ils honoraient les personnes âgées comme leurs pères et leurs mères. Dans le mariage, ils ne se proposaient que d'avoir des enfants, et ne se permettaient rien de ce qui pouvait blesser la pureté. Ils n'assistaient point aux spectacles des gladiateurs et des bêtes, pas même au supplice de ceux qui étaient justement condamnés. Enfin ils étaient soumis aux princes, quoique païens, et priaient pour la prospérité de leur empire.

Éditions des ouvrages d'Athénagore.

Le Traité de la résurrection des morts parut pour la première fois en grec, à Paris, en 1541 (in-4°), avec la traduction latine de Pierre Nannius; George Valla en avait déjà fait une auparavant, imprimée à Venise en 1498 et 1550 (in-folio), dans un recueil de différentes pièces; mais comme elle était moins exacte que celle de Nannius, elle eut aussi moins de cours: ce traité fut encore imprimé en grec et en latin, à Louvain, en 1541 (in-4°); à Bâle, en 1550 (in-folio), dans le *Micropresbyticus*, et dans les *Orthodoxographes*, en 1555 (in-folio), et en latin, avec les Œu-

vres de Philon le Juif, en 1552 (in 8°). On a suivi dans toutes ces éditions la traduction de Nannius, de même que dans l'édition italienne de cet ouvrage, à Venise, en 1556 (in-4°), par les soins de Jérôme Faleti, et dans celle que Richard Paderus publia en anglais, à Londres, en 1573; Marseille Ficini en traduisit aussi des fragments considérables qu'il inséra dans le second tome de ses ouvrages, imprimés à Bâle en 1553, 1576 et 1593.

La Légation ou l'Apologie d'Athénagore pour les Chrétiens fut aussi imprimée séparément en latin parmi les Œuvres de saint Justin, à Bâle, en 1565 (in-fol.), de la traduction de Jean Langus, et à Cologne, en 1567 (in-8°), de la traduction de Suffridus Petri; à Zurich, en grec et en latin, en 1557 (in-8°), et à Bâle, en 1558 (in 8°), de la version de Conrad Gesner; en français, à Paris, en 1574 (in-8°), par Gaussard, sur la traduction latine de Suffridus Petri, et par Arnold de Ferron. On trouve une nouvelle traduction française de cette Apologie par M. Granjet, chanoine de Saint-Jacques-de-l'Hôpital, à Paris, avec celle des Apologies de saint Justin: on réunit ces deux ouvrages dans les bibliothèques des Pères, à Paris, en 1575, 1589, 1609; à Cologne, en 1618, et à Lyon, en 1677 (tom. II); mais ils n'y sont qu'en latin. L'Apologie est de la traduction de Conrad Gesner, et le livre de la Résurrection, de la version de Nannius; on les trouve en grec et en latin dans les éditions de saint Justin, à Paris, en 1615 et 1636 (in-folio), de la traduction de Gesner et de Nannius. Henri-Étienne en donna une nouvelle dans l'édition grecque et latine qu'il fit de ces deux traités, à Paris, 1557 (in-8°); et pour en mieux faire remarquer la différence d'avec celles de Gesner et de Nannius, il les fit imprimer à la fin de la sienne: on les réimprima depuis à Zurich, en 1559 et 1560, et dans l'*Auctuarium* de la bibliothèque des Pères, à Paris, en 1624 (in-folio), et à Oxford, en 1682 (in-12), et à Leipsic, avec des notes, Rechenbergius, en 1684, 1685 (in-8°). L'Apologie de la traduction de Suffridus Petri, et le livre de la Résurrection, de la version de Nannius, à Oxford, en 1706 (in-8°); l'Apologie de la traduction de Gesner, et le Traité de la résurrection traduit par Nannius; David Gumphreys, Anglais, bachelier aux arts du collège de la Trinité, à Cambridge, a traduit en anglais ces deux ouvrages d'Athénagore, et les a fait imprimer à Londres (in-8°) en 1714; il y a joint un fragment qu'il donne à saint Justin martyr, touchant la résurrection, imprimé pour la première fois, et deux autres sur l'état des morts, l'un attribué à Joseph, l'autre à Methodius, et enfin quelques dissertations, dont une concerne Athénagore et ses ouvrages.

SAINT THÉOPHILE.

T. II.

25

NOTICE

SUR SAINT THÉOPHILE.

Histoire de sa vie.

I. Théophile, successeur d'Éras dans la chaire épiscopale d'Antioche, et le sixième évêque de cette ville depuis l'apôtre saint Pierre, fut d'abord engagé dans les erreurs du paganisme. Incrédule à toutes les vérités de notre foi, il avait surtout le plus grand éloignement pour le dogme de la résurrection des morts. Mais depuis qu'il se fut appliqué à considérer les preuves de la Divinité manifestées dans la nature; qu'il eut connu les écrits des prophètes, et remarqué comment l'esprit de Dieu leur avait fait prédire tant d'événements concourant au même but, et arrivés longtemps après, il ne put s'empêcher de croire ce qu'il voyait prouvé si clairement : il obéit à Dieu, abjura toutes ses erreurs, et confessa hautement qu'il était Chrétien. Éras étant mort, Théophile fut choisi pour être le sixième évêque d'Antioche; cette élection eut lieu la huitième année de Marc-Aurèle, de Jésus-Christ 168. Saint Jérôme le compte tantôt pour

le septième, tantôt pour le sixième des évêques de cette ville, selon qu'il y comprend ou qu'il en exclut saint Pierre.

Ses écrits contre les hérétiques.

II. Les hérétiques causaient en ce temps-là de grands troubles dans l'Église, s'efforçant d'étouffer, par l'ivraie de leurs erreurs, la semence sainte de la doctrine des apôtres. Mais les saints pasteurs veillaient sans cesse, toujours occupés à arracher cette ivraie du champ de l'Église; tantôt ils avertissaient les fidèles d'y prendre garde, tantôt ils attaquaient ouvertement les hérétiques, soit en les réduisant au silence dans des disputes particulières, soit en réfutant leurs erreurs par des écrits publics. Théophile se signala dans cette guerre par un livre qu'il composa contre Marcion, que l'on voyait encore du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, mais qui n'est pas venu jusqu'à nous, non plus que celui qu'il avait écrit contre l'hérésie d'Hermogène. Il employait plusieurs fois dans cet ouvrage l'autorité de l'Apocalypse de saint Jean.

Les livres à Autolyque écrits vers l'an 181.

III. Ses trois livres à Autolyque ont eu un sort plus heureux et subsistent encore aujourd'hui : Théophile les composa à diverses reprises, et ce n'est que peu de temps avant sa mort, vers l'an 181, qu'il parvint à les achever. Autolyque, à qui il les dédia, était païen, mais très-habile dans les sciences, et si curieux d'apprendre, qu'il passait les nuits à lire. Le premier de ces livres paraît être le résultat d'une conférence qu'ils avaient eue ensemble; le second est écrit d'une manière toute différente du premier; et le troisième en forme de lettre, mais tous traitent des principes de la religion. Quelques savants ont douté que Théophile d'Antioche en fût auteur, et ont cru qu'ils étaient d'un autre Théophile, qui écrivait sous la persécution de Sévère. La raison qu'ils en donnent; c'est 1^o qu'il est fait mention dans ce

livre d'un ouvrage de Chrysore , où l'on trouvait une liste des empereurs, depuis Jules-César, jusqu'à la mort de Marc-Aurèle, arrivée en 180; 2^o que Théophile y représente les Chrétiens comme étant persécutés. Or, selon ces critiques, Théophile d'Antioche, étant mort la première année de Commode, n'a pu voir un ouvrage qui faisait mention de la mort de Marc-Aurèle, prédécesseur de Commode; d'ailleurs, l'Église ayant joui d'une paix assez tranquille sous Commode, il ne paraît pas naturel de placer en ce temps-là des ouvrages qui parlent des persécutions ouvertes contre les Chrétiens. Mais on ne voit pas ce qui empêche que Chrysore, affranchi de Marc-Aurèle, ait rendu ses écrits publics aussitôt après la mort de ce prince; et qu'étant venus à la connaissance de Théophile d'Antioche, celui-ci les ait cités l'année d'après, c'est-à-dire en 181. Quant à la paix dont l'Église jouit sous le règne de Commode, elle ne fut pas si générale ni si constante qu'on ne fit mourir des Chrétiens pour cause de religion, et par arrêt du sénat même; comme il paraît par le martyre de saint Apollonius, sénateur romain, mis à mort vers l'an 186 de Jésus-Christ, de Commode 6 et 7. Cet empereur ne fut pas d'abord favorable aux Chrétiens, et on voit qu'Arrius Antonius, qui était proconsul d'Asie dans les premières années de son règne, les persécutait avec beaucoup de cruauté.

Doctrine des trois livres à Autolyque.

IV. Il faut donc s'en tenir au sentiment d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui attribuent à Théophile d'Antioche les trois livres à Autolyque. Dans le premier livre, Théophile répond à la question qu'Autolyque lui avait faite touchant le vrai Dieu, et dit : « qu'il n'y a que ceux qui ont le cœur entièrement purifié qui puissent connaître la nature de Dieu. » Toutefois, pour lui en donner quelque idée, il fait l'énumération de ses principaux attributs, et ajoute : « que comme l'âme de l'homme est invisible, et qu'elle ne se fait connaître que par les mouvemens du corps, » ainsi nous ne pouvons connaître Dieu de nos yeux, mais par sa providence et par ses œuvres. Celui qui voit un vais-

seau voguer en mer, et entrer dans le port, ne doute pas qu'il n'y ait au dedans un pilote qui le gouverne. Qui peut donc douter qu'il n'y ait un Dieu qui gouverne l'univers, quoique nous ne le voyions pas des yeux du corps? Il ajoute : « que dans l'autre vie « nous conviendrons même malgré nous de l'existence du vrai « Dieu, qui ressuscitera nos corps, et leur accordera aussi bien « qu'à nos âmes l'immortalité. » Il montre ensuite la fausseté des dieux du paganisme, qui, avant qu'on leur eût décerné les honneurs divins, n'ont été que des hommes abandonnés à toutes sortes de crimes, de vils animaux, tels qu'étaient la plupart des dieux adorés par les Égyptiens. « L'empereur, poursuit-il, est « plus digne d'honneur que tous ces dieux ; mais il ne faut pas « l'adorer. Ce culte n'est dû qu'au vrai Dieu, qui a établi l'em- « pereur même, non pour être adoré, mais pour rendre la jus- « tice. » Il reprend Autolyque du mépris qu'il témoignait pour le nom de Chrétien, qui n'enferme rien que de bon et d'agréable dans sa signification, puisqu'il ne nous est donné qu'à cause de l'huile sainte dont nous recevons l'onction au baptême. Puis il lui prouve que c'est à tort qu'il nie la résurrection des morts, sous le spécieux prétexte qu'on ne peut lui faire voir un homme ressuscité, lui qui ne faisait point de difficulté de croire qu'Hercule et Esculape, l'un dévoré par les flammes, l'autre frappé de la foudre, étaient revenus d'entre les morts. Mais, pour lui rendre cette vérité plus sensible, il apporte l'exemple de plusieurs sortes de résurrections que nous voyons tous les jours dans la nature ; et il l'exhorte, pour mieux se convaincre de ce dogme, à lire avec soin les écritures des prophètes, où il trouvera le chemin de la vie, et le moyen d'éviter la rigueur des jugements de Dieu dont tous les incrédules sont menacés.

V. Théophile emploie le commencement de son second livre à montrer, par les histoires mêmes des païens, l'absurdité du culte des faux dieux, l'ignorance des philosophes et des poètes sur la nature de la Divinité, et les contradictions dans lesquelles ils sont tombés touchant l'origine du monde et la Providence qui le gouverne. Il avoue néanmoins que quelques-uns d'entre eux ont eu des notions assez justes sur l'unité de Dieu et sur le jugement

qu'il doit exercer envers les hommes ; mais il fait voir que les prophètes, de qui ils avaient emprunté ce qu'ils ont écrit de raisonnable à ce sujet, sont beaucoup plus dignes de foi. C'est sur le témoignage de ces hommes divins qu'il rapporte l'histoire de la création du monde, qu'il explique par des allégories morales. En parlant du septième jour, il remarque que toutes les nations s'accordaient à le nommer ainsi, et à l'honorer particulièrement. Par les îles désertes environnées de rochers, et funestes aux vaisseaux qui ont le malheur d'y aborder, il entend les hérétiques dont les erreurs causent la ruine de tous ceux qui embrassent leur parti, les traitant comme les pirates traitent ceux qu'ils ont surpris. Au lieu que les Églises catholiques ressemblent à des îles fécondes et à des ports assurés, qui servent de retraite à ceux qui fuient les tempêtes du monde, et qui cherchent à se garantir de la colère du Seigneur. Dans les trois jours qui ont précédé la création des astres, il trouve la figure de la Trinité, de Dieu, de son Verbe et de sa sagesse, entendant, par la sagesse, le Saint-Esprit qui la donne. Il dit encore : « que la vertu que Dieu donna à l'eau de produire des animaux vivants figurait le baptême, par lequel les pécheurs devalent recevoir le pardon de leurs fautes. » Ces paroles, « faisons l'homme à notre image, » ne peuvent, selon lui, s'entendre que du Verbe et du Saint-Esprit, et il croit que Dieu n'avait créé l'homme ni mortel, ni immortel, laissant tout à la disposition du libre arbitre avec lequel il était créé. De l'histoire de la création, il passe à ce qui est arrivé aux descendants d'Adam, avant et après le déluge, et marque les premiers rois des Égyptiens, des Chaldéens et des Assyriens.

VI. Un des articles sur lequel Théophile insista le plus dans le troisième livre est l'antiquité des livres sacrés, auxquels les païens donnaient une origine récente. Il montre fort au long, et par le témoignage même des auteurs profanes, que Moïse vivait près de mille ans avant la guerre de Troye ; et que les autres prophètes qui ont écrit depuis ce législateur des Juifs devaient passer pour anciens en comparaison des historiens et des poètes païens, puisque Zacharie, le dernier des prophètes, prophétisait sous le règne de Darius, dans le même temps que fleurissaient

Solon, Hérodote, Thucydide, Xénophon, et les autres écrivains grecs qui passent pour les premiers de tous. Entre les auteurs profanes dont il rapporte les autorités, il cite Manéthon l'Égyptien, qu'il accuse de blasphème, pour avoir dit que les Hébreux, et Moïse lui-même, avaient été chassés d'Égypte parce qu'ils étaient infectés de lèpre; ensuite il donne une chronologie suivie depuis Adam jusqu'au règne de Marc-Aurèle, qu'il dit avoir été de dix-neuf ans et dix jours, et compte en tout cinq mille six cent quatre-vingt-quinze ans depuis la création du monde jusqu'à la mort de ce prince. Théophile réfuta aussi dans ce livre ce que l'on disait des Chrétiens, qu'ils mangeaient de la chair humaine, et que dans leurs assemblées ils se souillaient par des incestes et autres crimes de ce genre. Pour faire honte aux païens de pareilles accusations, il leur montre d'abord que les plus célèbres d'entre eux s'étaient fait honneur de ce qu'ils reprochaient aux Chrétiens; que du temps de Zénon, de Diogène et de Cléanthe, c'était la coutume que les enfants mangeassent la chair même de leur père; que Cambyse, au rapport d'Hérodote, tua les enfants d'Arpagus, et en mangea après les avoir fait cuire; que chez les Indiens l'usage est que les enfants mangent leur père; que Platon, à l'exemple de Jupiter et des législateurs de Crète, établit la communauté des femmes; qu'Épicure conseilla les incestes. Puis il leur expose la doctrine des Chrétiens, qui, loin de se plonger dans des crimes honteux et abominables, et de manger de la chair humaine, ne veulent pas même assister aux spectacles, de crainte d'y souiller leurs yeux ou leurs oreilles, en voyant représenter, ou en entendant chanter ces mêmes crimes, qu'on les accusait de commettre dans leurs assemblées. « Ils s'exercent, dit-il, à la continence; ils gardent l'unité du mariage; ils embrassent la chasteté; ils travaillent à déraciner le péché; ils étudient la justice et vivent selon la loi de Dieu. »

Autres écrits de Théophile.

VII. Outre les traités que Théophile avait composés contre Marcion et contre Hermogène, il en avait encore écrit plusieurs autres qui sont perdus. Eusèbe ni saint Jérôme ne les spécifient point, ils se contentent de dire qu'on les voyait de leur temps, et que la plupart étaient des instructions ou de petits traités pour l'édification de l'Église. Mais Théophile nous apprend lui-même qu'il avait fait un ouvrage où il s'était expliqué sur la nature du démon et ses prérogatives avant sa chute; un autre qui contenait les généalogies des patriarches; et un troisième, où il avait décrit fort au long tous les crimes des dieux du paganisme

Écrits supposés à Théophile.

VIII. Saint Jérôme dit qu'il avait lu des Commentaires sur l'Évangile et sur les Proverbes de Salomon, qui portaient le nom de Théophile, mais qu'il n'y trouvait ni l'élégance, ni le style des autres ouvrages de ce saint. Il les cite cependant comme étant de Théophile, dans ses Commentaires sur saint Mathieu, et il en rapporte un fragment dans une de ses lettres; de sorte que nous ne savons ce qu'il pensait à ce sujet. Le passage qu'il cite se trouve dans de petits commentaires latins sur les quatre Évangiles, au second tome de la Bibliothèque des Pères; d'où plusieurs critiques ont inféré que ce sont ceux-là mêmes que ce Père avait lus sous le nom de Théophile d'Antioche. Mais il est visible qu'ils se sont trompés, et que ces petits commentaires sur les Évangiles n'ont été faits que longtemps après saint Théophile, et après saint Jérôme lui-même; car on y trouve plusieurs passages tirés mot à mot des écrits de saint Cyprien, de saint Jérôme et de saint Ambroise. L'auteur y parle des moines, et décrit leur manière de vivre. Il fait encore certaines remarques qui prouvent qu'il était latin; par exemple, que le nom de *cité* tire son origine de *citoyen*; qu'il n'y a que quatre lettres dans le mot *Apen*; ce

qu'aucun auteur grec n'avait dit, puisque *Apen*, dans la langue grecque, est composé de six lettres. D'ailleurs, ces commentaires ne méritent point d'être attribués à un homme d'un mérite aussi distingué qu'était saint Théophile. Ce n'est qu'une espèce de compilation et de recueil informe d'explications de différents commentaires, où l'auteur a apporté peu d'exactitude. Le passage même de Théophile cité par saint Jérôme n'y est pas à sa place; on n'y garde non plus aucun ordre dans l'explication des évangiles, et quelquefois, après avoir donné l'interprétation d'un verset de saint Mathieu, on passe à un autre de saint Jean, ou de quelqu'autre évangéliste, qui n'ont ensemble aucune liaison. Il y a même quelques chapitres qui y sont expliqués, sans garder aucune suite dans les versets; ensorte que l'auteur commence par les derniers, puis revient aux premiers. On peut ajouter qu'il parle si clairement, et avec tant de précision des deux natures en Jésus-Christ, qu'il paraît n'avoir écrit que depuis l'hérésie d'Eutychés.

Concorde des Évangiles attribuée à saint Théophile.

IX. Saint Jérôme dit encore que Théophile avait rédigé en un corps les paroles des quatre évangélistes, c'est-à-dire, qu'il avait fait une concordance de l'Évangile, et que par cet ouvrage il nous avait laissé un monument de son génie. Mais nous n'avons rien de semblable sous le nom de Théophile, et on doute si saint Jérôme n'a pas attribué à saint Théophile ce qui est dit de Tatien.

Jugement de ses écrits. Ce qu'ils contiennent de remarquable.

X. Le peu qui nous reste des ouvrages de saint Théophile nous doit faire regretter ceux qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Le style en est élégant, poli et varié; le tour des pensées vif et agréable; les raisonnements justes et pressants; et ils sont

remplis de recherches très-curieuses sur les diverses opinions touchant les sentiments des poètes et des philosophes concernant leurs fausses divinités, et on ne peut douter que Théophile n'ait excellé dans la connaissance de l'antiquité profane. Il aimait aussi les allégories ; il n'y a presque rien de littéral dans les explications qu'il a données de l'ouvrage des six jours. Ses sentiments sur la religion sont très-orthodoxes, même sur la génération du Verbe, qu'il reconnaît coéternel à son Père. Il ne laisse pas de donner encore le nom de génération à cette progression, par laquelle le Verbe s'est manifesté au dehors, lorsque le Père a produit par lui toutes les créatures. En quoi saint Théophile a suivi le style des anciens théologiens. On remarque qu'avant lui personne ne s'était encore servi du terme de *Trinité* pour marquer la distinction des personnes divines. Il parle avantageusement du salut d'Adam, qu'il dit avoir été honoré du don de prophétie. Il reconnaît l'inspiration des livres saints, tant de l'ancien que du nouveau Testament, l'autorité des sibylles, et dit que de son temps on voyait encore les débris de l'arche sur les montagnes d'Arménie ; que l'on nommait églises les lieux où les Chrétiens tenaient leurs assemblées ; et que les démons qu'on chassait des corps des possédés se reconnaissaient auteurs de ce que les poètes avaient dit dans leurs écrits.

Éditions de ses œuvres.

XI. Les livres de saint Théophile à Autolyque furent imprimés en grec à Zurich en 1546 (in-folio), avec les écrits de Tatien et de quelques autres, par les soins de Conrad Gesner, sur un manuscrit que Jean de Frise avait eu à Venise ; et en latin au même endroit et la même année, de la traduction de Conrad Clauser, et non de Conrad Gesner, comme l'a dit le D. Nourri, page 506 de son *Apparat*. C'est cette version qu'on a suivie dans les bibliothèques des Pères de Paris en 1575, 1589, 1609 et 1644 ; de Cologne en 1618, et de Lyon en 1677 ; dans les Orthodoxographes imprimés en grec et en latin à Bâle en 1555

(in-folio) ; dans l'édition de saint Justin à Paris, 1615 et 1636 ; à Cologne, en 1686, 1624 (in-folio), avec les notes de Fronton-le-Duc. La dernière et la plus correcte de toutes les éditions des livres à Autolyque est celle d'Oxford de 1684 (in-12). Fellus en a corrigé le texte en plusieurs endroits, après l'avoir revu sur un ancien manuscrit grec.

SAINT THÉOPHILE

A AUTOLYQUE.

LIVRE PREMIER.

Un style brillant, une diction élégante, voilà ce qui charme et ce qui transporte les hommes frivoles et corrompus. L'ami de la vérité laisse là les vaines paroles, il s'attache aux faits et les discute. Cher Autolyque, vous m'avez assez fatigué de vains discours, d'éloges sans fin en l'honneur de vos dieux de bois et de pierre, de métal et d'argile; de vos dieux peints et sculptés, qui ne voient ni n'entendent, car ils ne sont que de stupides idoles, œuvres de la main des hommes : assez longtemps vous m'avez reproché d'être Chrétien et d'en porter le nom. Eh bien, oui, je le suis ! je le confesse hardiment, et je me glorifie d'un nom agréable à Dieu, dans l'espérance de ne lui être point inutile ; tout ce qui rappelle ce Dieu n'a rien qui blesse, comme vous le pensez ; et si vous jugez si mal de lui, c'est sans doute parce que vous n'avez pas encore le bonheur de le connaître et de le servi .

II. Vous direz peut-être : montrez-moi votre Dieu, et moi je vous répondrai : montrez-moi que vous êtes homme, et je vous montrerai mon Dieu ; montrez-moi que vous voyez des yeux de l'esprit et que vous entendez des oreilles du cœur. En effet, il en est des oreilles du cœur et des yeux de l'esprit pour voir Dieu, comme des yeux du corps pour voir les choses de la terre et distinguer la lumière des ténèbres, le blanc du noir, la beauté de la laideur, ce qui est régulier de ce qui ne l'est pas, un objet bien proportionné d'un objet ridicule, celui qui sort de la mesure de celui qui ne l'a pas ; ou comme des oreilles du corps pour discerner entre eux les sons aigus, graves et harmonieux ; car Dieu n'est visible que pour ceux qui peuvent le voir, c'est-à-dire qui ont les yeux de l'esprit ouverts. Sans doute nous avons tous des yeux ; mais il en est dont la vue est obscurcie par un nuage, et qui ne peuvent voir la lumière du soleil ; les aveugles n'aperçoivent point cette lumière : en brille-t-elle moins dans l'univers ? C'est ainsi que les péchés, les passions, jettent un nuage sur les yeux de l'esprit. L'âme de l'homme doit être pure comme un miroir sans tache ; et comme celui-ci ne reproduit point les objets une fois qu'il est terni, ainsi l'âme, souillée par le péché, ne peut plus voir Dieu. Montrez-moi donc si vous n'êtes point adultère, impudique, voleur, spoliateur, corrupteur de l'enfance ; si vous n'êtes point calomniateur, médisant, colère, envieux, superbe ; si vous n'êtes point orgueilleux, meurtrier, avare, sans respect pour vos parents et cupide, jusqu'à faire trafic de vos enfants ; car Dieu ne se montre point à ceux qui sont infectés de ces vices, à moins qu'ils n'aient pris soin de s'en purifier. Toutes ces criminelles actions nous plongent dans les ténèbres, et nos impiétés s'interposent entre notre âme et la vue de Dieu, comme l'humeur arrêtée sur l'œil de l'aveugle s'interpose entre lui et la lumière du soleil.

III. Vous me direz : vous qui voyez, tracez-moi donc une image fidèle de Dieu. Écoutez, ô homme : l'image de Dieu ne peut se tracer, ni se décrire ; la Divinité ne tombe point sous les sens, on ne peut se représenter sa gloire, ni mesurer son

immensité, sonder ses profondeurs, comparer à rien sa puissance, se former une idée de sa sagesse ; on ne peut imiter sa bonté ni raconter ses bienfaits. En effet, si je l'appelle lumière, je nomme un de ses ouvrages ; Verbe, c'est la parole par laquelle il commande ; Esprit, c'est son souffle créateur ; sagesse, c'est sa production ; force, c'est sa puissance ; vertu, c'est son action ; Providence c'est sa bonté ; roi , Seigneur, c'est sa gloire, sa qualité de maître suprême ; juge, c'est sa justice ; père, c'est sa tendresse pour tous les êtres ; feu, c'est sa colère. Mais, direz-vous, votre Dieu se met-il en colère ? Oui, sans doute, contre les méchants ; mais il est bon et miséricordieux envers ceux qui l'aiment et qui le craignent ; il est le protecteur de l'homme pieux, il est le père du juste, mais il est le juge et le vengeur des impies.

IV. Il n'a pas de commencement, parce qu'il est incréé ; il est immuable, parce qu'il est éternel ; il est appelé Dieu, d'un mot grec qui signifie qui a tout fait et tout arrangé, ou d'un autre mot grec qui veut dire que tout se ment, vit et se conserve par lui. Il est appelé Seigneur, parce qu'il domine tout ; Père, parce qu'il est avant tout ; Auteur et Créateur, parce qu'il a fait de rien toutes choses ; Très-Haut, parce qu'il est au-dessus de tout ce qui est ; Tout-Puissant, parce qu'il possède et renferme tous les êtres. En effet, les hauteurs des cieux, les profondeurs des abîmes, les extrémités de la terre, sont dans sa main ; il n'est arrêté, limité par aucun lieu ; il remplit tout. Le ciel est son ouvrage, la terre et la mer l'œuvre de ses mains, et l'homme sa créature et son image ; le soleil, la lune et les étoiles sont créés pour le service de l'homme, comme des régulateurs qui fixent les jours, les années et les saisons. Ainsi Dieu a tout fait, tout tiré du néant, pour se manifester par ses œuvres et faire éclater sa grandeur.

V. De même que l'âme, renfermée dans le corps humain, échappe à nos regards et se manifeste par le mouvement du corps, ainsi Dieu, quoique invisible, se montre clairement par sa providence et par ses œuvres. Quand vous voyez sur la mer un vaisseau voguer à pleines voiles et se diriger vers le

rivage, vous ne doutez pas qu'il n'ait un pilote pour le gouverner, pourriez-vous douter qu'il existe un Dieu moteur et maître de l'univers, sous prétexte que les yeux du corps ne le voient pas ? L'homme mortel ne peut regarder fixement le soleil, ce faible élément, comment pourrait-il soutenir l'éclat inénarrable de la gloire de Dieu ? Voyez la grenade entourée d'une écorce : l'intérieur se compose d'un grand nombre de petites cellules que séparent des membranes légères, et qui contiennent plusieurs grains. Ainsi, l'esprit de Dieu contient toutes créatures, et cet esprit, avec toutes les créatures, est dans la main de Dieu. Or, les grains, renfermés dans la grenade, ne peuvent voir ce qui est au delà de l'écorce, puisqu'ils sont dans l'intérieur ; ainsi, l'homme renfermé dans la main de Dieu, avec tous les autres êtres, ne peut apercevoir Dieu lui-même. Personne ne doute de l'existence d'un roi de la terre, bien que la plupart de ses sujets ne puissent le voir ; mais il se fait assez connaître par ses lois, ses édits, son pouvoir, ses armées, les images qui reproduisent ses traits, et la toute-puissance de Dieu, la beauté de ses œuvres, ne le feraient pas connaître ?

VI. Considérez, ô homme, quelles sont ses œuvres : les vicissitudes périodiques des saisons, les variations de l'atmosphère, la succession admirable des jours, des nuits, des mois et des années ; la prodigieuse variété des semences, des plantes et des fruits ; les diverses espèces d'animaux, qui marchent ou qui rampent sur la terre, qui volent dans l'air, qui nagent dans les eaux ; l'instinct donné à chacun d'eux pour se multiplier, pour nourrir leurs petits, destinés non à leur propre usage, mais à celui de l'homme ; la Providence qui prépare à tous les êtres vivants une nourriture convenable ; l'obéissance qui leur est commandée d'avoir pour l'homme ; le cours perpétuel des fontaines et des fleuves, l'abondance des pluies et des rosées répandues sur la terre, à différentes époques ; les divers mouvements des corps célestes ; le lever de l'astre du matin, qui nous annonce le lever d'un astre plus brillant ; la conjonction de la Pleiade et d'Orion ; la route d'Arcture et des autres corps célestes, décrite dans les cieux, par cette sagesse infinie qui a

donné à tous ces astres leur véritable nom. Celui-là seul est Dieu, qui a tiré la lumière des ténèbres et l'a fait éclore de son sein; qui a fait l'asile où se réfugie l'auster, les limites de la mer, les trésors de la grêle et de la neige; qui rassemble les eaux dans les profondeurs de l'abîme, et replonge les ténèbres dans leur noir séjour pour ramener cette lumière si douce, si ravissante, si désirée des mortels; qui appelle les nuages des extrémités de la terre et allume la foudre au sein des nuages; qui lance le tonnerre pour effrayer le monde, et qui nous prévient d'abord par l'éclair, de peur qu'une secousse soudaine ne nous fasse à l'instant défaillir; qui tempère encore la violence de la foudre précipitée du ciel, afin qu'elle n'embrase point la terre: car, si l'éclair et le tonnerre étaient abandonnés à eux-mêmes, ils réduiraient tout en cendres, et ne laisseraient après eux que des ruines.

VII. Celui-là seul est mon Dieu, le Seigneur de toutes choses, qui a étendu les cieux et donné à la terre ses limites; qui trouble les profondeurs de la mer et excite le bruit de ses vagues; qui domine la puissance de l'océan et calme l'agitation de ses flots; qui a établi la terre sur les eaux et lui donne le principe de vie; en un mot, qui vivifie tout par son esprit, car s'il le rappelait à lui, tout rentrerait dans le néant. C'est par cet esprit, ô homme, que vous parlez; c'est par lui que vous respirez, et vous ne le connaissez pas. Ne cherchez point d'autre cause de cette ignorance que l'aveuglement de votre esprit et la dureté de votre cœur. Mais si vous le voulez, vous pouvez être guéri: livrez-vous au médecin, et il éclairera les yeux de votre esprit et de votre cœur. Quel est donc ce médecin? C'est Dieu lui-même qui guérit et vivifie tout par son Verbe et par sa sagesse? C'est par son Verbe et par sa sagesse qu'il a fait toutes choses: « Les cieux, nous dit l'Écriture, ont été « créés par sa parole, et l'armée des cieux par le souffle de sa « bouche. » Sa sagesse est au-dessus de tout. C'est sa sagesse qui a affermi la terre, élevé les cieux, creusé des abîmes, et fait distiller la rosée du sein des nuées. Si vous savez comprendre ce langage, ô homme, si vous menez une vie pure, sainte, irré-

prochable, vous pouvez voir Dieu ; mais avant tout, il faut que la foi et la crainte de Dieu règnent dans votre cœur, et alors vous comprendrez ces vérités. Après que vous aurez abandonné votre condition mortelle, vous revêtirez l'immortalité, vous verrez Dieu en récompense de vos mérites. Dieu ressuscitera votre chair, il la rendra immortelle comme votre âme : alors devenu immortel, vous verrez l'éternel, si maintenant vous croyez en lui ; et vous comprenez alors combien vos discours étaient insensés.

VIII. Vous ne croyez point, dites-vous, à la résurrection des morts. Quand elle arrivera, vous y croirez malgré vous ; mais alors votre foi n'excusera point votre incrédulité, si vous ne croyez aujourd'hui. Pourquoi donc ne croyez-vous pas ? Ignorez-vous que la foi dirige et précède toutes nos actions ? Quel est, en effet, le laboureur qui pourrait moissonner, s'il ne confiait d'abord la semence à la terre ? qui passerait la mer, s'il ne se fiait au vaisseau et au pilote ? quel malade pourrait recouvrer la santé, s'il n'avait foi en son médecin ? et quel art, quelle science apprendrez-vous, si vous ne commencez par croire le maître qui doit vous l'enseigner ? Eh quoi ! le laboureur se confie à la terre, le navigateur au vaisseau, le malade au médecin, et vous ne voulez point vous confier à Dieu, qui vous a donné tant de preuves de sa fidélité ? D'abord, il vous a créé lorsque vous n'existiez pas encore ; car s'il fut un temps où votre père et votre mère n'étaient point, à plus forte raison n'avez-vous pas toujours été vous-même ; il vous a formé d'une matière humide, d'une goutte de sang, qui elle-même n'a pas toujours été, et il vous a mis en ce monde. Vous pouvez croire en de vains simulacres, ouvrages des hommes, vous croyez les prodiges qu'on leur attribue, et vous ne croyez point que votre créateur puisse vous rappeler à la vie ?

IX. Les noms de ces dieux dont vous vous glorifiez ne sont que des noms d'hommes déjà morts. Et quels hommes encore ! Saturne dévore ses propres enfants. Vous ne pouvez parler de Jupiter, son fils, sans penser aussi à sa conduite et à ses actions. D'abord, il fut nourri par une chèvre, sur le mont

Ida ; puis il la tua , comme le rapporte la fable , et lui ayant arraché la peau , il s'en fit un vêtement. Parlerai-je de ses incestes , de ses adultères , de ses infamies avec des enfants ? Homère et les autres poètes les ont mieux décrits que je ne pourrais le faire. Que dire des exploits des dieux qui sont nés de lui ? Pourquoi parler d'Hercule , qui s'est brûlé ; de Bacchus , ivre et furieux ; d'Apollon , que la crainte fait fuir devant Achille , qui aime Daphné et qui ignore la mort d'Hyacinthe ; de Vénus , blessée ; de Mars , fléau des hommes ; et en un mot , du sang qui a coulé des veines de ces prétendus dieux ? Ce n'est pas tout encore , un de vos dieux nommé Osiris est déchiré , mis en lambeaux , et l'on célèbre tous les ans ses mystères , comme s'il venait d'être déchiré et qu'on fût à la recherche de ses membres ; car on ne sait ni s'il est mort , ni s'il a été découvert. Que dirai-je de la mutilation d'Atis ; d'Adonis , errant dans les forêts et blessé à la chasse par un sanglier ; d'Esculape , frappé de la foudre ; de Sérapis , exilé de Sinope à Alexandrie ; d'Artémise de Scythie , aussi exilée , homicide chasseresse , éprise d'amour pour Endymion ? Nous n'inventons pas ces faits , ce sont vos poètes et vos historiens qui les publient.

X. A quoi bon faire ici l'énumération de cette multitude d'animaux adorés par les Égyptiens , de ces bœufs , de ces reptiles , de ces bêtes féroces , de ces oiseaux et de ces monstres marins , objets de leur culte ? Si vous me parlez des Grecs et des autres peuples , ils adorent la pierre , le bois , la matière et les statues d'hommes morts , comme nous l'avons déjà dit. Car Phidias a fait , pour les habitants d'Élis , le fameux Jupiter Olympien , et pour les Athéniens cette Minerve qu'on voit dans la citadelle. Mais dites-moi , je vous le demande , combien compte-t-on de Jupiter ? Il y a d'abord Jupiter Olympien , puis Jupiter Latial , Jupiter Cassien , Jupiter Céraunien , Jupiter Propator , Jupiter Pannychius , Jupiter Polyuchus , Jupiter Capitolinus. L'un d'eux , fils de Saturne et roi de Crète , a son tombeau dans cette contrée ; quant aux autres , ils n'ont pas même été honorés de la sépulture. Si vous m'opposez la mère de ces pré-

tendus dieux, je me garderai bien de rappeler les turpitudes de cette déesse et celles de ses prêtres ; nous ne pourrions, sans crime, en souiller notre bouche ; je ne parlerai pas non plus des tributs et des impôts qu'elle et ses enfants payaient au roi de la contrée. Certes, ce ne sont point des dieux, mais des simulacres, ouvrages des hommes, comme nous l'avons dit ; ce sont des démons impurs. Qu'ils deviennent semblables à leurs idoles, ceux qui les fabriquent et qui mettent en elles leurs espérances.

XI. Pour moi, je n'adore point l'empereur, je me contente de l'honorer et de prier pour lui ; mais j'adore le Dieu véritable, l'être par excellence, parce que je sais que c'est lui qui fait les rois. Pourquoi donc, allez-vous me dire, n'adorez-vous pas l'empereur ? Parce qu'il n'a pas été fait pour être adoré, mais seulement honoré comme il convient. Ce n'est point un Dieu, c'est un homme établi de Dieu pour juger avec équité et non pour recevoir des adorations. Il est en quelque sorte le délégué de Dieu. Lui-même ne souffre pas que ses ministres prennent le nom d'empereur, car c'est son nom, et il n'est permis à personne de le prendre : ainsi Dieu veut être seul adoré. Voilà, ô homme ! comme vous êtes dans l'erreur sur toutes choses. Honorez donc l'empereur, mais honorez-le en l'aimant, en lui obéissant et en priant pour lui ; si vous le faites, vous accomplirez la volonté de Dieu, manifestée dans ces paroles : « Mon fils, « honore Dieu et le roi, et ne leur désobéis jamais ; car ils se « vengeront aussitôt de leurs ennemis. »

XII. Vous vous permettez des railleries sur le nom de Chrétien : vous blasphémez ce que vous ignorez ; tout ce qui a reçu onction est doux, utile, et ne doit pas être raillé. Un vaisseau pourrait-il voguer en sûreté et servir, s'il n'était frotté d'huile ; une tour, une maison serait-elle élégante et commode, sans le brillant de l'enduit qu'on applique sur ses murs ? L'huile ne coule-t-elle pas sur celui qui vient au monde ou qui entre dans la lice ? Quel ouvrage est beau et plaît à la vue, si l'huile ne lui donne de l'éclat, s'il n'a été bien poli ? L'air et toute la terre qui se trouve au-dessous du ciel ont reçu une sorte d'onction de

lumière et d'esprit ; et vous ne voulez point être oint de l'huile du Seigneur ? Car nous ne sommes appelés Chrétiens que parce que cette huile sainte a coulé sur nous.

XIII. Vous prétendez que les morts ne ressuscitent pas , et vous dites : montrez-moi un seul mort ressuscité , et je croirai quand j'aurai vu de mes yeux. Mais quel est donc votre mérite , si vous ne croyez que lorsque vous voyez ? Vous ne doutez point de la résurrection d'Hercule qui se brûla ; de celle d'Esculape qui fut frappé de la foudre , et vous ne voulez pas croire à ce que Dieu lui-même vous assure : peut-être ne me croiriez-vous pas encore quand je vous ferais voir un mort ressuscité ? Combien Dieu vous offre de motifs et de raisons de croire à ce mystère ? Remarquez comme les saisons , les jours , les nuits finissent , se renouvellent et pour ainsi dire ressuscitent. Eh quoi ! ne se fait-il pas une certaine résurrection des semences et des fruits pour l'usage des hommes ? Car le grain de froment , par exemple , ou toute autre semence , après avoir été confié à la terre , commence par mourir , et se décompose pour renaître ensuite et s'élever en épi. Les arbres ne produisent-ils pas , d'après l'ordre de Dieu , à certaines époques , des fruits auparavant invisibles et cachés ? Souvent même on voit le passereau , ou tout autre oiseau , après avoir digéré la semence d'un prunier ou d'un figuier , s'élever sur une colline pierreuse et déposer cette semence comme dans un tombeau. Bientôt elle y pousse de nouvelles racines et donne naissance à un arbuste , grâce à la chaleur qu'elle a reçue et qui l'a fécondée. Tout est ici l'effet de la sagesse divine , qui veut nous montrer combien il est facile à Dieu de ressusciter tous les hommes. Si vous désirez voir encore un spectacle plus étonnant et plus capable de vous démontrer la possibilité de la résurrection , levez les yeux au ciel : la lune ne semble-t-elle pas mourir et renaître pour nous tous les mois ? Sachez même que la résurrection s'est déjà effectuée en vous , à votre insu. Si quelquefois vous avez été malade , vous avez alors perdu une grande partie de vos forces , de votre substance , de votre embonpoint ; mais bientôt la bonté divine , venant à votre secours , vous a rendu tout ce que vous

aviez perdu ; et de même que vous ignorez où est allé cet embonpoint que vous n'avez plus, de même vous ne pouvez savoir d'où vous arrive celui qui vous revient. C'est, direz-vous, des aliments et des sucs convertis en sang. Très-bien ; mais cette conversion elle-même est l'ouvrage de Dieu, et ne peut venir d'un autre.

XIV. Ne soyez donc point incrédule, mais plutôt ayez la foi. Moi-même, autrefois, je niais la résurrection future ; mais après avoir réfléchi sérieusement, je n'hésite plus à croire, depuis que j'ai eu le bonheur de lire les livres sacrés, écrits par les prophètes qui ont prédit, par l'inspiration de l'Esprit saint, les événements passés tels qu'ils se sont accomplis, les événements présents comme ils se passent sous nos yeux, et les événements futurs dans le même ordre qu'ils doivent se réaliser un jour. Puisque j'ai pour garantie cet ensemble de faits annoncés et en partie accomplis, je ne suis plus incrédule, je crois, j'obéis à Dieu ; faites de même, de peur que si vous vous obstinez aujourd'hui à ne pas croire, vous croyiez forcément un jour, quand vous serez livré à la rigueur d'éternels supplices. Ces supplices ont été annoncés par les prophètes ; vos poètes et vos philosophes sont venus après, et ont fait beaucoup d'emprunter à nos livres saints pour donner du poids à leurs opinions. Mais toujours est-il que ces poètes, que ces philosophes eux-mêmes ont annoncé des supplices futurs pour les incrédules et les impies, afin que tout le monde fût instruit de cette vérité et que personne ne pût dire : nous ne le savions pas ; on ne nous l'avait pas dit. Vous aussi, lisez avec soin nos Écritures, et guidé par leur lumière, vous éviterez des maux sans fin et vous mériterez les biens éternels. Car celui qui nous a donné une bouche pour parler, des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, pèsera toutes nos œuvres, les jugera avec équité, et récompensera chacun selon ses mérites. Aux hommes patients qui fuient la corruption et pratiquent la vertu, il donnera la vie éternelle, la joie, la paix, le repos et une multitude de biens que l'œil de l'homme n'a jamais vus, que son oreille n'a point entendus, et que son cœur n'a jamais goûté.

tés ; mais pour les incrédules, les superbes qui refusent de croire à la vérité et qui croient au mensonge, qui se seront souillés par la débauche et par l'impureté, par l'avarice et l'idolâtrie, ils verront s'appesantir sur eux sa colère et son indignation ; la tribulation, les angoisses, un feu éternel, seront leur partage. Vous m'avez dit, mon cher ami, montrez-moi votre Dieu : le voilà, mon Dieu ; je vous exhorte à le craindre et à croire en lui.

LIVRE SECOND.

I. Dans la conférence que nous avons eue ensemble il y a quelques jours, mon cher Autolyque, je vous ai fait l'exposé de ma religion, vous vouliez savoir quel est le Dieu que je sers, j'ai dû vous répondre, et vous avez prêté à mes paroles une oreille attentive. Nous nous sommes retirés plus amis que jamais, quoique vous m'eussiez d'abord traité un peu durement; car vous devez vous rappeler que vous accusiez notre doctrine de folie. Puisque vous m'en avez vous-même prié, je veux aujourd'hui, malgré mon peu d'habileté, vous démontrer, dans ce petit livre, l'inutilité de vos efforts contre la vérité et la folie de vos superstitions. J'exposerai même sous vos regards, pour mieux vous convaincre, les témoignages tirés de vos propres historiens, que vous lisez sans doute, mais que peut-être vous ne comprenez pas encore.

II. N'est-il pas ridicule de voir des statuaires, des potiers, des peintres et des fondeurs, façonner, peindre, sculpter, fondre, en un mot, fabriquer des dieux dont se jouent les ouvriers eux-mêmes, tandis qu'ils les fabriquent; de voir ceux-ci leur offrir leur encens, lorsqu'ils les ont vendus pour servir à l'usage d'un temple ou de quelque autre lieu? Non-seulement les acheteurs, mais encore les vendeurs et les ouvriers accourent à ces prétendus dieux, leur font des libations, leur offrent des

victimes et les adorent, comme s'ils étaient des dieux, sans s'apercevoir qu'ils ne sont rien autre chose que ce qu'ils étaient sous leur main ; c'est-à-dire de la pierre, de l'airain, du bois, des couleurs ou toute autre matière semblable. Et n'est-ce pas ce que vous voyez vous-même, lorsque vous lisez les histoires et les généalogies de ces ridicules divinités ? Vous les regardez comme des hommes, pendant que vous avez sous les yeux le récit de leur naissance ; puis vous les honorez comme des dieux, sans considérer qu'ils sont réellement engendrés, ainsi que vous l'apprenez des histoires que vous lisez.

III. Puisqu'ils ont été engendrés, sans doute qu'ils engendraient aussi. Mais quels sont ceux que nous voyons naître aujourd'hui ? Car, si alors ils engendraient et s'ils étaient engendrés, il est clair que leur génération devrait se perpétuer encore ; autrement, il faudrait dire qu'ils sont dégénérés. Ou bien, en effet, ils ont vieilli et ne peuvent plus engendrer, ou ils sont morts, et n'existent plus. Car, s'ils naissaient autrefois, ils devraient naître encore aujourd'hui, comme nous naissons nous-mêmes ; bien plus, leur nombre devrait surpasser de beaucoup celui des hommes, selon ces paroles de la Sybille : « Si les dieux engendrent et s'ils sont immortels, ils doivent être beaucoup plus nombreux que les hommes, et ne laisser à ces derniers aucun endroit qu'ils puissent habiter. » En effet, si les hommes, qui sont mortels, et dont la vie est si courte, n'ont cessé jusqu'à ce jour de naître et de se reproduire, en sorte qu'ils remplissent les villes, les bourgades et les champs ; à combien plus forte raison les dieux, qui ne meurent point ; selon le langage des poètes, devraient-ils continuer d'engendrer et d'être engendrés, comme vous dites qu'ils l'ont fait autrefois ? Pourquoi le mont Olympe, jadis habité par les dieux, est-il aujourd'hui désert ? Pourquoi Jupiter, qui, au dire d'Homère et des autres poètes, demeurait sur le mont Ida, l'a-t-il abandonné sans qu'on sache maintenant où il s'est retiré ? Pourquoi n'était-il point partout ; mais seulement dans une partie de la terre ? C'est sans doute parce qu'il négligeait les autres contrées, ou qu'il ne pouvait être en tous lieux, ni étendre partout sa pro-

vidence. Car s'il était, par exemple, en Orient, il n'était point en Occident; et s'il était en Occident, il ne pouvait se trouver en Orient. Or, il appartient au Dieu véritable, au Dieu très-haut et tout-puissant, non-seulement d'être partout, mais encore de tout voir, de tout entendre et de n'être circonscrit par aucun lieu; car autrement il serait inférieur au lieu qui le contient, puisque le contenant est toujours plus grand que le contenu; et, par conséquent, Dieu ne peut être renfermé dans aucun lieu particulier, puisqu'il est lui-même le centre de toutes choses. Mais pourquoi Jupiter a-t-il abandonné le mont Ida? Serait-ce parce qu'il est mort ou parce que ce séjour a cessé de lui plaire? Où est-il donc allé? Est-ce dans le ciel? Point du tout. Est-ce dans la Crète? Oui, sans doute, puisqu'on y voit encore son tombeau. Peut-être, est-ce à Pise, où jusqu'alors le génie de Phidias a fait vivre son nom et lui concilie des hommages. Arrivons maintenant aux écrits des philosophes et des poètes.

IV. Quelques philosophes du portique ne reconnaissent aucun Dieu, ou s'ils en reconnaissent un, c'est un être qui ne s'occupe d'autre chose que de lui-même. Tel est le sentiment absurde d'Epicure et de Chrysippe. D'autres rapportent tout au hasard, prétendant que le monde est incréé et la nature éternelle; ils ont osé dire qu'il n'y avait aucune Providence, et pas d'autre Dieu que la conscience de chaque homme. D'autres encore ont regardé comme Dieu cet esprit qui pénètre la matière. Quant à Platon et à ses sectateurs, ils reconnaissent, il est vrai, un Dieu incréé, père et créateur de toutes choses; mais ils établissent en même temps deux principes incréés, Dieu et la matière qu'ils disent coéternels. Si ces deux principes sont également incréés, il s'en suit que Dieu n'a pas fait toutes choses et que sa domination n'est point absolue, comme le prétendent les platoniciens. D'ailleurs, si la matière était incréée comme Dieu, elle serait égale à lui et comme lui immuable, puisqu'il n'est lui-même immuable que parce qu'il est incréé; car ce qui est créé est sujet au changement et aux vicissitudes, l'être incréé est le seul qui ne change

pas. Où serait donc la puissance de Dieu, s'il eût créé le monde d'une matière déjà existante? Donnez, en effet, à un de nos ouvriers la matière qui lui est nécessaire, et il fera tout ce que vous voudrez. La puissance de Dieu consiste à tirer du néant tout ce qu'il veut, et nul autre que lui ne peut donner le mouvement et l'être. L'homme, il est vrai, peut bien faire une statue, mais il ne peut donner à son ouvrage la raison, la respiration et le sentiment; Dieu seul a cette puissance: et déjà, de ce côté, la puissance de Dieu surpasse celle de l'homme. Elle lui est encore bien supérieure sous un autre rapport, c'est qu'il tire et qu'il a tiré du néant tout ce qu'il a voulu et de la manière qu'il l'a voulu.

V. Les philosophes et les poètes ne s'accordent point entre eux: vous venez de voir ce que disent les philosophes, et voici qu'Homère s'efforce de vous expliquer, d'une autre manière, l'origine du monde et celle des dieux: « L'océan, dit-il, d'où sortent les mers et les fleuves, est le père des dieux, et Thétys est leur mère. » Ainsi parle Homère; mais ces paroles ne peuvent désigner un Dieu. Qui ne sait pas que l'océan n'est qu'une étendue d'eau? Et s'il n'est que de l'eau, il ne peut être Dieu. Car Dieu est le créateur de toutes choses, et par conséquent, il a aussi créé l'eau et les mers. Hésiode explique aussi non-seulement l'origine des dieux, mais encore celle du monde. Il dit bien que le monde a été créé, mais il ne peut dire quel est son auteur. En outre, il a considéré comme dieux Saturne et ses enfants Jupiter, Neptune et Pluton, que nous savons être postérieurs au monde. Il raconte que Saturne fut vaincu par Jupiter, son propre fils; c'est ainsi qu'il s'exprime: « Après avoir triomphé, par son courage, de Saturne son père, il régla chaque chose selon les lois éternelles, et distribua les honneurs. » Il parle encore des filles de Jupiter, appelées Muses, et il les supplie de vouloir bien lui apprendre comment toutes choses ont été faites. Voici ses paroles: « Salut, filles de Jupiter, inspirez-moi des chants agréables! Célébrez la race sacrée des immortels qui sont issus de la terre, du ciel étoilé, de la nuit ténébreuse, et que la mer a nourris. Apprenez-moi comment sont nés les dieux et la terre, les fleuves et l'im-

« mense océan ; comment sont nés les astres brillants et le ciel
 « qui s'étend au-dessus de nos têtes ; comment, de ceux-ci,
 « sont sortis les dieux qui répandent sur nous leurs bienfaits ;
 « comment ils ont divisé et partagé les honneurs et les riches-
 « ses ; comment ils ont pu occuper le ciel , embarrassé au com-
 « mencement de tant de sphères. Apprenez-moi tout cela , ô
 « Muses , vous qui habitez le séjour céleste depuis le commen-
 « cement , et dites-moi quelle est la première origine de tous
 « ces êtres. » Mais comment les Muses auraient-elle pu le lui
 apprendre , puisqu'elles sont postérieures au monde ? Et com-
 ment auraient-elles pu raconter à Hésiode des choses qui
 s'étaient passées ayant la naissance de leur père ?

VI. Le même poëte , parlant de la matière et de la création
 du monde , s'exprime en ces termes : « Au commencement
 « exista le chaos , puis la terre , dont le large sein est l'asile le plus
 « sûr des immortels qui occupent les sommets de l'Olympe , ou
 « le ténébreux Tartare dans les entrailles de la terre. L'amour
 « existait aussi , lui qui est le plus beau d'entre les immortels , qui
 « charme les soucis et qui triomphe de la sagesse des hommes
 « et des dieux. Du chaos naquirent l'Èrèbe et la nuit obscure ;
 « puis de la nuit sortirent l'air et le jour , qu'elle enfanta de son
 « union avec Èrèbe. La terre , de son côté , produisit d'abord
 « la voûte des cieus , parsemée d'étoiles , de manière à en être
 « enveloppée tout entière et à devenir le séjour fortuné des dieux.
 « Elle engendra ensuite les hautes montagnes et les grottes si
 « agréables aux nymphes qui habitent les rochers. Enfin l'eau
 « stérile enfanta , non dans son amour , mais dans sa fureur , le
 « Pont-Euxin ; et puis ensuite s'étant unie avec le ciel , elle en-
 « gendra l'océan. » Ce poëte , en nous faisant l'énumération de tous
 ces êtres créés , est encore à nous dire quel était leur auteur. Car ,
 si le chaos était au commencement , il y avait donc une matière
 incréée et préexistante. Mais qui l'a disposée , qui lui a donné sa
 forme et ses proportions ? Est-ce la matière qui s'est donné à elle-
 même sa forme et sa beauté ? Car Jupiter est bien postérieur ,
 non-seulement à la matière , mais encore au monde et à une foule
 d'hommes ; et il en est de même de Saturne , son père. Ou bien

à-t-il existé une cause première, je veux dire un Dieu qui l'a créée et qui l'a embellie? Que dirai-je, il semble se jouer de toute raison et se combattre lui-même; car après avoir parlé de la terre, du ciel et de la mer, il prétend que les dieux sont issus de ces éléments, et que des dieux eux-mêmes sont sortis ces hommes affreux qui font partie de leur famille; je veux dire les titans, les cyclopes, les géants, les dieux des Egyptiens ou plutôt des hommes insensés; c'est de ces monstres que parle Apollonide, surnommé Horapius, dans son livre intitulé *Semnouthi* et dans les autres histoires qu'il a écrites sur la religion et les rois de l'Égypte.

VII. A quoi bon rappeler ici les diverses fables des Grecs et leurs vains efforts pour les inventer? Pourquoi parler de Pluton, roi des ténèbres, de Neptune, commandant à la mer, épris d'amour pour Melanippe et père d'un fils antropophage? Pourquoi raconter toutes ces histoires tragiques qu'on a composées sur les enfants de Jupiter? Si l'on a rappelé leur généalogie, c'est qu'ils sont des hommes et non des dieux. Le poète comique, Aristophane, parlant de la création du monde, dans une de ses pièces intitulée *l'Oiseau*, prétend qu'il est issu d'un œuf: « La nuit aux ailes noires, dit-il, enfanta un œuf sans germe. » Satyre, parlant des diverses familles d'Alexandrie, cite d'abord Philopator, appelé aussi Ptolémée, et déclare que Bacchus est l'auteur de sa famille, et que par conséquent Ptolémée fut le premier fondateur de cette tribu. Voici donc ce qu'il dit: « De Bacchus et d'Althée, fille de Thestius, naquit Déjanire; de celle-ci et d'Hercule, fils de Jupiter, naquit Hyllus; de ce dernier, naquit Cléodème, qui donna le jour à Aristomaque; de celui-ci naquit Eménus; de celui-ci, Ceisus, qui donna le jour à Maron; de celui-ci, Thestius; de celui-ci, Achus; de celui-ci, Aristomide; de celui-ci, Caranus; de celui-ci, Cœnus; de celui-ci, Tyrimmas; de celui-ci, Perdicas; de celui-ci, Philippe; de celui-ci, Æropus; de celui-ci, Alcète; de celui-ci, Amyntas; de celui-ci, Bocrus; de celui-ci, Méléagre; de celui-ci, Arcinoé; de celle-ci et de Lagus, Ptolémée, appelé aussi Soter; de celui-ci et de Bérénice, Ptolémée Ever-

« gète ; de celui-ci et de Bérénice , qui fut fille de Magis , roi des Cyréniens , naquit enfin Ptolémée Philadelphie. » Telle est la généalogie des rois qui ont régné à Alexandrie , et qui sont issus de Bacchus. C'est pourquoi il y a , dans la tribu de Bacchus , plusieurs familles distinctes : celle d'Althes , qui tire son nom d'Althée , femme de Bacchus et fille de Thestius ; celle de Déjanire , qui vient de la fille de Bacchus et d'Althée , laquelle fut l'épouse d'Hercule ; celle d'Ariane , qui vient de la fille de Minos , épouse de Bacchus , amoureuse de son père , et qui s'unit à Bacchus , sous une forme étrangère ; celle de Thestis , qui tire son nom de Thestius , père d'Althée ; celle de Thoas , qui vient de Thoas , fils de Bacchus ; celle de Staphilis , qui vient de Staphilus , fils de Bacchus ; celle d'Eunée , qui vient d'Eunous , fils de Bacchus ; celle de Maron , qui vient de Maron , fils d'Ariadne et de Bacchus. En effet , ils sont tous fils de Bacchus ; mais il y a eu autrefois , et il y a encore aujourd'hui beaucoup d'autres dénominations : d'Hercule sont sortis les Héraclides ; d'Apollon , les Appolloniens et les Appollonides ; de Possidon ou Neptune , les Possidoniens ; de Jupiter , les dieux et les Diogènes.

VIII. A quoi bon continuer l'énumération sans fin de ces noms et de ces généalogies ? C'est avec cela que vos historiens , vos poètes , vos philosophes et tous ceux qui se sont occupés de cette vaine nomenclature , se moquent de nous. Ce sont des fables , des contes absurdes , qu'ils ont composés sur les dieux. Tout ce que nous y voyons de plus clair , c'est qu'ils ne sont pas des dieux , mais des hommes ; les uns adonnés au vin , les autres débauchés , ceux-ci sanguinaires. Bien plus , ces auteurs ne s'accordent point entre eux sur l'origine du monde ; tout ce qu'ils disent sur ce point est absurde. Les uns , en effet , prétendent que le monde est éternel , comme nous l'avons déjà dit , et les autres , au contraire , veulent qu'il ait été créé. Les uns ont admis une Providence , les autres l'ont niée. Voici comment parle Aratus : « Commençons
« par Jupiter , dit-il , et ne cessons jamais de l'invoquer. Tou-
« tes les rues et toutes les places sont remplies de Jupiter ; la
« mer et le port en sont pleins. Nous avons tous besoin de Ju-

« piter et nous sommes tous ses enfants ; il nous tend la main ;
 « il veut que tous les hommes travaillent , afin de pourvoir aux
 « besoins de la vie. Il indique quand la terre féconde doit
 « être labourée par les bœufs et la charrue , quand il faut la
 « défricher et répandre la semence. » A qui donc devons-nous
 ajouter foi , d'Aratus ou de Sophocle , qui dit : « Il n'est point
 « de Providence. Personne ne veille sur nous , vivez au hasard
 « comme vous le pouvez. » Homère ne s'accorde point non
 plus avec Sophocle : « Jupiter, dit-il, donne aux hommes et
 leur ôte la vertu. » Il en est de même de Simonide : « Aucun
 « homme , aucune ville , personne , dit ce poète , ne peut avoir
 « la vertu sans les dieux. Dieu est l'auteur de la sagesse , et
 « l'homme n'a que la folie en partage. » Ainsi parle encore
 Euripide : « Il n'arrive rien aux hommes sans la permission
 « de Dieu. » « Dieu seul , dit Ménandre , fournit à nos besoins. »
 Euripide dit encore : « Si Dieu veut un jour vous sauver , il
 « vous en donnera les moyens nécessaires. » Thestius a dit pa-
 reillement : « C'est Dieu qui conduit le navigateur et qui pro-
 « tége son frère esquif. » Non-seulement ils se contredisent les
 uns les autres , mais encore ils sont en contradiction avec eux-
 mêmes. Sophocle , qui détruit ailleurs la Providence , l'établit
 ici en ces termes : « Le mortel ne peut échapper à la main
 « de Dieu. » Ajoutons qu'ils ont introduit une multitude de dieux
 contre ceux qui n'en reconnaissaient qu'un seul , et qu'ils ont nié
 la Providence , uniquement pour faire de l'opposition , quand
 d'autres la soutenaient. Aussi , écoutez l'aveu que fait Eu-
 ripide lui-même : « Nous étudions beaucoup de choses , nous
 « ne cessons de travailler dans un vain espoir , et nous ne con-
 « naissons absolument rien. » Ils sont donc forcés malgré eux
 d'avouer qu'ils ignorent la vérité , ou bien que tout ce qu'ils
 ont dit leur vient des démons. En effet , Homère et Hésiode ,
 inspirés , comme ils le disent , par des Muses , ont écrit les rêves
 de leur imagination , n'écoutant ici que l'esprit de mensonge et
 non point l'esprit de vérité. On le voit clairement , quand
 une personne est possédée des démons ; ces esprits d'erreur ,
 adjurés de sortir au nom du vrai Dieu , ont confessé qu'ils

étaient les mêmes démons qui inspiraient autrefois ces écrivains profanes. Cependant quelques-uns de ces esprits, s'oubliant en quelque sorte eux-mêmes, ont parlé plus d'une fois comme les prophètes, afin qu'on pût leur opposer leur propre témoignage et le faire servir contre les hommes, pour appuyer l'unité de Dieu, la vérité d'un jugement, et les autres dogmes que ces esprits de ténèbres ont eux-mêmes reconnus.

IX. Mais les hommes de Dieu, inspirés par l'Esprit saint, et véritablement prophètes, reçurent d'en haut la science, la sagesse et la justice : c'est Dieu lui-même qui les instruisait; il leur a fait l'honneur de les choisir pour être ses instruments et les dépositaires de sa sagesse; c'est à la faveur de cette sagesse divine qu'ils nous ont fait connaître la création du monde et tant d'autres vérités. Ils ont prédit les famines, les guerres, tous les fléaux qui devaient arriver. Ce n'est pas un ou deux, mais plusieurs, qui parurent à diverses époques chez les Hébreux (comme aussi la Sybille, chez les Grecs), et le plus parfait accord a toujours régné entre ces prophètes, soit qu'ils aient raconté les faits qui les avaient précédés, soit qu'ils aient parlé des événements contemporains, soit enfin qu'ils aient annoncé ceux qui se réalisent aujourd'hui sous nos yeux. De là nous apprenons à ne pas douter de l'accomplissement des prédictions qui regardent l'avenir, puisque nous avons sous les yeux celui des premières.

X. Ils ont tous enseigné, d'un commun accord, que Dieu avait tiré toutes choses du néant. Car aucun être n'existait de toute éternité avec Dieu; mais comme il est à lui-même le lieu qu'il habite, qu'il n'a besoin de rien, qu'il est plus ancien que les siècles, il fit l'homme, pour que l'homme le connût; il lui a préparé le monde pour être son séjour, parce que celui qui est créé a besoin de tout, tandis que l'être incréé n'a besoin de rien. Dieu, qui de toute éternité portait son Verbe dans son sein, l'a engendré avec sa sagesse avant la création. Il s'est servi de ce Verbe comme d'un ministre, pour l'accomplissement de ses œuvres, et c'est par lui qu'il a créé toutes choses. On l'appelle principe, parce qu'il a l'empire et la souveraineté sur les êtres

qu'il a lui-même créés. L'Esprit saint, le principe, la sagesse et la vertu du Très-Haut, descendit dans les prophètes et nous apprit, par leur bouche, la création du monde et les choses passées, qui n'étaient connues que de lui. Quand Dieu créa le monde, les prophètes n'étaient point. Dieu seul était avec sa sagesse qui est en lui et avec son Verbe qui ne le quitte pas. C'est cette sagesse qui s'exprime en ces termes, par le prophète Salomon : « Lorsqu'il étendait les cieux, j'étais là ; « et lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais auprès « de lui. » Moïse, qui vécut longtemps avant Salomon, ou plutôt le Verbe de Dieu lui-même, parle ainsi par sa bouche : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Il a nommé d'abord le principe et la création, puis ensuite Dieu lui-même ; car il n'est pas permis de nommer Dieu légèrement et sans une grave raison. La sagesse divine prévoyait que bien des hommes seraient le jouet de l'erreur, et reconnaîtraient une multitude de dieux qui ne sont pas. Afin de nous montrer le vrai Dieu dans ses œuvres, et de nous convaincre que c'est lui qui a créé, par son Verbe, le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment, les livres saints nous disent : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Puis après avoir raconté cette création, l'Écriture poursuit en ces termes : « La terre était informe « et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit « de Dieu reposait sur les eaux. » Voilà ce que nous apprennent d'abord les livres sacrés, afin qu'il soit bien reconnu que Dieu lui-même avait fait cette matière, dont il a créé le monde.

XI. D'abord il fit la lumière parce que c'est par elle que nous voyons les choses créées et l'ordre qui règne en elles. Voici les « paroles de l'Écriture : « Dieu dit, que la lumière soit, et la lu-
« mière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la
« lumière des ténèbres. Et il appela la lumière jour, et les téné-
« bres nuit ; et le soir et le matin formèrent un jour. Et Dieu
« dit : Qu'un firmament soit entre les eaux, et qu'il sépare les
« eaux d'avec les eaux. Et Dieu étendit le firmament, et divisa
« les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il fut ainsi. Et
« Dieu appela le firmament, ciel ; et le soir et le matin furent

« le second jour. Et Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel
« se rassemblent en un seul lieu , et que l'aride paraisse. Et il fut
« ainsi. Et Dieu appela l'aride , terre ; et les eaux rassemblées ,
« mer. Et Dieu vit que cela était bon. Et il dit : Que la terre
« produise les plantes verdoyantes avec leur semence , les arbres
« avec des fruits , chacun selon son espèce , renfermant en eux-
« mêmes leurs semences , pour se reproduire sur la terre. Et il
« fut ainsi. La terre produisit donc des plantes qui portaient
« leur graine suivant leur espèce , et des arbres fruitiers qui
« renfermaient leur semence en eux-mêmes , suivant leur es-
« pèce. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et un ma-
« tin ; ce fut le troisième jour. Dieu dit aussi : Qu'il y ait dans
« le ciel des corps lumineux , qui divisent le jour d'avec la
« nuit , et qu'ils servent de signes pour marquer les temps , les
« jours et les années ; qu'ils luisent dans le ciel et qu'ils éclai-
« rent la terre. Et il fut ainsi. Et Dieu fit deux grands corps
« lumineux ; l'un plus grand , pour présider au jour ; l'autre
« moins grand , pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoil-
« les ; et il les plaça dans le ciel , pour luire sur la terre , pour
« présider au jour et à la nuit , et pour séparer la lumière d'a-
« vec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Il y eut
« un soir et un matin ; ce fut le quatrième jour. Dieu dit en-
« core : Que les eaux produisent les animaux qui nagent , et
« que les oiseaux volent sur la terre et sous le ciel. Et Dieu
« créa les grands poissons , et tous les animaux qui ont la vie
« et le mouvement , que les eaux produisirent chacun selon
« leur espèce ; et il créa aussi des oiseaux chacun selon son
« espèce. Il vit que cela était bon. Et il les bénit , en disant :
« Croissez et multipliez-vous ; remplissez la mer , et que les oi-
« seaux se multiplient sur la terre. Il y eut encore un soir et
« un matin ; ce fut le cinquième jour. Dieu dit aussi : Que la terre
« produise les animaux vivants , chacun selon son espèce ; les
« animaux domestiques , les reptiles et les bêtes sauvages , se-
« lon leurs différentes espèces. Et il fut ainsi. Dieu fit donc
« les bêtes sauvages de la terre , selon leurs espèces ; les ani-
« maux domestiques et tous ceux qui rampent sur la terre ,

« chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon. Dieu dit
 « ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressem-
 « blance ; et qu'il domine sur les poissons de la mer , sur les
 « oiseaux du ciel , sur les animaux qui demeurent sous le
 « ciel , et sur tous les reptiles. Et Dieu créa l'homme à son
 « image ; et il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et
 « femelle. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous ;
 « remplissez la terre et vous l'assujettissez ; dominez sur les
 « poissons de la mer , sur les oiseaux du ciel , et sur tout ani-
 « mal qui se meut sur la terre. Dieu dit encore : Voilà que je
 « vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de
 « la terre et qui portent leur semence , et tous les arbres frui-
 « tiers qui ont leur germe en eux-mêmes , pour servir à vo-
 « tre nourriture ; et j'ai donné leur pâture à tous les animaux
 « de la terre , à tous les oiseaux du ciel , à tout ce qui vit et se
 « se meut sur la terre. Et il fut ainsi. Dieu vit toutes ses œu-
 « vres , et elles étaient parfaites. Il y eut un soir et un matin ;
 « ce fut le sixième jour. Ainsi furent achevés les cieux , la terre
 « et tout ce qu'ils renferment. Dieu accomplit son œuvre le sep-
 « tième jour ; et il se reposa ce jour-là , après avoir formé tous ses
 « ouvrages. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia , parce
 « qu'il s'était reposé en ce jour , après avoir terminé ses œu-
 « vres. »

XII. Aucun homme ne pourrait développer , comme elle le mérite , cette description magnifique de l'œuvre des six jours , quand même il aurait dix mille bouches et dix mille langues. En supposant même qu'il vécût dix mille ans , il lui serait impossible de parler dignement de cette œuvre , tant est grande , tant est riche et magnifique la sagesse que Dieu y fait éclater. Plusieurs écrivains , après Moïse , se sont efforcés de raconter la création ; mais bien qu'ils aient puisé , dans ses écrits , les secours dont ils avaient besoin pour l'expliquer et faire connaître la nature humaine , ils n'ont pu cependant saisir qu'une légère étincelle de vérité. Les ouvrages de ces écrivains , poètes ou philosophes , n'ont d'autre mérite que celui du style ; mais ce qui en montre la vanité et le ridicule , c'est la multitude de

puérlités et d'erreurs et le peu de vérité qui s'y trouve. Tout ce qu'ils ont dit de vrai est mêlé de mensonge. Or, de même que le vin et le miel deviennent plus qu'inutiles, si l'on y verse du poison, ainsi en est-il des plus beaux discours; ce sont de laborieuses frivolités, elles peuvent donner la mort à ceux qui y ajoutent foi. Ces écrivains ont aussi parlé du septième jour, jour célèbre chez tous les peuples; mais la plupart ignorent ce que signifie ce septième jour, appelé *sabbat*, chez les Hébreux, et *hebdomas*, chez les Grecs; cette dernière dénomination s'est conservée chez tous les peuples sans qu'ils en sachent la cause. Ce que dit Hésiode, quand il raconte que du chaos sont nés l'Érèbe, la Terre et l'Amour, qui commande aux dieux et aux hommes, n'est qu'un vain langage dénué de fondement. Car on ne peut supposer qu'un dieu soit esclave de la volupté, lorsqu'on voit des hommes qui s'abstiennent de tout plaisir déshonnête, et qui s'interdisent jusqu'au désir, dès lors qu'il est coupable.

XIII. Ce même poète a montré qu'il avait de Dieu une idée toute humaine, basse et misérable, lorsqu'il part des choses terrestres pour commencer son récit de la création. L'homme, en effet, qui est si petit, est obligé de commencer par en bas l'édifice qu'il veut bâtir; il ne peut élever le faite ou le toit sans avoir posé d'abord le fondement. Mais la puissance de Dieu consiste à créer de rien ce qu'il veut, et à le créer selon son bon plaisir. « Car ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » C'est pourquoi le prophète nous apprend qu'il créa d'abord le ciel en forme de voûte, comme le couronnement et le faite de l'édifice: « Au commencement, dit-il, Dieu créa le ciel. » Il crée donc le ciel ainsi que nous l'avons dit; il donne ensuite le nom de terre à la partie solide qui est comme le fondement, et celui d'abîme à la réunion des eaux. Il parle encore des ténèbres, parce que le ciel était comme un voile qui couvrait les eaux et la terre. Par cet esprit qui reposait sur les eaux, il entend le principe de vie que Dieu a donné aux créatures, pour la régénération des êtres, comme l'âme dans l'homme est unie au corps; il rapprochait ainsi deux substances

légères comme l'eau et l'esprit, afin que l'esprit pénétrât l'eau, et que l'eau avec l'esprit pénétrant partout, fécondât la créature. Il n'y avait donc entre le ciel et l'eau que ce seul esprit qui occupait la place de la lumière, afin d'empêcher en quelque sorte que les ténèbres ne s'étendissent jusqu'au ciel voisin de Dieu, avant que Dieu eût dit : « Que la lumière soit. » Ainsi le ciel embrassait comme une voûte la matière qui était comme le sol. Voici en effet comment le prophète Isaïe parle du ciel : « C'est Dieu qui a fait le ciel comme une voûte, et qui l'a « étendu comme une tente que nous devons habiter. » Voilà pourquoi la parole de Dieu, c'est-à-dire son Verbe, qui brillait comme dans une prison étroite, a éclairé tout à coup l'espace lorsque la lumière fut créée, indépendamment du monde. Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres nuit ; car l'homme n'aurait jamais pu donner un nom à la lumière, aux ténèbres, ni aux autres objets, s'il ne l'avait reçu du créateur. Au commencement du récit, l'Écriture ne parle point de ce firmament que nous voyons, mais bien d'un autre ciel invisible à nos yeux, d'après lequel celui qui frappe notre vue a été appelé firmament. C'est dans ce lieu qu'est renfermée une partie des eaux pour se répandre en pluie et en rosée, selon les besoins de l'homme ; tandis que le reste est resté sur la terre dans les fleuves, dans les fontaines et dans les mers. Les eaux couvraient encore la terre, et principalement les lieux profonds, lorsque Dieu, par son Verbe, les réunit en un seul endroit, et il découvrit ainsi la terre, qui n'avait pas encore apparu ; ainsi dégagée, elle était toujours informe ; Dieu lui donna sa forme et lui fit trouver sa parure dans cette multitude de plantes, de semences et de fruits qu'elle produit.

XIV. Voyez dans toutes ces productions quelle variété, quelle richesse, quelle beauté ravissante ; remarquez qu'elles sont soumises à une espèce de résurrection qui peut nous donner une idée de celle qui doit un jour avoir lieu pour tous les hommes. Qui ne serait ravi d'admiration, en voyant naître un figier d'une petite graine, et s'élever d'énormes troncs des plus petites semences ? Quant à la mer, elle est en quelque sorte pour

nous une image du monde. Comme la mer, que l'action du soleil et le sel qu'elle contient aurait desséchée depuis longtemps, si elle n'était continuellement entretenue par l'eau des fleuves et des fontaines, le monde eût péri il y a déjà des siècles, par la malice et les crimes sans nombre du genre humain, s'il n'avait eu pour le sauver la loi de Dieu et les prophètes, d'où jaillissent et découlent la mansuétude, la miséricorde, la justice et les divins préceptes de la parole de vérité. De même qu'au milieu des mers on rencontre des îles habitables où le matelot, battu par la tempête, trouve de l'eau, des fruits et un port assuré, ainsi Dieu a donné au monde, où l'iniquité soulève tant de flots et de tempêtes, des synagogues, c'est-à-dire de saintes Eglises, qui sont autant d'îles fortunées, munies d'heureux ports, où se conserve la saine doctrine, et où viennent se réfugier les amis de la vérité, les hommes qui désirent faire leur salut et éviter la colère et le jugement de Dieu. De même encore qu'il est d'autres îles couvertes de rochers et de bêtes féroces, où l'on ne trouve ni eau, ni fruits, ni habitants, contre lesquelles viennent se briser les navires des malheureux navigateurs, et où périssent tous ceux qui veulent y aborder, ainsi en est-il des doctrines de l'erreur; je veux parler des hérésies qui donnent la mort à tous ceux qui viennent s'y réfugier, car ils n'ont plus la vérité pour guide comme les pirates qui poussent contre les écueils pour faire couler à fond les vaisseaux qu'ils ont dépouillés, l'erreur perd entièrement ceux qui se sont éloignés de la vérité.

XV. Le quatrième jour, Dieu créa les corps lumineux; sa prescience lui faisait voir d'avance les puérités des philosophes, qui, pour effacer son souvenir de tous les esprits, devaient dire un jour que la terre tirait des astres sa fécondité. Aussi a-t-il créé les plantes et les semences avant les corps lumineux, afin que rien ne pût obscurcir pour nous la vérité. Car un être postérieur à un autre ne peut produire celui qui le précède. Toutefois ces corps célestes sont le symbole d'un grand mystère: le soleil est l'image de Dieu, et la lune l'image de l'homme. De même, en effet, que le soleil l'emporte de beaucoup sur la

lune en force, en magnificence, en beauté, ainsi Dieu est infiniment supérieur à l'homme. De même encore que le soleil reste toujours dans sa plénitude, sans diminuer jamais, ainsi Dieu reste toujours parfait, tout-puissant, plein d'intelligence, de sagesse et d'immortalité. La lune, au contraire, décroît et périt en quelque sorte tous les mois, à l'exemple de l'homme dont elle est l'image; puis elle croît de nouveau et renaît comme l'homme qui doit ressusciter un jour. Les trois jours qui précédèrent les corps lumineux sont l'image de la Trinité, c'est-à-dire de Dieu, de son Verbe et de son Esprit, et le quatrième est l'image de l'homme, qui a besoin de la lumière, pour que Dieu, le Verbe, l'Esprit, l'homme lui-même lui soient manifestés; c'est pour cela que les corps lumineux furent créés le quatrième jour. Quant à la disposition des astres, elle nous montre l'ordre et le rang des justes, de ceux qui pratiquent la piété et qui observent les commandements de Dieu. Les plus brillants représentent les prophètes; aussi sont-ils immobiles et ne passent-ils jamais d'un lieu à un autre. Ceux qui jettent après eux un moindre éclat représentent les justes. Enfin les astres errants, communément appelés planètes, sont l'image de ceux qui s'éloignent de Dieu, et qui abandonnent sa loi et ses préceptes.

XVI. Le cinquième jour parurent les animaux nés des eaux, parmi lesquels se manifeste en mille manières la providence et la sagesse de Dieu. Qui pourrait dire leur nombre et la variété de leurs espèces? Dieu bénit ces animaux pour nous apprendre que tous ceux qui arrivent à la vérité, et qui sont régénérés et bénis de Dieu, obtiennent la grâce de la pénitence et la rémission de leurs péchés, par l'eau et le baptême de la régénération. Les poissons voraces et les oiseaux de proie expriment les hommes rapaces et méchants. En effet, parmi les oiseaux et les poissons, bien qu'ils soient tous d'une même nature, vous en trouvez qui vivent d'une manière conforme à l'instinct de cette nature, sans nuire aux faibles, et qui observent la loi de Dieu qui leur a assigné les fruits de la terre pour nourriture, tandis que d'au-

tres, au contraire, transgresseurs de cette loi, se nourrissent de chair et font violence aux faibles; ainsi voit-on les justes soumis à la loi divine n'offenser et ne blesser personne, pratiquer la justice et la vertu, tandis que, semblables aux poissons, aux bêtes féroces et aux oiseaux voraces, les hommes spoliateurs, impies et homicides, dévorent en quelque sorte les plus faibles de leurs semblables. Toutefois, en recevant la bénédiction de Dieu, les animaux aquatiques et les volatiles n'ont reçu aucun avantage particulier.

XVII. Le sixième jour, Dieu créa les quadrupèdes, les bêtes sauvages et les reptiles; mais il ne leur donna pas sa bénédiction, parce qu'il la réservait à l'homme, qu'il devait créer le même jour. Ces animaux sont l'image de certains hommes qui ne connaissent point Dieu, qui vivent dans l'impiété, qui n'ont du goût que pour les choses terrestres, et qui ne font point pénitence. Mais ceux qui s'éloignent des voies de l'iniquité, et qui vivent dans la justice, prennent leur vol vers le ciel comme les oiseaux; ils ont à cœur les choses d'en haut, et restent constamment attachés à la volonté de Dieu. Les impies, les hommes privés de la connaissance de Dieu, sont semblables aux oiseaux qui ont des plumes et ne peuvent voler; car, tout en portant le nom d'hommes, ils n'ont que des inclinations basses, rampantes, ils sont chargés de péchés. Les bêtes sauvages tirent leur nom d'un mot grec qui veut dire naturel féroce. Ce n'est pas qu'elles fussent ainsi dès le commencement; car Dieu n'a rien créé qui ne fût bon; mais le péché de l'homme les a fait dévier de leur nature première, et elles l'ont imité lui-même dans ses excès. De même, en effet, que la bonne conduite d'un maître force ses serviteurs à se bien conduire, tandis que ses dérèglements les entraînent dans le désordre, ainsi en est-il arrivé par rapport à l'homme; il était le maître, il a fait le mal, et tout ce qui lui était soumis a dégénéré avec lui. Mais lorsque les hommes auront recouvré leur premier état, et qu'ils auront mis fin au péché, alors ces bêtes sauvages reprendront aussi leur naturel paisible.

XVIII. Que dirons-nous de la création de l'homme? Elle est

trop sublime pour qu'une bouche humaine puisse en parler dignement, et expliquer ces courtes paroles de l'Écriture : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance ; » Dieu, en les prononçant, fait voir quelle est la dignité de l'homme. Jusqu'alors il avait tout fait par sa parole ; l'homme est le seul ouvrage qu'il juge digne d'être fait de ses mains ; comme s'il eût compté pour rien les autres ouvrages en comparaison de ce dernier. Il semble même qu'il a besoin de secours, lorsqu'il dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » Toutefois, cette parole, *faisons*, ne s'adressait qu'à son Verbe et à son Esprit. Lors donc qu'il eut créé l'homme et qu'il lui eut donné sa bénédiction pour qu'il se multipliât et qu'il remplît la terre, il mit tous les êtres sous son pouvoir et sa domination, et lui ordonna de vivre des fruits de la terre, des herbes et des plantes, prescrivant en même temps aux animaux de vivre avec lui et de se nourrir aussi de tous les fruits que la terre produisait.

XIX. Après avoir ainsi terminé en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, Dieu se reposa le septième jour de tous ses travaux. Puis la sainte Écriture résume en ces termes ce qu'elle avait dit jusqu'alors : « Telle fut l'origine des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés ; au jour que le Seigneur Dieu fit la terre et les cieux, avant toutes les plantes des champs et toutes les herbes de la campagne. quand la terre n'en produisait point ; car le Seigneur Dieu n'avait point encore répandu la pluie sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour la cultiver. » Ces paroles nous apprennent que la terre entière fut alors arrosée par une source toute divine, et que l'homme n'eut pas besoin de la cultiver ; elle produisit tout d'elle-même, selon le commandement de Dieu, de peur que l'homme ne fût chargé d'un travail trop pénible. Cependant, pour bien mettre dans tout son jour la création de l'homme, et prévenir les difficultés que pourraient élever certains esprits qui embrouillent tout et qui ne manqueraient pas de dire : ces paroles, *faisons l'homme*, ont bien été prononcées, mais la création de l'homme n'est pas clairement exprimée,

l'Écriture ajoute : « Or, il s'élevait de la terre des vapeurs qui
 « en arrosaient la surface. Le Seigneur Dieu forma l'homme du
 « limon de la terre ; il répandit sur son visage un souffle de
 « vie, et l'homme eut une âme vivante. » C'est de là que plusieurs
 tirent une preuve de l'immortalité de l'âme. Après que Dieu eût
 ainsi formé l'homme, il lui choisit dans les contrées orientales
 un jardin magnifique, où brillait la lumière la plus vive, où
 s'exhalait l'air le plus pur, et où croissaient des arbres de toute
 espèce. C'est là qu'il le plaça.

XX. Voici les paroles mêmes de l'Écriture : « Le Seigneur
 « Dieu avait planté dès le commencement un jardin de délices ;
 « il y avait placé l'homme qu'il avait formé. Et le Seigneur
 « fit sortir de la terre une multitude d'arbres beaux à voir et
 « dont les fruits étaient doux à manger ; au milieu du jardin
 « était l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du
 « mal. Dans ce lieu de délices coulait un fleuve qui arrosait le
 « jardin et se divisait en quatre canaux. Le premier s'appelle
 « Phison ; c'est celui qui coule autour du pays de Hévilath,
 « où l'on trouve de l'or, et l'or le plus pur ; c'est là aussi que
 « se trouvent le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du
 « second fleuve est Géhon ; c'est celui qui coule autour du pays
 « de Chus. Le nom du troisième fleuve est le Tigre, il se ré-
 « pand du côté de l'Assyrie. Le quatrième fleuve est l'Euphrate.
 « Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin
 « d'Eden pour le cultiver et le garder ; et le Seigneur fit à
 « l'homme un commandement, et lui dit : Tu peux manger de
 « tous les fruits du jardin ; mais ne mange pas du fruit de l'ar-
 « bre de la science du bien et du mal, car au jour que tu en
 « mangeras tu mourras de mort. Et le Seigneur Dieu dit : Il
 « n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide sem-
 « blable à lui. Le Seigneur Dieu, après avoir formé de la terre
 « tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel, les
 « fit venir devant Adam, afin qu'il vît comme il les nommerait,
 « et que chacun d'eux portât le nom qu'Adam lui avait donné.
 « Et Adam donna leurs noms aux animaux domestiques, aux
 « oiseaux du ciel, et aux bêtes sauvages ; mais il n'avait point

« trouvé d'aide qui fût semblable à lui. Le Seigneur Dieu en-
 « voya donc à Adam un profond sommeil, et pendant qu'il
 « dormait, Dieu prit de la chair d'un de ses côtés, et ferma
 « ensuite la plaie. Le Seigneur Dieu forma ainsi une femme
 « d'une côte d'Adam, et l'amena devant Adam; et Adam dit :
 « voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair :
 « celle-ci s'appellera d'un nom pris du nom de l'homme, parce
 « qu'elle a été tirée de l'homme. C'est pourquoi l'homme quit-
 « tera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme; et ils
 « seront deux dans une même chair. Adam et sa femme étaient
 « tous deux nus et n'en rougissaient point.

XXI. « Or, le serpent était le plus rusé de tous les ani-
 « maux que le Seigneur Dieu avait placés sur la terre, et il
 « dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de man-
 « ger du fruit de tous les arbres de ce jardin? La femme lui ré-
 « pondit : Nous mangeons du fruit des arbres de ce jardin;
 « mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin,
 « Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y
 « point toucher, de peur que nous mourrions. Le serpent ré-
 « pondit à la femme : Assurément vous ne mourrez point de
 « mort; car Dieu sait que, le jour où vous aurez mangé de ce
 « fruit, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des
 « dieux, connaissant le bien et le mal. La femme s'aperçut
 « donc que ce fruit était bon à manger et beau à voir, et
 « d'un aspect désirable; et elle en prit et en mangea, et elle
 « en donna à son mari, qui en mangea comme elle. Et les
 « yeux de l'un et de l'autre furent ouverts; et ils connurent
 « qu'ils étaient nus, et ayant entrelacé ensemble des feuilles
 « de figuier, ils s'en firent des ceintures. Et ils entendirent la
 « voix du Seigneur Dieu, qui s'avancait dans le jardin, à
 « l'heure du jour où il s'élève un vent doux, et ils se cachè-
 « rent parmi les arbres, pour éviter la présence de Dieu. Mais
 « le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où es-tu? Adam
 « répondit : J'ai entendu votre voix dans le jardin; et comme
 « j'étais nu, j'ai été saisi de crainte et je me suis caché. Alors
 « Dieu lui dit : Qui t'a appris que tu étais nu, à moins que tu

« n'aies mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de
« manger ? Adam répondit : La femme que vous m'avez don-
« née pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et
« j'en ai mangé. Et le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi
« as-tu fait cela ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et
« j'ai mangé de ce fruit. Le Seigneur Dieu dit alors au ser-
« pent : Parce que tu as fait [cela, tu es maudit entre tous
« les animaux et toutes les bêtes de la terre ; tu ramperas sur
« le ventre, et tu mangeras la poussière durant tous les jours
« de ta vie. Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta
« postérité et la sienne : elle te brisera la tête, et tu la blesse-
« ras au talon. Il dit à la femme : Je multiplierai tes calamités
« et tes enfantements ; tu enfanteras dans la douleur, tu seras
« sous la puissance de ton mari, et il te dominera. Il dit aussi
« à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et
« que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne pas
« manger, la terre est maudite, et à cause de toi tu n'en ti-
« reras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur.
« Elle ne produira pour toi que des épines et des chardons, et
« tu te nourriras de l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain
« à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la
« terre d'où tu as été tiré ; car tu es poussière, et tu retourne-
« ras en poussière. »

XXII. Vous me direz peut-être : comment pouvez-vous maintenant nous présenter Dieu se promenant dans le paradis, vous qui disiez tout à l'heure qu'il ne pouvait être renfermé dans aucun lieu ? Écoutez ma réponse : sans doute, le Dieu suprême, le Père de toutes choses, n'est et ne peut être renfermé dans aucun lieu ; car il n'en est aucun qui le circonscrive. Mais son Verbe, par lequel il a tout fait, et qui est à la fois sa vertu et sa sagesse ; son Verbe, dis-je, représentant le Père et maître de toutes choses, venait dans le paradis, comme personne divine, et conversait avec Adam. L'Écriture elle-même nous apprend, en effet, qu'Adam entendit une voix. Or, que pouvait être cette voix, si ce n'est le Verbe de Dieu, qui est aussi son Fils ; non point qu'il ait

été engendré d'une manière charnelle, ainsi que les poètes nous représentent les enfants de leurs dieux, mais il a toujours été dans le sein de son Père, ainsi que la vérité nous le raconte; il est de toute éternité son conseil, bien avant toutes choses, puisqu'il est sa pensée et sa sagesse. Lorsqu'ensuite Dieu voulut créer, ainsi qu'il l'avait résolu, il engendra son Verbe, émané de lui et antérieur à toute créature. Cependant il ne se priva point lui-même de son Verbe, mais il l'engendra de telle sorte qu'il fût toujours avec lui. Voilà ce que nous enseignent les saintes Écritures, et tous ceux qui ont été inspirés du Saint-Esprit, parmi lesquels saint Jean s'exprime ainsi : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu. » Il nous montre, par ces paroles, que Dieu existait seul au commencement, et que son Verbe était avec lui. Puis il ajoute : « Et le Verbe était Dieu; toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui. » Ainsi donc le Verbe étant Dieu et engendré de Dieu, peut être envoyé par le Père de toutes choses dans un lieu quelconque, selon son bon plaisir; et lorsqu'il y est, on le voit, on l'entend, et il est véritablement présent dans ce lieu.

XXIII. Dieu créa l'homme le sixième jour, mais il ne manifesta sa création qu'après le septième, lorsqu'il eut préparé le paradis, afin de lui donner le meilleur et le plus beau des séjours. La vérité de tout ce récit se manifeste clairement d'elle-même. Ne voyons-nous pas, en effet, que si la femme éprouve de si grandes douleurs au moment de l'enfantement, et si elle les oublie aussitôt après, c'est tout à la fois pour accomplir la parole de Dieu et contribuer à l'accroissement du genre humain? Ne voyons-nous pas encore que si le serpent est ainsi en horreur, s'il rampe sur sa poitrine et s'il se nourrit de terre, c'est afin de confirmer la vérité de tout ce que nous avons dit!

XXIV. Dieu fit donc sortir de la terre toute sorte d'arbres beaux à la vue et dont le fruit était doux à manger; car il n'y avait d'abord que les plantes, les semences et les herbes qui avaient été produites le troisième jour. Sans doute, les plantes

qui se trouvaient dans le paradis étaient bien supérieures aux autres en beauté et en saveur, puisque Dieu dit que c'est un jardin planté par lui-même ; cependant le reste du monde possédait aussi les mêmes plantes, si l'on en excepte les deux arbres de la vie et de la science, qui ne se trouvaient nulle autre part ailleurs. Ce paradis était un jardin, une terre, Dieu lui-même l'avait planté, comme nous l'apprend l'Écriture, lorsqu'elle dit : « Le Seigneur avait planté, vers l'Orient, un paradis de « délices ; il y avait placé l'homme. Et Dieu fit sortir encore « de la terre une multitude d'arbres beaux à voir et dont les « fruits étaient doux à manger. » Ces mots : *de terre et d'Orient*, nous montrent clairement que le paradis était sous ce même ciel où se trouvent la terre et l'Orient. Le mot Eden est hébreu et signifie délices. Les saints livres nous apprennent aussi que de l'Eden sortait un fleuve, qui arrosait le paradis, et qui se divisait ensuite en quatre canaux ; les deux premiers, appelés Phison et Géhon, baignent les contrées orientales, le Géhon surtout enveloppe de ses eaux toute l'Éthiopie ; c'est encore lui, dit-on, qui coule en Égypte, sous le nom de Nil. Les deux autres, je veux dire le Tigre et l'Euphrate, nous sont bien connus ; car ils ne sont pas éloignés de nos contrées. Lors donc que Dieu eut placé l'homme dans le paradis, comme nous l'avons dit plus haut, afin de le cultiver et de le garder, il lui ordonna de manger de tous les fruits qui s'y trouvaient ; il lui défendit seulement de toucher à l'arbre de la science. Formé de terre, le voilà transporté dans un paradis ; Dieu voulait, par là, l'exciter à se rendre de plus en plus parfait, à se montrer Dieu en quelque sorte, et à s'élever, par degrés, jusqu'au ciel, pour s'assurer l'immortalité. L'homme avait été créé dans un état intermédiaire, n'étant ni tout à fait mortel, ni entièrement exempt de la mort, mais il pouvait être l'un ou l'autre. Il en était de même du paradis qu'il habitait ; il tenait, par sa beauté, le milieu entre le ciel et la terre. Ces mots, pour travailler, veulent dire pour garder les commandements de Dieu, afin qu'il ne se perdît point par la désobéissance, ainsi que le malheur arriva.

XXV. L'arbre de la science était, sans doute, bon en lui-même aussi bien que son fruit; et ce n'était point l'arbre, comme le pensent quelques-uns, qui était mortel, mais bien la transgression du précepte. Car cet arbre ne renfermait autre chose que la science; et la science est toujours bonne, lorsqu'on en fait un bon usage. Or, Adam nouvellement né était en quelque sorte un enfant, et ne pouvait encore recueillir le fruit de la science. En effet, les enfants ne peuvent manger du pain aussitôt après leur naissance; mais on leur donne d'abord du lait, puis ils reçoivent une nourriture plus solide, à mesure qu'ils avancent en âge. Et voilà ce qui serait arrivé à Adam: Dieu lui défendit donc de toucher à l'arbre de la science, non point par jalousie, comme le pensent quelques-uns, mais parce qu'il voulait mettre son obéissance à l'épreuve. Il voulait encore que l'homme persévérât longtemps dans cette candeur, cette simplicité de l'enfance. Et n'est-ce pas un devoir sacré aux yeux de Dieu et des hommes, qu'on se soumette à ses parents avec candeur et simplicité? et si les enfants doivent être soumis à leurs parents, à plus forte raison doivent-ils l'être à Dieu, qui est le père de tous. D'ailleurs, il ne convient pas aux enfants d'être plus sages que leur âge ne le comporte; car la sagesse a ses degrés, aussi bien que le développement des forces corporelles. Que dirai-je encore? lorsque nous désobéissons à une loi qui nous fait une défense, il est bien clair que ce n'est point la loi qui est cause du châtiment, mais la désobéissance elle-même, et la transgression de la loi. Blâmez-vous un père de faire des défenses à son fils, et de le punir s'il les méprise; toutefois la punition ne vient point de la chose elle-même, mais de la désobéissance. Ce qui fit sortir Adam du paradis, c'est donc la transgression du précepte divin: encore une fois, l'arbre de la science ne renfermait rien de mauvais; c'est du péché, comme d'une source funeste, que sont sorties les souffrances, les douleurs, les peines et la mort même.

XXVI. Mais Dieu, dans sa miséricorde, ne voulut pas laisser à jamais l'homme esclave du péché; il le condamna à l'exil,

il le chasse hors du paradis, pour le châtier, lui faire expier sa faute pendant un temps déterminé et le rétablir ensuite dans l'état d'où il était déchu. Aussi ce n'est pas sans mystère qu'après avoir raconté la création de l'homme, la Genèse fait entendre qu'il serait deux fois établi dans le paradis : la première, immédiatement après avoir été créé; la seconde, après la résurrection et le jugement. De même que le potier brise le vase qu'il vient de faire, s'il y remarque quelque défaut, pour le refondre ensuite et le refaire tout entier, ainsi l'homme est brisé en quelque sorte par la mort, pour ressusciter ensuite plein de vigueur et de santé; c'est-à-dire revêtu de pureté, de justice et d'immortalité. Si Dieu appelle Adam, et lui demande : « Adam, où es-tu ? » ce n'est pas qu'il l'ignore; mais comme il est très-patient, il veut laisser au coupable le temps du repentir et de l'aveu.

XXVII. On me demandera peut-être : Adam fut-il créé mortel? Non; fut-il créé immortel? Point du tout. Il n'était donc rien? Ce n'est pas ce que je veux dire; sans doute, il ne fut créé ni mortel, ni immortel; car, si Dieu l'avait créé immortel dès le commencement, il l'aurait fait Dieu, et s'il l'avait fait mortel, il semble qu'il serait la cause de sa mort. Il ne le créa donc ni mortel, ni immortel, mais, comme nous l'avons déjà dit, capable d'être l'un ou l'autre. En suivant la voie qui conduit à l'immortalité, c'est-à-dire en restant fidèle observateur de la loi du Seigneur, il devait recevoir de lui l'immortalité en récompense, et devenir semblable à Dieu; mais en prenant le chemin de la mort, par la désobéissance, il se donnait la mort lui-même; car Dieu l'avait créé libre, et ne gênait en rien sa liberté. Et aujourd'hui, par un effet admirable de sa bonté et de sa miséricorde, il rend à l'homme devenu fidèle tout ce qu'il avait perdu par sa négligence et son infidélité. C'est en désobéissant à Dieu qu'il s'était donné la mort; c'est aussi en se soumettant à sa volonté qu'il peut recouvrer la vie éternelle. Car Dieu nous a donné une loi et de saints préceptes, qui sont le gage du salut pour leurs fidèles observateurs, et leur assurent, après la résurrection, un héritage incorruptible.

XXVIII. Après qu'Adam eût été chassé du paradis, il connaît son épouse, que Dieu avait formée d'une de ses côtes. Ce n'est pas qu'il n'ait pu la former autrement; mais il prévoyait déjà que les hommes introduiraient une multitude de dieux; il voyait d'avance ce que préparait le serpent, je veux dire ce culte insensé d'une multitude de dieux qui ne sont pas. Un seul existait, et bientôt l'erreur du polythéisme allait se répandre et faire croire aux hommes qu'ils étaient des dieux. C'est pourquoi, afin qu'on ne crût pas que l'homme était l'ouvrage d'un Dieu, et la femme l'ouvrage d'un autre, il les fit l'un l'autre, et non isolément; c'était comme un symbole mystérieux, qui manifestait l'unité de Dieu, puisque c'est lui qui fit aussi la femme; d'un autre côté, il voulait que leur union fût plus tendre et plus intime: aussi Adam dit à Ève: « Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair. » Puis il ajoute ces paroles prophétiques: « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme; et ils seront deux dans une même chair: » paroles qui se vérifient tous les jours parmi nous. Qui, en effet, après un mariage légitime, ne quitte pas son père, sa mère, ses parents et ses proches, pour s'attacher à son épouse, et ne l'aime point de l'amour le plus tendre? Combien d'hommes s'exposent à tous les dangers pour leur épouse? Ève fut trompée autrefois par le serpent, et devint la cause du péché; voilà pourquoi le démon, auteur de tous les maux, Satan, qui s'entretint avec la femme, par l'intermédiaire du serpent, se sert encore d'elle toutes les fois qu'il veut corrompre les hommes. Il est appelé lui-même démon et dragon, parce qu'il s'est séparé de Dieu en véritable transfuge; car il était ange auparavant. Comme nous avons parlé de lui fort au long dans un autre endroit, il est inutile de nous y arrêter davantage.

XXIX. Adam connaît Ève, son épouse, qui conçoit et enfanta un fils appelé Caïn; et elle dit alors: « J'ai possédé un homme par la grâce de Dieu. » Puis elle enfanta un second fils, nommé Abel: « Or, Abel fut pasteur de brebis, et Caïn la

« bonheur. » L'histoire de ces deux frères est fort étendue ; c'est pourquoi nous renvoyons à la Genèse ceux qui désirent la connaître plus au long. Satan, étonné non-seulement de ce qu'Adam et Ève jouissaient de la vie, mais encore de ce qu'ils avaient des enfants ; jaloux d'ailleurs de n'avoir pu leur donner la mort, et de voir qu'Abel était agréable à Dieu, engagea son frère Caïn à le tuer. C'est ainsi que la mort entra dans le monde et qu'elle envahit tout le genre humain. Mais Dieu, toujours plein de miséricorde, voulant laisser à Caïn aussi bien qu'à Adam le temps du repentir et de la pénitence, lui parla en ces termes : « Où est ton frère Abel ? » Caïn lui répondit avec fierté et arrogance : « Je ne sais ; suis-je le « gardien de mon frère ? » Alors le Seigneur irrité lui dit : « Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre « jusqu'à moi. Maintenant donc tu seras maudit sur cette terre « qui s'est ouverte pour recevoir le sang de ton frère, versé « par ta main. Tu seras gémissant et tremblant sur la terre. » Depuis ce temps la terre, comme saisie d'effroi, refuse de s'abreuver du sang d'aucun homme ni d'aucun animal. Ce qui prouve que ce n'est point en elle que réside la faute, mais bien dans l'homme, qui a violé le précepte.

XXX. Caïn eut aussi un fils, appelé Enoch ; il donna le nom de ce fils à la ville qu'il bâtit. Ainsi commencèrent les villes, longtemps avant le déluge, et non point, comme le dit faussement Homère, quand les hommes eurent diverses langues. Enoch engendra un fils, appelé Gaidad, qui engendra lui-même Meel : de Meel naquit Mathusalem, et de Mathusalem, Lamech. Ce dernier eut deux épouses, appelées Ada et Séla. Alors commença la polygamie ; la musique date aussi de cette époque. Lamech eut trois enfants, appelés Obel, Jubal et Thobel. Obel nourrit paisiblement ses troupeaux sous ses tentes, Jubal inventa la harpe et la guitare, Thobel forgea le fer et l'airain. Là s'arrête la généalogie des enfants de Caïn ; le reste de sa race fut enseveli dans l'oubli, en punition du meurtre de son frère. Cependant, à la place d'Abel, Dieu donna à Ève un autre fils appelé Seth, par lequel

le reste des hommes s'est propagé jusqu'à ce jour. Ceux qui seraient curieux de connaître les diverses générations n'ont qu'à lire les Écritures. Nous avons fait en partie ce travail, ainsi que nous l'avons dit; c'est une dissertation, ou plutôt une suite de généalogie, qui se trouve dans le premier livre de nos Histoires. Nous tenons toutes ces choses de l'Esprit saint lui-même, qui a parlé par la bouche de Moïse et des autres prophètes; nos saints livres sont donc plus anciens et plus vrais que toutes les fables et les récits des historiens et des poètes. Il en est qui ont regardé Apollon comme l'inventeur de la musique; d'autres ont prétendu qu'Orphée en avait conçu l'idée en écoutant le doux chant des oiseaux; mais il est facile de se convaincre de la vanité et du ridicule de ces prétentions, quand on sait que ces personnages ont vécu plusieurs années après le déluge. Quant à l'événement, arrivé du temps de Noé, ce patriarche, que quelques auteurs appellent Deucalion, nous l'avons discuté dans ce livre dont nous venons de parler; vous pourrez le consulter, si vous le voulez.

XXXI. Après le déluge, les rois et les villes recommencèrent de nouveau dans l'ordre qui suit : La première cité fut Babylone, puis Orach, Archat et Chalane, dans la terre de Sënaar. Le roi de ces villes fut Nébroth. D'elles sortit Assur, qui donna son nom aux Assyriens. Nébroth bâtit les villes de Ninive, de Roboam, de Calac et de Dasen, située entre Ninive et Calac. Mais la ville de Ninive se distingua entre toutes les autres par sa vaste étendue. Un autre fils de Sem, enfant de Noé, appelé Mesraïm, engendra Landonim, Enemigin, Lablim, Nephtaliim et Patroseniim, qui donna le jour à Philisthiim. Nous avons parlé des trois fils de Noé, de leur mort et de leur généalogie, dans ce premier livre de nos Histoires déjà cité. Il nous reste maintenant à rappeler les autres villes, les autres rois et les autres événements qui remontent à l'époque où les hommes n'avaient qu'une seule langue. Les villes dont nous avons déjà parlé appartiennent à ce temps-là. Le moment arrivait où les hommes devaient se disperser dans les différentes parties du monde. Pour rendre leurs noms immortels, ils pré-

rent la résolution, de leur mouvement propre et sans consulter la volonté de Dieu, de bâtir une ville et une tour, dont le faite s'élèverait jusqu'aux cieux. Mais parce qu'ils avaient osé entreprendre un si grand ouvrage sans consulter le Seigneur, il renversa leur ville et leur tour; il confondit en même temps leur langage, et chacun eut sa langue particulière. C'est aussi ce que nous apprend la Sibylle, lorsque annonçant au monde la colère future de Dieu, elle s'exprime en ces termes : « Alors, dit-elle, s'accomplirent les menaces que le Dieu suprême « avaient faites aux mortels, quand ils élevèrent une tour sur « la terre d'Assyrie. Ils parlaient tous la même langue, et « ils voulurent escalader le ciel étoilé. Mais aussitôt l'éternel « ordonna aux vents de se déchaîner; ils renversèrent cette « tour superbe, et jetèrent la discorde parmi les hommes. Lors- « que la tour se fut ainsi écroulée et que les langues des hom- « mes se furent divisées en plusieurs dialectes, la terre alors se « remplit d'habitants, commandés par différents rois. » Tel est le récit de la Sibylle. Ces événements se passèrent dans la terre des Chaldéens; il y avait alors dans la terre de Chanaan une ville nommée Charra. A cette époque parut Pharaon, le premier roi d'Égypte; il fut appelé aussi Nachaoth, par les Égyptiens; d'autres rois lui succédèrent. Dans la terre de Sénaar, occupée par les Chaldéens, le premier roi fut Arioch : après lui vint Ellasar, puis Chodollagomor, puis Thargal, roi des peuples qui furent nommés Assyriens. Il y eut aussi cinq villes dans la partie occupée par Cham, fils de Noé; c'étaient Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm et Ségor, qui eurent pour rois Ballas, Barsas, Sénaar, Hymor et Balac. Ces cinq rois obéirent pendant douze ans à Chodollagomor, roi des Assyriens. Mais ils rompirent avec lui à la treizième année, et ils eurent une longue lutte à soutenir contre quatre rois d'Assyrie. Telle fut l'origine des guerres sur la terre : ces rois domptèrent les géants de Caranain, et avec eux, au sein même de leur ville, des nations guerrières et les Chorréens, qui habitaient les montagnes nommées Séir, jusqu'à la ville de Térébinthe, appelée aussi Pharan, parce qu'elle est située dans un désert. Il

y avait alors un saint roi, nommé Melchisédech, qui régnait dans la ville de Salem, appelée aujourd'hui Jérusalem. Il fut le premier pontife du Dieu très-haut, et donna à la ville qu'il habitait le nom qu'elle porte encore. A dater de son règne, il y eut des prêtres dans tout l'univers. Après lui, Abimélech régna à Gerare, puis un autre Abimélech, puis Ephron, surnommé Chettevs. Voilà les noms des premiers rois. Ceux des autres rois d'Assyrie, qui régnèrent plusieurs années après, sont passés sous le silence par tous les historiens qui ont rapporté des événements plus rapprochés de nous. On en cite quelques-uns : Taglaphasar, Salmanasar, puis encore Sennachérib. Vint ensuite l'Éthiopien Adramélech, qui fut aussi roi d'Égypte. Mais tout cela est bien récent, en comparaison de l'antiquité de nos saints livres.

XXXII. Ainsi donc les hommes érudits, qui veulent fouiller dans les temps anciens, peuvent juger par là combien vos histoires sont incomplètes et récentes, lorsqu'elles ne se rattachent pas aux récits des saints prophètes. Dans ces premiers temps, les hommes étaient rares dans l'Arabie et la Chaldée; mais lorsqu'ils furent divisés de langage, ils commencèrent à croître et à se multiplier peu à peu dans tout l'univers. Les uns allèrent habiter l'Orient; les autres, les parties du grand continent et le septentrion, ensorte qu'ils s'étendirent jusque chez les Bretons, vers les régions du pôle arctique. Quelques-uns occupèrent le pays des Chananéens, qui fut ensuite appelé Judée et Phénicie, puis les contrées de l'Éthiopie, de l'Égypte et de la Lybie, puis encore la région appelée Torride, et les terres qui appartiennent à l'Occident. Le reste enfin se répandit dans diverses contrées, dans l'Asie, la Grèce, la Macédoine, l'Italie, les Gaules, les Espagnes et la Germanie, ensorte qu'aujourd'hui l'univers entier se trouve peuplé. Le monde avait été divisé d'abord en trois parties, l'Orient, le Midi et l'Occident; quand les hommes débordèrent ainsi de tous côtés, les autres parties du monde furent aussi habitées. Cependant des écrivains, à qui ces faits sont inconnus, ne craignent point d'affirmer que le monde est sphéri-

que, et semblable à un cube. Et comment pourraient-ils se flatter d'être ici dans la vérité, puisqu'ils ignorent la création du monde et la manière dont il s'est peuplé? Les hommes s'étant multipliés peu à peu sur la terre, comme nous l'avons déjà dit, bientôt les fles elles-mêmes et les contrées désertes se couvrirent d'habitants.

XXXIII. Quel sage, quel poète, quel historien a pu dire la vérité sur ces premiers événements? tous leurs dieux eux-mêmes n'ont-ils pas été engendrés longtemps après la fondation des villes? ne sont-ils pas bien postérieurs aux rois, aux peuples et aux guerres de ces premiers temps? Ces historiens ne devaient-ils pas aussi faire mention de tout ce qui s'est passé, même avant le déluge? Si les prophètes d'Égypte et les autres auteurs chaldéens parlaient par l'Esprit saint et annonçaient la vérité, ne devaient-ils pas tout faire connaître, parler avec exactitude de l'origine du monde, de la création de l'homme et des autres événements qui suivirent? Non-seulement ils devaient parler du passé et du présent, mais ils devaient même prévoir l'avenir et nous apprendre quel était le sort réservé au monde. Il est évident qu'ils étaient tous dans l'erreur, que les Chrétiens seuls possèdent la vérité; car ils sont instruits par l'Esprit saint, qui a parlé par les prophètes et leur a annoncé toutes choses.

XXXIV. Aussi, je vous exhorte à étudier, avec le plus grand soin, la parole divine, c'est-à-dire les écrits des prophètes; vous pourrez comparer notre doctrine avec celle de tous les autres écrivains, et cette comparaison vous fera trouver la vérité. Leurs histoires elles-mêmes nous apprennent que ceux dont ils font des divinités ont été simplement des hommes qui vécurent jadis parmi eux, comme nous l'avons déjà démontré. Jusqu'à ce jour encore on ne cesse de leur élever des statues, qui ne sont que de purs simulacres et « l'œuvre de simples mortels. » Une multitude d'hommes insensés leur rend un culte divin, tandis que dans leur folle croyance, et abusés par l'erreur et les préjugés qu'ils ont reçus de leurs pères, ils insultent au dieu créateur, à celui qui a fait toutes choses et

qui nourrit tout être vivant. Cependant le Dieu, Père et créateur de l'univers, n'a pas abandonné le genre humain; mais il lui a donné sa loi, et lui a envoyé ses saints prophètes pour la lui annoncer, afin que tous, sortant de leur sommeil, confessent qu'il n'existe qu'un seul Dieu. Ces mêmes prophètes nous ont appris à nous abstenir du culte sacrilège des idoles, de l'adultère, du meurtre, de la débauche, du larcin, de l'avarice, du parjure, de la colère et de toute impureté; ils nous ont appris aussi à ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes, nous assurant que celui qui observe la justice évitera les supplices de l'enfer et obtiendra de Dieu la vie éternelle.

XXXV. La loi divine nous défend donc d'adorer non-seulement les simulacres, mais encore les éléments, le soleil, la lune et les étoiles; elle nous défend d'offrir aucun culte au ciel, à la terre, à la mer, aux fontaines et aux fleuves, mais d'adorer, avec un cœur pur et un esprit sincère, celui-là seul qui est véritablement Dieu et qui a créé toutes choses. Voici ce qu'elle enseigne : « Tu ne seras point adultère; tu ne tueras point; tu ne déroberas point; tu ne porteras point de faux témoignage; tu ne désireras point la femme de ton prochain. » Les prophètes tiennent aussi le même langage. Salomon nous apprend à ne pas même pécher par les yeux, lorsqu'il dit : « Que tes yeux voient la justice, et que tes paupières ne consentent qu'au bien. » Moïse, qui est aussi rangé parmi les prophètes, parle en ces termes du pouvoir du Dieu unique : « C'est là votre Dieu qui a créé la terre et affermi le ciel; c'est lui dont les mains ont fait briller cette multitude d'astres, cette innombrable milice du ciel; mais il ne les a pas créés, pour que vous les adoriez. » Isaïe lui-même a dit aussi : « C'est ici la parole du Seigneur, du Dieu qui a créé et étendu les cieus; qui affermit la terre et la couvre de fruits; qui donne le souffle aux animaux, et la vie aux hommes. » Et dans un autre endroit : « Moi j'ai fait la terre et j'ai créé l'homme qui l'habite; j'ai étendu les cieus de ma main. » Plus loin encore : « C'est là votre Dieu; il a fixé les bornes

« de la terre, il ne connaît pas la faim, il ne se fatigue point; sa sagesse est impénétrable. » Jérémie a dit pareillement : « Celui qui a fait la terre par sa puissance, et qui a préparé l'univers dans sa sagesse, a étendu les cieux par son intelligence. A sa voix les eaux se rassemblent dans le ciel, et il élève les nuées des extrémités de la terre; il fait briller les éclairs au milieu de la pluie, il tire les vents de ses trésors. » Vous voyez que tous les prophètes sont unanimes pour célébrer le pouvoir d'un Dieu unique, l'origine du monde et la création de l'homme. Ils ont déploré du fond de leur cœur l'impiété des hommes, et flétri les prétendus sages qui suivaient la voie de l'erreur et s'endurcissaient dans le mal. Voici comment parle Jérémie : « Tout homme est infecté de sa science, l'ouvrier est couvert de honte, à cause de son œuvre; en vain celui qui travaille l'argent fabrique une idole d'argent, la vie n'y réside pas. Au jour de la visite du Seigneur, ils périront. » Ainsi parle David : « Ils se sont corrompus, ils sont devenus abominables : dans leurs voies, il n'en est pas un qui fasse le bien, pas un seul; tous sont égarés, ils sont devenus incapables du bien. » Habacuch a dit pareillement : « A quoi sert l'idole sculptée par l'ouvrier, l'idole jetée en fonte? Il a formé une vaine image; malheur à celui qui dit au bois, reveillez-vous; et à la pierre, levez-vous pour me répondre! » Tous les prophètes de la vérité ont tenu le même langage. Mais pourquoi les citer tous, ils sont en grand nombre et tous d'accord sur les vérités qu'ils enseignent? Que ceux qui veulent s'en instruire plus en détail consultent leurs écrits et ne se laissent plus égarer par tant de vains systèmes, qui ne sont que laborieuses puérités. Les prophètes hébreux, dont nous parlons, étaient des hommes sans lettres, sans science, la plupart de simples bergers.

XXXVI. Voici maintenant les paroles de la Sibylle, qui fut la prophétesse des Grecs et des autres nations. Voyez comment elle s'élève contre le genre humain, au commencement de sa prophétie : « Hommes charnels et sujets à la mort, vous qui

« n'êtes rien , pourquoi vous énorgeruillir , sans regarder la fin
 « de la vie ? Comment ne tremblez-vous pas , comment n'êtes-
 « vous pas saisis de terreur , en pensant au Dieu très-haut qui
 « voit tout , qui examine tout , qui connaît tout , qui nourrit
 « tout , et qui nous a donné à tous une âme pour nous con-
 « duire ? Il n'est qu'un seul Dieu , maître absolu , tout-puis-
 « sant , invisible , qui voit toutes choses , sans être vu par
 « aucun œil mortel ? Quel œil humain , en effet , pourrait
 « voir le Dieu céleste , immortel et véritable , qui habite les
 « cieux ? l'homme peut-il seulement fixer le soleil , l'homme qui
 « a reçu le jour et qui n'est qu'un composé de chair et de sang ?
 « Adorez donc ce Dieu unique , qui gouverne le monde , qui
 « seul a existé pendant les siècles et avant les siècles , qui est
 « engendré de lui-même , incréé , maître de toutes choses , et
 « qui doit juger tous les hommes . Si , au lieu d'adorer le Dieu
 « véritable et éternel , et de lui offrir des sacrifices , vous allez
 « immoler aux démons qui habitent les enfers , attendez-vous
 « à une juste punition . Vous marchez pleins d'orgueil et de
 « fureur ; vous abandonnez le droit chemin , pour aller à tra-
 « vers les épines et les précipices ? Pourquoi errer ainsi ; ô
 « mortels ! cessez de poursuivre les ténèbres et la nuit obs-
 « cure , saisissez la lumière . Voici un astre qui brille à tous
 « les yeux et qui ne conduit point à l'erreur : Venez , aban-
 « donnez les ténèbres , et suivez la douce lumière du soleil .
 « Connaissez la sagesse , et gravez-la pour jamais dans votre
 « cœur . Il n'est qu'un seul Dieu qui envoie la pluie , les vents
 « et les tremblements de terre ; qui envoie la foudre , la fa-
 « mine , la peste , les divers fléaux , la neige et la glace . Pour
 « tout dire , en un mot , il gouverne le ciel , il tient la terre
 « dans sa main , il possède la vie . » Écoutez encore ce qu'elle
 « dit des dieux qui ont été engendrés : « S'il est vrai que tout
 « ce qui est engendré est , par là même , sujet à la corrup-
 « tion , Dieu ne peut être formé de l'homme . Il n'est donc
 « qu'un seul Dieu , qui a créé le ciel et le soleil , la lune et les
 « étoiles , la terre et les mers , les montagnes et les sources
 « d'eau vive . Il a créé aussi une multitude prodigieuse d'ani-

« maux aquatiques et de reptiles qui se meuvent sur la terre
« et dans les eaux. Il nourrit mille oiseaux divers, qui étalent
« les richesses de leur plumage, qui font entendre d'harmo-
« nieux accords, et qui agitent doucement l'air avec leurs
« ailes. Il a placé dans les forêts et dans le creux des mon-
« tagnes la race sauvage des bêtes féroces, tandis qu'il nous
« a donné, pour nos besoins, une multitude innombrable
« d'animaux domestiques, et qu'il nous a établis rois et
« maîtres sur tout. Car il a soumis à l'homme les animaux
« dont les races sont si nombreuses et les espèces si variées,
« Quel mortel pourrait connaître toutes les œuvres du Créa-
« teur? Lui seul les connaît, lui qui a tout fait, qui est incor-
« ruptible, éternel, et qui habite les cieux; lui qui comble de
« biens les hommes vertueux, tandis qu'il fait tomber, sur les
« méchants, sa colère et sa fureur, la guerre, la peste et les
« douleurs, causes de tant de larmes. O hommes! pourquoi
« vous élever ainsi pour périr à jamais? Rougissez d'honorer
« comme des dieux les chats, les insectes! N'est-ce pas fo-
« lie, fureur, stupidité; car ces dieux s'introduisent dans les
« vases, dans les marmites pour y voler et piller; lorsqu'ils
« devraient habiter le ciel, si magnifique et si riche, ils s'oc-
« cupent de morceaux rongés de vers et couvert de toiles d'a-
« raignées. Insensés! vous adorez des serpents, des chiens,
« des chats, des oiseaux, des reptiles, des statues et des mon-
« ceaux de pierres qu'on trouve dans les rues. Que dis-je? Je
« n'oserais nommer toutes les choses hideuses qui sont encore
« l'objet de vos hommages. Ce sont des dieux qui trompent des
« hommes insensés, et répandent, de leurs bouches, un poi-
« son mortel. Vous ne devez fléchir le genou que devant l'être
« incréé, éternel et incorruptible, qui seul répand la joie plus
« douce que le plus doux miel, et prendre votre route vers
« les siècles éternels. Mais vous avez tout oublié: la coupe de
« justice, si pure, si pleine, surabondante, quel abus vous en
« avez fait, dans votre imprudence et votre délire! Vous ne
« voulez point sortir de votre léthargie, revenir à la sagesse
« et reconnaître pour roi le Dieu qui voit tout. C'est pourquoi

« un feu dévorant est venu sur vous ; vous serez à jamais brûlés par les flammes , et couverts de confusion , à cause de vos vaines idoles. Mais ceux qui adorent le Dieu éternel et véritable auront pour héritage la vie qui n'a pas de fin ; ils habiteront le jardin délicieux du paradis , et mangeront le doux pain des anges. » Telles sont les paroles de la Sibylle : qui ne comprend combien elles sont utiles , vraies , justes , amies de l'homme ?

XXXVII. A l'égard des châtimens réservés aux méchants , plusieurs poètes eux-mêmes les ont reconnus et annoncés : c'est en cela qu'ils portaient témoignage contre eux-mêmes et contre tous les impies. Eschyle a dit : « On doit souffrir selon le mal qu'on a fait. » Et Pindare : « Il est juste qu'on éprouve un sort proportionné à sa conduite. » Euripide dit aussi : « Souffrez , sans vous plaindre , ce que vous avez encouru de gaieté de cœur , la loi est de sévir contre l'ennemi qu'on a pris. » Et dans un autre endroit : « Il est , je pense , d'un homme courageux de poursuivre son ennemi. » Archiloque a dit : « Il est une chose qui importe , c'est d'expié le mal qu'on a fait. » Au sujet de la patience de Dieu , qui voit tout , qui sait tout , et néanmoins attend le jugement , parce qu'il est patient , Deys s'exprime en ces termes : « Quoique l'œil de la justice semble s'ouvrir doucement , il n'en voit pas moins toutes choses. » Voici comment Eschyle parle du jugement de Dieu et des maux qui doivent fondre tout à coup sur les méchants : « Les maux ne tarderont pas à tomber sur les coupables , et de terribles châtimens menacent ceux qui abandonnent la justice. Vous la voyez maintenant persécutée et sans voix ; cependant elle ne cesse de vous suivre de loin et de près , soit que vous dormiez , ou que vous soyez en marche ou bien en repos. La nuit la plus obscure ne peut cacher votre iniquité ; et sachez que lorsque vous faites le mal , vous avez toujours un témoin qui vous regarde. » Simonide ne s'écrite-t-il pas : « Il n'arrive aucun mal à l'homme auquel il ne doive s'attendre , car Dieu renverse tout en un moment. » Écoutez encore Euripide : « Ne vous fiez point , dit-

« il , à la prospérité des méchants , et ne comptez point sur la
 « durée de leur orgueilleuse opulence. Leurs enfants même ne
 « sont point sûrs de l'avenir ; car le temps ne connaît point de
 « parents , et dévoile les crimes des hommes à la postérité. »
 Et dans un autre endroit : « La science ne manque pas à Dieu ;
 « et il lui est facile de connaître les méchants et leurs parju-
 « res. » Sophocle dit enfin : « Si vous avez fait le mal , il faut
 » que vous souffriez aussi le mal. » Ainsi donc les poètes s'accordent à peu près tous avec les prophètes sur les châtimens que Dieu réserve aux parjures et aux autres crimes. Que dis-je ? De bon gré ou de force , ils sont amenés à tenir le même langage sur le feu qui doit dévorer le monde ; postérieurs à nos écrivains sacrés , ils ont pu dérober toutes ces connaissances aux livres de la loi et des prophètes.

XXXVIII. Mais qu'importe qu'ils soient venus avant ou après les prophètes ? Toujours est-il qu'ils s'accordent parfaitement avec les derniers. Car voici ce que dit le prophète Malachie sur le feu qui doit consumer le monde : « Le jour du Seigneur
 « vient comme un incendie qui dévorera tous les impies. » Isaïe
 « dit : « La colère de Dieu viendra comme la grêle qui se
 « précipite et comme le torrent qui entraîne tout dans un
 « gouffre. » Non-seulement la Sibylle , les poètes et les philosophes ont parlé de la justice de Dieu , du jugement et des peines à venir , mais , forcés-encore par la vérité , ils ont confessé la providence de Dieu ; ils ont dit qu'il s'occupait des vivants et des morts. Voici comment Salomon parle de ces derniers : « Le parfum se répandra sur leurs chairs , et l'huile
 « coulera sur leurs os. » David dit aussi : « Mes os brisés
 « tressailleront. » C'est précisément la pensée du poète Timocle : « Dieu , dit-il , regarde avec bonté ceux qui reposent
 « dans l'urne. » Voyez la contradiction où tombent tous ces auteurs. Ils adorent une multitude de dieux , et reconnaissent l'empire d'un seul ; ils nient le jugement et le confessent ; ils combattent et admettent l'immortalité de l'âme. Homère dit quelque part : « Son âme s'évanouit comme
 « un songe. » Puis dans un autre endroit : « Son âme , en

« quittant son corps, descendit aux enfers. » Et ailleurs encore :
« Ensevelis-moi, afin que j'entre au plus tôt dans le royaume
« de Pluton. » Vous avez lu les autres poètes, vous savez
comment ils raisonnent ; je serai facilement compris de tout
homme qui cherche la sagesse de Dieu et qui lui plaît par sa
foi, sa justice et ses bonnes œuvres ; car voici ce qu'a dit le
prophète Osée : « Où est le sage ? Et il comprendra ce que je
« dis, l'homme prudent ? Et il pénétrera mes paroles : car les
« voies de Dieu sont droites ; les justes y marchent d'un pied
« ferme, les méchants y chancellent à chaque pas. » Il faut
que celui qui désire apprendre s'y porte avec plaisir. Venez
donc souvent me voir, nous converserons ensemble, et dans
ces entretiens de vive voix vous apprendrez à connaître la vé-
rité.

LIVRE TROISIÈME

I. Théophile à Autolyque, salut. La vaine gloire pousse d'ordinaire les auteurs à composer de nombreux ouvrages : les uns sur les dieux, sur les guerres, sur les temps ; les autres sur de vaines fables et de laborieuses bagatelles qui vous retiennent encore, bien que livré à l'étude sérieuse qui nous occupe ; malgré les entretiens que nous avons eus jusqu' alors, vous traitez toujours avec mépris la doctrine de vérité, vous regardez nos saintes Écritures comme des livres tout à fait nouveaux ; en reprenant les choses dès l'origine, il me sera facile de vous convaincre de la haute antiquité de ces divins livres ; c'est ce que je vais faire en peu de mots, avec l'aide de Dieu, afin que la longueur du traité ne vous empêche pas de le lire entièrement et qu'il vous soit plus facile de découvrir les inepties des autres écrivains.

II. Il aurait fallu qu'ils eussent été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent, ou du moins qu'ils les eussent appris exactement de ceux qui les avaient vus de leurs yeux ; car c'est frapper l'air que de transmettre des choses incertaines. Qu'a servi à Homère d'avoir écrit la guerre de Troie, et d'avoir induit tant d'hommes en erreur ? A Hésiode, d'avoir

recueilli péniblement la généalogie de ceux qu'on regarde comme des dieux? A Orphée, d'avoir compté trois cents soixante-cinq dieux, qu'il a détruits lui-même, à la fin de sa vie, lorsqu'il a déclaré, dans son livre des Préceptes, qu'il n'y avait qu'un seul Dieu? Qu'est-ce qu'Aratus, et tous ceux qui firent la description du globe, ont retiré de leur travail? Une gloire humaine peu méritée. Qu'est-ce qu'ils nous ont dit de vrai? Qu'ont servi à Euripide, à Sophocle et aux autres tragiques, leurs tragédies? à Ménandre, à Aristophane et aux autres comiques, leurs comédies? à Hérodote et à Thucydide, leurs histoires? Qu'a retiré Pythagore d'Adyte et des colonnes d'Hercule, ou Diogène de sa philosophie cynique? Qu'est-il revenu à Epicure de nier la Providence, à Empédocle de professer l'athéisme, à Socrate de jurer par le chien, l'oie et le platane, par Esculape, frappé de la foudre, et par les démons qu'il invoquait? Pourquoi s'est-il présenté à la mort avec joie? Quelle récompense espérait-il recevoir après cette vie? Qu'a servi à Platon la philosophie dont il est l'auteur, et à la multitude innombrable des philosophes leurs diverses opinions? Ce que nous disons ici a pour but de montrer la vanité et l'impiété de leur doctrine.

III. Tous ces hommes, en effet, avides d'une folle gloire, n'ont pas découvert la vérité, ni excité les autres à la chercher; ils se trouvent réfutés par leurs propres paroles, puisque leurs livres sont remplis de contradictions. Non-seulement ils se détruisent les uns les autres, mais il en est même qui annullent leurs propres arrêts; de sorte que leur gloire s'est changée en opprobre et en folie, car tout homme sage les condamne. Ils ont parlé des dieux et ont enseigné ensuite qu'il n'en existait aucun; ils ont traité de l'origine du monde et ont dit après que tout était incréé; ils ont disputé sur la Providence, et ont décidé ensuite que le monde était le jouet du hasard. Mais, que dirai-je? n'ont-ils pas écrit aussi sur l'honnêteté des mœurs, tandis qu'ils enseignaient la licence, la débauche, l'adultère, et qu'ils introduisaient des crimes affreux? Ils célèbrent des dieux dont le titre de gloire est

d'avoir été les premiers à se plonger dans d'infâmes turpitudes, et à se rassasier de mets exécrables. Quel est celui d'entre eux qui n'ait chanté Saturne dévorant ses enfants; Jupiter mangeant son fils Métis, et invitant les dieux à d'horribles festins où servait, dit-on, Vulcain, forgeron et boiteux; Junon enfin, sa propre sœur, qu'il épousa, et qui fit servir sa bouche impure à des choses infâmes? Vous n'ignorez point, sans doute, les autres forfaits de Jupiter, tels qu'ils sont racontés par les poètes. Pourquoi parler encore des crimes de Neptune, d'Apollon, de Bacchus, d'Hercule, de Minerve et de Vénus la prostituée, puisque j'en ai traité au long dans un autre livre?

IV. Je ne me serais pas arrêté à une semblable réfutation, si je ne vous avais encore vu flottant et incertain sur la doctrine de la vérité. Quelle que soit, en effet, votre sagesse, vous accueillez volontiers les paroles des hommes les plus insensés; autrement vous n'auriez point été ébranlé par leurs vains discours, vous n'auriez point cru à de vieilles calomnies semées par l'impiété, qui invente toutes sortes de crimes contre nous, parce que nous sommes Chrétiens et que nous adorons le vrai Dieu. Ils répètent partout que dans nos assemblées toutes les femmes sont en commun, qu'on s'unit au hasard avec ses propres sœurs, et, ce qui est le comble de l'impiété et de la barbarie, que toute espèce de chair nous est bonne, même la chair humaine. Ils ajoutent aussi que notre doctrine est toute nouvelle, que nous manquons de preuves, pour en établir la vérité, que nos institutions sont des folies. Je ne puis trop m'étonner de vous voir prêter à nos discours une oreille si peu attentive, vous, si studieux, si appliqué dans tout le reste; car vous passeriez vos nuits dans les bibliothèques, si vous le pouviez.

V. Mais puisque vous avez beaucoup lu, que vous semble-t-il des préceptes de Zénon, de Diogène et de Cléanthe, qui veulent qu'on mange de la chair humaine, que les enfants eux-mêmes égorgent et dévorent leurs parents, et que celui qui refuserait un semblable aliment soit lui-même dévoré? Cette

impiété n'est-elle pas encore surpassée par le conseil de Diogène, qui apprend aux enfants à immoler leurs parents en place de victime, et à se repaître de leur chair ? Que dis-je ? L'historien Hérodote ne raconte-t-il pas que Cambyse, après avoir tué les enfants d'Harpagus, les fit servir ensuite sur la table de leur père ? Le même historien rapporte aussi que dans les Indes les parents sont dévorés par leurs propres enfants. Exécrable doctrine ! véritable athéisme ! démence ! fureur de ces hommes qui se disent philosophes ! N'est-ce pas à leur doctrine que nous devons ce règne d'impiété qui remplit le monde ?

VI. En effet, presque tous ceux qui se sont égarés dans la philosophie s'entendent pour enseigner quelques crimes affreux. Platon le premier, lui dont la doctrine paraît supérieure à toutes les autres, décide, avec l'autorité d'un législateur, dans son premier livre de la république, que toutes les femmes seront communes ; il s'appuie de ce que fit un fils de Jupiter qui donna des lois aux Crétois, et n'apporte pas d'autre raison que le frivole prétexte de favoriser la fécondité, et de procurer en même temps une espèce de soulagement à ceux qui sont accablés de travaux, bien que sa loi fût en opposition directe avec toutes les lois existantes. Car Solon voulait que les enfants naquissent d'un mariage légitime, et non point d'un adultère ; l'intention de sa loi était d'empêcher les enfants de regarder comme père un étranger, ou d'outrager l'auteur de leurs jours faute de le connaître. Épicure soutient encore, outre son athéisme, qu'on peut s'unir sans crime à une mère, à une sœur, et il conseille tous les crimes défendus par les lois de Rome et de la Grèce. Épicure et les stoïciens n'enseignent-ils pas l'inceste avec des sœurs ou les unions contre nature ? Ils ont rempli les bibliothèques de leur doctrine afin de corrompre jusqu'à l'enfance elle-même. Mais pourquoi nous arrêter plus longtemps à ces philosophes ? N'ont-ils pas tous professé la même doctrine à l'égard de ceux qu'ils regardent comme des divinités ?

VII. En effet, après avoir reconnu l'existence des dieux, ils les réduisent tous au néant. Les uns disent qu'ils sont for-

més des atomes ; d'autres qu'ils se changent en atomes , et qu'ils n'ont pas plus de pouvoir que les hommes. Platon , tout en reconnaissant les dieux , ne fait point difficulté de dire qu'ils sont nés de la matière. Pythagore , qui fit tant de recherches sur la divinité , qui parcourut le monde en tous sens , décide que tout a été fait par les forces de la nature , par un concours fortuit , et que les dieux ne s'occupent nullement des hommes. Je passe sous silence tous les systèmes imaginés par l'académicien Clitomaque , pour prouver qu'il n'y avait point de dieux. Que n'a pas dit encore Critias ? Que n'a pas dit Protagoras , dont on cite ces paroles : « Je ne puis assurer si les dieux existent , ni démontrer quels ils sont ; bien des raisons m'en empêchent. » Le sentiment d'Euhémère , cet homme d'une si profonde impiété , ne me semble pas mériter d'être rapporté. Car après avoir osé disputer longtemps sur les dieux , il finit par les nier tous , et dire que c'est le hasard qui gouverne le monde. Platon lui-même , qui traita fort au long de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme humaine , ne semble-t-il pas se contredire ensuite , lorsqu'en parlant des âmes , il dit que les unes passent dans d'autres hommes ; que les autres vont animer des animaux sans raison ? Est-il une opinion plus capable de révolter le bon sens ? quoi ! un homme se trouve métamorphosé tout à coup en un chien , en un loup , en un âne ou en tout autre animal semblable ! Pythagore a soutenu la même doctrine , et de plus il a nié la Providence. A qui croirons-nous donc ? Sera-ce au poëte comique Philémon , qui dit : « Les adorateurs de la Divinité ont une belle espérance de salut ? » Ou bien à ceux que nous avons nommés : à Euhémère , Épicure , Pythagore et les autres , qui ne reconnaissent ni Dieu ni Providence ? Voici comment Aristote parle de l'un et de l'autre : « Confiez-vous , dit-il , aux gens vertueux , car si Dieu prête son secours à tout le monde , il assiste cependant d'une manière particulière ces derniers. S'il n'y avait pas de récompense , à quoi servirait-il d'être pieux , comme la justice le demande ? Cependant j'ai vu souvent dans le monde les gens de bien gémir dans l'adversité , tandis que des égoïstes , uniquement occupés de leur intérêt ,

« étaient environnés de gloire et d'éclat. Mais attendons la fin ;
 « car le monde n'est point abandonné à l'impulsion aveugle
 « du hasard, comme le prétendent certains philosophes dont
 « l'opinion est aussi affreuse qu'elle est funeste ; ils veulent en
 « faire le rempart de leur dépravation. Mais au contraire le
 « juste sera un jour récompensé de sa vertu, comme le méchant
 « sera puni de ses crimes, ainsi qu'il convient. » Vous voyez
 donc combien tous ces philosophes sont peu d'accord entre eux
 sur Dieu et la Providence ; ceux-ci ont reconnu, ceux-là ont
 nié l'un et l'autre. Aussi tout lecteur prudent doit peser les
 paroles de chacun d'eux, selon le conseil de Simylus : « Qu'ils
 « soient ineptes, dit-il, ou pleins de sens, les poètes ont d'or-
 « dinaire le droit de dire tout ce qu'ils veulent ; mais c'est à
 « nous de juger. » C'est aussi le conseil de Philémon : « Rien,
 « dit-il, n'est plus fâcheux qu'un auditeur inepte qui ne sait
 « pas juger par lui-même. » Vous devez donc examiner avec
 soin tout ce qu'ont dit les poètes et les philosophes, et ce que
 nous disons nous-mêmes, avant de prononcer un jugement.

VIII. Ceux qui rejetaient vos dieux les ont ensuite admis, et leur ont attribué les plus grands crimes. Les débauches de Jupiter surtout ont été pompeusement célébrées par les poètes ; et Chrysippe va jusqu'à dire que Junon prêta sa bouche impure pour un usage infâme. Pourquoi rappeler les débauches de celle qu'on regarde comme la mère des dieux, de Jupiter Latiare qui avait soif de sang humain, et d'Atis qui fut cruellement mutilé ? Pourquoi parler de Jupiter, surnommé le tragique, qui baigna de sang, dit-on, sa propre main, et qui est honoré aujourd'hui comme un Dieu chez les Romains ? Je passe encore sous le silence les temples d'Antinoüs et des autres qu'on honore du nom de dieux ; car les gens sensés ne pourraient entendre mes paroles sans rire. Ainsi donc les philosophes qui ont professé une pareille philosophie sont accusés, par leurs propres écrits, ou d'impiété, ou d'une infâme turpitude. On trouve même dans leurs livres le conseil de dévorer les hommes, et ils donnent les dieux qu'ils adorent comme des modèles de tous les crimes que l'on peut commettre.

IX. Pour nous, nous reconnaissons un Dieu, mais un seul Dieu; nous savons aussi que la Providence gouverne toutes choses, mais lui seul est cette Providence; nous avons reçu une loi sainte, mais nous avons pour législateur le vrai Dieu, qui nous apprend à pratiquer la piété, la justice, et à faire le bien. Voici ses préceptes sur la piété : « Tu n'auras point d'autres dieux que moi. Tu ne te feras point d'idole taillée, ni aucune image de ce qui est au-dessus de toi dans les cieux, en bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne les adoreras point et ne les serviras pas : car je suis le Seigneur ton Dieu. » Sur les bonnes œuvres, il s'exprime ainsi : « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre que le Seigneur ton Dieu ta donnée. » Voici enfin ce qu'il dit de la justice : « Tu ne seras point adultère. Tu ne tueras point. Tu ne déroberas point. Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain. Tu ne désireras point la femme de ton prochain, ni sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à lui. Tu ne seras point inique dans le jugement du pauvre. Tu t'éloigneras de toute parole injuste. Tu ne tueras point le juste et l'innocent. Tu ne justifieras point l'impie et tu ne recevras pas de présents; car les présents aveuglent les yeux de ceux qui voient et pervertissent les justes. » Le ministre de cette sainte loi fut Moïse, serviteur de Dieu, qui la reçut pour le monde entier et principalement pour les Hébreux, connus aujourd'hui sous le nom de Juifs; ce peuple fut autrefois réduit en servitude par le roi d'Égypte, quoiqu'il fût de la race des saints patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Mais Dieu se souvint de lui; il lui suscita Moïse, qui étonna l'Égypte de ses prodiges et délivra les Hébreux de leur dure captivité; puis après les avoir fait errer dans le désert, il les rétablit dans la terre de Chanaan, appelée plus tard Judée; ensuite il leur donna sa loi et ses préceptes. Tels sont les dix points principaux de cette loi admirable qui embrasse toute justice.

X. Comme les Hébreux, originaires de la Chaldée, étaient allés en Égypte acheter du blé à cause de la famine qui régnait

dans leur pays, et qu'ils étaient restés dans cette terre étrangère quatre cent trente ans, selon la prédiction que le Seigneur leur avait faite, après lesquels Moïse devait les conduire dans le désert, Dieu leur fit cette recommandation particulière dans la loi : « Vous n'affligerez point l'étranger ; car vous connaissez le sort de l'étranger, vous l'avez été vous-mêmes dans la terre d'Égypte. »

XI. Ce peuple ayant ensuite violé la loi qu'il avait reçue, Dieu, plein de miséricorde, ne voulut cependant pas le perdre, mais il lui suscita des prophètes parmi ses propres enfants, afin de l'instruire, de lui rappeler ses préceptes et de l'exhorter à la pénitence ; il leur prédit en même temps que s'ils persévéraient dans leur mauvaise voie, ils seraient captifs dans tous les royaumes de la terre ; événement qui s'est accompli, ainsi qu'il est facile de le voir. Voici comme le prophète Isaïe les exhorte tous en général à la pénitence, et le peuple en particulier : « Cherchez, dit-il, le Seigneur pendant que vous pouvez le trouver ; invoquez-le pendant qu'il est proche. Que l'impie abandonne sa voie, et l'homme inique ses pensées ; qu'ils retournent au Seigneur, il aura pitié d'eux ; qu'ils reviennent, le Seigneur est riche en miséricordes, il vous remettra tous vos péchés. » Le prophète Ézéchiël dit aussi : « Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, s'il garde tous mes préceptes, et s'il accomplit le jugement et la justice, il vivra et ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes ses anciennes iniquités, et il vivra des œuvres de justice qu'il aura faites, parce que je ne veux point la mort de l'impie, dit le Seigneur, mais qu'il se convertisse, qu'il se retire de sa mauvaise voie et qu'il vive. » Isaïe ajoute : « Convertissez-vous au Seigneur, si vous voulez parvenir au salut, vous qui méditez d'iniques projets au fond de vos cœurs. Tournez-vous vers le Seigneur votre Dieu, dit Jérémie, comme le vendangeur vers la vigne, et vous obtiendrez miséricorde. » Nos livres saints parlent de la pénitence dans une infinité d'endroits, car le Seigneur a toujours voulu la conversion de l'homme.

XII. Les prophètes et les évangélistes s'accordent parfaite-

ment entre eux sur la justice ordonnée par la loi ; car ils ont tous été inspirés par le même esprit, l'esprit divin. Voici ce que dit Isaïe : « Faites disparaître l'impiété de vos âmes, prenez à faire le bien, cherchez la justice, délivrez l'opprimé, jugez l'orphelin et justifiez la veuve. » Puis dans un autre endroit : « Rompez, dit-il, les liens de l'iniquité, portez les fardeaux de ceux qui sont accablés, donnez des consolations aux affligés, brisez les fers des captifs, partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit ceux qui n'ont point d'asile ; lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le, et ne méprisez point la chair dont vous êtes formés : alors votre lumière brillera comme l'aurore, et je vous rendrai la santé, et votre justice marchera devant vous. » Jérémie dit pareillement : « Allez sur les chemins, considérez et interrogez les anciens sentiers pour connaître la bonne voie, et marchez-y ; et vous trouverez le rafraîchissement de vos âmes. Rendez la justice avec équité, car c'est là la volonté du Seigneur votre Dieu. » Moïse dit aussi : « Gardez la justice, et approchez-vous du Seigneur votre Dieu, qui a affermi le ciel et posé les fondements de la terre. » Écoutez encore le prophète Joel : « Réunissez le peuple, dit-il, purifiez-le ; assemblez les vieillards, les enfants, ceux même qui sont à la mamelle ; que l'époux sorte de sa couche, et l'épouse de son lit nuptial. Priez avec ferveur le Seigneur votre Dieu, afin qu'il ait pitié de vous et qu'il efface vos péchés. » Le prophète Zacharie s'écrie de son côté : « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées : Jugez selon la justice, usez de clémence et de miséricorde les uns envers les autres. Ne calomniez ni la veuve, ni l'orphelin, ni l'étranger, ni le pauvre ; que l'homme ne médite pas dans son cœur le mal contre son frère. »

XIII. A l'égard de la chasteté, l'Écriture nous apprend non-seulement à ne point pécher par action, mais à éviter même toute mauvaise pensée, de sorte que notre cœur reste toujours pur, et que nos yeux ne s'arrêtent point sur la femme d'autrui. Voici comment s'exprime Salomon, tout à la fois roi et pro-

phète : « Que tes yeux, dit-il, voient le bien, et que tes paupières
 « ne consentent pas au mal ; prépare un sentier droit à tes pas. »
 Puis se fait entendre la voix évangélique qui recommande
 si expressément cette vertu : « Quiconque aura regardé une
 « femme pour la convoiter , a déjà commis l'adultère dans son
 « cœur. Quiconque renverra sa femme , si ce n'est pour cause
 « d'adultère , la rendra adultère ; et celui qui épousera la
 « femme renvoyée commet un adultère. » Salomon dit encore :
 « Qui cachera du feu dans son sein sans voir ses vêtements
 « brûlés ? Qui marchera sur des charbons ardents sans consumer
 « ses pieds ? Il en est ainsi de celui qui s'approche de la femme
 « de son prochain ; celui qui la touchera ne restera pas impuni. »

XIV. Non-seulement les saints livres nous apprennent à
 aimer nos parents et nos amis , mais aussi nos ennemis , selon
 ces paroles d'Isaïe : « Dites à ceux qui vous haïssent et vous
 « détestent : Vous êtes nos frères ; afin que le nom du Seigneur
 « soit glorifié , et que la joie soit dans leur cœur. » L'Évangile
 dit encore : « Aimez vos ennemis , faites du bien à ceux qui
 » vous haïssent , et priez pour ceux qui vous calomnient ; car
 « si vous aimez ceux qui vous aiment , quelle récompense au-
 « rez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? » Ceux même
 qui font le bien ne doivent point s'en glorifier , ni chercher à
 plaire aux hommes : « Que votre main gauche, dit le Sauveur, ne
 « sache pas ce que fait votre main droite. » La sainte Écriture
 nous ordonne aussi d'être soumis aux magistrats et aux princes ,
 et de prier pour eux , « afin que nous menions une vie paisible
 « et tranquille. » Enfin elle nous apprend à rendre à chacun ce
 qui lui appartient : « Rendez, dit saint Paul, l'honneur à qui
 « vous devez l'honneur, la crainte à qui vous devez la crainte.
 « Ne demeurez redevable de rien à personne, si ce n'est de l'a-
 « mour qu'on se doit les uns aux autres. »

XV. Voyez donc maintenant si des hommes instruits à cette
 école peuvent vivre au hasard, se plonger dans de honteuses
 débauches, et ce qui est le comble de l'impiété, se nourrir de
 chair humaine, surtout quand il leur est défendu d'assister aux
 jeux des gladiateurs, pour ne pas se rendre complices des meur-

tres qui s'y commettent? Nous ne devons pas non plus nous trouver aux autres spectacles, dans la crainte de souiller nos yeux et nos oreilles, par tout ce qu'on y voit et tout ce qu'on y entend. Si vous parlez de repas abominables, là, en effet, les enfants de Thyeste et de Térée sont dévorés; si vous parlez d'adultère, c'est là qu'on représente, sur la scène, non-seulement des hommes, mais même des dieux souillés de ce crime, et leurs débauches sont célébrées par des voix mélodieuses et mercenaires. Loin de nous, loin de l'esprit des Chrétiens de semblables horreurs! La tempérance habite parmi eux, ils honorent la continence, ils respectent le mariage, ils gardent la chasteté; l'injustice est proscrite, le péché détruit, la justice pratiquée, la loi accomplie; on rend à Dieu le culte qui lui est dû et on célèbre ses louanges; la vérité domine, la grâce conserve, la paix met en sûreté; la parole sainte conduit, la sagesse enseigne, la véritable vie est connue, et Dieu règne. Je pourrais m'étendre encore davantage sur nos mœurs, sur les attributs du Dieu que nous adorons. Mais ce que j'en ai dit suffira pour vous inspirer la curiosité de connaître et d'étudier à fond notre doctrine. Et vous le pouvez facilement; soyez désireux d'apprendre, comme vous l'avez toujours été jusqu'ici.

XVI. Mais venons maintenant à la question des temps : je veux, Dieu m'aidant, l'examiner attentivement avec vous, afin que vous compreniez que notre doctrine n'est ni nouvelle, ni mensongère, mais qu'elle est bien plus ancienne et plus vraie que tout ce que nous ont transmis vos poètes et vos historiens. Rien de plus incertain que tout ce qu'ils ont dit. Les uns, en effet, ont prétendu que le monde était incréé et qu'il avait existé de tout temps; d'autres conviennent qu'il a été créé, mais ils lui donnent une existence de cent cinquante-trois mille soixante-quinze années. Voilà ce que nous dit l'Égyptien Apollonius : Platon lui-même, qui paraît avoir été le plus sage des Grecs, dans combien de puérités ne s'est-il pas égaré? Voici ce que nous lisons dans son livre intitulé *les Cités* : « Com-
« ment, si le monde a toujours existé, ainsi qu'il est au-
« jourd'hui, comment aurait-on découvert ensuite des choses

« nouvelles, puisqu'elles furent inconnues pendant dix mille
 « fois dix mille ans aux hommes qui vivaient alors, et
 « qu'elles n'ont été découvertes que depuis mille ou deux mille
 « ans, par Dédale, Orphée et Palamède? » Ainsi Platon recon-
 naît bien que le monde a été créé, mais il compte dix mille
 fois dix mille ans depuis le déluge jusqu'à Dédale. Plus loin
 encore, après avoir traité fort au long des différentes cités,
 des habitations et des peuples qui couvrent la terre, il confesse
 ingénument qu'il n'a avancé que des conjectures : « Si j'a-
 « vais un Dieu pour hôte, dit-il, et qu'il me promît ses lumiè-
 « res, et si nous examinions de nouveau de quelle manière il
 « convient de porter la loi, je ne sais pas si, changeant de lan-
 « gage, etc. » Ainsi donc, il n'a donné que des conjectures ;
 mais des conjectures ne sont pas des vérités.

XVII. Il vaut mieux être disciple de la sagesse divine, comme
 ce philosophe l'avoue lui-même, puisqu'il dit que Dieu seul
 peut nous apprendre la vérité. Mais quoi ! les poètes Homère,
 Hésiode et Orphée, n'ont-ils pas dit qu'ils avaient eu cet avan-
 tage ? Il y a plus, les historiens racontent qu'ils furent contem-
 porains des prophètes, des hommes inspirés, et qu'ils ont trans-
 mis fidèlement tout ce qu'ils en avaient appris. A combien
 plus forte raison sommes-nous donc sûrs de connaître la vérité,
 nous qui la tenons des saints prophètes, remplis de l'esprit
 de Dieu ? Aussi règne-t-il entre eux l'accord le plus parfait ;
 ils ont annoncé d'avance tous les événements qui devaient
 arriver au monde entier. L'accomplissement de leurs premières
 prédictions peut convaincre tout homme avide de s'instruire
 et de connaître la vérité, qu'elle se trouve dans tout ce qu'ils
 ont dit des temps antérieurs au déluge, et sur la suite des
 temps, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours : et dès
 lors il est évident que les récits des autres écrivains ne sont
 que d'ineptes impostures, et un tissu de faussetés.

XVIII. Platon, en effet, comme nous l'avons déjà dit, re-
 connaît un déluge, mais un déluge partiel, qui ne couvrit que
 la plaine ; ensuite que ceux qui se réfugièrent sur les hautes
 montagnes ne périrent point. D'autres prétendent que Deuca-

lion et Pyrrha existaient alors, et qu'ils furent sauvés dans une arche; que Deucalion, étant ensuite sorti de l'arche, jeta derrière lui des pierres qui se convertirent aussitôt en hommes. C'est pourquoi, disent-ils, les hommes réunis ou les peuples ont été appelés *laoi*. D'autres encore veulent que Clymène ait existé lors du second déluge. Vous voyez assez par tout ce que je viens de dire, combien sont misérables, impies, insensés tous ces philosophes, qui se sont consumés dans des veilles pour écrire de semblables rêveries. Mais notre prophète Moïse, ce serviteur de Dieu, qui raconte l'origine du monde, nous a fait connaître la manière dont le déluge avait eu lieu sur la terre, et toutes les circonstances qui accompagnèrent ce grand événement. Il n'imagine point d'y introduire Pyrrha, Deucalion ou Clymène, et il ne dit point non plus que les plaines furent seules inondées et que les habitants des montagnes échappèrent à la mort.

XIX. Non-seulement il dit qu'il n'y a eu qu'un déluge, mais il déclare qu'il n'y en aura plus jamais; comme, en effet, il n'y en a pas eu depuis, de même il n'y en aura point dans la suite. Il nous apprend encore que huit personnes seulement furent sauvées dans l'arche construite d'après l'ordre de Dieu, non point par Deucalion, mais par Noé, dont le nom en hébreu signifie *repos*. Nous avons démontré, dans un autre livre, que Noé annonça le déluge aux hommes de son temps, et qu'il les invita à se repentir, lorsqu'il leur dit : « Venez, Dieu vous appelle à la pénitence; » de là lui est venu le nom de Deucalion. Noé avait trois fils, comme nous l'avons déjà dit dans le second livre, Sem, Cham et Japhet, qui avaient chacun leur femme, ce qui fait six; en comprenant le père et la mère, nous avons les huit personnes qui entrèrent dans l'arche, et qui échappèrent à la mort. Moïse dit ensuite que le déluge dura quarante jours et quarante nuits; que les cataractes du ciel s'ouvrirent et que les sources de l'abîme se débordèrent, ensorte que l'eau s'élevait de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Ainsi périt le genre humain, si l'on en excepte les huit personnes qui furent sauvées dans l'arche, dont

on montre encore les restes sur les montagnes d'Arabie. Voilà en abrégé l'histoire du déluge.

XX. Moïse fut le chef des Juifs que le roi Pharaon, appelé aussi Amasis, laissa sortir d'Égypte. Il régna vingt-cinq ans et quatre mois, après l'expulsion des Hébreux, selon les supplications de Manéthos; à celui-ci succéda Chebron, qui régna treize ans; à celui-ci, Aménophis, qui régna vingt ans et sept mois; à celui-ci, sa sœur, nommée Amessa, qui régna vingt-un ans et un mois; après elle, Mephres, pendant douze ans et neuf mois; après celui-ci, Methrammuthosis, pendant vingt ans et dix mois; après lui, Tythmoses, pendant neuf ans et huit mois; à celui-ci succéda Damphenophis, qui régna trente ans et dix mois; à celui-ci succéda Orus, qui régna trente-cinq ans et cinq mois; à celui-ci succéda sa fille, qui régna dix ans et trois mois; après elle vint Mercheres, pendant douze ans et trois mois; à celui-ci succéda son fils, nommé Armais, qui régna quatre ans et un mois; à celui-ci, Messes, fils de Miamme, qui régna six ans et deux mois; à celui-ci, Rhameses, qui régna un an et quatre mois; à celui-ci succéda Aménophis, qui régna dix-neuf ans et six mois. Après lui régnèrent, pendant dix ans, Thassus et Rhameses, qui eurent, dit-on, de grandes armées de terre et de mer. Ainsi les Hébreux, se trouvant alors étrangers en Égypte, furent réduits en servitude par le roi Tethmos, comme nous l'avons déjà dit, et ils lui élevèrent les villes fortes de Peitho, de Rhamesen et d'On, qui est aujourd'hui Héliopolis; ensorte que ces villes célèbres sont postérieures aux Hébreux, nos ancêtres, de qui nous avons reçu les livres saints plus anciens que toutes les histoires. Le royaume d'Égypte tira son nom du roi Sethos, qui signifie, dit-on, la même chose que le mot Égypte. Sethos eut un frère, nommé Armœn, et plus tard Danaüs, qui vint à Argos, après avoir quitté l'Égypte; c'est un des plus anciens dont parlent les écrivains profanes.

XXI. Manéthos, si favorable aux Égyptiens, et si ennemi de Moïse et des Hébreux, objets de ses blasphèmes, comme s'ils avaient été chassés d'Égypte à cause de la lèpre, n'a pu

préciser exactement les époques. Forcé néanmoins par la vérité, il est convenu, malgré lui, qu'ils étaient pasteurs; en effet, ceux de nos ancêtres qui séjournèrent en Égypte menèrent la vie pastorale; mais ils n'étaient point lépreux. Lorsqu'ils furent arrivés dans la terre nommée Jérusalem, et qui devint ensuite leur séjour, on sait que leurs prêtres, qui passaient leur vie dans le temple, par l'ordre de Dieu, traitaient tous les genres d'infirmités et guérissaient la lèpre et les autres maladies. Ce fut Salomon, roi de Judée, qui bâtit le temple. Il n'est pas douteux que Manéthos se soit trompé sur les époques; il suffit de lire ses écrits, pour s'en convaincre. Il s'est même trompé à l'égard du roi Pharaon, qui chassa les Hébreux; il ne régna plus en Égypte, et fut enseveli dans la mer Rouge, avec son armée, en poursuivant les Israélites. Il se trompe encore, lorsqu'il dit que ces pasteurs hébreux firent la guerre aux Égyptiens. Car, après être sortis d'Égypte, ils habitèrent le pays que nous appelons encore aujourd'hui Judée, trois cent quatre-vingt-treize ans avant l'arrivée de Danaüs à Argos. Or, nous savons que Danaüs est regardé, par la plupart des auteurs, comme le plus ancien des Grecs. Ainsi Manéthos a consigné malgré lui dans ses ouvrages deux vérités : la première, c'est que les Hébreux étaient pasteurs; et la seconde, c'est qu'ils sont sortis d'Égypte; en sorte que, même en adoptant la chronologie de ces temps-là, Moïse et ceux qui le suivait se trouvent être évidemment antérieurs à la guerre de Troie, de neuf cents ou même de mille ans.

XXII. A l'égard du temple bâti dans la Judée par le roi Salomon, cinq cent soixante ans après la sortie d'Égypte, les archives des Tyriens renferment des commentaires qui parlent de sa fondation, et qui la font remonter à cent quarante trois ans et huit mois avant celle de Carthage par les Tyriens. Ce fait a été consigné sous le règne d'Hierome, roi des Tyriens, qui était ami de Salomon, soit à cause de l'éminente sagesse de ce grand roi, soit à cause de l'intimité ou il avait été avec son père. Ces deux princes ne cessaient de s'adresser l'un à l'autre des questions à résoudre, comme l'at-

testent les copies de leurs lettres conservées, dit-on, chez les Tyriens, et les lettres même qu'ils s'écrivaient. C'est encore ce qu'atteste l'Éphésien Ménandre, dans l'histoire des rois de Tyr; voici ses paroles : « Après la mort d'Abeïmal, roi des Tyriens, Hierome, son fils, prit les rênes de l'état, et vécut cinquante-trois ans; il eut pour successeur Bazore, qui vécut quarante-trois ans, et en régna dix-sept; après lui vint Méthuastarte, qui vécut cinquante-quatre ans et en régna douze; à celui-ci succéda son frère Atharyme, qui vécut cinquante-huit ans et en régna neuf; il fut tué par son frère Helles, qui vécut cinquante ans et régna huit mois. Ce dernier fut tué par Juthobal, prêtre d'Astarté, qui vécut quarante ans et en régna douze; à celui-ci succéda son fils Bazor, qui vécut quarante-cinq ans et en régna sept; à celui-ci succéda son fils Métis, qui vécut trente-deux ans et en régna vingt-neuf; à celui-ci succéda Pygmalion, fils de Pygmalius, qui vécut cinquante-six ans et en régna sept. Mais à la septième année de son règne sa sœur, fuyant dans la Libye, fonda la ville de Carthage, qui conserve encore aujourd'hui son nom. » Ainsi, le temps qui s'est écoulé depuis le règne d'Hierome renferme en tout cent cinquante-cinq ans et huit mois. Or, ce fut vers la douzième année du règne d'Hierome que fut construit le temple de Jérusalem. Par conséquent, le temps qui s'est écoulé depuis la construction du temple jusqu'à la fondation de Carthage renferme en tout cent quarante-trois ans et huit mois.

XXIII. Nous nous contenterons, pour établir l'antiquité de nos livres saints, des témoignages que nous venons de rapporter de l'Égyptien Manéthos, de l'Éphésien Ménandre, et même de Josèphe, qui a écrit la guerre des Juifs contre les Romains. Il est clair, d'après ces anciens auteurs, que tous les autres, qui sont venus après eux, sont infiniment postérieurs à Moïse et aux prophètes eux-mêmes; car le dernier des prophètes fut Zacharie, qui vécut sous le règne de Darius. Or, tous les législateurs ont donné leurs lois après lui. En effet, lui opposera-t-on l'Athénien Solon? Mais il vivait du temps de Cyrus

et de Darius ; il fut le contemporain de Zacharie , et postérieur encore à ce prophète de plusieurs années. Lui opposera-t-on Lycurgue , Dracon , ou Minos ? Mais ils sont évidemment moins anciens que nos saints livres , comme nous le rapporte Josèphe , puisque les écrits de Moïse ont précédé la guerre de Troie , et Jupiter roi de Crète. Cependant , afin de démontrer clairement l'ordre des temps et des années , je ne me contenterai pas d'avoir énuméré les faits postérieurs au déluge , je veux encore remonter à ceux qui l'ont précédé depuis la création du monde décrite par Moïse sous l'inspiration divine. La seule grâce que je demande à Dieu , c'est de bien exposer la vérité , afin que vous , et tous ceux qui liront ce livre , vous ayez pour guide la vérité même et la grâce divine. Je commencerai donc par exposer les généalogies , en remontant au premier homme.

XXIV. Adam engendra Seth à l'âge de deux cent trente ans , Seth engendra Enos à l'âge de deux cent cinq ans , Enos vécut cent quatre-vingt-dix ans , et engendra Caïnán ; Caïnán engendra Malaleel à l'âge de cent soixante-dix ans , Malaleel engendra son fils Jared à l'âge de cent soixante-cinq ans , Jared engendra Enoch à l'âge de cent soixante-deux ans , Enoch engendra Mathusala à l'âge de cent soixante-cinq ans , Mathusala engendra Lamech à l'âge de cent soixante-sept ans , Lamech engendra Noé à l'âge de cent quatre-vingt-huit ans , Noé engendra Sem à l'âge de cinq cents ans ; sous Noé , alors âgé de six cents ans , arriva le déluge. Ainsi il s'est écoulé , depuis la création de l'homme jusqu'au déluge , deux mille deux cent quarante-deux ans ; aussitôt après le déluge , Sem , âgé de cent ans , engendra Arphaxat ; Arphaxat engendra Sala à l'âge de cent trente cinq ans , Sala , âgé de cent trente ans , engendra Héber , qui a donné le nom d'hébreux à toute la race ; Héber engendra Phaleg à l'âge de cent trente-quatre ans , Phaleg engendra Rhagen à l'âge de cent trente ans , Rhagen engendra Seruch à l'âge de cent trente-deux ans , Seruch engendra Nachor à l'âge de cent trente ans , Nachor engendra Tharra à l'âge de soixante-quinze ans , Tharra engendra Abraham à l'âge de soixante-dix

ans, le patriarche Abraham engendra Isaac à l'âge de cent ans. Ainsi, depuis la création de l'homme jusqu'à Abraham, on compte trois mille deux cent soixante-dix-huit ans. Isaac engendra Jacob à l'âge de soixante ans, Jacob était âgé de cent trente ans lorsqu'il vint en Égypte. Les Hébreux y restèrent quatre cent trente ans; après leur sortie de ce royaume, ils s'arrêtèrent quarante ans dans le désert. Ainsi nous avons en tout trois mille neuf cent trente-huit ans; à cette époque Moïse étant mort, Jésus, fils de Navé, prit l'administration du peuple de Dieu, et le gouverna pendant vingt-sept ans; à la mort de ce dernier, les Hébreux abandonnèrent la loi de Dieu, et servirent pendant huit ans Chusarathon, roi de Mésopotamie; ils firent pénitence, et eurent ensuite des juges pour les conduire; Gothonoel les jugea pendant quarante ans; Eglon, pendant dix-huit; Aoth, pendant huit; puis ayant encore abandonné la loi de Dieu, ils furent asservis aux étrangers pendant vingt ans; après cela, Debhora les gouverna quarante ans; ils servirent encore les Madianites sept ans; puis Gédéon les gouverna quarante ans; Abimelech, trois ans; Thola, vingt-deux; et Jair, vingt-deux aussi; ils servirent encore les Philistins et les Ammonites pendant dix-huit ans; lorsqu'ils eurent recouvré leur liberté, Jephté administra le pays six ans; Esbon, sept ans; Ailon, dix; Abdon, huit; ils servirent encore les étrangers pendant quarante ans; puis Samson les gouverna pendant vingt ans, sa judicature fut suivie d'une paix de quarante ans pour les Hébreux. Après cela, Samira les gouverna un an; Élie, vingt ans; et Samuel, douze ans.

Aux juges succédèrent les rois, dont le premier fut Saül, qui régna vingt ans; David, notre père, régna quarante ans. Ainsi, depuis Isaac jusqu'au règne de David, il s'est écoulé quatre cent quatre-vingt-quinze ans. David, comme nous l'avons dit, régna quarante ans; Salomon, fondateur du temple, quarante ans; Roboham, dix-sept ans; Abias sept ans; Asa, quarante-un; Josaphat, vingt-cinq; Joram, huit; Ochozias, onze; Gotholia, six; Josias, quarante; Amalias, trente-neuf; Ozias, cinquante-deux; Joatham, seize; Achaze, dix-sept; Ezechias, vingt-neuf;

Manassé, cinquante-cinq ; Amos, deux ; Josias , trente et un ; et Ochas, trois mois ; après lui , Joachim régna onze ans ; un autre Joachim régna trois mois et douze jours , Sédécias enfin régna onze ans. A cette époque , comme le peuple Juif persévérait toujours dans l'iniquité , et qu'il ne faisait point pénitence , Nabuchodonosor , roi de Babylone , s'avança contre la Judée , selon la prédiction du prophète Jérémie ; il transporta le peuple à Babylone et réduisit en cendres le temple de Salomon. Les Juifs restèrent à Babylone soixante-dix ans. Ainsi le temps qui s'est écoulé depuis la création de l'homme jusqu'à la captivité de Babylone renferme en tout quatre mille neuf cent cinquante-quatre ans six mois et douze jours. Comme Dieu avait annoncé à son peuple la captivité de Babylone par la bouche de Jérémie , il lui avait aussi annoncé le retour de sa captivité après soixante-dix années ; après ces soixante-dix ans , Cyrus monte sur le trône des Perses , et rend un édit signé l'année précédente , par lequel tous les Juifs qui étaient dans son royaume pouvaient regagner leur patrie , et rétablir le temple de Dieu qui avait été détruit par son prédécesseur ; ce prince , obéissant encore aux ordres de Dieu , commanda à ses gardes Sabessare et Mithridate de rapporter dans le temple les vases qui avaient été enlevés par Nabuchodonosor. C'est donc la seconde année du règne de Cyrus que furent accomplies les soixante-dix années prédites par Jérémie.

XXVI. On peut voir par là que nos livres saints sont bien plus vrais et plus anciens que toutes les histoires des Égyptiens , des Grecs et des autres peuples ; car Hérodote , Thucydide , Xénophon et la plupart des historiens , ne remontent pas plus haut que les règnes de Cyrus et de Darius , tant ils étaient incertains sur les premiers temps. D'ailleurs qu'ont-ils dit de remarquable sur Darius et Cyrus , qui régnaient chez les barbares ; sur Zopyre et Hippias , qui commandèrent aux Grecs ; sur les guerres des Athéniens et des Lacédémoniens , sur les exploits de Xerxès et de Pausanias , qui mourut presque de faim dans un temple de Minerve ; enfin , sur Thémistocle , sur la guerre du Péloponèse , sur Alcibiade et Thrasybule ? Mais je ne me suis

point proposé de faire une histoire complète, je veux seulement faire voir le nombre d'années qui se sont écoulées depuis la création du monde, et convaincre ainsi d'imposture les récits insensés des écrivains ; car le monde n'a pas vingt mille myriades d'années, comme l'a dit Platon, qui prétend que tout ce temps s'était écoulé à l'époque où il vivait ; il n'a pas non plus quinze myriades trois cent soixante et quinze années, comme l'a déclaré l'Égyptien Apollonius ; il n'est point incréé, ni le jouet du hasard, comme le veulent Pythagore et d'autres philosophes, mais il a été créé et il est gouverné par la providence de Dieu, qui a fait toutes choses. Il est même facile de démontrer le nombre d'années de son existence à ceux qui cherchent la vérité ; et pour qu'on ne m'accuse pas de n'avoir pu suivre ma démonstration jusqu'au bout, et arriver au delà de Cyrus, je vais essayer, avec le secours de Dieu, de bien établir l'ordre des temps et des années qui se sont écoulées après ce prince.

XXVII. Après un règne de vingt-neuf ans, Cyrus fut tué par Tomyris, chez les Messagètes, vers la soixante-deuxième olympiade : alors croissait sous la protection divine la puissance romaine ; Rome avait été fondée par Romulus, fils de Mars et d'Ilia, vers la septième olympiade, le onzième jour des calendes de mai, au temps où l'année n'avait que dix mois. Cyrus donc étant mort, comme nous l'avons dit, au temps de la soixante-deuxième olympiade, et deux cent vingt ans après la fondation de Rome, on vit régner dans cette ville Tarquin le superbe, qui le premier chassa plusieurs citoyens, corrompit les jeunes gens, fit des habitants des spadassins, et maria de jeunes filles qu'il avait déshonorées ; c'est pourquoi il fut surnommé superbe, nom qui a la même signification que le mot grec *υπερήφανος*, *arrogant* ; il fut le premier qui ordonna aux citoyens de se saluer réciproquement. Ce prince régna vingt-cinq ans. Après lui commencèrent les consuls annuels, les tribuns et les édiles, pendant quatre cent cinquante-trois ans. Il serait trop long et inutile même de rappeler leurs noms ; celui qui désire les connaître, les trouvera dans les commentaires de

Chryséros, affranchi de M. Aurelius Verus, qui a transmis si clairement tous les noms et les temps, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de l'empereur Verus, son maître. Ainsi donc les magistrats annuels gouvernèrent les Romains pendant quatre cent cinquante-trois ans; puis vinrent les empereurs, dont le premier fut C. Julius, qui gouverna trois ans quatre mois et six jours; après lui, Auguste régna cinquante-six ans quatre mois et un jour; Tibère régna vingt-deux ans, Calus Caligula régna trois ans huit mois et sept jours, Claudius régna vingt-trois ans huit mois vingt-quatre jours; Néron, treize ans six mois et vingt-huit jours; Galba, deux ans sept mois et six jours; Othon, trois mois et cinq jours; Vitellius, six mois et vingt-deux jours; Vespasien, neuf ans onze mois et vingt-deux jours; Tite, deux ans et vingt-deux jours; Domitien, quinze ans cinq mois et six jours; Nerva, un an quatre mois et dix jours; Trajan, dix-neuf ans six mois et seize jours; Adrien, vingt ans dix mois et vingt-huit jours; Antonin, vingt-deux ans sept mois et six jours; Verus, dix-neuf ans et dix jours. Ainsi le temps du règne des Césars jusqu'à la mort de l'empereur Verus, renferme deux cent trente-sept ans et cinq jours; et l'on compte, depuis la mort de Cyrus et le règne de Tarquin le superbe, jusqu'à la mort de Verus, sept cent quarante-quatre ans.

XXVIII. Voici maintenant en résumé toute la série des années: depuis la création du monde jusqu'au déluge, il s'est écoulé deux mille deux cent quarante-deux ans; depuis le déluge jusqu'à la naissance d'Isaac fils d'Abraham, mille trente-six ans; depuis Isaac jusqu'au séjour des Hébreux dans le désert, sous la conduite de Moïse, six cent soixante ans; depuis la mort de Moïse et le commandement de Josué, fils de Navé, jusqu'à la mort du patriarche David, quatre cent quatre-vingt-dix-huit ans; depuis la mort de David et le règne de Salomon jusqu'à la captivité de Babylone, cinq cent dix-huit ans six mois et dix jours; depuis le règne de Cyrus jusqu'à la mort de l'empereur Aurelius Verus, sept cent quarante-quatre ans. Ainsi il s'est écoulé jusque-là, depuis la création du monde, cinq mille

six cent quatre-vingt dix-huit ans quelques mois et quelques jours.

XXIX. L'ensemble de toutes ces époques et de tous ces faits prouve, d'une manière incontestable, l'antiquité de nos saints livres et la divinité de notre doctrine. Cette doctrine, ainsi que nos institutions, bien loin d'être nouvelles ou mensongères, comme le pensent quelques-uns, sont les plus anciennes et les plus vraies. Thallus parle de Belus, roi des Assyriens et du titan Cronus; il rapporte que Belus et les titans firent la guerre à Jupiter et aux autres dieux ligués ensemble. Alors, dit-on, Gygès fut vaincu par Tartesse, qui régna dans le pays appelé aujourd'hui Attique, et autrefois Acté. Je ne chercherai point à vous expliquer l'étymologie des autres contrées et des autres villes, car vous êtes fort versés dans toutes les connaissances historiques. Il est donc clair que Moïse et la plupart des prophètes sont antérieurs à tous les écrivains, et qu'ils ont précédé Cronus, Belus et la guerre de Troie. Car, selon Thallus, Belus ne précéda la guerre de Troie que de trois cent vingt-deux ans; tandis que Moïse est antérieur à cette guerre de neuf cents ou même de mille ans, comme nous l'avons déjà démontré. On ne distingue guère ordinairement Cronus et Belus l'un de l'autre, parce qu'ils furent contemporains. Quelques-uns honorent Cronus, sous le nom de Bel ou de Bal, ce sont surtout les Orientaux; ainsi ils ne savent pas encore faire cette distinction. Les Romains adorent Saturne, ne sachant pas eux-mêmes quel est le plus ancien de Cronus ou de Belus. A l'égard des olympiades, quelle que soit leur origine, elles commencèrent à être célébrées depuis Iphitus, ou, comme le veulent d'autres historiens, depuis Linus, surnommé Ilius. Nous avons démontré plus haut l'ordre des années et des olympiades. Ainsi donc se trouve établie l'antiquité de nos saints livres, en même temps que la série des années, depuis la création du monde. Sans doute, nous ne pouvons dire exactement le nombre des années, parce que l'Écriture ne tient pas compte des jours et des mois; mais quand nous nous serions trompés de cinquante, de cent, ou même de deux cents

ans, l'erreur ne serait pas de mille ans, et de dix mille ans, comme le supposent Platon, Apollonius et les autres. Nous sommes d'accord pour les temps avec Bérose, philosophe chaldéen, qui transmet aux Grecs les lettres chaldaïques. Non-seulement il a parlé du déluge et de plusieurs autres événements conformément au récit de Moïse, mais il s'accorde encore en partie avec les prophètes Jérémie et Daniel. Il fait mention de ce qui arriva aux Juifs, sous le roi de Babylone, qu'il appelle Abobassar, et les Hébreux Nabuchodonosor ; il parle même de la destruction du temple de Jérusalem par ce prince, et raconte que les fondements de ce temple furent jetés de nouveau la seconde année du règne de Cyrus, mais qu'il ne fut achevé que la seconde année du règne de Darius.

XXX. Quant aux Grecs, leurs histoires ne renferment rien de véritable ; d'abord parce qu'ils ne connurent les lettres que fort tard ; ils en conviennent eux-mêmes, lorsqu'ils disent qu'elles furent découvertes, les uns par les Chaldéens, les autres par les Égyptiens, et les autres par les Phéniciens ; d'ailleurs, au lieu de parler de Dieu, ils ne se sont occupés que de choses vaines et frivoles. Ainsi, par exemple, ils font mention d'Homère, d'Hésiode et des autres poètes ; mais ils laissent en oubli la gloire du Dieu unique et incorruptible : que dis-je, ils blasphèment contre lui. Ils ont persécuté et ils persécutent aujourd'hui les hommes qui le confessent et l'adorent ; tandis qu'ils comblent d'honneurs et de récompenses ceux qui font servir leur talent et leur voix à outrager la Divinité ; ils font une guerre cruelle aux hommes qui ne s'occupent qu'à faire des progrès dans la vertu et la sainteté. Ils lapident les uns, massacrent les autres et leur font subir tous les genres de supplices. Sans doute, des hommes aussi injustes ont perdu la sagesse de Dieu, et n'ont pu trouver la vérité. Pour vous, mon cher Autolyque, pesez murement ce que je vous ai écrit, et vous y trouverez le symbole et le gage de la vérité.

HERMIAS.

NOTICE

SUR HERMIAS.

Cet auteur n'a rien de commun avec Hermias de Sozomène, disciple d'Aristote, ni avec Hermias d'Alexandrie, disciple de Proclus, un des commentateurs de Platon. L'Hermias dont nous parlons appartient au second siècle de l'Église, et mérite d'être rangé parmi les apologistes de cette époque. L'histoire ne nous a conservé aucune particularité de sa vie. On ignore même quelle était sa patrie. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était philosophe, et chrétien fort zélé. L'ouvrage qui nous reste de lui prouve qu'il joignait à la science la plus étendue l'esprit le plus fin et le plus satirique. C'est une réfutation très-plaisante des philosophes païens. Ses piquantes railleries contre les prétendus sages de l'antiquité sont une preuve évidente, selon la remarque de Bergier, qu'il n'avait pas emprunté sa doctrine aux philosophes orientaux, égyptiens, pythagoriens, platoniciens et autres, ainsi qu'on a osé le dire des premiers Pères de l'Église, bien qu'ils combattent chacun à leur manière toute la philosophie païenne.

Dom Cellier regarde cette réfutation qu'en fait Hermias comme un véritable chef-d'œuvre. L'abbé Houtteville la compare, pour le sel et l'enjouement, aux dialogues de Lucien. Un écrivain moderne n'en parle qu'avec une sorte d'enthousiasme. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit possible de trouver dans aucune langue un écrit qui réunisse à la fois autant de clarté et de précision, autant de vivacité et de finesse, autant de sel et de grâce, autant de lumière et de variété. » L'auteur fait passer en revue tous les philosophes du paganisme. Une épithète, un mot suffit pour caractériser l'homme et le système. Chacun d'eux expose son opinion sur la Divinité, sur l'âme humaine, sur les principes des choses. C'est un véritable drame. Ils sont tous mis en action et se succèdent sur la scène de manière que le second détruit toujours ce qu'avance le premier. La plaisanterie est partout d'un goût exquis. Ce qu'on ne peut trop admirer dans l'auteur, c'est cette heureuse flexibilité d'esprit qui sait trouver autant de tours nouveaux qu'il reproduit de personnages.

L'ironie de la fin sur les pythagoriciens est surtout remarquable. On regrette de n'avoir pas ce petit ouvrage en entier. Le grec présente des lacunes et des altérations. Nous l'avons suivi d'aussi près qu'il nous a été possible. L'abbé Nonnotte, l'abbé Guillon, et M. Péricaud de Lyon, nous ont laissé de très-bonnes traductions de cet écrit d'Hermias. Nous avons profité de leur travail, comme ils ont su mettre à profit celui de leurs devanciers. Mais nous nous sommes astreints à la plus grande précision. C'est l'enjouement même de l'auteur que nous avons voulu conserver, sans recourir aux équivalents ingénieux qui ne sont propres qu'à notre langue.

HERMIAS.

LES PHILOSOPHES RAILLÉS.

I. Lorsque Paul, ce bienheureux apôtre, écrivant aux Corinthiens, voisins de la Grèce appelée Laconie, leur tient ce langage : la sagesse de ce monde est folie devant Dieu, il ne dit que la vérité. Si je ne me trompe, il remonte à l'apostasie des anges, pour expliquer d'où vient cette contrariété de sentiment et de langage que nous offrent les philosophes dans l'exposition de leurs systèmes. Demandez-leur ce que c'est que l'âme. Démocrite vous répond, c'est du feu ; les stolciens, une substance aérienne ; d'autres, une intelligence ; Héraclite vous dira que c'est le mouvement ; ceux-ci, une vapeur, une émanation des astres ; Pythagore vous assure que c'est un nombre moteur ; Hippon, une eau génératrice ; quelques-uns veulent que ce soit un élément des éléments ; Dinarque, une harmonie ; Critias, du sang ; plusieurs, un souffle ; Pythagore, une monade. Les anciens ne sont pas plus d'accord entre eux : quel

partage de sentiments sur ce seul point ! que de raisonnements de la part de ces philosophes et de ces sophistes, bien plus ardents à se contredire qu'à chercher la vérité !

II. Ils ne peuvent s'accorder sur la nature de l'âme, s'entendront-ils mieux sur le reste ? L'un dit que le bonheur de l'âme est dans le bien ; l'autre, dans le mal ; un troisième, entre le bien et le mal. Elle est immortelle, selon les uns ; sujette à la mort, selon les autres ; suivant ceux-ci, elle est de courte durée ; suivant ceux-là, elle passe après cette vie dans le corps des brutes ; d'autres vous diront qu'elle se résout en atomes. Il en est qui la font passer trois fois dans des corps différents : quelques-uns lui donnent trois mille ans de durée ; ils ne peuvent vivre plus d'un siècle, et ils osent promettre une existence de trois mille ans ! Comment caractériser ces systèmes ? Est-ce chimère, folie, absurdité, esprit de contradiction ? N'est-ce pas plutôt tout cela à la fois ? S'ils ont trouvé la vérité, qu'ils aient tous un même langage. Que l'un du moins défère au sentiment de l'autre, alors je me range volontiers de leur avis ; mais quand ils déchirent ainsi l'âme et qu'ils la mettent pour ainsi dire en pièces ; quand l'un en change l'essence, l'autre la nature ; qu'ils ne m'offrent que le passage d'une matière à une autre, j'avoue que je ne puis souffrir ces transformations sans fin. Tantôt je suis immortel, et je m'en applaudis, tantôt destiné à mourir, et je m'en afflige. Bientôt on me résout en atomes indivisibles ; je deviens eau, je deviens air, je deviens feu ; un moment après je ne suis plus ni air, ni feu, on me fait bête, on me fait poisson : ainsi, j'ai les dauphins pour frères. Lorsque je me considère, je me fais peur, je ne sais quel nom me donner : suis-je homme ou chien, loup ou taureau, oiseau ou serpent, dragon ou chimère ? Ces grands amis de la sagesse me changent en toutes sortes d'animaux terrestres, aquatiques, volatiles, amphibies, sauvages, domestiques, muets, parleurs, brutes, intelligents ; je nage, je vole, je m'élanç dans les airs, je rampe, je cours, je suis immobile : Empédocle paraît, et me voilà plante.

III. Si ces philosophes ne peuvent s'accorder sur la nature de

l'âme, sont-ils plus heureux quand il s'agit des dieux et du monde? Les dirai-je esprits forts ou stupides? Quoi! ils ignorent ce que c'est que leur âme, et ils voudraient scruter l'essence divine; leur propre corps est pour eux une énigme, et ils ne voient pas que c'est perdre sa peine que de chercher quelle est la nature du monde! Si du moins ils s'accordaient sur les principes des choses!

J'entre dans l'école d'Anaxagore : une intelligence, me dit-il, est le principe de tout ce qui existe, elle a tout fait, elle gouverne tout; elle a mis l'ordre dans le désordre, débrouillé ce qui était pêle-mêle, embelli ce qui était sans parure; ce langage me rend son ami, et je suis de son école. Mais voici Parménide et Méliissus qui lui sont opposés : le premier, dans ses vers harmonieux, proclame que cet univers est un, éternel, infini, immobile et toujours semblable à lui-même, et me voilà tout à fait, je ne sais comment, du bord de Parménide; il a banni Anaxagore de mes affections. Lorsque je crois mes idées bien arrêtées, Anaximène se présente et s'écrie d'une voix de tonnerre : Et moi, je vous dis que l'univers n'est autre chose que l'air; épaissi et condensé, c'est de l'eau; raréfié et dilaté, c'est l'éther et le feu; rendu à son premier état, il devient air pur; recommence-t-il à se condenser, il change de nouveau. J'embrasse cette opinion; j'aime Anaximène.

IV. Tout à coup Empédocle se jette à la traverse comme un furieux, faisant des menaces, et criant à tue-tête du fond de l'Etna : la haine et l'amitié sont les principes de toutes choses : l'une les divise, l'autre les unit; leur opposition produit tout, et je soutiens que toutes choses sont semblables et dissemblables, infinies et bornées, éternelles et créées.

Très-bien! Empédocle, je te suis volontiers, jusqu'au fond de tes cratères brûlants. Mais Protagore m'arrête et m'entraîne en me disant : L'homme est le terme et la règle des choses; j'appelle choses ce qui tombe sous les sens; ce qui ne les affecte pas n'existe sous aucune forme dans la nature. Le discours de Protagore me séduit, je suis enchanté de voir que tout ou presque tout dans ce monde est soumis à l'homme.

Mais voici Thalès qui m'arrive par un autre chemin, et me fait signe qu'il m'apporte la vérité: j'apprends de lui que l'eau est le principe de tout; que tout est formé d'eau et se résout en eau; que la terre elle-même flotte] sur l'eau. Pourquoi ne me rendrais-je pas à l'autorité de Thalès? N'est-ce pas le plus ancien philosophe de l'Ionie? Cependant son compatriote, Anaximandre, me dit qu'avant l'eau il existe un mouvement éternel par qui tout naît ou finit; comment n'être pas de l'avis d'Anaximandre?

V. Mais Archelaüs, qui donne pour principe à l'univers le chaud et le froid, ne jouit-il pas d'une grande célébrité? Néanmoins Platon, le beau parleur, ne pense pas comme lui; il dit que les causes premières sont Dieu, la matière, et l'idée. Me voilà pleinement convaincu: peut-on n'être pas de l'avis d'un philosophe qui a construit le char de Jupiter? Mais son disciple Aristote, un peu jaloux de la gloire du maître, se tient par derrière pour me dire que ce ne sont pas là les vrais principes des choses: les vrais principes sont l'actif ou l'agent, le passif ou le sujet; l'agent c'est l'éther, rien ne le modifie; le sujet reçoit quatre modifications, le sec, l'humide, le chaud et le froid; c'est par le passage de l'une à l'autre, que tout naît ou se détruit. Mais je n'en puis plus, d'être ainsi ballotté par ce flux et reflux d'opinions; c'en est fait, je m'en tiens à celle d'Aristote; aucun autre désormais ne viendra me rompre la tête.

VI. Mais que faire? Une foule de philosophes plus anciens fond sur moi: c'est Phéricide, qui m'apprend que les causes premières sont Jupiter, Tellus et Saturne; que Jupiter est l'air, Tellus la terre, Saturne le temps; que l'air produit, que la terre reçoit, et que c'est dans le temps que tout se passe. Mais je vois aussi de la mésintelligence entre ces vieux philosophes. Car Leucippe traite tout cela de rêverie, et pose pour premiers principes les infinis, les mobiles et les infiniment petits; suivant lui, les parties les plus subtiles forment, en s'élevant, l'air et le feu; mais les plus denses, restant dans les régions inférieures, deviennent de la terre. Jusques à quand ne recevrai-je que de pareils enseignements? Ne connaîtrai-je jamais la vérité?

Sans doute Démocrite va me tirer du chaos. Les principes des choses, me dit-il, sont ce qui est et ce qui n'est pas : ce qui est, c'est le plein ; ce qui n'est pas, c'est le vide ; or, c'est dans le vide que tout se passe par un changement de forme ou de nature. Je rirais volontiers avec le bon Démocrite en adoptant ce système, si Héraclite ne venait me dire, la larme à l'œil, que c'est le feu qui est la cause première de tout ; qu'il passe par deux états, l'un de raréfaction, l'autre de densité ; que le premier agit, que le second reçoit ; que l'un réunit, que l'autre divise. Je suis harassé de systèmes, la tête me tourne ; mais Épicure me conjure de ne pas faire à la sublime invention du vide et des atomes l'injure de la dédaigner. Leur combinaison multiple et variée suffit, dit-il, pour expliquer comment tout naît et se détruit.

VII. Je ne te contredirai point, excellent Épicure ; mais Cléante, sortant la tête de son puits, se moque de tes atomes et de leurs combinaisons. Je vais donc puiser près de lui les vrais principes des choses. Il m'annonce que c'est Dieu et la matière : je prétends, dit-il, que la terre se change en eau, l'eau en air ; que l'air s'élève, que le feu s'approche de la terre ; qu'un vaste esprit est répandu partout, que celui qui nous anime n'en est qu'une partie.

Voilà pourtant une bien nombreuse armée de philosophes. Que dirai-je de cette autre non moins considérable qui sort de l'Afrique, comme un torrent ? Carnéade, Clitomaque et leurs sectaires, foulant indignement aux pieds les arrêts de tous les autres, décident que tout est impénétrable, que le mensonge est toujours mêlé à la vérité. Que devenir après les ennuis de recherches aussi pénibles ? Comment faire sortir de mon esprit ce monde de systèmes où il se perd ? Rien n'est accessible à notre intelligence. La vérité est donc reléguée loin de nous, et cette philosophie si vantée ne sanctionne que des chimères au lieu de transmettre une science certaine.

Mais voici l'ancienne tribu des graves et taciturnes pythagoriciens qui enseigne une autre doctrine sous le voile du mystère et qui l'appuie de son grand et profond argument : le maître

l'a dit. Elle nous apprend que le principe de tout c'est la monade, c'est-à-dire l'unité; que les formes et les nombres en sont les éléments. Or, voici comment ils nous font connaître le nombre, la forme et la mesure de chacun de ses éléments: le feu est formé de vingt-quatre triangles rectangles, et renfermé dans quatre côtés égaux; chacun de ces côtés se compose de six triangles rectangles; c'est pour cela qu'ils le comparent à une pyramide; l'air n'est autre chose que quarante-huit triangles rectangles, renfermés sous huit côtés égaux; on le compare à une figure à huit faces, qui contient huit triangles équilatéraux, dont chacun se divise en six angles droits: ce qui fait en tout quarante-huit angles. L'eau se compose de cent vingt triangles; on la compare à une figure de vingt côtés formée de six fois vingt triangles, ayant les angles et les côtés égaux....

IX. Et voilà comme Pythagore mesure l'univers! Inspiré par ce dieu, j'abandonne patrie, femme, enfants, je quitte tout. Une toise à la main, je m'élançai dans les plaines de l'air. Je commence par mesurer le feu. Ce n'est pas assez que Jupiter le fasse; si un être comme moi, un génie aussi grand, un esprit aussi sublime ne mesure les régions éthérées, c'en est fait de l'empire de Jupiter. Lorsque j'en aurai déterminé l'étendue; que Jupiter lui-même aura su de moi combien le feu a d'angles, je redescendrai du ciel. Je prendrai un frugal repas de figues, d'olives, de légumes; puis je me jetterai au plus vite dans la mer, et sans me tromper d'une coudée, d'un doigt, que dis-je? d'un demi-doigt, je mesurerai la plaine liquide; j'en calculerai la profondeur, et je pourrai dire au juste à Neptune quelle est l'étendue de son royaume. Quant à la terre, en un jour j'en fais le tour et j'en connais le poids, la mesure et la forme; je ne me tromperai d'une once sur toute la masse, j'en suis certain; telle est mon intelligence; tel est mon génie. Je sais en outre le nombre des étoiles, des poissons et des animaux de toute espèce. Enfin je mettrai le monde dans une balance, et je dirai combien il pèse. Grâce à mes sublimes contemplations, l'univers entier est devenu tributaire de mon génie.

X. Mais Épicure, du plus loin qu'il m'aperçoit, me crie :

Très-bien, mon ami, tu n'as encore parcouru qu'un seul monde; mais il en existe bien d'autres: le nombre en est infini. Me voilà donc obligé de visiter une multitude d'autres cieux, de nouvelles plaines éthérées, de mondes nouveaux. Partons sans plus tarder; prenons des provisions pour plusieurs jours, et parcourons les mondes d'Épicure.

Je vole au delà des limites de Tétys et de l'Océan. Arrivé dans un monde nouveau comme on arrive dans une nouvelle cité, j'ai tout mesuré en peu d'heures. Je passe de là dans un troisième monde, puis dans un quatrième, dans un cinquième, dans un dixième, dans un centième, dans un millième; et jusqu'où donc irai-je? ne suis-je pas bien convaincu maintenant que tout n'est que ténèbres, nuit trompeuse, erreur sans fin, conception imparfaite, abîme d'ignorance? Pour qu'il soit dit que mon esprit investigateur n'a rien négligé, je compterai jusqu'aux atomes qui ont donné naissance à tant de mondes. Mais n'y aurait-il pas quelque chose de mieux, de plus essentiel à faire? Est-ce de tout cela que dépend le bonheur des familles et des états?

J'ai tracé cette légère esquisse pour montrer à quel point se contredisent tous les systèmes de nos philosophes, comme leurs recherches vont se perdre dans un vague infini, aux bornes qui les arrêtent. Combien la fin qu'ils se proposent est inexplicable et vaine, puisqu'elle ne s'appuie ni sur l'évidence ni sur la raison!

NOTES

SUR HERMIAS.

L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* avait lu sans doute Hermias, lorsqu'il fait parler le grand-prêtre de Cérès sur les causes secondes. C'est à peu près le même langage sur les contradictions sans fin de nos grands maîtres de la sagesse; seulement la forme est différente par l'exposé qu'il en fait pour nous convaincre, comme celui d'Hermias, de la faiblesse de notre raison laissée à elle-même, du besoin qu'elle a d'une lumière d'en haut, de la grandeur du bienfait dont elle est redevable à la révélation.

Il importe de citer ici cet endroit du *Voyage d'Anacharsis*, le lecteur se plaira à le comparer avec l'ouvrage d'Hermias :

« En parcourant cet énorme recueil où l'homme a déployé la force et la
« faiblesse de sa raison, souvenez-vous, ô mon fils ! que la nature est cou-
« verte d'un voile d'airain ; que les efforts réunis de tous les hommes et
« tous les siècles ne pourraient soulever l'extrémité de cette enveloppe.
« Demandez à tous ces philosophes : Qu'est-ce que Dieu ? Ils répondront :
« C'est ce qui n'a commencement ni fin ; — c'est un esprit pur ; — c'est
« une matière très-déliée, c'est l'air ; — c'est un feu doué d'intelligence ;
« — c'est le monde ; — non, c'est l'âme du monde auquel il est uni comme

« L'âme est au corps ; — il est le principe unique ; — il est du bien, la
 « matière du mal ; — tout se fait par ses ordres et sous ses yeux ; tout se
 « fait par des agents subalternes.

« Demandez-leur : Qu'est-ce que l'univers ? Ils vous répondront : tout
 « ce qui est a toujours été, ainsi le monde est éternel ; — non, il ne
 « l'est pas, mais c'est la matière qui est éternelle. — Cette matière, sus-
 « ceptible de toutes les formes, n'en avait aucune en particulier ; elle en
 « avait une; elle en avait plusieurs, elle en avait un nombre illimité ; car
 « elle n'est autre que l'eau, que l'air, que le feu ; que les éléments, qu'un
 « assemblage d'atomes, qu'un nombre infini d'éléments incorruptibles, de
 « parcelles similaires dont la réunion forme toutes les espèces. Cette ma-
 « tière subsistait sans mouvement dans le chaos ; l'intelligence lui commu-
 « niqua son action, et le monde parut. — Non, elle avait un mouvement
 « irrégulier ; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de son essence,
 « et le monde fut fait. — Non, les atomes se mouvaient dans ce vide, et
 « l'univers fut le résultat de leur union fortuite. — Non, il n'y a dans la
 « nature que deux éléments qui ont tout produit et conservé ; la terre est
 « le feu qui l'anime. — Non, il faut joindre aux éléments l'amour qui unit
 « les parties, et la haine qui les sépare... O mon fils, n'usez pas vos jours
 « à connaître la formation de l'univers, mais à remplir comme il faut la
 « petite place que vous y occupez.

« Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'homme ? Ils vous répondront :
 « l'homme présente les mêmes phénomènes et les mêmes contradictions
 « que l'univers dont il est l'abrégé. Ce principe, auquel on a donné de tout
 « temps le nom d'âme et d'intelligence, est une nature toujours en mouve-
 « ment. — C'est un nombre qui se meut par lui-même ; — c'est un pur
 « esprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec le corps ; — mais si cela
 « est, comment peut-il le connaître ? — C'est plutôt un air très-subtil ; —
 « un feu très-actif ; — une flamme émanée du soleil, — une portion de
 « l'éther, — une eau très-légère, — un mélange de plusieurs éléments ; —
 « c'est un assemblage d'atomes ignés et sphériques, semblables à ces par-
 « ties subtiles de matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil ; c'est
 « un être simple. — Non, il est composé ; il est de plusieurs principes ;
 « il est de plusieurs qualités contraires. — C'est le sang qui circule dans
 « les veines : cette âme est répandue dans tout le corps ; elle ne réside
 « que dans leur cerveau, que dans le cœur, que dans le diaphragme,
 « elle périt avec nous. — Non, elle ne périt pas, mais elle anime d'autres
 « corps ; mais elle se réunit à l'âme de l'univers.... O mon fils, réglez les
 « mouvements de votre âme et ne cherchez pas à connaître son essence. »

Après tant d'essais aussi infructueux qu'humiliants, comment notre orgueilleuse raison ose-t-elle encore vouloir marcher seule pour arriver à la connaissance de Dieu, de l'homme et de l'univers ; comment peut-elle dans certains ouvrages s'annoncer comme une souveraine qui fait tous les jours de nouvelles conquêtes par les lumières qu'elle répand sur ces grandes vérités ? Que sont tous les systèmes du jour, sinon la plupart des absurdités anciennes revêtues de formes nouvelles.

Hors de nos livres sacrés, nous ne trouvons que des guides plus ou moins trompeurs, comme ceux dont parle le grand-prêtre de Cérès dans l'ingénieuse fiction qu'il met en tête de son discours.

« Je songeais, dit-il, que j'avais été tout à coup jeté dans un grand chemin au milieu d'une foule immense de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout état. Nous marchions à pas précipités, un bandeau sur les yeux ; quelques-uns poussant des cris de joie, la plupart accablés de chagrins et d'ennui. Je ne savais d'où je venais et où j'allais. Je me laissais entraîner au torrent, lorsque j'entendis une voix qui s'écriait : C'est ici le chemin de la lumière et de la vérité. Je la suivis avec émotion. Un homme me saisit par la main, m'ôta mon bandeau et me conduisit dans une forêt couverte de ténèbres aussi épaisses que les premières ; nous perdimes bientôt la trace du sentier que nous avions suivi jusqu'alors, et nous trouvâmes quantité de gens qui s'étaient égarés comme nous. Leurs conducteurs ne se rencontraient point sans en venir aux mains ; car il était de leur intérêt de s'enlever les uns aux autres ceux qui marchaient à leur suite. Ils tenaient des flambeaux et en faisaient jaillir des étincelles qui nous éblouissaient. Je changeai souvent de guides ; je tombai souvent dans des précipices, souvent je me trouvai arrêté par un mur impénétrable : mes guides disparaissaient alors et me laissaient dans l'horreur du désespoir. Excédé de fatigue, je regrettais d'avoir abandonné la route que tenait la multitude, et je m'éveillai au milieu de ces regrets. »

Sans la foi, n'est-ce pas à des guides semblables que nous sommes abandonnés quand nous demandons notre chemin aux philosophes dont se moque Hermias, ou bien à ceux de notre époque ? C'est toujours dans la nuit la plus profonde, en face d'un mur impénétrable, qu'ils nous laissent, après avoir fait briller quelques lueurs de vérité échappées par hasard et toujours empruntées à nos livres sacrés.

Ne quittons pas Hermias sans faire connaître les diverses éditions qu'on en a publiées. Les meilleures sont : 1° Bâle, 1553, in-8°, grec, avec une version latine de J.-J. Fugger ; 2° Zurich, 1560, in-fol., *Curante Gesnero* ;

3° Paris, 1624, in-fol., dans l'Auctarium ducaënum de Fronton du Duc, qui l'a enrichi de notes; 4° à la suite du Taticien de Thomas Gale, avec notes de lui et de Wilz, Wortz; Oxford, 1700, in-8; 5° à la fin de presque toutes les éditions de saint Justin : nous avons suivi celle de Morand, de la congrégation de Saint-Maur.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

	Pages.
Préface.	1
Dialogue de saint Justin avec le juif Tryphon.	1
Épître à Diognète.	184
Notes sur les ouvrages de saint Justin.	197
Tatien.	215
— Discours contre les Grecs.	222
Du polythéisme dans les premiers siècles de notre ère.	255
Athénagore. — Notice sur Athénagore.	299
— Apologie des Chrétiens.	303
— De la résurrection des morts.	348
Notes sur les ouvrages d'Athénagore.	381
Saint Théophile. — Notice sur saint Théophile.	387
— Saint Théophile à Autolyque. — Livre premier.	397
— Livre second.	409
— Livre troisième.	447

Hermias. — Notice sur Hermias.	473
— Les philosophes raillés.	475
Notes sur Hermias.	483

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

.R

-15 239-